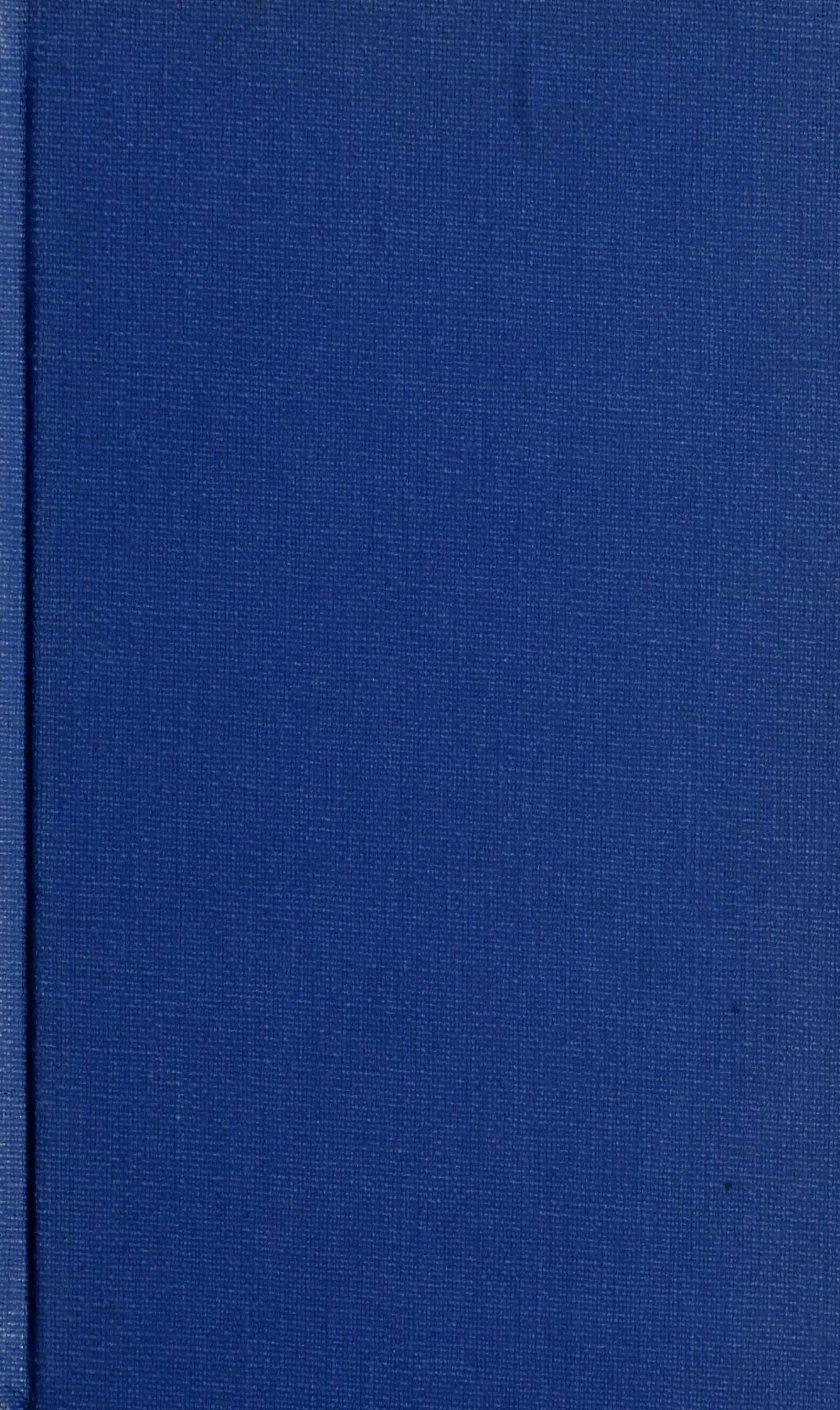


LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA
LECTURE
ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES

VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

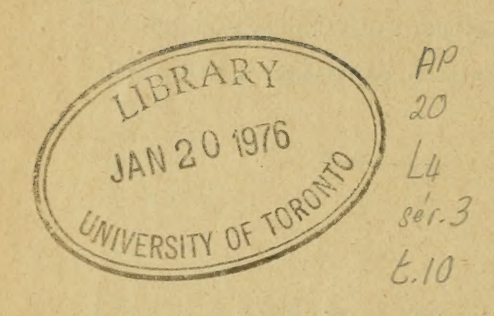
TOME DIXIÈME

F. JUVEN ET Cie

ÉDITEURS

10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10

PARIS


LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

LES FRÈRES LIONNET

Récemment, une cérémonie touchante a eu lieu à la Salpêtrière ; nous voulons parler de l'inauguration du buste des deux frères Lionnet qui, depuis longtemps, avaient l'habitude de donner chaque année un concert aux pauvres et douloureux déséquilibrés qui peuplent le célèbre établissement.

Cet incident attendri de la vie parisienne que d'aucuns voient exclusivement embrumée de scepticisme et d'oubli, nous rappelle une visite que nous fîmes il y a quelques années aux deux artistes, à l'occasion d'une matinée organisée à leur profit par la Presse de la capitale.

C'est cette visite que nous allons, pour un moment, nous efforcer de faire revivre aux yeux de nos lecteurs.

* * *

Rue Saint-Lazare, 11, au troisième au-dessus de l'entresol, sur un rectangle de cuivre jaune, gravée en creux, se détache une raison sociale : « Lionnet frères ».

Les frères siamois de la bienfaisance ont chanté un long été... pour les autres ; maintenant que de blancs flocons ont argenté leur chevelure légendaire, ils se trouvent fort dépourvus...

Nous sommes introduits dans un salon spacieux, au milieu duquel un Erard sommeille dans l'harmonie éteinte d'un ultime plaquage d'accords.

La tenture sombre disparaît, en partie, sous une série de photographies simplement encadrées et exposées dans un ordre parfait.

En attendant les deux frères, Anatole et Hippolyte, nous jetons un coup d'œil rapide sur ce musée, unique certainement.

C'est la vallée des tombeaux.

Elles sont là toutes, les vieilles gloires ; toutes, les réputations d'airain qui défient la morsure des siècles. Voici Gambetta, Hugo, Ingres, Béranger, Delacroix, About, Déjazet, le grand Dumas, etc.

Tout à l'heure, avec des inflexions de voix, très douces, Hippolyte Lionnet, pâle Ruy Gomez, sous le mince filet de lumière que projette une discrète lampe, va nous découvrir les dédicaces qui courent au pied des images, en les saluant toutes au passage d'un souvenir, tantôt grave, tantôt gai... mais toujours ému.

Une porte latérale s'ouvre, et dans le cadre apparaît une tête bien connue... Est-ce Hippolyte? Est-ce Anatole? ma foi, la ressemblance est si grande, qu'on peut sans être ridicule, le demander...

— Oh! la Presse!... Comment pourrons-nous assez la remercier de ce qu'elle fait pour nous...?

— Bah! vous avez tant prêté, cher monsieur Lionnet, qu'il est de toute justice qu'on vous rende un peu...

Hippolyte Lionnet ne sort pas, sa vue le lui interdit. Il reste là tout le jour, avec ses vieux portraits, ses vieux souvenirs et ses vieux parfums.

Il a l'anecdote facile, comme tous ceux qui ont beaucoup voyagé, et par conséquent beaucoup vu et beaucoup entendu.

De toutes celles qu'il nous a contées, j'en ai retenu une qui pourrait avoir pour titre : « Comment la perte d'une turquoise donnée par une grande dame russe sauva de la honte un petit vagabond. »

Ça commence comme une berquinade orientale pour finir par... une bonne action.

C'est du reste ainsi que se terminent toutes les histoires des frères Lionnet.

En 1862, à Saint-Pétersbourg, Anatole et Hippolyte Lionnet qui avaient prêté leur gracieux concours à une fête de bienfaisance reçurent chacun de leur hôtesse, la comtesse de Bourkoff, une bague ornée de saphirs et de deux turquoises.

L'originalité du bijou leur plut; mais où leur satisfaction fut plus vive, c'est lorsque la comtesse leur dit avec une sincère émotion :

— Nous ne nous défendons pas, nous autres, femmes russes, d'être un peu superstitieuses... malgré notre orthodoxie... Nous croyons fermement que les turquoises portent bonheur... gardez-les donc en souvenir de moi, et parce que je crois qu'elles influeront heureusement sur votre destinée...

Les deux artistes français remercièrent avec effusion et gardèrent reli ieusement à l'annulaire, la bague précieuse.

Mais, comme dans les *Contes des Mille et une Nuits*, nous ne sommes pas au bout de l'histoire de la bague !

En 1880, devant la porte d'un théâtre, Anatole Lionnet en se dégantant, envoya rouler le bijou sous l'armature de fer qui protège la racine des platanes plantés le long des boulevards.

Après une heure de vaines recherches, l'artiste prit le parti d'aviser le commissaire de la perte qu'il venait de faire, et sur l'avis de ce magistrat, il se rendit le lendemain à la préfecture, au bureau des objets perdus.

Dans les couloirs, il rencontre un sien ami, qui porte un nom *éclatant* et qui, à cette époque, cumulait les fonctions de sous-chef du service des prisons et de contrôleur en chef d'un grand théâtre parisien. Il y a de ces ironies dans l'existence !

Lionnet parle d'abord de l'objet de sa démarche, et après une courte conversation, son interlocuteur lui propose de visiter la *petite Roquette* (??)

— Un artiste, lui dit-il, en manière de conclusion, doit tout connaître....

Lionnet se laissa facilement convaincre et quelques jours après, visitait la maison pénitentiaire dont le directeur était — coïncidence singulière — l'un de ses bons amis d'enfance.

Au cours de sa visite, l'artiste fut salué par trois messieurs graves et décorés et qui lui parurent être des magistrats.

En effet, l'un d'eux qui se distinguait du groupe, par une physionomie spirituelle et doucement sceptique, n'était autre que M, Andrieux, alors préfet de police.

Après avoir visité quelques cellules, le gardien qui le guidait, dit à Lionnet :

— Je vais vous présenter un petit garçon d'une dizaine d'années qu'on a trouvé mendiant, à la Ferté-sous-Jouarre... il est orphelin... il allait de ferme en ferme pour demander du pain... les gendarmes l'ont pincé... Il est ici maintenant en attendant sa comparution en correctionnelle... il sera certainement acquitté comme ayant agi sans discernement... c'est un excellent sujet... vous allez voir...

Et le brave gardien poussa d'effrayants verrous... la porte s'ouvrit, un garçonnet qui travaillait paisiblement à la confection de violettes artificielles se leva à l'aspect des étrangers.

Lionnet contempla un instant ce petit bonhomme à mine éveillée, qu'une catastrophe avait jeté dans une cellule à l'âge où

les enfants ont autant besoin des caresses maternelles que de grand air, pour vivre et ne pas se briser...

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser? demanda l'enfant.

— Volontiers, répondit Lionnet en essuyant furtivement une larme.

Le préfet de police qui avait suivi cette petite scène avec intérêt, ne se défendit pas d'être ému, lui aussi.

En quittant la cellule, l'artiste et le magistrat parlèrent longuement d'un projet qui venait d'éclore, j'allais dire dans le cerveau, mais c'est plutôt dans le cœur de Lionnet qu'il faut écrire.

— Si l'on organisait des concerts à la petite Roquette?

— Bon! dit M. Andrieux, je comprends vos raisons... il ne nous faut que l'autorisation ministérielle... nous l'aurons.

Alors eurent lieu ces admirables matinées où Taillade avec son organe et son jeu puissants récita *La Conscience*, le plus beau joyau de cet écrin qui s'appelle : *La Légende des Siècles*.

(Pauvre grand Taillade, disparu lui aussi!)

Inutile d'ajouter que les frères Lionnet payèrent généreusement de leur personne, et que le résultat fut merveilleux.

Hugo assista à ces représentations qui avaient pour scène un préau de prison, et durent le faire songer un instant à sa petite Cosette, cette mignonne fleur bleue éclose sur le douloureux humus des *Misérables*...

N'y aurait il pas là, d'ailleurs, une idée à reprendre, et ces œuvres si charitables, si hautement philanthropiques, qui s'appellent le *Patronage de l'Enfance et de l'Adolescence* ou l'*Œuvre du Souvenir* pour n'en citer que deux, ne trouveront-elles pas là une indication utile?

Un mois après la première visite de Lionnet à la petite Roquette, le petit vagabond passait en correctionnelle. Il fut acquitté comme bien on le pense, mais où l'auditoire éclata en bravos c'est quand M. Dupuy, président de la 8e chambre correctionnelle, annonça que les frères Lionnet recueillaient l'enfant et se chargeaient de son éducation.

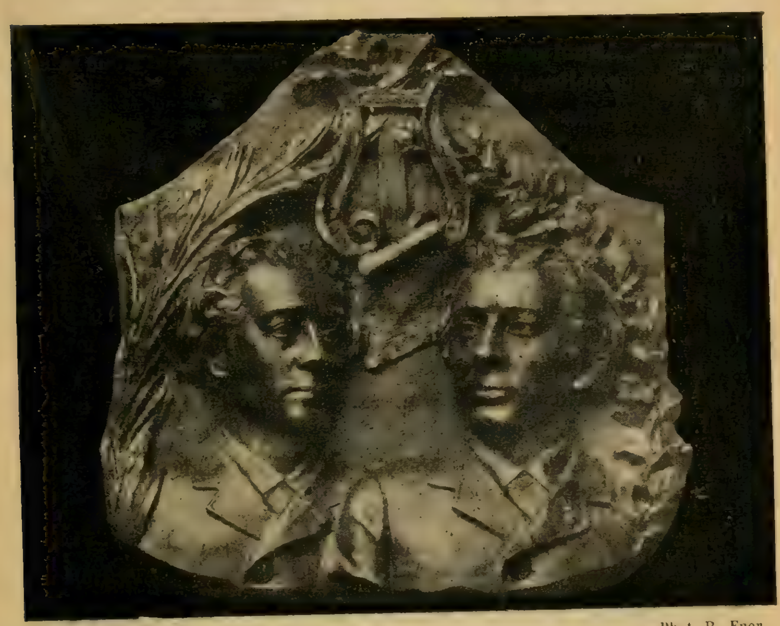
. . . .

Le lendemain, Mme Rouvenat, la femme du célèbre bijoutier-orfèvre, montait dans un wagon de 1re classe du train qui allait à Maisons-Laffitte, lorsqu'elle fut rejointe par M. Dupuy, son vieil ami qui lui raconta ce qui venait de se passer au palais.

— Je connais l'histoire, Lourdel me l'a contée... et ce soir, mon gendre qui est, comme vous le savez, à l'Opéra-Comique et qui connait intimement les Lionnet, doit m'amener le petit.

Le soir trouva tout le monde réuni dans la somptueuse propriété que Mme Rouvenat possédait à Maisons-Laffitte.

M. Dupuy assistait au dîner. Quand le petit fut introduit, après mille et mille questions qui lui furent adressées, il se tourna vers



Phot. R. Ener.

Les Frères Lionnet.
(Bas-relief par Madame Elisa Bloch, statuaire.)

la maîtresse de la maison, et simplement, il lui dit, en désignant les frères Lionnet :

— J'ai déjà deux bons papas, voulez-vous Madame, être ma maman?

L'excellente femme ne put répondre; les sanglots l'étouffaient; elle prit l'enfant dans ses bras et le couvrit de baisers.

Le petit vagabond est devenu un homme, honnête, doux et généreux, comme ses protecteurs.

Nous tairons son nom par une discrétion que nos lecteurs comprendront.

Cette petite histoire que nous connaissions déjà, mais que nous avons voulu contrôler, malgré la modeste réserve de ceux qui en furent les héros, méritait d'être contée, n'est-ce pas? On pourrait même en faire, comme nous le disions, une nouvelle intitulée « Histoire d'une grande dame russe, d'une bague et d'un petit vagabond ».

Ah ! j'oubliais d'ajouter que la bague ne fut jamais retrouvée : qui donc a dit qu'un bienfait n'est jamais perdu ?

Je pourrais multiplier les traits; mais comme m'a dit Anatole Lionnet : « Aquoi bon rappeler tout cela... Ceux à qui nous faisons du bien nous obligent. »

Voilà l'homme.

Nous parlions plus haut de la matinée organisée au bénéfice des frères Lionnet en février 1895.

Voici quelques renseignements pouvant intéresser les amateurs de théâtre, c'est à-dire actuellement un peu tout le monde.

Le Comité était ainsi composé :

MM. de Rodays, Arthur Meyer, Calmette, Scholl, Xau, Pierre Wolff, Galimard, Paul Ferrier, Bertrand (de l'Opéra), Henri Lavedan, Emile Blavet, Mesplès, E. Blum, Henriot, Coppée, Vallin, Aderer, Samuel, Boutet de Monvel, Carvalho, Claretie, Coquelin cadet.

Quant au programme on va voir qu'il était digne des organisateurs et des bénéficiaires :

1° *Madame Manchaballe*, pantomime de Richard O'Monroy.

2° *Miguel*, comédie inédite de M. H. Meilhac, jouée par Mme Réjane et M. Duméný.

3° *Mon Bénéfice*, de Jacques Normand, interprètes : Mme Judic et Coquelin aîné.

4° *La Nuit de Mai*, de Musset : Mme Sarah Bernhardt et M. de Max.

5° Fragments de la *Montagne Noire*, d'Augusta Holmès ; Saléza, Delmas, Rose Caron.

6° Le cinquième acte de *Ruy Blas*, joué par Mme Bartet, MM. Mounet-Sully et Paul Mounet.

7° *Conservatoire-Revue*, par Paul Ferrier.

Loge du jury ; Baron, Gobam, Saint-Germain et Noblet.

Appariteur : Dailly.

Concurrents : Auguez et Cooper (romance 1830), Delna et Fugère (Paul et Virginie), Hamel (vieilles chansons), Coquelin et Galipaux (monologue), Mme Judic (chansons inédites), Maury, Subra, Laus et le corps de ballet de l'Opéra (la leçon de danse).

8° Quatrième acte de la *Vie parisienne* : MM. Dupuy, Baron, Lassouche, Cooper, Mmes Judic, Granier, Ugalde, Simon-Girard, Milly-Meyer, Cassive, Chassaing.

Les billets donnant droit à la tombola étaient vendus par les plus jolies artistes des Théâtres parisiens.

Parmi les *ouvreuses* spécialement engagées pour cette solennité, citons : M[lles] de Marsy, Lavigne, Marie Magnier, etc.

Cette matinée produisit près de 26.000 francs.

Un mot encore de cette visite aux frères Lionnet qui a été, pour nous, évocatrice de tous ces souvenirs. Avant de partir, il nous en souvient, nous avons eu l'indiscrétion de lever la couverture d'un superbe exemplaire de *Port-Tarascon* imprimé sur Japon, et envoyé par Alphonse Daudet, et y avons copié la dédicace suivante :

Exemplaire sur Japon offert pour la tombola de mes chers amis A. et H. Lionnet.

Alph. Daudet.

Et plus bas :

Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes pour des prunes,
Je vous le dirai doucement,
Si vous voulez savoir comment.

Les Prunes, 1858.

On sait que *Les Prunes* furent interprétées pour la première fois par les frères Lionnet en 1858.

Ajoutons que M[me] Sarah Bernhardt qui jouait dans la matinée dont nous avons parlé, avança de deux jours sa représentation d'*Amphytrion* qui fut donnée le 5 au lieu du 7.

Cette superbe manifestation artistique, organisée par la Presse parisienne en faveur des frères Lionnet, fut un juste hommage rendu à deux hommes qui, pour soulager bien des infortunes, prodiguèrent, sans compter leur vie et leur incontestable talent, et qui laissèrent un souvenir attendri dans le monde de l'Art et dans celui de la Philanthropie...

* * *

Un buste aux frères Lionnet.

Une statue à Frédérick Lemaître.

On ne parlera pas peut-être du « préjugé contre les comédiens » ce fameux « préjugé » qui a fait couler tant d'encre, et constituait un si commode sujet d'article !

A ce propos une anecdote.

On se souvient probablement du fort beau buste de Mlle Clairon, par Gauquié, exposé au Salon de l'année dernière.

Ce buste devait être inauguré peu après dans la ville natale de la célèbre actrice.

Une représentation au bénéfice du monument avait même eu lieu au Trocadéro, il y a quelques mois.

Mais au moment où les admirateurs de Clairon et les amis de Gauquié se réjouissaient, qu'apprirent-ils?

Un journal parisien raconta ce qui suit :

Plusieurs des citoyens de la ville qui devait voir se dresser le monument de Mlle Clairon, avaient, disait-on, pensé au dernier moment qu'une actrice ne pouvait être qu'une personne de mauvaises mœurs, et que, dans ces conditions, le buste d'une femme pareille ne devait jamais souiller leur square.

Et l'on aurait demandé le remplacement de Mlle Clairon par une gloire locale, bien et dûment masculine celle-là!

Cette histoire nous parut invraisemblable.

Pour en avoir le cœur net, nous prîmes le parti de demander quelques éclaircissements au sculpteur.

La nouvelle était fausse, comme bien nous le pensions. Voici d'ailleurs un passage de la lettre de M. Gauquié :

« Les habitants de Condé n'ont jamais eu l'intention de refuser « le buste de leur compatriote dont ils sont très fiers. La souscrip- « tion a été ouverte par la municipalité qui s'apprête à fêter avec « beaucoup d'éclat l'inauguration du monument en juillet pro- « chain. Les anciens sous-officiers ont bien formé un comité et « ouvert une souscription pour élever un monument au général « Poilloüe de Saint-Mars. Mais la municipalité ne s'est engagée « en rien dans cette affaire avant d'avoir fini avec la Clairon. « C'est vous dire que la fameuse querelle entre la célèbre tragé- « dienne et le général est une légende! »

Pour en revenir aux frères Lionnet, ils ont leur buste, là-bas, à la Salpêtrière, où leur sourire et leur gaieté mirent un peu de joie, et ils le méritent bien.

Luc d'Harville.

FRÉDÉRIQUE (1)

(*Suite*)

— Mais, s'il en est ainsi, objecta le comte d'Artois visiblement déçu par ces révélations, ne serait-il pas sage d'éloigner ces régiments sur lesquels, à vous en croire, on ne peut compter ?

— Il est impossible de les éloigner maintenant, déclara Victurnien ; on a trop attendu. Ils savent que Bonaparte arrive ; ils refuseraient de partir.

— Vous croyez qu'ils pousseraient jusque là l'indiscipline ?

— Je le crois, Monseigneur.

— Mais alors, que conseillez-vous, colonel ?

— Je suis d'avis qu'on leur transmette les ordres du roi par des chefs connus et aimés d'elles, par un maréchal de l'empire, par exemple. Peut-être consentiront-elles à lui obéir et à le suivre. Et encore...

— Voilà des renseignements bien pessimistes, reprit le comte d'Artois. Il me plaît de croire qu'ils sont exagérés et que vous vous trompez. En tous cas. j'attends demain le duc d'Orléans. Je confèrerai avec lui, avec les généraux...

— L'esprit des généraux n'est pas meilleur que celui des soldats, Monseigneur. Il est plus temporisateur, plus réfléchi, voilà tout ; il ne vaut pas mieux.

Un geste du prince mit fin à l'audience. Victurnien se retira sans avoir compris si on lui savait gré de sa franchise. Le comte d'Artois était venu à Lyon convaincu qu'il arrêterait en cet endroit l'Empereur et couperait court à sa marche triomphale. Il lui déplaisait de constater que le résultat dont il se flattait allait être entravé et de voir soudain s'élever devant lui des obstacles qu'il avait à peine soupçonnés. Telle fut l'impression que Victurnien emporta de cette entrevue.

La journée du lendemain s'écoula sans modifier la situation qu'il

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

avait révélée au comte d'Artois. Le prince put constater tout à la fois que son ancien aide-de-camp ne l'avait pas présentée sous des couleurs assombries et qu'elle s'aggravait d'heure en heure. Au fur et à mesure qu'on apprenait à Lyon les succès remportés par l'Empereur sur sa route; sans coup férir, par sa seule présence, la garnison se prononçait de plus en plus en sa faveur. Entraînée par son exemple, la population faisait chorus et la garde nationale pactisait avec elle. Les chefs de corps consultés firent connaître que leurs troupes ne les suivraient pas s'ils tentaient de les conduire contre Napoléon. Dans plusieurs casernes, on avait vu des cocardes blanches jetées dans la boue, des cocardes tricolores apparaître sur quelques shakos et disparaître tout à coup, à l'entrée des officiers. Ces cocardes fanées, les vieux soldats les montraient à leurs camarades en disant :

— Je la portais à Friedland, à Lutzen, à Leipzig.

Et c'était toute une énumération de batailles, victoires ou défaites, où les aigles s'étaient couvertes de gloire.

Ces incidents, que grossissaient à plaisir ceux qui les transmettaient, emportaient à tout instant, une à une, les illusions que s'était faites jusqu'à ce moment le frère du roi. Le duc d'Orléans, qui arriva dans l'après-midi, fut le confident des anxiétés de son cousin. Elles s'accrurent encore quand on apprit qu'il n'y avait à Lyon ni canons ni munitions en quantité suffisante pour organiser une défense efficace avec les quelques centaines d'hommes, officiers et soldats, sur la fidélité desquels on croyait pouvoir compter. Dans un conseil qui fut tenu à l'archevêché, le comte d'Artois en revint à l'idée qu'il avait émise en réponse aux révélations du colonel de Ferrère. Il fallait faire partir les troupes en toute hâte, les soustraire par ce départ à la contagion qu'elles commençaient à subir. Cependant, l'exécution de cette fuite fut ajournée jusqu'après l'arrivée du maréchal Macdonald que le duc d'Orléans avait annoncée. Ce chef illustre, dont le dévouement au roi était aussi sincère qu'était grande sa popularité dans l'armée, pouvait encore tout sauver.

Il arriva vers dix heures du soir. A l'hôtel où il avait retenu son logement, il trouva le colonel de Ferrère qui, par ordre du comte d'Artois, devait le conduire aussitôt à l'Archevêché. Ils y allèrent ensemble. Le prince les reçut aussitôt et invita le maréchal à donner son avis. Macdonald désapprouva tout ce qui eût ressemblé à une évacuation précipitée, à une fuite. Abandonner Lyon, c'était s'avouer vaincu. Où s'arrêterait-on si l'on renonçait à défendre le

cours du Rhône ? Et comme le prince lui objectait les dispositions des troupes, il s'offrit pour les passer en revue le lendemain et tenter de les ramener, grâce à son influence sur elles, aux sentiments des devoirs qu'elles semblaient méconnaître.

— Je les passerai en revue avec vous, Maréchal ! s'écria le comte d'Artois.

— Hélas ! Monseigneur, intervint Victurnien, ce sera peut-être le signal de leur défection. Qu'arrivera-t-il si la présence de votre Altesse Royale déchaîne ces cris de « Vive l'Empereur ! » que les bouches n'ont pas encore poussés, mais qui sont déjà dans les cœurs ?

— Je supplie votre Altesse Royale d'attendre, pour paraître, que je l'aie appelée, ajouta Macdonald.

Le prince hésitait à prendre la résolution qu'on attendait de lui. Il donna ses raisons. A ce moment, entra le duc d'Orléans. Il raconta que le poste d'honneur placé à la porte de sa demeure n'avait pas daigné prendre les armes quand il en était sorti, et que, sous ses yeux, des voltigeurs avaient arraché leurs cocardes, en aggravant cet acte de rebellion par des paroles séditieuses. On apprenait d'autre part que, durant toute la soirée, les gardes nationaux et le peuple s'étaient livrés à des manifestations non moins hostiles. Ces nouvelles décidèrent le comte d'Artois à suivre le conseil de Macdonald. Si la tentative du Maréchal échouait, il n'y aurait plus qu'à partir. La journée du 9 mars s'acheva sur ces douloureuses constatations.

GRANDS ET PETITS DRAMES

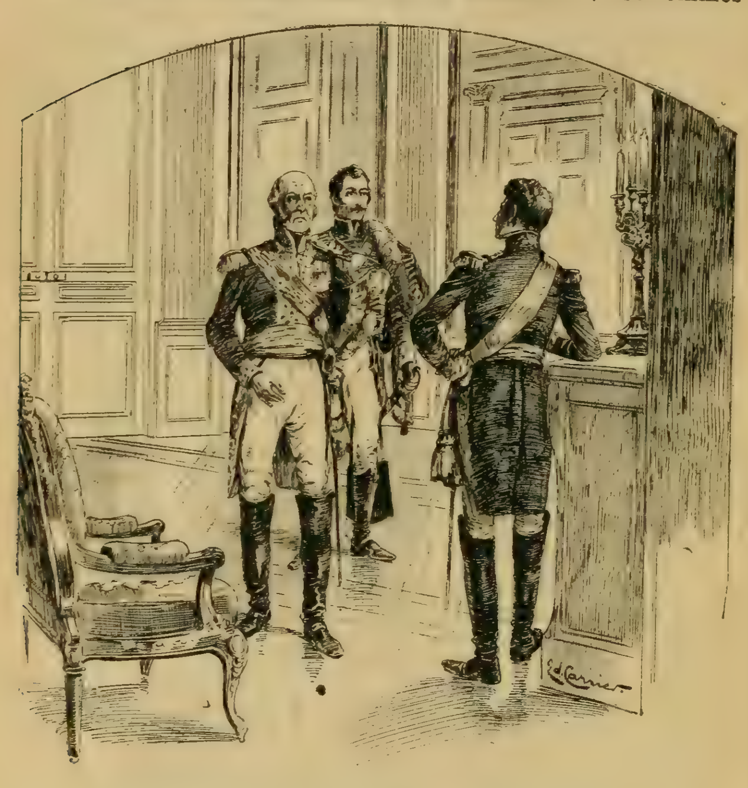
Le lendemain, dès six heures du matin, la garnison tout entière était massée sur la place Bellecour, attendant le maréchal Macdonald. Quand il parut sur le front des troupes, des acclamations s'élevèrent en son honneur. Il les laissa se prolonger durant quelques instants. Puis, ayant fait signe qu'il voulait parler, il prononça l'allocution qu'il avait préparée. En l'écoutant, les soldats devinrent de glace et leur enthousiasme tomba. Le maréchal put alors se convaincre que le respect qu'ils lui témoignaient cachait un parti pris inébranlable, et que sous leur silence grondait une sourde révolte.

Comme il passait devant les hussards, le colonel de Ferrère qui se tenait en avant de son régiment leva son sabre en criant :

— Vive le roi !

Sa voix n'eut que des échos faibles et isolés.

— Vous aviez raison, colonel, lui dit Macdonald ; ces hommes-



« Je supplie votre Altesse Royale d'attendre », dit Macdonald.

là assurément ne marcheront pas. Il faut faire, cependant, une dernière tentative. Peut-être, la vue de Monsieur ébranlera-t-elle leur mutisme.

— C'est douteux, Monsieur le maréchal.

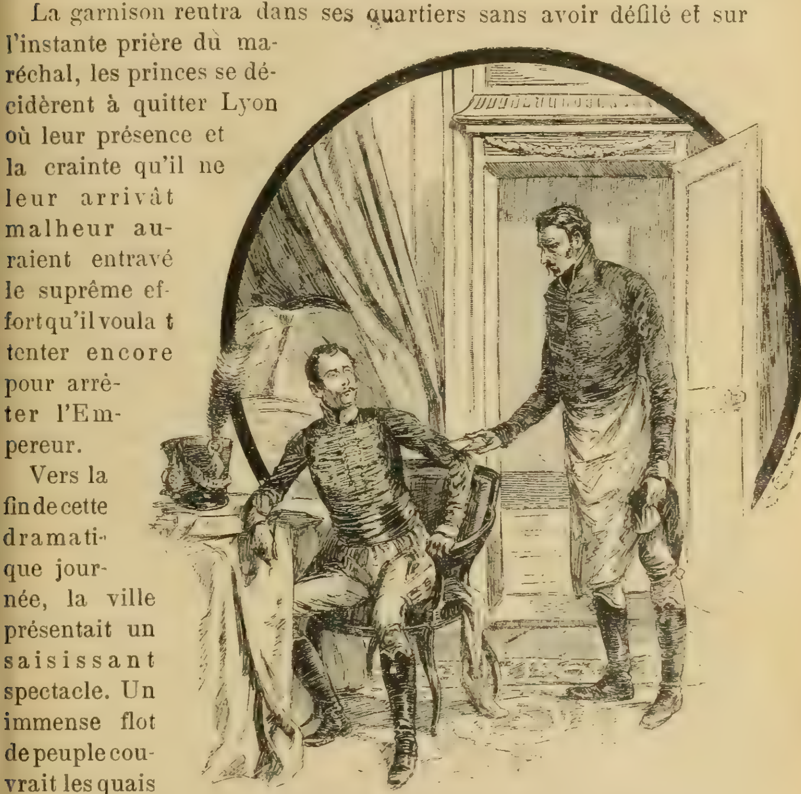
— Essayons quand même. Allez chercher son Altesse Royale.

Victurnien obéit et courut à l'Archevêché. Le prince attendait, prêt à monter à cheval. Il fut bientôt rendu sur la place Bellecour. A son aspect, les visages s'assombrirent et le silence se fit plus

profond. Vainement on excitait les soldats à crier « Vive le roi ! »; ils se taisaient. Un hussard, que Monsieur adjura de pousser ce cri, s'obstina à ne pas répondre. Il fut impossible de lui arracher un mot.

L'expérience était faite, la partie perdue.

La garnison rentra dans ses quartiers sans avoir défilé et sur l'instante prière du maréchal, les princes se décidèrent à quitter Lyon où leur présence et la crainte qu'il ne leur arrivât malheur auraient entravé le suprême effort qu'il voulait tenter encore pour arrêter l'Empereur.



Déjà il tenait la plume, lorsque son ordonnan entra.

Vers la fin de cette dramatique journée, la ville présentait un saisissant spectacle. Un immense flot de peuple couvrait les quais du Rhône, du pont Morand au pont de la Guillottière. Il voulait voir arriver l'Empereur. Le bruit courait que Napoléon arriverait avant la nuit. Cette foule s'apprêtait à l'acclamer et assistait, menaçante et railleuse à la fois, à l'exécution hâtive des mesures ordonnées par le maréchal dans le but d'empêcher le passage du fleuve. Tous les bateaux avaient été ramenés sur la rive droite et des chaines mises aux grilles des ponts. Mais l'attitude de la population démontrait

qu'elle se ruerait au moment opportun sur ces barrières et les briserait.

Ce qui encourageait son audace et l'exaltait, c'est la présence au milieu d'elle d'un grand nombre de soldats. A l'issue de la revue, les troupes avaient été ramenées dans leurs casernes. Mais on n'avait pu les y retenir. Elles avaient voulu se mêler au peuple et manifester avec lui. Il ne restait en fait de force publique encore organisée que deux bataillons d'infanterie qui semblaient disposés à attendre les événements pour se prononcer. Les officiers de ces bataillons avaient déclaré que s'ils étaient attaqués par les impériaux, les soldats riposteraient, mais qu'assurément, on n'obtiendrait pas d'eux qu'ils tirassent les premiers.

Ainsi, éclataient de toutes parts, les symptômes précurseurs d'une catastrophe. Une inspection que fit le maréchal sur la ligne des quais lui permit de les constater. L'incertitude qui continuait à régner quant à l'exacte situation de l'Empereur ajoutait aux anxiétés des royalistes. Était-il vrai, comme on le racontait, que Napoléon fût déjà parvenu à réunir une armée autour de lui ? N'avait-il qu'une poignée d'hommes ? A quelle distance de Lyon se trouvait-il ? Pouvait-il arriver le même jour ou devait-on se flatter de l'espoir d'être tranquille jusqu'au lendemain ? Ces questions demeuraient sans réponse. On ne savait rien, car on ne pouvait considérer comme autorisées et certaines les mille rumeurs que propageait la crédulité publique.

Après avoir escorté le maréchal durant une partie de la journée, Victurnien était rentré chez lui vers trois heures, profondément attristé par tout ce qu'il venait de voir et surtout par la défection de son régiment. Officiers et soldats s'étaient dispersés au mépris de ses ordres, à l'exception d'une centaine d'hommes, pour la plupart nouvellement arrivés au corps ou appartenant à des familles royalistes. Il avait dû renoncer à châtier ces actes d'indiscipline. S'il eût voulu sévir, il n'eût pas trouvé, même parmi les soldats restés fidèles de quoi former un peloton pour arrêter les principaux coupables. Après en avoir acquis la conviction, il s'était vu réduit à faire au maréchal l'aveu de son impuissance et, de cela, il était encore plus humilié qu'attristé.

L'avenir maintenant lui apparaissait sinistre. Quoiqu'il eût déployé depuis la veille tout son zèle pour activer l'organisation de la défense, il ne croyait pas à l'efficacité des mesures prises. Partout autour de lui s'affirmaient la couardise, la lâcheté, la trahi-

on. Les généraux eux-mêmes, quoiqu'ils n'eussent pas encore manifesté des sentiments hostiles, semblaient se réjouir des difficultés qu'avaient rencontrées les ordres du comte d'Artois et de Macdonald. Ils avaient beau répéter qu'ils feraient leur devoir, on les sentait de cœur avec leurs soldats.

Quel serait le lendemain de ces événements imprévus ? Étaient-ils le signal de nouveaux malheurs ? Verrait-on de nouveau le roi fugitif, la noblesse proscrite, la France envahie ? Que de sombres perspectives faisaient naître ces questions qui obsédaient Victurnien ! Il percevait clairement les causes de la catastrophe qui menaçait son pays. Les folles passions des émigrés et leurs revendications sans mesure l'avaient préparée en assurant à l'Empereur le bénéfice d'une réaction et le brusque revirement de cette même opinion publique qui, l'année précédente, le maudissait. Et Victurnien entraîné par le cours de ses pensées, dut reconnaître qu'à son insu, il avait été l'un des artisans de ces fautes irréparables. C'est parce que trop d'hommes comme lui avaient été l'objet des faveurs royales au détriment de la vieille armée que celle-ci, maintenant, abandonnait les Bourbons.

Il se disait ces choses navrantes, étendu dans un fauteuil sur lequel il s'était jeté en entrant, brisé matériellement et moralement. Tout à coup, ses yeux qui regardaient sans voir, furent attirés par une lettre close placée sur son bureau où, sans doute, elle avait été mise en son absence. Il se leva pour la prendre. Elle portait le timbre de Guerlande. Son sang ne fit qu'un tour. Comme par enchantement, ses tristes pensées se dissipèrent. Guerlande, c'était Mgr Ermel, c'était Frédérique. Ils s'étaient donc décidés à lui donner de leurs nouvelles. Cette lettre tant attendue, elle arrivait enfin, il la tenait. Mais qu'allait il apprendre? Ses doigts tremblants brisèrent le cachet et défirent le pli qui, sous sa frêle enveloppe, contenait peut-être le secret de sa destinée. Il courut à la signature. Il ne s'était pas trompé et lut, ravi : « Calixte, évêque. »

« Mon cher enfant, lui écrivait Mgr Ermel, j'ai voulu attendre, avant de vous faire un signe, de m'être rendu compte des dispositions définitives de ma pupille. Je vous avais dit : « Espérez ». Mais je ne pouvais vous répéter cette parole sans être assuré qu'elle ne vous exposerait pas à une déception. Je ne me repens pas de ma prudence, puisque j'en recueille aujourd'hui le prix, comme vous recueillez vous-même celui de votre patience.

« Hier, j'étais à Paris et j'y ai revu ma pupille, dont j'avais été

séparé durant quatre mois. Je ne l'ai pas trouvée victorieuse d ses longues perplexités. Mais il suffit qu'elle n'ait pu en avo raison pour me convaincre que votre souvenir est toujours puis sant dans son cœur et que, si elle n'est pas encore résolue à se ma rier, elle l'est moins encore à prendre le voile. Je considère cec comme un avantage dont nous ne saurions trop nous féliciter, vou et moi, puisque nos vœux sont pareils.

« Elle m'a parlé de vous avec émotion. Elle s'est étonné de votre silence. Elle m'a demandé si vous ne l'aviez pas oubliée et comme je lui répondais que vous lui gardiez avec constance vo sentiments, son visage a exprimé une satisfaction qui m'a paru d bon augure. Loin donc de retirer la parole encourageante que j vous adressai naguère, je crois bien agir en vous la confirmant Puisse-t-elle vous rendre heureux!

« Peut-être, ferez vous bien de m'écrire. Votre lettre sera mise sous les yeux de ma pupille. Si elle y trouve la preuve de cette fidélité dont je n'ai pas hésité à me porter garant, il se peut que ses dernières indécisions tombent soudain. Que si votre lettre ne les renversait pas sur l'heure, nous saurions du moins si elles peuvent l'être et si votre présence ne les emporterait pas en une fois. Alors, je vous appellerais, et vous savez avec quelle joie confiante je mettrais dans vos mains loyales l'avenir et le bonheur de ma fille d'adoption ».

Cette lettre arrivait à son heure. Dans la détresse où l'avaient jeté ces derniers événements, elle le réconfortait en ranimant ses espérances. Après l'avoir lue, il voulut la relire. Puis, désireux d'y répondre sans délai, il s'assit à son bureau. Déjà il tenait la plume et traçait les premières lignes de sa réponse qu'il eût faite aisément éloquente, à la seule condition d'écouter son cœur, lorsque son ordonnance entra pour lui remettre un ordre du quartier général. Le maréchal Macdonald le mandait sur-le-champ. Il serra dans la poche de son uniforme la lettre de Mgr Ermel et sortit aussitôt.

En arrivant à la place, il n'eut qu'à se nommer pour être introduit auprès du maréchal qui lui fit connaître en quelques mots ce qu'il attendait de lui. Le bruit de l'arrivée prochaine de l'Empereur prenait de minute en minute plus de consistance. A en croire ces rumeurs, Napoléon n'était plus qu'à quelques lieues de Lyon. Le maréchal désirait savoir si elles étaient fondées.

— Prenez avec vous quelques hommes sûrs et résolus, dit-il au colonel, et partez en reconnaissance. Allez devant vous jusqu'à ce

que vous ayez pu vous procurer des renseignements dignes de foi. Rapportez-les moi en toute hâte. La mission n'est pas sans péril. Il fallait pour la remplir un officier énergique et fidèle. Je vous ai choisi. Allez, colonel.

Victurnien salua et se retira sans dire un mot. Quelques instants après, il était au quartier des hussards. Parmi ceux qui s'y trouvaient encore, il choisit une douzaine de cavaliers sur lesquels il croyait pouvoir compter et leur ayant fait part de l'objet de l'excursion à laquelle il les conviait, il partit avec eux. Il ne se dissimulait pas qu'il s'exposait aux plus graves dangers. Mais la lettre qu'il venait de recevoir avait porté si haut son exaltation qu'il se croyait sûr de revenir sain et sauf après les avoir bravés.

La marche de la petite troupe fut d'abord laborieuse. Aux abords et au delà du pont de la Guillottière, dans le populeux faubourg de ce nom, une barrière humaine obstruait le chemin. Le colonel et ses hussards durent employer tour à tour la prière et la menace pour se frayer un passage. Ils ne purent se mettre à une allure rapide que lorsqu'ils furent dans la campagne, où la route se déroulait devant eux, libre sinon déserte. Là encore on voyait des groupes, à l'entrée des villages surtout, où des bandes de paysans attendaient l'Empereur et, en l'attendant, l'acclamaient. A tout instant, Victurnien que ces cris mettaient en rage était tenté de sabrer les braillards. Mais il craignait de se faire écharper lui et ses soldats et contenant sa colère, il s'efforçait de ne pas entendre, éperonnant sa monture pour aller plus vite.

Il alla de ce train pendant une heure environ. A l'improviste, au détour d'un chemin, il aperçut, à environ cent mètres de lui, un escadron de hussards qui s'avançait au pas, entouré d'une foule de paysans et d'ouvriers. Il arrêta son cheval, ses cavaliers l'imitèrent. Planté avec eux au milieu de la route, il attendit cet escadron qui marchait en désordre derrière son commandant et qui fit halte sur un geste de celui-ci.

La prudence commandait à Victurnien de tourner bride et de fuir devant des forces supérieures. Mais il entendait rapporter au maréchal une information sûre. Et puis, il se sentait électrisé par cette rencontre inattendue et n'écoutant que son bouillant courage il cria :

— Commandant, avancez à l'ordre!

Le chef d'escadron, ayant reconnu un colonel, obéit et approcha laissant derrière lui sa troupe immobile. En un temps de galop, il

eut rejoint Victurnien. Il l'aborda, la main au shako, en disant :

— Voilà mon colonel.

— Vous êtes du 4e hussards, reprit M. de Ferrère, qui avait lu le numéro au collet de l'habit. D'où venez-vous? Où allez-vous?

— Nous sommes l'avant-garde de l'Empereur. Nous venons de Grenoble et allons à Lyon. Sa Majesté nous suit à une distance de deux lieues. Si, comme il y paraît, mon colonel, vous allez à sa rencontre, marchez droit devant vous : vous ne tarderez pas à la rencontrer.

— Je ne connais pas celui que vous appelez l'Empereur, répliqua Victurnien, d'un accent sévère et hautain. Je ne connais que le roi. C'est lui que je sers et je vous somme, en son nom, de conformer votre conduite aux serments que vous lui avez jurés.

A ces mots, le chef d'escadron fit reculer son cheval. Sur son visage, l'expression du respect fit place à celle de l'ironie.

— Diable! voilà qui change les choses, fit-il gouailleur. Et moi qui croyais que vous veniez fraterniser avec nous. Voyons, mon colonel, il en est temps encore : embrassez notre cause. La France entière se lève pour l'Empereur.

— Vous vous trompez, Monsieur. Il y a encore assez de sujets fidèles au roi pour déjouer les desseins criminels de Bonaparte. Je suis le comte de Ferrère. Si vous avez entendu déjà prononcer mon nom, vous devez savoir que ce n'est pas celui d'un traître.

— C'est celui d'un émigré, déclara brutalement le chef d'escadron, et qui dit émigré dit traître.

Se dressant sur ses étriers, il se tourna vers sa troupe en criant .

— Hussards, en avant!

Et tandis que ceux-ci s'ébranlaient, il interpella l'escorte du colonel.

— Allons, camarades, poussez avec nous le cri qui tant de fois vous conduisit à la victoire

— Vive l'Empereur!

Une double acclamation lui répondit. Victurnien vit passer devant lui ses hussards. Ils galopaient vers ceux de l'escadron, bruyants, joyeux, hurlant :

— Vive l'Empereur!

— Lâches! lâches! vociféra-t-il

Mais, ils ne l'entendaient pas. Ils s'étaient déjà perdus dans les rangs de leurs camarades qui les accueillaient et fraternisaient avec eux.

— Vous le voyez, mon colonel, reprit le chef d'escadron, vous n'êtes plus obéi. Sauf quelques chouans comme vous, toute l'armée est pour l'Empereur. Je vous somme à mon tour de vous rendre.

Étendant la main, il fit mine de la laisser tomber sur l'épaule de Victurnien. Celui-ci enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, une bête fine, vigoureuse, et que durant cette scène, il n'avait contenue qu'avec effort. Elle bondit et alla tomber assez loin du chef d'escadron.

— Vous ne me tenez pas encore, dit le colonel avec un geste de défi.

— Parbleu! nous verrons bien.

La poursuite commença. Victurnien abandonné par sa troupe fuyait devant la meute qui s'était élancée sur ses traces. Assez rapidement il laissa l'escadron derrière lui, et il se fût rassuré s'il n'eût senti sur ses talons le commandant qui, mieux monté que ses hommes, le serrait de près. Il espérait cependant lui échapper. Soudain, il l'entendit qui disait:

— Si vous n'arrêtez pas, je vous brûle.

Sans cette provocation, le fugitif n'aurait pas songé à faire usage de ses armes. Mais, elle l'exaspéra · il vit ses jours menacés et se sentit par conséquent en état de légitime défense. Il fallait frapper ou périr. Dédaignant de répondre, et sans ralentir sa fuite, il fouilla dans ses poches, en tira un pistolet, et faisant soudain volte-face, il le déchargea sur l'officier, qui n'était plus pour lui qu'un ennemi. Un juron s'échappa de la bouche du malheureux qui s'affaissa sur sa selle, l'épaule fracassée.

Une clameur s'éleva derrière lui. L'escadron l'avait vu tomber, s'approchait, l'entourait en désordre, laissant le fugitif prendre une avance nouvelle. Mais cette halte fut brève. Tandis que quelques-uns relevaient leur chef, les autres reprenaient leur poursuite, criant, jurant, tirant même quelques balles sur le colonel. De temps en temps, il se retournait et constatait qu'entre eux et lui s'allongeait la distance, leurs chevaux, moins agiles que le sien, ne pouvant l'atteindre.

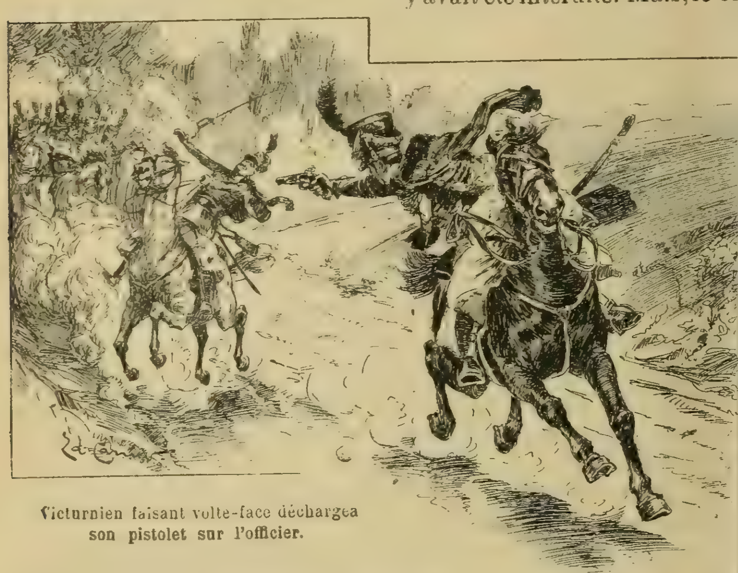
Quittant la grande route, il s'était jeté à travers champs pour les dépister. La muraille d'un parc qu'il trouva devant lui servit d'abri contre leur tir multiplié. Lorsqu'il l'eut dépassée, il ne les voyait plus. Il était sauvé, mais il revenait seul, odieusement trahi par ses soldats qu'il avait crus fidèles.

Au bout d'une heure, il eut regagné le faubourg de la Guillottière,

Il y retrouva la foule postée aux mêmes endroits et toujours dan l'attente. Elle ne le reconnut pas et le prit pour un envoyé d Napoléon. Quelques mots saisis çà et là lui ayant révélé cett erreur, il en profita pour se faire faire place.

— L'Empereur me suit, criait-il.

Enflammée par cette nouvelle, la foule s'écartait, se précipita vers l'extrémité du faubourg, à la rencontre de son idole. Victurnie put, grâce à ce stratagème, arriver jusqu'au pont. La circulatio y avait été interdite. Mais, le co



Victurnien faisant volte-face déchargea son pistolet sur l'officier.

lonel s'étant fait reconnaître, les consignes furent levées en sa faveur et les grilles s'entr'ouvrirent devant lui. Il s'aperçut alors que derriè ces grilles, trop faibles d'ailleurs pour résister à une poussée, avait apposté les deux bataillons d'infanterie tenus en réser durant toute la journée sur la place Bellecour. Eclairé par trahison dont il venait d'être victime, il ne put s'empêcher penser que cette mesure constituait une imprudence. Lorsque to à l'heure, l'avant-garde impériale arriverait, ces fantassins résisteraient pas plus que n'avaient résisté ses hussards. I iraient, eux aussi, grossir les rangs de l'insurrection.

A l'autre extrémité du pont, dans un étroit espace resté vid mais que des sentinelles complaisantes laissaient peu à p



nant encore le fusil dont il s'était armé un instant avant, Victurnien mit le général en joue.

envahir par la foule, Victurnien aperçut Macdonald et quelques généraux groupés autour de lui. Tous étaient à cheval et contemplaient d'un œil morne cette foule hurlante qui lentement les débordait. Le maréchal ne se souvenait plus de l'ordre qu'il avait donné deux heures plus tôt.

— D'où venez-vous, Colonel ? demanda-t-il.

— Vous m'aviez envoyé en reconnaissance, Monsieur le maréchal.

— Ah ! oui, je me rappelle. Eh bien ?... Mais, où est votre escorte ?

— Elle m'a abandonné.

Et Victurnien raconta son aventure, et comment il avait dû recourir à ses armes pour sauver sa liberté, peut-être sa vie.

— Par conséquent, l'avant-garde de l'Empereur est sur vos talons.

— Oui, Maréchal, et l'Empereur, lui-même, n'est plus qu'à deux lieues d'ici.

— Vous entendez, Messieurs, fit le maréchal en interpellant ses généraux. Le moment est venu d'exécuter le plan que nous avons arrêté.

— Quel plan ? interrogea Victurnien qui se crut autorisé par les circonstances à poser cette question.

— Nous allons tous mettre pied à terre, continua le maréchal ; nous prendrons le fusil comme de simples troupiers et nous irons nous placer devant l'infanterie qui occupe le pont. Quand les hussards de l'Empereur apparaîtront, nous tirerons sur eux ; ils riposteront et l'infanterie qui ne tirerait pas la première si elle n'était provoquée, fera le coup de feu et chargera les cavaliers.

— A moins qu'elle ne tire sur nous, Maréchal, dit une voix.

— Non, non, répliqua Macdonald ; ses officiers me répondent d'elle si on l'attaque. A pied, Messieurs, à pied.

Donnant l'exemple, le vieux soldat descendait de cheval, prenait le fusil d'un factionnaire et, suivi d'un petit groupe d'officiers, auquel s'était joint Victurnien, il s'avança sur le pont. Mais avant qu'il eût fait vingt pas, la foule, brisant le fragile cordon des sentinelles, se précipitait derrière lui. En une minute, il fut entouré de toutes parts, pressé, paralysé, hors d'état d'aller plus loin. Ce ne fut pas trop des efforts de ses officiers pour l'empêcher d'être meurtri par cette poussée tumultueuse.

Soudain, de l'autre côté du Rhône, retentirent des cris plus stridents ; ils éclataient comme un tonnerre au-dessus des rumeurs sourdes de la foule. Victurnien se hissa sur la pointe des pieds et, par-dessus le pavé de têtes humaines le long duquel glissait son regard, il vit un spectacle qu'il ne devait jamais oublier. Les hussards de l'avant-garde impériale venaient de déboucher sur la place du pont et c'est à leur vue que la foule avait poussé ces clameurs enthousiastes en se ruant sur les grilles. Elles étaient brisées et les hussards triomphants s'avançaient, d'abord défiants et sombres, mais bientôt rassurés en entendant l'infanterie envoyée pour leur disputer le passage, les acclamer, en mettant ses shakos au bout des fusils et les accueillir par ce cri de « Vive l'Empereur » qui remplissait l'air tout à coup, poussé par cent mille bouches le long des deux rives du Rhône.

— Tout est fini, murmura Macdonald d'un accent douloureux et irrité. Ce n'est pas à Lyon que la monarchie sera défendue. Où sont les royalistes de 1793 ?

Un « Vive l'Empereur » crié derrière lui, répondit à sa question. C'était un général qui venait de le proférer.

Macdonald l'apostropha :

— Et vos serments, Monsieur ?

Des acclamations nouvelles couvrirent sa voix. A l'exception des officiers royalistes, son escorte tout entière passait à l'Empereur.

— Allons, il faut sortir d'ici, leur dit-il.

— Nous en sortirons, Monsieur le maréchal, affirma Victurnien. Jouons des coudes, camarades.

La manœuvre s'opéra assez facilement. La foule hypnotisée par les hussards impériaux ne remarquait même plus cette poignée d'officiers entraînant ce maréchal de France en grand uniforme. En quelques minutes, ils eurent atteint l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux. Rapidement, ils se mirent en selle.

— Et maintenant, au faubourg de Vaise, ordonna le maréchal. J'avais pris à tout hasard la précaution d'y envoyer ma voiture.

Il se mettait en route, lorsqu'un général qui ne l'avait pas quitté se plaça devant lui en disant :

— Inutile, Monsieur le maréchal ; nos précautions sont prises pour que vous ne puissiez quitter Lyon.

Macdonald se redressa.

Vous me connaissez, Monsieur, et vous devez savoir qu'on s'emparera pas de moi.

Il portait la main à son épée. Mais le général ne s'écartait pas. Victurnien s'élança. Il tenait encore le fusil dont il s'était armé un instant avant. Il mit le général en joue, et d'un ton résolu :

— Mon général, s'écria-t-il, ne jouez pas plus longtemps ce jeu, si vous tenez à la vie. Tout à l'heure, j'ai mis à bas un rebelle. Je ne vous épargnerai pas plus que je ne l'ai épargné si vous ne laissez passer Monsieur le maréchal.

Le général reculait. Macdonald en profita pour piquer des deux et s'éloigner, suivi de son escorte, laissant en présence les deux officiers dont l'un avait voulu l'arrêter, et dont l'autre venait, par son sang-froid, de le sauver.

— Colonel de Ferrère, menaça le premier, je me souviendrai en temps opportun de votre aveu et de votre attitude.

Mais déjà Victurnien était loin, suivant à distance Macdonald, sur lequel il ne cessa de veiller qu'après s'être convaincu que ce valeureux soldat atteindrait sans encombre le faubourg de Vaise.

Alors, seulement, il songea à sa sûreté.

Si la veille, quelqu'un lui eût prédit qu'il serait obligé de s'enfuir en abandonnant son régiment, il se serait récrié. Si pessimistes qu'elles fussent, ses réflexions ne l'avaient pas conduit à prévoir une telle extrémité. Il ne s'était même pas arrêté à l'idée qu'il serait contraint de quitter la ville. Les événements le prenaient au dépourvu, et le danger auquel ils le livraient était bien redoutable.

Depuis son arrivée à Lyon, ses opinions royalistes l'avaient rendu suspect à toute la garnison. C'eût été déjà suffisant pour le désigner aux rigueurs du gouvernement impérial en train de se relever. A plus forte raison, sa conduite durant cet après-midi ajoutait elle aux haines qu'il avait excitées par ses propos une haine nouvelle. Un homme était tombé sous ses coups, mort ou grièvement blessé. Consommé ou non, ce meurtre s'était accompli devant des témoins qui, sans doute, porteraient plainte contre le meurtrier. Il avait également lieu de redouter les ressentiments du général qu'afin de sauver Macdonald il venait de braver et de menacer. Pour ces deux causes, il serait poursuivi. Il devait même s'attendre à être incarcéré aussitôt que l'Empereur deviendrait maître de Lyon. S'il voulait se soustraire à ces cruelles éventualités, il était tenu de fuir la ville ou de s'y cacher.

Une fois cette nécessité reconnue, ses résolutions furent bientôt

prises. Il optait pour une fuite immédiate, non seulement parce qu'il brûlait de mettre son épée au service de roi, mais aussi parce qu'il avait hâte de se rapprocher de Frédérique. Dans l'obscurité de ces heures tragiques, l'image de la pupille de Mgr Ermel brillait sur son front, ainsi qu'un rayon lumineux, attirant, consolateur. C'est vers cette lumière qu'il voulait marcher. Lorsqu'après avoir vu s'évader Macdonald, il se retrouva dans sa maison, les détails de son départ étaient réglés dans sa pensée : un déguisement pour n'être pas reconnu, un asile pour la nuit, car il eût été imprudent de chercher à sortir de Lyon ce soir-là ; un passeport qui lui permettrait de se diriger vers Paris sous un nom d'emprunt, et enfin un complice pour l'aider à organiser sa fuite.

Ce complice fut bientôt trouvé; c'était le hussard qui lui servait d'ordonnance. A l'exemple de ses camarades, cet homme gardait pieusement le souvenir de l'Empereur. S'il eût pu marcher avec eux quand ils avaient fait défection, il les eût sans doute imités. Mais il était incapable de trahir son colonel, qu'il avait appris à aimer en le servant et en vivant à son côté. Victurnien n'hésita pas à se confier à lui.

En quelques heures, les préparatifs que commandaient les circonstances furent achevés. Puis, la nuit venue, au moment même où, à la lueur des torches et sous les acclamations populaires, Napoléon entrait triomphalement dans Lyon, le colonel, vêtu d'habits bourgeois, sortait discrètement de sa demeure pour se rendre chez un vieux prêtre dont les sentiments royalistes lui étaient connus et qui lui avait offert l'hospitalité. C'est de là qu'il devait partir lorsqu'il aurait un passeport, et pourrait se mettre en route sans péril.

Bien lui prit de n'avoir pas couché cette nuit-là dans sa maison. Le lendemain, il sut par son ordonnance que des gendarmes de la prévôté de l'armée s'étaient présentés à son domicile dès le lever du jour. Porteurs d'un ordre d'arrestation, ils avaient paru fort déconfits en apprenant que l'officier qu'ils cherchaient n'était plus à leur portée. Leur chef s'était écrié :

— En quelque endroit qu'il se cache, on finira bien par le retrouver. Tentative de meurtre sur un camarade qu'il a grièvement blessé, menaces contre son général, son compte est bon !

Ne pouvant plus ignorer quel sort l'attendait s'il tombait aux mains des autorités impériales, surtout en ce moment où l'on devait supposer à Bonaparte les desseins les plus violents contre

les défenseurs de la monarchie, Victurnien ne s'attarda pas dans Lyon et la nuit suivante le vit partir. Trois jours plus tard, il arrivait sans encombre à Paris. Là, il était en sûreté, au moins jusqu'à la venue de l'Empereur que le gouvernement royal espérait encore empêcher. Le maréchal Ney n'avait-il pas déclaré qu'il ramènerait Napoléon dans une cage de fer?

Ce propos circulait à travers le monde de la Cour, et il inspirait au roi, à sa famille, à leurs partisans, espoir et confiance.

N'ayant pas conservé de domicile à Paris, Victurnien descendit à cet hôtel du *Bon La Fontaine* où naguère résidait son oncle et où lui-même était connu. En y arrivant, il pensait y trouver Mgr de Magalon, dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis leur séparation. Mais il apprit que l'évêque continuait à vivre à Guerlande et ne parlait pas de quitter cette ville, non qu'il y eût reconquis ses anciennes ouailles, mais parce qu'il ne désespérait pas de les reconquérir. Il s'entêtait dans ses desseins, et bien que toutes les tentatives auxquelles il s'était livré pour grossir le nombre de ses partisans eussent piteusement échoué, il s'obstinait à ne pas abandonner la partie, se croyant obligé à la jouer jusqu'au bout pour contraindre Mgr Ermel à se démettre.

Victurnien lui écrivit. Dans le péril que courait la monarchie légitime, et alors que les anciens émigrés allaient peut-être se voir de nouveau proscrits, n'était-ce pas un devoir pour les membres d'une même famille qu'un malentendu avait seul pu désunir, d'oublier leurs griefs réciproques, de se rapprocher et d'associer leurs efforts pour faire tête aux orages? Inspirée par ces idées, la lettre de Victurnien était éloquente et respirait l'affection la plus vive. Il suppliait son oncle de lui rendre sa tendresse et, pour l'émouvoir, il lui traçait l'émouvant tableau des dangers qu'il avait courus à Lyon, de ceux qui le menaçaient encore si Bonaparte redevenait le maître de la France.

Cette lettre expédiée, il courut aux Tuileries. Il voulait se mettre aux ordres des princes. Mais, au palais, tout était en désarroi. Il ne put arriver jusqu'à Louis XVIII. Il ne fit qu'entrevoir le comte d'Artois, qui lui promit de l'employer sans lui dire ni quand ni comment. Il n'eut d'autre moyen, pour manifester son zèle, que celui de s'inscrire sur un registre mis à la disposition des gens désireux de servir. Il quitta les Tuileries, consterné par le spectacle de ce gouvernement qu'épouvantait la marche victorieuse de Bonaparte, et qui, perdant la tête, semblait incapable de rien décider, accueil-

lant et repoussant tour à tour les mesures qu'on lui proposait et, finalement, ne s'arrêtant à aucune. On eût dit que dans cette Cour chacun ne songeait qu'à soi.

— Je ferai donc comme les autres, pensait Victurnien. Après tout, j'ai rempli mon devoir.

Et, l'âme attristée, il alla se promener dans Paris pour se rendre compte de l'état des esprits. Les faits dont il fut le témoin, les propos qu'il recueillit, n'étaient pas pour le rassurer. Dans la capitale, parmi le peuple surtout, les Bourbons comptaient plus d'ennemis que de partisans. Généralement, on appréhendait le retour de l'Empereur. On craignait qu'il ne devînt le signal de guerres nouvelles. Mais, les préventions contre les Bourbons étaient si nombreuses et si vives que ces craintes d'un péril plus redoutable cependant que leur pouvoir, s'éteignaient dans la satisfaction des gens qui souhaitaient la chute du gouvernement royal.



Donnant l'exemple, le vieux soldat prenait un fusil

Victurnien avait remis à la fin de la journée la visite qu'il voulait faire à l'hôtel de Morville.

S'il se fût écouté, c'est là qu'il eût volé, dès le matin, en descendant de la diligence qui l'avait conduit à Paris.

Par la lettre de Mgr Ermel, cette lettre réconfortante reçue à Lyon, il savait quel accueil l'attendait et il brûlait du désir d'en goûter la douceur. Mais il s'était cru tenu par des obligations

plus pressantes, et c'est pour les Tuileries qu'avait été sa première visite.

Maintenant, du moins, il était libre d'obéir à son cœur.

Après dîner, la nuit venue, il se dirigea vers la rue de Varennes,



Au seuil de sa loge, le portier se tenait debout.

terriblement ému, anxieux aussi, se demandant si Frédérique était à Paris et s'il allait la voir.

Il fut bien vite rassuré. Il ressentit même une joie débordante lorsqu'à la question qu'il posait au suisse de l'hôtel de Morville, cet homme lui répondit que monsieur le Marquis venait de sortir, mais que Madame la Marquise était au salon avec Mlle du Quesnay et que ces dames recevaient.

RAYONS ET OMBRES

A l'hôtel de Morville comme dans la plupart des maisons de la capitale, on suivait avec angoisse les événements stupéfiants qui avaient, en dix jours, conduit Bonaparte du golfe Juan à Lyon et ouvert à son audace la route de Paris. Après avoir refusé d'y croire, il avait bien fallu se convaincre de leur réalité. Dans le monde des fonctionnaires, dans celui des anciens émigrés, on procédait en toute hâte à des préparatifs de départ afin de n'être pas pris au dépourvu si, tout à coup, on était contraint de fuir.

A la fin de cette journée, la marquise, assise avec Frédérique dans son salon, le remplissait de ses gémissements. Son mari venait de sortir pour aller aux Tuileries à la recherche d'informations moins confuses, et moins contradictoires que celles qui circulaient dans le peuple. Aux lamentations de sa tante, Frédérique opposait un calme courage. Elle répugnait aux manifestations bruyantes. Mais, sous son apparente résignation, elle n'en cachait pas moins des perplexités. Elle savait Victurnien à Lyon, exposé par conséquent aux pires périls. Elle tremblait pour sa vie.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, disait elle à Mme de Morville. Vous le connaissez, ma tante, courageux, ardent, incapable de reculer. Ne se sera-t-il pas trop fougueusement aventuré ? Est-il mort ? Est-il vivant ?

La marquise faisait mine de vouloir rassurer sa nièce. Mais, bouleversée elle-même à l'idée d'être contrainte de quitter la France et de recommencer la nouvelle odyssée de l'exil, sa parole manquait de conviction.

— Eh ! mon Dieu, ma pauvre enfant, vos inquiétudes sont les miennes. M. de Ferrère n'est pas homme à déserter son devoir. Il aura donné l'exemple de la témérité. Espérons, cependant, que Dieu l'a protégé.

Elle allait continuer sur ce ton lorsque l'apparition d'un domestique au seuil du salon coupa court à ses propos.

— Monsieur le comte de Ferrère! annonça-t-il.

Avec un cri de joie qu'elle n'avait pu retenir, Frédérique bondit, n'écoutant que son cœur, se jetant presque au-devant de Victurnien dont la présence inattendue dissipait son effroi.

— Vous ! vous ! murmura-t-elle frémissante, tandis que leurs mains s'étreignaient.

En cet instant où éclatait à ses yeux la métamorphose prévue par Mgr Ermel, Victurnien fut dédommagé de toutes ses peines. Quelles phrases lui eussent dit ce que lui disaient ces yeux, — des yeux qu'il ne connaissait pas, — et ce sourire de bienvenue errant sur les lèvres blêmies par l'angoisse et qu'empourprait soudain la joie causée par son retour ?

Il chancelait éperdu, car tout ce qu'il avait souhaité, appelé, espéré, il le voyait à sa portée, n'ayant en quelque sorte qu'à tendre le bras pour le cueillir. Sans autre aveu que celui de leurs regards, Frédérique et lui échangeaient leurs âmes. Les serments, quelle qu'en fût l'éloquence n'auraient pu les unir plus étroitement que ne le faisait d'un seul coup leur émotion réciproque, révélatrice silencieuse de leurs sentiments.

— Vous ne m'attendiez pas! balbutia-t-il.

— Comment aurais-je pu vous attendre ? Mais ma pensée était pleine de vous, avoua Frédérique. Je vous voyais là-bas, jeté dans quelque mêlée sanglante, y trouvant la mort. Ah ! j'ai eu bien peur.

— Dites que nous avons eu bien peur, ma nièce, intervint la marquise. Vous voyez, Colonel, qu'on s'intéresse à vous ici. Allons, venez là ; racontez-nous ce que vous savez. Vous arrivez de Lyon, sans doute ?

— J'en arrive en effet, Madame.

— Votre présence nous apprendrait que cette ville a ouvert ses portes à l'usurpateur si nous ne le savions déjà. Mais, vous, par quelles circonstances vous trouvez-vous à Paris ?

Victurnien n'entendait pas, hypnotisé par Frédérique. La marquise dut répéter sa question pour lui arracher une réponse.

Il répondit comme tiré d'un rêve.

— J'ai du m'enfuir, Madame, comme se sont enfuis le comte d'Artois, le duc d'Orléans, le maréchal Macdonald, le gouverneur de Lyon, tous les défenseurs du trône, en un mot. Nos soldats nous ont abandonnés au moment de combattre. Ils sont allés grossir l'armée des rebelles. Tout est perdu.

— Perdu ! Cet Antechrist ne trouvera-t-il pas sur son chemin autre chose que des traîtres ? Ney ne marche-t-il pas à sa rencontre?

— Le maréchal Ney ne sera pas le maître de ses troupes. Dieu fasse qu'elles ne l'entraînent pas.

— Mais alors que vont devenir le roi, sa famille, la cour ?

— Ils partiront, Madame. Je ne peux que vous conseiller de faire comme eux et d'aller attendre loin de Paris la fin de ce cauchemar.

Il sera bientôt dissipé, car Bonaparte a été mis au ban de l'Europe. Les alliés ne désarmeront qu'après l'avoir abattu et il ne saurait tenir longtemps contre leurs armées. Notre épreuve sera donc brève. Mais que de catastrophes nouvelles elle va déchaîner sur la France !

Victurnien exprimait là les appréhensions de tous les Français.

— Il faudra donc reprendre le chemin de l'exil ! soupira la marquise.

— L'exil ! s'écria Frédérique. Pourquoi l'exil ? Il n'est pas besoin d'aller si loin, ma tante. Vous viendrez à Guerlande. L'évêché vous offre un asile sûr, nous y attendrons la fin des mauvais jours. Vous y viendrez aussi, Monsieur, ajouta-elle en s'adressant à Victurnien.

Ce n'était pas une prière ; c'était presque un ordre. Victurnien se crut transporté au septième ciel.

— J'irai, dit-il, si nous sommes définitivement vaincus. Il faudra bien alors que je me cache pour me dérober aux poursuites commencées contre moi à Lyon...

— Vous êtes poursuivi ! Pourquoi ? Que vous reproche-t-on ? Est-ce un crime d'avoir voulu défendre votre roi ?

— C'est un crime aux yeux de ses ennemis. Et puis, le nom que je porte, les liens qui m'unissent à Mgr de Magalon, l'intraitable adversaire de l'empire, suffiraient à me rendre suspect, alors même que je ne serais pas signalé déjà par ma conduite.

Et il racontait sa tragique aventure.

Cette révélation bouleversa Frédérique.

— Fuyez alors, supplia-t-elle, ne restez pas plus longtemps à Paris. Si Napoléon redevient le maître, vous n'y seriez plus en sûreté.

— Je le braverai jusqu'au dernier moment, s'écria Victurnien. Les hommes comme moi doivent l'exemple. Mais n'ayez crainte et fiez-vous à ma prudence. Je n'ai pas envie de tomber aux mains de Bonaparte. Aujourd'hui, plus encore qu'hier, je tiens à la vie.

Pourquoi il y tenait, Frédérique le comprit. Depuis que Victurnien était entré, la métamorphose de son cœur à laquelle, six mois durant, elle s'était prêtée à son insu, se précipitait et se complétait. Tout son être s'éclairait d'une lumière nouvelle. Elle voyait enfin sa destinée et s'abandonnait sans retour à la loyale tendresse qui, de plus en plus, l'enveloppait.

— Faites donc votre devoir, murmura-t-elle. Mais, en exposant

votre vie, songez à ceux qui resteraient inconsolables de votre mort.

Elle ne voulait rien dire de plus et Victurnien n'osa demander davantage. A quoi bon d'ailleurs? Qu'auraient ajouté à cet aveu d'autres aveux, alors que Frédérique venait d'immoler sa vocation à son chaste amour ? Il n'y avait plus qu'à attendre que les heures fussent devenues plus propices à la consécration de l'accord qui était dans les cœurs, encore que les bouches ne l'eussent pas définitivement proclamé.

Lorsqu'à une heure avancée de la soirée, Victurnien quitta Frédérique, il ne doutait plus de son futur bonheur. Il rentra à son hôtel, exalté, radieux, l'âme épanouie. Au delà des sombres jours qui commençaient pour la France, il voyait ses espoirs réalisés et son existence associée à jamais à la compagne qu'il s'était choisie.

Au seuil de sa loge, le portier de l'hôtel du *Bon La Fontaine* se tenait debout, lui présentant un bougeoir allumé. Comme il le prenait, cet homme lui dit :

— Je dois prévenir mon colonel que Mgr de Magalon est arrivé ce soir.

— Mon oncle sait-il que je suis ici?

— Je le lui ai dit, mon colonel, et Monseigeur m'a chargé de vous prier d'entrer chez lui avant de vous coucher.

— C'est donc qu'il m'a pardonné, pensa Victurnien.

Tout heureux, il se fit désigner l'appartement qu'occupait son oncle.

Monseigneur l'accueillit sans effusion mais aussi sans colère, ne témoignant pas plus d'émoi de leur rencontre inattendue que s'ils se fussent vus la veille.

— Ah! te voilà, fit-il en le voyant. Entre et assieds-toi. Nous avons à causer.

Victurnien obéit et demanda :

— Votre santé est-elle bonne, mon oncle?

— Très bonne. Je ne me suis jamais mieux porté. Mais, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'ai quitté Guerlande ce matin, au reçu des nouvelles de Lyon. Il m'a paru qu'en présence des périls qui menacent le roi, ses partisans devaient se grouper autour de lui et je suis venu me mettre à ses ordres. Je comptais bien te trouver ici. J'ai reçu ta lettre. Je suis heureux de constater que tu n'as failli à aucun de tes devoirs. Mais maintenant, que comptes-tu faire?

— Je suis comme vous, mon oncle; j'ai fait connaître au roi mon retour et j'attends ses ordres.

— La résistance s'organise-t-elle? Est-on résolu à tenir tête au bandit corse?

— Dès que la nouvelle de son débarquement a été connue, on a pris des mesures...

— J'en ai lu l'énumération dans les journaux et d'après ce que tu me dis, je vois qu'elles n'ont rien produit de ce qu'on en attendait. A-t-on décidé autre chose?

— Hélas! non. Tout le monde a perdu la tête. On parle beaucoup, on n'agit pas et tout ce qu'on peut discerner au milieu de la confusion générale, c'est la volonté de partir si Bonaparte se rapproche de Paris.

Mgr de Magalon levait les bras au ciel.

— Toujours même désarroi, toujours même faiblesse! On recule quand il faudrait se défendre, comme s'il n'y avait pas dans l'armée beaucoup de braves gens dévoués aux Bourbons, des chefs pour les commander et, hors de l'armée, des cœurs vaillants et fidèles. Pour moi, ajouta-t-il d'un ton radouci mais dont la douceur n'affaiblissait pas l'énergie, j'ai à me plaindre du roi, de son ingratitude; il m'a abandonné; il a refusé de me soutenir, de me faire justice... Mais, à cette heure, j'oublie mes griefs pour ne me souvenir que de ceci, c'est qu'il est mon roi. Je suis prêt à lui donner ma vie.

Et, dans son exaltation, le vénérable prélat agitait les mains et semblait brandir une arme.

— Oh! mon oncle, observa Victurnien, vous ne pouvez combattre.

C'est vrai; nous ne sommes plus au temps où les princes de l'Eglise montaient à cheval et revêtaient la cuirasse pour aider l'empereur Charlemagne à exterminer les infidèles. Mais, du moins, ceux d'aujourd'hui ont d'autres armes. Avant de quitter Guerlande, j'ai adressé à mes diocésains un mandement pour exciter leur zèle, pour les inviter à se lever, à défendre la cause royale. Ce mandement, je l'ai envoyé tout à l'heure aux journaux royalistes. Ils le publieront demain. Que tous les évêques de France imitent mon exemple, et en peu de jours, le Roi aura réuni une armée de bons catholiques qui ne désertera pas, celle-là.

Victurnien tombait des nues en surprenant chez ce vieillard tant d'initiative et de résolution. Mais, il s'alarmait en pensant au danger que courait maintenant Mgr de Magalon.

— Je crains, mon oncle, que vous ne vous soyez compromis en vain, dit-il. Quoique vous fassiez, votre héroïque appel ne sera

pas plus entendu qu'imité, et si Bonaparte est vainqueur, il vous traitera comme un factieux.

— Je suis prêt au martyre, affirma l'évêque. En vingt ans de persécutions, j'ai appris à ne pas le redouter. Tiens, lis, poursuivit-il, en prenant sur la table une brochure et en la présentant à son neveu.

C'était son mandement, quelques pages éloquentes et enflammées, vibrante profession de foi royaliste, que couronnait un appel aux armes. Tandis que Victurnien lisait rapidement des yeux cette allocution incendiaire, Monseigneur marchait à travers la chambre, agité, fiévreux.

— Une belle inspiration, mon oncle, dit Victurnien en fermant la brochure. C'est en effet d'un noble exemple. Mais, moins confiant que vous, je crains qu'il ne soit pas suivi.

— Et qu'importe, répliqua fougueusement l'évêque; j'ai fait mon devoir. A toi de faire le tien. Une idée m'est venue. Je me disais qu'il doit y avoir dans Paris un assez grand nombre d'officiers royalistes aussi déterminés que toi. Isolés dans leurs régiments, perdus au milieu de leurs soldats disposés à trahir, ils ne peuvent rien. Mais, s'ils étaient réunis, groupés au nombre de mille ou deux mille, quel bataillon invincible ils formeraient, quel solide noyau d'une armée qui se grossirait bien vite de tous les dévouements actuellement épars et inutilisés ! Ce bataillon, assure-toi l'honneur de le former. Par les journaux, par des affiches, invite les officiers royalistes à se rassembler. Vous trouverez bien un maréchal de France pour vous commander. Vois-tu l'effet que produirait une telle manifestation!

La proposition était inattendue. Elle prenait Victurnien au dépourvu. Mais elle le séduisait en offrant à son zèle pour la cause royale un terrain d'action. Sans doute, il n'espérait pas la victoire.

C'était déjà bien tard pour recourir à ce moyen de propagande et de soulèvement. Mais, il offrait tout au moins l'avantage de sauver l'honneur et de prouver au monde que les royalistes n'avaient pas lâché pied devant Bonaparte, ni livré sans coup férir, la capitale à ses entreprises.

— Je suis prêt à suivre vos conseils, mon oncle, répondit-il.

— Alors, mets-toi là et écris, fit l'évêque en désignant sa table. Je vais te dicter ce que tu dois dire à tes camarades.

(A suivre). Ernest DAUDET.

L'IBIS BLEU [1]

(Suite.)

IV

L'homme ne tarda guère à arriver, avec sa charrette.

Au coup de sonnette :

— Voici maman ! cria Georges.

— Non, cher petit, ce n'est pas elle. Elle ne viendra pas aujourd'hui.

— Comment le sais-tu ?

Marcant fut embarrassé.

— Je le sais, dit-il.

Et il se tut ; l'enfant aussi, qui aussitôt devint tout songeur. Il se sentait devant un grand mystère. Son père le comprenait et voulait le lui cacher. « Où donc était sa mère ? Pourquoi ne revenait-elle pas ? Est-ce qu'elle ne l'aimait plus ?

— Et ma bonne, donc ? »

Il songeait, tout étonné, devant ces choses extraordinaires.

Marcant descendit ouvrir à l'homme, lui montra les caisses à enlever.

— Vous connaissez le bateau de M. Dauphin ?

— L'*Ibis Bleu ?* oui, Monsieur, il est dans le port depuis ce matin.

— Vous les porterez à bord.

— Oui, Monsieur, elles y seront dans trois quarts d'heure.. Est-ce qu'il n'y a rien à dire ? pas de réponse à attendre ?

— Rien, pas de réponse.

— C'est bien, Monsieur.

Marcant retourna auprès de Georges.

— Qui donc est venu, papa ? Est-ce que maman envoie des nouvelles, dis ?

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

Marcant pensa qu'il valait mieux, pour calmer l'enfant, préciser quelque chose.

— Oui, répondit-il. Elle va bien ; mais comme je te l'avais dit, elle ne peut revenir... Elle fait un voyage... Et je lui ai envoyé des robes, du linge, des effets... ses malles!... Elle repart, de Cannes, sur la mer !

L'enfant, assis sur son lit, la tête un peu de côté, regardait un point fixe, dans l'espace. Il avait l'air de regarder sa pensée matérialisée hors de lui. Avec l'impitoyable besoin de s'expliquer tout, qui leur sert à se faire une âme, il dit :

— Pourquoi qu'elle n'est pas venue les chercher — pour m'embrasser ?

Marçant s'aperçut qu'il aurait dû arranger savamment une fable, un roman, à l'usage du petit, où tout aurait été prévu, se serait enchaîné logiquement, comme dans la vie. Il s'aperçut que le mensonge exige du génie pour être soudé à la vérité, à toutes les conséquences du réel.

— Elle n'a pas eu le temps, répondit-il au hasard.

L'enfant conclut :

— Elle avait toujours le temps... avant.

Avant! Avant quoi? Le mot entra dans le cœur du père, comme une balle de fusil. Il baissa la tête, et tira hors du lit les jambes du cher petit... Il lui mit ses bas. C'était la première fois que Georges voyait son père le servir ainsi...

— Mais, mon papa, je sais m'habiller tout seul.

— On t'aidait pourtant tous les matins.

— Oui, mais c'était pour me gâter.

— Eh bien, je veux te gâter aussi.

Il le prit dans ses bras, l'enleva du lit avec un de ses bas tout pendant, sa petite chemise retroussée, la moitié de son petit corps tout nu, tout comique et tout charmant, et il le pressa sur son cœur avec une tendresse infinie... et un grand sanglot éperdu... Ce qu'il embrassait, c'était elle aussi dans le passé, ce qui lui restait d'elle dans l'avenir...

Georges comprit de plus en plus qu'il y avait des choses extraordinaires. Et de tous ses petits bras, il serra son père bien fort, le plus fort qu'il put.

— Est-ce que nous ne la reverrons plus... alors?

— Pourquoi dis-tu : alors? interrogea Marcant impatienté.

— Je ne sais pas.

Il ne savait pas, en effet, mais c'était qu'à son insu, il avait senti l'adieu adressé à sa mère dans la nouveauté des tendresses paternelles.

— Où allons-nous, mon papa?

— A l'hôtel, déjeuner... quand nous nous serons promenés.

— Et ma bonne Marion, mon papa?

— Elle ne reviendra plus celle-là!

— Mais nous irons la voir, à la ferme, dis, parce que je l'aime bien, ma bonne Marion!

— Elle t'a pourtant laissé tout seul... cette nuit.

— Oh! c'est qu'elle n'aura pas pu faire autrement... comme maman!... Alors, ce n'est pas sa faute, et nous irons la voir, dis, à la ferme?... puisqu'on peut... Maman, elle, on ne peut pas,.. parce qu'elle est sur la mer — toujours plus loin, et qu'on ne peut pas au juste savoir où...?

Marcant ne répondit plus rien. Il se laissa rouler par les vagues confuses de la douleur, comme un caillou par la lame du rivage, abandonné, résigné, — usé.

Quand Georges fut prêt :

— Allons, sortons!

— Attends! mon papa.

L'enfant alla ouvrir un placard, dans le mur, son armoire aux joujoux; et, dans le bas de l'armoire, avec d'infinies précautions, il prit quelque chose qu'il en retira. C'était son bateau, son *Ibis Bleu !*

— Tu ne vas pas emporter ça!

— Oh! si, mon papa... On est toujours au bord de la mer, ici; alors je le mettrai sur l'eau, après le déjeuner... Et puis, j'aime tant à le voir! Il me fera penser à maman, qui est sur l'autre, sur le grand! Il lui ressemble, au grand, — regarde... C'est tout naturel, puisque tu me l'as choisi exprès...Tiens, il y a des fenêtres ici, à l'arrière... c'est celles du petit salon de M. Dauphin. Maman doit être là : c'est le plus joli endroit du bateau... Tu comprends bien, n'est-ce pas, ça me rappelle tout.., Si je le perdais, je ne serais pas content, ah! mais non! et je croirais que ça porte malheur... Aussi, je le soignerai bien, n'aie pas peur!,..

La petite âme sensible, exaltée, maladive, visionnaire, se montrait au père, pour la première fois, tout entière. Marcant fut effrayé. Il n'avait jamais entrevu ces profondeurs. Il eût jugé ces pensées mauvaises chez une grande personne. Toute mièvrerie de

sentiment lui semblait romanesque, dangereuse. Il se dit que la nuit passée sur cette terrasse avait rendu l'enfant malade et se promit de le conduire au médecin, ce jour-là même... « C'est du rêve qui continue, se dit-il. Est-ce qu'il va vivre dans ce cauchemar ? »

Il s'était baissé, regardait l'enfant attentivement au visage ; il regardait ses lèvres, ses yeux un peu rouges, ses joues un peu pâles... Il tâtait son pouls.

— Pourquoi tu me regardes comme ça, mon papa ?

— Tu n'es pas malade ?

— Oh ! non !... mais je ne suis pas content !

— Eh bien, il faut laisser ce bateau.

— Oh ! papa !

Le cri fut profond. Georges leva sur son père des yeux de prière désespérée, car il savait que Marcant, lorsqu'il avait ordonné quelque chose, ne changeait jamais de volonté.

— Oh ! mon papa ! je voudrais tant ne pas le laisser !... Maman me le laissait toujours emporter... ma bonne aussi... et Monsieur Dauphin aussi !

Marcant, hors de lui, frappa du pied. Ses yeux jetèrent une flamme... L'enfant se replia sur lui-même... et, en silence, alla cacher son bateau au bas de l'armoire, à sa place... Il n'en finissait plus de le soigner, d'en écarter ses autres jouets, de le couvrir d'un lambeau d'étoffe qui était là pour ça...

Marcant, furieux, le regardait faire.

— As-tu fini ?... allons, sortons !...

A cette voix brusque, l'enfant se leva, revint au père, la tête basse, lui prit la main, sans le regarder, effrayé de se retrouver tout à coup en face de l'ancien Marcant, — de celui qui comptant sur la mère pour que l'enfant reçût plus que sa part des tendresses nécessaires, se montrait souvent trop sévère, même un peu dur.

— Regarde-moi !

L'enfant leva ses yeux : ils étaient pleins de larmes qui ne coulaient pas encore, parce que son père n'aimait pas les larmes. Les yeux du petit regardèrent ceux du père, d'en bas, avec une expression de faiblesse vaincue, de tendresse soumise, impuissante à monter, qui était déchirante... Puis il éclata en sanglots et précipita son visage contre la jambe du père, qu'il étreignit avec ses deux bras.

Le cœur de l'homme fut brisé

— Allons, ne pleure plus, Georges... Je te demande pardon !

Le pauvre homme alla au placard, se baissa, dépouilla soigneusement le bateau du chiffon qui le couvrait, le mit sur son bras... et il dit :

— Ne pleure plus.., nous l'emporterons toutes les fois, tant que tu voudras... mais ne pleure plus !

L'enfant souriait déjà... Il regardait son bateau posé sur le bras du père, et il lisait à voix haute le nom, écrit en belles lettres dorées : Ibis Bleu. Et quand ils furent dehors, sur le chemin :

— Comme tu es bon, mon papa ! je te remercie beaucoup, oh ! mais beaucoup ! beaucoup !

V

Et, profitant de la bonté de son père, il voulut, en déjeunant à l'hôtel, que son *Ibis Bleu* fût sur la table, devant lui, appuyé contre le store dont le bas, relevé, laissait voir un peu du bleu de la mer. Ils ne mangeaient pas beaucoup, l'homme ni l'enfant, e au dessert Georges s'écria :

— Oh ! regarde, papa, on dirait tout à fait le véritable ! on dirait qu'il est sur l'eau de la mer, qui est derrière la vitre ! C'est maman qui revient !...

Dans la même minute, Marcant, écartant de son côté le store, vit l'*Ibis Bleu* qui sortait de la rade de Saint-Raphaël et prenait le large... Et il se sentit si mal que, d'une main tremblante, il dut saisir un flacon de liqueur quelconque et boire en hâte. Il ne songeait qu'à ne pas laisser voir à l'enfant son malaise et sa pâleur ; à ne pas défaillir, pour ne pas l'épouvanter.

VI

Pierre avait pensé tout à coup que, de la villa, Marcant devait épier l'*Ibis Bleu*, et il jugeait inconvenant et cruel de demeurer au mouillage en cet endroit. Il quitta Élise, pour appeler d'une autre chambre son domestique, afin de n'être pas vu près d'elle, en ce moment, ainsi vêtue de cette robe légère.

Il fit donner l'ordre d'entrer dans le port. Là, il serait à la fois

présent à Saint-Raphaël et peu visible. « Et si Monsieur Marcant veut me faire rechercher, je pourrai me mettre à ses ordres. » En outre, il fallait au plus tôt trouver pour Élise, des vêtements, du linge, un petit trousseau provisoire.

L'ordre donné, il revint près d'elle. Elle s'était vêtue entièrement de la simple robe orientale, que tout d'abord elle n'avait pas pris le temps de mettre avec soin, afin de s'en couvrir plus vite. Elle en avait épinglé, sous le menton, l'ouverture brochée de soie. Elle avait ramené autour de son fin poignet les manches, aussi larges elles-mêmes que des robes d'enfant. C'était une tunique de lin d'une souplesse extrême, d'un blanc jaune d'ivoire et toute traversée en sa longueur de bandes brodées, en soie blanche, d'une grande richesse d'effet. Elle avait songé à se cacher ainsi vêtue, dans le lit, pensant qu'elle y serait mieux protégée contre le regard de Pierre, — mais elle pensa aussi qu'il y avait moins d'intimité encore à le recevoir dans ce costume, puisqu'elle ne pouvait en avoir d'autre.

Ne pas le recevoir ? Elle y songea un moment, mais le moyen ? N'était elle pas chez lui ? N'avaient-ils pas encore des choses graves à se dire, et au plus tôt ? N'y aurait-il pas exagération à le consigner à sa porte, — lui, hélas ! — pour attendre... quoi ? que ses vêtements fussent séchés ? Il s'agissait bien de cela ! A présent qu'elle s'était ressaisie, que craignait-elle ? quelle malhonnêteté y avait-il à paraître dans ce costume imposé par les circonstances ? Elle se sentait protégée, comme revêtue et toute pudique de volonté. Il avait compris du reste, si bien compris, qu'elle le trouvait à plaindre maintenant, un peu à plaindre, lui aussi.

Il fut frappé, quand il rentra, de la noble gravité du visage d'Élise. Elle était belle d'une sévérité calme, sans exagération, sans la moindre recherche d'attitude, superbe de franchise — et tellement rendue à elle-même, à sa liberté de femme, à sa dignité de mère, — qu'il se trouva inconvenant, lui, dans sa robe fantaisiste, qu'il portait pourtant presque tous les jours, en été, dans sa chambre. Il eut le sentiment de n'être pas décent et il en éprouva quelque honte. Il eut envie de ressortir, d'aller s'habiller, mais il résista à cette envie. Il avait de la peine à cesser de la voir, en ce moment-là, belle comme elle était d'une beauté morale révélée par toutes les lignes de son attitude, par toute l'expression de son visage, de ses yeux, par elle tout entière. Et cette admiration implacablement égoïste, c'était l'amour, l'amour encore, et définitif, croyait-il...

— Ne vous étonnez pas, dit-il sans s'approcher d'elle, nous allons rentrer dans le port. Le bateau va se mettre en marche...

— Merci, dit-elle.

Comme il sortait, une trépidation légère annnonça que l'hélice se mettait en mouvement.

Elle regarda, par le hublot, furtivement, comme si elle eût craint d'être vue du dehors; — et elle aperçut sa villa...

— Oh! mon Dieu! soupira-t-elle.

Mais elle se roidit, et, par un effort brusque de toute sa volonté, elle se mit à réfléchir, la tête dans ses mains, à ce qu'elle allait faire maintenant, tout de suite, quand on serait dans le port! Hélas! elle n'imaginait rien qui lui parût raisonnable.

Au bout d'un instant, Pierre revint portant lui-même du thé bouillant. Il avait revêtu un costume ordinaire. Elle en éprouva un sentiment secret et profond de reconnaissance. Elle se sentit beaucoup plus disposée à l'écouter, à le croire; elle sentit qu'il l'accompagnait vraiment jusqu'au fond de sa misère. Elle lui fut indulgente, amie, à ce moment. Et pour l'arracher à sa résolution de mourir, il fit plus, à ce moment, avec cet acte de respect, qu'avec les plus éloquentes paroles, même les plus sincères.

— Buvez, dit-il.

Il sentait que la sensation de boire suffirait à changer quelque chose en elle, — achèverait de la ramener au sentiment de la vie banale.

C'est ce qu'il fallait.

Elle but une gorgée.

— Je vais bien, dit-elle. Je n'ai même pas eu froid; — rassurez-vous.

Il la remercia d'un regard, — et s'agenouillant de nouveau à ses pieds, prenant une de ses mains qu'il posa tour à tour sur ses lèvres, puis sur son front, il lui parla, sans vouloir la regarder, dans l'attitude du respect, prosterné. Il lui dit d'abord son amour épuré; et alors, il osa lui reparler d'avenir, de mariage possible. Elle aurait son fils avec elle, au moins de temps en temps... ou bien (et il s'exaltait) tous deux fuiraient ensemble sur ce bateau... partout où elle voudrait... Ils se feraient une vie nouvelle, toute d'amour, de tendresse, dans la liberté des horizons infinis... Tout changerait sans cesse, autour d'eux qui ne changeraient jamais. Et comme il sentait d'où venait en elle la résistance :

— Nous l'enlèverons, si vous l'ordonnez!

Ce mot lui parut n'avoir aucun sens.

— Qui donc? dit-elle.

— Georges!

Elle se détourna de lui avec un cri d'effroi.

— Vous n'avez pas compris! dit-elle. J'aime mon mari!... Je le vénère... Je le plains de toute mon âme... J'ai commis par entraînement pour vous, que je crois un honnête, un galant homme — séduisant, mais bon, — une grande faute... Je veux l'expier... Je ne sais pas comment, mais je l'expierai... Et je veux qu'il le sache... Lui voler son enfant?... mais vous ne comprenez donc rien!... Il est à lui plus qu'à moi, maintenant, cet enfant qui m'aimait pardessus tout, et que j'ai trahi! oui, trompé, trahi, entendez-vous... que je n'ai pas su garder et qui m'attend... et qui m'appelle en ce moment même! Entendez ceci, entendez-moi bien : ou mon mari me reprendra, ou je mourrai! Sur quel ton faut-il donc le dire, pour être comprise et pour être crue?

Pierre s'était levé. Il était pâle, effrayé d'elle. Il sentit définitivement qu'il la perdait, juste dans le moment où il l'aimait le plus, et sans arrière-pensée!

— Pardon! dit-il. Pardon! Je ne vous parlerai plus jamais de moi, plus jamais. Mais, quoi qu'il arrive, vous retrouverez toujours mon dévouement, entier, absolu...

Cet être sensitif, mobile, influençable, était entraîné à la confiance par la franchise de la malheureuse femme. Il l'avait conquise à l'amour coupable : elle venait de le conquérir au respect. Avec cette naïve, le sceptique penchait du côté de la bonne naïveté. Le pauvre enfant n'avait pour cela, en somme, qu'à se laisser être vraiment lui-même, qu'à oublier d'analyser sa propre âme et de la retenir au bord des sentiments simples, comme il est séant de le faire sous prétexte sans doute que ces sentiments-là ne sont pas dignes des intellects supérieurs.

On entrait dans le port. Quelques instants après, les caisses arrivèrent... Pierre les fit descendre toutes trois dans la petite salle à manger.

Quand il les annonça à Élise, non sans quelques ménagements, elle se leva, toute pâle, le dessous des yeux subitement creusé d'un cercle noir, puis elle chancela et dut se rasseoir. Il se précipita et de nouveau lui offrit à boire.

— Oui, dit-elle, un peu d'eau.

Elle mouilla ses lèvres, puis, — du bout des doigts — ses tempes.

— Il entend me dire par là que tout est bien fini!... Croit-il donc que c'est possible, quand il y a l'enfant? Ah! tenez! cria-t-elle, je comprends! je comprends! Comment n'y ai-je pas songé encore?... Il m'aura vue revenir ici, avec vous!... Et il ne m'a pas vue quand j'ai essayé de mourir! Il aura pensé que j'acceptais tout, que je vous préférais à tout, que je voulais bien de la faute prolongée, et de la honte.

Il se rapprocha d'elle.

— Allez-vous-en! laissez-moi! Allez-vous-en! je veux m'habiller et partir d'ici au plus tôt, je veux aller le trouver! et me tordre, m'écraser à ses pieds! obtenir mon pardon! supplier mon enfant.., mon enfant surtout... qui croyait en moi! qui y croit encore!... Allez-vous-en! allez-vous-en! Je veux partir! partir d'ici au plus tôt!

Elle étouffait. Elle se renversa dans son fauteuil.

Il vint s'asseoir près d'elle, et, gravement, lui prenant, cette fois, la main comme à un homme :

— Ne vous abandonnez pas par pitié : soyez forte... Tout ce que vous feriez dans ce moment troublé ne serait pas bon. Écoutez, vous avez en moi un ami sûr. Croyez-le; je vais vous le prouver. Nous allons partir tout de suite avec le bateau...

Elle l'interrompit :

— Je veux m'en aller! je veux m'en aller!

— Par pitié, par pitié, dit-il, écoutez-moi patiemment... Nous irons près de Toulon, devant la villa de mes parents... Dès ce soir, j'expliquerai à ma chère mère tout ce qui s'est passé, tout ce qui est à présent, et vos terreurs, et vos espérances. Quand elle saura comment je vous aime et que, si les circonstances vous permettaient un jour de m'accepter pour tel, je serais, avec joie et reconnaissance, votre mari, — ma mère viendra vous voir ici : c'est elle qui nous dira ce que nous devons faire... C'est elle qui nous sauvera de nous mêmes! Croyez-moi, ce bateau est le seul asile sûr, en ce moment. Partout ailleurs vous seriez vue. Ici, vous êtes cachée... Et vous y resterez sans moi. Je vais descendre à terre. Je serai à Toulon avant vous. Je vais donner mes instructions au capitaine.

Elle protesta encore, de tous ses gestes.

— Je veux m'en aller! murmurait-elle obstinément.

— A Saint-Raphaël surtout, vous ne devez pas être vue sortant d'ici aujourd'hui. Il faut rester à bord, croyez-moi.

Élise avait relevé la tête. La sagesse de ce qu'il venait de dire la frappait enfin. Elle regardait Pierre avec un air plus calme.

— Seulement, ajouta-t-il, il est bien entendu que vous serez sage et que...

Il n'osait achever... Elle réfléchit, décidément calmée.

— Soit, je vous promets, dit-elle d'un ton tranquille, de ne rien tenter contre moi-même, avant d'avoir causé avec la sainte femme dont vous m'avez souvent parlé.

De nouveau, elle pleura. C'étaient des larmes de fin de crise. Elle dit encore :

— Je vous remercie.

— Dans une demi-heure, je viendrai vous dire au revoir, fit-il... Il faut d'abord ouvrir ces caisses, et voir si rien ne vous manquera ici.

Il la laissa seule.

VII

Elle se leva, ouvrit une des caisses, poussa un cri. Elle avait reconnu tout d'abord le portrait de Georges. Elle le baisa mille fois.

L'effet fut tout différent de celui qu'avait rêvé Marcant. Il avait voulu lui paraître méchant. Elle le trouva bon, au contraire, d'avoir songé à cela : « Il ne veut pas me séparer de notre enfant, tout à fait... Oh ! oui, il est bon !... Elle quitta le portrait, le reprit, le quitta de nouveau. « Enfin, songea-t-elle, il faut être raisonnable et m'habiller avant tout.., J'aurai le temps de te regarder, mon cher amour ! » Elle avait repris le portrait, elle le quitta encore...

Quand elle trouva le portefeuille, l'argent, elle les baisa avec emportement. Tout cela, au lieu de la blesser, la touchait, lui semblait de l'indulgence, du pardon, de l'espérance accordée...

C'est qu'elle se repentait profondément, et ne pouvait imaginer que cela ne se vît pas. Elle était vraiment rachetée déjà, par l'immensité de sa douleur, la profondeur du repentir.

Pierre revint.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, répondit-elle, j'espère !... Voyez ! ajouta-t-elle.

Elle regardait le portrait de Georges et le lui tendait. Lui, juste dans le même instant, il posait sur la cheminée un petit cadre qu'il apportait.

— Et voici, dit-il, celui de ma mère... A demain !

Il prit sa main, y appuya ses lèvres aimantes, la regarda un instant avec douceur, et sortit.

Quelques minutes après, le youyou qui avait conduit à terre Pierre Dauphin revenait vide, était hissé à bord.

VIII

On frappa à la porte d'Élise. Le capitaine parut, sa casquette à la main.

— Je viens prendre l'ordre de départ, Madame... Pouvons-nous partir ?

— Oh! oui, tout de suite ! dit-elle.

— Chaque fois que vous appellerez, Madame, je serai prévenu, et ce sera moi, si vous le permettez, qui me présenterai d'abord. C'est l'ordre de M. Pierre.

— Merci, dit-elle.

— Du reste, ajouta le brave homme, le temps est admirable et je compte bien pouvoir arriver ce soir non pas à Toulon, mais dans le petit golfe de la Garonne, à trois cents mètres du château de M. Pierre... — Madame Dauphin, sa mère, pourra certainement vous rendre visite, à bord, ce soir même. C'est le désir de M. Pierre.

— Merci, merci, dit-elle, sur un ton d'infinie douceur.

Le capitaine se retira.

L'*Ibis Bleu* sortit du port... Élise ne voulut pas voir s'éloigner le rivage de Saint-Raphaël. Elle n'aurait pu supporter cela... Elle s'était jetée sur le lit, et, écrasée enfin par la fatigue physique, elle s'endormit.

IX

Marcant n'osait plus quitter cette salle à manger d'hôtel. Il attendait que l'*Ibis Bleu* eût disparu à l'horizon, derrière Camarat. Et le yacht n'était encore que devant le Lion de Mer.

Dauphin, à peine à terre, avait pris une voiture qui le conduisit à Fréjus où il déjeuna, en attendant le train. A Saint-Raphaël, il

eût craint, malgré toutes les précautions, de rencontrer Marcant.

Georges attendait qu'il plût à son père de sortir. Il était impatient de voir la mer, d'y lancer son petit bateau, de le regarder... en songeant à l'autre...

— Est-ce que nous sortons, papa ?

— Pas encore.

Marcant fumait silencieux. Georges se mit à étudier en détail son bateau.

— Il n'y manque rien, mon papa... C'est tout à fait comme sur le véritable !... Regarde !

Il arrangeait une corde, un bout de voile, mettait le gouvernail bien droit, et souvent revenait au nom écrit sur l'arrière, s'émerveillait de le lire, de l'épeler : I. B. I. S. I-bis — Bleu. Il en examinait les moindres détails, afin de l'identifier entièrement à l'autre, de bien s'imaginer complètement que c'était un vrai bateau, d'y retrouver, par la pensée, la maman qu'il adorait et dont l'absence inexplicable le laissait consterné.

Tout en jouant, il vint à se dire : « Papa aussi est bien malheureux ! » Il eut le sentiment qu'il fallait maintenant moins parler de sa mère, puisqu'à chaque fois son papa semblait avoir plus de peine, fronçait le sourcil, devenait pâle... mais l'idée ne lui vint pas de renoncer à son jouet, de le cacher... Il lui sembla au contraire que, jouer avec, c'était la manière la meilleure de penser à sa maman sans le dire, et, par conséquent, sans tourmenter son papa...

Toutes ces réflexions se faisaient jour avec lenteur dans la petite âme qui s'agitait sur elle-même, s'efforçait vers la conscience, et y arrivait par brusques petites secousses douloureuses.

X

— Un homme est là qui désire parler à Monsieur Marcant.

Marcant se leva, s'éloigna un peu de Georges.

— De quelle part ?

— Il vient de la ferme Antoinette.

— Attends-moi là, Georges.

— Oui, papa.

Marcant passa dans la pièce à côté, dans la salle de billard, où un homme l'attendait. C'était Cauvin.

Il se trouvait qu'on était au dimanche, et le paysan avait pu s'habiller et venir « en ville » sans attirer l'attention de personne.

— Que voulez-vous? dit Marcant avec brusquerie. Les effets de misé Saulnier? je serai chez moi demain matin.

Cauvin secoua la tête. Il était grave. Il avait son chapeau sur la tête et il songea à l'ôter, ce qui indiquait un sentiment d'humilité étrange chez un paysan du Var.

— Je viens pour une autre affaire, dit-il. Je sais que vous êtes un très brave homme, Monsieur Marcant, et qui comprenez les choses. Alors, je viens vous donner les explications qu'il faut. Et c'est, pas moins, une chose difficile!..,

Il se gratta la tête derrière l'oreille. Ce grand gaillard, bien découplé, cet homme mûr, était singulièrement intimidé. On voyait qu'il faisait une démarche d'importance. Il était rasé de frais. Il sentait le linge à peine sorti de l'armoire pleine de bouquets de lavande, et le savon commun des barbiers de village.

— Qu'y a-t-il enfin? dit Marcant.

— Personne ne vous a rien dit? interrogea Cauvin.

— A quel sujet?

Cauvin esquiva la question.

— Je sais pourtant que l'on cause pas mal de nous, même un peu trop, répliqua-t-il. Voici donc l'affaire.

Il tourna son chapeau entre ses deux mains, puis le posa sur le bord du billard, appuya son poing dessus, et dit, tout d'un trait :

— Si vous ne voulez pas faire arriver un grand malheur, mon brave Monsieur Marcant, — si c'est un effet de votre bonté, — vous ne raconterez à personne que misé Saulnier — pardonnez-lui! — n'a pas couché cette nuit, à votre villa... Si cela vient à être connu, son mari — comprenez bien — l'apprendra pour sûr... Il y a des gens — j'en ai des preuves — qui cherchent à nous mettre mal ensemble, — à me faire quitter la ferme... Et si Saulnier apprend la chose, il se pourrait faire qu'il devine tout le reste. C'est un homme, celui-là, dont on ne sait pas les pensées, et ses regards ne sont pas toujours très bons. Je vous parle comme il est nécessaire, pour empêcher qu'il arrive peut-être de grands malheurs. Le plus grand serait, je pense, le chagrin que nous ferions à la petite Toinette... Vous lui voulez du bien, n'est-ce pas, à la petite? Son idée de mariage avec le brave François, que vous con-

naissez, vous a paru bonne, à vous aussi? Tout le bonheur de la petite est là. Et si Saulnier vient à se fâcher, si le monde vient à connaitre l'aventure, son mariage resterait en plan. La mère et la grand'mère Tarin, qui ne badinent pas, ne voudraient plus d'elle, la pauvre mesquine! Et ça, rien que d'y penser, ça fend le cœur!... Il y a encore autre chose qui marcherait en suite de ça. C'est que je devrais, moi, quitter la ferme et peut-être bien le pays. Et ça, par exemple, oh! non, je ne pourrais pas!

Il crispait ses gros poings.

— Voilà ce que je vous devais comme explication, après y avoir beaucoup réfléchi. J'ai été forcé de parler, malgré que ce soit difficile, car autrement, pour sûr, vous, Monsieur, ne sachant rien et ne pouvant pas deviner, vous auriez, naturellement, pu parler « de trop ! » simplement en disant à Saulnier pourquoi vous avez renvoyé sa femme, tout-juste ce qu'il ne faut pas qu'il sache!

— Elle n'était donc pas à la ferme, cette nuit ? interrogea avec naïveté le pauvre Marcant.

Cauvin le regarda profondément.

— Non, Monsieur, dit-il en secouant la tête, non, elle n'était pas à la ferme.

Cela fut prononcé d'un tel accent que Marcant comprit.

Tout le passé de ces gens s'éclaira à ses yeux. Il se rappelait maintenant plus d'un détail qui aurait dû l'éclairer plus tôt.

Il comprit, et il eut un mouvement violent de colère et de dégoût.

C'était donc partout la même chose ! fourberie, trahison, saleté partout, sous le nom d'amour ! L'adultère était donc installé chez ces paysans comme ailleurs ! C'est l'adultère qui avait poussé cette servante, cette femme de quarante ans, hors de chez lui, en même temps que la dame! et c'est pour l'adultère que le pauvre petit avait été deux fois abandonné, laissé tout seul en pleine nuit!

Ses épais sourcils se froncèrent.

— Qu'ai-je à voir là-dedans ? dit il en détournant les yeux. Cela ne me regarde pas. Je n'ai ni à vous trahir ni à vous aider. Débrouillez-vous.

Cauvin, à son tour, fronça les sourcils. Une pensée mauvaise le traversa. Il eut une sourde envie de dire : « Nous ne nous tairons de notre côté, que si vous vous taisez! » Il sentit qu'avec cet homme-là pareille menace n'arrangerait rien, au contraire! Il eut un sourire d'ironie triste qui plissa le coin de ses yeux, aux tempes, et il dit, résigné, humble :

— Je vois, vous n'avez pas tout compris... non, pas encore tout... Il y a dans cette affaire une chose plus terrible que toutes les autres... et que, par-dessus toutes les autres, pour le repos de la fillette innocente, il faut tenir cachée, — surtout de Saulnier !. . Je ne pense qu'à cette enfant-là, comme de juste, la pauvre ! Elle n'en est pas responsable... Je dois tenir à elle comme à mon enfant, — comprenez-moi, — et je calcule que je ne peux pas mieux m'expliquer !...

Il s'arrêta, respira profondément comme un homme qui, en train de se noyer, fait, dans une seconde, provision d'air à la surface de l'eau.

Il reprit, tout embrouillé dans ses efforts :

— Je ferai tout pour elle, aujourd'hui comme toujours. C'est pour elle que, toute ma vie, j'ai travaillé. Pour elle je dois tout faire. Je lui donne tout, parce que c'est mon devoir.

Il répéta :

— C'est mon devoir !

Et il poursuivit :

— C'est pour elle que je suis venu. Je lui dois de la protéger jusqu'à la fin. Il ne faut pas, — c'est entendu — que son mariage soit manqué ! Mais il y a encore cette chose-ci, que je ne veux pas, moi, la perdre ! Je ne veux pas quitter la ferme — ni le pays. Toute l'affaire, même, est là. On excite, je vous dis, Saulnier contre moi, depuis quelque temps ! des gens qui voudraient s'associer avec lui à ma place, maintenant que le bien est relevé par mon travail... vingt ans de travail !... Et si on sait quelque chose de l'affaire de cette nuit, on nous dénoncera, et il se pourrait faire qu'il vienne lui-même vous demander ce qu'il y a eu. Dites-lui n'importe quoi, nous vous en prions, mon brave Monsieur... Dites-lui que vous allez quitter le pays, ou que Marion ne faisait pas assez convenablement les choses pour vous, — mais pas la vérité, nous demandons ça en grâçe, car nous serions tous perdus, — vous voyez bien ! — et moi le premier !

Comme Marcant continuait à se taire, l'homme pensa qu'il ne consentirait pas. Une fureur de fond le secoua. De nouveau ses poings se crispèrent ; il tortura et jeta à terre son chapeau neuf, et, entre ses dents : « Quitter le pays ? où irais-je ? Non, il est trop tard... Ce serait ma mort ! »

Et, l'air terrible, comme ceux qui sont prêts au crime :

— Je ferais un malheur plutôt !

Marcant réfléchissait toujours. L'homme se tut, comme à bout d'arguments et même de force. Il soufflait.

Marcant ne répondait toujours rien.

Cauvin ajouta, d'un dernier effort pénible :

— Pourquoi feriez-vous tout ce mal, dites ?... à la petite surtout ! Qu'est-ce que ça vous rapporterait ?

— C'est bon ! dit Marcant.

— Alors, vous m'avez promis ?... Je peux m'en aller tranquille ?... insista Cauvin.

Marcant sentit de la pitié mêlée à son dégoût :

— Oui, allez tranquille, dit-il en quittant la place.

Il entendit Cauvin qui le suivait en disant :

— Je savais bien que vous étiez un brave homme...

Marcant se retourna :

— Comment avez-vous pu me retrouver ici ?

— Oh! on vous connaît bien déjà, dans tout le pays! Saint Raphaël n'est pas si grand ! Je n'ai eu qu'à demander. On m'a dit : « Il est entré là... » Adieu, Monsieur Marcant. Pardon. excuse !

— Adieu.

L'homme s'en alla.

XI

Ainsi, dans ce pays, il ne pouvait entrer ni sortir sans qu'on le sût. Sans doute son malheur était déjà connu, commenté. Il allait être épié. C'était dimanche; les dames sortaient de la grand'messe. La colonie d'été jasait sur la terrasse de bois de l'établissement de bains. Il eut peur, au moment de sortir, des regards de tout le monde. Il eut peur d'une question indiscrète adressée à son fils. D'un autre côté, quelle leçon faire à Georges ? quelle réponse lui dicter ? Dans ce trouble, il fit demander une voiture, et partit avec son enfant, pour une grande promenade.

— Si tu laissais ton bateau, puisque nous allons dans le bois ! essaya de dire Marcant.

— Pourquoi donc, papa? Puisque nous allons en voiture, dit Georges, il ne peut pas te gêner!

Ils partirent ainsi, à l'ombre d'un tendelet blanc, sur lequel ruis-

selait la torride lumière d'été, — tous deux assis au fond de la voiture ouverte ; — et sur la banquette en face d'eux, il y avait le petit *Ibis Bleu*, balloté par les cahots comme par une tempête.

XII

L'*Ibis Bleu* avait dépassé Camarat et serrait de près la côte. Il voyait devant lui l'île du Levant.

Le capitaine vint demander à Élise si elle voulait déjeuner, et, comme elle hésitait à répondre :

— Il faut manger un peu, dit avec douceur le brave homme.

Il demanda la permission de rester là un moment ; il resta tout le temps du court repas, accepta, au dessert, un verre de vin, fit son possible pour la distraire.

Elle voyait qu'il avait des instructions. Elle était touchée de les lui voir exécuter si fidèlement.

— La vue de la côte est belle par ici... dit-il. Il faut porter un pliant sur le pont.

Il porta lui-même le pliant, et, désignant du doigt la côte :

— Voyez la longue plage de Cavalaire. Tout le monde dit que c'est très beau... Et voici les Maures.

Le massif des Maures s'avançait sur la mer en promontoires hauts, et sombres de verdure. On eût dit des sphinx colossaux, le poitrail large au-dessus des eaux, les pattes étendues, et endormis éternellement dans une majesté mystérieuse. Il y avait je ne sais quel contraste entre la gaie lumière du ciel et la ligne sévère de ces petites montagnes qui ombraient la mer, au pli des golfes. Malgré elle, Élise fut distraite une seconde de sa peine aiguë par le spectacle de ces choses tranquilles, inconscientes, qui n'ont d'autre destin que de vivre, de boire le soleil et la pluie, de donner leur fleur et leur fruit sans qu'il puisse se mêler à leur amour toujours égal ni passion, ni scrupules, ni remords.

Elle respira longuement.

— J'aime mieux être à l'intérieur, dit-elle.

Elle n'était plus en accord avec l'harmonie, avec le rythme de tout.

Elle rentra.

— Il faut que je vous quitte, Madame.

— Merci, je vais essayer d'écrire un peu.

Elle essaya en effet d'écrire à Marcant. Elle ne put pas longtemps. Elle n'osait pas. Elle ne savait plus comment l'appeler ! Elle souffrait beaucoup. Elle avait posé devant elle le portrait de Georges. Elle le prit, se leva, alla de nouveau sur le pont, à l'arrière, à l'abri du rouf. Là, accoudée, elle regarda l'eau… et elle fut tentée… « Personne ne me verrait !… » Elle se trompait. Un homme veillait. Pierre avait pensé à tout.

Dans tous les plis des Maures, là-bas, apparaissait une maisonnette, une vigne, une bande de terre cultivée qui disait le bonheur de vivre. C'était là vraiment la Provence Heureuse, mais Élise n'en remarquait plus le charme que pour sentir qu'il avait cessé d'agir profondément sur elle, et, avec amertume, elle l'accusait de l'avoir séduite et perdue !

« Oui, oui, c'est bien cela, songeait-elle confusément, c'est la grâce de ce pays, sa lumière, c'est tout en lui, qui m'a parlé de choses auxquelles je n'avais jamais songé. »

Elle se prenait à la détester, maintenant, cette terre verte et fleurie où tout parle d'amour, d'éternelles épousailles…

Le Lavandou, sur sa plage de sable, et la paisible Bormes, cette rose des Maures, épanouie là-haut parmi les myrtes et les pins de la montagne apparurent et disparurent. Les *Iles d'Or* passèrent à leur tour. Elle fuyait de temps en temps ce spectacle, rentrait dans la chambre, prenait un livre aussitôt rejeté, baisait mille fois le portrait de son enfant, écrivait sa peine, ses remords, ses supplications à Marcant, brûlait ses lettres, une, puis trois, puis quatre, — et remontait encore sur le pont, rêvant de mourir sous l'eau profonde et maudissant ce pays de lumière, de joie, d'amour, qui lui avait inspiré la faute et qui, maintenant, assistait à sa peine sans y prendre aucune part.

Elle eut encore plusieurs crises de larmes qui l'apaisèrent beaucoup. Épuisée de lassitude, elle s'étendit de nouveau sur le lit, eut le bonheur de s'assoupir encore un peu.

Vers cinq heures et demie, l'*Ibis* mouillait en face du château de M. Dauphin, au fond de la petite baie de la Garonne, dans l'est de la rade de Toulon.

Le capitaine vint annoncer à Élise qu'une embarcation amenait à bord madame Dauphin.

XIII

Pierre, depuis une heure, s'était confessé à sa mère. Son père était à Marseille et cette absence simplifiait tout...

Quand il était arrivé chez sa mère, il avait craint de l'impressionner et s'était composé un visage.

Il ne voulait pas qu'elle devinât du premier coup un malheur, qu'elle pût se l'exagérer par avance ; il voulait la préparer, lui conter posément l'histoire, parler avec ménagements, entrer dans tous les détails pour lui faire prévoir doucement la catastrophe, et enfin, de son mieux excuser Élise... Mais quand il se présenta souriant, d'un air dégagé, dans la chambre de sa mère, la vieille dame posa ses lunettes sur son ouvrage, et se levant brusquement :

— Il t'arrive un grand malheur ! dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Elle tremblait sans cesse pour lui. Elle le savait aventureux. Elle redoutait à toute heure l'épée d'un rival, la balle d'un mari. Elle ne pouvait l'empêcher, ce grand fils, de vivre à sa guise, et elle se consumait à l'attendre, à le conseiller quand il revenait à elle, sans trop oser lui faire honte de sa vie oisive. Elle priait pour lui avec des ferveurs passionnées. Elle bénissait parfois l'incident, fût-il douloureux, qui le lui ramenait, repentant pour quelques semaines... Alors elle le pansait d'une main douce infiniment, lui faisait sentir toutes les indulgences de la tendresse des mères... et, en fin de compte, le rendait ainsi, sans le savoir, plus tendre et par là plus faible, plus prêt aux défaillances, — plus affamé d'un amour chimérique où il aurait trouvé, avec les joies du caprice et de la passion, la sécurité qui nous berce sur les genoux maternels !

C'était là peut-être l'explication de ce caractère inconsistant, de cette âme de don Juan faible, enfant gâté, dont les scepticismes étaient souvent brutaux, cruels, implacables, toujours dangereux, parce que, sans s'en douter, il demandait follement à l'amour égoïste de toutes ses maîtresses, d'être un peu semblable à la tendresse dévouée des mères !

A ce mot : « Il t'arrive un grand malheur, » il fut émerveillé, écrasé d'amour ! Il sentit fondre tout son cœur.

Et d'un jet, il dit tout à la mère :

— Oui, oui, un grand malheur, ma mère ! J'aimais une femme...

Le mari sait tout. C'est une noble, noble créature, entendez-vous? Dans le premier moment de désespoir, elle a tenté de se tuer... Elle veut ravoir son enfant... Elle est folle, éperdue... Moi, je suis responsable... Il faut empêcher des malheurs plus grands... Si elle vient à mourir, songez donc! Je deviendrai fou... Il faut m'épargner un remords terrible... Il faut la sauver... Vous seule le pouvez, ma mère. Il faut la voir, lui parler, par grâce!

La mère hésita, protesta d'abord.

Il était si exalté! Elle voulait savoir... S'il s'était trompé? S'il avait affaire à une aventurière?...

Alors, il fut éloquent, il parla d'Élise, la peignit comme elle était, tendre, simple, bonne...

— Si tu savais, maman, les respects qu'elle a pour toi!... Comme elle m'a envoyé vers toi, au lieu de me retenir près d'elle, quand je te croyais malade!

— Mais enfin, celle que tu veux que j'aille voir, mon pauvre enfant, c'est ta maîtresse!...

— Mais je vous ai dit, ma mère, que si son mari lui impose le divorce, j'ai, si cela se peut, le devoir, sachant ce qu'elle est, de l'épouser. C'est cette idée seule qui la réconciliera avec elle-même, qui la rattachera à la vie. Mais il faut, elle me l'a dit, que ce soit vous qui lui parliez...

— Je ferai ce que tu voudras, mon pauvre enfant!... mon pauvre enfant!

Et heureuse de voir qu'il n'était pas question de duel, de péril mortel, la mère promettait d'aller voir Élise, — sans oser croire encore qu'elle eût affaire à une honnête créature... Peut-être même espérait-elle qu'il s'agissait d'une aventurière, afin d'éviter un mariage dans ces conditions. Enfin, — elle irait voir... et ainsi, s'il le fallait, elle serait mieux à même de défendre son fils.

« Il est si naïf! » songeait-elle.

XIV

Le capitaine était allé prévenir Élise.

Peu d'instants après on frappa à sa porte.

— Entrez, dit-elle en se levant.

La mère de Pierre Dauphin entra. Les deux femmes se regardèrent.

Élise était toute pâle, les yeux rougis, tout mouillés encore. La mère pâle aussi. Ses cheveux abondants et tout blancs. Toutes deux vêtues de couleurs sombres. Élise, en même temps humble devant la mère, fière devant la dame inconnue, supporta un coup d'œil inquisiteur sans trop en souffrir parce qu'il était bienveillant.

Enfin la vieille dame s'avança, et tendit à la fois d'un geste lent, très doux, ses deux mains.

Élise, brisée, se laissait tomber sur le divan, et près d'elle s'assit la visiteuse, qui ne lâchait pas ses mains. Alors, d'un mouvement qu'elle ne put maîtriser, Élise, heureuse de dérober son visage au regard qui s'attachait sur elle, appuya sa tête sur l'épaule de madame Dauphin — et ferma les yeux... Elle sentit qu'une des mains de la vieille dame l'abandonnait et se posait sur ses cheveux. De son œil pénétrant, madame Dauphin avait jugé déjà la qualité de cette âme.

— Quelle honte!... murmura Élise, la voix étouffée.

— Je ne sais pour l'instant qu'une chose, ma chère enfant, c'est que mon fils vous a jugée digne de lui... et de moi-même... Voilà pourquoi je suis venue.

Prudente au fond, madame Dauphin quoique gagnée à Élise par une sympathie immédiate, se méfiait d'elle-même, et se surveillait, attentive à ne pas engager sans recours l'avenir de son fils... Aussi avait-elle souligné, d'un accent particulier, les mots : *pour l'instant*.

D'autre part, si elle n'eût pas indiqué que le mariage, promis par Pierre, lui paraîtrait le cas échéant, une chose admissible, comment se fût-elle présentée d'une façon digne d'elle-même ?

Élise ne vit qu'une chose : on admettait, comme possible de sa part, au moyen d'un divorce à l'amiable, l'abandon de son Georges... Elle eut un sursaut de terreur... Elle cria :

— Merci, merci, Madame, mais c'est impossible, cela ! La vie ne me sera possible que si je revois mon enfant, qui mourrait de mon absence. C'est de lui seulement, qu'il faut me parler, de lui seulement, par pitié ! — Tout le reste aggrave ma faute, mon péché, mon crime ! Oh ! Madame !... oh ! Madame !... Madame ! que de pitié !... que de bonté !... dont je suis indigne !...

Madame Dauphin s'était résignée à la volonté de son fils. Elle ne pouvait pas, d'elle-même, souhaiter un tel mariage. La vivacité d'Élise à en repousser l'idée au nom de son enfant, la conquit per-

sonnellement. Elle cessa d'agir par amour maternel, par faiblesse pour Pierre, par pitié pure pour Élise, par charité, et peut-être contre ses intérêts. Elle sentait à présent son intérêt d'accord avec les désirs d'Élise. Elle acheva de mettre à son aise la malheureuse femme.

— Alors, dit-elle, qu'allons-nous faire ? il faut trouver un moyen de toucher votre mari. C'est cela, n'est-ce pas, que vous désirez de moi ? Moi, je suis prête, comme mon fils le souhaite, à tenter quelque chose de ce côté... mais il faudra y réfléchir beaucoup, et sans doute attendre un peu... Cela n'est pas tout simple, vous le comprenez ?...

— Je ferai, pour mon enfant, tout ce qu'on voudra, tout, tout !... Oh ! avec quelle impatience je vais attendre ce moment où enfin vous pourrez parler !... Vous seule, vous pouvez, Madame ; seule une femme comme vous, peut obtenir ma grâce !... Et si elle m'est refusée... pardonnez-moi, Madame, vous qui êtes si noblement pieuse... pardonnez-moi ! mais je n'aurai plus la force, le courage de vivre !... Ah ! cria-t-elle encore, vous me plaignez, je le vois, je le sens, mais aussi vous devez avoir, au fond, du mépris pour moi, et ma vue ne peut être pour vous qu'un supplice.

— Il y a, dit doucement la vieille dame, des existences qui sont restées pures et qui pourtant connaissent l'appel, le vertige attirant des fautes dans lesquelles elles ne sont pas tombées... Elles savent, celles-là, qu'on est préservé, quelquefois, par un hasard seulement, par une circonstance légère, inattendue, et qu'il y a peu d'âmes entièrement blanches. Il n'a manqué à beaucoup d'entre nous que l'occasion favorable. Qui donc, au moins en pensée, n'a pas péché une fois dans sa vie ? Le mal est puissant, — et l'hypocrisie seule a des sévérités sans rémission... Dieu juge le fond des cœurs !

Elle s'accusait presque, saintement, pour adoucir à l'autre femme le goût amer de la faute.

— A demain, dit-elle. Reposez-vous ici, tranquillement, car mon fils a raison : tout autre asile vous serait moins sûr. Ici, personne ne vous verra. Et demain, mon fils partira pour Paris. — Elle ajouta : Vous avez changé d'hôte dès à présent, ma chère enfant. Autour de votre habitation — vous le voyez — le paysage n'est plus le même. Vous n'êtes plus ici chez mon fils. Vous êtes chez moi.

... Dans un mouvement d'admiration et d'humilité reconnaissante, Élise prit un pli de la robe de la mère et le baisa.

XV

Le lendemain matin, Élise ne pouvait pas se lever. Elle était sans force, prise d'une fièvre ardente.

Mme Dauphin, revenue de bonne heure, la rassura :

— Je ne vous quitte plus, lui dit-elle. Dans un moment, je serai installée à bord, et pour être mieux à portée d'un médecin, je vais donner ordre au capitaine de conduire le bateau dans la rade de Toulon. Il est heureux, croyez-moi, que nous ayons cet asile, loin de tous les yeux.

Une heure plus tard, en effet, l'*Ibis Bleu* gagnait Toulon. Et sur la côte merveilleuse, en voyant passer à toute vapeur ce yacht correct, élégant, svelte, si joli, où criait dans la fièvre, prise de délire, la victime d'un drame d'amour, quelques bourgeois, sédentaires et envieux, songeaient, accoudés aux balcons rustiques de de leurs bastides, aux balustrades de leurs terrasses : « Qu'ils sont heureux, ces riches qui passent dans ce beau yacht de plaisance, entre les deux bleus ! »

XVI

Pendant la nuit qui suivit le départ d'Élise, le pauvre Marcant, à bout de forces, avait fini par s'assoupir, après avoir endormi Georges.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par un appel de l'enfant.

Il accourut.

— Qu'as-tu, mon petit ?

L'enfant avait peur. Il avait fait un mauvais rêve. Il voyait un bateau sur la mer, loin, bien loin, et la tempête arrivait. Sa maman sans doute était sur ce bateau. Mais il ne pouvait pas la voir. Il l'appelait, mais le vent empêchait ses cris d'être entendus... Il suivait toujours le bateau qui plongeait dans la mer, comme ça et comme ça. Comment suivait-il ? il ne savait pas. Et puis, tout à coup, le bateau avait chaviré ; il était descendu au fond de la mer, comme celui de la rade d'Agay, et l'enfant avait pensé que sa maman serait noyée ! Et de la peur, il s'était réveillé en appelant son père.

Marcant se sentait devenir fou. Ce supplice d'entendre toujours, sans cesse, l'enfant parler de sa mère, l'appeler de ses désirs, de tout son amour, de son désespoir, allait-il donc être éternel ? Ni lui ni l'enfant n'y résisteraient ! Il s'assit près du petit lit, prit les mains de l'enfant dans les siennes, lui parla, essaya de lui conter une histoire gaie, — de chanter même. Mais tout cela demeurait inutile, et il s'y épuisait en vain.

Il avait télégraphié à sa vieille bonne, Germaine, de venir au plus tôt ; que sa maitresse était très malade ; qu'il avait besoin d'elle pour le petit. Il comprenait qu'il devrait se séparer parfois de Georges, afin de pouvoir résister à son malheur et vivre pour l'enfant lui-même.

Puis Germaine était arrivée.

— Germaine, Madame est partie.

— Partie ?

— Oui, Germaine. Et il faut dire à l'enfant qu'elle est en voyage, qu'elle reviendra... Il faut le consoler, n'importe comment.

— Elle ne reviendra donc pas ?

Il la regarda attentivement :

— Non, Germaine.

Il appuya sur le mot. La vieille servante comprit, mais ne put en croire ses oreilles.

— Je suis sûre que Madame reviendra. Je ne sais pas ce qu'il y a eu, mais elle reviendra, il le faut. Vous ne voudrez pas tuer le petit. Je le connais, moi. Il ne vivra pas sans sa mère, ni elle sans lui.

Et la vie nouvelle avait commencé, morne, lourde, accablante.

Il était en congé ! C'était ça, ce congé qu'il s'était promis de passer si heureusement, avec elle, en Italie, comme deux nouveaux amoureux. Parmi les bagages qu'il avait amenés de Paris, il y avait une caisse entière pleine de cadeaux pour Élise ! Il ne l'ouvrit pas. Il la fit monter dans une soupente... Et puis il fallut écrire à l'oncle. Il lui mentit, ne voulant pas écrire ces choses, se réservant de les conter de vive voix.

(*A suivre.*) Jean Aicard.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite.)

XVI

M. BARNES DÉCOUVRE UNE PISTE IMPORTANTE

Aussitôt après le mariage, M. Mitchel et sa femme partirent pour l'Ouest, afin de passer leur lune de miel dans la vallée de Yosemite, tout en promettant à Mme Remsen et à Dora de les rejoindre dans les Montagnes Blanches avant la fin de la saison. Vers le 1er juillet, les Remsen et les Van Rawlston allèrent à Jefferson, dans le New-Hampshire, une petite ville au pied des monts Pliny, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la chaîne Présidentielle qui est à moins de dix milles de là. Vers le milieu du mois, M. Randolph se décida à se rendre au même endroit, et fut plus que désagréablement surpris d'être salué familièrement par M. Thauret à son arrivée devant l'hôtel Waumbeck, à huit heures du soir. Il était évident que son rival ne voulait perdre aucune chance d'obtenir la main de Dora Remsen.

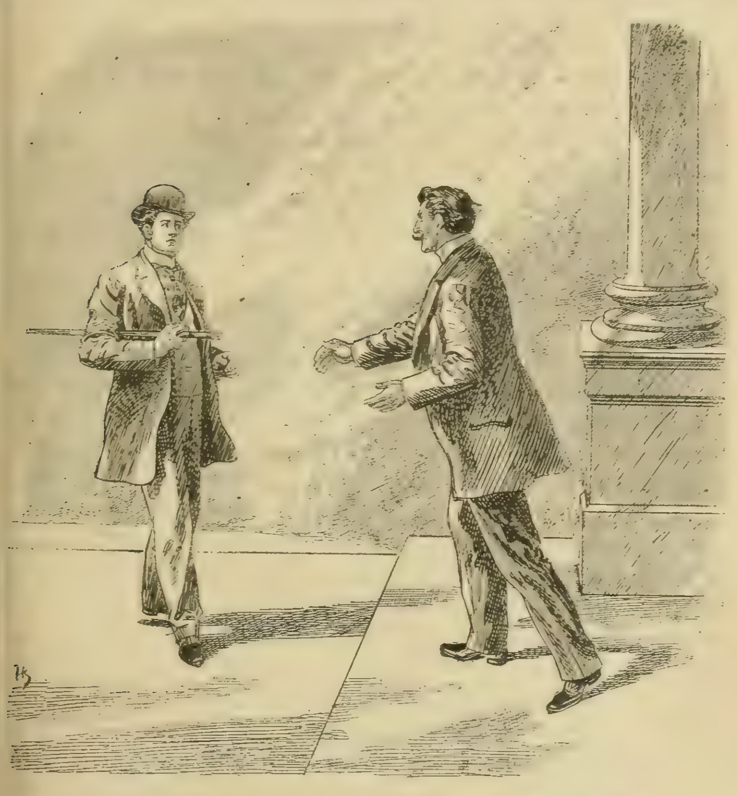
Pour peu qu'on ait le moindre sens artistique, on doit se plaire à Jefferson.

La ville n'est, à vrai dire, qu'une seule route montant sur le versant de la montagne. Aussi tous les hôtels ont-ils la vue sur la grande et splendide vallée. De la terrasse du Waumbeck, par un jour clair, on peut facilement compter au moins trente-cinq pics ; les Montagnes Vertes, au delà de Vermont, s'aperçoivent comme une lointaine ligne bleuâtre, mais pas en entier.

Sans aucun doute, le pic le plus important et le plus admiré est le mont Washington. Quelqu'un qui n'a pas visité ce pays pourrait s'imaginer qu'on doit bientôt être fatigué de la vue quotidienne des mêmes montagnes. C'est une grande erreur. Toutes les montagnes et particulièrement le mont Washington présentent des

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

aspects toujours nouveaux. Toutes les variations atmosphériques produisent des changements d'aspect. L'ombre des nuages qui passent, les effets du lever et du coucher du soleil, le clair de lune, le temps un peu brumeux qui cache le sommet des montagnes, les brouillards et la pluie, tout a des effets si différents quant à la



Désagréablement surpris d'être salué familièrement par M. Thauret.

ouleur et au point de vue pittoresque que l'œil d'un artiste ne eut s'en fatiguer.

Dora était artiste jusqu'au bout des ongles, comme il aurait été isé de s'en apercevoir en l'écoutant causer avec M. Randolph, ne demi-heure après son arrivée, tandis qu'ils étaient assis sur a terrasse. Dans sa joie d'être avec elle et de l'entendre, il aurait nême oublié l'existence de M. Thauret, si celui-ci n'avait été assis

près d'eux dans la rotonde au bout de la terrasse et n'avait joui aussi de la présence de Dora.

— Quel dommage, disait-elle, que vous ne soyez pas monté ici hier! Vous avez manqué la vue la plus grandiose que jamais mortel ait pu contempler. Je suppose qu'en venant vous n'avez rien vu de beau pendant l'averse que nous avons eue cette après-midi?

— Rien du tout, dit M. Randolph. La pluie ne rendait pas les vallées plus attrayantes; à la vérité, la journée m'a paru tout simplement affreuse.

— Si seulement vous aviez été ici, au lieu d'être dans cette horrible diligence! Voyez-vous, je n'ai pas de mots pour vous décrire les magnifiques spectacles que j'ai vus. Cependant, je vais essayer. Vous ne devez rien en perdre. Dois-je vous le raconter?

— Assurément, je serai enchanté.

— Eh bien! tout d'abord, regardez au-delà de la vallée. Que voyez-vous?

— Le clair de lune projetant un splendide rayon sur le lac.

— Justement, dit Dora en riant de tout son cœur. C'est justement l'erreur que je pensais que vous alliez commettre. Ce n'est pas du tout un lac. C'est du brouillard, ou plutôt des nuages. Si je ne vous l'avais pas dit, vous auriez été bien étonné, le matin, de voir que votre lac n'est que des arbres et des prairies. E d'abord je vous dirai que vers quatre heures les nuages commencèrent à s'amonceler. C'était un spectacle très curieux. Le solei brillait ici, mais on pouvait voir qu'il pleuvait en face dans l direction de Lancaster. Lentement, la pluie s'avança vers nous Quelques-uns des garçons engageaient des paris sur le moment o la pluie nous atteindrait. Alors, un des hôteliers sortit et nou étonna fort en nous disant qu'il pleuvrait probablement sur l chaîne Présidentielle avant de pleuvoir ici. Cela nous sembl extraordinaire, car pourquoi la pluie sauterait-elle par-dessus nou pour aller aux hautes montagnes.

— Eh bien! l'a-t-elle fait? Cela semble impossible.

— C'est pourtant ce qui arriva. Voyez-vous, voici comment cel se passe : toutes les fois qu'un orage vient du côté de Lancaster les nuages, arrivés ici, sont divisés par la chaîne de Pliny et s'e vont des deux côtés, nous laissant à sec. Puis ils se heurtent à l chaîne Présidentielle et sont renvoyés dans notre vallée. C'était u spectacle étrange que de voir les nuages s'envoler dans des directions tout à fait opposées!

— Oui; mais, après tout, il ne pouvait y avoir grand'chose de beau à voir dans la pluie? Elle a dû obscurcir toute vue.

— Oui; mais, vous imaginez-vous comme c'était drôle de voir disparaître soudain tous ces immenses pics? Plus une montagne, dans quelque direction qu'on regardât. Alors vint le tonnerre. Oh! ce fut grandiose! La manière dont il roule et se répercute donne l'idée de ce que doit être une grande bataille. Après quoi il y eut quelque chose qui compléta cette ressemblance, et que je voudrais pouvoir décrire. Quand l'orage eut passé, le brillant soleil réapparut dans toute sa splendeur. Essayez de vous représenter ce tableau. Imaginez-vous être assis à ma place et regardant la chaîne Présidentielle, le soleil commençant à devenir pourpre derrière nous. Le mont Washington avait secoué les nuages de sa tête, et était entouré d'un magnifique halo, en forme de double arc-en-ciel brillant. Un des bouts semblait venir droit de cette vallée, tandis que l'autre disparaissait derrière le mont Starr-King. Les nuages, s'envolant, toujours noirs et lourds, tournoyaient rapidement alentour, et, à mesure que le soleil se rapprochait de l'horizon, ils dessinaient des ombres changeantes sur la base du mont Washington, tandis que, dans les intervalles, les rayons rouges du soleil, distribués de côté et d'autre, donnaient des teintes admirables au vert et au brun des arbres et des rochers. Oh! si un artiste avait seulement pu voir cela. Mais, d'ailleurs, cela aurait été inutile, car personne ne pourrait peindre une vue si grandiose. Le premier plan rappelait de nouveau un champ de bataille. Çà et là de petits nuages épars se détachaient de la cime des arbres et s'élevaient en fumée, de sorte qu'on pouvait s'imaginer voir un millier de feux de camps. Oh! c'était tout simplement merveilleux.

— En effet, dit M. Thauret, et votre description ravive toutes mes impressions.

— Puis le beau long crépuscule, continua Dora sans lui répondre; c'était ravissant! Lentement ces morceaux épars de nuages se rejoignirent les uns les autres, et, lorsque, la nuit venue, la lune brilla, ils formèrent une belle nappe d'eau, car après tout votre lac est vraiment de l'eau, et vous pouvez en jouir.

C'est bien ce qu'il fit. Mais ce dont il jouissait surtout, c'était du simple bonheur d'être avec elle. Au bout de peu de temps, il en fut privé, cependant, car Mme Remsen le réclama et l'emmena dans la salle de bal pour le présenter à quelques-unes des nombreuses

jeunes dames qui dansaient entre elles, ou avec des garçons de quatorze ans, faute de meilleurs danseurs.

Si Thauret ennuyait M. Randolph par sa présence en cet endroit, Thauret, de son côté, était fort contrarié de son arrivée. Laissé seul avec Dora, et jugeant sa disposition d'esprit favorable à ses désirs, il se décida à lui parler avant que l'autre eût pu trouver la chance de le faire. Rapprochant sa chaise de celle



« Mademoiselle Dora, je vous aime à la folie ».

de la jeune fille, il commença, entrant dans le sujet sans beaucoup de circonlocutions.

— Mademoiselle Dora, dit-il, vous souvenez-vous d'une conversation que j'ai eue avec vous un jour? Je veux dire à propos de la solitude et du besoin qu'on peut avoir de quelqu'un qui partage votre vie?

— Oh! oui, dit-elle franchement. Pourquoi? Désirez-vous la continuer?

— Si vous le voulez bien. Vous vous souvenez que vous avez dit que vous pourriez mieux le faire après le mariage de votre sœur?

— Parce que je pensais qu'elle me manquerait tant et que je me sentirais seule, moi aussi, n'était-ce pas cela ? Eh bien ! en effet, Reine m'a beaucoup manqué; mais j'ai à peine été seule. Vous y avez été pour beaucoup, et je vous en suis très reconnaissante. Vous avez été bien bon pour moi.

— Vous trouvez ? Vous admettez cela ? (Il parlait vivement.)

— Mais oui ? Pourquoi pas, puisque c'est vrai ?

— Évidemment, mais vous savez, tant de jeunes filles cachen



« Alors je puis conclure que, maintenant, vous ne me soupçonnez plus. »

leurs sentiments. Je veux dire que de nos jours on considère comme nécessaire la suppression de toute émotion chez la femme.

— Suppression ! (Et elle rit de tout son cœur.) Pensez-vous qu'on puisse jamais la supprimer ?

— Non, en effet, et certainement j'espère que vous ne le ferez jamais. Mais si vous n'avez pas été isolée, peut-être avez-vous pensé un peu à cet autre sujet, à l'amour, je veux dire ?

— Oh ! à cela !

— Oui, c'est une question suprême pour moi, et je voudrais savoir quelles sont vos idées là-dessus. Pensez-vous que vous

seriez plus heureuse ou moins heureuse si vous étiez mariée ?

— C'est une question. Cela dépendrait... de mon mari... n'est-ce pas ?

— Supposez que nous soyons...

— Ne faisons pas de personnalités, je vous en prie. Je ne pourrais pas supposer une telle chose. J'ai promis de ne pas le faire.

— Promis ? Je ne comprends pas.

— Je veux dire que j'ai fait un pari. Vous ne trouverez pas que c'est très mal à moi de parier ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! j'ai fait un étrange pari avec Bob, M. Mitchel, vous savez. Je l'appelle Bob maintenant, et je l'appelais ainsi de temps en temps autrefois, quand j'avais envie qu'il fît quelque chose pour moi. Il se sentait alors comme un membre de la famille. Mais j'en viens à mon pari. Voyez-vous, quelquefois quand Émilie était sortie, Bob jouait à me faire la cour. Il disait que c'était un bon exercice pour moi, m'apprenait les manières du grand monde, et tout ce qui s'en suit. Bob est un drôle d'homme ; mais il est très amusant. Ne l'aimez-vous pas ?

— Énormément. Mais vous ne m'avez pas dit ce qu'était votre pari !

— J'y arrive. Eh bien ! un jour qu'il me faisait la cour, et que je faisais de mon mieux, tout à coup il éclata de rire et me dit : « Dora, je parie que vous serez fiancée dans les six mois qui suivront notre mariage. — Que pariez vous ? dis-je. — Ce que vous voudrez », dit-il. Je lui demandais s'il voulait fixer mille dollars ; il siffla et me dit que j'étais une petite joueuse. Mais je ne crois pas que je jouasse, car, j'avais une certitude. Je désirais que le prix fût élevé. Ce fut conclu, et il l'écrivit. Je vous le montrerai une fois si vous voulez. Si je ne suis pas fiancée avant le 1er janvier, Bob devra me payer mille dollars.

— Et vous avez l'intention de gagner ce pari ?

— Certainement. Je suis jeune, et je peux attendre. J'aurai bien le temps de trouver un mari après.

— Alors, vous ne tenez aucun compte de l'anxiété avec laquelle un prétendant peut désirer une réponse ?

— Non, certainement non. Si un homme ne m'aimait pas assez pour pouvoir attendre la réponse quelques mois, je serais heureuse d'être débarrassée de lui. De plus, cela me donnerait une occasion de l'étudier.

— Supposez... Mais non... je vous demande, Mademoiselle

Dora... Dora... je vous aime à la folie, passionnément, et...

— Ne dites plus rien. Si c'est vrai, et si vous m'aimez follement, passionnément, vous pourez sûrement attendre la réponse jusqu'au mois de Janvier.

Cela fut dit assez sèchement, et les espérances de M. Thauret s'évanouirent presque, mais se ravivèrent quand elle dit, très doucement :

— Je ne voulais pas vous faire de la peine. Vous ne devez pas me croire cruelle. Mais je dois gagner ce pari. Pas tant pour l'argent que pour prouver à Bob que j'ai de l'empire sur moi-même. Sûrement, si vous m'aimez, vous ne voudrez pas me priver de cette satisfaction.

— Non, non, ma douce Dora. Faites comme il vous plaira. J'attendrai. Mais dites-moi au moins que j'ai quelque chance.

— Pourquoi ? Certainement, chacun a des chances. Mais je ne peux vous dire quelles sont les vôtres, car ce ne serait pas gagner mon pari très honnêtement. Je dois vous dire bonsoir, maintenant.

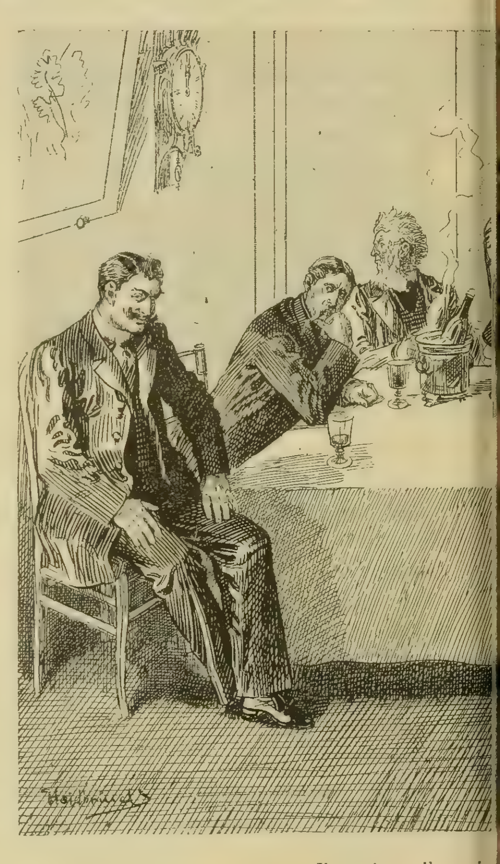
Et elle le quitta. Ces derniers mots résonnèrent dans son cœur, et il reprit courage. Car ses chances devaient être grandes, puisqu'elle croyait perdre son pari en lui en parlant. Néanmoins, durant les semaines qui suivirent, il essaya plusieurs fois d'obtenir d'elle une réponse définitive, mais ne réussit pas. Cependant, il serrait sa chère espérance dans son cœur, et attendit aussi patiemment qu'un homme peut le faire.

Randolph, lui, était malheureux tout le temps. Chaque fois qu'il se trouvait avec Dora, elle était bonne et gentille avec lui et avait parfois des intonations tendres qui lui remuaient le cœur. Mais lui aussi ne put rien tirer d'elle, sauf la vieille requête, d'être patient et d'attendre. Il attendit aussi, mais pas patiemment.

Pendant ce temps, M. Barnes, à New-York, était à l'affût de tout ce qui pouvait avoir un rapport direct ou indirect avec le mystère ou les mystères qui l'intriguaient. Sur un point, cependant, il était arrivé à une conclusion : M. Fisher n'avait pas pris part au vol du train. L'espion qui le filait avait découvert qu'il était absent de New-York au moment du crime; mais ce fait même se trouva être sa sauvegarde. Par quelque habile manœuvre, l'homme découvrit que M. Fisher avait simplement été à la chasse aux canards, dans une partie du pays où il lui aurait été impossible d'être complice du vol. Ce simple fait n'aurait pas été difficile à découvrir, si M. Fischer n'avait gardé secret son petit voyage. Ce

fait tourmenta quelque temps le détective; mais, finalement, en le suivant hors de la ville, et en l'accompagnant dans une de ses escapades, il apprit alors que sa sœur avait une horreur maladive contre la chasse. C'était pourquoi le frère faisait ses excursions secrètement. L'espion apprit par l'homme qui louait les chiens que M. Fisher s'en était servi en décembre. Ainsi cela le mettait hors de cause, à ce qu'il semblait tout au moins. Il était encore possible qu'il fût impliqué dans le vol du rubis, quoique, sauf sa présence, rien ne témoignât contre lui. Cependant M. Barnes ne le perdit pas de vue.

Ainsi, en fait, le détective ne faisait pas de progrès, et était obligé, à son grand déplaisir, de le reconnaître. Enfin, un beau jour, une idée lui vint, qui le fascina de plus en plus, à mesure qu'il y pensa. Il sentait pourtant qu'il devait attendre le retour de M. Mitchel pour la poursuivre. Il pensait qu'il ferait du tort à sa cause, en le cherchant et en le dérangeant pendant son voyage de noce.



Il y eut un silence ju

Les Mitchel ne tinrent pas leur promesse d'aller aux Montagnes Blanches; au contraire, ils prolongèrent leur voyage dans l'Ouest, de sorte que novembre arriva avant qu'ils fussent de retour, et ils s'installèrent temporairement à la cinquième avenue.

Quelques jours après, M. Barnes fit présenter sa carte, et, comme d'habitude, fut cordialement reçu.

— Aucune nouvelle du rubis de ma femme? demanda M. Mitchel en serrant chaleureusement la main du détective.

— Non, Monsieur Mitchel. Je suis fâché de dire que je suis absolument incapable de démontrer la justesse de mes suppositions. Mais j'ai pris une décision, qui pourra vous paraître étrange.



…eût fini de sonner.

Je suis venu vous demander votre assistance à propos du meurtre.

— Comment donc? Certainement, je veux vous aider. Ne vous l'ai-je pas dit, dès le commencement? N'ai-je pas toujours été prêt à parler ouvertement avec vous?

— Oui, mais aussi longtemps que je pensais que vous aviez vous-même commis le crime, comment pouvais-je venir vous demander de m'aider?

— Alors, je puis conclure que, maintenant, vous ne me soupçonnez plus?

— Je suis arrivé aussi à cette conclusion, et je voudrais y être arrivé plus tôt.

— Cela vous ferait-il quelque chose de me dire pourquoi vous avez changé d'idé[illegible]? Vous m'avez dit tant de choses qui semblaient me condamner, q[illegible] je serais heureux d'entendre autre chose.

— Certain[illegible]. J'ai entendu votre pari. Puis arriva le vol, puis le meur[illegible] plus tard, il y eut un second vol de bijoux; tous ces crimes ar[illegible]ent dans le laps de temps fixé par vous. Vous avez commis l'un [illegible] sans doute. Il est probable que vous avez volé

le rubis; car, en faisant cela, vous commettiez un crime pour lequel on ne pouvait pas vous punir, surtout depuis que vous avez épousé la jeune fille. Même, auparavant, elle eût volontiers dit que c'était chose entendue entre vous, et que c'était un tour pour gagner un pari. N'est-ce pas très logique?

— Absolument logique. Oui. Mais je n'admets rien, quant aux faits!

— L'un ou l'autre, ou même ces deux vols sont chose secondaire auprès du meurtre. J'ai décidé d'éclairer cela, si je le peux. A présent, je crois que le voleur du train et l'assassin sont une seule et même personne. J'ai une preuve dont je n'ai pas pu me servir; mais je suis sûr qu'elle me conduira droit au criminel, si je peux la poursuivre.

— Et cette preuve?

— Est le bouton que j'ai trouvé dans la chambre. La preuve est significative. C'est une coïncidence trop grande qu'il soit assorti à votre parure, pour que cela ne jette pas quelque lumière sur cette affaire?

— Comment attendez-vous que je vous aide en ceci?

— Aussi longtemps que je vous ai cru coupable, j'ai cru que vous mentiez en disant que le septième bouton était l'épingle avec la tête de Shakspeare que portait votre femme. C'est pourquoi je pensais qu'il était important de le posséder; cela ma suffi pour envoyer mon espion Lucette dans la maison avec l'instruction de se le procurer, si possible. Maintenant que je vous crois innocent de l'assassinat, il m'est venu une autre idée. La première fois que je vous parlai du bouton, avant que vous ne m'en parliez, vous m'avez demandé de vous permettre de l'examiner. Après l'avoir fait, vous me l'avez rendu, avec un fin sourire. Si ce bouton avait été une preuve évidente contre vous, il vous aurait fallu une puissante force nerveuse pour paraître indifférent et surtout pour me le rendre. La question à laquelle je désire que vous me répondiez est celle-ci : Qu'avez-vous vu sur ce bouton qui vous prouvait qu'il ne faisait pas partie de votre parure?

— Tout d'abord, Monsieur Barnes, je savais qu'il n'y en avait que trois semblables, les trois autres ayant des têtes différentes et le septième étant la tête de Shakespeare. Comme je savais que tous les boutons étaient en ma possession, je me sentais en sûreté.

— Mais, en second lieu, dit le détective, il y avait une différence marquée entre les boutons et vous avez été encore plus rassuré par cela. N'ai-je pas raison?

— Monsieur Barnes, vous méritez de réussir, et j'espère que vous y arriverez. Je vous aiderai autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire. Vous avez raison : il y a une différence entre les boutons. Avez-vous le vôtre sur vous?

— Le voici; et en disant cela il le sortit de son portefeuille.

— Gardez-le un moment. Quand Miss Remsen commanda ces boutons, elle demanda qu'une petite initiale fût adroitement ciselée dans les cheveux de chacun des boutons portant la tête de Roméo et celle de Juliette. Dans les premiers elle fit faire un R, elle m'appelle Roy. Et dans les autres un Q, je l'appelle Queen. Cela échapperait à un observateur non prévenu; mais, quand on l'a vu avec une loupe, on le retrouve facilement à l'œil nu après. Prenez cette loupe et examinez votre bouton, au bas des cheveux, près du cou. Comme cela. Que voyez-vous?

— Parbleu, s'exclama le détective, ceci est de la plus grande importance. Ce bouton est une Juliette, et s'il était votre parure, il porterait un Q. Je crois qu'on a essayé de graver cette lettre; mais l'outil a dû glisser, et le résultat est misérable : un petit fragment a emporté la lettre. Je doute qu'à l'œil nu, comme le jour où je vous l'ai montré tout d'abord, vous ayez pu voir aucune lettre.

— Vous avez raison. J'ai simplement cherché le Q et, ne le trouvant pas, j'étais tranquille.

— Cela est très sérieux. Ce bouton a évidemment été fait par la même main qui a fait les vôtres. Il a été gâté, et un autre a été sculpté pour le remplacer. L'homme qui l'a sculpté, ou la personne qui en devint propriétaire, doit m'expliquer et m'expliquera comment il arriva dans la chambre où le meurtre s'est commis. Vous devez me dire maintenant où vous avez acheté ces boutons.

— Je le ferai à une condition.

— Laquelle?

— A la condition que, quoi que vous découvriez, vous me préviendrez avant d'agir et que vous n'agirez pas avant le 1er janvier, à moins d'absolue nécessité.

— Vous voulez parler d'une arrestation?

— Oui, précisément. N'ayez pas peur de promettre. Je peux vous garantir que votre homme ne s'échappera pas. Je le connais.

— Vous le connaissez?

M. Barnes était stupéfait que M. Mitchel osât faire une telle déclaration.

— Oui, je le connais. C'est-à-dire, je suis moralement sûr que

je le connais. Je préfère vous dire tout de suite que, ayant sur vous l'avantage de savoir que j'étais innocent, j'ai pourchassé cet homme pendant ces derniers mois. J'ai de bonnes preuves contre lui, mais pas suffisantes pour le faire arrêter, du moins pas maintenant. Si vous pouvez suivre votre piste et arriver par elle au même individu, nous pourrions le convaincre de culpabilité.

— Voulez-vous me dire le nom de l'individu que vous soupçonnez.

— Non. Cela affaiblirait le résultat de notre affaire. Nous devons arriver au même résultat chacun de notre côté. Vous travaillerez seul et promptement, car je désire tout particulièrement que l'affaire soit terminée le 1er janvier.

— Pourquoi cela?

— C'est le jour où se décide mon pari, et je donnerai un dîner, dont je me réjouis d'avance. A propos, n'oubliez pas que vous m'avez gagné un pari : je vous dois un dîner. Acceptez mon invitation pour le 1er janvier, et, si vous pouvez alors fournir des preuves contre l'individu, vous serez le très bienvenu!

— J'y emploierai toute mon énergie. Mais, maintenant, donnez-moi le nom du bijoutier chez lequel les boutons ont été achetés.

M. Mitchel écrivit le nom d'une maison de Paris, ainsi que l'adresse. Tout en tendant le papier à M. Barnes, il prit une autre feuille et continua d'écrire.

— Mais, Monsieur Mitchel, exclama M. Barnes, c'est la même maison où vos bijoux ont été achetés, ceux qui sont semblables à la collection volée! J'ai été en rapport avec ces gens, et ils m'ont assuré ne rien savoir!

— Oui, je sais. C'était d'après mes instructions.

M. Mitchel sourit en disant ces mots, et M. Barnes s'aperçut qu'il avait eu affaire à un homme qui pensait à tout.

— Voyez-vous, continua M. Mitchel, je savais que vous aviez vu le nom des bijoutiers sur la note. Quoi de plus probable que vous vous adressiez à eux pour avoir des renseignements? Mon unique but a été de ne pas tromper la justice, mais d'avoir assez de temps pour gagner mon pari. C'est pourquoi j'ai immédiatement télégraphié à ces gens : « Ne répondez rien à un nommé Barnes avant de savoir quelque chose par moi. » C'est une longue dépêche, n'est-ce pas? Mais je n'y regarde pas à quelques dollars près. Ma lettre évidemment leur ferma la bouche. C'était fort simple. Cependant, moi-même, je n'ai pu tirer d'eux grande satis-

faction, et je crois qu'il faut être sur place pour débrouiller cette affaire. Je crois que vous êtes l'homme qu'il faut. Cette lettre vous procurera leur aide, et voici un chèque de cinq cents dollars pour les dépenses.

M. Barnes aurait refusé; mais M. Mitchel insista pour qu'à partir de ce moment M. Barnes se considérât comme régulièrement chargé de l'affaire du crime.

— Quoique naturellement, ajouta M. Mitchel malicieusement, vous soyez toujours libre de vous occuper des vols.

Les deux hommes se serrèrent la main en se quittant, et on aurait pu croire qu'ils se séparaient après une entrevue satisfaisante pour tous deux.

XVII

DINER DE NOUVEL AN

Le jour de l'An arriva et M. Mitchel n'avait aucune nouvelle de M. Barnes, Il alla aux informations à son bureau, mais il lui fut simplement répondu que « le chef était hors de ville ». On ne pouvait savoir ni quand il serait de retour, ni où on pouvait lui adresser une communication. Quelques jours auparavant, une invitation formelle au diner de nouvel an lui avait été adressée à sa maison. M. Mitchel était ennuyé de ne pas savoir si le détective serait présent ou non. Pourtant, il fut forcé de compter sur la légère chance de le voir apparaître au dernier moment. Il espérait que cela arriverait ainsi; sans quoi ses combinaisons pour la soirée seraient déjouées.

Le dîner devait avoir lieu à dix heures à l'hôtel Delmonico, où un cabinet particulier avait été retenu. Dix minutes avant l'heure tous les invités étaient arrivés, sauf M. Barnes. Les convives étaient : M. Van Rawlston, M. Randolph, M. Fisher, M. Neuilly, qui s'était décidé à passer l'hiver à New-York, M. Thauret et plusieurs autres messieurs.

Une demi-minute avant dix heures, on annonça M. Barnes qui entra élégamment vêtu; un éclair de triomphe illumina le visage de M. Mitchel, et il s'empressa d'aller à sa rencontre. Tous ceux qui étaient présents comprirent pourquoi le détective était invité, car, on le savait, c'était à minuit qu'expirait le délai fixé par le pari.

Après les échanges de salutations, M. Mitchel donna l'ordre aux domestiques d'ouvrir les portes de la salle à manger et, pen-

dant ce temps, il s'arrangea pour pouvoir dire un mot au détective.

— Dites-moi vite, avez-vous réussi ?

— Oui, complètement.

— Très bien! Écrivez le nom de votre individu sur une carte et je vous en donnerai une sur laquelle j'ai inscrit le nom de mon individu à moi.

M. Barnes fit ce qu'on lui demandait. Puis ils échangèrent les cartes, y jetèrent un coup d'œil et se serrèrent la main significativement. Les cartes portaient le même nom. Ils entrèrent avec les autres dans la salle à manger. M. Thauret se trouva être assis à côté de M. Barnes, tandis que M. Fisher était de l'autre côté du détective.

Il est presque inutile de dire que le dîner fut joyeux et plein d'entrain, quoique chacun attendît anxieusement le coup de minuit. Aussi peut-être vaut-il mieux en venir tout de suite au dénouement.

Le dîner était terminé, et on avait mis le café sur la table, quand l'horloge sonna cette heure que tous attendaient. Au premier coup, M. Mitchel se leva vivement. Il y eut un silence jusqu'à ce que l'heure eût fini de sonner; puis il commença :

— Messieurs, vous avez tous aimablement accepté mon invitation à venir me voir gagner mon pari, fait il y a treize mois. Il est peut-être étrange que j'aie gagné, — car je vous annonce que j'ai gagné, — si nous nous rappelons que le temps fixé était de treize mois, le nombre treize étant, comme nous le savons, lié à une idée de malechance. Pour vous montrer que je n'attache aucune importance à ces superstitions enfantines, j'ai exprès choisi ce laps de temps, et, ce soir, au moment décisif, nous sommes treize.

Il s'arrêta un moment et on put remarquer que plusieurs des invités comptèrent rapidement les personnes présentes pour constater le fait.

— La superstition, attachée au nombre 13 à table, continua-t-il, est bien connue; on suppose qu'une des treize personnes mourra dans l'année. C'est pourquoi je porte un toast : longue vie à tous les convives présents... qui la méritent.

Cette dernière condition, émise après une légère hésitation, produisit de l'effet. Cependant, le toast achevé, on but en silence.

— Comme quelques-uns d'entre vous pourraient ne pas comprendre ce qu'était mon pari, je dois vous expliquer que, il y a ce soir treize mois, je me trouvais avec mon ami M. Randolph, en chemin de fer, dans un sleeping-car. M. Barnes venait de procéder à l'arrestation du criminel Pettingill, qui, depuis, a été condamné.

Les journaux le louaient fort, et M. Randolph aussi, en termes emphatiques : je hasardais l'idée que les détectives attrapent leur proie, en grande partie, parce que les criminels manquent d'une intelligence suffisante pour lutter contre leurs habiles adversaires. J'offris de parier que je pourrais commettre un crime dans le délai d'un mois sans être pris avant une année. Le montant devait être de mille dollars. M. Randolph accepta les conditions. J'ai même stipulé que, si j'étais arrêté avant la date fixée, je perdrais mon pari, ne fussé-je condamné qu'après. Voilà pourquoi j'attendais l'arrivée de M. Barnes, si impatiemment. Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps, et il était possible qu'au dernier moment il fût prêt à m'arrêter sur une preuve qui m'aurait fait condamner plus tard. Cependant, Messieurs, j'ai échappé à la fois à l'arrestation et à la condamnation, et j'ai commis le crime, comme je l'avais parié.

— Il faut que vous le prouviez, dit M. Randolph, et, d'après notre accord, ce doit être un crime dont on a beaucoup parlé.

— Parfaitement, mon ami, je pourrai vous prouver tout cela. Par une curieuse coïncidence, un vol fut commis la nuit même et dans le train même dans lequel nous avions fait le pari, et un autre vol fut commis presque à l'instant où le délai fixé expirait Ainsi, il y eut bien deux crimes commis dans le temps qui m'était accordé, et mon nom a été mêlé à tous deux dans l'esprit de M. Barnes. Maintenant, pour que vous puissiez tous mieux suivre les événements, je dois remonter à ce que j'appellerai le commencement. Il y a bien des années, certaines circonstances de ma vie d'autrefois me mirent au courant de la méthode employée par les détectives, et j'acquis alors la certitude qui m'a conduit à cette entreprise : que, dans le cas où le criminel a réussi à échapper à la surveillance pendant qu'il commettait son crime et fait en sorte qu'il n'y ait point de témoin de son acte, le détective est presque impuissant jusqu'à ce qu'il apprenne le motif pour lequel le crime a été commis. N'ai-je pas raison, Monsieur Barnes ?

— Connaître le motif d'un crime est évidemment d'un grand secours ; mais cela dépend beaucoup des circonstances.

— C'est vrai. Le motif donc est important. Partant de cette idée, j'arrivai à la conclusion que, si un homme s'approchait de nuit, dans un quartier solitaire, d'un individu complètement inconnu, le tuait en lui donnant un coup sur la tête, puis, inaperçu, regagnait sa demeure, il dépendrait uniquement de lui d'être pris ou

non. Je désirais tenter une expérience de ce genre; c'est-à-dire commettre un crime uniquement pour constater l'habileté des détectives à me découvrir. La difficulté était qu'un monsieur honorable ne désire guère s'engager dans une affaire si répréhensible. C'est pourquoi pendant des années je ne pus trouver le moyen de satisfaire mon désir, jusqu'au jour où le pur hasard m'en donna l'occasion. Garçon, remplissez les verres.

Il s'arrêta de nouveau un moment. Les garçons firent circuler le champagne, et, quand on arriva à M. Thauret, il demanda qu'on lui remplît aussi son verre de bourgogne.

M. Mitchel avait déjà repris la parole quand le garçon revint avec le vin rouge. M. Barnes présenta aussi son verre pour en avoir, disant à mi-voix à M. Thauret :

— Je ne puis prendre trop de champagne !

— Une de mes manies, continua M. Mitchel, est, comme vous le savez, de collectionner des bijoux. J'entendis parler, il y a quelques années, de magnifiques joyaux qui étaient à vendre. Un riche noble des Indes orientales, à ce que dit l'histoire, avait fait cadeau de ces pierres précieuses à sa femme. Elles étaient d'une beauté rare, et il y en avait une paire de chaque, exactement semblables quant à la grandeur, la taille et la couleur. Quelque temps après, il eut deux filles, des jumelles, et la mère mourut à leur naissance. Ces filles grandirent et se marièrent le même jour. Le père divisa les pierres, donnant à chacune d'elles un exemplaire de chaque espèce. Cela diminua beaucoup leur valeur, car les pierres appareillées ont beaucoup plus de prix. Des revers de fortune amenèrent une de ces femmes à vendre ses bijoux. On les apporta à un commerçant de Paris qui se trouva être par hasard un homme auquel j'ai fait souvent des achats. Il proposa non seulement de négocier les bijoux, mais aussi de les reproduire au moyen d'une imitation parfaite, de sorte que la jeune femme conserva les montures originales et continua à porter ce que ses amis prenaient pour les vraies pierres précieuses. J'achetai les pierres non montées. Sa sœur, apprenant le secret et voyant qu'il y avait une manière de conserver les bijoux, tout en transformant les pierres précieuses en argent comptant, demanda au même commerçant de lui rendre le même service. Naturellement, j'étais doublement désireux d'obtenir ce second lot, car ainsi j'augmentais la valeur de ceux que je possédais déjà. Aussi les achetai-je également.

(*A suivre.*) OTTOLENGUI.

Le gerant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris

NAPOLÉON AU THÉATRE

I

Le bruit fait autour des représentations du *Roi de Rome* donne un regain d'actualité à ce petit problème d'histoire anecdotique :

Comment Napoléon Ier et la légende napoléonienne ont-ils été mis au théâtre?

C'est à cette question que nous allons nous efforcer de répondre, au moins d'une façon générale, en nous plaçant exclusivement sur le terrain littéraire.

Dès l'aurore de l'histoire de Napoléon, le théâtre s'empara de cette figure, légendaire avant la lettre, et depuis Brumaire, époque où furent joués les *Mariniers de Saint-Cloud* (par Seurin, Théâtre-Favart) jusqu'à la fin de l'Empire, on ne cessa de nous présenter, sous toutes ses faces, celui qu'on alla jusqu'à déifier presque dans le *Triomphe de Trajan* (1807).

Sous la Restauration, l'histoire napoléonienne fut bannie des planches; mais avec la Monarchie de Juillet, qui ressemblait cependant fort peu au régime impérial, on assiste au réveil de l'épopée. Cette tendance s'accroît de jour en jour, et prépare, aussi patiemment qu'inconsciemment, le nouveau triomphe de la dynastie des Bonaparte.

Le second Empire glorifia naturellement le Petit Caporal; mais, malgré des représentations officielles, comme celle du *Roi de Rome* à l'occasion des fêtes de la Saint-Napoléon (14 août 1852) n'arriva pas à le replacer sur le piédestal que lui avaient élevé les dramaturges de l'époque de Louis-Philippe.

Remarquons, en passant, que ce monarque fermait volontairement les yeux sur les glorifications théâtrales d'un passé aux évocations quelque peu brûlantes. C'est ainsi qu'on jouait à la fois *Schœnbrunn et Sainte-Hélène* d'une part, et *Camille Desmoulins ou les Dantonistes*, d'autre part.

Les premières années de la troisième République furent peu favorables à un nouvel avatar de l'enthousiasme napoléonien.

On était trop près du 4 septembre pour apprécier froidement Waterloo.

Puis, peu à peu, une sorte de « tassement » intellectuel se fait, on se passionne pour les côtés anecdotiques de l'histoire de l'Empereur, Georges d'Esparbès écrit sa prestigieuse *Légende de l'Aigle,* on étudie « Napoléon et les femmes », on publie des douzaines, des centaines de *Mémoires* sur le monarque et les gens qui l'ont plus ou moins approché; Victorien Sardou, qui a souvent eu un sens merveilleux de l'actualité, de « ce qui est dans l'air », écrit *Madame Sans-Gène* avec M. Moreau, et voilà de nouveau la redingote grise et le petit chapeau réinstallés sur les planches, et pour longtemps.

Mais frappons les trois coups, et « levons » sur la fin du Directoire.

CONSULAT ET EMPIRE

La première pièce inspirée par le général Bonarparte paraît être le *Retour du Héros*, à l'occasion de l'arrivée de Bonaparte retour d'Egypte.

Quatre jours après le coup d'État de Brumaire, un citoyen Seurin donna à l'Opéra-Comique un à-propos intitulé les *Mariniers de Saint-Cloud.* Lefebvre assistait à la représentation. La girouette démocratique du célèbre général cherchait alors le vent qui poussait Bonaparte et sa fortune... Brumaire était, nous l'avons dit, déjà vieux... de quelques jours.

Le lendemain, le *Théâtre des Troubadours* donnait la *Pêche aux Jacobins* ou *la Journée de Saint-Cloud*, vaudeville de MM. Chazet, Léger et Armand Gouffé, composé et appris en quinze heures!

Les spectateurs qui applaudissaient l'ouvrage, pour rassurer les timorés répétaient, non sans ironie, le mot de Lucien « Je jure de percer le sein de mon propre frère si jamais il porte atteinte à la liberté. »

Maigre fiche de consolation pour les électeurs des membres du Conseil qu'on venait de jeter par la fenêtre.

Dans cette pièce on entendait des allocutions de Bonaparte, *en vers.*

Voici le portrait que l'on y fait d'un homme qui a changé plusieurs fois d'opinions depuis la Révolution :

Chauvétiste,
Maratiste,
Royaliste,
Anarchiste,
Hébertiste,
Dantoniste,
Babeuviste,
Brissottin,
Girondin,
Jacobin!...
Sur la liste
Longue et triste,
Que forma l'esprit robespierriste,
Il n'existe
Pas un *iste*
Qu'en un jour
Il n'ait pris tour à tour!

(Ouf! Je propose de faire apprendre le couplet dans les écoles primaires à titre de résumé d'histoire...)

Dans les *Girouettes de Saint-Cloud*, au Vaudeville, un invalide chantait :

Nous connaissons certain génie
Actif autant qu'il est puissant,
Qui fait de l'Europe à l'Asie
Franchir l'espace en un moment,
Si dans ses courses immortelles,
Il nous met à couvert partout,
Je crois qu'aujourd'hui, de ses ailes,
Il pourra bien couvrir Saint-Cloud!

Au nombre des personnages se trouvait le soldat Thomé, qui, d'après une légende fort contestée, d'ailleurs, aurait reçu un coup de stylet d'un des députés.

En présence des manifestations tumultueuses qui se produisirent, Fouché fit bientôt interdire ces pièces.

L'année suivante, en 1800, nous trouvons au *Théâtre des Troubadours* (un nom qui ferait bien sourire nos scènes « rosses ») nous trouvons un petit vaudeville, d'un certain Bonel, qui a un succès énorme.

Cet ouvrage s'appelle : *La Nouvelle inattendue* ou la *Reprise de l'Italie.*

L'une des scènes les plus pathétiques de la pièce représente la mort de Desaix.

Les dernières paroles du général sont : « Allez dire au Premier

Consul que je meurs avec le regret de n'avoir point fait assez pour vivre dans la postérité. »

A propos de la *Nouvelle inattendue*, on cite l'anecdote suivante : Cambacérès, le second Consul, arriva fort en retard le soir où il vint voir cette pièce.

Le public saisit avec empressement cette occasion de voir l'ouvrage une seconde fois, et fit tant et si bien que l'on recommença complétement la représentation...

Cambacérès, — disons-le en passant, puisque ce nom vient sous notre plume, — aimait beaucoup le théâtre et faisait jouer fréquemment la comédie chez lui quand il fut devenu archichancelier de l'Empire.

Il en était de même de plusieurs personnages de la cour impériale, entre autres du comte Regnaud de Saint-Jean d'Angély.

La salle de spectacle que celui-ci avait fait édifier dans sa maison de campagne, située dans l'ancienne abbaye du Val, étai célèbre.

L'impératrice Joséphine aussi, jouait la comédie à Saint-Cloud, et il paraît même que son mari la sifflait outrageusement.

Les représentations privées se multiplièrent.

On sait comment fut conçue l'expédition d'Angleterre.

Ayant échoué en Égypte, Bonaparte voulut, nouveau Xerxès, dompter la mer qu'il affrontait une seconde fois, et prépara sa fameuse expédition d'Angleterre. En France, l'enthousiasme fut grand : on considérait la perfide Albion comme vaincue d'avance. A l'Opéra, on joua *Carthage*, où, sous prétexte de célébrer les vainqueurs de la cité africaine, on portait aux nues (ou plutôt aux frises) les maîtres futurs de sa moderne imitatrice.

On alla plus loin; un auteur dramatique considéra la chose comme faite, et au théâtre de la Cité — Variétés — on représenta la *Descente en Angleterre*, « prophétie en deux actes et en prose, paroles et pantomime du citoyen Mittié, musique du citoyen *Rochefort*, maître du théâtre des Arts, ci-devant Opéra. Marches, combats, évolutions militaires, dirigés par le citoyen Desfayes, maitre de l'école de Danse du théâtre des Arts ».

La brochure portait comme épigraphe : *Possunt quia posse videntur.*

On sait que, malheureusement, l'événement ne justifia point de si optimistes pronostics.

A cette époque, l'acteur Joly eut un gros succès au théâtre des

Délassements-Comiques, dans une sorte de monologue intitulé : l'*Ivrogne tout seul.*

On applaudissait avec frénésie le couplet suivant :

Si, pour descendre en Angleterre,
Faisant un miracle nouveau,
Dieu, comme aux beaux jours de la terre,
En vin pouvait transformer l'eau,
Les Anglais, vous pouvez m'en croire,
Redouteraient un grand échec :
Car, bientôt, à force de boire,
Chez eux on irait à pied sec!...

Tous les événements sont chansonnés, pantomimés, dramatisés, et cela dans le plus bref délai.

C'est ainsi que le soir où l'on apprit dans Paris la nouvelle définitive de la paix d'Amiens, l'acteur Laporte, au Vaudeville, chanta ce couplet de circonstance que venaient d'improviser les auteurs que l'on jouait :

Pour éviter certaine guerre
Entre le public et l'auteur,
Par un couplet préliminaire
On vous engage à la douceur :
En conséquence, moi, Laporte,
J'allais vous demander la paix :
Le canon a la voix plus forte,
Il vous l'annonce, et je me tais!

Cette anecdote nous fait penser au mauvais calembour que commit Christian, aux Variétés, dans la *Grande Duchesse*, le soir de l'élection du malheureux président Carnot.

On attendait, très anxieux, le résultat du Congrès, quand Christian s'écria, en détachant les syllabes :

— Non, je ne puis pas chanter ça, je ne sais pas ce que *ça dit, car nos* soldats ne me l'ont pas appris!

On comprit, et l'on applaudit la nouvelle.

Ajoutons, pour compléter ce qui a été dit plus haut, que Napoléon avait emmené au camp de Boulogne une partie de la troupe du théâtre du Vaudeville.

Barré, qui composa sur place, une poésie de circonstance, dut garder un souvenir plutôt aimable du déplacement, car l'Empereur lui accorda une pension annuelle de 3.000 francs.

L'Empire est donc désormais établi et les auteurs dramatiques saluent le César vainqueur.

L'*Inauguration du Temple de la Victoire*, par Baour-Lormian,

musique de Winter, Lesueur et Persins (Opéra 1807). Baour-Lormian est, on le sait, plus célèbre par sa guerre d'épigrammes avec Lebrun, que par ses ouvrages.

Le *Triomphe de Trajan*, opéra d'Esmenard, musique de Persins et Lesueur, fut représenté à l'Opéra en 1807. (Cette pièce a pour sujet la clémence de Napoléon à l'égard du prince de Hatzfeld).

L'année précédente, au Vaudeville, Barré, Radet et Desfontaines avaient donné le *Rêve ou la Colonne de Rosbach*. (Rappelons en passant que cette colonne avait été élevée en 1757, en commémoration de notre défaite).

Après la victoire de Friedland (10 juin 1807), une entrevue eut lieu entre Alexandre et Napoléon, sur un radeau, au milieu du Niémen, entrevue suivie du traité de Tilsitt, qui termina la quatrième coalition. (7-9 juillet 1807).

Cet événement est le sujet d'un vaudeville de Désaugiers, Francis et Moreau, joué aux Variétés en 1807 et intitulé : *Les Bateliers du Niémen*.

La même année, Désaugiers qui décidément s'inspirait autant de Napoléon que Béranger devait le faire plus tard, Désaugiers fit représenter au théâtre de l'Impératrice : *Un dîner par victoire*.

On sait qu'avant le 18 brumaire, Bonaparte habitait rue Chantereine, depuis rue de la Victoire, une petite maison qu'il avait achetée à Talma, et où, sous la Révolution, Marat était venu faire à Dumouriez une scène célèbre (la nuit historique!). En 1807, on joua au Vaudeville une pièce de Barré et Radet, intitulée : l'*Hôtel de la Paix, rue de la Victoire*.

Cette même année, au théâtre du Cirque, Cuvelier, dans le bagage théâtral duquel on trouve aussi une *Mort de Kléber*, faisait jouer une pantomime intitulée : *La Lanterne de Diogène*, qui fit courir tout Paris.

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver l' « argument » de cette pantomime dans le curieux ouvrage de Brazier sur les petits théâtres de Paris.

Le voici :

« Diogène cherche un homme et n'en trouve point. C'est en vain que l'on montre à ses yeux les héros de chaque siècle, il ne souffle pas sa lumière et continue ses recherches. Enfin le buste du héros français paraît, entouré de tous les braves compagnons de sa gloire, et des trophées indiquant ses triomphes. Alors, notre philosophe étonné éteint son flambeau en disant : *Je l'ai trouvé!* »

Ici, un mot de Merle, un contemporain : « On avait loué le général par admiration, on loua le Consul par reconnaissance, et l'Empereur par intérêt. »

L'un des épisodes les plus populaires de la campagne de 1800 est le *passage du mont Saint-Bernard.*

C'est le sujet d'un drame à grand spectacle « dans le genre de Servandoni » qui fut joué le 18 janvier 1808 aux « Jeux gymniques » (Porte-Saint-Martin). L'auteur était M. Augustin (Hapdé, d'après Brazier). La musique de scène était de Puccini et Darondeau. Le rôle de Napoléon était rempli par l'acteur Chevalier. Il paraît que Napoléon assista, dans une petite loge grillée, au succès prodigieux de l'ouvrage, succès qui dura quatre mois. Au quatorzième tableau, dans une étincelante apothéose, apparaissait la Victoire, ayant à ses pieds la France et l'Italie. Sur le piédestal de la statue on lisait d'un côté : Marengo, et de l'autre : « Cet immortel passage unit à jamais l'Italie à la France. » La pièce fut reprise le 31 août 1830.

Arrivons à la *Dépêche télégraphique*, vaudeville de circonstance, par Barré, Radet et Desfontaines, joué en 1811 au Vaudeville, à propos de la naissance du roi de Rome,

Le même événement est mis en scène dans l'*Heureuse nouvelle ou le premier venu*, vaudeville joué la même année aux Variétés.

Puis les événements se pressent, se succèdent, rapides, foudroyants : les véritables scènes sont les champs de bataille. La légende napoléonienne déserte les planches pour un temps.

Avant d'abandonner définitivement le premier Empire, un simple mot de statistique théâtrale.

On sait qu'un décret impérial de 1807 ordonna la fermeture de nombreuses salles de spectacles.

Voici les théâtres qui existaient à Paris avant le décret :

L'Opéra, le Français, Feydeau, Favart, Louvois, Odéon, Vaudeville, Porte Saint-Martin, théâtre Montausier, Ambigu, Gaîté, théâtre Sans-Prétention (?), théâtre Molière, la Cité, le Boudoir des Muses, Le Marais, les Jeunes Élèves, les Jeunes Artistes, les Nouveaux Troubadours, les Jeunes Comédiens, le Cirque Olympique théâtre de la Victoire (ce théâtre était situé dans la rue Chantereine, où habitait Bonaparte premier Consul), théâtre de la rue du Bac, théâtre Mareux, théâtre du Panthéon, théâtre de l'Hôtel des Fermes, théâtre de la Jeune Malaga, théâtre des Ombres Chinoises.

Le Décret de 1807 n'accorda le droit de vivre qu'aux dix salles suivantes :

L'Opéra, l'Odéon, le Français, le Feydeau, le théâtre Italien, l'Opéra buffa et seria, le Vaudeville, les Variétés, l'Ambigu, la Gaîté!

RESTAURATION

Sous Louis XVIII et Charles X, le nom de Bonaparte est proscrit du théâtre et de la littérature. Cependant, une pièce fut faite par Eugène Sue, à cette époque, sur le fils de l'Empereur, mal jouée plus tard, ainsi qu'on le verra ci-dessous.



Phot. Jacotin.

Napoléon Ier

Mentionnons *Napoléon*, comédie politique de Ruckert, jouée en 1816. C'est d'ailleurs une œuvre assez faible.

En 1818, on joua à la Gaîté, un vaudeville intitulé l'*Enfant du Régiment*.

Tout allait pour le mieux, quand parut un dessin représentant la principale scène de la pièce, l'enfant du régiment sur les genoux d'un vieux soldat.

On trouva que la tête du bébé ressemblait au portrait du Roi de Rome peint par Isabey : plus de doute, c'est le fils de l'Empereur que l'on a voulu mettre en scène, et la pièce est interdite.

Il se produisit même un fait assez curieux.

Le jour de l'interdiction, le duc d'Orléans vint au théâtre, avec l'intention bien arrêtée de voir jouer la pièce.

On lui apprit la nouvelle.

Mais il insista de telle sorte que « l'autorité supérieure » craignant un scandale, donna ordre de jouer la pièce séditieuse pour le prince tout seul.

Et c'est ainsi que, quatre-vingts ans avant le Nouveau-Théâtre, *Roi de Rome* fit déjà parler de lui!...

MONARCHIE DE 1830

Cette période est l'âge d'or de la légende napoléonienne au théâ-e, légende que s souvenirs ré-ents de Sainte-élène auréolent icore du pres-ge du martyre! On ne nous ra pas grâce un instant de vie de l'Em-reur, et on nous montrera éga-ment à l'école ... en paradis! Bonaparte à rienne a été aité en 1830 par M. Gabriel de illeneuve et Mi-el Masson dans ie comédie-vau-ville en trois tes qui fut l'un s plus grands ccès de Dé-zet. Le titre act de la pièce t : *Bonaparte l'école de Brienne ou le Petit caporal, souvenirs de 1783 en ois tableaux*. La première représentation eut lieu le 9 octobre. a mise en scène était de M. Armand. Le rôle du ministre de la erre était tenu par Mathieu, et celui du Principal par Lacaze. e costume des élèves était le suivant : habit bleu à collet rouge e



Marie-Louise et le roi de Rome, par F. Gérard
(Musée de Versailles.)

à boutons blancs, culottes bleues, boucles de jarretière, bas bleus souliers à boucles d'argent. Le petit Bonaparte portait un chapeau à trois cornes. La brochure de la pièce portait en épigraphe

Il nous lègue une gloire.
Que rien ne peut ternir;
Français, à sa mémoire
Donnons un souvenir.

Le cri final était : « Vive Bonaparte ! »

Cet enthousiasme était d'ailleurs en contradiction avec l'histoire En effet, nous lisons dans les mémoires de M. Charles d'Og... (1822)

«... Vivant avec lui, je pouvais juger sa conduite, et malgré sa sévérité, je m'aperçus bientôt qu'il aurait de bon cœur partagé les amusements de ses camarades, s'il n'eût pas voulu paraître singulier... Un jour qu'il s'aperçut que je l'observais, il s'efforça de donner le change. « J'étais, me dit-il, à examiner cette bande d'écervelés qui perdent le temps le plus précieux de la vie...»

Dans ces conditions, l'on comprendra que, contrairement à la version des vaudevillistes, la sympathie des écoliers pour leur camarade Bonaparte ne devait être que relative !

Bonaparte lieutenant d'artillerie, ou *1789 et 1800* comédie-vaudeville en deux actes, de MM. Xavier Duvert et Saint-Laurent fut jouée pour la première fois, le 9 octobre 1830, au Vaudeville (Edité chez Bezon, 29, boulevard Saint-Martin).

Le rôle de Napoléon était tenu par M. Perrin qui s'y montr mauvais. La scène se passait à Valence, en Dauphiné, chez Mme du Colombier.

Mario Proth, dans un ouvrage aussi curieux que peu connu nous le représente à cette époque comme pâle, maigre, grand admirateur de Rousseau, émettant de grandes pensées dans u charabia poétique, sorte de panaché de français, de corse et d'italien.

« Il alliait, dans sa mise stoïquement négligée, parfois même adroitement sordide, la simplicité mâle du guerrier à la sublime indifférence du rêveur.

« Il vivait de peu, pratiquant le petit pain arrosé d'un verre d'eau.

« Mme du Colombier, une écervelée de cinquante ans, en raffolait et le produisait partout. »

Il mangeait des cerises avec Mlle Caroline du Colombier, et l'on montra longtemps à Valence le tronc du cerisier.

Napoléon ayant écrasé la cinquième coalition entrait à Vienne et logeait à Schœnbrunn, palais de l'empereur d'Autriche. Le éjour à Schœnbrunn, et la tentative d'assassinat de l'étudiant Staaps sont le point de départ d'un drame de Dupetit et Régnier : *Schœnbrunn et Sainte-Hélène,* joué à la Porte Saint-Martin le 0 octobre 1830.

Le rôle de Napoléon fut admirablement rempli par Gobert. L'acteur Laferrière, qui jouait Frédéric Staaps, raconte dans ses némoires l'anecdote suivante :

« 150 vétérans appartenant à l'armée devaient figurer la garde mpériale. Ils étaient déjà rangés en ligne, Gobert parut ; l'exclamation fut unanime. Gobert fit signe à l'un des soldats de s'approher, et d'une voix d'un incroyable accent de vérité : « Eh bien ! non brave, reconnais-tu ton Empereur ? » demanda-t-il. Le vétéran résenta les armes et s'écria avec attendrissement : « Oh ! oui, Sire, 'est bien vous ! »

— Maintenant, dit Gobert, mon épreuve est faite : on peut fraper les trois coups.

Regnier était le pseudonyme de Regnier d'Estourbes, qui avait ébuté sous le nom de Tiberge, par *Louisa*, et qui, après avoir onné aux Français une *Charlotte Corday* mourut à vingt-huit ns.

Outre les pièces que nous venons de nommer, voici quelques utres titres d'ouvrages représentés pendant cette seule année 1830 t mettant en scène Napoléon :

Napoléon au Paradis, à la Gaîté.

Joséphine, ou le Retour de Wagram, à l'Opéra-Comique. La nusique était d'Adam.

Napoléon à Berlin, aux Variétés, de Dumersan et Dupin.

Ce dernier était ce brave et excellent « père Dupin », mort cenenaire, il y a quelques années seulement, et qui, jusqu'à ses deriers moments, fut fidèle à son cher boulevard.

Quatorze ans de la vie de Napoléon, au petit Théâtre du Luxemourg.

Le fils de l'Homme, de Sue et Desforges.

Et nous en passons !

Bonaparte Consul tint sa cour à la Malmaison, près de Rueil. En 1831, Pixérécourt, Ducange et Sauvage donnent à la Gaîté un *Malmaison et Sainte-Hélène*. La pièce eut treize représentations et ne fut pas imprimée.

Napoléon aux Tuileries, comédie en un acte jouée au théâtre de Belleville le 1er janvier 1831.

Nous trouvons ensuite l'*Empereur ou l'Homme du Siècle* précédé du « Treize Vendémiaire, prologue d'une grande histoire ». L'ouvrage était signé Prosper, pseudonyme cachant MM. Ferdinand Laloue, Adolphe Franconi, Le Poitevin et Saint-Alme.

Le rôle de Napoléon était tenu par l'acteur Dauguin.

Au dernier tableau, Cambronne se bornait au « La garde meurt et ne se rend pas ! » Mot historique qui vaut bien l'autre.

Les spectateurs recevaient un programme de huit pages, imprimé sur papier rose.

Arrêtons-nous un instant à l'*Homme du Siècle*, qui eut un gros succès à l'époque, et que l'on peut considérer comme la *pièce-type* du moment au point de vue napoléonien.

Le prologue se passe devant l'Eglise Saint Roch et le douzième tableau montrait Waterloo.

Un détail. La toile tombe sur les cris de *En Allemagne!* et la brochure ajoute aussitôt en indication scénique : « Tous les regards se portent *vers l'Angleterre.* »

Plus trois apothéoses :

1re apothéose. — La barque impériale brisée contre le rocher de Sainte-Hélène.

2e apothéose. — Un tombeau que la France réclame. (C'est longtemps après, en 1840, que les restes de Napoléon furent ramenés en France).

3e apothéose. — La ville immortelle.

Comme on le voit, les spectateurs en avaient pour leur argent.

Il fallait, à côté du nom prestigieux de l'Empereur, peu de chose pour exciter l'enthousiasme des spectateurs.

Des dialogues comme ceux-ci suffisaient :

1er GRENADIER. — Tu as vu le petit caporal?

2e GRENADIER. — Oui! il m'a pincé l'oreille, et m'a appelé vieille bête.

1er GRENADIER *(la larme à l'œil).* — As-tu de la chance. Oh! le grand homme!

Ou bien :

— Sire, je n'ai pas trouvé les clés de la ville; mais j'ai pris les portes.

Ou bien encore :

L'Auvergnat. — Je le tuerai l'ogre de Corche qui chaigne à lanc notre pauvre pays.

L'Empereur *(découvrant sa poitrine)*, — Eh bien! frappe!... e suis Napoléon.

L'Auvergnat *(avec enthousiasme)*. — Vive l'Empereur!

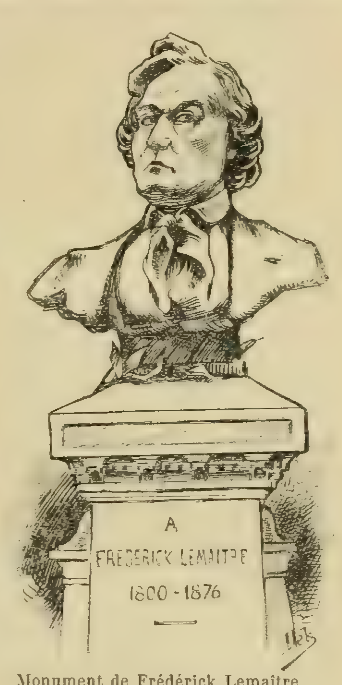
Au sujet de ces exhibitions militaires, un contemporain écrit :

« Ces ouvrages ont surpassé en magnificence, en mise en scène, ut ce qu'on avait vu jusqu'a-rs. Le Cirque nous a saturés de oire, étouffés sous les lauriers; lus on montrait le grand homme peuple, plus celui-ci battait des ains, ivre de son Empereur. »

Nous trouvons ensuite :

L'*Empire*, drame en trois actes.

Napoléon Bonaparte, ou trente is de l'Histoire de France, par lexandre Dumas père (Odéon), x actes, vingt-trois tableaux, présenté en 1831. Frédérick Le-aître jouait avec une énergie et ne maëstria sans égale le rôle de Empereur qu'il tint, à toutes les prises, jusqu'en 1848.



Monument de Frédérick Lemaître
(Récemment inauguré).

Alexandre Dumas raconte dans s *Mémoires* qu'un soir après ner, Harel, directeur de l'Odéon, i déclara qu'il était son prison-er, et qu'il ne sortirait pas avant avoir fourni *un Napoléon*.

Dumas prit la chose gaiement, fit apporter les Mémoires de Bourrienne, « Les Victoires et onquêtes », et le neuvième jour, la pièce était prête.

« On avait poussé l'attention, écrit Alexandre Dumas, jusqu'à voyer chez moi chercher mon pantalon à pieds! Le même soir, plutôt le même matin, je me mis au travail, et je trouvai le le de l'espion et la division du drame. Le rôle de l'espion ouvé, tout l'était. Quant à la division du drame, elle était onnée par l'Histoire elle-même. — De Toulon à Sainte-Hélène!... 'avait dit Harel. Je dépenserai 100.000 francs s'il le faut.

« Il était difficile de me laisser plus de marge. Dès le lendemai matin, je me mis à écrire.

« Huit jours après, le drame était fini. Il avait vingt-quatr tableaux et comportait 9.000 lignes. »

Ce drame contient de fort belles scènes, et la création de l'es pion auquel Napoléon a fait grâce de la vie, et qui ne survit pas son protecteur, est une des meilleures du géant de Villers-Cotterets

Cependant dans le *Mousquetaire* du 27 novembre 1853, Duma écrit : « J'avais donné trois pièces : une mauvaise, *Napoléon Bona parte;* une médiocre, *Charles VII;* une bonne, *Richard Darling ton.* »

L'une des causes du gros succès de la pièce, en dehors du suje traité et de l'auteur, fut Frédérick Lemaître qui faisait Napoléon

On a beaucoup parlé du grand acteur ces derniers temps, à pro pos du monument qui vient de lui être élevé. Qu'on nous permett donc de citer ici les lignes émues que Victor Hugo lui a somptueu sement consacrées :

« Je salue dans cette tombe le plus grand acteur de ce siècle le plus merveilleux comédien peut-être de tous les temps.

Il y a comme une famille d'esprits puissants et singuliers qui s succèdent et qui ont le privilège de réverbérer pour la foule et d faire vivre et marcher sur le théâtre les grandes créations de poètes; cette série superbe commence par Thespis, traverse Rosciu et arrive jusqu'à nous par Talma; Frédérick Lemaître en a été dans notre siècle, le continuateur éclatant. Il est le dernier de ce grands acteurs par la date, le premier par la gloire. Aucun come dien ne l'a égalé, parce qu'aucun n'a pu l'égaler; les autres acteurs ses prédécesseurs, ont représenté les rois, les pontifes, les cap taines; ce qu'on appelle les héros, ce qu'on appelle les dieux; lu grâce à l'époque où il est né, il a été le peuple. Pas d'incarnatio plus féconde et plus haute. Étant le peuple, il a été le drame; il eu toutes les facultés, toutes les forces et toutes les grâces d peuple; il a été indomptable, robuste, pathétique, orageux, char mant; comme le peuple, il a été la tragédie et il a été aussi l comédie. De là sa toute-puissance : car l'épouvante et la pitié son d'autant plus tragiques qu'elles sont mêlées à la poignante ironi humaine. Aristophane complète Eschyle; et ce qui émeut le plu complètement les foules, c'est la terreur doublée du rire. Frédéric Lemaître avait ce double don : c'est pourquoi il a été, parmi tou les artistes dramatiques de son époque, le comédien suprême. »

De son côté, Auguste Vacquerie, dont Frédérick incarna le *Tragaldabas*, écrivait :

« Frédérick Lemaître n'est pas un acteur : c'est un drame. Drame gigantesque, inépuisable, réel, idéal, fantastique, joyeux, sinistre, endre, cruel. C'est lui qu'on va voir, et non le prétexte quelconque que le premier gâcheur venu a pu fournir à son inspiration. J'ai eu souvent quelque peine à retenir un éclat de rire quand après une représentation du glorieux comédien, j'entendais nommer l'auteur. Auteur de quoi ? De Frédérick . . . .

« Frédérick, c'est le drame. Il est comique et tragique, il fait rire et il fait frissonner ; il va de Macbeth à Falstaff. Frédérick, c'est le peuple. Avant lui, le théâtre n'avait de pitié que pour les rois. Tout ce qui n'était pas roi ou pour le moins prince était livré à la comédie, c'est-à-dire à la moquerie, au ridicule, à la chaise percée d'Argan, aux seringues de M. de Pourceaugnac, aux coups de bâton de Géronte. Jamais un acteur du genre sérieux ne serait descendu à exprimer les souffrances d'un ouvrier. On admirait l'audace de Talma qui, une fois dans sa vie, avait osé jouer un bourgeois ! Le drame et Frédérick ont donné un coup de pied dans ces barrières iniques. Tous les hommes sont égaux devant eux. Frédérick ne dédaigne personne, il est à tous ceux qui pleurent, il est aussi triste, aussi grand, aussi idéal, aussi héroïque dans un chiffonnier que dans un duc. »

Par ces deux citations, nos lecteurs peuvent se faire une idée approximative de ce que fut celui qui joua, non pas avec le plus d'exactitude — il était de trop haute taille — mais avec le plus de génie et d'ampleur le personnage de Napoléon.

Un mot encore à propos de la pièce de Dumas.

Le dramaturge écrivait tout à l'heure avec quelque fierté : Harel était prêt à dépenser cent mille francs.

On voit bien qu'on était en 1831 puisque, malgré sa proverbiale prodigalité, Dumas père ne prévoyait pas de budget plus formidable pour une pièce à grand spectacle luxeusement montée : que dirait-il donc, s'il vivait à l'époque de la *Poudre de Perlinpinpin !*

L'année 1831 est célèbre, dans les fastes du théâtre napoléonien par l'interdiction d'un drame intitulé le *Procès d'un Maréchal de France*, qui se terminait par la mort du maréchal Ney.

Cette pièce, (4 actes de Fontau et Dupenty) avait dû être jouée à la Porte Saint-Martin à la fin de 1830.

Le procès des ministres de Charles X soulevait alors une grosse émotion.

On craignit des comparaisons, des bruits dans la salle et dans la rue, bref le ministre de l'Intérieur pria les deux auteurs de ne pas donner suite à leur projet.

Ceux ci consentirent, mais, plusieurs mois, après, portèrent leur manuscrit aux Nouveautés.

Le jour de la première représentation arriva.

A midi, le directeur reçut du préfet de police l'ordre de ne pas jouer.

Il refuse, on envoie un commissaire de police et des gardes municipaux, la foule gronde, bref, en désespoir de cause, le directeur annonce que le *Procès d'un Maréchal de France* ne sera pas joué ; mais qu'on le remplacera par... le *Voyage de la Liberté*, titre qui, dans la circonstance parait quelque peu narquois.

Le lendemain, les deux auteurs assignèrent le préfet de police et le ministre devant le tribunal de Commerce, qui se déclara incompétent.

Alors, Fontau et Dupenty firent imprimer leur pièce avec la mention :

Non représentée au théâtre des Nouveautés le 22 octobre 1831, par ordre de l'autorité supérieure.

Immédiatement après, venait, en épigraphe, l'article 7 de la Charte de 1830.

Les Français ont le droit de publier et faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois : la censure ne peut jamais être rétablie.

C'était amusant, mais le drame n'en demeura pas moins interdit.

Nous verrons plus tard, en 1848, le maréchal Ney mis de nouveau à la scène, cette fois par d'Ennery.

Le duc de Reischtadt mourut en 1832. Peu après, on joua au théâtre du Panthéon la *Mort du Roi de Rome*, vaudeville en un acte. Jules Janin, dans son feuilleton (septembre 1833), s'élève contre « ce peuple qui joue avec le crâne du vieux soldat et le crâne de l'enfant ».

(A suivre.) P. PELTIER-d'HAMPOL.

ARTISTE ÈS CRIMES [1]

(Suite et fin.)

Il s'arrêta un moment encore, pour permettre à la société de se remettre de la surprise qu'elle avait eue en apprenant que les bijoux volés étaient les siens.

— Le lot me fut envoyé par la douane de Boston. Je dis au commerçant de faire ainsi, ayant constaté que les marchandises peuvent être reçues dans un moindre délai à Boston qu'à New-York. Étant prévenu par mon courtier que les bijoux étaient prêts à être livrés j'allai à Boston et on me les remit. Je plaçai le paquet dans un sac particulier qui avait été fait pour moi, sur mes ordres, et je l'emportai dans ma chambre, à l'hôtel Vendôme. Plus tard, dans la même journée, je rencontrai M. Randolph et allai avec lui au théâtre. Il devait retourner à New-York par l'express de minuit et je l'accompagnai à la gare. Pendant que nous attendions notre tour pour prendre les billets, vous pouvez vous imaginer mon étonnement en voyant une femme passer et monter dans le train, ayant mon sac à la main. Je ne pouvais me tromper, le sac étant d'une forme et d'une couleur spéciales. Je compris immédiatement que j'avais été volé. Il était inutile de retourner à mon hôtel : c'eût été du temps perdu. Si par miracle il existait deux sacs semblables, le mien était sûrement à l'hôtel. J'étonnai M. Randolph en lui offrant de l'accompagner, ce que je fis et j'entrai dans le même compartiment que lui. Pendant que je réfléchissais à ce que je devrais faire, sachant qu'une fois le train en marche mon voleur serait en sûreté jusqu'à New-Haven, M. Randolph commença à vanter M. Barnes, et, comme un éclair, il me vint à l'esprit que là était mon salut. Je déroberais au voleur ma propriété. De telle sorte que, si j'étais pris, je ne pouvais pas être emprisonné et que, si

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

je n'étais pas pris, non seulement je gagnerais mon pari, mais j'aurais l'excitation et la satisfaction que j'avais souhaitées. Une chose menaça de s'opposer à mes plans. M. Barnes, par un singulier hasard, monta dans la même voiture, dans le compartiment à côté du nôtre, et entendit notre conversation. Je n'avais naturellement pas compté là-dessus.

— Vous l'avez cependant pris en considération, interrompit M. Barnes.

— Vous voulez dire que je refusai de dire à M. Randolph ce que j'avais l'intention de faire, en remarquant qu'on pourrait m'entendre et que je pourrais même parler au bénéfice d'un détective qui aurait écouté ? C'est vrai ; mais je ne pensais pas qu'il en était ainsi. C'était simplement un excès de précaution, et cela montre seulement que nous ne pouvons jamais être trop prudents quand nous voulons tenir une chose secrète. Plus tard, cependant, je vous entendis vous lever, et, regardant à travers les rideaux, je vous vis assis ou plutôt couché dans un lit, du côté opposé, et dont les rideaux étaient tirés. Je supposai immédiatement que vous deviez être un détective. Mon compagnon fut bientôt endormi ; mais, avec cent mille dollars de bijoux en jeu, je ne pouvais dormir. Je me demandais ce que j'allais faire. Je pense pourtant que je dois avoir somnolé, car je sais que je tressaillis en découvrant subitement que nous n'étions pas en marche. Je regardai par la fenêtre, dont j'étais heureusement voisin, et vis que nous étions entrés en gare de New-Haven. Comme un éclair j'eus la pensée que le voleur pourrait alors quitter le train. J'allais me lever quand, à mon étonnement, j'aperçus un homme se glissant le long du wagon. J'étais du côté opposé à celui par lequel les voyageurs allaient sortir, et l'allure étrange de cet homme me força à le surveiller. Il passa si près de moi que j'aurais pu le toucher si la fenêtre avait été ouverte, et, à ce moment, la lumière d'une lampe électrique me fit voir qu'il avait mon sac. La voleuse avait déjà été volée. L'homme s'approcha d'un coffre à charbon et poussa le sac derrière. Puis il revint vers le train et y remonta. Je me dis : « Cet individu est un artiste. Il restera dans le train jusqu'à ce que le vol soit découvert, si c'est nécessaire, et se laissera même fouiller. Puis il reviendra tranquillement et reprendra le sac et les bijoux. » Je devais agir vivement. Mais si je descendais du train, je savais que le détective me verrait. C'est pourquoi je baissai la glace et passai adroitement par la fenêtre. Je pris rapidement le sac, courus

au bout de la gare et trouvai un endroit où je pouvais le cacher sous le quai. Puis je regagnai mon lit, et je vous assure que je dormis très bien.

La société applaudit en entendant comment le vol avait été commis. M. Mitchel s'inclina.

— Attendez, nos amis, ce n'est pas tout encore : la femme qui m'avait volé eut l'audace inouïe de se plaindre de sa perte et même elle fut si furieuse qu'elle en devint désespérée. J'ai des raisons de croire qu'elle avait un complice dans cet homme et que, le soupçonnant de l'avoir volée, elle aurait voulu pouvoir témoigner contre lui, comptant échapper elle-même. Tandis que nous roulions vers New-York, M. Barnes décida qu'on devait fouiller tout le monde. J'ai joui de cela, je vous assure. C'était si amusant de le voir chercher à New-York ce que je savais être à New-Haven. En même temps, je désirais retourner à New-Haven aussitôt que possible. Ayant ce but en vue, j'invitai M. Barnes à déjeuner avec moi. Je m'efforçai de lui faire croire que je désirais qu'il fût le seul détective qui me surveillât; mais, en réalité, je voulais découvrir s'il pouvait mettre immédiatement un espion à mes trousses, c'est-à-dire s'il avait déjà un espion au Grand Central. C'était, en effet, le cas. C'est pourquoi je fus obligé de retourner à mon hôtel comme si je n'avais aucun désir de quitter la ville. Dans la suite j'échappai à l'individu, grâce aux ponts si commodes du chemin de fer aérien. J'allai à New-Haven, je trouvai le sac et le déposai à l'hôtel voisin, en priant qu'on le gardât avec soin. Mon but était clair. Je savais bien que les journaux parleraient du vol, et que, en agissant d'une manière suspecte à l'hôtel (naturellement, j'étais déguisé) l'attention serait attirée. C'est ce qui arriva, et les bijoux furent mis sous la garde de la police, la plus sûre place pour eux, en ce qui me concernait. Messieurs, voilà l'histoire du crime que j'ai commis. Je n'ai plus maintenant qu'à montrer le reçu de la douane de Boston et ma quittance du commerçant de Paris, le tout bien en règle, pour pouvoir recouvrer en toute justice ma propriété. Êtes-vous satisfait, Monsieur Randolph?

— Complètement. Vous avez bien gagné votre pari, et j'ai sur moi un chèque pour le montant de la somme que vous voudrez bien accepter avec mes félicitations.

— Merci beaucoup, dit M. Mitchel en prenant le chèque; je le prends car, j'en ai besoin tout de suite, comme vous allez l'ap-

prendre. Maintenant, je vais vous vous raconter la véritable histoire de l'autre vol.

A ces mots, tous furent très étonnés. M. Thauret sembla quelque peu nerveux.

Il mit une main sur son verre de bordeaux et l'y laissa un moment après en avoir bu une gorgée.

— Vous vous souvenez tous que j'ai été malade, à Philadelphie, au moment de la fête d'Ali-Baba, continua M. Mitchel. Je me flatte d'avoir accompli là le tour le plus artistique de toute l'affaire. Quiconque m'aurait vu aurait été persuadé que j'étais réellement malade; cependant, en fait, mon mal avait été amené par des drogues que m'avait administrées exprès un médecin, sur mon désir, et pour des motifs que je lui exposai. Je devinais que j'avais été suivi à Philadelphie, et je pris soin de n'être pas surveillé de trop près, comme le sait M. Barnes. Cependant, je m'attendais à ce que, après l'affaire, M. Barnes vînt lui-même me voir à Philadelphie, et ma maladie voulue devait le mystifier. Mais n'anticipons pas. Après le vol du train, la femme fut assassinée. Par un étrange hasard, paraît-il, elle était dans la maison même où ma femme vivait alors. Je savais que d'autres circonstances semblaient m'accuser. Mais j'avais un avantage sur le détective, car je savais que l'homme qui avait volé les bijoux à la femme, ne les retrouvant pas à New-Haven, avait dû être furieux. Jugeant la femme d'après lui-même, il pouvait supposer qu'elle les avait retirés du sac elle-même, puis, sur cette légère espérance, il pouvait être retourné vers cette femme, et, en avouant le vol du sac, avoir essayé de lui faire confesser qu'elle avait encore les bijoux? Ne réussissant pas en ceci, ne pouvait-il pas, dans un accès de colère, ou pour l'empêcher de parler, lui avoir coupé la gorge?

— Vous faites erreur, ici, Monsieur Mitchel, dit le détective. La femme fut tuée pendant qu'elle dormait; il n'y eut pas de lutte.

— Même alors, nous pouvons nous imaginer l'homme entrant en tapinois dans la maison et tuant la femme pour pouvoir chercher les pierres sans être dérangé, et aussi pour se débarrasser d'une complice dont il n'avait plus besoin. Du moins, c'est là ce que je supposais. De plus, j'étais convaincu que je connaissais l'individu.

A ce moment, M. Thauret étendit nerveusement la main vers son verre de vin; mais, avant qu'il pût l'atteindre, M. Barnes l'avait saisi et vidé jusqu'au fond.

M. Thauret semblait livide de rage et un incident dramatique se passa, inaperçu du reste de la société : M. Thauret se tourna vers M. Barnes et sembla sur le point de faire une sortie, quand celui-ci se renversa légèrement sur le dossier de sa chaise et montra d'une façon significative à son voisin le canon brillant d'un revolver qu'il tenait dans sa main sous la table.

Cela ne prit qu'un instant.



« J'ai sur moi un chèque que vous voudrez bien accepter ».

Aussitôt après, les deux hommes calmes, froids, semblèrent, comme tous les autres, uniquement intéressésà l'histoire.

— Quand je dis que je pensais connaitre l'individu, continua M. Mitchel, j'avance une assertion dont l'explication vous intéressera. En premier lieu, je vis l'individu qui avait caché le sac dans la gare de New-Haven. Pourtant, je ne vis que rapidement son visage et n'aurais pas été sûr de le reconnaitre. J'appelle votre attention maintenant sur ce fait que de très légers incidents

conduisent parfois à des soupçons qui, lorsqu'on s'y arrête, peuvent éclaircir un mystère. Avant le vol du train, j'avais rencontré, un soir, à mon club, un homme, ou plutôt je l'avais vu jouer aux cartes et je conçus l'idée que cet individu trichait. Quelques jours après le vol, je rencontrai de nouveau cet homme M. Barnes était présent et une intéressante conversation eut lieu. Je me tenais à part, prétendant être occupé ailleurs, mais en réalité j'étais intrigué par la figure de cet individu, qui me semblait étrangement familière. Naturellement je l'avais vu au cercle; mais, malgré moi, j'avais un sentiment instinctif qui me disait que je l'avais aussi vu autre part. Au bout d'un instant je l'entendis dire qu'il avait été dans le train la nuit du vol et qu'il avait été le premier fouillé. Quelque temps après, il paria avec M. Barnes que les différentes théories qui avaient été émises sur la manière dont le voleur avai caché les bijoux étaient toutes erronées. Cette remarque me con firma dans l'idée que le voleur était devant moi. Je n'avais pas encore entendu parler du meurtre alors. On doit se rappeler que certaines circonstances me compromettaient étrangement, s bien que, en dehors de mes devoirs de société, il était d'une importance capitale pour moi que je me misse à même de pouvoi prouver la culpabilité de cet homme. Je formai un plan quelqu peu hardi. Je me fis l'ami de cet individu. Je l'invitai à venir m voir un soir, puis l'accusai d'avoir triché aux cartes. Il prit d'abor une attitude menaçante; mais je restai calme et l'étonnai peut-êtr en lui proposant de former une association par laquelle nou pourrions rouler tous les richards du cercle. Je lui laissai com prendre que je possédais en réalité moins d'argent qu'on ne l croyait, et que ce que j'avais venait des tables de jeu du con tinent. Il avoua alors qu'il avait un « système », et, à partir de c moment-là, nous fûmes bons amis, quoique je ne croie pas qu'i ait jamais eu complète confiance en moi. J'appris de lui que so partenaire au jeu, où je l'avais surpris trichant, était complètemen innocent, et je lui fis promettre de ne plus jamais jouer avec lui car j'avais découvert qu'on avait parlé de lui aux détectives d cette partie, et je savais qu'ils surveilleraient les deux homme quand ceux-ci joueraient aux cartes. Je préférais être partenair moi-même dans de telles circonstances. Ayant quelque peu gagn la confiance de l'individu, tout était prêt pour dérouter le détectiv et aussi pour gagner mon pari, tout en prenant au piège celu que je soupçonnais. J'avais combiné la fête d'Ali-Baba. Je montra

n jour à M. Barnes le rubis que je comptais donner à ma femme. [n même temps, je lui dis que, s'il arrivait à la conclusion que étais innocent du vol commis dans le train, il devait se souvenir ue j'aurais cependant à commettre un crime, comme cela avait té entendu. Puis j'arrangeai que la fête eût lieu la veille du nou-el an au soir, le jour même où mon mois expirait. Je savais que out ceci conduirait le détective à croire que j'avais l'intention de oler ma fiancée, crime pour lequel j'aurais pu échapper à la ondamnation avec son aide. Là, il se trompa sur mon compte. e n'aurais pas voulu, pour une somme trois fois plus considérable, ue son nom fût mêlé à une telle histoire. Elle ne savait absolu-ent rien de mes intentions et ignorait aussi à ce moment les étails du vol du train ; elle n'était pas préparée à offrir la moindre ésistance au voleur, qu'elle pourrait supposer être moi-même. uis, après avoir pris mes dispositions, au dernier moment je les omplétai en demandant à ma fiancée de porter l'épingle de rubis ans ses cheveux. J'allai à Philadelphie et j'ai feint d'être malade ; ais j'échappai à l'espion et arrivai moi-même. Je supposais que [. Barnes serait présent et j'avais arrangé que, s'il en était ainsi, serait sûrement un des dominos des quarante voleurs: J'avais vité celui que je soupçonnais à prendre le rôle d'Ali-Baba ; mais persuada habilement à quelqu'un d'autre de choisir ce costume, endossa lui-même l'habit d'un des quarante voleurs. Cela 'obligea à me promener et à parler à chacun ; à ma satisfaction, découvris mon homme et M. Barnes, au son de leurs voix. Au bleau final, M. Barnes, qui surveillait évidemment Ali-Baba, saya d'arriver près de lui, et, par hasard, se trouva placé juste errière mon homme. Craignant qu'il n'entravât mes plans, je me açai derrière lui.

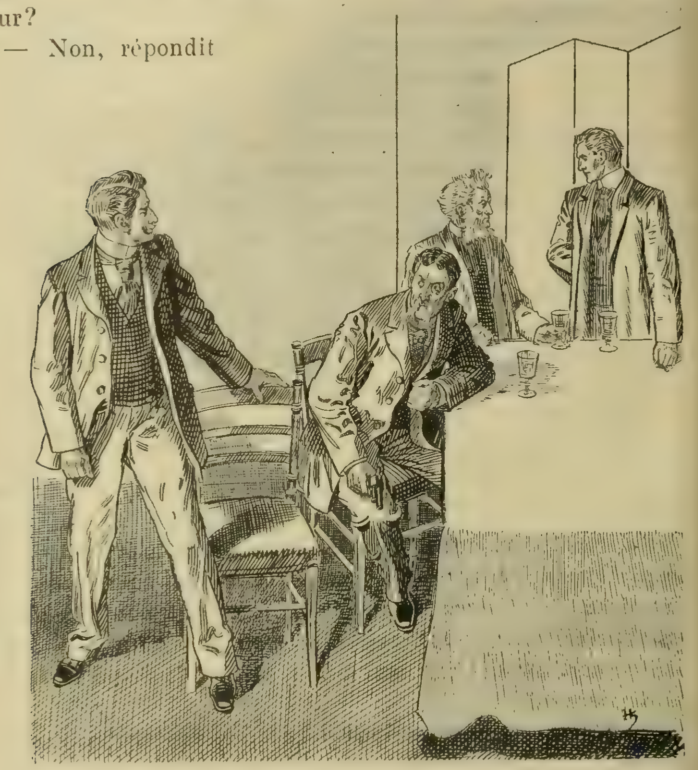
Mon projet était de pousser l'individu à prendre le rubis, ce qui, l le faisait, me prouverait que mes soupçons étaient au moins ndés. C'était peut-être une folle entreprise, mais elle réussit. avais arrangé les choses de telle sorte que chacun devait passer vant le Sultan et lui faire un salut. En faisant ainsi, comme ma ncée était assise par terre, le rubis de ses cheveux serait à rtée de la main, et celui qui connaissait sa grande valeur pour-it facilement le prendre. Je m'attendais à ce que mon homme le isît et je le vis retirer doucement le rubis. Immédiatement . Barnes s'avança pour l'appréhender ; mais je retins le détective r derrière, puis le poussai dans la foule qui avançait, et, pen-

dant la confusion qui suivit, je m'échappai de la maison
M. Mitchel se tut, et le silence se fit.

Tous sentaient; plutôt qu'ils ne savaient, qu'une tragédie étai imminente. M. Thauret, cependant, dit au bout d'un instant :

— N'allez-vous pas nous dire le nomde ce rusé voleur?

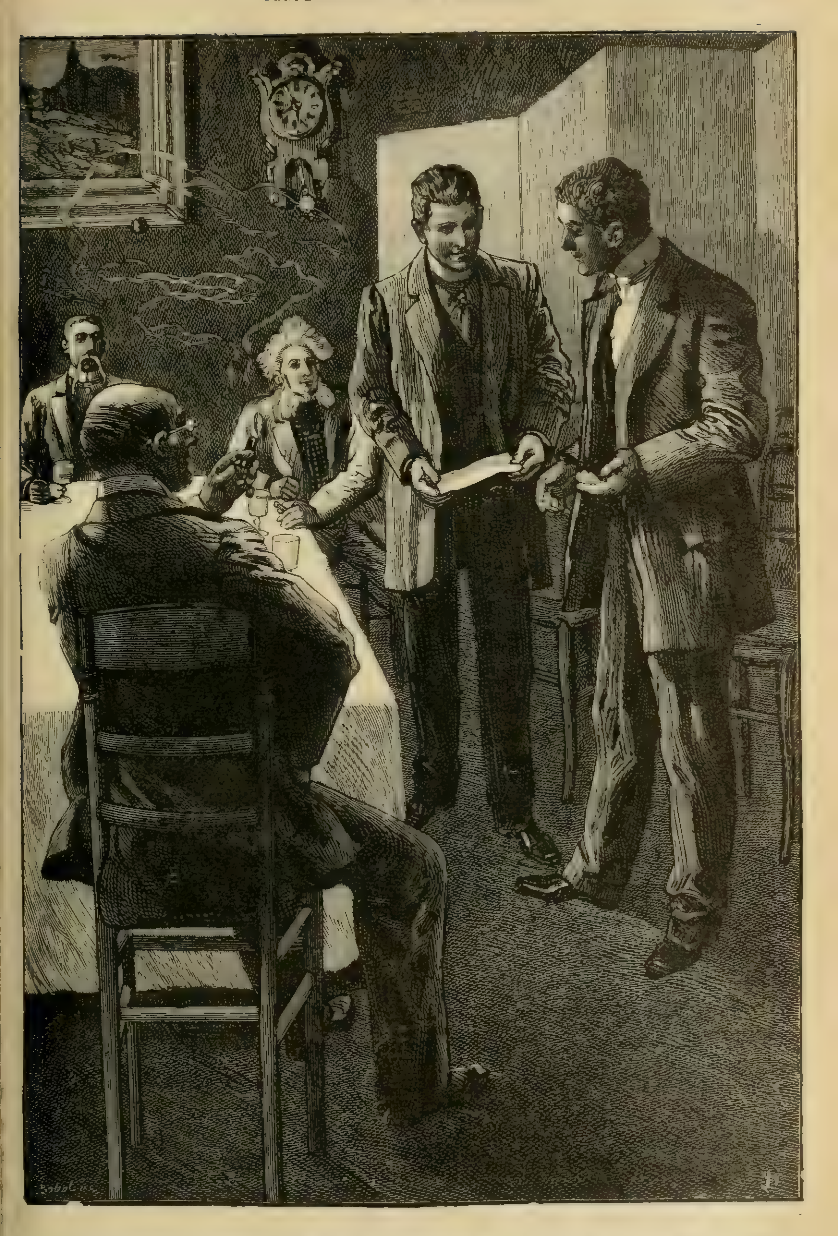
— Non, répondit



L'agent montra à son voisin le canon brillant d'un revolver.

vivement M. Mitchel. Mais vous avez tort d'appeler mon su. pect un rusé voleur. Si le crime était reconnu comme professio comme, par exemple, le jeu dans Wall street, cet homme com terait comme un « opérateur hardi ». Je dois avouer que j'a mire son courage. Mais je ne puis mentionner son nom, n'étant p à même de prouver qu'il est le coupable.

— Je croyais que vous l'aviez vu voler le rubis? dit M. Thaure



« Non seulement, dit M. Mitchel, vous avez gagné la jeune fille, mais aussi ce chèque. »

— En effet; mais, comme j'ai été moi-même soupçonné du vol, ma déposition serait insuffisante. Laissez-moi vous dire ce que j'ai fait depuis. La grosse affaire pour moi était peut-être d'empêcher la vente du rubis. Cela ne me fut pas difficile, car il est connu dans le monde entier. Je prévins tous les commerçants, et fis savoir à mon homme que je l'avais fait. Je désirais aussi ajourner le « dénouement » jusqu'à ce soir, moment auquel mon pari avec M. Randolph serait réglé. Je découvris bientôt que mon suspect était assez disposé à épouser une riche jeune fille américaine. Il me questionna adroitement sur la fortune qui devait revenir à ma jeune belle-sœur et je répondis de façon à ce qu'il dirigeât ses vues de ce côté. Puis, je fis une chose que je n'aurais peut-être pas dû, mais je me sentais maître de la situation et capable de diriger les événements. Je pariai, avec Dora, qu'elle n'arriverait pas jusqu'à ce soir sans être fiancée, et je stipulai que, si on lui faisait des avances, elle ne devait ni refuser ni accepter le soupirant. Je lui dis aussi, quoique sans explications, que, en agissant ainsi, elle m'aiderait beaucoup à gagner le pari.

Cela explique ce que Dora entendait quand elle demanda à M. Randolph si, pour lui, l'argent pèserait dans la balance. Quand elle accepta le pari avec M. Mitchel, elle était irritée contre M. Randolph, qui, tant qu'il soupçonnait son ami, hésitait à se rapprocher de lui par un mariage. Cela le rendait moins empressé auprès de Dora; aussi n'avait-elle pas pensé à lui comme prétendant, lorsqu'elle tint le pari. Quand il fit sa déclaration, elle sentit dans quelle impasse elle s'était mise, et en fut toute troublée, mais cependant, décidée à gagner le pari, elle agit comme on a vu plus haut.

A ce moment-là, bien que M. Mitchel n'eût pas mentionné le nom du criminel, plusieurs de ceux qui étaient présents savaient de qui il s'agissait.

M. Randolph dit avec feu :

— Alors, cela m'explique...

Il s'arrêta, confus.

— Oui, dit M. Mitchel en souriant, cela explique tout ce qui vous a tourmenté. Ne soyez pas fâché du temps pendant lequel il vous a fallu attendre, car non seulement vous gagnez la jeune fille, mais encore ce chèque : je le lui dois. Messieurs, buvons à la santé et au bonheur de M. Randolph !

Il se fit un silence significatif. Les hôtes sentaient peser une contrainte; ils comprenaient que quelque chose allait advenir, et attendaient anxieusement.

M. Mitchel continua :

— Messieurs, voilà la fin de mon histoire; j'ai engagé M. Barnes à suivre les indices que je lui donnai et à les démêler s'il pouvait. Écoutons son rapport.

XVIII

LE RÉCIT DE M. BARNES.

— Messieurs, commença M. Barnes en se levant, je ne suis qu'un homme comme les autres, exerçant une profession que quelques-uns sont disposés à mépriser, mais qui me semble à moi un devoir pour celui qui se sent les qualités nécessaires. Notre hôte ferait un admirable détective; mais je suppose qu'il a une tâche plus élevée à accomplir. En vous priant d'excuser la manière dont je vais vous parler, n'étant aucunement orateur, je vous dirai le peu que j'ai fait, vous faisant remarquer tout d'abord que, sans l'inappréciable assistance de M. Mitchel, j'aurais été impuissant. J'ai trouvé, dans la chambre où le crime fut commis, un curieux bouton, s'appareillant si bien avec une parure de M. Mitchel que cela semblait indiquer une participation quelconque au crime. Entraîné par cette supposition, je perdis beaucoup de temps; cependant, ma peine ne fut pas entièrement inutile, car je découvris que le vrai nom de la femme assassinée était Rosa Montalbon, ce qui m'aida beaucoup dans mes recherches ultérieures. Enfin, j'abandonnai l'idée de la culpabilité de M. Mitchel, et le lui avouai franchement. Il me dit alors le nom du bijoutier auquel les boutons avaient été commandés, et je traversai l'Atlantique. Le bouton trouvé était imparfait : ce fut mon point de départ. Grâce à des lettres de recommandations que M. Mitchel me donna, j'arrivai à obtenir l'aide des joailliers. Ils me donnèrent le nom de l'homme qui avait sculpté les camées pour eux, mais dont ils avaient perdu la trace : ils ignoraient l'existence du bouton défectueux. Il me fallut plus d'un mois pour retrouver cet homme, même avec l'aide de la police de Paris. Enfin, je l'atteignis et il me dit avoir vendu le bouton à un ami que je trouvai au bout de

quelque temps; il convint avoir eu le bouton en sa possession, mais l'avoir donné à une femme. Je finis par découvrir cette femme qui reconnut aussi le bouton, mais prétendit qu'il lui avait été volé par une autre femme, qu'elle dépeignit comme devant être une créole. Ainsi enfin j'arrivai, sur les traces de la Montalbon, tel était le nom qu'elle portait en France et sous lequel il était plus facile de la suivre. J'appris bientôt qu'elle avait un compagnon, Jean Molitaire. Je découvris facilement que ce Molitaire avait été employé par le joaillier de Paris comme commis expéditeur. C'est lui qui avait écrit les deux descriptions des bijoux, dont l'une avait été trouvée par moi dans les vêtements de la femme, l'autre étant en possession de M. Mitchel. J'avais maintenant l'explication de cette double copie qui m'avait semblé suspecte.

Il paraît que Mitchel avait, une fois, acheté des papiers de valeur à la Montalbon, en la payant en diamants et en la recommandant à des joailliers de Paris pour qu'elle pût les revendre.

— Cela, dit M. Mitchel, avait pour but de lui faire quitter ce pays, et aussi de pouvoir rentrer en possession des diamants par le marchand. Ce que je fis.

— C'est ce que me dit le joaillier. Ce fut au moment de cette vente qu'elle remarqua Molitaire. Peu de temps après, la seconde parure fut vendue à M. Mitchel. Le commis, évidemment, le savait, car il les emballa pour en faire l'expédition. Il a dû alors persuader à la femme de l'accompagner de l'autre côté de l'Atlantique, avec l'intention de voler les bijoux à M. Mitchel aussitôt qu'il les retirerait de la douane. C'est ce qu'on peut conclure du fait que, trois jours après l'expédition, l'homme quitta sa place, et, depuis ce moment, toute trace de lui comme de la femme fut perdue à Paris.

— D'où vous déduisez qu'ils ont suivi les bijoux, dit M. Mitchel.

— Évidemment. L'homme et la femme se séparèrent ici pour écarter les soupçons. Sous un faux nom, la femme réussit à se loger dans la maison même de votre fiancée, tandis que Molitaire descendait à l'hôtel Hoffmann, qui est tout près de votre hôtel. Dès que vous partîtes pour Boston, ils vous suivirent et s'installèrent dans le même hôtel. Vous retiriez les bijoux de la douane; ils pénétraient dans votre chambre et vous dévalisaient durant votre absence. Votre idée sur les faits et gestes du meurtrier, après

que vous fûtes rentré en possession des bijoux, est probablemen
exacte. Il retourna sur ses pas pour les chercher, espérant que la
femme ne les avait pas mis dans le sac, ou plutôt qu'elle les en avai
retirés, puisque c'est vous qui les y aviez mis. Je pense, Mes-
sieurs, qu'il ne reste plus rien d'obscur maintenant.

— Pardon, dit M. Thauret, je crois que vous faites erreur
Vous ne nous avez pas fait connaître cet homme... Commen
l'appelez-vous ? Jean Molitaire, n'est-ce pas ? Eh bien ! je ne
vois pas que vous ayez découvert la preuve de sa culpabilité.

— Je crois que si, dit M. Barnes.

— Pour moi, il reste un doute, dit M. Thauret, aussi froidemen
que s'il eût discuté une question sans grand intérêt. Vous avez di
que la Montalbon avait remarqué ce Molitaire lorsqu'elle vendi
ses diamants et que, plus tard, tous deux avaient disparu de Paris
La femme retourna à New-York. Mais comment pouvez-vous
prouver que Molitaire n'alla pas... disons en Russie ?

— Non, dit M. Barnes, il n'alla pas en Russie ! Supposez que
je vous dise que j'ai découvert que ce nom de Molitaire n'étai
qu'un pseudonyme, et que le véritable nom de l'homme étai
Montalbon ! Si nous nous souvenons alors que le nom de la
femme avait été coupé de tous ses vêtements, cela n'est-il pas
significatif ?

Ces paroles firent une légère sensation ; mais M. Thauret resta
impassible. Il répondit avec calme :

— Tout est significatif. Comment interpréteriez-vous ce fait, en
supposant que vous puissiez le prouver ?

— Ce Molitaire était réellement le mari de la femme assassinée
Ils s'étaient querellés bien des années auparavant, et elle était allée
à la Nouvelle-Orléans, où elle tint une maison de jeu, ayant appris
ce métier de lui. Quand ils se rencontrèrent à Paris, elle le recon-
nut. Alors l'individu, ayant l'idée de suivre les bijoux, trouva avan-
tageux de simuler une réconciliation, afin de se servir de la femme
comme d'un instrument. Après le meurtre, il était de son intérêt de
cacher le nom de Montalbon en coupant les marques des vête-
ments.

— Pardonnez-moi de pousser la discussion plus loin, dit
M. Thauret ; mais cela m'amuse. Vous me surprenez, Monsieur
Barnes, par la prompte façon dont vous interprétez les actions
humaines. Mais êtes-vous sûr d'avoir raison ? Supposez, par
exemple, que la femme ait coupé elle-même les marques, longtemp

uparavant, au moment où elle avait changé de nom, votre fait erdrait de son importance, n'est-il pas vrai? L'évidence absolue st si difficile à obtenir, voyez-vous. Si ce fait est faux, comment rouvez-vous que Molitaire ou Montalbon soit coupable? Ce n'est as un crime en lui-même que d'être le mari de cette femme?

— Non, dit M. Barnes, décidant que le moment était venu de iettre fin à la controverse. Le fait d'être le mari de cette femme 'a pas d'importance en lui-même. Mais si je me procure à Paris photographie de Molitaire, laissée par hasard dans sa chambre, si je le reconnais pour être le même homme que celui que I. Mitchel soupçonnait et attrapa volant le rubis, et si, à mon etour à New-York, je trouve le rubis sur cet homme même et que le reprenne, nous avons là quelques faits qui comptent.

— Vous avez repris le rubis? dit M. Mitchel étonné.

— Le voici, dit M. Barnes, le lui tendant.

M. Thauret se mordit les lèvres, mais, par un vigoureux effort, esta maître de lui.

— Monsieur Barnes, dit M. Mitchel, je suis fâché de vous désappointer ; mais ceci n'est pas mon rubis.

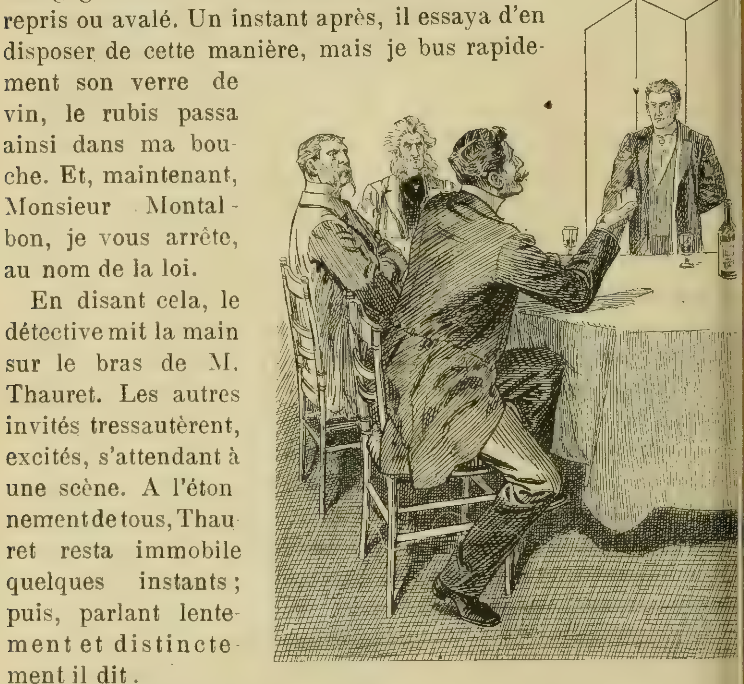
— En êtes-vous sûr? demanda le détective avec un clignement 'yeux.

— Oui; cependant vous méritez l'admiration, car, quoique ce e soit pas mon rubis, c'est bien la pierre qui a été volée. J'ai une ollection complète des doubles de mes bijoux, et, en faisant ma etite expérience, je n'ai pas voulu amorcer mon piège avec une ierre d'une si grande valeur. C'est pourquoi j'ai employé le double ue voici. Mais comment l'avez-vous retrouvé?

— Je suis à New-York depuis plusieurs jours et j'ai moi-même urveillé Montalbon. Hier, à ma grande surprise, il alla au quartier énéral de la police et demanda une permission pour visiter les ijoux volés, disant que, grâce à eux, il pourrait peut-être donner uelque éclaircissement sur le mystère. Sa requête fut satisfaite. oupçonnant quelque supercherie, j'obtins, peu après, une per- iission semblable, et une recherche, à l'aide d'un expert, me prouva ue le hardi coquin avait touché aux bijoux et s'était arrangé de çon à changer la pierre imitée pour la véritable qui était dans la ollection volée dans le train.

— Sapristi, dit M. Mitchel, c'est un artiste. Alors, je vous suis econnaissant après tout d'avoir retrouvé la véritable pierre; mais ites-nous comment vous avez fait cela?

— J'entendis Montalbon dire un jour qu'un sage voleur garderait un objet volé sur sa personne, pour qu'on ne puisse le découvrir sans qu'il le sache. C'est pourquoi j'acquis la certitude qu'i adopterait lui-même cette méthode. Quand la conversation de c soir atteignit un point où il fut évident que tout allait être découvert, l'homme, ici présent, laissa tomber le rubis dans son verre d bourgogne où il était invisible et à même d'être repris ou avalé. Un instant après, il essaya d'en disposer de cette manière, mais je bus rapidement son verre de vin, le rubis passa ainsi dans ma bouche. Et, maintenant, Monsieur Montalbon, je vous arrête, au nom de la loi.



« N'allez-vous pas nous dire le nom de ce rusé voleur?

En disant cela, le détective mit la main sur le bras de M. Thauret. Les autres invités tressautèrent, excités, s'attendant à une scène. A l'étonnement de tous, Thauret resta immobile quelques instants ; puis, parlant lentement et distinctement il dit.

— Messieurs, nous avons entendu plusieurs histoires, ce soir. Voulez vous écouter la mienne et retarde votre jugement de quelques moments ?

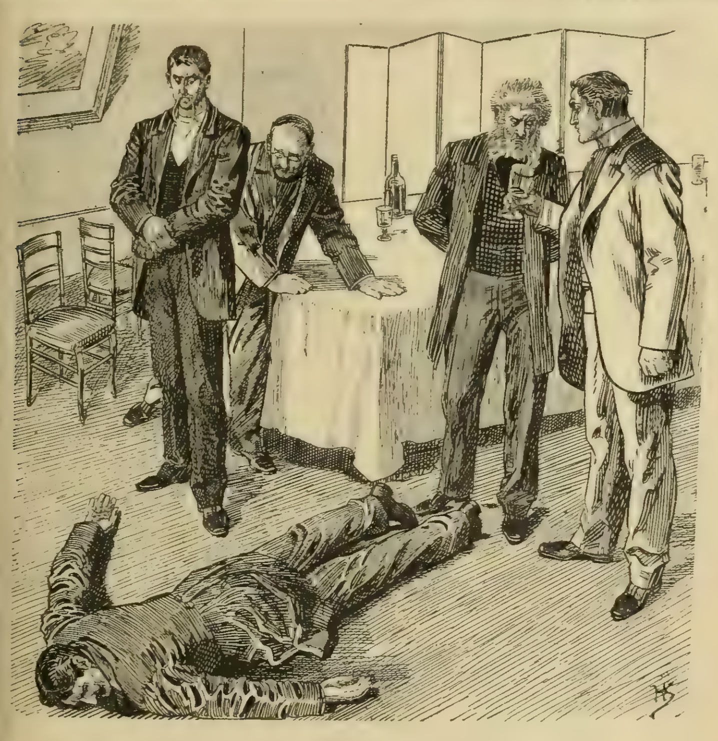
— Nous vous écoutons, dit M. Mitchel, émerveillé d'un tel pou voir sur soi-même.

Les autres retournèrent à leurs places, sauf le détective, qui s tint juste derrière son prisonnier.

— Je vous demanderai de remplir mon verre, dit Thauret a garçon.

Et, ayant été servi, il but calmement une gorgée.

— Je ne vous ennuierai pas avec un long récit, commença-t-il, je ferai simplement une constatation. La société, la société civilisée d'aujourd'hui, punit ce qu'elle nomme « la classe criminelle » et est sévère pour elle. Cependant, combien peu ont étudié l'état de choses actuel et analysé les causes qui rendent le criminel possible. Sa vie n'est pas si tentante qu'un homme la choisisse par goût, du



Au bout de dix minutes il était mort.

noins s'il a des instincts moraux. Sans doute, il en serait autre-nent de celui qui est immoral de nature. Mais si l'on naît im-noral, à qui la faute? A l'individu lui-même ou aux antécédents omprenant à la fois ses parents et les circonstances? Nous avons itié d'un homme qui est affecté d'un défaut congénital, et nous oondamnons un autre homme qui est défectueux moralement, uoique sa condition soit analogue et puisse êtra rapportée à des auses semblables. Je suis un tel homme. Je confesse que je suis

et que j'ai toujours été un criminel, au moins dans le sens où c'est être criminel que d'acquérir de l'argent par ce qu'on appelle « les moyens illégaux ». Mais vous direz, Monsieur Barnes, (se tournant un moment vers le détective pour attirer son attention, tout en lui parlant de sorte que, sans être aperçu, il pût jeter une petite boulette blanche dans son verre de vin), vous direz que j'ai travaillé dans une maison de bijouterie. Quelle que soit ma valeur, j'ai voulu être artiste, comme M. Mitchel le disait tout à l'heure. En faisant semblant de gagner honnêtement ma vie, je trompais les yeux habiles de la police de Paris, de telle sorte que, quoique beaucoup de soupçons aient été portés contre moi, la preuve en a toujours été impossible. Ainsi maintenant, en prétendant tout vous expliquer, je ne vous ai rien expliqué du tout. J'ai tout simplement voulu empêcher la preuve des crimes dont on m'a accusé : c'est ce que je fais.

D'un rapide mouvement, il vida son verre de vin, quoique M. Barnes essayât de l'en empêcher.

Au bout de dix minutes, il était mort.

OTTOLENGUI.

L'IBIS BLEU (1)

(*Suite.*)

Il se demanda s'il ne ferait pas bien de quitter Saint-Raphaël, de voyager avec Georges, mais il se sentait pris d'une effroyable torpeur morale ; il n'avait plus envie de rien. Rien ne l'intéressait plus. Il sentait sa vie finie, bien finie.

Georges continua à prendre les leçons du vieux professeur, mais le bonhomme se plaignait des distractions perpétuelles de l'enfant, que son bateau occupait par-dessus tout. Une monomanie, ce bateau. On voulut le lui retirer. On le cacha. Ce furent des cris aigus, à fendre l'âme. Il fallut le lui rendre. Il ne mangeait plus ou si peu ! Germaine s'épouvantait. Le médecin appelé conclut :

— Cet enfant est doué d'une impressionnabilité excessive. On a dû lui faire une peur... Il y a quelque chose d'anormal, de maladif, dans une telle sensibilité. Il faut y prendre garde. Je ne sais, Monsieur, quels obstacles s'opposent à ce qu'on lui rende sa mère. Ce serait, je crois, le seul remède. Il a pour elle un de ces amours passionnés dont les enfants meurent parfois. Mon devoir est de vous le dire.

Marcant ploya la tête, et répondit :

— C'est bien, merci, docteur ; revenez, je vous en prie, quelquefois, mais il n'y a pas, je le vois, de remède en notre pouvoir.

Le médecin revenait et l'enfant dépérissait.

Marcant lui donnait des leçons d'arithmétique, corrigeait ses petits devoirs et constatait par lui-même que l'esprit de Georges était dévoré, rongé, par une pensée unique : sa mère. Il semblait souvent absent de lui-même.

— A quoi penses-tu ?

— A l'*Ibis Bleu.*

Cette réponse suivait si obstinément cette question, que le père renonça à la poser.

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 31 décembre 1898.

Il marchait, maintenant, courbé, tout vieilli en un mois, grisonnant, chaque jour blessé sur sa blessure, par un mot du petit, par sa seule vue.

Mais il ne lui venait pas à l'esprit de rappeler la mère. « Elle l'a quitté ! Elle l'a tué ! Qu'y puis-je ? A quel devoir ai-je manqué ? Que me reproche ma conscience ? Rien ! » Et pourtant il n'était pas content de lui-même. Est-ce qu'il n'aurait pas dû écouter Élise, ne la condamner qu'après l'avoir entendue ? N'aurait-il pas dû peser les circonstances de sa faute, voir s'il n'y en avait pas d'atténuantes ? Est-ce qu'il y aurait parfois un devoir pénible affreusement, mais un devoir, dans le pardon, dans l'oubli des fautes, dans ce qu'il avait appelé jusqu'ici le mépris de sa propre dignité ? » A cette question il ricanait. « Où est-elle d'ailleurs ? Qu'est-elle devenue ? Comment se fait-il qu'elle ne donne plus signe de vie, pour son enfant, depuis un long mois ! Est-ce qu'elle serait morte ? »

— Papa, elle ne reviendra donc jamais, maman ? Est-ce qu'elle serait morte ?

Il eut envie d'en finir d'un coup, de répondre : « Oui ! »

Il ne crut pas en avoir le droit.

— Non, dit-il. Je ne sais plus.

Et il pleura. Georges vint se nicher sur ses genoux, dans ses bras, et, sans rien dire, lui caressa le visage, les yeux, avec sa main, comme il faisait à sa mère.

— Ah ! cruel enfant adoré !

C'étaient tous les jours des scènes pareilles.

Georges finit par vouloir que son *Ibis Bleu* couchât pas trop loin de sa main, sur la petite table où était sa veilleuse.

Marcant vivait ainsi, dans une agonie.

XVII

Élise, pendant ce temps, tout de bon agonisait.

Dans cette magnifique rade de Toulon, le joli yacht, sur le pon duquel on voyait parfois se promener une vieille dame, intriguai tout le monde, les officiers de l'escadre surtout. On avait interrog des hommes du bord. Ils ne disaient rien, mais prenaient des air de mystère. De Saint-Raphaël, qui n'est pas loin, un bruit vagu

arriva jusqu'ici. Le nom de l'*Ibis Bleu* devint un nom qui parlait à l'imagination de choses terribles et charmantes. On voyait tous les jours un médecin connu rendre visite au yacht. Et les jours passaient, inquiétants...

La pauvre mère écrivait à son fils, chaque jour :

« On espère la sauver, mais elle est bien mal... Sois tranquille, « on la sauvera. J'ai pu avoir des nouvelles de l'enfant, qu'un de « nos amis a vu plusieurs fois à la promenade, à Saint-Raphaël. « Cela fait prendre patience à la mère. Je ne lui dis pas que l'en- « fant a l'air souffrant. Je lui dis seulement qu'on l'a vu se pro- « mener. Une chose qui est faite pour te toucher heureusement, « c'est qu'en ces tristes jours elle a tout à fait gagné mon cœur. « Elle est héroïque sous l'étreinte du mal, et aussi de la douleur « morale. Elle n'a jamais prononcé une parole qui ne sonnât avec « justesse la bonté, la résignation, et la tendresse pour son enfant. « Elle parle de tous avec le mot qu'il faut, celui que dicte seule « la délicatesse la plus subtile du cœur. Elle a pour moi enfin des « mots attendrissants, des respects, des nuances de reconnaissante « affection qui m'inspirent pour elle l'estime que tu souhaites. Et « bien entendu, elle ne pense qu'à une chose, à rentrer dans la « maison de son enfant, pour le servir à genoux, dit-elle, jusqu'à « la fin de sa vie. »

Madame Dauphin ne pensa-t-elle point à écrire à Marcant ? Elle y pensa, elle essaya, ne fut jamais contente de ce qu'elle écrivait, ne savait pas même par quelle phrase se présenter. Et de jour en jour, elle renvoya, puis finit par se dire que ce silence prolongé ne serait peut-être pas sans utilité, avec un dur obstiné tel que son fils lui avait dépeint Marcant... Ce silence même pourrait user sa ténacité. Le jour où elle arriverait avec des nouvelles (et ces nouvelles-là !) il aurait une secousse. On ne pouvait, d'un pareil homme, espérer un changement spontané de sentiment. Il fallait essayer de provoquer en lui une brusque révolution.

Voilà pourquoi elle finit par ajourner volontairement l'heure de s'adresser à Marcant. Elle expliqua ses vues à Élise, lui fit espérer que ce moyen de l'attente était le meilleur. Et Élise ne demandait pas mieux maintenant, toute faible comme elle était, de laisser dire et de se laisser faire, de tout abandonner à ce bon génie, à cette vieille dame assise près de son lit et qui lui rappelait sa mère à elle, et les paisibles veillées de la rue de la Barre, au temps où elle était une enfant.

— J'en suis sûre, il ne faut pas se hâter. On compromettrait. J'y ai bien réfléchi, disait madame Dauphin.

— Je vous crois, vous avez raison, murmurait Élise, ramenée, par l'affaiblissement, à des docilités de petite fille.

Elle disait même quelquefois :

— Je me sens toute petite, toute petite fille devant vous ! Ce sera quand vous voudrez. Puisque j'ai des nouvelles de mon Georges, cela suffit pour le moment. Il faut une expiation de quelque temps, n'est-ce pas ? Et près de vous, elle est trop douce encore !

On ne pouvait dire au juste quelle maladie elle avait eue. Ç'avait été un ébranlement violent, funeste, de tout l'être. Maintenant elle toussait. Un des poumons était repris.

Enfin elle put se lever, monter sur le pont, sous la tente, y passer des heures à la fin des jours, jusqu'au moment où le salut des Couleurs faisait crépiter les coups de feu à bord des grands cuirassés de l'escadre. Alors, quand on rentrait les pavillons, elle rentrait aussi, avec des mélancolies accrues par cette cérémonie, qui est émouvante dans la paix des ciels d'été tout rouges sur l'horizon.

— A présent, il est temps, je pense, de tenter sur votre mari, quelque chose, dit un jour Madame Dauphin. Sans doute vaudrait-il mieux qu'un autre que moi y allât, mais nous n'avons personne à qui faire notre confidence... Et puis, maintenant, j'ai si bien appris à vous connaître ! Je parlerai si bien de vous ! Je vous aime si sincèrement !

Madame Dauphin partit un matin.

XVIII

L'après-midi, elle se faisait annoncer chez Marcant, par une carte de visite sous enveloppe. Elle ne voulait pas le surprendre trop complètement. Elle voulait être accueillie pour elle-même, et que sa mission fût d'avance acceptée de lui. La carte portait ces simples mots :

« Je suis une vieille femme, Monsieur, qui viens à vous avec des paroles de paix, et qui désire embrasser un cher enfant de la part de la malheureuse mère. »

Marcant, blême, la rejoignit au salon, après avoir ordonné à

Germaine de garder Georges dans sa chambre et de ne le laisser paraître sous aucun prétexte.

— Je vous écoute, Madame.

— Je viens remplir une véritable mission, et si c'est moi qui viens, Monsieur, c'est que la personne qui m'envoie n'a pu, dans son entière solitude, s'adresser à personne autre...

Madame Dauphin dit alors tout ce qui pouvait sauver Élise, sa tentative pour mourir, son repentir, la nécessité où sa maladie l'avait mise de ne pas quitter l'*Ibis*; et que le séjour sur ce bateau, où elle ne l'avait pas laissée seule un seul jour, était une circonstance heureuse, puisqu'il avait permis un secret absolu. Elle insistait sur ce point, avec délicatesse, le plus habilement qu'elle pouvait, s'arrangeant pour répéter que depuis le jour où l'*Ibis Bleu* avait quitté Saint-Raphaël, Pierre avait quitté l'*Ibis Bleu*. Depuis ce jour-là, il vivait à Paris avec son père... Et maintenant, Élise, après sa longue, son inquiétante maladie, était abîmée, mourante, — plus touchante que jamais, rachetée mille fois par tant de douleur et de repentir.

— Rendez la mère à l'enfant !

Et la vieille dame pleurait, — noblement, profondément bouleversée, — et elle attachait sur Marcant un œil plein d'attente.

Le rude homme, pâle, ne bronchait pas. Immobile sur sa chaise, l'œil fixé sur une fleur du tapis, il se taisait.

— Eh bien ? interrogea-t-elle.

Il eut un de ces mots qui paraissent horribles à force de banalité, dans les moments critiques où l'on implore un miracle.

Il dit :

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

La bonne dame eut un moment de révolte. Elle oubliait que cet homme avait tous les droits et celui de se montrer dur, surtout en sa présence.

— Encore un mot, dit-elle. Puis-je embrasser l'enfant ?

Il la regarda.

— A quoi bon ? fit-il. Vous ne le connaissez même pas.

— La justice elle même, répondit-elle, pourrait devenir abominable, à force d'être aveugle aux mérites des coupables, et sourdes à toutes leurs explications.

Il se leva.

— Madame, dit il, j'apprécie comme il se doit, une démarche dictée, j'en suis certain, par la pitié pure.

Madame Dauphin demeura assise :

— Écoutez, Monsieur, je vous sais bon et là-dessus vous ne me tromperez pas. Je vous sais noble de cœur, croyant à toutes les droitures. Eh bien, écoutez les paroles d'une mère : Je vous jure que si elle y consentait, que si vous le permettiez, je n'hésiterais pas à la prendre pour fille !

Marcant éprouva une commotion horrible dans son cœur. En même temps il lui sembla qu'il était souffleté. Qu'est-ce que cela voulait dire? Quelles paroles singulières venait de prononcer la propre mère de l'homme qui... ? « Voyons, voyons, je veux voir clair ! »

Il se rassit et regarda en lui, d'un grand effort. Ses traits, bouleversés, peu à peu reprirent une expression de calme... Il regarda la personne qui était devant lui et ne vit dans ses yeux que bienveillance et pitié... Il comprit qu'on n'était pas venu pour le braver chez lui, mais seulement pour défendre Élise à outrance.

— Je suis bien malheureux, Madame. Vous le sentez, n'est-ce pas ? Plus malheureux, ce n'est pas possible. Écoutez-moi à votre tour. Vous avez fait ce que vous avez pu, par pitié, par charité. C'est un sentiment divin qui vous guide. Eh bien, je n'y peux pas répondre. Je ne suis qu'un homme, un homme outragé, un homme irrité. C'est vous qui avez raison, mon esprit le sait, mais mon sang ne peut pas vous obéir. Je suis prêt à admirer, de la part d'un autre, le sacrifice que vous croyez pouvoir me demander; mais, moi, je ne peux pas le faire... Je ne peux pas... C'est mon dernier mot.

Elle sentit que le rideau de fer était descendu, que la séparation était faite sans recours possible.

— Adieu, dit-elle, avec un peu de roideur.

— Permettez-moi de vous prier d'attendre un instant encore, dit-il doucement, si vous voulez embrasser mon Georges.

Elle fut émue à en mourir.

— Merci pour la pauvre mère, murmura-t-elle.

Marcant commanda, dans l'escalier :

— Germaine ! amenez-moi Georges.

Il revint, et Georges entra. L'enfant était un peu pâlot... il tenait dans ses bras, serré comme un trésor, son petit bateau, — toujours !

Il alla droit à son père.

— Figure-toi, dit-il, Germaine voulait me faire quitter mon *Ibis Bleu !*... C'est la première fois qu'elle est méchante avec moi, Germaine...

Puis il regarda la dame attentivement.

— Voici une dame qui veut t'embrasser.

— Est-ce qu'elle apporte des nouvelles de maman ?

— Non! non! dit vivement Marcant. Allons, embrasse la dame et va-t'en.

Il le fit. Elle le retint un instant entre ses bras, le regarda dans les yeux, — et le laissa aller. Il courut bien vite retrouver Germaine.

Quand elle fut près de sortir :

— S'il allait en mourir, lui aussi? dit-elle avec bonté.

— Ce n'est pas moi qui l'aurai tué ! répondit Marcant d'un air sombre. Il en mourra, c'est possible. Alors, j'en mourrai aussi. Eh bien, à qui la faute, et qu'y puis-je ?

Elle n'avait plus qu'à partir.

Elle n'eut pas envie de lui tendre la main. Il l'accompagna cérémonieusement au seuil et jusqu'à sa voiture.

XIX

On était au mois d'août. Il était quatre heures et demie à peu près. Aussitôt après le goûter de Georges, à l'heure où tout s'apaise, Marcant prit son enfant par la main et sortit.

Il rusait quelquefois avec le petit, afin de l'empêcher d'emporter son bateau. Ainsi, il ne se faisait plus prendre chez lui en voiture. « Nous irons loin, aujourd'hui, disait-il. Tu te fatiguerais à le porter, ou bien ce serait moi. » Et lorsque l'enfant s'était rendu à cette raison, le brave Marcant prétextait une fatigue et prenait une voiture en route. Quant à s'opposer directement aux volontés du petit, qui était si pâle, il en avait de moins en moins le courage. Cet homme si entêté, si solidement campé dans ses moindres volontés, était sans force contre ce regard d'enfant maladif qui se levait vers lui et montait à travers des larmes!

Il se servit ce jour-là de sa ruse ordinaire, et le cocher qu'on prit en route, ayant choisi la direction de Fréjus, il le laissa faire. Quand on eut dépassé la petite ville :

— Où allez-vous, cocher?

— Nous allons faire le grand tour, revenir par Villepéi, Saint-Égulf et la plage.

— C'est bien, allez!

Ils traversèrent la plaine où les vignes nouvelles portaient de lourdes vendanges en train de mûrir, longèrent, au bout de la plaine, les collines, pour revenir vers la plage.

Là, Georges eut un grand bonheur :

— Oh! papa! cria-t-il, debout dans la voiture et battant des mains. Oh! papa! des chèvres blanches! Oh! papa! qu'elles sont jolies! J'en voudrais une!

Il fallut descendre et admirer les jolies chèvres. Il y en avait bien deux cents. C'étaient des mauresques, toutes blanches, en effet, avec les cornes tordues en lyre, énormes sur leur fine tête. Petite race, maigre et dévorante, nourrie seulement de la coriace végétation des Maures, chêne vert et lentisque.

Georges caressa une chèvre qui ne se laissa pas toucher longtemps. Encore fallut-il que le petit pâtre la maintînt par les cornes. Georges voulut boire du lait de « sa chèvre ». Il n'avait pas eu, depuis longtemps, un caprice nouveau. Marcant fut heureux ; il aurait voulu acheter la chèvre.

— Mais, dit-il à Georges, qu'en ferions-nous ensuite?

Georges, par bonheur, répéta d'un air capable :

— C'est vrai, qu'en ferions-nous ensuite? Elle ne pourrait pas coucher avec moi dans ma chambre, n'est-ce pas?

Cette idée le fit rire aux éclats. Marcant respira profondément. Il se prenait à espérer, pour l'enfant, l'oubli.

Ils quittèrent les chèvres. La voiture arriva au bord de la mer, et là, tournant à gauche, commença à suivre, le long de la plage, la chaussée inégale, faite de sables et de cailloux sans cesse arrachés par la lame.

Le chemin devint si tourmenté qu'il fallut descendre de voiture. Georges se mit alors à bondir, à courir vers la vague, à fuir devant elle brusquement, avec des entrechats comiques. Il criait :

— Je suis une chèvre blanche!

Visiblement, il la narguait la vague. Il finit par lui chanter :

Tu ne m'attrapperas pas !
Tu ne m'attrapperas pas!

La mer était bonne ce jour-là. Elle jouait avec l'enfant, lui léchait parfois un peu le bout de ses petites bottines, le taquinait, le faisait rire.

Il cueillit des chardons bleus, dans le sable, pria son père d'en

ôter les piquants, et comme son père lui dit que les chardons étaient la nourriture des petits ânes, il se mit gentiment à faire des hi-han, qui se confondaient avec son joli rire perlé.

Marcant n'osait lui dire: « Qu'as-tu donc à être si content? » Il avait peur de tout gâter, de faire envoler cette joie rare, si nouvelle, — mais l'enfant, au pont de l'Argens, qu'il fallait passer avec précaution, — les poutres étant encore toutes disloquées par la mer, — revint de lui-même prendre sa main et lui dit, sans provocation, d'un air entendu, très grave :

— Tu comprends, je suis bien content parce que j'ai deviné quelque chose...

— Eh quoi ?...

— Eh bien, je ne sais pas si tu penses comme moi, mais je suis sûr que la dame d'aujourd'hui devait venir de la part de maman! Marcant demeura stupéfait... Son cœur se serra.

Ainsi son espérance était fausse! L'enfant ne se reprenait pas à vivre en dehors d'elle, — plus que jamais en elle au contraire!

XX

Quant le pont fut passé, Marcant fit signe, à la voiture qui les suivait, de s'arrêter. Il s'assit au revers de la chaussée, sur les galets et sur le gravier, avec la mer devant lui, et il regarda, l'âme perdue, cet infini, toujours agité d'un grand remuement inutile.

Georges, autour de lui, continuait à courir, à gambader.

D'un côté toute la mer, et de l'autre cet homme, seul, assis sur le bord. Il la regardait, et dans son âme vide, cet infini tenait peu de place encore! Il lui semblait bizarre, ce désert affreux, incapable, malgré toutes ses puissances, de porter le pas d'un homme. L'audace d'y naviguer lui semblait perverse, et toujours châtiée. Une rêverie le prenait, où dominait le sentiment horrible de la folie de tout, du néant des activités qui, toutes, aboutissent à des naufrages... La mer?... Ah! il n'avait pas besoin des cruautés inconscientes de son enfant, et de voir le petit bateau de Georges, pour mieux sentir tous ses malheurs. La mer était là qui les lui rappelait sans cesse, avec chacune de ses vagues, avec chacun de ses murmures — avec son vide quand elle apparaissait déserte, avec ses bateaux, quand surgissaient des voiles, avec son immen-

sité redoutable, avec ses sourires et ses colères, — abîme traître toujours, partout apparu de tous les points de ce pays horrible ! Il allait décidément le quitter, ce pays. Il le détestait, maintenant. La visite d'aujourd'hui le décidait à fuir... « Elle est encore à bord de l'*Ibis Bleu*. C'est bien, qu'elle y reste ! Qu'elle l'épouse même, cet homme, j'y consens. On divorcera à l'amiable, sous un prétexte... Je ne veux pas être vengé d'elle autrement que par ses remords qui sont poignants, — je le sais aujourd'hui, — et qui seront éternels... »

Quand il leva les yeux, pour chercher l'enfant, il le vit à quelque distance, en conversation réglée avec un pêcheur, au bord de l'Argens. C'était maître Saulnier.

XXI

Il alla vers eux vivement. Il craignait une question perfide de Saulnier, une réponse dangereuse de l'enfant, qui pourrait être fatale à la pauvre petite Toinette.

Maître Saulnier préférait toujours le *vartourin* à la bêche et à la charrue. Il l'avait avec lui, et aussi son râteau à pêcher des clovisses ; et il étalait ses captures sous les yeux ravis de Georges.

— Je vous dirais bien d'en manger, mais il faut, comme vous savez, que ça dégorge dans l'eau de mer, avant !... Ah ! bonjour, Monsieur Marcant !... Il y a bien longtemps qu'on ne s'est pas vu ?... Est-ce que vous vous êtes fâchés, avec ma femme, donc ? Qu'est-ce qu'elle vous avait fait ?... dites-moi.

— Rien, dit Marcant. J'ai fait venir de Paris ma vieille servante.

— Bon, bon. C'est bon. On n'est pas fâché pour ça, alors ?

— Non, dit Marcant avec répugnance.

Chacune des paroles de Saulnier semblait pleine d'intentions, avait l'air de dire plus qu'elle ne disait. Était-ce qu'il savait, ou bien voulait-il apprendre ? Tendait-il une amorce ou voulait-il donner une marque de sa perspicacité ? Son petit œil regardait Marcant avec une expression tout à fait bizarre. Ses pattes d'oie riaient aux tempes, exprimant cette ironie d'habitude, si agaçante, qu'on ne peut pas accuser d'être intelligente et qui pourtant à l'air suraiguë !

— Allons, allons, cela va bien, cela va bien, répétait-il, dans sa barbe terreuse qu'il caressait de ses doigts humides de sa pêche, tout pleins d'une odeur de vase.

Et, de nouveau, il regardait Marcant d'un air drôle.

On eût dit qu'un esprit mauvais, mais passif, était pris sous cette forme humaine répugnante et lourde, et qu'impuissant à mal faire, embusqué sous ces sourcils en broussaille, il se contentait d'être le témoin joyeux des douleurs qui naissent des fautes.

Il provoquait peut-être et utilisait pour lui, en restant passif, bien des choses mauvaises, l'esprit de malice enfermé dans cette brute. Et ses seules raisons d'être passif et de se cacher dans une brute étaient peut-être paresse, poltronnerie, et certitude de profiter sans peine et sans risque des vices d'autrui. Un démon inférieur, dangereux, semblait s'agiter dans le regard de cet homme sale, y apparaître et s'y masquer vivement, dans la même seconde. Cet homme effrayait, inspirait un malaise, et rassurait tout de suite par son air de grande bêtise. Il le savait et en jouait parfois. Race de sorciers.

Il ramassa son butin dans un panier, mit son râteau sur son épaule et dit en clignant de l'œil :

— Alors vous venez avec moi jusqu'à la ferme Antoinette ? Si vous n'êtes pas fâché, vous ferez bien ça ! La femme verra le petit maître avec bien du plaisir, je pense du moins.

— Non merci ! dit Marcant tout sèchement, nous n'irons pas.

L'homme s'arrêta, vira un peu sur lui-même, et le long bâton noir du râteau qu'il portait sur l'épaule, tourna dans le bleu du ciel comme un grand geste bizarre... Il regarda Marcant fixement.

— Ah ! dit-il.

Sa patte d'oie riait. Une méchanceté sortit, aiguë, de ses yeux... Marcant ne put s'empêcher de songer encore à la démarche qu'avait faite auprès de lui l'autre paysan, ce Cauvin... il y avait un mois. C'était un autre homme, celui-là. Il songea à la fillette, à Toinon... pauvre petite !... Elle était bien intéressante; et si honnête la famille dans laquelle elle devait entrer, et où la vieille grand'mère racontait des histoires simples et douces comme celle des deux jupons blancs. Est-ce qu'il fallait laisser détruire l'avenir de la jeune fille ? Dans sa misère, ne devait-il pas l'aider un peu, cette innocente, « à bien tourner », comme disent les bonnes gens ?

Il regarda Saulnier qui semblait épier ses réflexions. Il craignit

d'éveiller les soupçons de cet être bas et dangereux... « S'il se doutait de quelque chose ? Ça ne sera pas du moins ma faute!... Il faut endormir sa défiance, qui me paraît bien éveillée... »

Au fond, le madré imbécile savait peut-être à quoi s'en tenir sur Cauvin et sur sa femme. Peut-être avait-il depuis longtemps tout deviné. On pouvait supposer que son air bête lui servait à ne point paraître complice de sa propre déchéance. Avant tout, sans doute, il tenait à ce Cauvin qui, sans le priver des services que rendait sa femme au ménage, la lui prenait un peu, mais, en échange, faisait à sa place toute la besogne du domaine et l'enrichissait, lui, toujours davantage... Il était difficile à remplacer, ce Cauvin, — qu'il détestait.

Maître Saulnier continuait à regarder Marcant.

Oui, cet être louche et trouble se plaisait par-dessus tout à inquiéter les gens. Il aimait à épier leur inquiétude, leur malaise. Et c'est alors que sa patte d'oie semblait indiquer quelque intelligence. Elle disait une ironie vraiment démoniaque, une finesse maligne qui n'empêchait pas la bêtise épaisse, l'ignorance de tout. Son étincelle de méchanceté luisait dans les ténèbres d'une stupidité opaque.

Saulnier considérait Marcant avec cette étincelle-là, au fond de ses petits yeux.

— Vous ne venez pas ? c'est tant pis! dit-il. J'aurais donné au petit monsieur ce que Toinon lui avait promis!

— Mon écureuil ! cria Georges. Oh ! mon papa, allons-y ! j'aime bien mieux ça que la chèvre, c'est moins gênant !

Marcant avait pensé que Saulnier voulait les voir, Marion et lui, en présence, et que s'il y résistait, il allait faire naître, dans cette tête de demi-fauve, quelque idée redoutable. De plus, il avait maintenant une occasion de faire plaisir à Georges et il sourit :

— Allons, dit-il, chercher l'écureuil!

Ils s'acheminaient vers la ferme Antoinette.

— Veux-tu que nous rentrions à pied, Georges ?

— Oh! oui, papa! avec l'écureuil!

Marcant congédia la voiture.

XXII

Ils cheminaient vers la ferme où, à ce moment, la jolie Toinette, courbée vers le fourneau bas, veillait et virait sa soupe, pour les

deux hommes qui allaient rentrer. La mère était allée à Fréjus pour quelque emplette urgente.

Cauvin, au milieu de la plaine, achevait d'abattre, avec l'aide de plusieurs bûcherons, le grand chêne dont le vieil ombrage et les racines portaient tort à une plantation de vigne nouvelle.

Toinette était seule à la maison.

Tout à coup, se retournant, elle fit un petit cri. François Tarin, son fiancé, la regardait faire, du dehors, par la fenêtre étroite.

— Tiens, « tu es toi », François? dit-elle émue.

— Eh bien, oui, c'est moi, dit-il lentement.

Elle continua de vaquer à ses affaires à travers la salle. Il se fit un silence. Et François reprit :

— Je viens de la chasse.

— Et tu rapportes quelque chose?

— Rien qu'un perdreau, dit-il. Les perdreaux marchent avec des ailes; ils m'ont fatigué.

Il y eut encore un silence. Elle allait, venait, prenait du gros sel dans le petit coffre oblong suspendu au mur, et le mettait dans sa soupe, qu'elle remuait de sa cuiller de bois.

— Tiens! dit-il, j'ai pris dans la colline ce « brou » de lavande pour toi. Sens comme ça sent bon!

Il le lui lança au visage, comme elle passait pas trop loin de lui. Elle saisit la branchette contre sa poitrine au moment où elle retombait et après l'avoir respirée la fixa soigneusement dans la cordelette de son tablier.

— Ça sent bon, dit-elle.

Il y eut encore un long silence. Elle était debout, surveillant sa soupe, le couvercle de sa marmite dans une main. Elle se sentait regardée, et le cœur lui battait un peu. L'odeur de son brin de lavande lui disait l'amour. Lui, il la trouvait jolie et se sentait troublé. Ému déjà de sa fatigue dans le bois, il palpitait de vie ardente et jeune. Il désirait. Séparés comme ils étaient là, ils se sentaient reliés par un courant de quelque chose de doux, de bon, qui allait de l'un à l'autre, à travers la chambre.

Ils étaient heureux comme ça.

— Tu m'aimes? dit-il enfin.

Elle tourna les yeux vers lui, son couvercle de fer-blanc toujours à la main. Leurs regards s'échangèrent lourds, tout chargés du plus fort d'eux-mêmes.

— Alors, approche toi que je t'embrasse!

Elle alla lentement à la fenêtre. Il lui prit la tête à deux mains et la baisa sur la bouche à pleines lèvres.

Le couvercle tomba avec un bruit terrible. Ils se mirent à rire grossement. Elle ramassa le couvercle qu'elle alla remettre sur le pot.

Puis elle prit dans l'armoire des assiettes qu'elle posa sur la table, et ensuite le pain, les verres, les bouteilles.

— Écoute un peu, fit alors François. J'ai, pas moins, quelque chose à te dire.

— Eh quoi? dit-elle, tranquille.

— Voilà. C'est de la part de ma mère et, comme elle me l'a dit je te le répéterai. C'est « sur la question » de notre mariage.

Elle fut attentive, et fronçant le sourcil :

— Est-ce qu'elle ne voudrait plus, la mère?

— Ce n'est pas ça, Toinette, ce n'est pas ça du tout, et c'est un peu ça. Et ce serait bien dommage que le refus de consentir qui, au commencement, devait nous venir du côté de ton père, arrive maintenant du côté de ma mère. Je vais te dire comme elle m'a dit. Vous avez ce Cauvin, qui de tout temps a toujours été ici, du matin au soir, prenant avec vous tous ses repas, commandant tout à la ferme, et plus maître que Saulnier, qui est ton père. Eh bien, dans tout le pays, m'a dit ma mère, cela, vois-tu, vous fait mépriser!... Depuis longtemps on n'en parlait plus, il paraît, mais souvent les enfants sont cause, surtout au moment des mariages, qu'on revient sur les choses d'avant, et maintenant on en reparle dans tout Fréjus et ailleurs, entends-tu! — et il faut nécessairement que Cauvin s'en aille d'ici, si toi tu veux entrer, Toinette, dans la maison de ma mère. Voilà ce qu'a songé ma mère, qui est une femme de bon conseil. Et ma grand'mère a songé de même. Et ce qu'elles ont décidé, moi aussi je le trouve bon. Les choses sont comme elles ne devraient pas être. Et si Cauvin s'en va d'ici, ma mère alors, sur la question de notre mariage, dira *oui*; mais s'il reste, elle dira *non*. C'est décidé, et à cela, je ne peux rien changer, entends-tu, parce qu'il faut, je le reconnais, que ça soit comme ça... C'est trop juste.

Il la regardait. Elle avait fiché les regards en terre... et elle songeait.

— Ça va bien, dit-il enfin ; ça ira comme ça et tu as raison!... j'y avais pensé quelquefois. J'avais compris quelquefois des mots

qui se murmuraient, parmi les travailleurs, aux vendanges ou à la moisson. Et c'est ce qui fait que je ne l'aime pas plus qu'il ne faut, ce Cauvin, depuis longtemps. Et je le comprends bien, va, que ta mère a raison !

Alors ils se turent. On entendait voler les mouches.

Il dit encore :

— Vois un peu, alors, ce que tu as à faire pour nous donner satisfaction. Et adieu, Toinette, « à se revoir ! »

— Je parlerai, dit-elle, sois tranquille. Je dirai ce qu'il faut.

Il tourna le dos, et lentement disparut.

XXIII

Marcant et Georges arrivèrent avec Saulnier.

— Va chercher l'écureuil, Toinette, que tu as promis au petit monsieur.

On parla de l'écureuil qui, lâché en liberté dans une chambre voisine, refusait souvent de se laisser prendre.

— Je vais essayer, dit Toinette.

— Emmène-moi ! s'écria Georges.

Il la suivit, en lui tenant la main.

Cette question de l'écureuil domina tout, en sorte que tout le monde fut mis à l'aise : misé Saulnier qui, à peine arrivée, commença de servir la soupe à son mari, Saulnier qui tout de suite s'était attablé, et Cauvin, qui arriva le dernier.

— Bonsoir à tous, dit-il, dès le seuil.

Il n'eut pas l'air d'attacher d'importance à la présence de Marcant.

Il était tout échauffé et tout préoccupé de son travail. Il expliqua qu'il venait d'abattre le chêne. Là-dessus, il s'anima :

— C'est des arbres de riches, ça, Monsieur ! Ça vous mange la terre, figurez-vous ! mille litres de vin, voilà ce que nous boit un fainéant comme ça, lorsqu'on le laisse faire ! Aussi, moi, quand j'en tiens un, je vous jure, mes amis ! que je ne m'endors pas dans les branches, là-haut ! je ne m'ennuie pas, non ! je cogne avec bonheur dessus. — Ah ! canaille, c'est toi le mangeur de sève, de vigne et de soleil ? attends un peu ! et à chaque coup, qui fait trembler le bois, le cœur me saute de plaisir, mon homme !...

Cauvin prit sa place à table, près de Saulnier :

— Allons, j'ai faim ! à la soupe !

Il était superbe, l'homme, manches retroussées, le cou solide, le front emperlé de sueur. A le comparer à Saulnier, Marcant se prenait à excuser Marion ; et il s'étonnait de son indulgence. Il subissait une sympathie qui, très fortement, l'attirait vers ce Cauvin. Il le regardait avec plaisir dans l'aisance de ses mouvements, debout dans sa force active ou assis au repos.

Cauvin jouissait de retrouver la ferme chaque soir.

C'était pour ce travailleur rude, le bon moment de la journée.

Il regardait cette maison, — où il apportait l'aisance, où deux femmes soignaient son feu et sa nourriture, — comme sa propre maison. Il l'aimait. Si forte était son habitude de se considérer là comme chez lui, que l'idée de quitter un jour la place, lui semblait une monstruosité. Qu'il pût y être forcé un jour, cela lui semblait, après tout, impossible. C'eût été, dans son idée, l'injustice même! Et il arrangeait en esprit tout son avenir. Quand la fillette serait mariée, eh bien, il ne serait pas loin d'elle, ici ; et il profiterait des visites qu'elle ferait à sa mère. Le foyer lui resterait. Il continuerait à se réjouir, le soir, lorsqu'au retour de son travail, il verrait devant lui, du fond de la plaine humide, en hiver, au lieu de sa cabane vide, glacée et noire, un flot de lumière luire par la fenêtre de la ferme ; et l'été, en regardant, du plus loin, monter, au-dessus du toit, la fumée qui dit : la soupe est prête. Et sans remords, bien accommodé à sa position fausse, Cauvin se réjouissait. La présence de Marcant, ce soir, achevait de le mettre en sécurité.

Marcant faisait donc plus et mieux qu'on ne lui avait demandé! Cauvin souriait, et, en maître, il dit, comme il achevait la première bouchée :

— Voulez-vous faire comme nous, Monsieur Marcant?

Banale phrase d'hospitalité que le paysan ne manque jamais de réciter à quiconque le voit prendre son repas, et qui lui permet de ne pas le retarder. Cette invitation, qui est de rigueur, sous cette forme, chez les paysans attablés, Saulnier ne l'avait pas faite.

Cauvin ajouta :

— C'est de bon cœur.

— Merci, dit Marcant, nous allons vous dire adieu.

Il se prenait à songer aux dessous de cet intérieur.

Ainsi, la fourberie quotidienne s'asseyait tous les jours à cette table, aux côtés de la pauvre fillette innocente, avec misé Saulnier ;

avec Cauvin, cet homme à mine si ouverte! avec le sordide Saulnier! Marcant était écœuré; il se trouvait complice par sa présence. C'était assez. Il voulait maintenant s'en aller au plus vite.

Toinette et Georges revinrent.

— Oh! papa! qu'il est joli! je l'ai vu sauter et courir! Il s'était perché tout en haut d'une armoire qui est dans cette chambre. Il tenait dans ses mains quelque chose qu'il mangeait, en remuant le nez comme un petit lapin! Et — figure-toi comme c'est drôle! — il avait retroussé sa queue, qui montait par-dessus sa tête, ouverte comme une ombrelle! Oh! papa, qu'il est joli!... mais nous n'avons pas pu le prendre!... Quand pourras-tu?... dit il à Toinette, j'ai tant envie de l'avoir à moi!

Toinette expliqua comment l'écureuil, saisi un instant, lui avait encore échappé. On l'attraperait à la nuit. Elle le porterait à Georges, le lendemain.

XXIV

Elle disait cela distraitement. Elle était toute préoccupée.

— Qu'as-tu? lui demanda sa mère.

— Je suis avec mes pensées, répondit-elle, et elles ne sont pas toutes gaies.

Marcant s'apprêtait à sortir.

— Allons, Toinette, viens à table, dit Cauvin.

Il prononçait ces mots d'un ton si singulièrement doux, de la part d'un paysan, que Marcant, touché tout à coup, s'arrêta pour le regarder encore.

S'il avait bien compris, cette Toinette était sa fille, à ce Cauvin. C'est pour elle surtout, — maintenant que sa passion pour la femme devait être apaisée, usée par le temps — c'était pour ne pas abandonner sa fille qu'il acceptait maintenant sa vie de ruse, de mensonge, de honte! Il se rappelait que ce Cauvin ne gardait rien pour lui de ses salaires, donnait tout à la fillette: il se rappelait les confidences, là-dessus, de misé Saulnier, le jour de leur première visite avec Élise. Quel singulier mélange de bons sentiments et d'habitudes coupables! Dans tout ce fumier de ferme, il y avait cette perle : le pur attachement, l'amour de ce traître, — dévoué à la fillette innocente!

— Vous ne partirez pas sans goûter de notre lait, Monsieur Georges? dit misé Saulnier, obséquieuse.

Elle avait servi un bol, sur une petite table qui se trouvait près de Georges.

— Non, nous partons, insista Marcant.

— Je veux bien le lait, papa.

— Alors, dépêche-toi... Dépêche-toi, il se fait tard!

Georges trouva le lait bon. Il le buvait à petites gorgées, — puis il reparlait de son écureuil.

— Vous l'aurez! vous l'aurez pour sûr, dès demain.

Les hommes mangeaient, le couteau au poing, le poing sur la table, la joue gonflée.

— Eh bien, Toinette? alors? tu ne viens pas à table, ce soir?... répéta doucement Cauvin.

Gaiement, par taquinerie gentille, il ajouta :

— Il est tombé aujourd'hui, le grand chêne que tu aimais tant... Tu sais ce que je veux dire, petite?... Le nid de la caille est gâté.

— Vous, — ne m'ennuyez plus ! dit-elle. Le temps de rire est passé!

A ce mot, tous la regardèrent.

Elle s'était collée au mur, dans un coin, la tête un peu baissée, le regard un peu relevé, et, farouche, elle était là, résolue, comme une bête au ferme. Elle avait son idée, Toinette.

La présence de Marcant, qui lui avait toujours été bon, lui paraissait protectrice, favorable, de plusieurs manières, à un coup d'éclat. Devant Marcant, pensait-elle, jamais son père n'oserait la battre!

— Allons, à table! cria tout à coup Saulnier bourru, la bouche pleine.

Misé Saulnier, qui évitait sans cesse le regard de Marcant, eut une inquiétude vague. Elle se fit douce :

— Viens, ma fille, viens. Elle est bien bonne, ta soupe. Tu l'as bien soignée.

— Qu'as-tu ? interrogea de nouveau Cauvin, qu'as-tu, ma fille?

Il la regardait avec bonté.

— Serais-tu malade? N'as tu donc pas faim?

— Non! dit elle tout à coup, d'une voix nette, brève, décidée. Non, je n'ai pas faim, maître Cauvin,... et je n'aurai plus jamais faim ni soif à cette table, — tant que vous y serez!

Et elle la montrait du doigt, la table.

L'homme devint blanc comme un linge. Il releva la tête. Son couteau tomba de sa main.

— Qu'est ce que c'est? hurla Saulnier.

La mère s'était levée, décontenancée, troublée à ne savoir que penser ni que dire :

— Voyons, Toinette, voyons, ma fille ? Qu'est-ce qu'il t'a fait? qu'est-il arrivé ?

Saulnier cria.

— Elle est folle, je pense! A table tout de suite, mauvaise peste! avance ici, je te dis, galère!

Mais Cauvin se mit debout.

— Avant de l'injurier, maître Saulnier, dit-il, je calcule qu'il est juste de l'écouter. Cela convient... Vous savez bien qu'elle a été toujours sage et raisonnable...

— Je te dis qu'elle est folle! gronda Saulnier hors de lui.

— Non, je ne suis pas folle, dit alors la petite, — et vous allez bien comprendre, — et ce brave monsieur qui est là peut en être le juge, — j'en suis bien aise. Et voici ma raison. Mon fiancé, François Jarin, est venu tout à l'heure et m'a dit comme ça : « Le compère Cauvin est toujours à votre table, matin et soir, même les dimanches, et il commande tout dans votre maison. Eh bien, cela est mauvais, cela fait parler le monde depuis longtemps. Enfin, ça vous fait mépriser!... » Voilà ce que m'a dit celui que j'aime, — et, si les choses restaient ainsi, mon mariage serait perdu!... Réfléchissez, maître Cauvin. Vous n'êtes pas même mon parent. D'être mon parrain, ça n'est guère... Voilà ce que j'avais à dire. Voyez en conséquence ce que vous avez à faire, vous, et si je dois perdre tout mon avenir, pour un étranger, après tout!

Marcant souffrait pour cet homme, pour ce père, chassé du logis par sa fille. Le châtiment lui était brusque et terrible. Il était pâle de plus en plus. On eût dit un condamné à mort. Il frémissait, frappé en plein cœur, comme son chêne sous la hache.

Saulnier se leva, étendit le bras, prit dans l'angle du mur un bâton qui était là..,

— Ah! carogne! attends un peu! Tu n'as pas crainte, canaille!... Le compère est de la famille! et ma maison est à moi!... Tu n'as pas le droit d'y parler!

Il essaya de se dégager de l'angle où il était pris entre la table, le mur et la chaise de Cauvin.

Marcant, stupéfait, prêt à intervenir au besoin, curieux en même temps, écoutait, attentif à toutes ces passions, à ces douleurs qui s'agitaient devant lui.

Georges renversait un peu de son lait, tout rencoigné contre son

père, — effrayé, mais silencieux, sûr qu'il était d'être protégé.

Alors Cauvin étendit un bras vers Toinette, et de l'autre, arrêta Saulnier...

Misé Saulnier pleurait, la tête sur la table, le visage caché dan ses deux bras. Elle murmurait : « La malheureuse! la malheureuse! » mais elle se sentait prise, et n'osait rien de plus.

— Eh bien... c'est tout réfléchi, dit Cauvin lentement. Je calcul qu'elle a raison... C'est moi que ceci regarde, n'est-ce pas? C'es moi qui dois en souffrir le premier? eh bien, je pense, moi, Saulnier, et je vous dis qu'elle a raison!.. Il faut que ça soit bien vrai — songez-y! — pour que je la défende moi-même!... Mais c'es qu'elle a raison! répétait-il avec insistance, comme pour mieux s pénétrer d'une chose qui, par un côté, l'étonnait.

Il reprit, en effet :

— Moi qui ne lui veux que du bien, comment n'ai-je pas pens tout seul au préjudice que je lui cause tous les jours que Die fait?... Il y a vraiment des choses qu'on ne pourrait pas expliquer!... Elle a raison, Saulnier! et c'est moi qui vous le dis!.. Alors, je m'en vais... je m'en vais tout de suite... je n'achèvera même pas la soupe qui est dans mon assiette... Bonsoir à tous ; j'a mon compte... je ne m'attendais pas à ça, par exemple! mai c'est comme ça : qu'y ferons-nous à présent?... Bonsoir, la compagnie!

Tout en parlant, il se préparait à partir; il rabattait sur ses poignets les manches de sa chemise; il mettait sa veste... Enfin, i alla prendre son carnier au mur, tout près de Toinette, qui était s fille, sa chère fille, et qu'il frôla du coude, sans même faire le mouvement de lui tendre la main... Rien! Il prit son carnier, le jet sur son épaule et s'en alla vers la porte ouverte, par où l'on voyai que le jour baissait un peu... Au seuil il se retourna.

— Mais c'est qu'elle a raison! dit-il une dernière fois... Et c n'est pas seulement votre maison que je quitte, Saulnier, je quitt aussi le pays, et pour toujours!... Dors tranquille, petite... Adieu

Il disparut.

XXV

Saulnier, haussant les épaules, s'était remis à manger. San doute il ne croyait pas à ce départ, ou bien, voyant qu'il n'y pouva rien, il prenait tout brusquement son parti. « Il en trouverai

l'autres, des associés! » Il préférait, en tout cas, pour l'instant, sa pitance à toute réflexion.

Misé Saulnier gardait sa position, la tête entre ses bras, pour cacher sans doute la honte qui était sur son visage.

— Viens! dit Marcant à Georges.

Toinette pleurait silencieuse.

— Bonsoir, dit-elle, Monsieur Marcant. Elle ajouta, à travers ses larmes : — J'irai demain porter l'écureuil.

— Oh! oui, dit Georges.

Et, pour la remercier, il se haussa sur ses petits pieds, et tendit ses bras. Elle l'embrassa de tout son cœur.

— Donnez le bonjour à votre maman, dit-elle.

Les autres n'en avaient pas parlé.

— Oui, dit Georges, quand elle reviendra. Soyez tranquille, je n'en souviendrai!

Elle les accompagna dehors, et là :

— Pardonnez-moi, Monsieur Marcant, dit-elle, d'avoir parlé evant vous. Mais il fallait que ça se dise, et puis, je sais que vous vez rendu visite à la maison de mon fiancé, et que les gens vous nt plu, et que mon mariage vous convient; et de vous voir là, ça n'a fait courage.

Marcant s'en alla, tenant la petite main de son enfant et la serant parfois d'une pression convulsive. Il songeait, songeait.

XXVI

Marcant songeait, en entraînant son Georges sur la chaussée de able et de cailloux que venait éclabousser la mer, au soir tombant.

Devant lui, là-bas, sur la même route en talus, sans se retourner narchait Cauvin. Marcant et Georges le suivaient du regard.

Il y avait derrière eux, — au-dessus de la découpure noire des ollines, — du rouge triste dans le ciel, et cette pourpre teignait ar instant la mer, çà et là, d'un reflet de sang.

La mer était à leur droite et elle gémissait. A leur gauche s'étenait la plaine, dans laquelle les étangs étincelaient au loin, bordés 'arbres noircissants.

Tout s'attristait des adieux du jour. On entendait parfois un ppel prolongé, lointain, et qui semblait s'éloigner encore, un cri homme ou d'enfant, un aboiement de chien, un grincement

d'essieu. Devant eux, un peu à gauche, tout le haut profil lointain des Maures grises, Fréjus et son vieux clocher. Devant eux, un peu à droite, l'église neuve, blanche, du Saint-Raphaël des villas, se dressait auprès du petit port, et le mât d'un grand bateau marchand portait sa flamme tricolore presque à la hauteur des dômes.

Les moineaux de toiture quittaient les arbres de la plaine et regagnaient leur asile accoutumé, sous les gouttières du village par delà lequel se dentelait le sommet de l'Estérel, hérissé d'aiguilles rougeâtres, rougies encore par le dernier trait du soleil. Au-dessus de l'eau, là-bas, se dressait Agay, dont le Lion de Mer vu d'ici, semblait n'être qu'un promontoire surbaissé, très avancé sur l'eau, bête en sentinelle, accroupie, de couleur fauve sur les vagues brunes.

— Pourquoi qu'il s'en va, cet homme, papa ?

Marcant ne répondit pas. L'enfant, voyant son père absorbé respecta son silence et regarda les étoiles naissantes.

Cauvin avait disparu : il venait d'entrer dans sa cabane. Marcant approchait de cette cabane, avec une curiosité poignante. Partait-il tout de bon, cet homme ? Ou n'était-ce là qu'une feinte ? Ne lui avait-il pas dit sa volonté farouche de ne jamais quitter la ferme ? Ne lui en avait-il pas donné à entendre les raisons profondes ?

— Je ferais un malheur plutôt !

Cette parole, il l'avait dite d'une voix sourde, en crispant de rage ses gros poings énergiques. Elle résonnait encore aux oreilles de Marcant...

... C'était une cabane très délabrée, en planches inégales, mal jointes, de six mètres carrés environ, traversée par tous les vents pénétrée, rongée par le sel de mer, une sorte d'abri troué, souvent rapiécé, abandonné sans doute par quelque pêcheur. C'est là que vivait le pauvre homme dont le travail enrichissait la ferme Antoinette. Il rentrait là tous les soirs, dans toutes les saisons quelque temps qu'il fît, afin de n'être pas trop loin de ce qu'il aimait — de la femme, soit, — mais surtout de sa fille. Il quittait tous les soirs la ferme où il y avait de la lumière et du feu, pour ce trou de bête sauvage où il faisait froid, où il faisait noir.

La porte misérable était ouverte. Marcant se présenta au seuil

(*A suivre.*) Jean AICARD.

LE PETIT ENFANT

Il jouait, le petit enfant
Aux blanches mains, aux lèvres roses ;
Ignorant nos soucis moroses,
Il jouait, le petit enfant.
Joyeux, candide et triomphant,
Sur le tapis couvert de roses,
Il jouait, le petit enfant
Aux blanches mains, aux lèvres roses.

Il dormait, le petit enfant,
Dans son berceau de mousseline.
Fleur fatiguée et qui s'incline,
Il dormait, le petit enfant.
Et la mère, en le réchauffant,
Le berçait d'une voix caline,
Il dormait le petit enfant,
Dans son berceau de mousseline.

Il vivait, le petit enfant,
Heureux et rose à faire envie,
Front radieux, âme ravie,
Il vivait, le petit enfant.
Le père faisait pour sa vie
De beaux rêves que Dieu défend.
Il vivait le petit enfant,
Heureux et rose à faire envie.

Il est mort, le petit enfant;
Il s'est envolé vers les Anges.
Avec des sourires étranges,
Il est mort, le petit enfant,
Il est mort, et le cœur se fend
Devant ce linceul fait de langes.
Il est mort, le petit enfant ;
Il s'est envolé vers les Anges.

Louis TIERCELIN.

FRÉDÉRIQUE [1]

(Suite et Fin)

Victurnien prenait la plume et, sous la dictée de son oncle, il écrivait. Elle n'était pas longue l'allocution, mais combien entraînante avec ses phrases énergiques et brèves qui, sous leur forme agressive et persuasive semblaient jaillir non d'une âme de prêtre, mais d'un cœur de soldat. Le colonel de Ferrère, qui devait la signer, y donnait rendez-vous pour la soirée du lendemain dans le jardin du Palais-Royal aux hommes de bonne volonté.

Quand ce fut fini, il la lut à haute voix.

— Vous avez trouvé du premier coup le langage qu'il convenait de tenir, déclara-t-il. Il n'y a pas un mot à changer.

Monseigneur se frottait les mains et reprit;

— Envoie cela chez l'imprimeur demain, dès le matin, ou plutôt vas-y toi-même et commande assez d'affiches pour en couvrir les murs de Paris. Puis, le soir, tu iras au Palais-Royal. Je serais bien surpris si quelques centaines d'hommes résolus ne venaient pas s'y rassembler. Peut-être, cette manifestation en provoquera d'autres et rendra confiance à nos princes. En voilà assez pour aujourd'hui, acheva Monseigneur; allons dormir. Nous avons besoin de réparer nos forces pour être frais et dispos à l'heure de l'action.

— Un mot encore, mon oncle, implora Victurnien. J'ai été heureux de vous revoir, mais attristé de n'avoir rien entendu dans vos paroles qui me prouvât que vous éprouviez la même joie. Vous ne m'avez pas seulement embrassé.

Monseigneur se redressait, redevenu tout à coup dur et hautain.

— Cela t'étonne? As-tu seulement sollicité mon pardon ? As-tu réparé l'offense que tu m'as faite en prenant parti pour Mgr Ermel? Si tu te repens et si tu veux que j'oublie, prouve-moi ton repentir.

— Est-ce bien l'heure de me parler ainsi, mon oncle, alors que

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 Décembre 1898.

nous nous jetons vous et moi dans une aventure où nous pouvons trouver la mort?

— Non, ce n'est pas l'heure. Mais tu reconnaîtras que, depuis que tu es entré, je n'avais fait aucune allusion à ta conduite. Je ne t'en aurais pas parlé si tu ne m'en avais pas parlé toi même. Es-tu décidé à me revenir, à quitter le camp de mes ennemis? As-tu renoncé à épouser la pupille de l'intrus qui occupe mon siège épiscopal ? Ton silence me répond. Pourquoi changerais-je, quand toi tu ne changes pas? Crois-moi, laissons là ce qui nous divise. Nous ne saurions nous entendre. C'est l'intérêt du roi qui nous a rapprochés. N'ayons que lui en vue.

Les mots tombaient, martelés et secs, de ses lèvres minces et pâles, et la froideur de ses yeux révélait l'insensibilité de son cœur.

— Alors, insinua Victurnien, vous persistez dans votre refus d'autoriser mon mariage avec Mlle du Quesnay ?

— Je persiste et je te répète que tu n'auras jamais mon consentement. Mais à quoi bon me le demander? Il ne t'est pas nécessaire et tu peux t'en passer. Va, mon cher, va, j'ai besoin de repos.

Il ne fallait pas songer à modifier les résolutions de l'entêté vieillard. Victurnien y renonça. Au moment où son oncle, avec une témérité qu'on n'eût pas attendue de sa vieillesse, affrontait des périls redoutables, il ne voulait pas perdre le droit de veiller sur lui, et ce droit, il l'eût perdu en prolongeant cette querelle, car s'il ne s'amendait pas, Monseigneur l'eût chassé et leur brouille, en ce moment oubliée, fût devenue définitive. Et puis, il espérait que ce ressentiment, avec le temps, tomberait, et qu'il retrouverait la tendresse paternelle à l'ombre de laquelle il avait vécu. Il n'insista donc pas et sortit après avoir salué son oncle comme il eût salué un étranger.

Le lendemain, vers deux heures, les Parisiens répandus dans les rues s'attroupaient autour d'affiches posées sur les murailles et pouvaient lire l'appel aux armes du colonel de Ferrère. Le nom de ce courageux serviteur du roi était dans toutes les bouches, les unes approuvant son initiative courageuse, les autres la blâmant. Le soir, au Palais-Royal, quelques officiers se rencontrèrent, mais en si petit nombre qu'ils durent reconnaître que si le ministre de la guerre n'accordait pas son patronage à leur entreprise, elle ne pourrait aboutir. Ils déléguèrent quelques-uns

d'entre eux pour faire, de concert avec le colonel, des démarches à l'effet d'obtenir cet encouragement indispensable à leur formation. Le même jour, les journaux royalistes avaient publié le mandement de Mgr de Magalon et rendu hommage à sa témérité. Mais quelque entraînante qu'elle fût, sa parole resta sans effet. La peur paralysait les courages et, de plus en plus, se propageait et s'accentuait la conviction que la marche triomphale de l'empereur rendait inutiles toutes les tentatives.

Victurnien ne devait jamais oublier les jours qui suivirent. Ils s'écoulèrent pour lui en des alternatives poignantes. Il voyait s'enfuir le temps sans que le gouvernement royal se décidât à le mettre à profit et à utiliser les bonnes volontés qui, de toutes parts, venaient s'offrir. Avec un zèle que rien ne rebutait, le colonel s'épuisait en démarches, assiégeant tour à tour le comte d'Artois, les ministres, les généraux présents à Paris, les chefs de la garde nationale, des pairs, des députés. Mgr de Magalon se livrait à la même tâche. Mais, partout, leurs efforts se brisaient contre l'inertie, l'indifférence, le défaut de sang-froid ou la peur. Chaque jour, la cause royale perdait du terrain.

Au cours de ces journées fécondes en déceptions, Victurnien se réunissait aux officiers qui s'étaient engagés à marcher avec lui. Leur nombre s'était grossi de quelques gardes nationaux, d'une poignée d'étudiants royalistes. A la demande du colonel, Macdonald, mis à la tête de la garnison de Paris, avait consenti à leur délivrer des fusils. Cette petite troupe, durant quelques heures chaque jour, faisait l'exercice dans les jardins du Palais-Royal. Elle voulut qu'une cérémonie fût célébrée à Notre-Dame des Victoires. Elle s'y rendit en armes et y assista. Mgr de Magalon dit la messe et bénit un drapeau. Mais ces manifestations ne trompaient personne. La monarchie s'effondrait sous l'impuissance de se défendre, trahie par l'armée, par la plupart de ses fonctionnaires, et même par la population de Paris déjà soumise au joug impérial avant même que l'Empereur fût rentré dans la capitale.

Le cœur déchiré par ce spectacle lamentable, Victurnien ne trouvait quelque soulagement à sa douleur qu'auprès de Frédérique. Trop occupé pour rester longtemps auprès d'elle, il ne faisait que l'entrevoir. Mais, si brefs que fussent leurs entretiens, et bien que, d'un commun et tacite accord, ils en eussent banni toute allusion à leurs sentiments et à leur espérances, il en revenait ranimé, réconforté, consolé, grâce à la certitude que lui donnait Frédérique

par son attitude, sinon par ses paroles, que quand l'édifice royal qu'il défendait se serait écroulé, il trouverait dans sa tendresse un asile et dans cet asile la récompense de sa fidélité à remplir jusqu'au bout son devoir.

Au milieu de ces incidents, on recevait aux Tuileries des nouvelles désastreuses. Le maréchal Ney avait passé à Napoléon. Celui-ci était arrivé à Auxerre. Son avant-garde venait de se montrer à Montereau. Les lanciers qui gardaient le pont de cette ville le lui avaient livré sans même tenter de le défendre et aux cris de « Vive l'Empereur ». D'autre part, les avis expédiés de divers points de la France montraient partout les troupes prêtes à faire défection. Ce n'est guère que dans le Nord qu'on espérait encore les retenir dans le devoir.

Bien que le gouvernement s'efforçât de cacher ces nouvelles aux Parisiens, elles s'étaient rapidement répandues et exerçaient sur la garnison de Paris comme sur la population l'influence la plus funeste. Dans sa capitale, le roi n'avait d'autres défenseurs fidèles que les régiments des Suisses et sa maison militaire.

— C'est la fin du monde, disait à tout instant Mgr de Magalon.

Toute son énergie était tombée en ces quelques jours, épuisée peu à peu par l'inutilité de ses efforts. Son désespoir éclatait sur ses traits d'où toute animation avait disparu, dans ses paroles qu'à tout instant étouffaient des larmes, et jusque dans ses gestes alanguis et lassés. En une semaine, il avait vieilli plus qu'en une année et Victurnien le constatait avec effroi.

On arriva ainsi au 20 mars. Ce jour-là, dimanche des Rameaux, les bruits sinistres qui circulaient dans Paris s'aggravèrent. Napoléon, disait-on, avait couché à Fontainebleau et, sans doute, c'était vrai, car partout, dans la capitale, ses partisans contenus jusque-là par la crainte de le voir arrêté en chemin, certains maintenant de son triomphe, relevaient la tête, devenaient plus fiers, plus arrogants, plus menaçants. Mgr. de Magalon qui était allé dire sa messe dans le voisinage, recueillit sur sa route, et même à l'église, des témoignages certains du courant irrésistible qui entraînait l'opinion.

En rentrant à l'hôtel, il dit à Victurnien qui l'avait accompagné.

— Je le vois bien, il n'y a plus rien à faire. Paris est tout prêt à acclamer Bonaparte. Je voudrais mourir, mon rôle est fini. J'ai

supplié tout à l'heure Notre-Seigneur Jésus de me rappeler à lui avant que se consomme ce nouveau sacrilège. Je considèrerais comme une grâce d'En-Haut de n'en pas être le témoin.

Victurnien pensait depuis plusieurs jours à éloigner son oncle du théâtre des agitations qu'allait accroître le retour de l'Empereur. Il voulait les lui épargner. L'occasion lui parut bonne pour le décider à partir.

— Que parlez-vous de mourir, mon oncle ? s'écria-t-il. Il faut vivre, au contraire, pour assister à l'écrasement du victorieux d'aujourd'hui et au triomphe définitif de notre roi. Pour n'être pas le témoin de sa défaite passagère, il vous suffit de quitter Paris.

— Mais toi, que deviendras tu ? demanda Monseigneur qui, pour la première fois depuis qu'il avait suivi son neveu, laissait éclater sa sollicitude.

J'attendrai jusqu'au dernier moment afin d'être assuré que mes services sont inutiles à Sa Majesté. Si elle ne me retient pas, j'irai vous rejoindre là où vous serez.

— J'irai à Guerlande. Je ne saurais où aller si je n'allais là. Je suis trop vieux pour retourner à l'étranger. Et puis, je causerais trop de chagrin à cette bonne Mlle de Reissens, si je choisissais une autre retraite que celle qu'elle m'a si libéralement accordée. Je lui dois bien de mourir dans mon diocèse.

— Alors, mon oncle, c'est à Guerlande que je vous retrouverai, à moins que le roi m'en ordonne autrement. Quand voulez-vous partir ?

Monseigneur releva son front courbé et de cet accent volontaire que connaissait bien son neveu, il lui dit :

— Je partirai quand tu partiras toi-même. Je ne serais pas tranquille si je te laissais derrière moi. Je ne veux pas partir sans toi.

Était-ce égoïsme ? Était-ce retour de tendresse provoqué par le danger ? Victurnien n'eût osé se prononcer. Mais il fut touché en entendant s'affirmer une volonté dont il ne pouvait interpréter la manifestation que comme un témoignage d'affectueux intérêt. Du reste, il ne fut tenté ni de contredire Monseigneur, ni de lui résister. Il savait que les résolutions de l'évêque cédaient rarement aux prières et aux conseils.

— Alors, dit-il, je vais m'informer immédiatement des désirs du roi.

— Il faut que tu fasses mieux encore, reprit vivement Mon-

seigneur. Écoute, Victurnien, ce serait une grande consolation pour moi d'être admis à présenter à Sa Majesté mes hommages et à lui faire mes adieux. Peut-être, en se souvenant de notre dernier entretien, a-t elle gardé de moi l'idée que je suis un sujet indocile. Je voudrais la détromper. C'est quand les rois sont malheureux qu'ils ont le plus de droits à notre respect. Va aux Tuileries et tâche d'obtenir une audience. Elle déterminera nos décisions.

Victurnien se chargea de ce message et l'exécuta sur-le-champ. Au cabinet du roi, il fit connaître le désir de son oncle. Mais, MM. les secrétaires se récrièrent. Demander audience au roi en un tel moment, quand on n'était ni ministre, ni préfet de police, quelle folie! Lorsqu'à toute minute les événements venaient détruire des combinaisons à peine arrêtées, le roi était-il en état de décider la veille ce qu'il ferait le lendemain? On ne pouvait qu'engager Mgr de Magalon à venir aux Tuileries, au petit bonheur. Si le roi était de loisir, il ne refuserait sans doute pas de recevoir l'ancien évêque de Guerlande, le vénérable courtisan de de son exil.

En quittant les Tuileries et avant de rapporter à son oncle cette réponse, Victurnien voulut passer chez les Morville. Quand il se présenta rue de Varenne, il vit, en entrant dans la cour, des malles éparses que des domestiques s'apprêtaient à charger sur une berline non encore attelée. Il allait s'informer auprès de l'un d'eux, pressentant d'ailleurs la vérité, lorsque dans la salle d'entrée parut Frédérique en train de donner des ordres.

— Vous arrivez à propos, lui dit-elle; j'allais vous envoyer chercher et je me demandais si l'on vous trouverait chez vous. Nous partons pour Guerlande, ma tante et moi. Mon oncle en a décidé ainsi ce matin, à l'improviste, en revenant des Tuileries. Il prétend que Paris n'offre plus aucune sûreté pour les royalistes et surtout pour les émigrés.

— Mais, lui-même?...

— Il déclare que sa place est auprès du roi, et le roi restant, il reste. J'espère cependant qu'il ne tardera pas à se réunir à nous. Et vous aussi, Monsieur, ajouta-t-elle d'un accent de prière, j'espère vous revoir à Guerlande. Je le souhaite vivement et vous m'affligeriez en n'y venant pas.

— Je crois bien que j'y serai bientôt, dit Victurnien. Je dois y accompagner Mgr de Magalon.

— Ah! oui, notre ennemi, fit Frédérique en souriant.

Victurnien sourit de même et dit.

— Un ennemi qui paraît bien près de désarmer. Je ne sais si je me trompe, mais, je jurerais qu'il est à bout de rigueur et que les malheurs qui menacent son pays ont amolli son âme.

— Dieu vous entende! Je serais si heureuse d'une réconciliation...

Le temps pressait. Ce n'était ni le lieu ni l'heure des longs entretiens. Les adieux ne pouvaient s'éterniser. Mais, au moment où Victurnien allait se séparer de Frédérique, il attendait une parole confirmative des timides aveux qu'il avait entendus déjà, et comme cette parole qu'il n'osait provoquer ne venait pas, il demanda :

— N'avez-vous plus rien à me dire?

— Tout ce que je pourrais vous dire, vous le savez, répondit vivement Mlle du Quesnay. Je vous attends à Guerlande. Si des circonstances que je ne puis prévoir vous empêchaient d'y venir aussi vite que le souhaite mon cœur, songez que votre vie m'est chère désormais. Epargnez-la si vous avez souci de la mienne.

Elle lui tendait la main, l'offrant à ses lèvres qui l'effleurèrent.

— A vous pour toujours, murmura-t-il.

Au moment où il allait franchir le seuil de la maison, il se retourna. Il vit Frédérique debout sur le perron. Elle le suivait des yeux et il lui sembla que du bout des doigts elle lui envoyait un baiser. Jusqu'à la fin de cette journée, si féconde en craintes, en angoisses, il resta tout illuminé, tout enfiévré de ce souvenir.

Dans la matinée du lendemain, Victurnien, sorti de bonne heure pour aller aux nouvelles, vint chercher Mgr de Magalon. Ils devaient se rendre ensemble aux Tuileries et gardaient l'espérance d'être admis auprès du roi. Ils y allèrent. Mais, dans la rue du Bac, un attroupement qui se formait autour d'une affiche qu'on venait de poser les arrêta. Le colonel se mêla à la foule afin de lire cette affiche dont la teneur arrachait aux gens des cris de contentement et des cris de colère. C'était une proclamation du gouvernement royal annonçant aux Parisiens que le roi, voulant leur éviter les maux de la guerre, se retirait sur un autre point du royaume où les Chambres seraient bientôt convoquées.

— Inutile d'aller plus loin, dit Victurnien à son oncle en le rejoignant; le roi et les princes sont partis.

— J'en étais sûr, se contenta de répondre Mgr de Magalon.

Ils rentrèrent tristement à leur hôtel en discutant sur l'opportunité de leur propre départ. L'évêque maintenant ne demandait qu'à s'éloigner de Paris. Mais il ne voulait pas partir sans son neveu,

et celui-ci n'osait se résoudre à fuir avant de s'être convaincu de l'inutilité d'une plus longue résistance. Les officiers et les étudiants enrôlés sous ses ordres l'attendaient et comptaient sur lui. Il leur devait et se devait à lui-même de ne pas les abandoner. La question du départ resta donc en suspens. Elle serait résolue au retour de Victurnien.

Il courut au Palais-Royal. Au lieu d'environ cinq cents hommes



Elle lui tendait la main, l'offrant à ses lèvres.

qu'il espérait y trouver, il n'en était venu qu'une centaine, et encore n'avaient-ils pu se grouper tant était menaçante l'attitude de la foule qui se pressait dans le jardin et dans les galeries, composée de bourgeois, de gens du peuple et d'officiers à la demi-solde venus là pour manifester en faveur de Napoléon. Les derniers défenseurs des Bourbons, perdus dans cette foule, y recueillaient les informations les plus alarmantes. A la suite du roi, les fonctionnaires royaux s'étaient enfouis. Ceux que Louis XVIII, une année

avant avait trouvés en place et révoqués, reprenaient partout leurs fonctions. Lavalette, l'ancien directeur des postes, s'était emparé de l'emploi d'où la restauration l'avait chassé. Il avait suspendu l'envoi des journaux et des lettres et décidé que des chevaux ne seraient donnés aux voyageurs que sur des ordres signés de sa main. Personne ne pouvait donc plus sortir de Paris.

De leur côté, les troupes de la garnison commençaient à arborer la cocarde tricolore. D'anciens grenadiers de la garde étaient en faction aux Tuileries où arrivaient peu à peu les anciens dignitaires impériaux, les chambellans, les ministres et jusqu'aux huissiers Le gouvernement impérial, par la force des choses, se réorganisait. Napoléon, en arrivant, le trouverait tel qu'il l'avait laissé. Toute tentative pour entraver ce courant irrésistible n'eût abouti qu'à faire massacrer les manifestants. Après l'avoir constaté, Victurnien ne songea plus qu'à éloigner son oncle de ces péripéties et de ces dangers, à s'en éloigner lui-même. Ils s'étaient trop compromis l'un et l'autre pour n'avoir pas à craindre d'être recherchés.

Néanmoins, au bout de vingt-quatre heures, ils n'avaient encore pu quitter Paris. La rentrée de l'Empereur, la nomination de Fouché au ministère de la police, des décrets d'exil signifiés aux créatures du roi, des arrestations opérées, tout contribuait à rendre la situation plus critique. Monseigneur ne portait plus ses insignes épiscopaux. Victurnien avait quitté son uniforme. Dans l'hôtel qu'ils habitaient, ils étaient à la merci d'une indiscrétion et, d'autre part, ils ne pouvaient songer à se mettre en route sans passeport et sous leur nom. Une démarche faite à l'archevêché de Paris par Mgr de Magalon les tira enfin de cet embarras. L'ancien évêque de Guerlande obtint, sous un nom d'emprunt, un passe-port pour lui et pour un domestique. Avec son neveu, il partit de Paris dans la soirée du 21 mars, après avoir été averti que la police était à leur recherche. Cet avertissement ne les inquiéta pas. Ils croyaient qu'à Guerlande, en évitant de se montrer et de faire parler d'eux, ils seraient en sûreté.

Ils y arrivèrent au milieu de la nuit. Evitant d'entrer dans la ville, Mgr de Magalon avait donné l'ordre au postillon de les conduire au château de Reissens où une lettre de lui, écrite deux jours plus tôt, avait annoncé son retour sans en fixer la date. Il s'attendait à trouver la maison endormie et à parlementer avant de se faire ouvrir. Mais, à sa grande surprise, en entrant dans l'avenue, il vit aux fenêtres du rez-de-chaussée briller des lumières

et, lorsque les chevaux s'arrêtèrent devant la porte, Mlle de Reissens apparaître le visage décomposé :

— Quoi! ma vieille amie, s'écria-t-il, vous êtes restée debout pour m'attendre !

Mlle de Reissens croisait les mains, et d'un accent de désespoir, elle répondit.

— Pour vous attendre, oui, Monseigneur, mais aussi pour vous prévenir que vous ne pouvez vous arrêter chez moi. Les gendarmes sont venus ce soir vous demander, vous et votre neveu. Malgré mes protestations, ils ont perquisitionné partout. Ils se sont retirés de très mauvaise humeur.

— Eh bien, puisqu'ils sont venus, ils ne reviendront pas, dit l'évêque avec sang-froid en descendant de voiture.

— Mais, ils ont annoncé leur retour!

— Nous restons quand même, déclara Victurnien en imposant d'un geste silence à la châtelaine. Qu'on descende notre bagage.

Les malles déchargées, il paya le postillon et le renvoya.

— C'est de la folie, de la folie, grondait Mlle de Reissens en suivant l'évêque et son neveu qui entraient délibérement dans le château. Ce n'est pas pour moi que je parle, c'est pour vous. Monseigneur. Je ne crains rien, moi, je ne crains que Dieu. Mais vous obstiner à demeurer ici, c'est vous livrer.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, reprit Victurnien, nous n'y demeurerons que le temps de laisser le postillon repartir. Il importait qu'il ne sût en quel lieu où nous allons nous réfugier en sortant d'ici.

La vieille fille écarquillait les yeux, commençant à comprendre.

— Où veux-tu donc me conduire? interrogea Monseigneur.

— Dans le seul asile où nous ne puissions être poursuivis. Ne cherchez pas à en savoir plus long, mon oncle, et confiez-vous à moi.

Monseigneur se contenta de cette réponse évasive. Les émotions par lesquelles il venait de passer, plus encore que la fatigue du voyage, avaient affaibli son énergie si longtemps indomptable. Crainte ou lassitude, le vieillard n'offrait plus à l'initiative de son neveu qu'une docilité d'enfant.

— J'irai où tu voudras, dit-il.

— Alors, prenez mon bras et partons. A bientôt, Mademoiselle. Si les gendarmes reviennent, vous pourrez leur affirmer qu'ils ne nous trouveront pas.

Maintenant, dans la nuit fraîche et claire, Monseigneur redescend vers Guerlande par des chemins qui lui sont familiers. C'est son neveu qui soutient sa marche, mais c'est lui qui guide son neveu et lui indique les raccourcis. Au bout d'un quart d'heure, ils atteignent les premières maisons de la ville où tout dort. Là, Victurnien se reconnaît. Voici le boulevard que bordent sur deux longues lignes les tilleuls séculaires dont les cimes entrelacées et taillées uniformément forment une voûte obscure. L'antique avenue est déserte. A son extrémité s'ouvre la grande rue que bornent la masse imposante de la cathédrale et la terrasse de l'évêché. Victurnien, réglant son pas sur celui de son oncle, va résolument vers son but.

— Où me conduis-tu? répète de temps en temps Monseigneur.

— Vous le verrez quand nous serons arrivés, répond Victurnien.

Ils débouchent sur la place, devant l'église close dont les grilles resplendissent dans la nuit. Là, Monseigneur fait halte.

— Laisse-moi respirer, dit-il. Et les yeux levés sur la façade que couronnent les deux tours, il soupire amoureusement : Ma cathédrale! ma chère cathédrale !

Il fait le signe de la croix, reprend le bras de son neveu et l'entraîne si ravi, si troublé que, lorsqu'ils entrent dans l'étroite rue que domine une terrasse qu'il n'a pas oubliée, il ne voit pas que c'est la rue de l'évêché et ne s'en aperçoit qu'au moment où son neveu l'arrête devant la porte du palais épiscopal.

Alors, il comprend. Il recule d'un bond. D'une voix, qu'enflent l'indignation et la surprise, il s'écrie :

— C'est là! c'est là! Oh! maudit qui me fait cette injure de croire que j'entrerai dans cette demeure souillée. Je n'y veux pas entrer, entends-tu! Je n'y entrerai que quand l'autre en sera sorti J'aime mieux la prison.

— Va pour la prison, Monseigneur, concède Victurnien, nous irons ensemble. Advienne que pourra. Si je dois être fusillé, on vous autorisera sans doute à me donner l'absolution.

Il laisse tomber ces paroles froidement, dans une attitude de regret, d'obéissance et de résignation.

L'évêque chancelle et courbe la tête sous ce langage, à travers lequel se forme à ses yeux la vision de son neveu couché mort sur le sol, là-bas dans la plaine de Grenelle où jadis tombèrent des royalistes victimes de leur dévouement.

— Ne songe qu'à sauver ta tête, balbutie-t il. Entre seul à l'évêché sans t'occuper de moi.

— J'ai pour devoir de ne pas vous abandonner, mon oncle, reprend Victurnien.

Ils restent debout l'un devant l'autre, se mesurant du regard dans cette rue solitaire qu'assombrissent les hautes murailles de l'évêché. L'âme de l'évêque est le théâtre d'un combat terrible. Il veut et ne veut pas; il avance, il recule, hésite... Soudain, il se précipite sur le marteau de la porte, s'en empare, le soulève et frappe à coups redoublés. Longue est l'attente des fugitifs. Enfin, la porte est ouverte par un homme qui achève de s'habiller en maugréant et qui les reconnaît à la clarté de sa lanterne. Stupéfait, il s'écarte pour les laisser passer. Au même moment, au fond de la cour, émerge, des bâtiments de l'évêché, la haute silhouette de Mgr Ermel, que le bruit a inquiété et qui est accouru.

Victurnien s'élance vers lui.

— Monseigneur, lui dit-il, nous sommes poursuivis, Mgr de Magalon et moi, et nous venons vous demander asile.

— Entrez, Messieurs, entrez, reprend l'évêque de Guerlande. Et s'inclinant profondément devant celui qui ne cessa de le traiter en ennemi, il ajoute :

— Entrez, Monseigneur; vous êtes chez vous, mon frère.

Mgr de Magalon ne sait plus s'il rêve où s'il est éveillé. Ses mains tremblantes, s'agitent comme pour exprimer ce qu'il ne peut dire. Enfin, il murmure :

— Merci, Monseigneur; vous êtes meilleur que moi.

RÉCONCILIÉS

Depuis plusieurs heures, le soleil brillait radieux quand Mgr de Magalon s'éveilla, couché dans une chambre où rien de ce qui l'entourait ne lui rappelait les choses coutumières de sa vie. Ce n'était ni sa chambre du château de Reissens, ni celle de l'hôtel du *Bon La Fontaine*. Le cerveau encore ensommeillé, il cherchait à s'expliquer comment il se trouvait là. Mais, il ne tarda pas à recouvrer la mémoire. Son départ de Paris, son voyage sans arrêt, pareil à une fuite, son arrivée chez sa vieille amie, sa course

nocturne à travers les rues de Guerlande au bras de Victurnien, son entrée à l'évêché et l'accueil fraternel qu'il y avait reçu, tous les épisodes de cette nuit mémorable revivaient, reprenaient corps ranimaient en lui les sensations si vives qu'avait dissipées le sommeil, lorsque, brisé par la fatigue et la violence de son émoi, il s'était étendu dans ce lit hospitalier.

En se reconstituant sous ses yeux, ils excitaient sa surprise et jetaient la perturbation dans son esprit. Il ne rêvait pas. Il était rentré dans son évêché, non en titulaire, en maître, ainsi qu'il l'avait tant souhaité, mais en fugitif, en proscrit. Protégé de Mgr Ermel, lui! Tenu à la reconnaissance envers l'homme que, depuis quinze ans, il accusait et combattait! En vue de quels desseins la Providence l'avait-elle conduit dans cette maison, dans les bras de son rival? Ces questions se succédaient, d'autres encore, et toutes si troublantes, qu'il restait écrasé par l'impossibilité d'y répondre.

L'échafaudage de ses rancunes s'effondrait sans qu'il eût la force d'en conjurer la chute, bien que, parfois encore, dans un accès de révolte involontaire, il fût tenté d'en étayer les armatures croulantes en revendiquant ses droits. Et devant les ruines de ses ambitions et de ses espoirs, il sentait s'affaiblir ses dernières énergies et s'ouvrir de toutes parts au pardon, à l'oubli, son âme si longtemps cuirassée dans un intraitable ressentiment. Il revoyait Mgr Ermel debout au seuil de l'évêché, lui en ouvrant affectueusement les portes, lui offrant cet asile et, par ce bienfait, écartant la foudre qui menaçait son front.

— Ce qu'il a fait, l'aurais-je fait? se demandait-il, oui, peut-être. Mais, l'aurais-je fait d'un tel élan de cœur? Aurais-je mis dans mon accueil tant de mansuétude? Sa bonté m'a vaincu. Je suis désarmé. Je ne peux plus rien, plus rien, plus rien. Vous voulez donc que j'abdique, Seigneur! s'écria-t-il soudain. J'obéis. Je me soumets à votre volonté sainte; j'abdiquerai.

Un flot de larmes jaillit de ses yeux et sa tête blanche s'abîma dans son oreiller comme dans un refuge où il allait se recueillir et d'où il sortirait transformé.

A l'horloge de la cathédrale, les heures sonnèrent. Le tintement sonore de la cloche le ramenait aux jours anciens, aux jours heureux de son épiscopat, durant lesquels il l'entendait tous les jours. Mais ce souvenir ne l'irritait plus. Il compta dix coups. Habituellement, à cette heure, il était levé depuis longtemps et ce lui

fut encore un sujet d'étonnement de se sentir, quoiqu'il fût tard, si peu disposé à l'action. Un bruit près de lui le tira de sa rêverie. Son domestique tournait à pas sourds autour de son lit. Parti de Paris, la veille au soir, par la diligence afin de rejoindre son maître, ce fidèle serviteur venait d'arriver.

— Ah! te voilà, mon ami, dit l'évêque heureux de voir un visage familier. Pourquoi m'a-t-on laissé dormir?

— C'était l'ordre du colonel, Monseigneur. Vous étiéz si fatigué cette nuit quand vous vous êtes couché! Il convenait de vous laisser faire la grasse matinée. Mais, maintenant, si vous êtes reposé...

— Oui, je suis reposé. Viens m'habiller.

Sa toilette achevée, il voulut rester seul pour dire ses oraisons. Il s'agenouilla et pria avec ferveur. Jamais prière ne lui avait paru efficace au même degré ni fait tant de bien. Quoiqu'il se sentît encore bien faible de corps, un apaisement inaccoutumé emplissait son âme, et à cet état si nouveau se mêlait l'ardent désir de revoir Mgr Ermel. Il se reprochait de ne lui avoir pas exprimé assez sa gratitude. Il avait hâte de lui en donner un témoignage éclatant.

Il quitta sa chambre. Elle s'ouvrait sur un long corridor où, en y mettant le pied, il se reconnut. Depuis trente ans, rien n'était changé dans ces lieux. Ils lui rappelaient eux aussi le meilleur temps de sa vie. Il regarda avec ravissement les antiques murailles, les tentures fanées, les estampes défraîchies, toutes ces choses gravées si profondément dans sa mémoire qu'au fond de son exil, il n'avait qu'à se recueillir pour les revoir. Il les salua comme de vieux amis et quand sa main tremblante se posa sur la rampe en fer de l'escalier, le contact le fit tressaillir comme s'il eût repris possession d'un bien précieux, après en avoir été longtemps privé.

Cet escalier le conduisit au jardin. Au seuil de cet Eden, il s'arrêta, plus ému et plus troublé, embrassant des yeux les buis épais, les vieux arbres, l'émeraude des gazons, les murs couverts d'un rideau de lierre, puis, tout au fond, la terrasse avec sa balustrade, ses ombrages peuplés de nids, au-dessus desquels se dressaient les tours altières de lá cathédrale.

Tandis qu'il s'abandonnait à cette contemplation du cadre riant de son existence passée, de l'avenue de tilleuls qui bordait la terrasse, il vit sortir Victurnien. Il le salua d'un geste, en souriant, et

Victurnien vint vers lui. Mais, il n'était pas seul. Une jeune femme marchait à son côté. Mgr de Magalon ne l'avait jamais vue, il ne la connaissait pas. Mais il devina qui elle était. Son visage s'assombrit. Ce n'est pas seulement avec Mgr Ermel qu'il était tenu de se réconcilier. A elle aussi il devait des excuses, l'ayant offensée sans la connaître par son brutal refus de la laisser entrer dans sa famille. Encore une concession à faire et, à celle-là, son orgueil s'opposait, comme tout à l'heure il s'était opposé à l'autre. Tant de sacrifices à la fois, et tous si douloureux, si humiliants ! Mais sa rigueur ne tint pas plus devant la grâce de la pupille qu'elle n'avait tenu devant l'accueil du tuteur. Elle se fondit sous le rayon de ces yeux à l'expression douce et fière qui, de loin et timidement, l'appelaient, lui faisaient fête.

Décidément, sa déroute se consommait. Il était contraint de déposer les armes, de conclure la paix sans conditions. Et cet état de son âme, cet abandon de lui-même au courant de clémence qui l'entraînait, cet oubli de tous ses griefs, apparurent plus clairement encore quand Frédérique, présentée par Victurnien, lui parla. Cette voix trouvait du premier coup le chemin de son cœur, par son accent si tendre, si respectueux, si filial.

— Je suis heureux de vous voir, Mademoiselle, dit-il.

— Mon bonheur n'est pas moindre, Monseigneur. J'espérais et je souhaitais votre venue. Je savais qu'en entrant ici ou plutôt en y rentrant, vous reviendriez de l'opinion que, bien à tort, vous vous étiez faite de mon tuteur, de moi. Maintenant, du moins, me permettrez-vous de vous aimer un peu ?

Il ne sut que répondre. Mais Frédérique, en se courbant pour lui prendre la main et baiser son anneau pastoral, acheva sa conquête et scella la réconciliation. Elle évita d'ailleurs de faire allusion à ses projets. Il lui sut gré de sa réserve ; il l'interpréta comme une preuve de déférence. Frédérique semblait lui dire.

— Je ne deviendrai votre nièce qu'autant que vous m'agréerez.

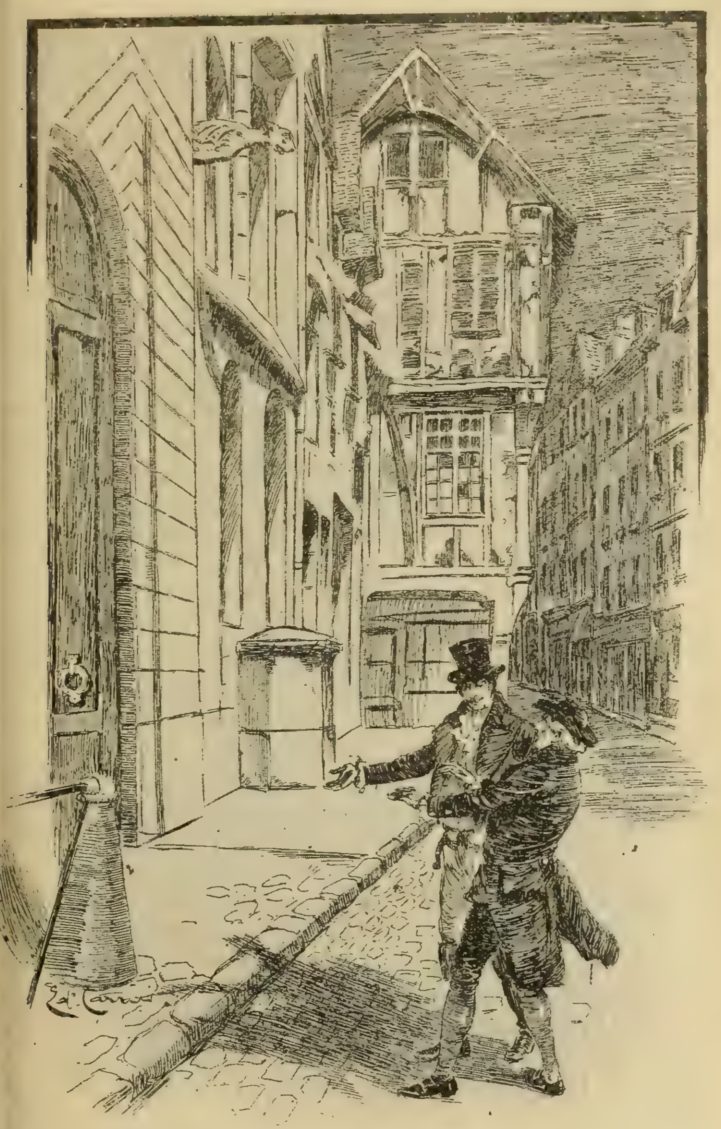
L'entretien prit ensuite un autre tour. Victurnien s'informait de la santé de son oncle et de sa nuit. Avait-il dormi ? Etait-il reposé ?

Et c'était comme une rosée bienfaisante que cette sollicitude dont il se sentait, environné, faisait pleuvoir sur lui.

— Ne verrai-je pas Mgr Ermel ? demanda-t-il à Frédérique.

— Vous le verrez ce soir, Monseigneur. Il est parti ce matin

pour Paris où l'appelaient les intérêts de son diocèse. Il eût



« C'est là ! c'est là ! je ne veux pas entrer dans cette demeure souillée ».

voulu vous dire adieu. Mais il a craint de troubler votre sommeil.

— Il trouvera Paris en proie aux agitateurs, objecta l'évêque Peut-être, eût-il mieux fait d'ajourner son voyage.

Victurnien intervint.

— C'était mon avis, fit-il. Mais, Monseigneur est parti quand même, au mépris de toute prudence. Il s'agissait de nous rendre un grand service à vous, mon oncle, et à moi. Nulle considération n'a pu refroidir son zèle.

— Un grand service ! Lequel ?

— Cette nuit, après vous avoir installé dans votre appartement, Mgr Ermel est venu me trouver dans le mien. Il voulait savoir pourquoi nous étions poursuivis. Je lui ai dit de quels faits nous avons à répondre. C'est alors qu'il a décidé de partir. Il connaît le ministre Fouché. Il est allé lui demander de renoncer à nous poursuivre. Il m'a déclaré qu'il irait au besoin jusqu'à l'Empereur afin d'obtenir que la police ferme les yeux sur notre séjour à Guerlande.

— Comme il se venge ! murmura Monseigneur.

Cette suite de faits par ou se manifestait la générosité de son rival le déconcertait et le bouleversait. Il n'avait pas soupçonné cette grandeur d'âme. En en mesurant l'étendue, il sentait s'accroître ses remords. Combien dure la leçon qu'il recevait ! Comment réparerait-il sa conduite passée ? Il se répétait cette question, quand parut Mme de Morville. Elle venait d'apprendre à son lever les événements de la nuit, et elle accourait très émue, en quête de détails plus complets. Sa présence et son bavardage détournèrent Mgr de Magalon de ses préoccupations. Il dut y faire trève pour renouer connaissance avec la Marquise, qu'en d'autres temps, il avait rencontrée et pour causer avec elle de ces époques lointaines. Ils parcouraient le jardin tout en les ressuscitant. Frédérique et Victurnien marchaient derrière eux, ne parlant que discrètement de leur affection réciproque et de leur avenir, mais trahissant à toute minute par un mot, par un regard, par un geste, l'intime union qui déjà, de leurs deux cœurs, formait un seul cœur.

Les promeneurs arrivèrent ainsi à l'extrémité de la terrasse. D'un mouvement irréfléchi, Mgr de Magalon s'avança vers le parapet. Il allait se pencher, avide de contempler la ville que de cette place on découvrait tout entière. Frédérique se précipita.

— Ne vous montrez pas, Monseigneur, supplia-t-elle. Personne

ne doit savoir que vous êtes ici. Nous sommes sûrs de la discrétion et du dévouement de nos serviteurs. Ils ne vous trahiront pas. Mais si du dehors quelqu'un vous voyait...

— C'est vrai, observa froidement Monseigneur. J'oubliais que Victurnien et moi sommes des proscrits.

— Pas pour longtemps, je l'espère, reprit Frédérique. Mais, tant que durera le danger, nous sommes tenus à la prudence.

La promenade prit fin. Monseigneur commençait à être las. Il voulut s'asseoir. Subitement, il était redevenu silencieux et paraissait accablé. C'est que trop d'émotions l'assaillaient, faites de sa reconnaissance, de ses regrets, de ses craintes et surtout de l'immense joie qu'il goûtait à se retrouver dans son ancien palais épiscopal. Après le déjeuner qu'on servit quelques instants plus tard, il rentra dans sa chambre et, de tout le jour, on ne le revit plus. Il avait fait avancer un fauteuil près d'une croisée. Il demeura là, les yeux fixés sur la place de la cathédrale dont il apercevait un côté par-dessus les arbres du jardin. A plusieurs reprises, au cours de l'après-midi, Victurnien vint s'informer de lui et l'inviter à descendre au salon. Il refusa de quitter son appartement, même quand on annonça le souper. Il avait formellement déclaré qu'il ne descendrait qu'au retour de Mgr Ermel.

Mgr Ermel rentra vers minuit. Parti au lever du jour et arrivé à Paris à midi, l'intrépide vieillard n'avait fait qu'y toucher barre. Il s'était remis en route à quatre heures après avoir vu le ministre de la police. Leurs relations dataient du Consulat et des mémorables négociations qui aboutirent au rétablissement de la paix en Vendée. Fouché avait alors apprécié le caractère de l'abbé Ermel et, depuis, il s'appliquait à prodiguer à ce noble prêtre, qu'affectionnait l'Empereur, les témoignages de son estime et de son respect. Fort de ces souvenirs, Mgr Ermel s'était présenté à son cabinet. Reçu aussitôt et sans avouer que Mgr de Magalon et le colonel de Ferrère se cachaient à l'évêché de Guerlande, il avait sollicité leur grâce. Jamais moment plus opportun pour la solliciter. Fouché venait de recevoir les instructions de l'Empereur relativement aux suspects.

— Éloignez-les de la capitale, avait dit Napoléon à son ministre, mais n'emprisonnez que ceux qui vous paraîtront dangereux. Inutile de faire des martyrs.

Fouché pouvait donc, sans se compromettre, se montrer généreux, user de clémence, et se donner vis-à-vis des royalistes le

mérite d'une serviabilité et d'un empressement à les protéger dont il espérait bien qu'il lui serait tenu compte quand rentreraient les Bourbons, dont il prévoyait déjà le prochain retour.

— Votre Grandeur peut elle me garantir que les gens dont elle parle ne conspireront pas et se tiendront tranquilles? avait-il demandé.

— J'en prends en leur nom l'engagement.

— Alors qu'ils s'abstiennent de venir à Paris; s'ils se font oublier, on les oubliera. Je vais vous faire envoyer un ordre qui leur assignera votre ville épiscopale pour résidence, Monseigneur. A la condition de s'y conformer, ils ne seront pas inquiétés.

La joie fut générale à l'évêché quand Mgr Ermel, en débarquant, fit connaître l'heureux résultat de son voyage. Frédérique, la marquise de Morville et Victurnien, qui avaient veillé dans l'attente de sa rentrée, furent ses premiers confidents. Victurnien ne redoutait rien pour lui-même, mais il craignait pour son oncle les suites d'une arrestation et d'un emprisonnement. La décision de Fouché le tirait de peine, et sa reconnaissance pour l'évêque titulaire de Guerlande, déjà si profonde, redoubla.

Celle de Mgr de Magalon, contenue durant vingt-quatre heures, ne fut pas moins vive. Averti du retour de Mgr Ermel, il ne voulut pas permettre que celui-ci vînt le trouver dans sa chambre. Il considérait comme un devoir de faire le premier pas vers lui. Malgré sa lassitude et l'heure avancée, il descendit au salon pour le saluer. Quand il entra, Mgr Ermel racontait les péripéties de son rapide voyage à ses hôtes rassemblés. En voyant apparaître ce vieillard chétif, mince et frêle, le visage voilé d'une pâleur maladive, la démarche tremblante et plus faible encore qu'il n'était la veille, il suspendit sa narration et s'avança pour le recevoir, en lui criant :

— L'Empereur vous a fait grâce, mon cher frère. Vous pourrez maintenant vous montrer partout dans Guerlande; c'est sans danger.

— Mais, mon neveu? interrogea Mgr de Magalon.

— Il est grâcié comme vous. Le ministre de la police m'en a donné l'assurance.

— C'est la première fois que ce défroqué aura fait acte d'homme de bien, remarqua l'ancien évêque de Guerlande. Et c'est vous, vous, Monseigneur, qui vous êtes imposé l'humiliation d'aller

l'implorer pour moi! continua-t-il attendri; vous me rendez le bien pour le mal. Il fléchissait les genoux et murmura :

— Vous qui êtes un saint, pardonnez au pécheur.

Il ne put s'agenouiller, Mgr Ermel l'entourait de ses bras, et les deux évêques se donnèrent le baiser de paix.

— Je ne me suis pas offensé, disait avec douceur Mgr Ermel. Je ne pourrais l'être que si vous me supposiez capable de haine... Je n'ai jamais douté de votre sincérité, de votre bonne foi et, dans mon cœur, vous étiez défendu par vos vertus dont à tout instant je retrouvais les traces dans votre diocèse... Dieu fait cesser aujourd'hui le schisme qui désolait cette église ; bénissons-le.

Mgr de Magalon relevait la tête et, timide, il dit :

— Alors, Monseigneur, vous tolèrerez désormais ma présence à Guerlande ; vous me permettrez d'y vivre et d'y mourir.

— Oui, Monseigneur, vous y resterez et nous donnerons, vous et moi, l'exemple d'une indissoluble union. Et maintenant, allons dormir, mon frère, ajouta gaiement Mgr Ermel ; n'oublions pas que nous n'avons plus la vigueur de nos vingt ans.

Mais Mgr de Magalon ne semblait pas disposé à quitter la place.

— J'ai encore une prière à vous adresser, dit-il.

— Elle est exaucée d'avance.

— Je voudrais demain visiter votre cathédrale.

— C'est toujours la vôtre, répliquait avec vivacité Mgr Ermel. Et subitement inspiré, il continua.

— Demain, je vous en ferai les honneurs ; mais, dès à présent, je vous demande de vouloir bien y officier dimanche prochain, jour de Pâques.

— Quoi! Vous voulez ! Vous voulez ! s'écria l'ancien évêque de Guerlande... Oh ! quelle béatitude vous versez en moi !

Il ne se tenait plus, tant l'accablait ce bonheur inattendu. Il serait tombé si Victurnien ne se fût précipité pour le soutenir. Dès ce moment, il voyait se réaliser le rêve que, depuis trente ans, il caressait et la perspective de ces suprêmes joies rayonnait devant ses yeux comme un paradis de splendeurs ineffables. Le lendemain, il visita la cathédrale. Ce fut comme la première étape de son invraisemblable bonheur. Conduit par Mgr Ermel dans la salle capitulaire, il y trouva Messieurs du chapitre réunis pour le recevoir. L'abbé Duclaux le harangua. Il put alors se faire illusion et croire qu'il avait recouvré son siège épiscopal, car.

pendant la durée de cette visite à travers les vénérables nefs de la cathédrale, Mgr Ermel affecta de s'effacer et partout lui céda le pas.

Enfin, le dimanche de Pâques, il officia. Et ce fut un rare spectacle qu'eurent ce jour-là les fidèles qui remplissaient la cathédrale, lorsque de la chapelle de l'évêché qui communique avec l'Église, ils virent sortir, à la suite des chanoines venus à leur rencontre, les deux évêques, vêtus du rochet bordé de hautes dentelles et du camail violet, dont la croix d'améthystes relevait l'éclat, la mitre en tête et la crosse d'or à la main. Mgr Ermel marchait le premier, tête haute et le contentement sur le visage. Derrière lui, courbé, et si vieux qu'il semblait être un revenant d'un autre âge, Mgr de Magalon.

Dans le chœur, on avait dressé deux trônes en face l'un de l'autre. Les évêques y prirent place un moment. Puis, ils montèrent à l'autel où, assisté de Mgr Ermel, Mgr de Magalon revêtit les habits pontificaux et célébra la messe aux sons des chants et de l'orgue. La messe achevée, et conformément à l'usage adopté pour les quatre grandes fêtes de l'année, il donna la bénédiction papale. Un grand silence s'était fait, et malgré la faiblesse de sa voix, on l'entendit distinctement jusqu'aux extrémités de la cathédrale, lorsque debout sur les degrés du maître autel, il prononça les paroles liturgiques. Il vint ensuite se placer auprès de Mgr Ermel pour rentrer processionnellement à l'évêché. Mais, à ce moment, l'abbé Duclaux s'approcha de son évêque et lui rappela à voix basse qu'une circulaire du ministre des cultes, reçue la veille, prescrivait qu'un *Te Deum* solennel serait chanté dans toutes les églises de France pour rendre grâces à Dieu du retour de l'Empereur.

Mgr Ermel se pencha vers l'officiant et lui glissa à l'oreille :

— Nous allions oublier le *Te Deum*.

— Le *Te Deum* pour l'usurpateur! fit le vieillard. Vous voulez. Oh! non, non.

— Il le faut, Monseigneur.

— Soit! mais, je le chanterai à l'intention du roi.

Et d'une voix chevrotante, il entonna l'hymne sacré.

Dans l'après-midi, il assista aux vêpres et entendit une homélie de Mgr Ermel sur le mystère de la Résurrection. Le prédicateur la termina en se félicitant d'avoir rendu ce jour là aux diocésains de Guerlande leur ancien pasteur, et en exprimant l'espoir que,

désormais, il résiderait au milieu d'eux. Mais, c'était trop d'émotion pour le corps débilité de Mgr de Magalon. Elles avaient épuisé ses forces. En rentrant à l'évêché, il dut s'aliter.

— Je ne me relèverai pas, dit-il à Victurnien. Mais, qu'importe ! J'ai vu la Terre-Promise ; je peux mourir.

Les médecins qu'on appela ne purent diagnostiquer avec certitude. Mgr de Magalon demeurait paisible ; il ne souffrait pas et ne proférait aucune plainte à ceux qui se succédaient autour de son lit. Son mal, c'était sa vieillesse. Robuste jusqu'à ces derniers temps, il déclinait sous le coup des événements auxquels il venait d'assister. Il succombait par la lente mais progressive disparition des éléments de la vie. Telle une lampe que l'huile n'alimente plus.

Vers le soir du troisième jour, il dit à Mgr Ermel.

— Mon cher Seigneur, c'est à vous que je désire me confesser; c'est de votre main que je veux recevoir l'Extrême-Onction.

— Nous avons le temps, mon frère.

— N'en croyez rien, Monseigneur. Je comparaîtrai cette nuit devant mon souverain Juge et je vous supplie de m'assister.

Il fut déféré à ce vœu. Mgr de Magalon reçut les derniers sacrements en présence du chapitre. Frédérique et Victurnien se tenaient agenouillés au pied du lit avec Mme de Morville. Après la cérémonie, les chanoines se retirèrent et Mgr Ermel s'agenouilla à son tour.

Peu à peu, le moribond s'affaiblissait. Mais il n'avait pas perdu connaissance, et parfois, une exclamation s'échappant de ses lèvres, venait prouver qu'il s'unissait d'intention à ceux qui priaient pour lui :

A minuit, on le vit se redresser. Il interpella Victurnien.

— Approche, mon enfant, lui dit-il.

En même temps, il avait pris la main de Frédérique qui se trouvait à sa portée et il la mit dans celle de son neveu. Il les garda un moment l'une et l'autre dans la sienne; puis, il murmura

— Soyez heureux et ne m'oubliez pas.

Sa tête retomba sur l'oreiller. on crut qu'il venait de mourir, Mgr Ermel se pencha. Il vit deux grands yeux à qui d'immortelles espérances semblaient avoir rendu la vie et la jeunesse, et il entendit une voix faible comme un souffle qui disait :

— Je demande pardon à ceux que j'ai offensés, à vous, Monseigneur... Mon Dieu, rendez les Bourbons à la France et recevez-m i dans votre miséricorde.

Puis ce fut comme un bredouillement :

— *In manus tuas... Domine... commendo... spiritum... meum.*

Ces prières se finirent dans un long soupir et Mgr de Magalon mourut dans les bras de Mgr Ermel.

Ernest DAUDET.



Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris



LA DUCHESSE BLEUE

(RÉCIT D'UN PEINTRE)

J'ai assisté, ces jours derniers, à l'inattendu dénouement d'une aventure qui s'est achevée d'une façon presque bouffonne, après avoir failli tourner au tragique. Bien que j'y fusse engagé pour une très faible part, et comme simple témoin, j'y avais mêlé trop de mon cœur pour que je n'éprouve pas aujourd'hui, devant une pareille issue, cette âcre sensation de l'ironie des choses, — cruelle ou bienfaisante, qui le dira? C'est le froid du fer qui vous charcute, mais vous guérit. L'idée m'est venue d'essayer un récit de toute cette histoire. Évidemment, il serait plus raisonnable de continuer un de mes tableaux commencés, par exemple cette *Psyché pardonnée*, que j'ai là, sur un chevalet, depuis des années, ou bien une de ces natures mortes : meubles usés, vieilles argen-

teries, livres souvent maniés, qui feront la série des *Humbles Amis*. « Un peintre, » repétait toujours mon maître Mirault, « ne doit penser que le pinceau à la main... » Je crois même, d'après d'illustres exemples, et Mirault lui-même, qu'il doit ne pas penser du tout. Mais, et je le sais trop, je ne suis qu'un demi-peintre, un artiste d'intention plus que de tempérament, l'ébauche d'un Fromentin de deuxième ordre. La singulière tristesse encore que celle-là : sentir que l'on représente le double d'un autre, et inférieur, — une épreuve, dégradée et diminuée, d'une planche déjà tirée, — un échantillon d'humanité à la ressemblance d'un modèle qui a déjà vécu, et dans la destinée de ce modèle on peut lire à l'avance toute sa propre destinée! Toute? Non. Car je me rends trop compte que je dois subir toutes les insuffisances de Fromentin, sans en posséder jamais toutes ses excellences. A lui non plus, à ce maitre complexe et tourmenté, son pinceau ne suffisait pas. Il voulait, de cette nerveuse main qui venait de jeter des couleurs sur la toile, jeter de l'encre sur du papier, — et quel résultat? Nous autres peintres, nous lui reprochons sa peinture trop littéraire, et les littérateurs, eux, sa littérature trop technique, trop picturale, trop peu intellectuelle... Moi-même, à chaque exposition, depuis des années, toutes les réserves de mes confrères, leurs louanges surtout, ne signifient-elles pas qu'il me manque une vraie nature d'artiste, originale et visionnaire? Hé! Qu'ai-je besoin de mes confrères pour me juger? Que me dit ma conscience? Si je m'exprimais réellement tout entier avec mon pinceau, aurais-je rapporté d'Espagne, du Maroc, d'Italie, d'Égypte, autant de pages de notes que de croquis? Amateur, dilettante, critique, — me suis-je assez répété ces mots, les synonymes élégants de l'affreuse et brutale formule : *un raté?* Tout au plus ai-je le droit de corriger ces mots en ajoutant : un raté supérieur, et je me démontre quelles raisons firent de moi un être trop cultivé pour sa puissance, trop affiné pour sa force créatrice. Oui. J'aurai flotté, quinze ans durant, entre des formes d'art et d'esprit innombrables et contradictoires. Mais quoi? Il ne fallait pas commencer au lycée Bonaparte ces études, trop prolongées, trop complètes, trop poussées dans le sens des livres et de la réflexion. Il ne fallait pas ensuite, parce que j'avais, au rebours de cet autre, un joli brin de crayon à ma plume, entrer à l'École des Beaux-Arts, étudier sous Mirault, partir pour Rome et m'acharner à cette incomplète vocation. Mais quoi encore? Il ne fallait pas non plus

avoir quarante mille francs de rente à ma majorité, du loisir, des nerfs de femme, pas ou peu de tempérament, pas ou peu de santé, le goût de la flânerie amusée à l'idée et à l'objet, la passion de la volupté cérébrale, l'amour, presque la manie de la sensation délicate et subtile. C'est le fond du fond, cela : quelques globules de plus dans mon sang, des muscles plus robustes sous ma peau, un estomac plus solide, et j'eusse été un viveur vulgaire et heureux! Au lieu de cela, j'aurai vagabondé, de pays en pays, à la recherche du soleil et de la santé, de musée en musée à la recherche de la révélation esthétique, et, plus tard, de cénacle en cénacle, à la recherche d'un *credo* d'art, — et de rêve en rêve, à la recherche d'un amour. J'aurai été l'homme de tous les commencements et de tous les avortements dans la vie du cœur, comme dans celle de l'esprit, pour la même cause, physique peut-être : cette irrémédiable incapacité à me fixer, à m'affirmer, où je reconnais aujourd'hui l'étrange originalité de mon caractère. Quand on aperçoit avec cette implacable netteté les infrangibles conditions où vous emprisonna la nature, le mieux n'est-il pas de s'accepter? Songeant à cette grande loi des maturités raisonnables, j'ai pris mon parti, du moins, sur un point essentiel : celui de mon travail. C'est déjà quelque chose. Je me suis donné ma parole de ne plus me ronger d'ambitions vaines. Je serai un peintre médiocre; voilà tout. S'il en est ainsi, pourquoi me refuserais-je le plaisir d'écrire, que je m'interdisais, autrefois, par discipline? Puisqu'il m'est bien évident que le nom de M. Vincent La Croix ne brillera jamais au ciel de la gloire entre ceux de Gustave Moreau, de Puvis de Chavanne et de Burne Jones, pour quel motif M. Vincent La Croix se priverait-il de cette compensation : perdre son temps à sa guise, comme un amateur riche, qu'il est, comme un dilettante qu'il restera, comme un critique, — comme un « raté »?... C'est la raison pourquoi, venant de revivre en pensée les épisodes d'un véritable petit roman auquel m'a initié le hasard, j'ai préparé du papier, une plume, de l'encre. Et, nouvelle preuve que la génialité spontanée et jaillissante me manquera toujours, je m'exténue à m'expliquer mes motifs de commencer ce récit, au lieu de le commencer bravement, simplement. J'en vois si bien les moindres détails devant moi, et quel besoin ai-je d'excuser à mes propres yeux un travail qui me tente? J'en serai quitte pour le détruire, une fois terminé, si j'en suis trop honteux. J'ai tant gratté de toiles que je jugeais mauvaises! Cette fois-ci, deux bûches dans

la cheminée et une allumette suffiront. C'est une des indiscutables supériorités de la littérature sur la peinture.

I

J'ai un point de repère particulier pour me rappeler avec netteté la date précise où commença l'aventure que je veux conter. C'était exactement le jour où j'ai eu mes trente-six ans. Il y a déjà vingt-neuf mois. J'avais passé cet anniversaire sous un poids de mélancolie plus opprimant que d'habitude. La raison? La même toujours : ce sentiment de mes facultés à la fois inemployées et limitées; cette borne de mon talent touchée et retouchée sans cesse. Le prétexte? Je souris du prétexte. Pourtant quel homme d'imagination n'a pas eu, dans sa jeunesse, d'enfantins et héroïques partis pris avec soi-même? Quel artiste ne s'est fixé des étapes par avance dans la carrière de la gloire, en se comparant mentalement à quelque personnage illustre? César, qui en valait bien un autre, disait en frémissant : « A mon âge, Alexandre avait déjà conquis le monde. » Cri héroïque, lorsque l'orgueil d'une puissance encore inconnue y palpite, navrant lorsque la conviction d'une impuissance définitive exhale cet inutile soupir vers le triomphe. Je ne suis pas César, mais tous mes journaux intimes — et en ai-je tenu, mon Dieu! en ai-je tenu! — abondent en dates qui furent pour moi des rendez-vous donnés à la Renommée, auxquels la perfide n'est pas venue. Je les avais feuilletés, ces pauvres cahiers, témoins de mes naïvetés, comme cela m'arrive invinciblement à de certains tournants du temps; au premier janvier, au jour anniversaire de ma naissance. J'étais tombé sur de vieux vers écrits presque à la sortie du collège, alors que je rimais autant que je peignais. Là, du moins, je me suis jugé tôt, et bien jugé, témoin ces deux stances :

En ouvrant mon Byron, j'y lus ces vers sublimes,
Les derniers que la main du poète ait écrits :
« Il est temps que ce cœur s'arrête... » Quels grands cris
Cet aigle aura jeté en mourant sur les cimes!

En tête, il ajouta cette phrase : « Aujourd'hui
J'ai mes trente-six ans... » Comme il a vécu vite!
Mais donne-moi, Destin, et je te tiendrai quitte,
De mourir aussitôt pour vivre comme lui ..

A la suite j'avais tracé deux chiffres : celui de l'année où je com-
osais ces vers, et celui de l'année où j'aurais cet âge dont gémis-
ait le plus théâtral des grands poètes : 1874-1890. Cette dernière
nnée je l'avais atteinte. Ces trente-six ans, c'était mon âge ; et
étais aussi inconnu que dans ma première jeunesse, aussi pauvre
'œuvres glorieuses, de grandes actions, de passions magnifiques,
- avec l'espérance en moins. De retrouver, toute vive, la trace de
ıes lointaines ambitions, si peu justifiées, m'avait soudain percé
cœur. D'autant plus que le matin même une agence, à laquelle
ai la sottise d'être abonné, m'avait expédié deux méchants articles
e journaux qui mentionnaient mon nom à propos d'une récente
xposition du Cercle, avec un commentaire peu aimable. Un accès
ouveau m'avait saisi de ce découragement, chronique chez moi,
ui paralyse les énergies créatrices de l'âme et jusqu'au courage de
onstater lucidement sa propre déchéance, dernier et amer récon-
rt. Le tête-à-tête avec ma pensée, par cette morne fin de l'après-
idi d'automne, sous la tombée du jour, m'avait fait peur, et je
'étais avisé d'un moyen de distraction banal, mais il me réussit
ordinaire : il consiste à pousser jusqu'à la salle d'armes du Cercle
e la rue Boissy-d'Anglas. Là je me brise les nerfs par une série
assauts, soutenus avec toute la vigueur dont je suis capable. Une
ouche froide et une friction par là-dessus, et pour peu que je trouve
la table du dîner des compagnons avec qui causer et jouer ensuite
ı rubicon ou un poker dans mes prix, la soirée passe. Vers les
ıze heures, je rentre sans trop risquer l'insomnie. J'avais assez
actement rempli la partie sportive de ce programme, ce soir-là,
ce premier soir de ma trente-septième année ! Le reste eût suivi,
je ne me fusse heurté, au moment d'entrer dans la salle à man-
r, au plus ancien peut-être, de mes camarades parisiens, — nous
ons déjà ensemble au Lycée Henri IV, — le célèbre romancier
auteur dramatique Jacques Molan :

— Tu viens dîner?... me dit-il. Alors je te prends avec moi, j'ai
ıe table.

Dans toute autre circonstance, et malgré nos souvenirs communs
collège, j'eusse imaginé un *alibi* immédiat. Peu de personna-
es me lassent autant et aussi vite que celle de Jacques. Je constate
p en lui, unie à des défauts que je déteste, la qualité qui me
ınque le plus ; cette puissance de s'imposer, cette audace d'esprit,
animalisme de verve, cette virilité productrice, cette confiance
soi sans laquelle il n est pas de grand artiste. Ces belles vertus

de génialité entraînent-elles donc nécessairement avec elles un abus du « moi », pareil à celui dont cet écrivain offre un exemplaire étonnant? Dieu sait, pourtant, si Julien Dorsenne et Claude Larcher, les deux autres hommes de lettres que j'ai le mieux connus, étaient infestés d'égotisme. C'étaient des violettes de modestie, de saintes et timides violettes, toutes petites, toutes chétives dans l'humble gazon, à côté de Jacques. *Ses* livres, *ses* pièces, *ses* ennemis, *ses* projets, *ses* gains, *ses* maîtresses, *sa* santé, lui seu existe pour lui, et il ne parle que de lui. C'est ce qui faisait dire à mon pauvre Claude, précisément :

« Comment voulez-vous que Molan soit jamais triste? Chaque matin il se regarde dans la glace et il songe : Suis-je heureux d'habiller le premier écrivain de l'époque!... »

Mais Claude était un peu envieux de Jacques, et voilà une de supériorités de ce dernier; à force de fatuité il ne connaît pa l'envie. Il ne se préfère pas aux autres, il les ignore. Expliquez c mystère maintenant : avec cette vanité presque maladive et qui n' d'égale que son insensibilité, ce garçon n'a qu'à s'asseoir devan son papier, et, sous sa plume, vont et viennent, parlent et agissen jouissent et souffrent des êtres de passion et d'éloquence, des créatures de chair et de sang, d'amour et de haine, de vrais homme en un mot et de vraies femmes. Tout un monde s'évoque, si rée si intense, si amusant tour à tour ou si attendrissant, que l'admiration m'empoigne moi-même chaque fois que je le lis. Je sais pourtant que ce n'est là qu'un prestige, qu'une magie, qu'un jeu d passe-passe, et que le père spirituel de ces héros et de ces héroïne est un parfait monstre littéraire, avec une bouteille d'encre à place du cœur. Je me trompe. Il y porte encore l'amour passionn du succès. Et quel tact merveilleux, quel doigté dans le maniemen de cet orgue à mille surprises, le goût public! Jacques est le typ accompli de ce que nous appelions, en argot d'atelier, un *profiteu* l'artiste qui excelle à s'approprier l'effort d'un autre, mais en mettant au point. Exemples. A l'époque de ses débuts, le natur lisme triomphait. C'était le temps où l'admirable *Assommoir* Zola venait de paraître et presque aussitôt les étonnantes études paysans et de filles, qui révélèrent au monde des lettrés le nom malheureux et génial Maupassant. Jacques comprit qu'en deho de cette formule, aucun grand succès n'était possible, et en mêm temps il devina qu'après ces deux maîtres il ne fallait plus touch aux milieux triviaux et populaires. Le lecteur en était comme su

saturé. Molan eut alors cette idée de génie d'appliquer à la haute vie les procédés d'observation dure et de réalisme brutal, chers à l'école. Ses quatre premiers volumes de romans et de nouvelles furent ainsi, comme on le disait méchamment lors de leur apparition, du Zola pommadé, du Maupassant parfumé. Les épigrammes sont des épigrammes et le succès est le succès. Celui de Molan fut très vif, on se le rappelle. Aussitôt des signes indiscutables lui firent comprendre que le goût du lecteur changeait de nouveau, qu'il vivait du côté de l'analyse et de l'étude psychologique. C'est alors qu'il changea brusquement sa manière, lui aussi, et nous eûmes les trois livres qui ont le plus fait sa fortune : *Martyre intime*, *Cœur brisé*, et *Anciennes amours*. Là encore, il sut se préserver des défauts habituels aux initiateurs du genre : le tarabiscotage sentimental, les longues dissertations, l'appareil philosophique à propos de petites aventures d'alcôve et surtout l'abus du décor mondain. Il avait fait du naturalisme de haute vie. Il fit de l'analyse humble, bourgeoise, de milieu moyen. Ensuite, la vertu ayant paru soudain à l'ordre du jour, nous eûmes de lui le seul roman de cette époque qui ait rivalisé en succès honnête avec *l'Abbé Constantin : Blanche comme un lys*. Sur quoi les préoccupation sociales étant devenues le poncif de la haute et basse critique, Molan a encore changé son fusil d'épaule, et il a écrit ce roman sur une famille d'ouvriers, — *Une épopée de ce temps*, — un ouvrage d'imagination en deux volumes, qui s'est vendu, c'est une date en librairie, à soixante-quinze mille exemplaires! Et voyez la vanité des théories esthétiques. Tous ces livres sont conçus dans un principe d'art différent. On pourrait suivre à travers eux l'histoire des variations de la mode. Aucun n'est sincère, au sens profond du mot, et tous ont à un égal degré cette couleur de la vérité humaine, qui semble, chez cet écrivain si volontaire, un don inconscient. Ce même don, il l'a déployé, quand appréhendant de lasser ses lecteurs par un abus du roman, il s'est mis à faire du théâtre. Il a donné *Adèle*, aux Français, qui fut un triomphe, *La Vaincue*, à l'Odéon, qui en fut un autre, et les journaux m'avaient appris sa nouvelle victoire au Vaudeville, avec une comédie au titre énigmatique : *La Duchesse Bleue*. Or, nous étions en rhétorique ensemble, ce qui prouve que cette énorme production, quelque dix volumes de roman, deux de nouvelles, un recueil de vers, trois œuvres de théâtre, a été fournie en moins de seize années! Et Jacques a trouvé le moyen de vivre en même

temps qu'il travaillait de la sorte. Il a eu des maîtresses, fait les voyages indispensables qui lui permettent d'écrire sans mensonge dans ses préfaces de ces phrases à chateaubrianesques attitudes : « Quand je cueillais des anémones dans les gazons de la villa Pamphili?... » Ou bien : « Moi aussi j'ai prononcé ma prière sur l'Acropole... » Ou encore : « Comme ce taureau que j'ai vu plier les genoux pour mourir dans le cirque de Séville... » — Je cite de mémoire. — Et l'animal a nourri ses relations, arrangé sa fortune! Et il est resté gai, il a conservé son appétit, celui de la pension où nous avons grandi ensemble. J'en eus la preuve, ce soir-là encore, où j'acceptai de dîner à sa table, malgré ma secrète antipathie, machinalement, dominé par cette suggestion de vitalité qui émane de chacun de ses gestes. Nous ne fûmes pas plutôt assis qu'il me demanda :

— Quel vin préfères-tu, du champagne ou du bourgogne ?... Ils sont bons ici, l'un et l'autre...

— Je crois que l'eau de Vals me suffira, répliquai-je.

— Tu n'as donc pas bel estomac? interrompit-il en riant; moi je ne sais pas où est le mien... Alors du champagne pour moi, de l'*extradry*, et de l'eau de Vals pour monsieur... continua-t-il en s'adressant au maître d'hôtel. Son égoïsme a cela de commode qu'il ne discute jamais les caprices des autres, pas plus qu'i n'admet qu'on discute les siens. Puis, examinant le menu :

— Tout me va, dit il, et à toi ?

Et sans attendre ma réponse :

— As-tu vu ma pièce du Vaudeville? Qu'en penses-tu? n'est ce pas que je n'ai rien écrit de mieux?...

— Tu sais, fis-je un peu embarrassé, je ne vais guère a théâtre.

— Quelle chance! reprit-il avec son geste de bonne humeur ! J t'emmène ce soir. J'aurai ta première impression. Tu seras franc?. Tu verras, ça n'a pas l'amertume d'*Adèle*, ni les deux ou tro couplets de haute éloquence de *la Vaincue*... Mais c'est un prir cipe quand on veut réussir : toujours dérouler l'attente. N jamais, jamais se répéter... Ceux qui me reprochaient de n'avo pas d'esprit et d'ignorer mon métier, hé! hé! il leur a fallu mett les pouces... Tu me connais. Je dis tout haut ce que je pens Quand j'ai publié *Tendres Nuances* l'année dernière, tu te ra pelles, je t'ai rencontré; je t'ai dit : « Ça ne vaut pas la peine (lire ce volume... *La Duchesse Bleue*, c'est autre chose... D'ai

leurs, le public est de mon avis : cinq mille deux hier, et nous sommes à la soixante-septième...

— Mais où vas-tu chercher tes titres ? demandai-je.

— Comment! s'écria-t-il, c'est toi, un peintre, qui me poses



« Quel vin préfères-tu, du champagne ou du bourgogne ? »

cette question ? Tu ne connais donc pas le *Blue Boy*, *l'Enfant bleu*, de Gainsborough, qui est à Londres, dans la galerie de Westminster-House ? Ma pièce a tout simplement pour héroïne une femme qu'un de tes confrères, plus instruit que toi des choses anglaises, a peinte dans une harmonie de tons bleus, comme le jeune garçon de Gainsborough. Cette femme étant une duchesse, le surnom lui est resté dans son monde de petite Duchesse Bleue, —

à cause du portrait. Voilà... N'est-ce pas que ça vous a un air Watteau, Pompadour en fête galante? *La Duchesse Bleue !...*

— Il y a des gens qui se blanchissent à Londres. Tu vas y prendre tes mots, maintenant? l'interrompis-je.

— Tu parles comme une chronique de confrère, reprit-il en riant. Encore un trait de sa vanité, cette joie dans l'épigramme, lorsqu'il en est l'objet, et que l'épigramme n'est pas très cruelle... Et ce que j'en ai eu des chroniques rosses !... On avait bien envie de me faire payer *Adèle* et *La Vaincue*. J'étais tranquille. Avec mon dialogue et la petite Favier !...

— Qui est la petite Favier? demandai-je.

— Comment? s'écria-t-il, tu ne connais pas la petite Favier?... Et ça prétend vivre à Paris !... Ce n'est pas que je te blâme de ne pas fréquenter les théâtres. Pour ce qu'on y donne... Il était grand temps que nous nous y missions un peu, nous autres jeunes...

— Cela ne m'apprend pas qui est la petite Favier? insistai-je.

— Hé bien! la petite Favier, Camille Favier c'est la Duchesse Bleue... Et elle joue avec un talent, une fantaisie, une grâce !... C'est moi qui l'ai découverte. Elle était encore au Conservatoire, il y a un an. Je l'avais vue à son concours et jugée. Quand j'ai porté ma pièce aux gens du Vaudeville, je leur ai dit : « Je veux cette petite. » Ils me l'ont engagée, et elle est célèbre... J'ai la chance contagieuse. Tiens, il faudra que tu me fasses son portrait, le portrait dont il est question dans la pièce, la symphonie en bleu majeur ! Ça te sera une jolie réclame, d'abord, au prochain Salon. Je porte la veine, je te le répète. Et puis, c'est une tête pour toi : vingt-deux ans, un teint de rose-thé, une bouche triste au repos et tendre au sourire, des yeux bleus, pour finir la symphonie, d'un bleu pâle, pâle, pâle, avec un point noir au milieu qui grandit quelquefois jusqu'à envahir toute la prunelle, des cheveux couleur de tabac d'Orient, et mince et souple, et jeune, jeune... Ça vit avec la maman à un troisième étage de la rue de la Barouillère, dans ton quartier. Hein! Est-ce bon, comme document humain, ce détail? On parle de la corruption du théâtre : neuf cents francs de loyer, une bonne à tout faire et la vue d'un jardin de couvent..! Et ça croit à son art, et ça croit aux auteurs... Elle y croit trop !...

Il avait laissé tomber ces derniers mots avec un sourire sur lequel je ne me mépris guère. Tout son discours, d'ailleurs, avait été accompagné d'un regard insolent et sensuel, luisant et satis-

fait. C'est comme le *ça*, dont il ponctuait ses phrases, je lui ai toujours connu ce petit tic de langage, et toujours connu aussi, ce regard, quand il se vantait autrefois de ses bonnes fortunes. C'en était assez pour que je ne pusse pas douter des sentiments qu'il inspirait à la jolie actrice. — Qu'il inspirait !... Quant à ceux qu'il éprouvait lui-même en retour, ses coups de fourchette, en parlant, et les rasades de champagne qu'il se versait à même un grand verre rempli de morceaux de glace me renseignaient suffisamment. Il racontait ses affaires intimes à très haute voix, avec cet apparent abandon des faux indiscrets qui fait croire à de l'étourderie, et masque si bien le calcul. Leur bavardage a toujours sa limite de prudence. D'ailleurs les convives qui mangeaient à la table voisine étaient trois généraux retraités en train de causer de l'Annuaire. Il eût fallu un coup de canon pour les faire se retourner. Le brouhaha du service — nous devions bien être trente ou quarante à dîner dans les deux salles à manger — achevait de couvrir les éclats trop vifs des phrases de Jacques. Aussi y avait-il quelque ridicule à parler bas, comme je faisais, pour questionner mon compagnon. Quel symbole pourtant de nos deux destinées ! J'avais d'instinct, avant même de connaître Mlle Favier, toutes les pudeurs timides du sentiment dont Jacques avait toutes les joies :

— Tu lui fais la cour, voilà ce que signifie cet : elle y croit trop ? lui demandai-je.

— C'est elle qui me la fait, dit-il en riant, ou plutôt qui me l'a faite... Mais, continua-t-il, pourquoi ne te mettrais-je pas au courant, d'autant plus que la petite te racontera tout dans les cinq minutes, si je te présente ?... Enfin, elle est ma maîtresse... Je crois bien que j'ai commis là une nouvelle gaffe. Avec ma réputation, l'argent que j'ai placé, celui de mes livres, mes relations, ma tournure, j'épouserais qui je voudrais, et il est temps. La poire est mûre... Mais si nous étions toujours raisonnables, nous ne serions que des bourgeois, pas vrai ?... Et puis, elle a commencé... Si tu l'avais vue, pendant les répétitions, comme elle me dévorait des yeux, à la dérobée ? Et j'avais mon grand air de n'y prendre pas garde. A coquette, coquette et demie. Un auteur qui a une maîtresse au théâtre, quand il n'en a pas besoin pour se faire jouer, ça représente une grosse faute d'orthographe. Tu connais le proverbe : l'architecte ne trinque pas avec le maçon. Pourtant, après la première, et une fois la bataille gagnée, je me suis laissé aller... Et voilà encore un document humain : la petite Favier avait

traversé le Conservatoire et les coulisses, et elle était sage, mon cher, *parfaitement sage*... Tu m'entends?...

— Pauvre fille! m'écriai-je involontairement.

— Mais non! mais non!... répliqua Jacques en haussant les épaules. Il faut toujours bien qu'il y ait un premier amant, et un Jacques Molan vaut bien un apprenti cabot du Conservatoire ou l'un des professeurs, comme c'est l'habitude, que diable?... Mais je suis sa poésie, à cette petite, son roman vécu, de quoi dire à ses amies plus tard, qui trouveront sur la table de son cabinet de toilette un de mes livres, avec dédicace, comme par hasard: « Jacques Molan? Ce qu'il en a pincé pour moi! » C'est le style de leurs souvenirs, à ces jeunes grues... Aussi j'ai été gentil, gentil. Elle a voulu que nous nous cachions de la mère, nous nous cachons de la mère. Elle a voulu des rendez-vous dans des cimetières, sur des tombeaux de grands hommes, et j'y suis allé... Non, là, me vois-tu, à mon âge, un bouquet de violettes à la main, attendant ma bonne amie, le coude sentimentalement appuyé à la grille et devant le saule d'Alfred de Musset, moi qui ne peux pas souffrir ce mauvais poète?... Enfin, une véritable idylle d'étudiants. Je te répète, c'est une bêtise. Seulement j'ai trouvé ça si aimable, si frais, les premiers temps. Ça me reposait de ce Paris où tout n'est que vanité.

— Et maintenant? interrogeai-je en pensant à part moi : Comme ils se connaissent tout de même, ces observateurs attitrés du cœur humain! Celui-ci ose prononcer le mot de vanité!...

— Maintenant?... répéta t-il, — et il eut de nouveau dans ses yeux l'insolente et sensuelle expression de la fatuité gouailleuse. — Tu veux me confesser, scélérat? Maintenant, il y a deux mois que cela dure, et une idylle de deux mois, c'est un peu moins frais, un peu moins aimable, un peu moins reposant. Mais l'amour est comme la cuisine, il faut y pratiquer l'art d'accommoder les restes... Un temps, — puis, sans transition, avec un autre registre dans la voix, devenue soudain moins impertinente et abaissée au diapason d'une confidence discrète: Connais-tu la jolie Mme Pierre de Bonnivet?

— Tu oublies toujours que je ne suis pas un peintre à la mode, répliquai-je, que je n'ai pas de petit hôtel dans la plaine Monceau, que je ne vais pas au Bois à cheval, le matin, et que je ne fréquente pas dans le noble faubourg, quoique j'y habite...

— Ne confondons pas autour avec alentour, répondit-il avec son

ssurance ordinaire. La plaine, Monsieur, le Bois, ça n'a rien de
ommun avec le faubourg et la noblesse, d'abord, et la charmante
ersonne dont il s'agit n'a rien de commun non plus, si ce n'est le
om, avec les vrais Bonnivet, ceux qui descendent du connétable,
mi de François Ier...

— Ça lui fait un imbécile de moins parmi ses ancêtres, inter-
ompis je. C'est un des avantages que la fausse noblesse a quel-
uefois sur la vraie.

— Bon, fit Jacques en haussant les épaules à cette boutade où
avais assez sottement soulagé ma mauvaise humeur contre ses
rétentions. Tu donnes dans le *godant* radical, révolutionnaire et
afé de province, *tu quoque, mi fili* ? Ça ne te ressemble pas.
'ailleurs, ce n'est pas moi qui défendrai contre toi ce que tu
ppelles le noble faubourg. J'en ai vu assez pour n'y mettre plus
amais les pieds. On y a trop bon ton pour mon goût. Les salons à
rincipes et à grande tenue, ce n'est pas mon genre. Je ne travaille
as dans les grandes dames, mais dans ce que j'appelle les demi-
astors du monde, et, dans l'espèce, j'ai l'originalité de préférer la
ariété qui passe pour la plus ennuyeuse : le demi-castor pour
ommes célèbres... Il y a une vingtaine de femmes à Paris qui
ennent le rôle, les unes titrées, les autres non, les unes jeunes,
s autres moins, et toutes ayant la prétention d'être les unes des
ttéraires, les autres des politiques, les autres des esthètes, mais
outes, des cérébrales, des intellectuelles, et de ne pas *marcher*. Hé
ien ! mon plaisir à moi c'est de les faire *marcher*, quand elles en
alent la peine. Et si jamais je te montre Bonnivette, tu convien-
ras qu'elle en vaut la peine. D'abord sa maison a la conversation
aie et l'on mange bien. Ne prends pas cet air dégoûté. Après dix
ns de Paris, même avec mon estomac, le dîner en ville devient la
orvée des corvées, à cause de ce qui s'entend là et de ce qui s'y
ert. Chez celle-ci la corvée est une fête, la table exquise, la cave
erveilleuse. Le père Bonnivet, sans aucun *de*, a gagné des mil-
ons dans les farines, on m'a dit le chiffre, dix ou douze... Oublions-
, pour croire qu'il avait caché son blason pendant ce temps-là,
omme les cadets du *peerage* Anglais qui font du commerce. Tou-
urs est-il que cette bru d'un farinier a autant d'aristocratie dans
on petit doigt qu'une authentique duchesse dans toute sa personne,
 elle est jolie, et spirituelle, et rouée, et coquette ! Il ne lui suffit
as, à celle-là, que les hommes célèbres dont elle a la curiosité,
onorent son salon de leur présence, ou s'honorent de son salon

comme tu voudras. Il faut qu'ils soient amoureux d'elle, et ils l'on été, je crois bien, — jusqu ici...

— Allons, lui dis-je comme il s'arrêtait, un bon mouvement et raconte-moi cette autre aventure...

J'avais bien deviné que ce « jusqu'ici » et cette conférence passablement cynique sur un cas de vanité nobiliaire et mondaine auss banal, cachait un nouveau mystère, et, — toujours la mêm incroyable suggestion de cette vibrante vitalité, — ce cynisme m froissait, la faconde de Jacques m'exaspérait, j'avais horreur de s façon de sentir, si brutalement plébéienne sous des allures de dilet tante, mais j'étais très intéressé par sa confidence, qu'il continu sans plus se faire prier. Il s'ouvre à moi, comme je l'écoute ave délices, bien qu'il ne m'aime au fond pas beaucoup plus que je n l'aime. Il sent d'instinct sa fascination sur moi et il s'y complaît Nous en étions là dès le collège, et cet étrange lien nous unira, jus qu'à la mort, à travers et malgré tout. Il reprenait donc :

— Il n'y a rien à te raconter, sinon que depuis je ne sais com bien de temps la reine Anne — comme l'appellent ses intimes e jouant sur son prénom — refusait absolument de me connaître Entre parenthèses, est-il choisi ce prénom d'Anne, et coquettemen héraldique?... Je dîne quelquefois chez Mme Ethorel, sa cousine qu'elle déteste. Je l'y rencontrais, et affectais, moi aussi, de n jamais me faire présenter. Elle racontait à qui voulait l'entendr que je n'avais aucun talent, que mes livres l'ennuyaient tour tour ou lui répugnaient, enfin le jeu classique d'une femme à l mode qui veut piquer un homme connu, en ayant l'air de ne pas s joindre au cortège de ses admiratrices. On a toujours des amis o des amies pour vous rapporter ces amabilités-là... La *Duchess Bleue* est jouée, avec quel succès, je viens de te le dire, et, là-dessu pourquoi? comment? changement à vue sur toute la ligne. Un d ses rabatteurs, — elle en a, comme à la chasse, qu'elle recrute parm ses soupirants plus ou moins domptés, — Senneterre, tu le conna bien? le grand blond qui tient quelquefois la banque, ici, me cou après dans les salons du Cercle. D'habitude, nous nous disons bonjour, bonsoir, et c'est tout. Au lieu de cela, des compliments n'en plus finir, et une invitation à dîner au petit Club, dans salon réservé aux femmes du monde. Il y a juste cinq semaines c cela... A qui va-t on me servir? pensais-je en montant l'esc lier. Et quelle est la première personne que je rencontre dans l'a tichambre qui précède la salle à manger, — un des coins les pl

jolis de Paris et les plus élégants, je te donne ce *tuyau* en passant, pour une aquarelle mondaine, — Mme Pierre de Bonnivet...

— Et ce fut comme avec la petite Favier, interrompis-je. A coquette, coquette et demie. Depuis que je te connais, tes histoires sont toujours les mêmes : elles consistent à jouer avec les femmes à qui aura le moins de cœur, et tu gagnes dix fois sur dix...

— Ce n'est pas précisément aussi simple, reprit-il sans se fâcher; je me suis amusé, en effet, à lier partie avec la reine Anne, mais pas comme tu penses. Le rabatteur nous avait mis l'un à côté de l'autre à table. Ma parole d'honneur, j'aurais voulu que tu fusses là, caché pour nous entendre. Ç'a été une causerie d'une douceur, d'une simplicité, d'une bonhomie, d'un fondant... la rencontre de deux belles âmes. Elle m'a dit du bien de toutes les femmes que nous connaissons, elle et moi, et je lui ai dit du bien de tous mes confrères. Nous avons déclaré d'un commun accord que cette grande bringue de Mme de Sauve n'a jamais eu d'amant, et que les romans du sieur Dorsenne sont des chefs-d'œuvre, que ce démon de Mme Moraines est un ange de désintéressement, et ce benêt de René Vincy un grand poète. Juge du degré de nos sincérités... C'était à croire que jamais ni elle ni moi n'avions soupçonné qu'un écrivain pût médire d'un autre, ni une femme du monde se faire courtiser hors du mariage.... Nous avons pris notre revanche depuis, et nous en sommes, en ce moment-ci, à cet état de guerre aiguë que l'on déguise sous le joli nom de flirt. Je t'épargne le détail des étapes. Tant il y a qu'elle sait que la petite Favier est ma maîtresse, qu'elle m'en croit amoureux fou et qu'elle n'a qu'une idée, me voir à elle. Rompue comme elle l'est à bien des ruses masculines, elle s'est laissé prendre au piège qui a toujours réussi depuis que la terre tourne autour du soleil : chiper un amant à une autre femme, il n'y a pas de vertu qui tienne à cette sensation... Et le plus curieux, c'est que la reine Anne pourrait bien être une vertu. Oh! très faisandée. Mais enfin je ne serais pas étonné qu'elle n'eût jamais eu d'amant, tu m'entends encore, ce qui s'appelle un amant... D'ailleurs, elle en aurait eu vingt-cinq, le procédé aurait réussi encore. Je gagerais que dans le paradis terrestre, le serpent a tout uniment raconté à notre mère Ève qu'il se préparait à cueillir la pomme pour le compte de sa propre femelle...

— Et Camille Favier?... interrogeai-je.

— Naturellement, elle a tout deviné, ou je lui ai tout dit, — je ne sais pas mentir, moi, — en sorte qu'elle n'est pas moins jalouse

de Bonnivette que Bonnivette n'est jalouse d'elle... Je ne me suis pas ennuyé depuis ces quelques semaines, je te jure. Car, ç'a été vite, vite. L'époque est aux rapides, en galanterie comme dans le reste...

Nous en étions au dessert, et il pelait délicatement un quartier de poire au bout de sa fourchette de dessert, en donnant à sa confidence cette conclusion dont la brutalité cruelle me fit lui dire :



« C'est absurde », reprit Jacques, en allumant son cigare.

— Te voilà de nouveau entre deux femmes? C'est un jeu dangereux que tu joues là...

— Dangereux? interrompit-il avec sa jovialité confiante. Et pour qui?... Pour moi? Heureusement ou malheureusement je suis assuré contre ces incendies. Pour Mme de Bonnivet? si elle ne m'aime pas, qu'risque-t-elle? Et si elle m'aime, hé bien! elle me devra de la reconnaissance. Souffrir c'est sentir, et, pour les femmes de cette espèce, tout est là. Pense donc : sentir!... Mais je la crois aussi assurée que moi... Pour Camille? Hé bien! Camille, ça lui fera du talent...

— Si une des admiratrices d'un de tes romans seconde manière, *Anciennes amours*, ou *Martyre intime*, t'entendait pourtant? lui dis-je encore, comme on nous apportait les bols. Car enfin, c'est à peu près le contraire de tout ce que tu as mi



« Je me heurtai au plus anciens de mes camarades. »

dans ces deux livres, ce que tu viens de me raconter là...

— Hé! fit-il. Si l'on vivait ses livres, ce ne serait pas la peine de les écrire... Allons. Descendons vite pour prendre le café... Je tiens à ce que tu voies le commencement du premier acte. Je n'ai qu'une qualité, mais je l'ai ferme. Je compose. Une pièce ou un roman de moi, ça se tient, c'est serré, rien d'inutile. Et puis, le premier acte et le troisième, c'est ce qu'il y a de mieux dans la pièce. Mme de Bonnivet préfère le second et Camille le quatrième. Il y en a pour tous les goûts... Valet de pied, vite deux tasses de café et des cigares... Le temps de jeter un coup d'œil sur la Bourse d'aujourd'hui, et je suis à toi... Bon, l'Egypte unifiée est en hausse... Je gagne environ deux mille francs sans copie. Entends-tu, sans copie? Et toi, comment places-tu ton argent?

— Je ne le place pas, dis-je avec mélancolie, il reste où il est, en actions de père de famille, — je les tiens du mien, — qui rapportent le trois et le deux et demi.

— Mais c'est absurde! reprit Jacques, en allumant son cigare. Je te conseillerai. J'ai de bons amis, un des Mosé entre autres, qui me renseignent. J'en sais aujourd'hui autant qu'eux... Si je n'étais homme de lettres, je voudrais être financier... C'est comme à la chasse, et un peu en tout, j'ai le coup d'œil... Dépêchons... La reine Anne est capable d'être revenue voir la pièce ce soir. Elle l'a déjà vue quatre fois... Si elle est là, ça te fera deux comédies au lieu d'une... C'est égal, je suis content de t'avoir retrouvé. En avons nous dit, des bêtises, ce soir?... Les camarades sont comme le vin, il leur faut beaucoup d'années de bouteille, et puis, des marques comme toi, on n'en fait plus...

II

Ce singulier éloge en était un dans sa bouche, car cet écrivain qui fut, à son heure et quand il l'a voulu, le peintre de toutes les subtilités, n'aurait aucun titre à présider une société de tempérance. Ce soir encore, tandis qu'au sortir de ce dîner nous gagnions en voiture le coquet théâtre où triomphait *la Duchesse Bleue*, il était un peu plus gai que ne le soupçonnaient les belles dames qui roulaient dans leurs coupés vers la même salle de spectacle, des divers coins du Paris fashionable. Quant à moi, je continuais

d'éprouver, de subir plutôt, l'inexplicable attrait, si mélangé d'antipathie et d'admiration, dont j'ai déjà parlé. J'écoutais Jacques maintenant me raconter ses projets de nouveaux ouvrages, et j'oubliais ses horribles défauts de cœur et de caractère, pour admirer la richesse de cette imagination dont je voyais jaillir les idées, comme du sommet du Vésuve, penché sur le bord du cratère, j'ai vu bouillonner la masse sombre de la lave, tandis que des pierres de feu, de la grosseur d'un homme, sautaient en l'air avec un bruit de canon. C'est une atmosphère de puanteur et de suffocation. Le soufre fume sous vos pieds et les brûle. Vos yeux pleurent. L'haleine vous manque. C'est insupportable... Et ce déchaînement brutal d'une force de la nature vous tient là, malgré vous, hypnotisé. Jacques aussi est à sa manière une force de la nature, et sa vitalité d'artiste m'accablera toujours et m'accablait, ce soir-là, d'un hypnotisme pareil. — Toutes proportions gardées. — Car entre le formidable monstre exterminateur qui tord son panache de fumée au-dessus de Pompéi dévasté, et l'inoffensif volcan cérébral dont les fumeuses éruptions s'épanchent en des volumes jaunes à deux francs soixante et quinze centimes, ou bien se cristallisent en des trois, des quatre, des cinq actes de pièce, la différence est vraiment trop forte. Sans atténuation d'ironie, une telle comparaison serait un peu comique. Justifiée ou non, je m'abandonnais à cette sensation sans la discuter, et nous continuions, nous aussi de rouler vers le théâtre. C'était vrai, comme il l'avait dit dans son jargon de pseudo-clubman, qu'il portait la veine : fatigué jusqu'à la courbature par ma journée de lassitude morale, n'était-ce pas un bonheur inattendu, que cet emploi de ma soirée? La comédie avait la chance de m'intéresser. Il a tant de talent, ce fat égoïste. La comédienne avait la chance d'être jolie, quoique cette fatuité de Jacques eût sans doute transformé pour mon étonnement une simple grue du Conservatoire en un oiseau de paradis. J'ai trop souvent accompagné Claude Larcher dans la loge de Colette Rigaud pour n'être pas renseigné sur ces amoureuses de la rampe et leur fond de vulgarité. Il y a des exceptions partout, et Mme Pierre de Bonnivet, elle aussi, pouvait être une exception dans son espèce, quoiqu'une femme riche qui se pare d'un titre équivoque et collectionne des célébrités, ne soit guère faite pour me plaire. En tout cas, il valait la peine d'accompagner Molan jusqu'au Vaudeville, rien que pour le plaisir de le voir entrer dans le théâtre.

— Nous allons passer par la porte des artistes, m'avait-il dit, rue de la Chaussée d'Antin. Il y a quelque chose de charmant ici, les deux petites baignoires d'avant-scène, et sur la scène même, au delà du rideau. On y accède par la coulisse. Pourvu qu'une des deux soit libre...

Il était descendu de voiture le premier, en m'annonçant ce détour ; il avait salué le concierge, et il s'était engagé d'abord sous une voûte, puis dans un escalier de service, avec cette démarche, unique au monde, celle de l'auteur en vogue qui entre dans son journal, chez son éditeur, dans son théâtre. « C'est moi la maison... » semble-t-il dire avec tous ses gestes, et le pied se fait plus léger, la canne tressaille dans la main, les épaules roulent involontairement. Ce sont des riens : une manière de dire bonjour aux employés, un pli de bouche protecteur, une pose crâne du chapeau, un clignement d'yeux indulgent. Nous autres peintres et qui avons étudié l'art du portrait, c'est notre métier de saisir ces riens... Et ces employés, depuis le plus humble jusqu'au plus haut, depuis l'habilleuse jusqu'au régisseur, toute leur personne traduit un inexprimable et inconscient respect à voir passer « leur auteur », quelque chose comme l'émotion d'un rentier qui verrait marcher un de ses coupons. Chez quel marchand de tableaux connaîtrai-je jamais la joie d'inspirer un respect de cette sorte? Quand aurai-je, pour introduire un ami dans une exposition de mes toiles, l'orgueil paisible et innocemment puéril, que Jacques déploya pour me faire ouvrir la porte de la petite loge, heureusement inoccupée, où nous nous assîmes, tandis qu'il me disait à voix basse :

— Le premier acte a commencé depuis cinq minutes. Tu comprendras tout de suite... C'est une ancienne maîtresse du duc qui essaie de rendre jalouse la duchesse... T'avais-je menti en te disant que la petite Favier est jolie, jolie?... Tiens, elle m'a vu... Par bonheur, c'est à un moment où l'autre lui débite un petit discours un peu long. Je lui aurais fait manquer sa réplique... Elle te regarde. Tu l'intrigues. Elle connaît les trois ou quatre camarades avec lesquels j'ai l'habitude de venir. Maintenant, écoute-la parler. Rien que le timbre, que la musique de sa voix, n'est-ce pas exquis? Ecoute... Ecoute aussi un peu ce qu'elle dit. C'est du Jacques Molan de derrière les fagots...

J'ai entendu, bien des fois, depuis, la *Duchesse Bleue*, jusqu'à en savoir par cœur chaque phrase. J'en marquerais chaque temps, — ces temps que prennent les acteurs pour mieux souligner leurs

effets. C'est une pièce très délicate et très fine, malgré la préciosité du titre. Elle enferme l'étude, infiniment ténue et trop juste, d'une jalousie rare, mais pourtant très humaine. C'est l'histoire d'un ami amoureux de la femme de son ami et qui reste fidèle à cette amitié dans cet amour. Jamais il n'a dit son sentiment à cette femme. Il ne se l'est jamais avoué à lui-même, et il ne peut pas supporter qu'un autre fasse la cour à cette jeune femme. Il finit par la sauver d'une chute irréparable, sans qu'elle sache que c'est lui, ni pourquoi. Et cette première scène où l'enfantine duchesse se confie à l'ancienne maîtresse de son mari, sans soupçonner quels souvenirs elle atteint dans ce cœur par l'évocation de ses propres joies, quelle merveille d'analyse émue, vibrante, tendrement cruelle, si l'on peut dire ! Enfin, cette pièce est un petit chef-d'œuvre, du Marivaux à la date d'aujourd'hui, — un Marivaux à qui son esprit ferait mal et dont la gaieté légère serait de la dentelle sur une blessure. Mais la haute valeur de cette comédie, je ne l'aperçus pas dès ce premier soir, quoique Molan fût là pour m'en commenter les moindres détails. Le peintre en moi fut trop vivement saisi par l'extraordinaire apparition de cette Camille Favier dont mon ami m'avait dit avec tant de légèreté qu'elle était sa maîtresse. La baignoire, située presque à même la scène, me permettait de suivre les moindres mouvements de sa physionomie, ses plus furtifs clignements d'yeux, ses plus rapides froncements de sourcils. Je distinguais jusqu'aux couches de crème et de fard inégalement posées sur ses joues, jusqu'aux traînées de kohl sous ses paupières, jusqu'au prolongement de ses sourcils par le crayon noir, et de ses lèvres par le crayon rouge. Et, maquillée ainsi, jouant la comédie à deux pas, avec des acteurs dont les faces grimées ricanaient auprès de la sienne, elle réalisait d'une manière saisissante le type idéal retrouvé par les plus raffinés des artistes anglais : Rossetti, Burne Jones, Morris, à travers les panneaux ronds des Florentins d'avant Raphaël. Ses traits fins étaient presque trop menus pour l'optique de la scène. Son front large, un peu bombé, semblait chargé de rêves. L'ovale allongé de son visage faisait flotter son sourire dans ses joues. Son nez droit, coupé un peu court, ennoblissait son profil. Ses lèvres renflées, abaissées aux coins, étaient tristes à la fois et sensuelles, voluptueuses et amères. Même ce maquillage donnait à cette beauté un charme particulier, et pour moi étrangement attendrissant, par le mélange du naturel et du factice. On devinait le rose

de la joue sous le rose du fard, la frange des longs cils épais sous le crayon, la pourpre fraîche des lèvres sous le carmin, comme dans sa manière de jouer le personnage qu'elle représentait, une femme vraie, sincère et tendre transparaissait, — ou semblait transparaître. Enfin, mon impression fut si vive que Jacques s'en aperçut, et se mettant à rire :

— C'est le coup de foudre, dit-il, tu viens de recevoir le coup de foudre! Vous pouvez vous entendre, d'ailleurs, continua-t-il, elle a aussi peu de jugeotte que toi... Vos sublimes s'amalgameront, comme disait Saint-Simon de je ne sais plus qui, de Fénélon, je crois, et de Mme Guyon. Et maintenant, retourne-toi, et regarde, — sans regarder, — avec ta lorgnette, dans la quatrième loge du premier rang à gauche... Tu vois une femme tout en blanc qui s'évente avec un éventail garni de volants de mousseline de soie, blanche aussi, une invention à elle?... C'est Mme Pierre de Bonnivet. Comment la trouves-tu? C'est amusant, n'est-ce pas, de jouer au jeu de l'amour et du hasard avec ces deux jolies créatures pour partenaires?...

Je regardai du côté que m'indiquait Jacques avec les précautions requises, et j'eus bientôt dans le champ de ma jumelle cette rivale mondaine de la bohémienne Camille Favier. L'insolence de fatuité où se carrait mon camarade me parut alors justifiée, et au delà, par la beauté de cette élégante femme qui coquetait avec lui, comme il me l'avait raconté, davantage sans doute. Je le connaissais trop hardi compagnon pour qu'il ne fût pas allé très vite de privauté en privauté. Si Camille rappelait, même sous son rouge et ses mouches, les Psychés et les Galatées des plus suaves d'entre les P. R. B. — *Preraphaelite Brothers,* — Mme Pierre de Bonnivet, elle, avec son nez un peu busqué, son menton volontaire, la ligne mince de sa joue, la finesse de sa bouche hautaine, avait une beauté à justifier des prétentions plus aristocratiques encore que l'hérédité du célèbre connétable. Comment, issue d'une famille bourgeoise, — j'ai su depuis qu'elle était de son chef, une Taraval, — évoquait-elle inévitablement le souvenir d'une des princesses chères à Van Dyck, ce maître incomplet, qu'aucun autre n'a pourtant égalé, dans l'art de noter la race, les atavismes d'indomptable orgueil et d'héroïque énergie cachés sous les fragilités de la grâce féminine? L'habitude de la richesse pendant deux ou trois générations produit de ces mirages. Il est certain que le peintre de la divine marquise Paola Brignole du palais Rouge, à Gênes, n'a

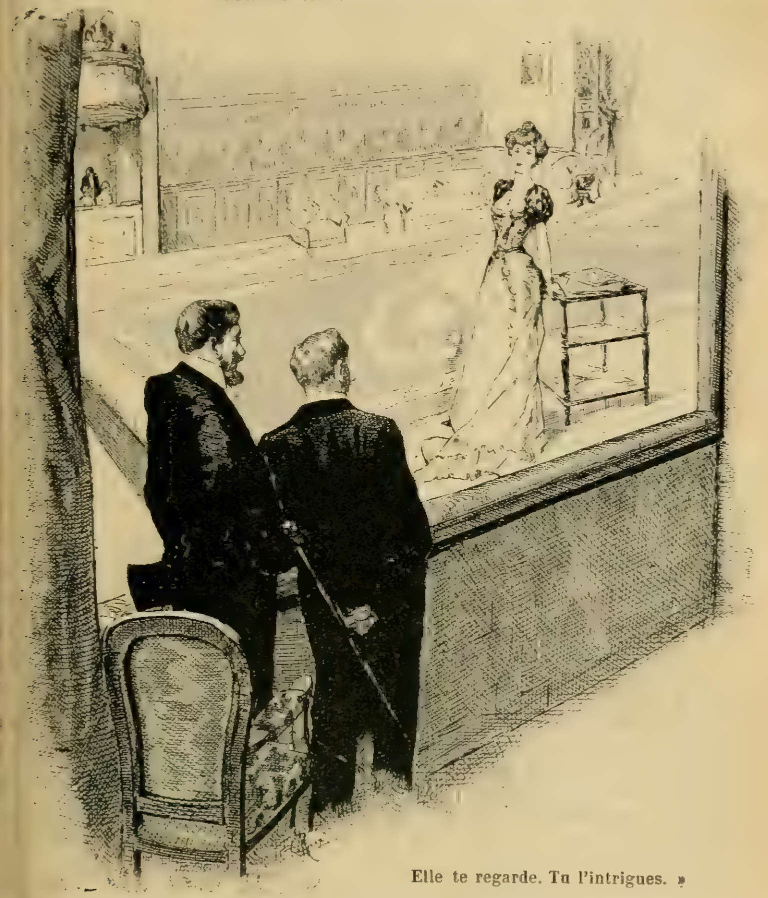
jamais trouvé de modèle plus conforme à son génie. Seul, son pinceau aurait bien reproduit l'éclat particulier de ce teint dont la blancheur mate n'était pas de l'anémie, — les lèvres rouges le disaient assez, — avec la nuance des cheveux, très blonds, qui pâlissaient aux lumières. Rien qu'à voir saillir les épais rouleaux de ces cheveux d'or cendré au-dessus de sa nuque, quand elle se tournait de profil, on reconnaissait la vitalité physiologique d'une de ces fausses maigres qui cachent sous des sveltesses de sirène des estomacs de capitaine de dragons. Les brides du chapeau mauve qui la coiffait n'empêchaient pas de deviner le cou mince, un peu long, mais bien musclé, de même que les gants révélaient une main nerveuse, aux doigts un peu longs aussi; et le buste se dessinait à chaque mouvement, dans les blancheurs souples du corsage en crêpe de Chine, si jeune, si élégant, si plein. Mais ce que cette créature de luxe eut aussitôt pour moi de significatif jusqu'à l'obsession, ce furent ses yeux, des yeux bleus comme ceux de l'autre, avec cette différence que le bleu des prunelles chez Camille Favier rappelait invinciblement le bleu des pétales d'une fleur, de quelque délicate et vivante pervenche, au lieu que les prunelles de Mme de Bonnivet avaient dans leur azur l'éclat du métal ou de la pierre précieuse. Ils donnaient dès leur premier regard l'idée de quelque chose d'implacable malgré le charme, de dur et de froidement dangereux dans le magnétisme. C'étaient des yeux comme on en imagine aux nixes et aux ondines, en lisant les légendes du Nord, des yeux à ne pas croire possible que de vraies, de douloureuses et chaudes larmes les eussent jamais mouillés. Et pour achever cette sensation singulière de cruauté dans la grâce, quand la jeune femme riait, ses lèvres se relevaient un peu trop dans les coins, découvrant des dents aiguës, serrées, très blanches, presque trop petites, comme celles d'une bête de chasse et de morsure.

En essayant aujourd'hui de retrouver exactement les impressions qui me saisirent devant les deux complices de Jacques Molan dans son jeu favori de l'amour sans cœur, je me rends compte que ma connaissance actuelle de leurs caractères influe sur mon souvenir de cette première rencontre. Je ne crois cependant pas donner à ce souvenir une retouche trop forte. Je m'entends encore, tandis que des applaudissements montaient de l'orchestre, sombre d'habits noirs, et descendaient des loges rayonnantes, vers la petite Favier, oui, je m'entends disant à Jacques :

— Tu choisis bien, quand tu t'y mets.

— On fait ce qu'on peut, dit-il, en hochant la tête.

— Je me demande, continuai je, avec des maitresses de cette beauté-là...



Elle te regarde. Tu l'intrigues. »

— Une maîtresse? rectifia-t-il. Mme de Bonnivet n'est pas ma maîtresse.

— Pour ce que je veux dire, repris-je, cela revient au même. Je me demande donc comment tu t'arranges pour échapper à la chronique, au roman à clef, enfin à tous les jolis procédés de polémique habituels à tes confrères ?...

(A suivre). Paul BOURGET.

NAPOLÉON AU THÉATRE

(Suite et fin.)

II

LA MONARCHIE DE 1830.

A la même époque : *A vingt et un ans* ; vaudeville en un acte de Merville et Francis.

A la fin de la même année 1832, au mois d'octobre, le théâtre du Cirque donna l'*Empereur*. Le rôle de Napoléon était joué par l'acteur Edmond.

Jules Janin dit au sujet de ces représentations : « Franconi a complété sa provision d'avoine et de tirades en prose. Pour commencer, il nous promet la République, l'Empire et les Cent Jours, rien que cela, toute l'histoire de M. de Norvins en vrai style de cheval. »

Quant aux relations de Napoléon et de Talma, elles furent l'objet d'une pièce, jouée au théâtre du Panthéon, en 1833, sous le titre justement de *Napoléon et Talma*. Michel Masson, dans son drame célèbre de *Marceau*, nous montre également l'amitié étroite qui unissait le général et le tragédien.

Nous voyons Bonaparte penser vaguement à un 13 vendémiaire possible, dans les *Quatre Ages du Palais-Royal* (troisième tableau). Dans cette pièce de Theaulon, représentée au Palais-Royal, le 13 mars 1834, Bonaparte chantait sur l'air « T'en souviens-tu » :

Quand notre France, idole que j'adore,
A ses bourreaux est prête à se livrer,
L'inaction, je le sens, déshonore ;
Français, il faut combattre ou conspirer...

Il est vrai que Saint-Just quelques scènes plus loin, laissait tomber sentimentalement, sur l'air de : « Il est gentil mon cousin » :

Ce beau front où sans détour
Ton âme entière respire
Et cette bouche où l'amour
Plaça son doux sourire.

Le rôle de Bonaparte était tenu par Lamarre et celui de Saint-Just par Anatole. On voyait au même tableau Barras proposer à Bonaparte d'épouser Mlle Montansier, directrice du théâtre qui portait son nom. Barras (L'Héritier) chantait son petit couplet sur l'air de : « la Colonne ».

Quand on ne pouvait pas mettre l'Empereur en scène, on en parlait.

Lorsqu'on ne pouvait transporter le spectateur aux Tuileries ou à Sainte-Hélène, on faisait quand même passer sous ses yeux un lambeau de l'épopée impériale.

On se contentait de placer l'action sous l'Empire, de faire venir un aide-de-camp, mais il fallait donner au public la satisfaction de percevoir, même dans le lointain, le battement des ailes de l'Aigle!

Un double exemple le prouvera.

En 1834, deux pièces, reprises souvent en province par la suite, eurent un gros succès :

L'une, *le Curé Mérino*, jouée à l'Ambigu, le 30 janvier.

L'autre, *Roger ou le Curé de Champaubert*, représentée aux Variétés le 14 août.

Ce qui décida du succès du premier ouvrage fut le second acte qui se passait au milieu des sierras de la vieille Castille, en 1812, pendant l'occupation de l'Espagne par les Français.

On y parlait de « ces rois-préfets que Napoléon couvre de sa grande épée. »

On y trouvait des tirades comme celles-ci : « Moine, je te plains, si tu ne vois dans Napoléon qu'un conquérant! Moi, j'y vois autre chose. Napoléon a été choisi par la Providence pour saper les vieux trônes de l'Europe, et pour faire crouler avec eux les abus et les préjugés. Cette tâche accomplie, Napoléon disparaîtra dans la tempête, et alors, sur l'horizon agrandi, se lèvera le jour pur et brillant de la Liberté! »

Quant à *Roger*, voici exactement le début du deuxième acte qui se passe en 1814. à Champaubert.

Des paysans entrent en chantant :

« Les Cosaques sont en Champagne,
Et s'avancent dans la campagne,
Il faudra donc probablement
Qu'on en découse incessamment;
Halte! Front!... Alignement!...
Tous — Vive l'Empereur! »

Inutile de dire que la bataille de Champaubert sert de cadre à l'action, et que l'un des chœurs de la fin est :

Victoire
A l'Empereur!
Pour la France quel jour de gloire!
Et pour nous tous, oh! quel bonheur...
Victoire :
L'ennemi
S'est enfui...

(Il est vrai qu'en présence d'une pareille versification, c'est ce que l'ennemi avait de mieux à faire!)

Que l'on veuille bien remarquer, d'ailleurs, que les deux ouvrages précédents n'étaient pas le moins du monde considérés comme appartenant au « cycle » napoléonien.

Ils donnaient même, pour le public d'alors, un minimum d'impérialisme, c'était la dose courante, le « moyen jeu ».

Vers la même époque, un acte amusant joué au Vaudeville : *Un de ses frères*, où l'on voit Jérôme apprendre dans un cabinet particulier du *Rocher de Cancale* qu'il est nommé roi de Westphalie.

Bref, sous la Monarchie de juillet, l'emploi d' « Empereur » fut vraiment un « emploi » nouveau au Théâtre, et les auteurs à la fois petits et majestueux eurent de beaux jours devant eux : Quand, par-dessus le marché, ils possédèrent le nez en bec d'aigle, ils purent se faire des rentes!

Voici, à titre de curiosité, les noms de quelques « Napoléons » de cette époque : Francisque, à l'Ambigu; Edmond, chez Franconi; Joseph, à la Gaité ; Béranger, au Vaudeville ; Gobert, à la Porte Saint-Martin ; Génot, à l'Opéra-Comique ; Cazot, aux Variétés; Chevalier, aux Jeux Olympiques; Frédérick-Lemaître, à l'Odéon; et cet éclat de rire qui s'appelle Déjazet, au Palais Royal et aux Nouveautés.

RÉPUBLIQUE DE 1848 ET EMPIRE

Arrivons maintenant à cette France de 1848, si fiévreuse, si intéressante, si déroutante aussi, dont Henri Berton, dans sa remarquable étude sur *la Constitution de 48*, dit avec autant de raison que de mélancolie : « Le goût de la Liberté disparut aussi vite de son cœur que les Arbres de la Liberté de son sol ! »

L'une des premières pièces napoléniennes importantes, est le *Maréchal Ney*, de d'Ennery, Dupeuty et Anicet-Bourgeois.

D'Ennery fera plus d'un emprunt d'ailleurs à l'épopée impériale, entre autres avec les *Pupilles de la Garde* et le *Bulletin de la Grande-Armée*.

On a parfois cruellement discuté Adolphe d'Ennery. Voici ce qu'en disait Félix Duquesnel, tout récemment, au moment de la mort du grand dramaturge :

« Au lendemain de la première représentation de *Don César de Bazan*, Victor Hugo disait, en parlant de d'Ennery, répétant, ou à peu près, le mot de Boileau sur Regnard : « Certes, ce jeune homme n'est pas médiocrement habile ! » — et comme je demandais un jour à George Sand de convertir en drame, pour l'Odéon, son roman de l'*Homme de Neige* : « J'ai essayé — me répondit-elle — sans pouvoir jamais y parvenir ; d'Ennery seul pourrait faire la pièce, c'est notre maitre à tous en l'art de la charpente théâtrale. S'il y a vraiment un drame, dans l'*Homme de Neige*, il saura bien l'en faire sortir, s'il n'y en a pas, il en trouvera un tout de même ! »

Cette même année 1848, nous donne aussi *Napoléon et Joséphine*, drame *en vers !*

Voici 1849, avec *le Marin de la Garde*, opéra-comique, *la Conspiration de Malet*.

Puis, 1850, avec *Bonaparte* (dont un courriériste théâtral de l'époque, dit : « La mise en scène, les costumes, les batailles tout sera *renouvelé !* »)

Bonaparte ou les premières pages d'une grande histoire de MM. Fabrice Labrousse et Albert, joué sur le théâtre du Cirque le 2 février 1850, commence au siège de Toulon (1793) pour finir à la fête donnée au vainqueur d'Italie. Le rôle de Bonaparte était remarquablement joué par Taillade dont tout le monde admira le profil napoléonien.

La scène où le spectateur voit Bonaparte pour la première fois est amusante : le Général qui commande devant Toulon lui reproche aigrement (Bonaparte n'était alors que commandant), d'avoir fait disposer la fameuse batterie des Hommes sans peur et termine ainsi sa mercuriale :

Le général. — Pour toi, mon pauvre garçon, un peu moins de présomption ! apprends à ne rien faire de ton chef !... Il faut toujours consulter tes supérieurs !... C'est bon, on te pardonne, mais n'y reviens plus...

Bonaparte en Égypte a inspiré une intéressante pièce militaire où nous trouvons deux types amusants mis plus tard en scène dans *Les Cosaques*, Panel et Durivaud (1853).

L'histoire entière du fils de Napoléon Ier à été mise à la scène par Desnoyers et Beauvallet dans *Le Roi de Rome*, drame en cinq actes, joué à l'Ambigu le 13 juin 1850, avec Mme Guyon dans le rôle du duc de Reichstadt. La pièce fut reprise le 14 août 1852, à l'occasion des fêtes de la Saint-Napoléon.

Le *Roi de Rome* a été rejoué en 1898, au Théâtre de la République où le personnage du duc de Reichstadt fut joué avec infiniment d'émotion par Mlle René Cogé.

En 1851, on jouait à l'ancien Cirque, qui s'appelait présentement « Théâtre National » un drame de Dumas, la *Barrière de Clichy*, ouvrage à grand spectacle dont le *Journal pour rire* de l'époque, disait malicieusement : « Ce qui nuit à cet ouvrage militaire, *c'est la partie parlée* ! »

Un souvenir à *La ferme de Bondy*, violente diatribe antibonapartiste par Michel Masson, au Palais-Royal, et au *Mémorial de Sainte-Hélène*, drame en cinq actes (1852).

La campagne de France sert de thème à un vaudeville en deux actes : *1814, ou le pensionnat de Montereau.*

Mentionnons en passant un drame en trois actes : le *Prince Eugène* et l'*Impératrice*, la *Vie de Napoléon*, récit en un acte, *Napoléon*, drame en trois actes.

Le Consulat a été mis en scène par MM. Labrousse et Albert dans le *Consulat et l'Empire*, joué au Cirque le 1er août 1853.

Un tableau de cette pièce représente une visite de Napoléon Ier aux Invalides.

L'un des plus vieux pensionnaires de l'établissement (il devait être très vieux en effet), raconte à l'Empereur qu'il a vu Louis XIV; voici d'ailleurs la tirade à titre de curiosité :

Jean Thurel. — J'ai vu ici même le grand Louis XIV, moins grand que vous, car son regard ne dominait pas le monde comme le vôtre, et ne descendait point jusque dans les derniers rangs de ses soldats ! J'ai servi sous le Régent, sous Louis XV, sous Louis XVI, et je bénis le ciel d'avoir pu m'aligner sous ce drapeau tricolore qui vous doit tant de victoires. »

(On remarquera l'aisance avec laquelle le brave Jean Thurel semble passer directement de Louis XVI à Napoléon Ier).

On n'attend pas de nous l'énumération complète des pièces ins-

pirées par Napoléon. Cette liste a d'ailleurs été très consciencieusement établie dans le *Temps* par notre distingué confrère, M. Adolphe Aderer (1).

Une remarque : malgré (peut-être « à cause de... ») le caractère *officiel* de l'enthousiasme napoléonien pendant cette période, le public est loin de se passionner, comme sous le régime précédent, pour les faits et gestes du premier Napoléon.

IIIe RÉPUBLIQUE

Pendant les premières années du régime actuel, rien à la scène sur le premier Empire.

Puis, peu à peu, une curiosité, un peu maladive, s'éveille en faveur du Consulat et de l'Empire. On se sert d'abord de cette époque comme d'un cadre curieux, et, à la deuxième saison du Théâtre-Libre, Léon Hennique donne sa *Mort du duc dEnghien*, curieuse tentative de réalisme historique où l'acte du conseil de guerre était presque entièrement une mosaïque de documents authentiques.

L'année suivante, M. Augé de Lassus fait jouer sa *Conspiration du Général Malet* qui fut du reste interdite par la censure : on était, en effet, en plein boulangisme.

En 1891, M. Lemonnier fait représenter à l'Ambigu *Madame la Maréchale*. Cette pièce qui mettait en scène un type fictif, mais notoirement inspiré de la légendaire *Maréchale Lefèbvre*, a ceci de particulier qu'elle présente certaines ressemblances avec *Madame Sans-Gène*, de V. Sardou et E. Moreau, jouée deux ans après au Vaudeville (1893).

Madame Sans-Gène ! Ce légendaire succès peut être considéré comme le type de la pièce napoléonienne telle qu'on l'entend aujourd'hui.

Tous les Parisiens ont applaudi Mme Réjane dans *Catherine*, et

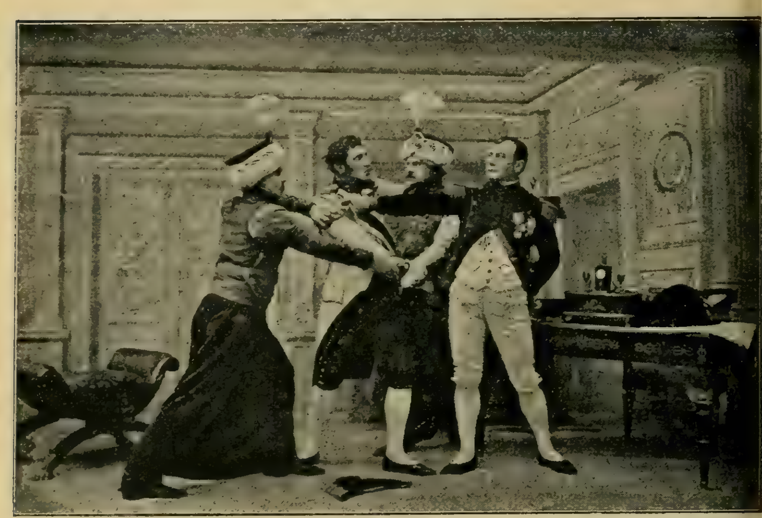
(1) Citons à titre de document : *La mort du roi de Rome* ; la *Nourrice du roi de Rome*, le *Duc de Reichstadt* ; le *Soldat de Waterloo* ; le *Petit Tondu* ; *Louis XIV et Napoléon* ; *Napoléon empereur* ; *Bonaparte et Mlle Clairon* ; l'*Empire et le Divorce* ; *Napoléon, l'Empire et la République* ; *la République, l'Empire et les 100 jours* ; la *Vivandière de la Grande Armée* (Offenbach) ; le *Grenadier de l'Ile d'Elbe* ; le *Retour de Sainte-Hélène* ; *Malheur aux vaincus* (Barrière-1866-Interdit) ; l'*Envers d'une conspiration* (A. Ranc, H. Fouquier, F. Carré).

M. Duquesne dans *Napoléon;* tous les provinciaux ont vu jouer l'ouvrage par leurs troupes permanentes ou des tournées de passage.

Jamais, du reste, on n'avait aussi adroitement et aussi complètement reconstitué dans ses moindres détails la vie intime d'une époque.

Plusieurs accessoires même étaient tout à fait authentiques, entre autres le sabre porté par le Maréchal Lefèbvre, et qui était le sabre donné à Murat après la bataille des Pyramides.

Un détail : M. Duquesne ne nous avait pas présenté le Napoléon



Phot. Nadar.

Arrestation du comte de Neippey, par les Mameluks,
(*Madame Sans-Gêne.* Acte V.)

en redingote grise, mais le Napoléon en costume des chasseurs à cheval de la garde : habit vert doublé de drap écarlate, culotte et gilet en casimir blanc, souliers à boucle d'or.

Madame Sans-Gène fut, non-seulement un gros succès, mais encore une indication de la tendance et du goût du public, comme un « patron » sur lequel, implicitement ou expressément, on travaille encore.

Napoléon de Laya, à la Porte Saint-Martin, suivit de près.

La pièce, très complète, prenait Bonaparte dans sa mansarde, vers le 13 vendémiaire, et conduisait le spectateur jusqu'au Retour des cendres, grâce à une série de rideaux lumineux assez médio-

crement installés d'ailleurs. Plusieurs tableaux, entre autres le « 18 brumaire », avaient été reconstitués d'après des œuvres picturales intéressantes.

Puis, c'est *l'Empereur*, drame en vers de Charles Grandmougin, créé au Théâtre-des-Poètes et repris avec succès aux Bouffes-



Phot. Neurdein.

Le 18 Brumaire, par Bouchot. (Musée du Louvre).
(*Napoléon*, de Laya. — Acte III).

du-Nord; *Napoléon*, d'André Chadourne, joué au Théâtre-Tivoli, promené ensuite en province, etc.

Nous nous abstenons de citer, faute de place, les pièces inspirées par Napoléon-Bonaparte, et qui ont été représentées soit dans les cirques, soit dans les concerts parisiens ou de la banlieue, telles que *1814* au Cirque d'hiver, *Bonaparte en Egypte*, *Napoléon intime*, etc.

Chose curieuse, le public devint aussi friand des heures douloureuses de l'Empire que de ses journées de gloire.

Ainsi, en 1889, dans le *Chien de Garde*, magnifié par Taillade et repris l'an dernier à l'Odéon, Richepin nous fait assister à l'avortement d'une conspiration ayant pour but le retour du prisonnier de Sainte-Hélène « qui nous mènera, tambour battant, voir si les capitales de l'Europe ont changé de place ! »

Le Colonel Roquebrune, tiré par M. Georges Ohnet de l'un de ses romans les plus intéressants, montrait au dernier tableau l'éphémère retour de l'Ile d'Elbe.

Le Retour de l'Aigle, de G. Labruyère, l'année dernière, au Théâtre-Antoine met en scène un épisode de la même époque, les hésitations du Maréchal Ney chargé par les Bourbons d'arrêter Napoléon.

Puis, il y a quelques mois, à l'Odéon, *Colinette* (G. Lenôtre et G. Martin) qui était comme une *Madame Sans-Gêne* se passant sous Louis XVIII, nous présentait un des fidèles de l'Empereur, venu à Paris pour conspirer, et racontant le départ de Napoléon pour Sainte-Hélène.

Enfin, mentionnons l'intéressant drame de MM. Pouvillon et d'Artois, au « Nouveau-Théâtre », qui nous a servi de point de départ, et à l'Odéon, tout récemment, la *Légende de l'Aigle* de notre prestigieux d'Esparbès.

Rappelons aussi la mise en scène du superbe chapitre de Vigny, qui a inspiré Jean-Paul Laurens dans son *Pape et l'Empereur*, et que Taillade joua quelque temps avant sa mort.

Comme on le voit, il y a toujours une légende napoléonienne au Théâtre, mais elle s'est transformée : d'*apothéotique* qu'elle était en 1840, elle est devenue *intime* et potinière, et l'on ne montre plus Napoléon désignant de la pointe de son sabre le sommet des Pyramides, mais gourmandant dans un charabia, mélange bizarre de français, d'italien et de patois corse, ses sœurs impérieuses et hautaines, qui refusent de porter le manteau de l'impératrice.

Les pièces où intervient, plus ou moins incidemment Napoléon, sont nombreuses, mais c'est là un sujet qui sort de notre cause. Nous en avons d'ailleurs cité quelques-unes. Exhumons seulement à titre de curiosités les titres de : *Les Maréchaux de l'Empire*, en cinq actes et quinze tableaux, par Anicet Bourgeois, joué au Cirque le 12 août 1856. La première scène où paraît Napoléon

se passe dans une petite boutique de mercerie, où le futur empereur cherche en vain des gants assez petits pour sa main; *Masséna, l'Enfant chéri de la Victoire*, drame en trois actes et dix-huit tableaux, joué au Théâtre National, ancien Cirque, le 25 décembre 1852. Le rôle de Napoléon était rempli par Gobert, celui de Masséna par Coulombier.

L'*Enfant de Giberne*, où Napoléon fait grâce à un brave sergent.

Le Bataillon de la Moselle (1860), où il grâcie un non moins brave lieutenant, et des *Murat*, et des *Kléber* et des *Hoche*, en quantité!

Parmi ces derniers, *Hoche ou le Pacificateur de la Vendée*, de MM. G. et E. Richard et Louis Launay, créé en 1879 au Théâtre du Chateau d'Eau. Le lendemain, de la « première », Arnold Mortier terminait ainsi sa « Soirée parisienne » du *Figaro* :

« Au moment où je quitte le théâtre, on n'en est encore qu'au cinquième tableau. L'orchestre a déjà joué deux fois la *Marseillaise* : j'ai tout lieu de penser qu'il ne s'en tiendra pas là ! »

Rappelons enfin que l'un des tableaux de la légendaire, *Fille du Tambour-Major* représente l'entrée de l'armée de Bonaparte à Milan, et que le *Maréchal Chaudron*, joué l'année dernière à la Gaieté, se passait en Espagne pendant l'occupation française, sous le premier Empire.

Mais voilà qui nous conduirait trop loin! L'étude de l'influence napolénienne sur le théâtre étranger sortirait aussi des limites de ce cadre.

Il faut cependant signaler le très curieux *Napoléon* de Grabbe, l'un des grands poètes dramatiques allemands mort en 1836.

Le drame embrasse une seule période, celle des Cent Jours, et il est justement très intéressant pour cette raison que l'auteur a parfaitement compris que la minute formidable de cette formidable existence fut l'*Ile dElbe*, et les événements qui suivirent.

Une remarque pour terminer : notre intention n'a pas été d'énumérer *toutes* les pièces mettant en scène Napoléon, mais seulement de présenter les plus célèbres ou les plus curieuses.

Comme on le voit, cette simple ébauche constitue déjà presque entièrement ce qu'on pourrait appeler l'histoire d'un règne par le Théâtre.

P. PELTIER-D'HAMPOL.

L'IBIS BLEU (1)

(Suite et fin)

Il y avait, sur un des côtés, au-dessus du sol, un cadre dont les deux extrémités touchaient les murs de bois. Dans ce cadre, de la paille. Au chevet de ce lit sauvage, une tablette, avec une chandelle de suif fichée dans une pomme de terre coupée en rondelle plate, et creusée d'un trou au milieu. L'emplacement vide qui restait, l'homme, qui était incliné, l'occupait tout entier. Il était baissé, l'homme, et dans un sac de grosse toile, un peu troué, il mettait quelques effets, un gilet, deux vestes, une culotte, trois chemises, tout cela fripé. Par là-dessus, il enfonça le double fer d'une pioche, un couteau-scie... Et puis, rien autre. Il se leva, en soupirant : « C'est comme ça ! » le mot qui, fréquemment répété ici, exprime le fatalisme de la race.

— Eh bien, vous partez, vraiment, comme ça, maître Cauvin ?

— Comme vous voyez, Monsieur Marcant.

— Et où allez-vous ?

— Est-ce qu'on sait ? J'irai devant moi... La France est grande, et le monde aussi ; et avec deux bons bras, on a partout du travail. Voilà pourquoi je n'ai peur de rien !

Il sortit, et, la bonne humeur de la race reprenant ses droits :

— La bicoque est à louer, dit-il, avec les meubles ! Bah !... je la laisse à un plus pauvre !

Il riait tout haut, à présent, triste tout en dedans.

La curiosité rendit Marcant féroce d'insistance :

— Alors, vous partez, comme ça, vraiment, et pour toujours ?... sans regret ?

Cauvin leva sur lui un œil profond. Les derniers rayons du jour éclairaient ce regard brillant :

— Si vous vous rappelez les choses qu'il a fallu que je vous dise

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 31 décembre 1898.

un jour, mon brave Monsieur Marcant, alors vous comprendrez sans peine que, pour la petite, il faut que je parte. Pour elle, je dois tout faire, et je ferai tout, et sans peine!... sans regret, comme vous dites !

Et généralisant aussitôt, à la manière des simples, qui ont la tradition orale de la sagesse :

— On ne saurait jamais trop faire pour ses enfants !...

Marcant sentait, dans cet homme, une grandeur.

— Voulez-vous me donner la main ? demanda-t-il.

— Oh ! ça, volontiers ! dit l'homme. Ça me fait plaisir, croyez-le, et même un gros, un gros plaisir.

Pour serrer la main de Marcant, il posa à terre son carnier, qu'il tenait par la courroie, tandis que, de sa main gauche, il serrait sur sa poitrine le bout noué du sac qui se bombait sur son dos.

Ayant pressé la main de Marcant, il reprit par la courroie son carnier, le jeta sur son épaule :

— Dieu vous conserve, dit-il, vous et votre enfant... Vous êtes un bien honnête homme.

Et piquant droit à travers champs, il marcha vers Fréjus, sans plus jeter un regard en arrière.

Marcant suivait des yeux, avec attendrissement, cette échine un peu courbée sous le fardeau... Cela lui rappelait le père Marcant, qui avait longtemps couru ainsi les chemins, sa balle au dos, pleine de livres... Et lui, Denis, qui en avait lu tant et tant, de ces livres ; lui qui était devenu un beau monsieur, fier de sa science, pourquoi ne se sentait-il pas de taille à faire, aussi simplement que ce pauvre homme pour sa fille, le sacrifice de sa passion à ce petit enfant qu'il tenait par la main, et qu'il ne lui faudrait pas perdre pour cela ?...

« Mais cet homme expie quelque chose, se disait-il, immobile. Moi, je n'ai rien à expier !... Je ne dois pas comparer nos deux destinées. » Une voix lui disait : « N'importe ! tu ne sais pas aimer comme celui-ci ! Et puisqu'il est un coupable, lui, — bien faire doit lui être plus difficile qu'à toi ! »

Et à mesure que l'homme s'éloignait, il prenait aux yeux de Marcant une taille démesurée... Il allait, — son fardeau sur l'échine, sa lourde peine au cœur, — seul, à l'inconnu... s'enfonçant peu à peu dans l'ombre croissante, où, tout d'un coup, il se perdit...

— On ne le voit plus, l'homme ! dit Georges. Il ajouta aussitôt :

— Je suis fatigué...

XXVII

Marcant se baissa, le prit dans ses bras, et fit, ainsi chargé, les cinq cents mètres qui le séparaient de la ville.

Tout en marchant il riait au petit, lui disait des choses drôles, l'agaçait gentiment, chatouillait son petit nez, ses lèvres, du fin bout de sa barbe. Et l'enfant se mit à rire aux éclats.

— Il y a longtemps, dis, petit père, que tu n'as pas ri comme ça avec ton Georges! cria-t-il tout à coup, au milieu des rires. — Tiens! ajouta-t-il, où allons-nous donc?...

Ils étaient au seuil du bureau télégraphique, à l'entrée de la ville, près du pont sur lequel, juste à ce moment passait un train... Ce n'est qu'une fois dans le bureau que Marcant déposa à terre son cher fardeau.

Marcant, debout, écrivait.

— Maman, dis, petit père, reviendra-t-elle par le chemin de fer?

— Pour sûr, dit Marcant.

Il avait écrit ce télégramme :

Madame Élise Marcant,

*à bord de l'*Ibis Bleu *rade de Toulon.*

Venez.

Denis Marcant.

Il reprit la feuille et ajouta :

Surtout prévenez. Je serai gare.

Puis, ayant considéré cette phrase un instant, il l'effaça et écrivit :

Serez attendue gare.

Il lui semblait impossible de recevoir en personne, dans un lieu public, celle qu'il ne pouvait plus ni désespérer, ni embrasser à son arrivée.

Le paysan Cauvin ne se doutait guère qu'il venait de sauver plusieurs êtres à la fois.

Tout exemple de dévouement est ainsi fécond à l'infini. Si toutes les moissons venaient à périr, moins un seul grain de blé, ce grain de blé tout seu suffirait bientôt à nourrir les mondes.

XXVIII

Elle était désespérée au récit que lui faisait Mme Dauphin de la réception de Marcant, et ne voyait d'issue que la mort, quand la dépêche arriva. Ce fut le beaume sur une plaie nouvelle, mais le coup nouveau avait été rude.

— Dieu veut ma mort, je le vois, dit-elle. Je n'ai pu avoir cette joie qu'après une dernière angoisse. Et je sens bien, d'ailleurs, qu'on ne me rappelle que pour une vie de martyre. On me rappelle pour notre enfant, mais on ne pardonne pas... Du moins, je suis préparée...

Elle partit le lendemain.

En quittant le bateau maudit, dans l'embarcation qui l'emmenait à Toulon, elle eut une défaillance.

Restée à bord de l'*Ibis Bleu*, Mme Dauphin, de loin, lui faisait un dernier signe d'encouragement.

— Nous ne nous verrons plus, Madame, lui avait dit Élise. Quoi qu'il arrive, tout nous sépare. Je vous supplie de me garder votre pitié, qui m'a rendue à moi-même. Moi, j'emporterai pour vous, jusque dans la mort, une éternelle reconnaissance... Tenez, ne me refusez pas ce souvenir, bien qu'il ait quelque valeur. C'est le seul bijou qui me vienne de ma mère ; elle le tenait elle-même de sa famille. Quelque chose de ma vie est attaché à cet objet... Prenez-le, Madame, c'est véritablement le legs d'une mourante.

Mme Dauphin accepta le précieux souvenir, devina bien des choses au fond de la pensée d'Elise, ne lui donna rien d'elle qu'une mignonne *Imitation de Jésus*, bien usée, fanée sous sa couleur d'antique soie à petites fleurs vieillottes. Elles s'étaient quittées ainsi.

XXIX

Mme Dauphin écrivit à son fils aussitôt.

Il n'avait pas cessé d'avoir des nouvelles par sa mère, en sorte que, peu à peu, Élise lui était devenue sacrée comme une épouse, à cause de l'affection que lui portait sa mère. Cet esprit sceptique, très proche du mysticisme, se tenait maintenant pour moralement marié. C'était lui qui divorçait ! lui à qui on arrachait une épouse !

il était inconsolable ! Il traînait à Paris, dans les fêtes, sa supportable, mais sincère douleur, sous les apparentes légèretés de l'homme du monde. En même temps, il trouvait à tout cela un charme indicible. Il se sentait héros d'aventures. Il revivait un nouveau roman. Il quittait quelquefois une réunion animée et joyeuse, en pleine soirée, pour rentrer chez lui, et, dans son cabinet où tous les luxes l'attendaient avec tous les confortables, chaussé d'escarpins exquis, tout le corps bien à l'aise caressé en des vestons de chambre qui étaient des chefs-d'œuvre de l'art du tailleur, et dont il avait la faiblesse d'expliquer parfois à ses amis la forme et la couleur, — il écrivait un sonnet mélancolique. Comme le sonnet n'était jamais publié, il ne se le reprochait pas, mais on l'entendait dire parfois d'un air convaincu, au milieu d'une conversation littéraire :

— Le sonnet est véritablement une jolie forme, beaucoup trop négligée.

Il songea tout de suite qu'Élise et Marcant ne tarderaient pas à quitter Saint-Raphaël, et il conçut le projet d'acheter la villa de la Terrasse afin d'y vivre quelque temps, enseveli dans une triste solitude, entre ces murs où elle avait vécu, devant cette mer sur laquelle ils s'étaient aimés une seule nuit... hélas !

Il s'arrêta à une idée qui lui parut plus convenable : la villa une fois sienne, il la ferait abattre ; il n'en resterait pas pierre sur pierre. Cela était bien digne d'un don Juan richissime, et qui avait vraiment aimé, — une fois !

Et c'est en effet ce qu'il lui fut donné de mettre à exécution deux mois plus tard, lorsque Marcant eut rejoint sa préfecture. La villa fut rasée, et dans le petit jardin, où poussèrent bientôt des ronces, on put voir pendant des années, au bout d'un poteau, un écriteau avec ces trois lignes, en belles majuscules noires sur fond gris :

TERRAIN A VENDRE
S'ADRESSER AUX AGENCES
FACILITÉS DE PAIEMENT

XXX

Élise, dans le compartiment des dames seules, se sent emportée vers son enfant.

C'est Germaine qui l'attendait sur le trottoir de la gare.

— Monsieur est là, en voiture.

— Élise dut s'appuyer au bras de sa bonne. La portière du landau s'ouvrit. Marcant mit pied à terre. Elle n'osait le regarder.

— Montez, dit-il.

Elle s'assit dans le landau fermé, muette, le cœur battant à se rompre. Elle leva sur son mari un regard craintif, aussitôt abaissé. Leur silence les martyrisait tous deux.

— Je vous ai rappelée, ma pauvre Élise, parce que l'enfant meurt de votre absence. Vous voudrez bien me pardonner de ne pouvoir faire davantage. J'ai essayé : je ne peux pas. Je vivrai près de vous, mais isolé de vous par mon travail... Nous nous verrons seulement aux repas... Cela ne vous changera guère. Nous essayerons d'empêcher l'enfant de trop voir notre mal, qui est irrémédiable. Votre amour pour lui doit vous inspirer.

— Denis ! murmura-t-elle, joignant les mains vers lui, avec une envie folle de se les tordre, de tomber à ses genoux, là, dans cette voiture, de s'écraser à ses pieds.

Il vit tout ce mouvement en elle.

— Surtout pas de scènes, jamais. — De la volonté ! de la patience ! une résignation énergique ! des actes constants ! — voilà ce qu'on vous demande.

Jamais le maître en lui n'avait eu plus d'autorité, de décision impérative, et aussitôt obéie.

Comme ces enfants dont on réprime les larmes en ne les plaignant pas, elle devint plus forte aussitôt.

— Vous êtes bon, encore trop bon ! Je ferai tout pour vous plaire !... et pour le consoler, lui !

— C'est bien, dit-il, c'est cela qu'il faut. C'est le devoir qui vous reste.

XXXI

Il la conduisit à sa chambre.

— J'ai envoyé Georges à la promenade avec son professeur. Il faut pour lui, vous le devinez, beaucoup de ménagements.

Il la laissa seule avec Germaine, et descendit attendre son Georges en bas, au salon, inquiet un peu de l'émotion qu'il allait causer au pauvre petit, cherchant une manière de lui annoncer la grande nouvelle.

Georges arriva peu après et, dès le seuil, il se précipitait en coup de vent vers le salon, dans le corridor...

— N'est-ce pas, père, que maman est de retour ?

— Comment le sais-tu ?

— Regarde !

Dans le corridor, elle avait laissé tomber sa voilette en croyant l'épingler à son chapeau, et Georges, la trouvant à terre, l'avait reconnue, ou plutôt devinée sienne.

— C'est à ma maman ! c'est à ma maman ! elle est revenue !... où donc qu'elle est ?

Marcant n'eut pas la force de le conduire à l'escalier.

— Dans sa chambre, mon Georges.

Elle, là-haut, debout sur le palier, appuyée au chambranle de sa porte, entendait, espérait....

Elle attendait la permission !

L'enfant montait vers elle quatre à quatre, avec un bruit du diable, secouant la rampe de ses bonds, glissant, trébuchant à chaque enjambée, et se rattrapant aux barreaux, montant comme on dégringole, fou de joie.

— Maman ! maman !

Elle se laissa tomber à genoux, défaillante, pâle comme les morts, et elle l'embrassait, le tournait, le regardait, l'embrassait encore, lui tirait sa blouse d'un mouvement machinal de mère soigneuse, arrangeait ses cheveux, le baisait, l'écartait d'elle pour le revoir, le repoussait pour le reprendre, éperdue, emportée dans un tourbillon de sensations anciennes, retrouvées et toutes neuves, qu'elle avait cru ne plus jamais éprouver ! « Ah ! elle en mourrait, pour sûr ... »

— Mon Georges ! Georges ! mon petit ! mon petit enfant chéri ! mon amour ! mon Georges ! mon petit Georges ! enfin !

Elle se mourait de l'aimer, et se ranimait sur place pour l'aimer toujours davantage ; et lui, la regardait, puis sautait entre ses deux bras qui le lâchaient un peu par force, posait cent mille questions à la fois, chantait des *tra-la-la* enfantins, regardait parfois les vitres, la mer et le ciel au travers, trouvait tout beau, tout nouveau, tout joyeux... même cette mouche qui « tapait » contre la vitre :

— Regarde-la, maman !

Il mêlait tout à sa joie, jusqu'à l'oubli du grand motif qui le rendait si content.

— Tu ne sais pas ? j'ai un écureuil ! veux-tu le voir tout de suite ?... Non ?... tout à l'heure alors... Tu m'achèteras une cage, dis ? une ronde, qui tourne, tu sais ?... Pourquoi es-tu restée si longtemps ? et puis, surtout, partie sans nous rien dire ?... Je ne ne pouvais plus dormir ni manger, sans toi... je me cachais de papa, des fois, pour pleurer, parce que, lui aussi, je voyais bien qu'il était trop triste !... Une autre fois, il faut avertir... Quand on est averti, n'est-ce pas, c'est bien différent !...

XXXII

« — Une autre fois, il faut avertir ! » Ce mot devint la règle de la conduite d'Élise.

Elle ne pensait pas vivre longtemps. Elle voulut employer son reste de vie à préparer sa mort, à annoncer son départ. Tout était là pour elle. Et cela, elle le fit avec sérénité, avec des gaietés même, pour que l'enfant, — elle disparue, — n'eût plus, en songeant à elle, que des souvenirs de paix et de tendresse calme !

Marcant assistait à cela, et plus d'une fois il en fut ému, mais une impossibilité de pardonner était en lui comme une chose solide, une glace qui ne voulait pas fondre !

Le rideau qui s'était abaissé entre leurs deux âmes ne se relevait pas.

Elles ne communiquaient plus.

Marcant s'essayait quelquefois à être « gentil », « aimable » pour elle, mais cela ne *venait pas* ; et chacune de ses paroles, quand il voulait lui marquer une approbation, un bon sentiment, dénotait tant de contrainte que le silence eût été moins cruel.

Elle, tout à l'idée de consoler l'enfant, en devint moins sensible aux froideurs du père. A mesure qu'elle croyait réussir dans sa tâche, les joies pures qu'elle en éprouvait se mettaient sur ses douleurs et lui faisaient oublier presque. C'était en effet, maintenant, une âme sainte, et beaucoup n'ont jamais péché, qui sont, à côté de celle-ci, sans mérite et noblesse.

Un jour, dans les commencements, Georges avait dit :

— Je sors avec papa, j'emporte mon *Ibis Bleu* pour le mettre sur l'eau.

— Ne l'emporte pas, Georges.

— Pourquoi, maman ?

— Je ne peux pas t'expliquer, mais ça fait pour sûr de la peine à ton père.

— Je l'emportais toujours, quand tu n'y étais pas...

Elle ferma les yeux, de douleur, pour cesser de voir un instant; pour se retrouver dans la nuit.

— Eh bien, s'il te laissait faire, c'était par bonté pour toi. Ton père t'aime plus que je ne t'aime moi-même, puisqu'il ne t'a pas privé de ce jouet. Veux-tu me le donner, à moi ?

Georges, les yeux très ouverts, levés au plafond, semblait chercher tout en l'air l'explication de tout ça.

— Oui, maman. Pour quoi faire ?

— Donne-le-moi, sans rien me demander.

— Oui, maman.

Le lendemain, elle lui apportait une belle cage pour son écureuil, une cage très compliquée, très belle, — où la petite bête se mit à tourner, à tourner comme un chien de cordier dans sa roue

Georges battit des mains.

Elle avait préparé sa fable :

— Devine combien elle m'a coûté ?...

— Au moins cent francs !... non !... mille francs !

— Non, rien du tout, dit-elle. On me l'a donnée... en échange de ton bateau.

— Mon bateau !... je ne l'aurai plus ?

Il paraissait consterné.

— Puisque tu me l'avais donné, j'en ai fait ce que j'ai voulu.

Il réfléchit un moment.

— C'est vrai, dit-il, il était tien; il n'était plus mien... je te l'a donné bien volontiers.

Elle souriait, heureuse.

Alors, la voyant contente de lui, il se jeta à son cou, il mit la bouche contre son oreille et d'une voix soupirée, par tendresse, mais avec le sentiment confus qu'il fallait parler bas à cause d'un secret qu'il y avait quelque part :

— Puisque papa ne l'aimait pas, mon bateau, écoute... tu as bien fait !

Marcant entendait beaucoup de ces choses. Plus d'une fois, il surprit cette phrase : « Ton père t'aime bien plus que je ne t'aime ! Et elle énumérait des preuves; elle montrait à son Georges toutes les tendresses du père; elle lui parlait de la peine qu'il se donnait

pour le nourrir, pour le faire beau et bon, pour le faire instruit.

— Oh! mais, je sais bien! je sais bien, maman!... Quand tu n'y n'y étais pas, je ne peux pas dire comme il m'a gâté! Il m'habillait, il me mettait au lit; il me mettait mes bas!... Il était ma maman à ta place, voilà!

Elle songeait avec bonheur, qu'elle morte, le père saurait la remplacer.

— Seulement... dit Georges.

— Seulement? interrogea-t-elle, troublée.

— C'est drôle, il ne me parlait pas de toi, — jamais!

Vivement elle répliqua :

— Je le lui avais défendu!

C'était la réponse du dévouement étourdi, pris à l'improviste. Ce tendre mensonge voulait expliquer le père à son avantage. Marcant l'entendit. Il le trouva sublime, et cependant il ne sentit pas son cœur revenir.

— Et pourquoi, tu le lui avais défendu?...

— Parce que j'étais partie sans rien dire : et il fallait que tu penses à moi le moins souvent possible.

— Oh! ça n'y faisait rien. Je pensais toujours à toi!

XXXIII

...Quand elle dut quitter Saint-Raphaël, c'est justement alors qu'elle aurait dû y arriver pour sa santé.

Les médecins le dirent, mais elle n'aurait plus voulu rester seule. Elle voulait suivre son martyre. Elle en avait besoin. Elle y trouvait sa volupté, toute l'espérance.

Marcant rejoignit avec elle sa préfecture. Un vaste hôtel glacial, dans une ville morte. Il n'y eut pas de bal du préfet, cette année-là. Marcant se donna tout entier à ses administrés. Il faisait tout par lui-même. Il laissait la mère et l'enfant des journées, des soirées entières, dans ces grands appartements, sinistres à force de hauteur de plafond, de vastes espaces vides, où tout éclairage était toujours insuffisant.

Le médecin de la préfecture consulté, un jour de crise, dit à Marcant :

— Elle est touchée. Il y a des complications qui m'échappent.

Je reconnais, dans toutes les maladies, des cas où une certaine « malignité » indéfinissable s'en mêle... Qu'est-ce que c'est ? Nous n'en savons rien. C'est la fine blessure empoisonnée de l'invisible : c'est la mort. Quant à elle, puisque vous exigez l'absolue sincérité, elle est condamnée. En a-t-elle pour six mois, ou davantage, ou pour quelques semaines ? je ne sais plus. Ce qui est certain, c'est qu'elle est perdue.

Elle ne se démentit pas.

Marcant s'irritait parfois contre lui-même, de ne pouvoir paraître affectueux. C'était *plus fort que lui;* il n'y a point d'autre expression pour dire cette invincible impossibilité qu'il éprouvait à lui parler comme autrefois...

Il ne l'avait plus embrassée, jamais. Sa brutale sincérité n'avait pu se résoudre à cette cruelle comédie, même pour son cher petit Georges.

Elle le regardait toujours timidement, comme les pauvres chiens qu'on a trop battus. Du reste, il évitait de la regarder en face, sentant que, malgré lui, il mettrait dans son regard une sévérité qui n'était plus dans sa volonté.

Maintenant, se voyant faiblir chaque jour davantage, elle parlait à son Georges du départ possible, mais involontaire : de la mort.

— Pourquoi est-ce qu'on meurt?

— Parce que le bon Dieu le veut. On ne peut pas faire autrement : on quitte son mari, son enfant. On les regrette beaucoup, mais il faut partir. Et eux, ils ne doivent pas pleurer longtemps, pour ne pas faire de la peine aux morts... — Elle reprenait : — Quand je t'ai quitté une fois, je ne t'ai pas dit adieu. Aussi, tu vois, maintenant je t'avertis!

— Oh! reste avec nous, maman!

— Encore un peu de temps, oui, je veux bien, si je peux... le plus longtemps que je pourrai.

Elle l'enseignait ainsi, le consolant par avance...

Un jour, il courut à son père, qui travaillait dans son grand cabinet :

— Maman se trouve mal!

Il sanglotait...

Marcant se leva précipitamment. Il courut, étonné de lui-même, bouleversé.

Elle s'était jetée sur son lit.

— Ce n'est rien, dit-elle, en souriant un peu, mais je suis heu-
euse de vous voir. Merci.

Sa main pendante caressait les cheveux longs de Georges.

La tête un peu relevée sur l'oreiller blanc, elle regardait Mar-
ant qui, debout au pied de son lit, la regardait aussi, immobile.
eurs yeux, depuis une certaine fois, ne s'étaient plus rencontrés,
i surtout fixés.

Lui, il était grave, tristement sévère, toujours malgré lui.

Elle, tout de suite, avait cessé de sourire.

Elle voyait, dans les yeux de Marcant, cette sévérité involon-
ire, ce je ne sais quoi de dur, qui ne voulait pas fondre, qui était
reproche, la justice peut-être, le châtiment à coup sûr. De haine,
ans ce regard, il n'y en avait point, mais peut-être quelque
ose de pis : l'indifférence. Ce n'est plus *elle* qu'il semblait
garder, mais, comme toujours, une étrangère. Et pourtant elle
sentait le cœur de l'Élise d'autrefois... épuré même... Pourquoi
onc ne la reconnaissait-il pas ?

Cette impuissance à lui montrer son âme était douloureuse en
le. Elle sentait bien qu'avec des mots elle n'y parviendrait pas...
Oh! s'il pouvait voir dedans! songeait-elle, mais voilà : on ne
eut pas! »

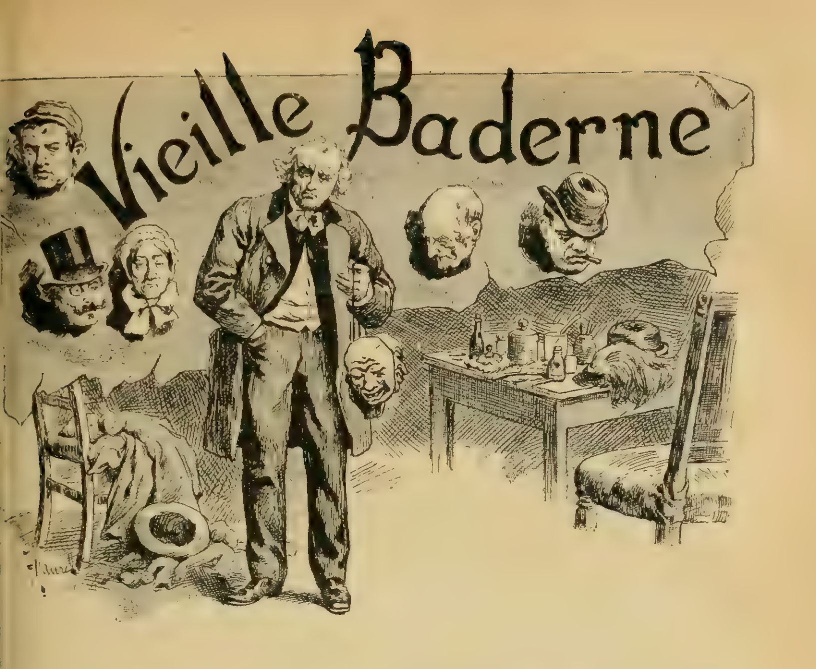
Et vers lui elle élevait son regard où tout cela était pourtant
isible. Toute son âme, dans la transparence et la lumière de ce
gard, nageait et appelait. C'était comme une supplication de
oyée qui appelle d'en bas pour être sauvée. « Oh ! remonter
isqu'à toi!... Oh! être aimée encore de toi, ne fût-ce qu'une
conde, une seconde terrestre que j'emporterais à l'éternité !
'ai-je pas été telle que tu l'as voulu, en ces derniers jours ? Ma
ute, n'est-elle pas rachetée encore ? Mon repentir ne m'a-t-il
as lavée ? Où Dieu pardonne, où ton esprit pardonne, ton cœur
peut-il se rendre ? Tu n'es pas maître, je le sais, de l'aimer
ncore un instant, mon âme défaillante, mais c'est bien là mon
ésespoir : que l'amour infini ne puisse pas créer l'amour !...
enis ! Denis, ces yeux qui te parlent encore vont se fermer à la
imière ! Quand tu la verras sans moi, demain, il sera trop tard
our nous deux ! ... Ne l'emporterai-je pas avec moi, l'involontaire
ardon d'amour, pour exciter celui de Dieu, et faudra-t-il que je
ompte sur la seule pitié du juge ?... L'agonie des martyrs n'est
as une agonie, puisqu'ils se sentent aimés de celui pour qui ils
eurent!... Denis! Denis! mes yeux s'éteignent, mon âme en

eux s'éloigne... Mon âme s'en va où tu ne peux la suivre... Georges Denis! mon Dieu! »

Elle ne prononça pas un seul mot. Elle regardait avec son âm et son âme parlait dans ses yeux, derrière un trouble infini qui lentement, les voilait.

Marcant regarda d'abord, sans l'entendre, cette angoisse d supplication; et, tout à coup, il l'entendit, avec son âme, venir lui du grand lointain où elle s'enfonçait... Alors ses yeux à lu s'attendrirent... et aussitôt Élise, ineffablement, sourit... I retrouvait l'Élise d'autrefois, car le visage tourmenté de la jeun femme se mit à redevenir, apaisé, celui de la jeune fille... Leur âmes se reconnurent, se confondirent un instant, hors du monde heureuses l'une de l'autre... Il avait bondi vers elle... Il éta sur ses lèvres... Il reçut, dans un baiser, son dernier souffle... E il demeura là, un instant, immobile, étonné de vivre, éperdu d l'avoir une seconde accompagnée par delà la mort, dans u prodige de l'amour, de celui que n'explique aucune parole, et qu l'amour des sens nous cache, même quand tous deux se trouver unis, aussi subtilement qu'à la lampe — la flamme !

Jean Aicard.



— Oh! non, non, celui-là, inutile d'insister! Lui et ses sem-lables, il n'en faut plus, sous aucun prétexte. Sans doute ils ont endu des services, dans le temps. Mais ce n'est pas une raison our les éterniser à la préfecture.

— Cependant, sa grande mémoire des physionomies, ses bons onseils...

— Eh! ses soi-disant bons conseils, voilà précisément ce dont e veux nous priver. Oui, je sais, les traditions! C'est notre perte, es traditions. Nous avons besoin d'hommes jeunes, actifs, inven-ifs. La presse nous reproche nos routines, et la presse n'a pas ort. Eh bien! votre Lejars, c'est le plus bel échantillon de l'an-ienne école, le répertoire de toutes les routines. Ça croit encore ux déguisements, par exemple. Le genre Vidocq, alors, pourquoi as? Non, non, ces gens-là, avec moi, fini. A la retraite! J'en ai ssez, des vieilles badernes.

Et sur ces mots du nouveau préfet de police (un avocat, un éformateur), malgré tous les efforts du chef de la sûreté, on avait *endu l'oreille* au brigadier Lejars.

Certes, il l'avait un peu dure à présent, l'oreille, et c'est pourquoi, lepuis deux ans déjà, on ne l'employait plus guère que dans les ureaux et aux confrontations du *petit parquet*. Mais, tout de nême, il n'y était pas inutile. D'autre part, on devait bien avoir

quelque considération pour ses trente années de bons services, et surtout pour certaines de ses campagnes, demeurées légendaires, véritables modèles de patience, d'ingéniosité et de hardiesse. Il ne demandait, au reste, qu'à leur donner une suite; et s'il ne le faisait pas, c'est qu'on ne lui en fournissait plus l'occasion, le reléguant à des besognes sédentaires. De quoi donc pouvait-on se plaindre? Qu'il aimât à conseiller ses collègues plus jeunes? Mais ceux-ci d'eux-mêmes le consultaient, et ne s'en trouvaient pas mal. Cela d'ailleurs prouvait qu'il avait la passion de son métier. Oui, peut-être il l'avait trop. Passé maître dans l'art de se grimer, de se *camoufler*, comme on dit là-bas, il avait pris en vieillissant l'innocente manie de *se faire des têtes* sans aucune nécessité, par habitude, par plaisir en quelque sorte. Mais c'était là un léger ridicule qui ne gênait personne et qui ne l'empêchait pas de remplir son devoir. Ce qui en résultait de pire, c'est qu'on l'en plaisantait un peu parmi les agents, sans méchanceté toutefois, sans atteinte même au respect qu'on avait pour lui. Et quand on le taquinait là-dessus, il répondait de fort bonne humeur :

— Eh ! oui, je me fais des têtes. C'est pour m'entretenir la main.

Aussi fut-ce un désespoir pour le père Lejars, quand on lui apprit qu'il ne faisait plus partie de la brigade de sûreté. Cela le frappa comme une injustice et comme un outrage.

La perte de sa position, au point de vue pécuniaire, le touchait peu. Sobre, habitué à vivre de ses maigres appointements, et même à économiser sur ce pauvre budget, ses économies et sa pension de retraite lui suffisaient outre mesure. Il n'eut pas, à cet égard, le moindre chagrin.

Ce qui le peinait, ce qui le révoltait, c'est qu'on le mît au rancart comme s'il n'était plus bon à rien. Et dans quels termes ! Car on lui avait répété les paroles méprisantes du préfet. Le réformateur, du reste, ne s'en cachait pas. Il disait tout haut ses intentions, ses motifs, sa haine de la routine, son amour du nouveau. C'était le mot d'ordre de la préfecture. Il n'y était question que de *chambardement*. Tout le monde savait que la mise à la retraite du père Lejars serait suivie de plusieurs autres, et que le patron ne voulait plus de *vieilles badernes*.

Vieille baderne, lui, Lejars ! Lui qui avait su dépister et prendre le fameux Crusier, dit le Rouge, dit le comte de Montarley, dit l'abbé Rostaing, cette espèce de Rocambole réel ! Vieille baderne, lui qui était entré tout seul dans le garni de la bande à Gendret, et

qui avait reçu là deux coups de couteau, et qui de ses mains sanglantes avait terrassé et ligotté ce terrible cheval-de-retour surnommé à bon droit la *Mort-des-cognes!* Vieille baderne, lui qui, déguisé en homme du monde (oui, en homme du monde, ce qu'il y a de plus difficile), avait fait pincer la main dans le sac l'ancien notaire Heurtevelle, devenu chef d'une colossale agence de chantage! Vieille baderne, lui qui chaque jour encore, au petit Parquet, reconnaissait tout de suite des figures disparues depuis dix ans de la circulation! Vieille baderne, lui, Lejars, le père Lejars! Ah! c'était trop fort!

Rompu à la discipline et au respect hiérarchique, il n'osait traiter son supérieur, le préfet, le grand chef, de polisson. Mais dans son âme et conscience, voilà ce qu'il en pensait. Et il souffrait de se taire, non seulement à cause de son amour-propre blessé, mais aussi et surtout à cause de sa chère police, qu'il voyait désormais désorganisée et allant à vau-l'eau, puisqu'elle tombait entre les mains d'un paltoquet pour qui le père Lejars était une vieille baderne. Tout ce qu'il se permit de dire, en manière de récrimination, ce fut :

— Les escarpes vont avoir beau temps, au jour d'aujourd'hui.

Et comme le chef de la sûreté, très amicalement, le consolait de son mieux en lui parlant avec éloges de sa belle carrière :

— Elle n'est pas finie, ajouta-t-il avec amertume. J'ai encore bon pied bon œil, et je prouverai à M. le préfet que je ne suis pas une vieille baderne.

— Comment cela?

— C'est mon affaire.

On comprit ce qu'il voulait dire, quelques jours après, à l'occasion d'un crime assez mystérieux. En même temps que le rapport officiel de l'agent chargé d'en suivre la piste, on reçut à la Préfecture un rapport privé du père Lejars. Il avait opéré pour son compte, et envoyait les résultats de son enquête. Ils se trouvèrent être justes, mais inutiles; car un autre agent, un jeune homme de la nouvelle promotion, excité par le désir de se distinguer pour ses débuts, faisait arrêter le coupable avant qu'on eût pu se servir des rapports. Le père Lejars fut très affecté de ce contre-temps, tout en rendant justice, d'ailleurs à l'activité de son rival.

Il eut moins de chance encore dans une autre expédition. Réduit à ses propres ressources, dénué des renseignements concentrés à

la Préfecture, il s'égara et perdit du temps en recherches oiseuses, et ce coup-ci l'on n'eut pas même à lui couper l'herbe sous le pied.

Une troisième fois il fut tout à fait malheureux. Le jeune agent, qui décidément était de première force, piqué au jeu par cette concurrence, se fit un malin et déloyal plaisir de le lancer sur une fausse voie, si bien que le vétéran se blousa comme un conscrit.

On en fit des gorges chaudes à la Préfecture, où le personnel nouveau ne lui était plus sympathique. Le préfet lui-même, que l'obstination du bonhomme amusait, n'eut pas la générosité de cacher le contentement qu'il éprouvait à le voir déconfit. Quant au débutant, tout fier de ses coups d'essai qui étaient des coups de maître, il triompha bruyamment; et renchérissant encore sur les théories du patron, il disait à qui voulait l'entendre :

— Eh bien! enfoncé, le vieux jeu! Enfoncées, les vieilles badernes!

Le père Lejars, qui avait gardé des accointances avec quelques agents, apprit tout cela, et son dépit en fut violent. Ainsi, non seulement il ne pouvait prendre sur le préfet la revanche qu'il s'était promise; mais, en outre, dans ce duel malencontreux, il risquait de perdre son antique renommée. Un blanc-bec lui damait le pion! Et tout le monde en riait! Et les exploits de jadis ne comptaient plus pour rien, bafoués pêle-mêle avec les insuccès présents! On avait donc eu raison de le renvoyer et de l'appeler vieille baderne!

La blessure de son amour-propre fut avivée encore par la lecture des journaux. Le préfet de police avait quelques chroniqueurs à sa dévotion, et ils ne manquèrent pas de louer complaisamment les brillants débuts de l'administration nouvelle, non sans dauber sur l'ancienne. Les feuilles mêmes, qui n'étaient pas inféodées au parti politique du préfet, ne purent s'empêcher de rendre justice à ses efforts, à ses réformes, aux bons résultats qu'il en tirait, et surtout à la déférence qu'il avait manifestée envers les critiques unanimes de la presse contre la routine de ses prédécesseurs. Tout cela parut au père Lejars une campagne à son détriment personnel. Il n'était pas loin de penser que tout Paris s'occupait de sa déconfiture. Un reporter ayant eu vent des dernières histoires et en ayant fait un récit plaisant, ce fut le coup de grâce pour le pauvre retraité, qui se crut décidément l'objet de la risée universelle, et qui en tomba malade.

Le chef de la sûreté le tenait en vieille affection, et vint le voir. Il le trouva couché, vieilli, jaune de bile.

— Voyons, lui dit-il, mon vieux père Lejars, vous n'êtes pas raisonnable, que diable! En voilà une idée, de vous manger les sangs comme ça! Au lieu de vivre tranquille avec votre petite pension et la conscience d'avoir toujours bien fait votre devoir. Vous devriez être heureux, cependant.

— Non, non répondit le père Lejars. Je ne serai pas heureux, tant que je n'aurai pas prouvé...

— Eh! qu'est-ce que vous voulez prouver, mon brave, sans aides, sans ressources? Vous avez beau être le père Lejars, vous ne pouvez pas à vous seul être plus fort que toute la préfecture. C'est un enfantillage. Vous qui êtes un homme sensé, réfléchissez un peu,

— Je ne réfléchis qu'à une chose : c'est qu'on m'a traité de vieille baderne.

— On a eu tort, c'est certain. Un mot malheureux! Mais il n'y a pas de quoi empoisonner votre vieillesse. Tous les braves gens de la préfecture, et moi le premier, et M. le préfet lui-même, soyez-en sûr, nous savons bien ce que vous êtes, et qu'il n'y a jamais eu de meilleur serviteur que vous, plus loyal, plus brave, plus expert.

— N'empêche qu'on m'a fendu l'oreille.

— Dame chacun son tour. Le mien viendra aussi!

— Mais il y a fendre l'oreille et fendre l'oreille. Je sais ce qu'on dit dans les bureaux, allez; et dans la presse, donc! Ce n'est pas seulement M. le préfet, c'est tout le monde à présent qui me traite de vieille baderne.

— Voyons, vous vous butez sur un mot, père Lejars.

— Possible. J'en aurai le cœur net.

— En quoi faisant? En continuant vos enquêtes privées. Ça ne vous réussit pourtant guère. Encore une fois, vous ne disposez pas des moyens nécessaires pour ça. Vous perdrez votre temps et vos peines. Et voulez-vous que je vous dise une chose, moi, entre nous, en ami? Eh bien! en continuant, vous compromettrez la bonne opinion qu'on a de vous, voilà tout ce que vous y gagnerez. Et en même temps ça nous retombera sur le nez, à nous, les policiers de l'ancienne école. Est-ce là votre but, père Lejars?

— Non, bien sûr. Et si je croyais une chose pareille...

— Croyez-la, mon ami. Ce que je vous dis est la vérité. Seul

contre la préfecture, vous ne pouvez faire que des gaffes, et c'est nous tous qui en supporterons les conséquences, nous qui vous aimons, les vieux de là-bas.

— C'est tout de même exact, fit le père Lejars d'un air résigné. Je n'avais pas pensé à ça. Pardonnez-moi. Je me tiendrai tranquille.

— A la bonne heure! Vous voilà raisonnable. Allons, mon brave, ne vous faites plus de bile avec toutes ces folies-là. Soignez-vous et prenez bonne mine. C'est encore ça qui embêtera le plus vos ennemis.

— Je tâcherai, conclut le père Lejars, je tâcherai. Je ne vous demande qu'une seule chose en retour, une seule, un espoir qui me donnera le courage de bien me porter.

— Tout ce que vous voudrez, mon ami, si c'est possible.

— Eh bien! voilà. Au cas où il y aurait une affaire dont on ne viendrait pas à bout, une affaire *cassée*, dont personne ne s'occuperait plus, je vous demande de me la confier, en service auxiliaire, pour me faire une distraction.

— Oh! ça, j'en parlerai à M. le préfet; je ne pense pas que cela souffre de difficulté. Ça lui sera même un moyen de réparer son mot malheureux. Vous pouvez considérer la chose comme entendue.

Et le père Lejars, ragaillardi par cette promesse, se reprit en effet à vivre.

Très peu de temps après, le chef de la sûreté le revit, encore jaune, fort amaigri, comme un homme toujours consumé par une idée fixe, mais non plus abattu et désespéré. Il semblait rajeuni, au contraire, vert, droit, d'aplomb, énergique.

— Vous voyez, dit-il, je suis prêt à la besogne. N'est-ce pas que je n'ai pas trop l'air d'une vieille baderne?

Mais il disait cela sans amertune apparente, et plutôt d'un ton bonhomme, presque en souriant.

Par malheur, le chef de la sûreté et lui, ils avaient compté sans la jalousie toujours en éveil du jeune policier protégé par le préfet, et sans l'hostilité du préfet lui-même. Oui, ce haut fonctionnaire, qui avait pris d'abord en plaisantant l'obstination du père Lejars, avait maintenant la mesquinerie d'en vouloir au vieux retraité. Quelques opérations moins heureuses avaient suscité des reproches dans la presse, où l'on avait dit que les fameuses réformes, annoncées à si grand fracas, ne produisaient pas les monts

et merveilles promis. Le jeune policier, circonvenant le préfet, lui avait insinué qu'il y avait là un retour offensif du parti de la routine. Le père Lejars en avait été rendu responsable. On devait donc payer sa rancune de la même monnaie. Et deux ou trois affaires *classées*, sur lesquelles il avait déjà jeté son dévolu, ne lui furent pas confiées comme il l'espérait. Décidément, on ne voulait pas de lui, même à titre auxiliaire! Il n'avait donc plus aucun moyen, aucun, de prendre sa revanche. Vieille baderne il était jugé, et condamné à mourir irrévocablement vieille baderne.

Il faut croire qu'à la longue il s'y était résigné; car deux mois se passèrent sans qu'il fît de nouvelles offres de service. Seul, le chef de la sûreté savait que ce silence ne cachait pas un renoncement. Il avait rencontré un jour le père Lejars, plus jaune et plus maigre que jamais, miné de fièvre, mais plus que jamais aussi, résolu à terminer sa carrière par un coup d'éclat.

— J'attendrai, avait dit le vieillard. Il se présentera bien une occasion où la préfecture n'aura rien, absolument rien, aucun atout dans son jeu. Et alors j'engagerai la partie à chances égales. Et nous verrons.

— Ah! fit le chef de la sûreté, je vous reconnais bien là, père Lejars. Tous les hommes de l'ancienne école, nous sommes comme ça. Une fois sur une piste, sur une idée, nous ne démordons pas.

— Non, répondit le vieux policier, nous ne démordons pas. Et c'est pour ça que j'aurai le dernier, voyez-vous. Je suis de la race des bouledogues, moi.

Mais le bonhomme s'en faisait accroire, sans doute, ou bien il attendait une trop belle occasion. Toujours est-il qu'une année entière s'écoula sans qu'on eût de ses nouvelles. La préfecture continuait son tran-tran, tantôt faisant bonne chasse, tantôt demeurant bredouille, louée par les journaux du parti ministériel, dénigrée par les autres, en somme, malgré les réformes, ne donnant ni plus ni moins de satisfactions que ses devancières. Quant au père Lejars, il y était oublié maintenant, ou à peu près. On avait bien trop d'autres chats à fouetter, pour s'occuper de ce disparu. On songeait surtout au prochain changement de ministère, qui allait probablement entraîner la chute du préfet, et par suite amener un nouveau *chambardement* dans les bureaux. Il n'y avait qu'une chance de salut pour tout le monde, pour le préfet comme pour ses protégés : c'était quelque grosse affaire qu'on mènerait tambour

battant, et qui montrerait la nécessité de garder l'administration actuelle.

A point nommé, il en surgit deux, d'affaires. Et vraiment admirables.

— Une veine! pensa le préfet.

— Ma foi! dit son protégé, on les aurait commandées exprès, qu'on n'aurait pas eu mieux.

La presse, en effet, était en ébullition; le public se passionnait; il y avait double mystère; et de ce double mystère, la police était sûre de trouver rapidement la solution. Elle avait les signalements exacts des deux malfaiteurs, et n'était en retard que de quelques heures sur leurs pistes.

On se rappelle ces deux crimes, commis la même nuit : un sous-secrétaire d'État assassiné en chemin de fer, entre Etampes et Orléans, et une femme galante égorgée chez elle, rue du Rocher. Ce dernier meurtre ne faisait grand bruit, d'ailleurs, qu'à cause de la coïncidence. Les commentaires roulaient surtout à propos de l'autre. On faisait mille suppositions. Pour la femme galante, il ne s'agissait que d'un vulgaire assassinat suivi de vol. Mais pour le sous-secrétaire d'État, c'était toute une autre histoire. Ici, pas de vol, sinon un vol de papiers. Quels papiers? On ne savait. Les hypothèses allaient leur train, et les plus saugrenues trouvaient créance. Mais, en tout cas, il n'y avait qu'une voix pour réclamer de la police le mot si impatiemment attendu par la curiosité universelle. Or le bruit courait que le préfet avait dit :

— Nous dénouerons les deux énigmes à la fois.

Et les imaginations s'emballaient, combinant dans un étrange méli-mélo les deux affaires, comme si elles n'en faisaient qu'une. La préfecture laissait clabauder et inventer, sûre que son triomphe n'en serait que plus éclatant.

Car ce triomphe était sûr. Comment ne pas retrouver les deux assassins avec tous les renseignements qu'on avait? L'un, celui du sous-secrétaire d'État, rentré à Paris après son crime, y avait été revu le lendemain même. L'autre, celui de la femme galante, était un habitué des Folies-Bergère. Celui-ci, plus de vingt femmes, appelées en témoignage, l'avaient reconnu tout de suite à son signalement : un Brésilien, court, trapu, à la barbe et aux cheveux frisés, au teint olivâtre et remarquable par une balafre blanche qu'il avait à la joue droite. Il avait soupé avec Pauline Grédel, la victime, deux jours encore avant la fatale nuit, et elle s'était van-

tée, la veille même du crime, d'avoir rendez-vous avec lui pour le lendemain. Il n'y avait donc pas d'erreur possible à son égard. L'assassin du sous-secrétaire d'État n'était pas si aisément dépistable. Pourtant, l'employé du chemin de fer l'avait parfaitement considéré au départ, à cause de ses allures inquiètes; et une famille de trois personnes montée à Orléans dans le wagon qu'il quittait, se le rappelait fort bien. Ces quatre témoins s'accordaient à le décrire ainsi : coiffé d'un chapeau à haute-forme, les favoris roux, les yeux légèrement louches. Et c'était bien ce même individu qui avait été aperçu le lendemain, venant louer au Vaude-



De ses mains sanglantes, il avait terrassé le terrible « La Mort aux Cognes »

ville deux fauteuils d'orchestre, qu'il n'avait d'ailleurs pas occupés le soir, la presse à ce moment ayant déjà raconté le crime. Avec tant de détails si précis, les coupables pouvaient-ils échapper à tous les limiers mis à leurs trousses, et le triomphe n'était-il pas certain?

Il fallut rabattre de cette confiance, la préfecture fut obligée de l'avouer au bout de quelques jours. On avait bien retrouvé le domicile du Brésilien; mais l'homme n'y était plus. Quant à l'autre, aucune réapparition nouvelle. Les pistes étaient perdues.

Ce fut un déchaînement de colère dans la presse et dans le public, et d'autant plus grand que la préfecture avait déjà chanté vic-

toire. Le chef de la sûreté fut menacé d'être admis, avant terme, à faire valoir ses droits à la retraite. Le protégé du préfet fut sacrifié et, sans autre forme de procès, réintégré comme simple agent dans sa brigade. Le préfet lui-même devint la fable des échotiers et la tête-de-turc des journaux à caricatures ; et, s'il ne donna pas sa démission, c'est que son parti politique le forçait à rester en place jusqu'au changement de ministère.

— Ah ! Monsieur le préfet, lui dit le chef de la sûreté, tout cela ne serait peut-être pas arrivé, si nous avions encore nos bons agents d'autrefois !

— Quels agents, quels, Monsieur ? répondit aigrement le préfet. Votre père Lejars, peut-être?

— Eh! Monsieur le préfet, pourquoi pas? Il avait du bon, voyez-vous, le père Lejars. Il s'est tiré à son honneur d'affaires plus mystérieuses que celle-ci. Notre nouveau personnel est zélé, sans doute; mais enfin, nos hommes ne possèdent plus...

— Les traditions, n'est-ce pas? C'est les traditions que vous voulez dire? Et vous croyez qu'avec les traditions et le père Lejars...

— On pourrait au moins essayer, Monsieur le préfet. C'est un bon et fidèle serviteur, qui ne demanderait, j'en suis sûr, qu'à servir encore, ne fût-ce que pour l'honneur du métier. Quelquefois, vous savez, ces vieux routiers-là!... Sans compter que si le père Lejars nous trouvait un joint, eh ! ma foi! ce serait dans notre intérêt à tous, Monsieur le préfet, à tous.

— Au fait, vous avez peut-être raison. Faites-le venir.

— Il est dans mon cabinet, Monsieur le préfet. Il m'avait demandé à vous voir. Mais je n'osais pas...

— Est-ce qu'il sait quelque chose?

— Il prétend que oui, Monsieur le préfet.

— Ah! vite, vite, amenez-le.

Le père Lejars fut introduit. Il avait un air vainqueur qui froissa le fonctionnaire. Mais quoi? Le chef de la sûreté avait dit le mot de la situation : Le père Lejars pouvait les sauver tous. Le préfet fit donc bonne mine. C'était déjà la revanche pour le vieillard.

— Oui, dit le préfet, accentuant encore cette revanche, oui, nous avons besoin de vous. Les intérêts de la police avant toute chose, Monsieur Lejars. C'est à votre dévouement pour eux que j'en appelle. Il paraît que, de votre côté, vous avez été plus heureux que nous?

— Je le crois, Monsieur le préfet, répondit le père Lejars.

— Vous tenez une piste?

— Je tiens les deux.

— Comment! vous savez où sont les deux coupables?

Il n'y en a qu'un, Monsieur le préfet.

— Vous dites?

— Je dis qu'il n'y en a qu'un.

Malgré le ton convaincu et grave du vieux policier, le préfet ne put s'empêcher de sourire

— Mais, fit-il avec une intonation méprisante, vous n'avez donc pas lu les journaux, au moins? Vous ne connaissez donc pas les signalements?

— Mille excuses, Monsieur le préfet, je les connais. Mais je vous ferai observer que j'ai arrêté jadis le fameux Crusier, qui en avait cinq, lui, de signalements.

— D'accord, Monsieur, d'accord. Mais ce Crusier était un bandit de profession. Ici, nous avons à faire à un criminel du monde, à une vengeance privée. Je parle de l'assassinat du sous-secrétaire d'État naturellement. L'autre...

— L'autre a été commis pour dépister du premier, Monsieur le préfet. C'est, je vous le répète, le même homme...

— Comment! La même nuit, à la même heure!

— Pardon! le train retour d'Orléans arrive à Paris à deux heures trente et une minutes. L'assassinat de la fille Grédel a été exécuté vers les quatre heures du matin. Je demanderai à Monsieur le Chef de la sûreté, qui s'y connaît, si un homme comme Crusier n'aurait pas eu le temps, en une heure et demie, d'aller de la gare d'Orléans à la rue du Rocher, et de se *décamoufler* et *recamoufler* en route.

Le « *qui s'y connaît* » et les mots d'argot de la fin avaient été dits d'une façon nettement blessante, montrant bien le peu de cas que le père Lejars faisait de son interlocuteur. Le préfet n'en put supporter davantage. D'ailleurs, l'idée du vieux policier lui semblait si folle, si bête, qu'il ne sentait plus le besoin de le ménager. Evidemment le bonhomme radotait, repris par sa manie de grime et de déguisement, plus infatué que jamais de ses théories à la Vidocq.

— Eh bien! oui, Monsieur, riposta rageusement le préfet, moi qui ne m'y connais pas, je prétends que vous dites des balivernes, et que j'ai bien tort de perdre mon temps à les écouter, et que j'ai

eu raison, mille fois raison, le jour où je me suis privé de vos services.

Le chef de la sûreté entraîna dehors le père Lejars, blême de honte et de colère. Il tâchait de le calmer, de le consoler ; mais, au fond, il pensait comme le préfet, que le vieillard en était au radotage.. Quelle apparence y avait-il, je vous demande un peu, que l'assassin du sous-secrétaire d'État, cet assassin par vengeance, cet homme du monde, fût un bandit comparable à Crusier ? Et quelle aberration, de vouloir que cet homme et le meurtrier de la fille Grédel fussent un seul individu ! Oui, le père Lejars avait perdu la tête. Pauvre vieux ! Et, tout en le reconduisant, le chef de la sûreté essaya de le lui faire entendre.

— Alors, vous non plus, dit le père Lejars, vous non plus, vous ne me croyez pas ?

— Dame, voyons ! c'est de la fantaisie.

— Alors, pour vous aussi, pour tout le monde à présent, je suis une vieille baderne !

Et le père Lejars s'en alla.

Deux semaines plus tard, le ministère était renversé, et le préfet de police tombait aussi, mais lui, en même temps, dans le ridicule, poursuivi par les brocarts de toute la presse, y compris celle de son parti ; car personne ne lui pardonnait ses célèbres réformes si piteusement avortées, et son dernier fiasco devenu légendaire.

Le jour même de sa déconfiture, il reçut comme fiche de consolation la lettre suivante :

« Monsieur,

« Si jamais, ce qui est douteux, on vous renomme préfet de police, souvenez-vous que les traditions sont les traditions, que la vieille routine est encore ce qu'on a trouvé de mieux, et que le grime et le déguisement sont l'*a b c* de la police. Oui, Monsieur, c'est un seul et même homme qui a commis les deux assassinats que vos jeunes gens ont laissés impunis. Cet homme connaissait l'art des Crusier et des Vidocq. Cet homme est, à l'heure présente, entre mes mains. Et puisque la police, désorganisée par vous, n'est plus capable d'arrêter de semblables criminels, je vais moi-même en débarrasser la société. On trouvera ses deux costumes, ses deux perruques, et son cadavre chez moi, où je ferai dans un instant sauter la cervelle à cette vieille baderne,

« LEJARS. »

Jean RICHEPIN.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

I

LA GUERRE

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL IMPROVISÉ. — SITUATION DE L'ARMÉE. — LES ÉQUIPAGES DU QUARTIER GÉNÉRAL. — DÉSORDRE A METZ. — PREMIÈRES DÉFAITES.

Le grand escalier de l'hôtel du Ministre de la Guerre, rue Saint-Dominique, accède à une vaste antichambre dont les fenêtres donnent sur la cour; là se tient l'huissier; en face de l'entrée, une porte capitonnée ouvre sur le cabinet du Ministre ; à gauche, un grand salon d'attente orné d'aquarelles représentant des batailles, ayant une vue sur le jardin. D'un côté de ce salon, les appartements du Ministre, de l'autre, une pièce longue ayant également vue sur le jardin. Dans cette pièce, le 7 juillet 1870, le lendemain même de la déclaration de M. de Grammont à la tribune, une trentaine d'officiers de tous grades, du corps d'État-Major se tenaient silencieusement assis, par groupes ou isolés. Sur des tables, à leur portée, des fournitures de bureau, toutes neuves, accumulées à la hâte Quelques-uns écrivaient, les autres attendaient. C'était l'État-Major de l'armée du Rhin duquel j'avais l'honneur de faire partie. Le personnel en était divisé en quatre sections à la tête desquelles étaient placés les colonels Lewal, Lamy, Ducrot et d'Andlau. Le général Jarras allait de l'un à l'autre, dictant ou résumant à chacun, d'une voix brève et contenue, les ordres concernant la composition des corps d'armée, des divisions, des États-Majors, travail plusieurs fois remanié par suite des fluctuations de volonté de l'Empereur.

On sait que Napoléon III avait assumé sur lui-même, comme il

l'avait fait au début de la campagne d'Italie, le fardeau du commandement en chef. Il avait choisi le maréchal Lebœuf, Ministre de la Guerre, pour Major général. C'est ainsi qu'on désignait le chef d'État-Major de l'armée entière ou de celle commandée par le Souverain en personne. Déjà, par le choix du Ministre pour remplir ces importantes fonctions, se révélait un des vices de notre organisation, qu'aucune guerre ne pouvait mettre en relief autant que celle-ci. La Crimée, la première grande guerre du second Empire, avait laissé le Ministre à ses fonctions. Napoléon Ier, laissait soigneusement son ministre à ses occupations administratives et organisatrices. La charge d'un secrétaire d'État est si considérable qu'il ne peut rien donner de son temps aux études de stratégie, ni à celles plus absorbantes encore de la carte et du détail des mouvements avec lesquels un chef d'État-Major doit être familier. Il n'a pas en effet toujours devant lui un Frédéric ou un Napoléon qui sache être son propre chef d'État-Major et ne souffre que des instruments passifs. De plus, la transmission d'un mécanisme aussi lourd et aussi compliqué que le Ministère de la Guerre, même à des mains expérimentées, juste au moment de l'ouverture d'une guerre, où il lui va falloir donner son plein, n'est pas sans offrir des inconvénients et des dangers.

Il est vrai que le maréchal Lebœuf avait reçu, comme aides-majors généraux, deux officiers fort capables de le bien seconder : le général Lebrun et le général Jarras. Ils étaient aussi différents l'un de l'autre qu'on peut l'imaginer, mais également distingués par de brillants services de guerre, une expérience acquise aux côtés de nos chefs d'armée les plus illustres, et ils se complétaient parfaitement l'un l'autre. Le général Lebrun, vif, primesautier, disposé à s'assimiler rapidement toutes les conceptions, avec cela d'une bienveillance qui rendait le service auprès de lui très facile, manquait peut-être de l'esprit de suite et d'ordre que le général Jarras possédait au plus haut degré. Celui-ci, réfléchi, froid, taciturne, méticuleux, d'une inflexible droiture et d'une rigueur telle, dans le service et parfois dans son langage, qu'on redoutait d'être placé sous ses ordres. Pourtant, rien de plus équitable, j'ajouterai même, de plus pénétré de consciencieuse indulgence, que la façon dont il notait les officiers. Les circonstances me mirent plus tard entre les mains les feuilles du personnel du Dépôt de la guerre, et les appréciations qu'il y avait inscrites m'apportèrent la preuve de ce que j'avance. Tandis que le général Lebrun travaillait avec

l'Empereur, le général Jarras, au tempérament duquel cela convenait mieux, avait pris la direction du service de bureau.

Au milieu des irrésolutions qui dès le premier moment se firent jour, personne ne pouvait deviner quel plan de campagne était adopté; il paraîtrait même, si toutefois il y en avait un, que ni le général Lebrun ni le général Jarras n'en avaient reçu la confidence. Et ce qu'il y a de plus étrange, la confiance du Ministre de la guerre n'en paraissait nullement ébranlée. Nous déjeunions, moi et trois ou quatre camarades dont l'un avait rempli des missions en Allemagne, dans un petit restaurant de la rue de Bourgogne, à proximité de l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Au même endroit, prenaient aussi leurs repas les officiers d'ordonnance dont le Ministre a l'habitude de s'entourer après les avoir choisis dans différentes armes. Ils étaient beaucoup plus jeunes que nous, mais le voisinage nous fournissait l'occasion de causer avec eux ou d'entendre ce qu'ils disaient à la table voisine. Ils ne dissimulaient pas la joie qu'ils éprouvaient de leur prochain départ et ils supputaient nos chances de victoire avec une confiance absolue. Tout en faisant la part de la distance à laquelle une partie de l'entourage du Ministre est forcément tenue de lui, il était impossible de ne pas voir le reflet des espérances du Major général dans les propos si naïvement échangés à côté de nous. Mes camarades de l'État-Major et moi, nous étions accoutumés à examiner les choses plus froidement et cependant, tout en étant affligés d'une présomption de mauvais augure, nous n'allions pas jusqu'à prévoir les effroyables catastrophes qui nous menaçaient.

Le maréchal Niel, avant de mourir, avait dit : « Nous sommes prêts ! » Le maréchal Lebœuf avait pu, en face d'une Chambre qui venait de refuser des crédits pour l'augmentation de l'armée, répéter les mêmes paroles, sans précisément la tromper. Les six cent mille hommes dont nous disposions, composés en partie d'éléments superbes, eussent pu, dirigés par un capitaine habile, être opposés aux neuf cent mille que la Prusse allait porter en ligne. Mais, qu'on me permette cette figure, lorsqu'à la revue du 14 juillet, la population parisienne est enthousiasmée par les vingt mille soldats auxquels il ne manque pas un bouton et dont les armes étincellent à Longchamps, elle s'imagine peut-être que, si, à l'issue du défilé, vingt trains emportaient à cent lieues, par le chemin de fer, ces vingt mille hommes, ceux-ci n'auraient qu'à se ranger en bataille pour vaincre l'ennemi qu'ils rencontreraient. Ce serait là une

erreur profonde. Les accessoires immédiats et lointains dont les troupes ne peuvent se passer constituent une masse trois ou quatre fois plus considérable que la leur elle-même. Ce sont précisément ces accessoires et leur préparation qui faisaient presque totalement défaut à l'armée française, autant que lui manquaient des chefs à la vue nette et à la décision prompte. On va en juger par un détail.

Tandis que nous étions au bureau, le général Jarras me fit un signe et, m'attirant dans l'embrasure de la fenêtre me dit à brûle-pourpoint:



L'État-Major de l'armée du Rhin au Ministère de la Guerre.
(D'après un croquis de l'auteur.)

— Voulez-vous servir auprès de moi comme aide de camp ?

Auprès d'un général de brigade, l'aide de camp est surtout un petit chef d'État-Major; auprès d'un général de division et dès que d'autres officiers sont chargés des fonctions d'État-Major proprement dites, les siennes revêtent un caractère plus personnel et plus intime.

L'humeur bien connue du général que j'avais déjà éprouvée me faisait d'autant plus redouter la position qu'il m'offrait; mais comme, au bout du compte, c'était une distinction et presque une fortune, je n'avais qu'à m'incliner et à remercier, et depuis, je n'eus jamais qu'à m'en applaudir. Dès que je lui eus répondu, il continua :

— L'État-Major *n'a pas* d'équipages de campagne, il faut vous charger de les constituer. Vous demanderez les voitures nécessaires

t les harnachements aux magasins du train; en ce qui concerne es chevaux, voici vingt mille francs pour les acheter. Quant aux onducteurs, arrangez-vous. Il y a défense absolue d'enlever un eul homme aux régiments, si l'on est obligé de l'enfreindre illeurs, ici, je ne veux pas en donner l'exemple. Voyez si la garde nobile ne pourrait vous fournir quelques ressources.

Je pris l'argent et je partis, cherchant à part moi comment j'allais n'en tirer. J'avais un ami, Alexandre Gaume, fin connaisseur en hevaux, qui était directeur e la cavalerie de la Compagnie des Petites Voitures. Celle-ci possédait au moins ept ou huit mille animaux ressés et en condition. 'allai le trouver et le priai e demander au conseil 'administration qu'il cédât ingt ou vingt-cinq chevaux l'État-Major. Sa demande encontra un refus fort net, Ce serait un commencement de désorganisation, eu importait la guerre, on vait déjà vu celle de Crimée et d'Italie, il fallait vant tout satisfaire au service du public ». La forme u refus marquait combien taient grandes les illusions e ces administrateurs sur e genre des services que le public allait bientôt demander aux chevaux de la Compagnie. Cependant, des négociants en grains, revenus récemment d'Allemagne, avec lesquels j'avais déjeuné à leur ercle, m'avaient exprimé à quel point ils avaient été frappés de ordre et de la célérité des préparatifs de l'autre côté du Rhin, omparés au décousu de tout ce qui avait lieu de ce côté. Force me ut de recourir à un marchand de chevaux. Restaient les hommes.



Phot. Pierre Petit.

Le maréchal Lebœuf.
(Vingt ans après la guerre.)

En 1869, le Ministre de l'Empereur, M. Rouher, en vue d'un ouveau plébiscite, avait exploité les critiques et les répugnances ue la création de la garde mobile, objet de tous les efforts du

maréchal Niel, avait soulevées dans le pays, et il avait réussi faire réduire tellement les fonds nécessaires à son organisatio qu'elle était restée en suspens. Son État-Major n'était représen que par un minuscule bureau situé dans un pavillon annexe d Invalides, à l'angle de l'avenue de Tourville. Un employé uniq y conservait les registres. Je m'adressai à lui et, avec son aide, découvris les noms et professions de « plusieurs fils de bourgeois Séance tenante, je leur écrivis pour qu'ils se rendissent immédi tement à ma convocation. Je signai les lettres pour lesquelles n'avais pas même trouvé de papier à en-tête : *Par ordre* *ministre*, et je les envoyai par des commissionnaires. Une heu et demie après, deux de ces messieurs étaient là. Je les transform aussitôt en fourriers. Les mêmes registres nous ayant fourni d noms de charretiers ou de voituriers, mes auxiliaires écrivirent d ordres les convoquant pour le lendemain matin à 8 heures, à ce caserne du quai d'Orsay, démolie en 1898 pour la construction la gare du chemin de fer d'Orléans. De cette manière, vir ou vingt-cinq ordres arrivèrent dès le soir. Le lendemain, les no velles recrues se présentèrent avec assez d'exactitude. C'était fleur de Belleville, beaucoup étaient en loques, et l'un d'eux sa souliers. Je ne pouvais pourtant pas les mener en cet état cherch des chevaux que le marchand ne se souciait plus de continue loger et à nourrir, et si je tardais pour les voitures, elles pouvai être enlevées par de plus prompts que moi. Je pris le parti de co duire mes Bellevillois à la Belle-Jardinière où, sous les yeux d'un p blic gouailleur qui vaquait tranquillement à ses achats, je les mu chacun d'une chechia rouge, d'une vareuse en laine bleue, d'un pa talon de toile et d'une paire de souliers. J'avançai le prix de objets que le général me remboursa plus tard sur les fonds secre Une fois sur le quai, je mourais de peur que les nouveaux vêtus désertassent sur l'heure. Non seulement ils n'y songèrent pas, m dans la suite, on n'eut gravement à se plaindre d'aucun d'eux ; p sieurs remplacèrent des ordonnances malades, et ceux dont la gar robe avait paru la plus délabrée ne furent pas les plus mauv serviteurs. Demander des vêtements du magasin de la garde-mol à l'intendance qui ne savait déjà plus où donner de la tête, eût se renvoyer soi-même aux calendes grecques. La preuve, c'est q Metz, quand le froid commença à se faire sentir, ayant sollicité sous-intendant de Boisbrunet des manteaux de cavalerie pour conducteurs mal habillés, il les refusa en vertu de règles admi

ratives. Je trouvai moyen de les avoir autrement. De cette façon, es manteaux qui seraient restés administrativement aux mains des Prussiens, empêchèrent ces pauvres diables de geler. De leur côté, es officiers de l'État-Major avaient bientôt éprouvé le besoin de se aire aider par des secrétaires, mais, moins pressés que moi, ils urent le temps de se renseigner et de choisir les cinq ou six jeunes ens qui leur étaient nécessaires. Ce fut aussi dans la garde mobile u'ils trouvèrent cette élite, d'où sortirent, après la guerre, un eintre de talent, un directeur de grande compagnie, un sous-pré-et, un député, etc. Quant à la cuisine, elle fut organisée à Metz, si e ne me trompe, par l'agent diplomatique attaché à l'État-Major, uquel le blocus créa des loisirs forcés.

On peut juger par les expédients auxquels l'État-Major de l'ar-née était réduit de ce qui se passait ailleurs, et de l'extrême confu-ion qui ne cessa de régner dans les mouvements d'organisation de armée et de sa concentration finale autour de Metz. Au bout de uatre ou cinq jours, j'avais résolu, tant bien que mal, le problème e nourrir, solder, loger, encadrer avec des caporaux improvisés, ous les conducteurs, de les accoutumer à leurs bêtes mal dressées, ourvues de harnachements mal ajustés, de répartir les voitures ntre les officiers à la satisfaction de chacun d'eux. Le général arras, qui ne devait quitter Paris que le 27, me fit alors savoir que ès le 16, j'aurais à me mettre en route pour Metz, avec les équi-ages et toutes les montures des officiers; cela, indépendamment es voitures, faisait cent vingt ou cent trente chevaux, avec à peu rès une centaine de conducteurs et d'ordonnances d'officiers, sans n seul sous-officier. (1) Je ne souhaite à personne une pareille orvée. Les ordonnances d'officiers sans troupe, habitués à une xtrême liberté, se couvrant sans cesse d'ordres, réels ou prétendus, eçus de leurs officiers, abusent de toutes les patiences; on hésite à es punir de salle de police ou de prison, parce que leurs services ont nécessaires à ceux qui les emploient; une fois en route, il n'y plus ni salle de police ni prison, et on recule, à moins de fautes xtrêmement graves, devant les mesures rigoureuses. A une halte, se produisit un tel désordre parmi ces indépendants qui se disper-aient de tous côtés, que je m'élançai vers eux. Quelques mots les amenèrent beaucoup plus vite que je n'y comptais : ils me firent

(1) Le livre de détail établi pour cette compagnie provisoire qui monta environ cent cinquante hommes, existe encore à la bibliothèque de la ue de Bellechasse.

remarquer que j'étais couvert de sang; je m'étais heurté le front avec violence contre une portière, et, telle était ma fureur, que je ne m'étais pas aperçu de la violence du coup. La halte se prolongea. Le train qui précédait le nôtre avait déraillé, la voie ne présentait qu'un monceau de débris, il y avait eu de nombreux morts et blessés. De tels incidents, on les ignorait, ou bien l'on n'en parlait pas.

Deux mots encore pour en finir avec cette troupe dont je continuai à être chargé. J'y maintenais la discipline comme je pouvais. Un jour, l'un des Bellevillois s'étant montré rebelle, je le fis conduire par la gendarmerie à un avant-poste où l'on tiraillait. Il était sans armes, et y passa la nuit. Cette leçon lui suffit. Quand il s'agissait des ordonnances, il en résultait des froissements entre les officiers et moi, mais le général me soutenait toujours. Je l'avais prié de me donner un lieutenant de gendarmerie pour me débarrasser des détails de subsistance, de solde, d'installation de la troupe. Je dois cette justice à M. le lieutenant N. qui me fut envoyé, que sa tenue était irréprochable, qu'il ne me parla jamais qu'avec les formules du plus profond respect, qu'il était le plus obséquieux des hommes, qu'il en était aussi le plus paresseux, et que jamais je n'ai réussi à en rien tirer.

Or, et c'est le point important auquel je voulais en venir, je crains que nous ne soyons pas beaucoup plus avancés pour la constitution des quartiers généraux qu'il y a trente ans. Il importe au plus haut degré que les officiers d'un État-Major général aient l'esprit libre dès le début et qu'ils ne soient pas contraints pour les besoins de leur vie matérielle au traditionnel « débrouillez-vous! » A l'heure où j'écris, il manque à chaque corps d'armée une section de troupe d'État-Major, ayant son existence propre, sous les ordres des archivistes, comprenant, outre les secrétaires, les ordonnances, les conducteurs de voitures, les cuisiniers, les plantons, les maréchaux, les trompettes, etc., une section capable de vivre sur le pied de paix à effectif réduit, comme les autres corps et de se compléter aussi comme tout autre, le jour de la mobilisation, sans avoir à recourir, comme cela aura encore lieu, à des emprunts au train et à d'autres corps qui ont déjà beaucoup à faire en ne s'occupant que d'eux-mêmes.

Le quartier général d'une armée et tout ce qui s'y rattache constitue une véritable ville militaire ambulante. C'est un assemblage d'éléments extrêmement nombreux et complexes, d'États-Majors généraux et particuliers, de détachements variés, de se

vices isolés, d'improvisations temporaires ou durables, qui gravitent autour du général en chef qui a besoin de les avoir sous la main. Le commandement en est d'ordinaire confié à un officier d'État-Major ou à un officier général, qui répartit le logement, maintient le bon ordre et coordonne les mouvements intérieurs comme il les ferait dans une place. Ses fonctions exigent une main adroite et ferme, un caractère conciliant, une attention toujours en éveil. Le roi de Prusse avait choisi le général de Podbielski, dont la réputation d'activité a pénétré jusque dans l'armée française. A l'armée du Rhin, le général Letellier Blanchard avait été revêtu du titre de commandant du grand quartier général. Bien que les circonstances particulières dans lesquelles nous nous sommes trouvés à Metz aient contribué à diminuer l'importance de ses fonctions, je reste persuadé qu'il n'a jamais davantage compris en quoi elles consistaient, que l'Empereur ne s'était rendu compte du plan de campagne. Son attitude resta celle d'un homme qui regarde sans se mêler de rien. Elle a peut-être aggravé des abus qu'il eût été maître de réprimer, et laissé se perdre bien des ressources.



Un convoyeur.
(D'après un croquis de l'auteur.)

***

L'hôtel de l'Europe où des appartements avaient été retenus pour le Major général et les bureaux de son État-Major, était déjà envahi, quand j'arrivai à Metz, par une foule d'officiers généraux et d'étrangers qui, tout au moins, y prenaient leurs repas, au milieu d'un continuel va-et-vient. On voyait s'agiter et se croiser librement dans la grande cour d'entrée, les ordonnances, les domestiques, les voyageurs, les chambrières occupées au service des femmes de militaires que la faiblesse de leurs maris avait laissé venir; et aussi les faces veules de quelques officiers courtisans, brûlés par la vie de Paris et éprouvés dès ce premier voyage par la privation de quelques-unes de leurs aises ordinaires.

Le choix de ce lieu public pour y faire fonctionner un État-

Major d'armée, auquel l'isolement, le silence et le secret sont nécessaires, resterait totalement inexplicable s'il ne révélait l'illusion d'un très court séjour. On avait lancé des corps d'armée en avant de Metz et cette place n'était évidemment considérée que comme un gîte d'étape. Encore cette raison n'eût-elle pas été suffisante. L'hôtel de l'Europe était de plus très loin de la Préfecture, affectée au logement de Napoléon III. C'était donc rendre difficile, ou tout au moins incommode, le contact incessant qui doit exister entre le Major général et le chef de l'armée.

Le général Jarras arriva à Metz le 28 juillet, le même jour que l'Empereur. Les ordres et les contre-ordres pour les distributions, pour les mouvements, commençaient. On retirait les couvertures, on voulait les rendre; on décoiffait la garde, puis on la recoiffait et finalement elle se redécoiffait toute seule et gardait ses képis; on trouvait les magasins vides; des corps avaient été dirigés sur Huningue, Strasbourg, Bitche, Saint-Avold, Nancy, on les faisait aussitôt après osciller, avancer, reculer. De jour et de nuit, les capitaines de l'État-major étaient à cheval. Un gros brave homme de vétérinaire, logé à l'hôtel, qui prenait pour de la stratégie toutes ces allées et venues que tout le monde connaissait sans les comprendre, donnait son avis comme les autres; il ne se lassait pas de répéter à qui voulait l'entendre :

— Je vous dis, moi, que nous allons leur flanquer une brrrulée!...

En revanche, à l'Etat-Major, un colonel, chargé des mouvements répétait, lui :

— Ah! que je voudrais être loin d'ici! que je voudrais être marguillier à Quimper-Corentin!

L'entourage personnel du Major général transforma bientôt la présomption qui m'avait tant choqué, en un découragement ostensible, qui me choqua encore davantage. Bien avant les grandes batailles, j'ai entendu un des aides de camp du maréchal, dire sur la place de la Préfecture : « Nous sommes f.... » Il n'y avait à Metz, ni sucre, ni café, ni biscuit, ni avoine, ni salaisons, ni marmites, ni ceintures de flanelle. On allait bientôt manquer de cartouches. On n'avait pas de voitures, elles étaient « engerbées » par l'intendance, à Vernon et à Châteauroux, où les directeurs demandaient des mois pour les désagréger, les faire sortir et les monter; il fallait avoir recours par réquisition à un nombre colossal de ces voitures lorraines, étroites, à longues ridelles, attelées à l'allemande, qui allaient causer mille embarras. De tous côtés nos places apparais-

saient aussi dégarnies de murailles que de défenseurs et de munitions.

Telle était la nature des découvertes que les dépêches et les lettres qui se succédaient sans relâche, apportaient à un quartier général où l'on n'eût pas dû avoir d'autre préoccupation que d'aborder l'ennemi. C'était lui qui allait nous porter une série de coups foudroyants. Très avant l'arrivée de Napoléon III, on s'était aperçu que notre cavalerie ignorait les premiers principes des reconnaissances, que celle de l'ennemi s'y montrait rompue; que les espions allemands avaient pris pied dans la place et y étaient organisés.

A la nouvelle qui nous arrive le 3 août, de l'affaire de Sarrebrück, si inoffensive pour les Prussiens, nous nous disons que cette parade qui a fait couler le premier sang français a été imaginée pour accoutumer à sa vue et amuser l'enfant né sur le trône. Nous ne prévoyons pas encore qu'il sera élevé dans l'exil; nous ne pouvons soupçonner qu'il succombera, abandonné par un officier anglais à la zagaie des Zoulous. A ce ridicule et néfaste prélude, succède, à deux jours de distance, la défaite du 1er corps d'armée, à Wissembourg, où son chef, le général Douay, trouve la mort. Nous en voyons bientôt arriver à Metz, les misérables débris, méconnaissables, harassés, les soldats dénués de tout, les officiers sans bagages.

C'est à ce moment, nous l'apprenons aussi, que les Prussiens se décident à envoyer contre nous toutes leurs forces, et qu'ils dégarnissent pour cela les côtes de la Baltique. Ils ont bien jugé que nous n'avions aucun corps à y envoyer et que notre marine, incapable matériellement ou moralement de coups d'audace contre leurs villes et leurs ports, ne sera bientôt plus bonne qu'à mettre ses marins à terre et à y débarquer ses canons.

Deux jours après, le 6 août, c'est Forbach. Le corps d'armée du général Frossard est battu, rejeté sur Bazaine et finalement sur Metz. Le même jour, Mac-Mahon est vaincu par des forces doubles des siennes à Frœschwiller; le général Lartigue ordonne au général Michel, mon ancien chef, la charge des cuirassiers à Reichshoffen, qui fut aussi héroïque de la part de ceux qui l'exécutèrent, qu'insensée de la part de celui qui l'ordonna.

Le bureau des officiers, une grande pièce à trois fenêtres, donnait sur la cour de l'hôtel de l'Europe. A gauche était la chambre à coucher du Major général, à droite celle du général Lebrun, ouvrant toutes deux sur le bureau, où affluaient ces désastreuses

nouvelles. A chaque instant, le maréchal, grand, un peu gros, entrait en manches de chemises, parlait en s'agitant. Ses émotions, ses inquiétudes, ses lueurs d'espoir, se reflétaient sur son large et martial visage. De l'autre côté, le général Lebrun, petit mince, au profil correct, sortait de sa chambre, bien sanglé dans son uniforme, et discutait avec le maréchal d'une voix saccadée, souvent irrésolue.

La nouvelle de l'une de nos défaites venait d'arriver et j'avais, je ne sais plus pour quel motif, accompagné le général Jarras à la Préfecture. J'y vis l'Empereur; il écoutait, silencieux et vague comme de coutume; puis j'entrai dans une petite pièce au milieu de laquelle se trouvait une carte dépliée sur une table ronde. Le général Lebrun y arriva presque aussitôt, il examina la carte pendant un instant, puis désignant du doigt un point et s'adressant à moi :


Le général Jarras.

— Je suis informé, me dit-il, qu'il y a ici le 1er régiment de cuirassiers, faut-il l'envoyer au-devant des troupes de Mac-Mahon qui battent en retraite pour les appuyer, ou le rappeler?

La question, et en elle-même, et adressée à moi qui ne me trouvais là que par hasard, était bien faite pour me surprendre, car elle dénotait le désordre d'esprit dans lequel se trouvait le premier aide-major général.

— Il me semble, répondis-je, qu'un et même deux régiments de cavalerie ne pourraient être en ce moment d'aucun secours au commandant du premier corps.

— Vous avez raison, répliqua le général Lebrun, et il s'en alla.

Après les défaites dont il vient d'être question, l'invasion des armées allemandes se prononça en même temps que nos troupes étaient rejetées sur Metz qui semblait les attirer.

La plus belle de nos places fortes, par une imprévoyance à peine croyable, n'était pas en bon état de défense, incapable même de se défendre quinze jours, si elle était livrée à elle-même, assurait l'officier général auquel on venait de la confier. Là autant qu'ailleurs, des considérations budgétaires avaient fait négliger les fortifications. Aucun des forts de ceinture n'était achevé ni complètement armé, à plus forte raison les batteries avancées qui devaient relier leurs défenses. Je me souviens d'être monté au Saint-Quentin quelques semaines avant la capitulation; des travailleurs militaires nombreux étaient occupés sous le feu des Prussiens, aux terrassements encore peu avancés que je visitais. Dès qu'apparaissait la lumière d'un canon de la batterie ennemie établie à environ quatre kilomètres, du côté du Point du jour, ils se retiraient brusquement en arrière, puis ils s'élançaient de nouveau au travail après l'arrivée du projectile ennemi, souvent pour en réparer les dégâts.



Le général Lebrun.

Il y avait en face de la Préfecture, sous les arbres de la promenade, un vaste kiosque, vitré, salle de concerts ou orangerie, entouré à quelque distance d'une barrière en bois. Je proposai d'y transférer les bureaux de l'Etat-Major et ma proposition ayant été agréée, je mis la municipalité en mouvement pour obtenir des tables, des chaises et j'eus vite fait d'y installer le matériel nécessaire. Là, au moins, était-on à l'abri des indiscrets et pouvait-on se garder. Vers le 10 août l'Empereur y vint à la tombée du jour; il était accompagné de sa suite ordinaire. Un public, pas très nombreux et silencieux qui avait remarqué sa sortie à pied de la Préfecture, le suivait et eût volontiers franchi l'entrée de la barrière s'il n'avait été arrêté par les gardes auxquels j'avais donné l'ordre de ne laisser passer que les officiers. Un valet de pied voulut forcer la consigne et fit un tel bruit que je dus aller moi-même à la barrière. « Je suis de la maison de l'Empereur » me répondit insolemment cet homme quand je le sommai de se retirer. Sur quoi, je le menaçai

sur un tel ton qu'il jugea prudent de partir. S'il n'y avait eu qu les valets de pied, passe encore. Mais Napoléon III, personnellemen la politesse même, n'était pas toujours servi comme il l'eût voul par les gens qu'il attachait à lui et il ignorait souvent les gros sièretés dont ils se rendaient coupables. En voici un exemple. Au village de Gravelotte, les cochers et les palefreniers de ses équipages s'étaient installés d'autorité dans la petite auberge destiné aux bureaux de l'Etat-Major. Le général Jarras les fit déguerpir Peu après, un écuyer de l'Empereur, dont j'ai oublié le nom accourut, et, au beau milieu de la route, interpella le général en se servant des paroles les plus inconvenantes. Nous étions tous indignés. Le général, se borna à lui dire à différentes reprises :

— Monsieur, allez donc à vos chevaux !

A la suite de cette esclandre, un aide de camp de l'Empereur, le général Waubert de Genlis, vint exprimer au général Jarras combien ce qui s'était passé contrarierait Sa Majesté si elle l'apprenait et il le pria de vouloir bien l'oublier. La personnalité de l'Empereur par suite d'une longue habitude, intervenait dans tout, soit qu'il n pût, soit qu'il ne voulût l'empêcher. Une foule de rapports lu étaient adressés directement auxquels il répondait par des ordre dont il ne songeait même pas à donner avis à ceux auxquels i importait le plus d'en avoir connaissance, même quand il s'agissait de mouvements considérables. Il en résultait que des ordre de détail, partis de l'Etat-Major, ne pouvaient plus arriver à leu adresse; les officiers, au cours de leurs missions étaient surpris d constater un état de choses tout à fait différent de celui en vert duquel on avait cru devoir les expédier, et des situations et de rapports qu'ils avaient eus sous les yeux. Ils étaient jetés ainsi, pou l'accomplissement de leurs devoirs professionnels, dans les plu grands embarras, et leur chef se trouvait aussi dérouté qu'eux.

L'ensemble de ces faits accuse la physionomie d'une tête d'armée dont la tête de l'armée allemande présentait exactement l contrepied. Le désordre matériel n'y était que l'image de l'impuissance intellectuelle qui pesait sur des soldats dont la confianc dans ceux qui les guidaient restait néanmoins encore entière, e qui ne demandaient qu'à se battre. Tout le monde, d'ailleurs sentait, en présence des progrès d'un ennemi qui allait bientô occuper Nancy, que la situation était trop tendue pour que l commandement personnel de l'Empereur pût durer plus longtemps Les maréchaux de France s'étaient attendus en raison des situa

ions qui leur avaient été faites pendant la paix, à recevoir des ommandements d'armée et ils n'avaient eu que des corps d'armée. vec leur chevaleresque et patriotique abnégation habituelle, Can- obert, Mac-Mahon et ensuite Lebœuf s'en contentèrent. Bazaine eul se considéra comme méconnu ; il resta blessé dans son espoir u dans ses ambitions, même après qu'on eût mis sous ses ordres a garde impériale. C'est ainsi que s'explique cette espèce d'indo- ence avec laquelle il traitait les ordres qu'il recevait de l'Empe- eur, aussi bien que les situations dans lesquelles il se trouvait. Sa onduite ambiguë au Mexique n'avait rien ôté à la popularité ue lui avaient valu ses talents militaires, il avait la confiance de armée, c'était l'homme du moment. A la suite de nos premières éfaites, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, esprit énétrant et caractère résolu, avait remplacé au ministère de la uerre le général Dejean. Son premier acte fut d'exiger de l'Impé- atrice régente que le maréchal Lebœuf résiliât ses fonctions et que e commandement de l'armée fût donné au maréchal Bazaine. Cette nomination, à laquelle l'Empereur dut se résigner après es scènes intimes qui furent cruelles, eut lieu le 12 août. Le 14, homme qui pendant dix-huit ans avait régné despotiquement sur a France, enivré d'acclamations journalières, quitta à midi l'hôtel e la Préfecture pour aller coucher dans une auberge du village e Gravelotte et arriver quinze jours plus tard à Sedan.

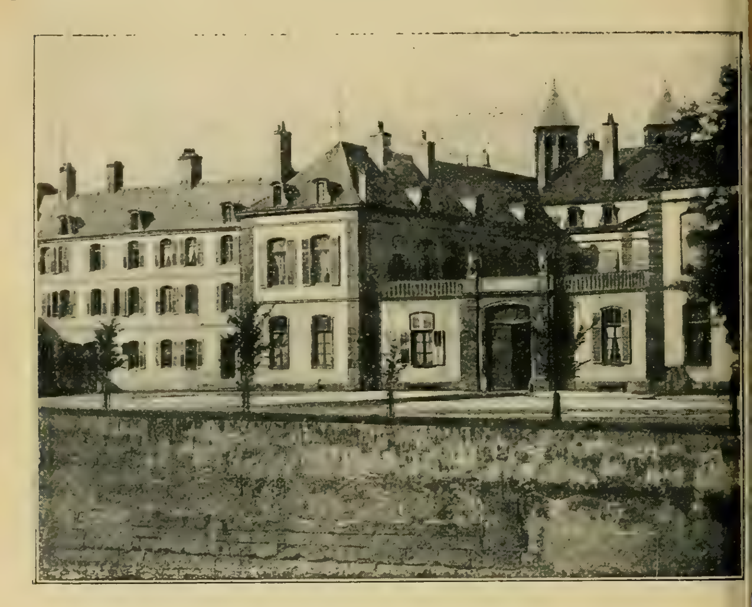
Les Cent-gardes, un escadron de guides sont à cheval ; leur tenue ppara̍ît toujours aussi magnifique, l'ordre qu'ils observent est oujours aussi parfait, mais le morne silence qui règne autour de eurs rangs immobiles contraste avec la pompe de leur ordon- ance, l'âme se remplit de pressentiments et de tristesse. De notre ureau vitré, nous assistions à ce navrant départ.

Dès le 13 août, le nouveau commandant en chef avait donné des rdres pour que l'armée tout entière passât sur la rive gauche de a Moselle et s'acheminât sur Verdun.

Ce même soir, sur les pentes du Saint-Quentin, trois fusées de ouleurs différentes, s'élançaient vers le ciel.

Tous les corps de la rive droite devaient, une fois sur la rive auche, défiler, eux et leurs énormes convois, par une voie unique, elle de Longeville et Moulins, jusqu'à Gravelotte. Là, ils devaient rouver une bifurcation formée, d'un côté par la route directe de Verdun qui traverse Mars-la-Tour, de l'autre par celle passant par Doncourt et Etain. Pour des raisons jusqu'à ce jour inexpliquées,

le maréchal ne consentit pas à utiliser, pour une partie des troupe sortant de Metz, une autre issue que celle de Moulins et à les diriger par un détour c'est vrai, sur la route de Briey d'où elles eussen gagné Verdun. On comprend quel encombrement épouvantable i en dut forcément résulter. Les bagages, ou pour parler plus exacte ment, leur mauvaise réglementation, puisque chacun restait à pe près libre de les organiser comme il l'entendait, ont été une de plaies de Metz. On y avait apporté les traditions d'Afrique, d



Metz (1870). — Hôtel de la Préfecture (logement de l'Empereur).

Mexique et d'Italie ; le hasard, la précipitation qui avaient présid à la réunion des voitures de vivres et d'approvisionnements au mentaient encore le chaos.

La situation nouvelle faite à l'État Major n'était pas pour apporter quelque amélioration. Le maréchal Lebœuf avait donn sa démission et il attendait un corps d'armée que, deux jours pl tard, la mort du général Decaen, tué à Borny, lui fit obtenir. I général Lebrun avait accompagné l'Empereur dont il était aide c camp. Il ne dut plus y avoir qu'un chef d'État-Major général. O disait que des engagements pris de longue date liaient le mar chal Bazaine au général Manèque son ancien chef d'État-Major a

Mexique; lorsqu'il le demanda, il se heurta à un refus formel et le général Jarras lui fut imposé. Cette nomination parut d'autant plus extraordinaire qu'elle était redoutée du général autant qu'elle déplaisait au Maréchal, et qu'elle violait de cette manière autant les règles de la logique que celles de l'usage, au détriment des intérêts de l'armée. Un chef d'État-Major doit être l'*alter ego* du général, s'identifier à lui et joindre, s'il est possible, aux qualités militaires, une souplesse d'humeur qui lui attire la sympathie et la confiance de ceux qui ne peuvent aborder le chef. Si le maréchal Bazaine avait eu près de sa personne l'officier général qu'il désirait y voir, peut-être eût il été accessible à des conseils qui nous eussent sauvés, et lui-même avec nous. Mais il est à croire que c'était précisément cette parfaite harmonie entre le général et le chef d'État-Major dont l'Empereur, qui sentait chanceler son trône, redoutait les effets, avec un homme dont il avait pu, à deux reprises, au Mexique et à Metz, mesurer l'ambition. A l'impeccable honneur de Manèque, sa méfiance préféra la sèche droiture de Jarras, qui malheureusement, ne s'alliait pas avec ces formes insinuantes, cette « diplomatie » dont un chef d'État-Major a fréquemment besoin. Il en résulta que dès son entrée en fonctions, le général Jarras fut tenu systématiquement à l'écart, que l'autorité dont il avait besoin fut amoindrie et qu'il fut en quelque sorte remplacé dans les conseils journaliers du Maréchal par les deux jeunes neveux de celui-ci, qui n'avaient pas assez d'expérience, et souvent, par le général Changarnier qui en avait trop. J'aurai à revenir sur ce vétéran célèbre.

II

BATAILLES

COMBAT DE BORNY. — DÉPART DE NAPOLÉON III. — BATAILLE DE REZONVILLE — ÉCHAUFFOURÉE. — A LA RECHERCHE DU GÉNÉRAL. — APRÈS LA BATAILLE — LE GOUVERNEUR DE METZ.

Nous sommes au 14 août 1870. L'Empereur vient de partir et le mouvement sur Verdun est commencé. Il est environ trois heures du soir. Un chef d'escadron d'État-Major accourt à toute bride sur la place de la préfecture. C'est le commandant de

l'Espée, dépêché au général Jarras par le Maréchal, on entend le canon.

On se souvient des fusées colorées tirées la veille au soir sur le versant du Saint-Quentin et à chacune desquelles tous ceux qui les avaient aperçues s'étaient écriés : « Nous sommes trahis! » C'était vrai, comme on le sait, par un espion qui, pour sauver sa vie donna tous les détails de l'organisation que la Prusse entretenait chez nous. Comme langage, des signaux combinant les couleurs, une cryptographie fondée sur la table des logarithmes; comme signe de reconnaissance des agents entre eux, une pièce d'or portée au cou. Sur l'une des faces, l'effigie du roi de Prusse, de l'autre, *2 1/2 groschen*, *1870*. Les deux corps du général Steinmetz, I et VII, dûment prévenus de nos mouvements, étaient accourus vers Borny et attaquaient deux divisions du corps Decaen, le troisième et une du corps Ladmirault, étant encore sur la rive droite de la Moselle. C'est ce dont de l'Espée venait informer le général Jarras de la part du maréchal Bazaine. Celui-ci avait jusque-là conservé à Borny le quartier général qu'il y avait occupé en qualité de commandant du troisième corps d'armée. Surpris, au moment de partir, par la fusillade, il s'était aussitôt porté sur le champ de bataille et avait donné ses ordres avec le sang-froid et la lucidité qui le caractérisaient au feu.

En un instant nous fûmes à cheval; à notre arrivée sur le lieu de l'action, elle était pleinement engagée. Au bout de cinq heures de lutte qui nous coûtèrent 3.600 hommes, 200 officiers et 3 généraux, l'ennemi, dont les pertes étaient au moins égales aux nôtres, cessa le feu et se retira. Pour nous, c'était un succès stérile; pour lui, c'étaient des fruits à recueillir. Il avait atteint son but : contrarier et retarder notre mouvement de retraite sur la rive gauche du fleuve. Il fallut le reprendre, ce qui n'eut pas lieu sans de longs retards, tandis que les Allemands, nous gagnant de vitesse par une marche hardie et rapide, allaient bientôt nous barrer le passage.

Il était un peu plus de huit heures du soir quand le combat vint à finir. Le général Jarras envoya de tous côtés des officiers d'État-Major sur le champ de bataille pour porter des ordres, et leur mission fut rendue très difficile et très pénible par la nuit. Il prescrivit au commandant de l'Espée de porter au général Metman l'ordre de reprendre, dès qu'il le pourrait, son mouvement pour passer la Moselle, mouvement interrompu par l'attaque des Prus-

siens. Puis, se tournant vers moi, il me chargea d'un ordre semblable pour le général de Castagny.

L'obscurité s'était étendue doucement; nous étions en plein champ et, ni l'un ni l'autre, nous ne savions trop où les deux généraux pouvaient se trouver de leur personne.

— Nous partons ensemble? dis-je à de l'Espée.

— Et au pas! répondit-il.

Ainsi fut fait, parce que ce n'était pas le maréchal Bazaine lui-même qui nous avait expédiés, sans quoi, il n'eût pas manqué d'ajouter selon sa coutume :

— Et au galop!

Or, quand on débute par cette allure, dans un pays qu'on ne connaît pas, et sans avoir pris le temps de s'orienter, on fait le plus souvent fausse route, mauvais moyen d'arriver vite. Pendant la bataille, une orientation qui ne trompe guère, c'est la vue de l'ennemi, la direction des coups qu'on reçoit; mais sauf là, surtout par un temps sombre, on perd aisément le Nord. Trouver sur la carte le point où l'on est, sans en avoir suivi pas à pas les lignes depuis le départ, est un tour de force que je recommande aux amateurs, leur accordant que ce ne sera pas à la lueur d'une allumette, et qu'il ne fera ni vent ni pluie. Si l'on cherche une personne qui change de place, faudra-t il encore qu'elle soit au lieu où on la suppose et que, de ce lieu on puisse au moins pronostiquer le nom ou la situation approximative. Nous nous mîmes donc en route, dans la direction du Sud, où devait se trouver l'aile droite, en questionnant. Quand, à des gens qui viennent de se battre plusieurs heures de suite sur les fronts immenses que comporte la guerre moderne, on demande :

— Où est votre général de division?

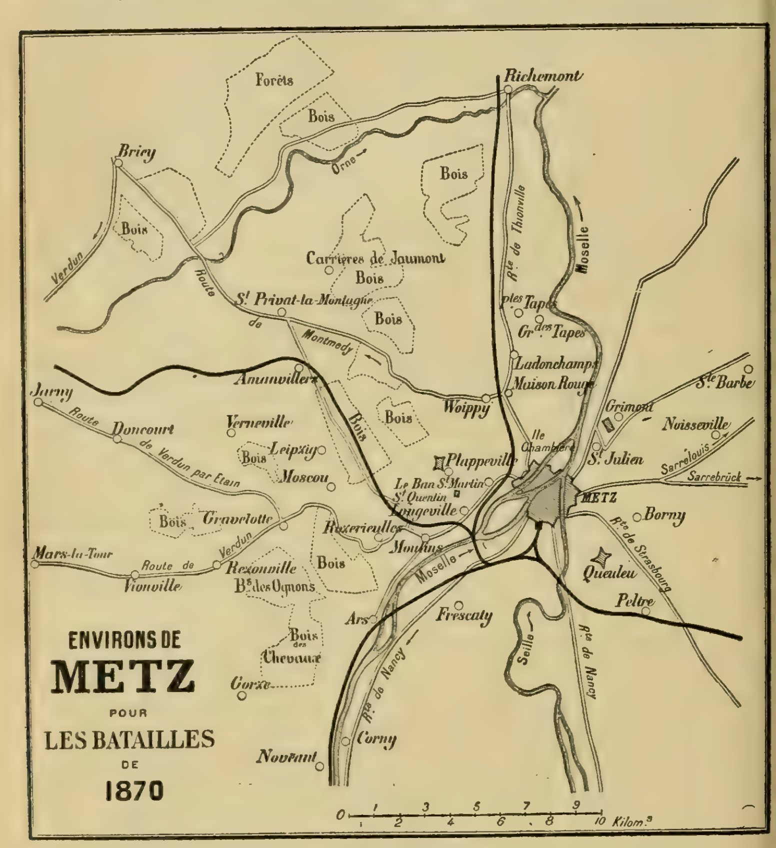
Ce ne sera pas du premier coup qu'ils vous répondront :

— Le voilà là-bas!

Cependant plus d'un venait de voir le général Metman : « il n'y avait qu'un instant! » Nous invoquions la même fortune, mais celle-ci recula « l'instant désiré » en nous introduisant dans un de ces espaces vides qui se forment souvent entre les troupes. L'obscurité au milieu de laquelle s'y fondaient les objets, nous le faisait paraître encore plus vaste. Dans sa profondeur, nous quêtions des maisons ou des lignes d'arbres comme repères d'un chemin praticable. Nous pensions l'avoir trouvé, quand de l'Espée s'écria :

— Fix, arrêtez, prenez garde!

« Sur le champ de bataille et dans les camps, a dit le maréchal « Canrobert, on ne se dirige pas aussi promptement à droite et à « gauche que dans une ville et, si vite qu'on aille, il y a des diffi- « cultés que les chevaux ne peuvent pas toujours franchir. »



Nous nous étions engagés, je ne sais comment, dans un jardin potager et nous en suivions une des étroites allées, bordée de chassis et de cloches en verre. C'était le cas de descendre de cheval, ce que nous fîmes avec prudence. Une fois sorti de ce coin dangereux, de l'Espée songea qu'il possédait une carte, par miracle, car on ne trouvait que celle de la rive droite du Rhin, et il tenta de la consulter à la lueur d'une allumette. Ce fut en vain.

(A suivre). Colonel Fix.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

IOURNALISME ET JOURNALISTES

ii Balzac vivait encore, ce qui ne serait pas un mal pour per-
ne, pas même pour lui, le grand écrivain aurait probablement
satisfait du verdict du jury de la Seine, qui, il y a quelques
naines, acquittait une femme poursuivie pour avoir, par erreur,
sque assassiné un journaliste !

Peu d'hommes de lettres, en effet, ont plus âprement traité la
esse, que l'auteur de la Comédie Humaine...

Veut-on savoir ce que Balzac pensait du journalisme cette pro-
sion si haute, si enviée, et si injustement décriée ? Quelques
raits vont le montrer.

* * *

Je n'aime pas le Journalisme, écrit-il, je dirai même que je
ècre : c'est *une force aveugle, sourde*, méchante, insoumise,
s moralité, sans tradition, sans but. »

Dans *La Torpille :* « Dans le Journalisme, on s'habitue à voir le
l, à le laisser passer; on commence par l'approuver, *on finit
le commettre !* »

Toutes les fois que Balzac en trouva l'occasion, il attaqua la
sse.

Dans *la Muse du Département*, il nous montre le feuilletoniste
enne Lousteau, abusant indignement de sa maitresse, Mme de la
udraye, et finissant par faire écrire ses articles par elle.

Mais c'est dans le *Grand homme de Province à Paris*, — cet
ul douloureux du *Petit Chose !* — qu'il donne libre cours à sa
e.

Deux simples citations édifieront le lecteur : « Quelle belle pein-
e serait celle de ces hommes médiocres, engraissés de trahisons,
rris de cervelles bues (recommandé comme apéritif au Cali-
ia!), ingrats envers leurs invalides, répondant aux souffrances
ils ont faites par d'affreuses railleries, à l'abri de toute attaque
rrière leur rempart de boue, et toujours prêts à jeter leur part

d'os à quelque mâtin dont la gueule paraît armée de canines suffi-
santes et dont la voix aboie en mesure! » (Préface).

Et plus loin, chapitre VI, tome 1 : « *Tu serais lâche et infâm-
par système, voilà le journaliste en deux mots!* »

L'un des grands adversaires du journal, Joséphin Péladan, n
nous traitait pas plus durement dans *Comment on devient Sâr.*

Et cependant, Balzac a consenti dans son superbe Code litté-
raire à étendre le manteau soyeux de la Protection Littéraire sur
corps grelottant du journalisme.

L'article 12 du titre I accordait une pension de 1.200 francs p
an à *tout journaliste qui, pendant 10 ans, avait fait plus de qu-
rante articles par an.*

Et cependant Balzac a fondé de nombreux journaux, ent
autres, la *Chronique de Paris* (1834) et la *Revue parisien*
(juillet 1840).

Et cependant il a dans la *Fille aux yeux d'or*, donné cette super
définition : « LE JOURNALISTE EST UNE PENSÉE EN MARCHE. »

C'est qu'à plusieurs points de vue son talent et son génie re
vaient du journalisme.

C'est que la violence de son tempérament, son désir de comb
sa fougue, sa vigueur, sa prodigieuse facilité d'assimilation,
fécondité formidable, ce besoin débordant de monologue, qu
semble avoir hérité de Diderot, tout cela est bien du journaliste

* * *

Toutefois les relations de Balzac avec la Presse furent beauco
plus fréquentes, et somme toute, beaucoup moins tendues, qu'
le pourrait supposer d'après ce qui précède.

Quelques notes rapides le prouveront.

En 1829, Balzac débute dans divers journaux, grâce à Henri
Latouche, son voisin de la rue de Tournon.

Cette camaraderie littéraire ne dura d'ailleurs pas, car, en 18
nous trouvons un très violent article de Balzac dans la *Revue Pa-
sienne* contre *Léo*, surnom de Latouche.

Parmi les journaux où Latouche avait des relations et où éc-
vait Balzac, citons à cette époque la *Caricature*.

Le dernier article que le grand écrivain compose avant la Ré-
lution de 1830 est du 29 mai. On y trouve cette phrase : « Br

ı *homme de génie est presque impossible* au milieu d'une foule ıssi puissamment intelligente. »

Quelques semaines après (21 juillet) l écrit de Touraine, à Victor atier, directeur de la *Silhouette*.

Il s'associe ensuite, d'après la tradition, avec Gavarni pour nder le *Journal des gens du monde*. Une remarque ici : le gretté Julien Lemer, dans son très curieux ouvrage sur Balzac, ꞏclare que M. de Louvenjoul lui avait affirmé qu'il n'y avait pas ıe ligne du grand écrivain dans cette publication.

Puis nous le trouvons en 1832 travaillant pour la *Revue de aris*, la *Revue des Deux Mondes*, l'*Artiste* ; le 9 octobre il écrit sa mère : « J'enverrai encore un article au *Rénovateur*, car au ochain renouvellement de la Chambre, *je veux être député !* »

Balzac en effet, a été piqué de la tarentule politique.

L'année précédente, il publiait une *Enquête sur la politique s deux ministères*, et posait sa candidature à Angoulême et à ımbrai.

Nous trouvons la preuve de ce fait dans une lettre adressée à Henry Berthoud, rédacteur à la *Gazette de Cambrai*, dont il clame la bienveillance ; en retour, il le fera entrer à la *Revue de aris*.

Le 1er novembre 1834, il écrit dans cette *Revue de Paris* sa perbe *Lettre aux écrivains français du XIXe siècle*, qui conıait en germe l'idée de la Société des Gens de Lettres (où Balzac, tre parenthèses, ne fut admis qu'à une majorité de huit voix).

Ici, une anecdote racontée par Julien Lemer.

Un jour Edmond Texier présenta à Balzac un jeune homme ssesseur de quelque fortune et voulant fonder une revue littéraire.

— Il n'y a qu'un journal à fonder maintenant, dit Balzac, le *oniteur de l'épicerie !*

Le jeune homme suivit, parait-il, le conseil donné, et gagna .000 francs la première année.

Balzac, d'ailleurs était hanté par l'idée de l'épicerie : un beau ıır, n'eut-il pas la pensée de fonder un immense magasin de nrées coloniales, avec Alexandre Dumas père comme associé ?

C'est Georges Sand qui eût été la dame du comptoir...

On peut ranger au nombre des articles de journaux, le *Mémoire r l'affaire Peytel*, publié par le *Siècle* en 1849.

L'affaire Peytel est une cause célèbre qui fit beaucoup de bruit 'époque.

Balzac, qui considérait Peytel comme innocent avait pri hautement sa défense.

Il avait même annoncé qu'il plaiderait pour lui.

Il se borna toutefois au *Mémoire* inséré dans le *Siècle.*

C'est, du reste, dans ce dernier journal que Balzac publia e feuilleton *Béatrix*, ouvrage qui ne ravit guère plus les abonné du *Siècle*, que les *Paysans* n'avaient ravi ceux de la *Presse.*

Rappelons que Balzac, constatant la différence existant ent sa copie, toute compacte, et celle de Dumas, toute en dialogu très courts et en nombreux et courts alinéas, avait demandé être payé non à la ligne, *mais à la lettre.*

Parmi les autres feuilles auxquelles Balzac donna du feuilleto le *Commerce.*

Vers 1842, il écrit dans une publication illustrée la *Monogr phie de la Presse parisienne.*

Avant de terminer ce rapide exposé, revenons sur l'œuv capitale de Balzac en ce qui concerne le journalisme: *Un gra homme de province à Paris.*

Dans sa dédicace à Victor Hugo, placée en tête de l'ouvrag le grand romancier écrit :

« Vous avez, comme Chateaubriand, comme tous les vrais talen lutté contre les envieux embusqués derrière les colonnes ou ta dans les souterrains du journal. Aussi désiré-je que votre no victorieux aide à la victoire de cette œuvre que je vous dédie, qui, selon certaines personnes, serait un acte de courage auta qu'une histoire pleine de vérité... Pourquoi donc la Comédie q *castigat ridendo mores*, excepterait-elle une puissance, quand Presse parisienne n'en excepte aucune? »

Toutefois, il est un point qui a presque complètement échap à Balzac dans ses études sur le journalisme, aussi bien, d'aille qu'à Maupassant, à Georges Duval et à tant d'autres dans le ouvrages sur ce sujet : c'est le côté « affaires ».

Les gens du métier nous comprendront et cela suffit.

On peut se demander ce que Balzac penserait du journalis féminin contemporain. — La réponse est facile.

Balzac qui n'aimait guère la femme de lettres aurait honni femme journaliste et il aurait probablement eu sur les « fr deuses » les appréciations à l'emporte-pièce qu'Han Ryner vient formuler en un curieux et cruel ouvrage qui fait un joli bruit da le Landernau littéraire, *Le Mastaire des amazones.*

***

Balzac eut de nombreux démêlés judiciaires avec la presse.

Plusieurs de ses procès sont de véritables odyssées.

Citons entre autres l'affaire du *Journal des Ecoles*.

Cette feuille l'avait diffamé si violemment, que piqué au vif, il eut l'idée de traîner ses adversaires devant les tribunaux, idée à laquelle il renonça pour cette fois.

Citons aussi le procès qu'il intenta à la *Revue des Deux-Mondes* pour avoir vendu le manuscrit du *Lys dans la Vallée* à un journal de Saint-Pétersbourg.

Balzac eut gain de cause. (C'était pas mal d'années avant Cronstadt...)

Il a, d'ailleurs, raconté l'affaire dans la préface de la première édition du roman.

Balzac ne devait pas seulement à son talent et à son génie, les critiques et les attaques à fond de train dirigées contre lui.

Il faut en rendre aussi responsable son caractère grincheux et irritable, et son amour excessif de la réclame qui allait jusqu'à lui faire écrire d'hyperboliques dithyrambes sur ses propres ouvrages. L'*Amateur d'autographes* a publié, à ce sujet, dans son numéro du 15 mai 1865, une pièce bien curieuse à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

(Je sais bien... Évidemment... Mais en ces matières, le tout est de ne pas se faire pincer, surtout quand on s'appelle Balzac!)

Nous bornons là notre exposé. Nous n'avons pas eu la prétention d'étudier en quelques lignes les rapports complets de Balzac et de la Presse, mais seulement de montrer que le grand contempteur du Journalisme fut cependant l'un de nos confrères les plus éminents, les plus robustes et aussi les plus inconnus à ce seul point de vue, comme tant d'autres, d'ailleurs, Marivaux par exemple.

Un détail curieux : Balzac ne fut pas seulement journaliste, il fut aussi imprimeur.

Il s'établit dans une petite rue de la rive gauche, la rue des Marais-Saint-Germain, existant encore, mais portant aujourd'hui le nom de rue Visconti.

Balzac fit les plus mauvaises affaires du monde, et revendit, à vil prix, son établissement à un de ses amis qui y fit fortune.

Balzac est l'un des premiers imprimeurs qui eurent l'idée des éditions compactes et à bon marché.

Par une coïncidence à signaler, tout près de la maison du grand écrivain, dans l'étroite rue des Marais-Saint-Germain, s'en trouvait une où habita Racine, et qui servit aussi de demeure à trois grandes actrices : Champmeslé, Clairon, et Adrienne Lecouvreur.

Que de littérature pour une seule rue!

L'hôtel dont nous venons de parler existe encore, et porte une plaque commémorative. N'y pourrait-on pas faire une sorte de pèlerinage à l'occasion du centenaire de la naissance de Balzac qui tombera dans quelques semaines (mai 1899)?

* * *

Le rôle du journal, le rôle du journaliste, voilà deux choses que bien des fois l'on a mises à la scène, depuis le *Mercure galant* jusqu'à la *Journée parlementaire*, jusqu'à l'*Honorable*, joué l'été dernier à la Comédie-Parisienne.

C'est la réflexion que je faisais un jour à la Comédie en revoyant *Cabotins*!

Involontairement, à côté de Pégomas, se dressait dans ma mémoire la robuste figure de Giboyer, que Got a rendue si merveilleusement jadis.

En quoi les deux types se ressemblent-ils, en quoi diffèrent-ils?

D'abord, nous donnons la première place au personnage d'Augier, plus fermement campé, plus observé, plus complexe et par conséquent plus humain que son collègue méridional.

En créant Giboyer, Augier avait quelque peu trempé sa plume dans l'encrier de Balzac : il y a du Lousteau et du Rastignac dans son journaliste, comme il y a du Mercadet dans son Vernouillet. (Rappelons en passant que Mercadet procédait de Turcaret et que l'on peut rattacher ce dernier aux types de « faiseurs » burinés de main de maître pas mal de siècles auparavant par ce boulevardier de l'antiquité qu'on appelle Lucien. Mais je m'arrête, soyez tranquilles!...)

Giboyer et Pégomas ont des points communs : leur manque total de sens moral, le mépris parfait de leurs contemporains.

Tous deux ne croient qu'à leur scepticisme qu'ils ont élevé à la hauteur d'un principe, et fait descendre au rôle d'un moyen.

Mais aussitôt, une différence : Giboyer est un sceptique à froid, Pégomas un sceptique de surface. Pégomas, ne l'oublions pas, est un méridional. Il « blague » mais il finit, comme son cousin Numa Roumestan, par se laisser prendre à sa blague. Il veut « épater » Laversée, en discourant au pied de la statue d'un vieil imbécile, et finit par si bien croire aux qualités qu'il prête au doux gâteux, qu'il tombe en pleurant au pied de la statue.

Giboyer est incapable d'un tel attendrissement, si passager, si « physique », qu'il soit, et pour amener un pleur au coin de sa paupière, il ne faut rien moins que la grande scène avec son fils.

Car Giboyer a aimé jadis. Pégomas, au contraire, considéra la femme comme une quantité négligeable : quand il y pense « il marche vite et ça se passe ».

Je parlais tout à l'heure de la *Journée Parlementaire*. On se souvient du personnage du journaliste Forestier, qui apparait comme l'inexorable et fatal justicier de la pièce. Pégomas serait-il capable « d'exécuter » ainsi Turinge, le député concussionnaire ? Il refuserait de le tirer d'embarras, finirait par s'attendrir sur son sort en phrases redondantes, et tout serait dit.

Giboyer, au contraire, serait aussi implacable que Forestier.

Bref, Giboyer et Pégomas me paraissent deux médailles frappées avec un même moule, qui, appliqué fortement, cruellement sur la première, serait tombé sur la seconde avec un plus mol e plus doux abandon : Got, de Féraudy.

Tous deux procédent d'ailleurs d'un grand ancêtre : Figaro.

*
* *

Si, élargissant un peu le cadre de la rapide étude que nous venons d'indiquer sur le « type » du journaliste au théâtre, on voulait esquisser l'histoire du même « type » dans le roman, quel champ aux vastes horizons, aux intéressants panoramas !

A prendre seulement les auteurs contemporains, quelle moisson à faire dans l'œuvre de Balzac, principalement dans les *Illusions perdues*.

Dans l'œuvre de Dumas père, depuis le bohême précurseur qu'il

nous montre accroupi à son bureau de diffamation, dans le *Collier de la Reine*, jusqu'à Deschamps, de *Monte-Cristo*, le type du journaliste « chic ».

Et le soiriste de *Nana?*

Et ce personnage étrange, mélange bizarre de scepticisme et d'attendrissement, qu'André Theuriet a peint dans la *Fortune d'Angèle?*

Et la rédaction du *Castor*, de notre grand Mürger?

Et tous les types de journalistes que l'on rencontre à chaque pas dans tou les feuilletons possibles, et qui d'ailleurs sont généralement peints (je me demande pourquoi) sous des dehors peu flatteurs... et peu vrais?



Honoré de Balzac.

Et pour remonter très loin, le portrait du Nouvelliste, dans La Bruyère, dont semblent s'être inspirés, en le parodiant, les couplets fameux de la *Gazette de Hollande*, dans la *Grande Duchesse*.

Et — pour rentrer maintenant dans le domaine du théâtre — la salle de rédaction de *Rabagas*, et les premières piqûres contre la corporation dans le *Charlatanisme*, de ce bon Scribe, et les deux journalistes du *Prince d'Aurec* sans oublier le légendaire Jolivet de *Michel Strogoff* que tout le monde connaît, celui-là.

* * *

Il y aurait aussi une bien intéressante étude à faire sur l'importance que les hommes célèbres ont accordé à la Presse, depuis

amille Desmoulins qui la voulait « la terreur des fripons », jus-
'à Gladstone qui en fait le quatrième pouvoir de l'Etat, en pas-
nt par Alfred de Vigny (on ne nous reprochera pas de manquer
éclectisme).

Voici en effet les lignes curieuses que l'auteur de *Cinq-Mars*
nsacre à la publi-
té dans le *Jour-*
il d'un poète :

« Les auteurs s'en
cupent trop : l'un
urt après les arti-
es de journaux,
utre après les opi-
ons de salon... Un
mme qui se res-
ecte n'a qu'une
ose à faire : pu-
ier, ne voir per-
nne, et oublier
n livre! »

D'une philoso-
ie bien hautaine,
ais bien peu... fin-
-cycle!

Il est vrai que de
igny a osé écrire ce
asphème : « Les
ciens avaient sur
us l'avantage de
pas connaître
imprimerie! »



Alfred de Vigny

Savourez un peu également ces vers sur l'*Esprit parisien*

Esprit parisien, démon du bas Empire,
Vieux sophiste épuisé, qui fais toutes les nuits,
Comme un vin dont l'ivresse agrandit tes ennuis,
Les gloires du matin, la meilleure et la pire!

Froid niveleur, moulant, aussitôt qu'il expire,
Le plâtre d'un grand homme ou bien d'un assassin
Leur mesurant le crâne, et, dans leur vaste sein,
Poussant jusques au cœur ta lèvre de vampire!...

Et aussi, cette définition originale : « Le bourgeois de Paris es un roi, qui a chaque matin à son lever, un complaisant, un fla teur qui lui compte vingt histoires!... Cet ami, ce miroir, ce oracle, *ce parasite peu dispendieux*, *c'est son journal.* »

Pas absolument aimable, mais enfin!...

Une anecdote pour terminer.

C'est le récent acquittement de Mme Paulmier qui a été notr point de départ, c'est lui aussi qui nous servira de conclusion.

Des acteurs en tournée jouaient *Serge Panine* aux environ de Paris.

La principale scène de la pièce, tirée par M. Georges Ohnet d l'un de ses premiers romans, est celle où Mme Desvarennes tue so gendre d'un cou de revolver.

Le directeur de la tournée avait pensé que le meilleur moye d'attirer le public était d'illustrer l'affiche d'une gravure repr sentant cette scène capitale.

C'est ce qu'il fit.

Mais comme on était à quelques semaines seulement du dram de la *Lanterne* et que les dessins relatifs à cette affaire couraien les rues, notre ingénieux directeur avait fait simplement placer a milieu de l'affiche une illustration représentant Mme Paulmi tirant sur le malheureux Olivier!

Et beaucoup de braves spectateurs durent se rendre à *Serg Panine* en pensant voir une pièce d'actualité!

Léopold COURIER.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

(Suite.)

Heureusement, un nouvel examen du terrain fait en commun et ırtout notre bonne étoile, nous firent atteindre des bivouacs et, ıalement, arriver à une chaumière où se tenait le général etman. Ce ne fut pas non plus sans peine que nous joignîmes le ıef d'État-Major du général Castagny blessé durant le combat. près quoi, nous songeâmes à regagner Metz et le kiosque à usique où j'avais procédé quelques jours auparavant, à l'installaon des bureaux de l'État-Major.

Mais les heures avaient marché, nos chevaux montés en alerte trois heures de l'après-midi, n'avaient ni bu ni mangé depuis le atin, et, au beau milieu de la nuit, avant d'arriver au pont de la ille, nous nous estimâmes fort heureux de rencontrer un moulin vent, où le meunier et sa famille nous accueillirent le mieux du onde. Dès la pointe du jour, nous repartions. Grâce à la distance laquelle nous nous étions avancés au Sud, nous trouvâmes une ute libre jusqu'au glacis de la place. Arrivés là, tout changea. Le aréchal Bazaine et l'État-Major avaient déjà quitté Metz, il llut se mettre à leur recherche et affronter, sur des routes bones de troupes et de voitures de réquisition, un supplice connu s officiers d'État-Major. Non seulement la ville était encombrée r les voitures chargées de blessés, de matériel d'artillerie, administration et de bagages de corps, mais, de toute la contrée ıvironnante, la crainte de l'ennemi chassait les paysans et les isait refluer vers la place où ils espéraient mettre à l'abri leur aigre fortune, leurs femmes et leurs enfants tristement assis sur ıvant des voitures. Ils ne prévoient pas la famine qui les attend. e ces mouvements croisés et imprévus naissent d'inextricables ıbarras.

Percer la masse stagnante ou remonter le courant, passe encore,

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 11 mars.

on est vu et on s'arrange, mais rien n'est pis que d'être obligé d dépasser la lente progression d'une foule. Le fantassin fatigué suivant mécaniquement sa file, ne se retourne ni ne se dérange aucun prix; guère plus le cavalier assourdi par le bruit; encor moins les voitures. Il faut prier, crier, pousser, garer ses genoux ouvrir les yeux, et... fermer les oreilles, tout le temps. A force d gagner un bout de terrain par-ci, un autre par-là, nous rejoignîme l'État-Major vers midi, du côté de Rozerieulles, un peu au-delà d Moulins, dans une habitation isolée où s'était installé le Maréchal Le commandant du quartier général ne s'était d'ailleurs pas dout qu'il y avait là un très grand nombre d'hommes et de chevau pour lesquels il fallait prévoir des vivres. On s'y trouva subite ment à court et je reçus l'ordre du Maréchal de requérir tout c que contenaient les granges et le reste de la maison.

Ce 15 août, nous couchâmes le soir à Gravelotte où l'Empereu était arrivé la veille avec sa nombreuse suite. Malgré l'algarad déplaisante que j'ai contée d'un de ses écuyers, le bureau de l'Éta Major fut établi dans une auberge peu éloignée de celle qu' occupait. Dans la grande salle, très basse de plafond, on ava joint les tables, rapproché les bancs et les tabourets; les cantin des officiers ou celles contenant les papiers de service avaient é rangées le long des murs. Sur la brune, le Maréchal qui s'éta intentionnellement logé loin de l'Empereur, arriva devant l'a berge, descendit de cheval et entra sans mot dire. Il s'approcha la table à laquelle on lui fit aussitôt place; il s'assit lourdement appuyant devant lui, ses deux bras à demi croisés, comme u homme auquel on vient de retirer un poids :

— L'Empereur part demain matin!

Une voix de basse rompit aussitôt le silence respectueux q régnait, et l'on entendit ces mots :

— C'est pas malheureux!

C'était le commandant de l'Espée qui, la tête plongée au fo d'une cantine où il cherchait des papiers, exprimait tout haut u satisfaction que nous ressentions tous en nous-mêmes. Le Maréch qui l'avait parfaitement entendu, ne souffla mot.

*
* *

Après avoir retardé à Borny notre passage de la Moselle, l Prussiens, informés de l'énorme encombrement qui régnait da

Metz, témoins de la lenteur avec laquelle le mouvement avait été repris, résolurent de nous devancer et d'aller nous couper la route de Verdun. Pour cela, marchant avec cet ordre et cette continuité d'effort qui sont le fond de leur stratégie, ils descendirent au Sud, passèrent la Moselle à environ trois lieues en amont de Metz, puis s'élevèrent avec rapidité vers le Nord dans la direction de Mars-la-Tour, de Vionville et au delà. Ce mouvement tournant s'était poursuivi pendant toute la journée du 15, tandis que nos troupes perdaient leur temps à cause de l'insuffisance des débouchés. Le Maréchal s'était obstiné, comme je l'ai dit, à tracer l'itinéraire de l'armée sur Verdun par la seule route de Moulins jusqu'à Gravelotte, où elle se sépare en deux branches, et à laisser inutilisée, sous prétexte que le détour auquel elle obligeait était infiniment trop grand, une autre route, distincte du défilé de Moulins et se dirigeant sur Montmédy par Briey.

Le 16 août, l'Empereur Napoléon III quitta de bonne heure le cantonnement, laissant au maréchal Bazaine le libre commandement de l'armée. Il se dirigea sur Verdun par la route de Doncourt et Jarny, au nord de celle où s'échelonnent, de l'Est à l'Ouest, à égale distance les uns des autres, les villages de Gravelotte, de Rezonville, de Vionville et de Mars-la-Tour. On sait que peu de temps après son passage, les batteries allemandes ouvrirent le feu sur la division de cavalerie Forton, placée à Vionville, et que la bataille commença. A la première nouvelle de l'attaque, le maréchal Bazaine partit, suivi du général Jarras et de tout l'État-Major.

A la fin de la matinée, l'effort des Allemands qui avait pesé presque uniquement sur le 2e corps, celui du général Frossard, l'obligeait à reculer sur Rezonville et il arrivait fort ébranlé à hauteur de ce village. Le Maréchal se porta en personne au milieu des bataillons, les rallia et les ramena en avant, excitant lui-même tambours et clairons. Puis il ordonna la charge, brillante mais meurtrière, des cuirassiers de la garde conduite par le général du Preuil. L'intrépidité revêt bien des formes, celle du maréchal Bazaine était une sorte d'indifférence inconsciente pour le danger, absolument comme si sa longue expérience lui en eût laissé ignorer l'existence; il se rapprochait avec la même quiétude de la ligne d'infanterie où les balles et les boulets exerçaient leurs ravages, que celle qu'il apportait à retourner et à se tenir au point d'observation où il est dans les attributions du général en chef de se placer.

Il restait absolument sourd aux remontrances de ses deux neveux, ses gardes du corps fidèles, qui ne cessaient de lui répéter qu'en exposant sa vie sans nécessité, il compromettait le salut de l'armée. Dans ses perpétuelles galopades d'une troupe à l'autre, il était suivi, à une distance de cent ou cent cinquante mètres, de tout l'État-Major et de l'escadron de hussards d'escorte. Dans la hâte du départ, j'avais pris celui de mes chevaux qui se trouvait prêt, très énergique, mais très impressionnable, ce même alezan avec lequel j'avais failli renverser le prince impérial. Depuis qu'il m'appartenait, j'avais réussi, à force de patience, à le familiariser parfaitement avec le bruit de la mousqueterie et de l'artillerie, mais dès qu'il entendit siffler les balles et éclater les obus, variantes qui n'avaient pas été comprises dans son dressage, il ne cessa de se tracasser ; il finit par en arriver à un véritable état d'affolement et à me rendre par ses arrêts subits, suivis de bourrades et de pointes furieuses, tout service impossible. Désolé, j'allai trouver le commandant de l'escorte :

— Voyez, lui dis-je, où j'en suis ; je vous en supplie, donnez-moi le cheval d'un de vos hussards qui ramènera le mien à Gravelotte, en main.

Le capitaine désigna un de ses hommes, qui mit pied à terre en même temps que moi, et qui prit les rênes de mon cheval pendant que je m'occupais d'enfourcher le sien. A ce moment, je fus subitement enveloppé d'une clameur et d'un tourbillon au milieu duquel disparurent et mon cheval et le hussard qui le tenait ; moi-même, violemment heurté, au lieu d'arriver en selle, je tombai assis sur la croupe de ma nouvelle monture s'élançant à fond de train dans je ne sais quelle direction. Le paquetage de troupe, le porte-manteau surtout, était très élevé et large. Tenter à cette allure la gymnastique nécessaire à le franchir, m'exposait à une chute à peu près certaine. Je tirai mon couteau, je coupai les courroies, le porte-manteau tomba et je m'établis en selle, non sans quelque peine, j'en appelle aux cavaliers.

Qu'était-il arrivé ? A l'attaque des cuirassiers de la garde avait succédé une contre-attaque de la cavalerie allemande, et un peloton des hussards de Brunswick avait fondu comme un ouragan sur le Maréchal. Une charge de l'escadron d'escorte avait mis promptement fin à cette échauffourée, mais le Maréchal s'était trouvé complètement séparé de son État-Major et de l'escadron. Le temps de ressaisir mes rênes et de me reconnaître et je cherchai des

yeux le Maréchal et l'État-Major. Allant et venant, je finis par voir un groupe de cavaliers un peu en arrière de Rezonville ; je m'y portai. C'était le général Jarras arrêté et ses officiers derrière lui (1).

Mon premier mot fut de lui demander où était le Maréchal.

— Je l'ignore, me répondit-il.

— Alors, répliquai-je avec vivacité, il faut aller à sa recherche, et aussitôt je repartis au galop.

J'aperçus au bout de quelque temps, le fanion du Maréchal, mais ce n'était que son fanion, porté par le maréchal des logis de dragons Lapointe (2).

— Où est le Maréchal ?

— Je n'en sais rien, je le cherche.

— Eh bien, moi aussi, cherchons-le ensemble.

Nous finîmes par le trouver. Il était occupé, en avant et à gauche du village, à diriger les feux d'une batterie. Il s'était porté de ce côté au moment de l'arrivée des hussards ennemis et n'en avait plus bougé.

— Ah ça, dit-il en nous voyant, ces b.... là vont me laisser seul en l'air !

— Monsieur le Maréchal, vos officiers sont bien inquiets et je suis heureux de vous retrouver ; me voici à vos ordres !

— Allez, reprit-il aussitôt, trouver le maréchal Lebœuf. Vous lui prescrirez de ma part de ne pas trop hâter sa marche en avant, afin de laisser au général de Ladmirault le temps d'exécuter son mouvement de conversion.

Je partis au galop, me proposant de suivre la ligne de bataille jusqu'à ce que je rencontrasse le commandant du 3me corps qui devait se trouver à l'extrémité. J'avais donc plusieurs kilomètres à franchir à travers les terres labourées. Parvenu de l'autre côté de Rezonville où l'encombrement des blessés était déjà grand, j'aperçus le général Frossard. J'allai l'informer que le maréchal Bazaine avait failli être enlevé, qu'il était de l'autre côté du village, seul avec son porte-fanion, et que, lui, général Frossard, jugerait peut-être à propos de mettre provisoirement un officier à sa disposition.

(1) Voir à ce sujet: *Souvenirs du général Jarras*, page 109. Il y affirme que l'État-Major rejoignit le Maréchal environ une heure après, tandis que M. de Mornay-Soult (*Procès Bazaine*, page 279) avait déclaré que ce n'était que plus de deux heures plus tard, ce qui eut été surprenant.

(2) Actuellement grand propriétaire dans le duché de Luxembourg.

— Je vais le faire.

Et il donne un ordre. Moi je reprends ma course à travers champs, hésitant plus d'une fois, cherchant à me rendre compte si la direction que je suis est la bonne, et voilà que je me trouve engagé au milieu d'une quantité de cavaliers en désordre où se mêlaient des Allemands et des Français. Je pense, sans l'affirmer, que c'étaient les remous, ou les résidus, de la charge des cuirassiers de Brédow qui venaient de culbuter nos batteries du côté de la voie romaine, pour se faire bientôt chasser par les cavaliers du général Forton. Mais après le chaos où s'étaient enchevêtrés autour de moi cuirassiers blancs, uhlans, cuirassiers français et dragons, au milieu de batteries ramenées en arrière au galop, je ne savais plus où j'étais, pas plus d'ailleurs que d'autres officiers que je rencontrai, entre autres le général Bachelier qui commandait une brigade de dragons. Il faisait une chaleur accablante; mon malheureux cheval de hussard, qui n'avait pas quitté le galop depuis longtemps, et dans les terres, ne marchait plus qu'à l'éperon. Quant à moi, j'avais le gosier si desséché par la soif, que je pouvais à peine parler. Je me demandais non seulement si je parviendrais à joindre le commandant du 3e corps, mais si, après ces nouvelles actions, la valeur de l'ordre dont j'étais porteur, n'aurait pas changé. Tout en me livrant aux réflexions que ma perplexité m'inspirait, je finis par m'apercevoir qu'après m'être totalement égaré, je retournais sur Rezonville. En effet, je voyais les grenadiers de la garde qui étaient engagés, et le général Bourbaki au milieu d'eux. J'allai à lui et lui demandai s'il savait où était le maréchal Bazaine.



Le maréchal Bazaine.

— Il a été enlevé!

— Comment! une seconde fois! et qui va prendre le commanlement?

— C'est moi!

Je restai atterré, d'abord de cet enlèvement que j'appelais le leuxième, puis de me trouver en l'air, enfin et surtout de ce « moi! »

Et les maréchaux de France? pensais-je. Après cela, il a peutêtre une lettre de commandement dans sa poche! ça s'est vu!

— Alors je vais rester auprès de vous, finis-je par dire au général Bourbaki.

— Mais oui, Fix, restez! Vous allez placer un bataillon là-bas!

Je n'étais capable de lui servir à rien, mon cheval piqué sur ses quatre jambes n'en pouvait plus. Cela me donna le temps de réfléchir. Je me pris à douter que le Maréchal eût été enlevé depuis que je l'avais vu. Ce devait être la nouvelle de la bagarre dans laquelle je m'étais trouvé, qui, arrivée au commandant de la garde, après qu'il avait reçu l'ordre de venir appuyer le 2e corps, causait sans doute son erreur. Son « moi » devait signifier aussi : « je n'ai pas besoin d'ordres pour continuer à me battre, je commanderai bien tout seul! » C'était assez dans l'humeur de ce vaillant et excellent homme.



Le colonel Leperche.
Aide de camp du général Bourbaki.

Les grenadiers ayant fait un mouvement, je ne pouvais cependant rester là et m'avançant doucement vers la gauche, je me trouvai au milieu des voltigeurs de la garde, qui essuyaient un feu assez vif. Un officier de l'État-Major du général Brincourt, qui les commandait, me dit qu'il n'y avait pas longtemps qu'on avait vu le Maréchal et qu'il s'était porté vers le bois des Ognons. On

se plaignait beaucoup de son habitude de ne jamais rester en place, de sorte que les officiers qu'on lui envoyait ne savaient pas plus où aller le chercher, que les siens, en revenant de mission, ne savaient où le retrouver.

Après un nouveau repos, je réussis à remettre ma bête en marche et je rencontrai enfin le Maréchal, accompagné de tout son État-Major qui l'avait rejoint. Je lui rendis brièvement compte.

— Prenez un autre cheval et repartez, il faut absolument que vous arriviez au maréchal Lebœuf.

J'échangeai donc de nouveau mon cheval avec celui plus vigoureux et moins surmené d'un second hussard, et me voilà en route Cette fois, je marchais un peu plus sûrement; ma précédente course m'avait servi de reconnaissance et je pus longer, sans trop m'en écarter et sans encombre, les troupes combattantes, demandant de temps à autre :

— De quel corps êtes-vous?

Au 2e, succéda le 6e, puis le 3e.

Alors je demandai :

— Où est le maréchal Lebœuf?

A quoi il m'était invariablement répondu :

— Il doit être par là !

Ou bien :

— Nous n'en savons rien!

Je devais cependant finir par le trouver sur une petite éminence Il avait mis pied à terre et, sa lorgnette en main, il suivait l combat. Je lui transmis l'ordre.

— C'est bien, fit-il. Dites au général en chef que je ralentis mon mouvement pour donner au général de Ladmirault le temps d'arriver.

Et aussitôt il ajouta :

— Comme il faut toujours couvrir la responsabilité d'un officier d'État-Major, Fix, donnez-moi votre carnet.

Il y inscrivit de sa main, au crayon, sa réponse, l'heure, 4 h. 1/ et signa (1).

Ma mission était enfin accomplie; je me mis en mesure d

(1) J'ai conservé longtemps le calepin sur lequel cette note avait été inscrite. Mon ami Gaume à qui je la montrai un jour à titre de curiosité en eut envie; je déchirai la feuille et je la lui donnai. Il est mort depuis et son fils, le capitaine Gaume, qui connaissait bien ce papier, n'a pu l retrouver lorsque je lui ai récemment demandé.

rejoindre l'État-Major plus tranquillement que je n'étais venu. J'eus néanmoins à traverser des terrains que sillonnaient tous les coups un peu longs de l'artillerie prussienne, le champ de carnage où s'amoncelaient, pêle-mêle, en lignes presque régulières, les morts héroïques et les blessés victimes d'effroyables charges ; ils étaient étendus à côté des cadavres, des débris de leurs chevaux, et l'acier des casques et des cuirasses brutalement froissés, reluisait encore sur le rouge des épaulettes et du sang. Vers la fin de la journée, de nouvelles forces qui avaient pu arriver sur le champ de bataille, notamment la division de Cissey, permirent de repousser victorieusement un dernier effort de l'ennemi.

Dès que la nuit eut mis fin au combat, les corps bivouaquèrent sur les emplacements qu'ils occupaient, mais le nombre des hommes manquant à l'appel fut énorme. Si les Allemands avaient perdu près de dix-huit mille hommes, la bataille nous en avait coûté à peu près autant, dont cinq mille rien qu'au 2me corps. Ce n'était pas seulement les morts jonchant la campagne, les blessés entassés dans des masures transformées en ambulances ou ceux qui s'y rendaient sur des voitures ou à pied, en longues files qui traçaient un sillon sanglant sur la route, c'était la quantité des disparus, volontairement ou involontairement, qui produisait les plus grands vides.

Les grands combats, livrés sur de grandes surfaces, laissent filtrer les hommes à travers les cadres ; il s'en accroche aux fossés et aux haies, il y en a que la lassitude arrête, d'autres qui s'égarent, d'autres enfin dont le courage épuisé s'évanouit dès qu'il n'est plus surveillé. C'est cette masse qui manquait aussi à l'appel, qui, livrée à elle-même, s'agglomérait instinctivement pour refluer sur Gravelotte, attirée par un vague espoir de sûreté et de repos.

Elle y obstruait tous les passages ; cavaliers à pied, fantassins de tous les régiments y étaient confondus, beaucoup privés de leurs armes ou de leurs sacs. La fatigue, la faim, autant que l'abandon où ils se sentaient jetés, soulevaient leurs murmures et l'on pouvait entendre les plus violents propos. Des officiers d'État-Major envoyés dans cette foule, pour lui donner quelques directions et y remettre un peu d'ordre, restaient impuissants. Peut-être, sans l'obstacle de la nuit, et la lassitude, l'exode de ces égarés du champ de bataille se serait-il poursuivi jusqu'aux glacis de Metz. Il n'en fut rien. Sans doute, la faim ramène invariablement le soldat à sa compagnie, à son escadron ; elle est un sûr garant, pour peu qu'on

ne souffre pas son désordre ailleurs, qu'il ira à la recherche de son drapeau; mais ce serait faire injure à trop de braves gens de ne pas affirmer que ce fut surtout l'instinct et l'amour de ce drapeau qui les y ramena, pour donner encore bientôt, auprès de lui, tout ce qui est possible à la vertu et aux forces humaines. Presque tous les trainards et les égarés rejoignirent le lendemain.



Le général Ladmirault, (du temps où il était colonel des zouaves.)

Dès son retour à Gravelotte, le Maréchal alla s'établir dans l'auberge même que l'Empereur avait occupée avant lui. N'était-ce pas de mauvais augure? Il était environ dix heures du soir. Je dis alors au général Jarras :

— Ne jugez-vous pas qu'il serait bon d'informer le général Coffinières (il venait d'être nommé gouverneur de Metz) de ce qui s'est passé ? Si vous voulez, j'irai ; le cheval que j'avais laissé ici est frais et excellent ; vous avez besoin de tous les officiers de l'État-Major pour l'expédition des ordres à donner pour demain.

— Oui, c'est mon avis. Tout à l'heure vous viendrez avec moi chez le Maréchal qui ne tardera pas à me faire appeler.

Je prescrivis aussitôt à mon ordonnance de seller mon cheval bai et de faire manger un morceau aux deux hussards qui devaient m'accompagner. Quand j'avais parlé d'un bon cheval, il n'était

is, question bien entendu de l'alezan lâché sur le champ de aille. Je ne comptais jamais le revoir. Je devais pourtant le rouver quinze jours plus tard, à ma grande surprise, avec son rnachement complet, y compris une djebira que le général suf m'avait donnée et qui, depuis seize ans, pendait à l'arçon de selle — et que j'ai encore. — On l'avait recueilli auprès des atte-es d'une batterie d'artillerie où il vivait, assez farouche, en endant que son propriétaire vînt le réclamer. Quant à ma dis-rition de l'État-Major et à mon absence prolongée, elles avaient it aussitôt donné naissance au bruit de ma mort ; l'écho s'en opagea à la suite des récits de la bataille, jusqu'à Paris ; là les reaux le transmirent, sous me de nouvelle certaine, à on cher oncle, accouru aux formations ; ils le plongèrent isi dans un affreux chagrin e j'eus plus tard la joie de nsoler.


Le général Coffinières.

Il était dix heures passées rsque je suivis le général rras chez le Maréchal. Je is encore la petite pièce de édiocre grandeur où nous trâmes, assez mal éclairée r deux bougies placées sur e table ronde. Quelques aises et, dans un coin, une ntine sur laquelle je m'assis. Il n'y avait que le Maréchal, s deux neveux qui ne le quittaient guère, le général Jarras, un icier d'État-major tenant la plume, et moi. Le Maréchal dicta ıne voix un peu sourde, s'interrompant pour consulter la carte faire relire. Malgré sa robuste constitution, il était visiblement tigué et porté à s'assoupir, de sorte qu'à la fin, le général Jarras urmura entre ses dents :

— Il dort !

Ayant terminé, le Maréchal leva la tête et dit :

— Voilà ! Si quelqu'un juge qu'il y a mieux à faire, qu'il parle !

Moi, j'avais parcouru à deux reprises le champ de bataille ; ous en étions en réalité restés maîtres, et je trouvais que nous ions été si peu battus que j'eus sur les lèvres :

— Monsieur le Maréchal, faites venir ce qui est disponible Metz et recommençons demain !

Mais les mots s'arrêtent dans la gorge, lorsqu'on est un simp capitaine et que l'on se trouve en présence d'un chef d'armée do l'étoile n'a pas encore pâli et dont la main tient le destin de France. Je me tus et fis bien, car au fond, le Maréchal ne n demandait pas mon avis, et il n'eût certainement pas changé s dispositions si je l'eusse donné. En effet, il ajouta presqu'aussitôt

— D'ailleurs, il faut *sauver* l'armée française et pour ce retourner sur Metz !

Par « *sauver* », il entendait évidemment « conserver ». Puis signa une lettre toute prête que lui présenta le général Jarras dont voici le texte.

A Monsieur le général Coffinières, gouverneur de Met

« Au camp de Gravelotte, 16 août 1870.

« Mon cher général, M. le capitaine Fix que j'envoie à Met « vous donnera des détails que je ne puis vous exposer dans cet « lettre. Veuillez aider l'intendance et l'artillerie dans les d « mandes qui vous seront adréssées pour satisfaire aux exigenc « du service.

« Agréez, etc.

« Le Maréchal commandant en chef,

« BAZAINE. »

« *P.-S.* — J'établirai demain mon quartier général à Plapp « ville. »

Je reçus de plus l'ordre d'inviter le général Coffinières à pouss en avant les convois qui n'avaient pas rejoint.

Quelques minutes après, il pouvait être minuit, j'étais à chev et je m'engageais sur la route de Metz. Je me croyais exposé à rencontrer, ou des patrouilles de cavalerie allemande, ou d bandes de nos soldats, comme celles, qu'à l'issue de la journé on avait vu aller, à la recherche de leurs régiments, disaient l uns, à celle de cantonnements plus sûrs, insinuaient d'autres. n'en fut rien. Ils s'étaient arrêtés, et allaient rejoindre leurs cor dès le lendemain.

A deux heures du matin, j'entrais à Metz. Le général Coffinièr était couché, je le fis éveiller pour lui remettre le pli dont j'éta

ırgé. Quant à ses questions sur la bataille, sur l'état des routes, pus y répondre ce que je viens de raconter et pas beaucoup vantage.

— Eh bien, me dit-il, venez à sept heures, j'aurai convoqué les nmandants de l'artillerie et du génie.

J'allai aussitôt prendre du repos. Je ne me fusse pourtant pas ıint, tout surmené que j'étais, si le gouverneur de la place, dont tranquillité ne laissait pas de me surprendre, eût tenu à appeler r le champ les chefs de service.

A sept heures, après leur avoir communiqué sur la bataille, les ıseignements que j'apportais, il demanda au commandant de rtillerie :

— Combien reste-t-il de cartouches ?

— De deux à trois millions.

Sans doute, cela ne faisait pour approvisionner l'armée que ou 20 cartouches par homme. Plus tard on en trouva beaucoup ıs à la gare, où elles restaient oubliées au milieu de l'immense sordre qui y régnait. Mais le geste du général Coffinières et le mmentaire dont il l'accompagna, exprimèrent un découragement profond et si peu en harmonie avec mes propres sentiments, e je pensai qu'il eût mieux fait tout au moins de le dissimuler. Ma présence n'ayant plus raison d'être, je remontai à cheval et joignis le quartier général avant qu'il ne fût établi à Plappeville.

III

LA CHUTE

s ILLUSIONS DU CHAMP DE BATAILLE. — BATAILLE DE SAINT-PRIVAT. — LE BLOCUS DÉFINITIF. — BATAILLES DE SAINTE-BARBE ET DE NOISSEVILLE. — DERNIERS SPASMES DE L'ARMÉE DU RHIN. — RUSES ALLEMANDES. — LE MARASME ET LA FAIM. — LA CAPITULATION.

Lorsque le terrain voisin du combat n'offre pas au général en ıef un observatoire d'où il puisse tout découvrir, il risque d'ignorer ce qui se passe s'il n'a de tous côtés des officiers d'État-Major pour prolonger, comme on l'a dit, sa vue, son ouïe et sa parole. Pour

ces officiers, la difficulté de s'orienter de jour sur un champ c bataille et de bien voir est presque aussi grande que celle de ma cher la nuit. L'usage de la carte est à peu près interdit à celui qı galope, le plus souvent en dehors des chemins, comme en steep chase; il n'a d'autre guide que ses yeux dirigés sur quelqu points de repères qui l'auront frappé; mais si, aux bois, aux cl chers, ou aux imperceptibles accidents d'un terrain uni se mêlei des troupes, et qu'ell changent de position sar qu'il en soit averti ou sar qu'il les ait vu se mou voir, ses repères se broui lent et il est victime d'i lusions d'optique qu'il r porte à son chef et ai leurs. En voici un exen ple. Un excellent officie le général Saget, alo colonel et sous-chef c l'État-Major du corj Frossard, dont son frèı le général était chef, fı appelé à rédiger, après bataille du 16 août, le raj port sur la part que sc corps d'armée y ava prise. Il écrivit que l'uı des divisions occupait uı position *à gauche* du poi où il était. Son témoignaş devait paraître digne (foi. Eh bien, c'était le coı traire, la division était *à droite*. Le général Saget qui me l récemment conté, a mis vingt ans à le découvrir, après des enquêt réitérées et la comparaison des témoignages contradictoires d camarades qui avaient assisté à la bataille. Avec quelle réserve ı faut-il donc pas accepter les récits trop minutieux des historiei et les argumentations qui ne s'appuient pas sur des faits do l'ampleur et les résultats ne laissent subsister aucun doute. Que ques années avant la guerre, j'avais reconstitué au moyen (



Le général A. Du Barrail.



Metz (1870). — Chambière, camp de cavalerie.

documents officiels et authentiques, ce que je croyais l'histoire du désastre que le maréchal Clausel éprouva dans la province d'Oran à la Macta en 1835. Un vieil officier d'État-Major que je connaissais en avait été le témoin oculaire ; j'allai lui montrer ma rédaction, il me déclara que ses souvenirs, qui ne remontaient alors qu'à trente ans, ne lui rappelaient rien de semblable à ce que j'avais écrit. Il y a quelque temps, le général Du Barrail se bornait à dire, avec sa bonne humeur ordinaire, à un historien sagace et consciencieux qui lui avait reproché d'avoir *ramené trop tard* ses chasseurs d'Afrique au secours de la garde, le 16 août à Rezonville :

— J'aurais bien voulu vous y voir !

J'ai raconté ce que j'ai vu de mes propres yeux, à la bataille de Rezonville ; ce peu suffira je l'espère, à faire comprendre le résumé des ordres que le Maréchal avait dictés le soir en ma présence et qu'il est nécessaire de connaître. A l'issue de la bataille du 16 août, comme à celle du combat de Borny qui en avait été le prélude, nous étions restés maîtres du terrain ; nous avions le droit de nous considérer comme vainqueurs ; et pourtant, une seconde fois l'ennemi avait atteint son but, il avait réussi à nous arrêter. Bien plus, le Maréchal recula. Ostensiblement, nos pertes, nos munitions épuisées et nos approvisionnements insuffisants l'y décidèrent ; secrètement, un revirement subit s'était produit dans une pensée qui ne s'est peut-être jamais bien connue elle-même. C'est sous son influence que fut dicté l'ordre en vertu duquel les troupes battraient en retraite le lendemain 17, et abandonneraient les positions où elles s'étaient maintenues au prix de tant de sang. L'aile gauche reculait jusqu'à Rozerieulles ; le centre s'établissait sur une série de hauteurs où l'ironie du sort avait donné à deux fermes les noms de Leipzig et de Moscou ; la droite se plaçait à Amanvillers et Verneville. La surprise que j'avais éprouvée dans la chambre où le général en chef dictait, ne fut pas moindre dans le reste de l'armée dès qu'elle reçut les ordres que les officiers d'État-Major passèrent la nuit à expédier et à porter au milieu de difficultés sans nombre. Il ne me parait pas douteux que le parti auquel le Maréchal s'est arrêté et que quelques officiers de son État-Major, entre autres le colonel Fay (1) ont essayé de justifier, n'ait contribué à jeter aussi bien parmi les officiers que parmi les

(1) Journal d'un officier de l'armée du Rhin. P. 100.

soldats, des germes d'indicipline qui eussent demandé pour être étouffés, une main plus résolue que la sienne.

Le mouvement ne s'effectua pas sans incidents navrants. Faute de transports, des ambulances pleines de blessés furent abandonnées à Rezonville ; le défilé en arrière de Gravelotte par lequel presque toutes les troupes devaient s'écouler, était obstrué et, tout autour du village, sur des chariots du pays, étaient accumulés des approvisionnements qu'une seule division laissée en arrière eût été impuissante à défendre. On ne pouvait cependant pas abandonner ces ressources à l'ennemi ; on se décida à les brûler. Ce fut un triste spectacle que celui des brasiers qui s'allumèrent, des effets des soldats, de leurs vivres, détruits lentement par la flamme, tandis que le chef avait déclaré la veille qu'il n'avait pas les ressources nécessaires pour marcher en avant.

J'avais été très fatigué ; aussitôt mon retour dans la matinée du 17, j'avais dû concourir au service, n'ayant plus qu'une petite selle anglaise ; dans l'après-midi, je m'endormis tout équipé, et d'un profond somme, dans la tente de mon ordonnance où je passai la nuit, n'ayant eu ni la pensée ni la force d'aller chercher un autre gite. Chacun, du reste, en arrivant à Plappeville où le Maréchal avait porté son quartier général, s'était installé comme il avait voulu et où il avait pu.

La journée du 17 avait été assez tranquille, celle du 18 devait nous être funeste, la bataille de Saint-Privat allait se livrer. Le Maréchal fut prévenu, dès neuf heures du matin, que l'ennemi continuait son mouvement enveloppant. Mais telle était sa confiance dans les dispositions qu'il avait prises l'avant-veille et confirmées la veille, qu'il ne bougea pas de son logement et qu'il répondait aux officiers qui venaient le prévenir qu'un combat effroyable s'engageait :

— Vos chefs sauront se défendre !

Ce sont ses propres paroles à un aide de camp du maréchal Lebœuf. Malgré le bruit de la canonnade qui, aux environs de midi, devint intense, il ne monta à cheval que vers deux heures pour se rendre sur les hauteurs de Plappeville. Depuis longtemps tous nos chevaux étaient sellés ; il refusa, malgré les instances du général Jarras, d'être accompagné de plus de cinq officiers d'État-Major ; les autres, disait-il, devant rester pour terminer un travail de bureau. Ç'eût été le cas cependant, de s'en servir comme je l'ai dit. Je me demandai aussi pourquoi le matériel télégraphique que

j'avais eu tant de peine à créer ne sortait pas de son parc. Malgré cela, les nouvelles qui se succédaient auprès du chef d'État-Major devenaient tellement graves, qu'il dut envoyer à différentes reprises des officiers au Maréchal pour les lui faire connaître. J'y fus à mon tour et voici la réponse textuelle qu'il me fit en étendant son bras vers la droite et en me montrant, dans la direction d'Amanvillers et de Saint-Privat, les crêtes qui s'illuminaient de feux d'instant en instant, à travers une légère fumée :

— J'ai du monde par là !

On va voir quelle était son erreur. Comme si les mauvais présages eussent dû s'étendre jusqu'à moi, en galopant à travers des broussailles et des chemins creux pour rapporter la tranquille réponse du général en chef, une très belle épée qui m'avait servi à Solférino fut arrachée du fourreau sans que je m'en aperçusse et je revins désarmé.



Le maréchal Canrobert.

Le général en chef rentra à sept heures, marquant plus de satisfaction que d'inquiétude et il fit fermer sa porte. Environ une heure plus tard, je vis arriver deux officiers; l'émotion qui se peignait sur leurs visages allait passer en nous à l'audition de leurs récits. L'un était le commandant Lonclas, aide de camp du maréchal Canrobert commandant le 6e corps d'armée, l'autre le capitaine de la Tour-du-Pin, aide de camp du général de Ladmirault commandant le 4e corps. De leurs bouches, nous apprîmes ce qu'ils avaient vu de cette lutte héroïque et terrible dont on ne sut guère que plusieurs jours après les exacts détails. Les Allemands nous avaient attaqués avec des forces estimées à deux cent cin-

quante mille hommes auxquels nous n'avions pas à en opposer cent cinquante mille. Par suite de l'entêtement du Maréchal à ne pas envoyer de secours au maréchal Canrobert, l'effort de cette énorme masse ennemie pesa sur cinquante mille Français seulement! La journée n'en coûta pas moins plus de vingt mille hommes à l'ennemi et seulement treize mille à nous. A la suite de cette bataille acharnée à laquelle la nuit obligea de mettre fin, les Allemands étaient restés maîtres du terrain et, en dépit de leurs pertes, ils allaient se porter victorieusement de Saint-Privat sur la Moselle, en aval de Metz. Il fallut reprendre les cantonnements autour de la place; l'investissement était terminé.

Bazaine, par sa concentration, préméditée ou forcée, sur Metz, avait perdu la confiance de l'armée qui l'acclamait quelques jours avant. Son ardent désir de se rendre indépendant de l'Empereur le fit probablement reculer après Rezonville; son incapacité fut cause, à Saint-Privat, de la perte d'une bataille décisive; son irrésolution autant que ses pensées troubles et secrètes pendant le blocus, allaient porter au comble notre désastre et sa honte.

Le 19, il s'établissait au Ban Saint-Martin, dans la belle maison de campagne de M. Le Bouteiller; le bureau de l'État-Major s'installait à quelque distance dans une maison plus modeste. Plusieurs peintres, quand nous avions quitté Paris, s'étaient figurés que nous marchions à la victoire et qu'ils feraient une ample et facile moisson de modèles pour leurs chefs-d'œuvre. A l'État-Major, je vis ainsi Meissonnier qui ne tarda pas à nous quitter. M. Gros, son neveu, peintre également, était parmi nos secrétaires. Mon ancien professeur à l'École d'État-Major, M. Hubert-Clerget, apparaissait coiffé d'un képi amaranthe; lui aussi disparut bientôt.

Dès que je me sentis rivé au sol, mon premier souci fut de l'étudier avec plus de détail, et j'eus à souffrir de la privation de cartes. Le peu qui en existait dans Metz avait été drainé en un instant par les officiers des corps de la place; le chef d'État-Major lui-même ne possédait qu'un seul exemplaire de la carte de France au 80/000e. Je fus réduit à autographier à la hâte une petite carte sommaire des environs et à en faire tirer des exemplaires pour mon usage et pour celui de quelques camarades. Le capitaine Méquillet ne faisait pas autrement pour pouvoir porter chaque jour sur une feuille les emplacements de nos camps et ce que l'on pouvait apprendre de ceux de l'ennemi.

L'intendant général de l'armée, M. Wolf, avait trouvé opportun de partir la veille de la bataille de Mars-La-Tour pour remplir une mission, et l'intendant de Préval, son second, celui-là même qui avait construit les baraques du camp d'Helfaut, l'avait suivi. Ils ne revinrent plus. Il n'y eut plus, pour diriger les services administratifs que le sous-intendant Gafiot; consulté sur la situation des approvisionnements :

— Il n'y a plus que vingt jours de vivres pour la place et l'armée, déclara-t-il.

Le désordre et l'encombrement étaient si grands à la gare que ce fonctionnaire n'avait pu se douter qu'il y trouverait encore amoncelé pour plus de vingt-cinq jours de vivres ; et le général commandant l'artillerie ignorait qu'il allait y trouver, lui aussi, quatre millions de cartouches et des gargousses en proportion. L'évaluation était donc très inférieure à la réalité, mais l'eût-elle été encore davantage, que le Maréchal eut dû prendre des mesures énergiques, auxquelles il ne consentit que beaucoup plus tard. Il est vrai que dans la pensée du plus grand nombre, nous ne tarderions pas à être dégagés de Metz et son intention, quelle que fut son opinion secrète, était de ne détromper personne. Mais l'obscurité et l'incertitude qu'il laissait planer sur le lendemain, passaient dans l'âme de l'armée, la préparaient à l'agitation, provoquaient des discussions sur la conduite d'un chef qui semblait se dérober aux regards. Le général Coffinières, gouverneur de Metz, protestait contre la communauté du fonds de vivre entre l'armée et la ville. Celle-ci regorgeait de malades et de blessés ; des wagons de chemin de fer avaient été amenés sur les places et transformés en hôpitaux où gémissaient plus de vingt mille homme évacués des ambulances de corps, bondées elles-mêmes. A diverses reprises, on fit sentir au général en chef qu'une visite de lui serait un encouragement et une récompense pour ces braves gens; il se déroba toujours, sous prétexte d'occupations urgentes; il ne permit même pas à son chef d'État-Major qui le lui demandait, de faire cette démarche en son nom. Sentait-il déjà son étoile pâlir et redoutait-il ce qui eût pu attirer l'éloge sur quelqu'un d'autre que lui ?

Les colonels attachés à l'État-Major général étaient MM. Ducrot, Lamy, d'Andlau et Lewal. Le premier était frère du général qui s'est acquis au siège de Paris une haute réputation de patriotisme et de bravoure, et du caractère le plus élevé. Le colonel Lamy avait accompli une longue mission à Bucharest ; j'avais beaucoup entendu

parler de la façon dont il l'avait remplie, par le frère de Jean Bratiano que je fréquentais à Paris.

Le colonel d'Andlau était un officier à l'esprit ouvert; il cachait habituellement sous la sereine et indifférente aisance d'un épicurien que la bonne chère a rendu un peu lourd, un tempérament violent et passionné. La plupart des jugements qu'il a portés (1) sur la guerre sont justes ; mais, il était atteint plus encore peut-être que d'autres, de cette « malaria d'indolence » que la conduite du chef faisait souffler sur l'armée. Il se préoccupait surtout de réunir pour

Le bureau de l'État-Major au Ban Saint-Martin.
(D'après un croquis de l'auteur.)

son livre, des documents qu'il donnait à copier à l'un des secrétaires, M. Clocqmin. Ses passions l'entraînèrent dans la suite à une vie de dissipation, et ses besoins ouvrirent devant lui le précipice où il se laissa choir misérablement.

Vif, spirituel, légérement narquois, d'une intelligence souple et pleine de ressources, très instruit, écrivain brillant et abondant, soldat vigoureux et expérimenté, rompu au métier, en un mot officier d'État-Major accompli, mais entier de caractère, novateur et dogmatique, tel était le futur auteur de la « Réforme de l'armée », le colonel Lewal. C'est en lui que le maréchal Bazaine crut un

(1) Campagnes et négociations. Paris 1871.

instant voir l'homme par lequel il pourrait remplacer, de fait, le général Jarras.

Le Maréchal avait auprès de lui quatre officiers; le commandant Villette son aide de camp, attaché à sa personne depuis de longues années par les liens d'un dévouement sans bornes. Sa haute taille, sa grande barbe blanche et ses allures tranquilles l'avaient fait surnommer le patriarche; la profondeur et la sincérité de ses sentiments lui ont concilié le respect de tous ceux qui l'ont connu. Il ne faisait guère d'ailleurs que cumuler les fonc-



Metz. — Les ambulances, sur l'esplanade.

tions d'ami personnel et de majordome, et il laissait à de plus jeunes l'agitation et le mouvement. Deux neveux du Maréchal, l'un lieutenant d'artillerie, l'autre de chasseurs à pied, que j'ai pu apprécier personnellement plus tard, remplissaient les fonctions militaires auprès de leur oncle avec un dévouement égal. Puis venait M. de Mornay-Soult. Le général en chef recevait directement, le commandant du génie de l'armée, le général Soleille commandant de l'artillerie, les commandants de corps d'armée; il leur donnait des ordres, très souvent sans en informer son chef d'État-Major, désigné cependant comme le canal naturel de leur passage et l'instrument de leur coordination. Autour de lui gravitait encore un autre personnage dont la présence prolongée m'a toujours

parue aussi singulière que la venue et peut-être même l'influence. C'était le général Changarnier, l'un des héros de nos guerres d'Afrique, âgé alors de soixante-seize ans. Arrêté le 2 décembre par ordre du Prince président, enfermé à Mazas et banni, il avai tout à coup surgi à Metz comme hôte de l'Empereur, auquel il s'ef forçait de faire accueillir ses avis, après en avoir essuyé le refu d'un commandement. Une fois en possession du rôle de donneu d'avis, il laissa partir l'Empereur, s'attacha au maréchal Bazain et pénétra dans tous ses conseils, depuis ceux tenus le 26 août jusqu'à ceux qui précédèrent la capitulation. Il était permis au hommes qui avaient suivi sa carrière politique et militaire de croir qu'une part d'ambition sénile était venue se mêler au patriotism qui le guidait.

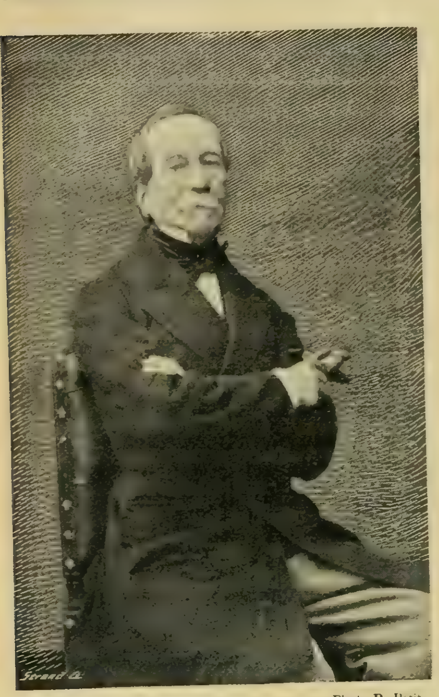
Le Maréchal ne tarda pas à manifester l'intention de forcer l blocus.

Le 24 août, il fit demander le colonel Lewal avec lequel il eut un longue conférence; le 25 au matin, l'armée fut avisée d'avoir à s compléter en munitions et en vivres pour quatre jours, en vue d'u imminent mouvement. A huit heures du soir, le colonel, mand de nouveau chez le Maréchal, en revint quelques minutes aprè avec des instructions écrites complètes, pour un mouvement d l'armée vers le Nord sur Thionville. Elles avaient été préparée sans la coopération du chef d'État-Major qui, néanmoins, les f dicter immédiatement par le colonel Lewal, et qui envoya à l signature du Maréchal, par le même officier, les différentes expe ditions qui en avaient été faites. Tous les corps qui étaient sur l rive gauche de la Moselle devaient, dès le 26 au matin, rejoindr le 3e déjà sur la rive droite. Il en résultait un grand nombre c passages de rivière. Je fus frappé de la parcimonie avec laquel le temps laissé à chaque corps pour exécuter son mouvement ava été calculé. Cela supposait le retour subit à une précision contrai au décousu qui régnait dans l'armée depuis l'ouverture des host lités et qui était entré dans ses habitudes. Ce sentiment dont je f part à quelques camarades fut justifié le lendemain. Le cor Ladmirault qu'on avait déjà vu perdre du temps le 15, arriva e retard. Cela fut cause d'un premier désordre qui se trouva au menté par d'autres troupes; chacune, accoutumée « au débrouill toi », voulant franchir les ponts au moment de son arrivée, qu'el fût en avance ou en retard. Et tout cela se passait sous une plu torrentielle.

Vers midi, le Maréchal s'arrêta avec son État-Major à la ferme
e Grimont; il venait d'y convoquer les chefs de l'armée à un
onseil de guerre, tandis que les troupes qui achevaient d'effectuer
ur passage attendaient, avec une impatience non dissimulée,
ordre d'agir sur lequel elles comptaient. Le général Bourbaki se
ronouça pour la marche en avant; les généraux Soleille de l'artil-
rie et Coffinières du génie, plaidèrent pour une prolongation de
éjour de l'armée, se fondant sur ce que la forteresse livrée à elle-
nême, *n'était pas en état de se défendre.* Cette opinion prévalut,
t il fut décidé que l'armée resterait encore devant Metz. C'est ici
ue se place le mémorable incident de la date de l'arrivée d'une
épêche, qui n'a pas encore été éclairci. Le colonel Lewal a, très
ostérieurement, il est vrai, à cette journée du 26 où le conseil fut
nu à la ferme de Grimont, déclaré qu'il avait vu, dès le 23, entre
s mains du maréchal Bazaine, une dépêche du maréchal de Mac-
Iahon, l'informant qu'*il marchait à sa rencontre à la tête d'une
rmée formée au camp de Châlons.* Le colonel Lewal n'en ayant
as informé le général Jarras, celui-ci, qui assistait au conseil, n'en
ut parler. Et le Maréchal ne parla pas non plus de cette dépêche
ui eût pu modifier les décisions du conseil et faire triompher
avis de Bourbaki. Il donna plus tard, comme raison de son
lence, que la dépêche ne lui était parvenue que postérieurement
u 26. En tout cas, l'avis qu'il obtint de ses subordonnés parut
épondre à ses secrètes espérances. En effet, tandis que pour
iciliter la marche, l'ordre avait été donné de réduire à un strict
ninimum, les bagages des officiers sur lesquels s'exerçait inces-
amment une critique qui eût mieux fait de s'en prendre à un
ésordre auquel tout le monde concourait; tandis que ces bagages
t tous ceux de l'armée, réunis dans l'île Chambière, se tenaient
rêts au départ, ceux du Maréchal, par son ordre exprès au com-
nandant Villette, n'avaient pas, non plus que sa garde, quitté sa
naison du Ban Saint-Martin. Cela fut bientôt connu de tout le
nonde.

Il était près de trois heures lorsque deux des corps d'armée qui
chevaient à peine leur concentration sur la rive droite, reçurent
ordre de repasser sur la rive gauche, et que la nouvelle en courut
omme un frisson dans toute l'armée. Dans les remous des mar-
nes et contremarches à travers la ville et à travers les ponts,
uxquelles on obligeait des soldats courroucés et des officiers
éçus, les retards du matin furent remplacés par le désarroi du

soir. Je fus envoyé, j'ai oublié pourquoi, de l'autre côté de Metz. Je traversai péniblement la ville encombrée, et j'arrivai au fort Moselle où l'on passait quatre ponts levis successifs, masqués les uns aux autres, au moment où une longue colonne d'artillerie défilait en sens contraire de ma marche. Les ponts étaient munis, en guise de garde-fou, d'une main courante en fer rond et, à mi-distance entre celle-ci et le tablier, d'une seconde barre semblable. Le tablier était protégé contre l'usure, là où passaient les roues, par des lames de fer que l'usage avait poli. Voyant venir un officier d'État-Major, les conducteurs portaient la main à droite pour lui faciliter le passage, mais il restait peu d'espace. Mon cheval obligé de marcher sur les lames, glissa et s'abattit tout d'une pièce de telle sorte que ses quatre jambes passèrent en dehors du pont, retenu seulement par ma cuisse droite qui pressait son corps ; je sentais les roues de l'artillerie qui continuait à défiler, me frôler la tête. Heureusement mon ordonnance, un brave homme nommé Uzé, m'avait suivi ; abandonnant son cheval dans la petite place d'armes, accourut, et, avec l'aide d'un artilleur, me tirailla si bien qu'il réussit à dégager ma cuisse de la barre, ce qui me fit grand plaisir pour mes oreilles. Puis, saisissant le cheval, lui, par la tête, moi par la queue, nous finîmes par le remettre sur ses pieds. Une fois replacés l'un sur l'autre, couleur de boue, nous continuâmes notre route. Mais depuis lors, mon brave Jasmin ne consentit plus jamais à passer un pont qu'à la condition de marcher exactement au milieu.



Phot. P. Petit.

Le général Changarnier.

A la sortie avortée du 26, en succéda, cinq jours après, une autre qui, trop tardive et peut être peu franche, devait faire couler inutilement le sang. Par un phénomène étrange et qui me restait inexpliqué, des bruits précurseurs de ces mouvements préparés d'ordinaire dans le plus profond secret, couraient dans l'armée, avant qu'à l'État-Major général nous eussions reçu le moindre avis à leur sujet. Dès le 28, on parlait ostensiblement de celui qui allait avoir lieu. Le 30 au soir, le colonel Lewal fut, comme le 25, appelé auprès du Maréchal et, comme le 25, il en revint avec un ordre tout préparé dont le chef de l'État-Major n'avait pas eu connaissance et dont la dictée commença aussitôt.



Mon ordonnance Uzé qui m'a fait hommage de son portrait sur *Alezan*.

Il n'arrivait presque jamais que j'écrivisse pendant les dictées où chaque officier avait un rôle spécial, à moins qu'il ne s'agît de remplacer un absent. Et si j'étais dans la salle, j'étais obligé de me tenir debout, parce que le nombre des sièges était inférieur à celui des officiers. Cette fois, je m'assis en dehors, sur l'appui de la fenêtre, pour profiter de la lumière de l'intérieur. Le silence qui régnait était si grand, que j'entendais distinctement la voix du colonel, et que je pus écrire l'ordre tout entier sur mon calepin.

L'armée devait attaquer l'ennemi sur la rive droite de la Moselle qu'on allait repasser encore, et commencer par le déloger de la position de Sainte-Barbe afin de s'ouvrir le chemin de Thionville.

Malgré toutes les précautions suggérées par les mécomptes du 26, le mouvement du 31 ne se fit pas avec l'ordre et la rapidité qu'on avait espérés.

(A suivre.) Colonel Fix.

SON FILS

PREMIÈRE PARTIE

LE PAQUET DE LETTRES

I

« AUX CISEAUX D'OR »

La petite boutique de lingerie française établie par Mlles L'Olive au numéro 9 de la rue dell'Orso, à Milan, était remplie de belles dames et d'élégants jeunes gens, le 25 juillet 1830, vers sept heures du soir. Dans le savant désordre des mousselines et des dentelles déroulées sur les grandes tables, des mains alertes allaient, venaient, touchant à tout, rapprochant parfois un ruban d'une plume pour « juger l'effet », mesurant sur un bras nu de hautes mitaines à jour ou chiffonnant une écharpe aux contours de carton d'une tête d'essayage.

La vieille Mlle L'Olive, la tante, cousait dans son comptoir élevé, indifférente en apparence aux propos d'alentour, absorbée par la broderie qu'elle « montait », mais sachant tout de même indiquer d'un doigt menaçant aux jeunes vendeuses distraites la cliente esseulée qui attendait qu'on la servît.

Mlle Charlotte L'Olive, sa nièce et son associée, jeune, vive et charmante sous son casque léger de cheveux blonds, se multipliait pour répondre à toutes les questionneuses, pour donner son avis sur les modes prochaines, c'est-à-dire sur les modes de la veille, à Paris, d'où elle tirait ses modèles. On lui parlait avec la familiarité italienne, nuancée d'une réelle estime pour sa haute compétence. Les brillantes mondaines et les coquettes bourgeoises, ses clientes, avaient pour elle une déférence comparable à celle d'un écrivain pour son libraire : elles avaient trouvé l'ouvrage de

leur beauté tout fait ou l'avaient composé elles-mêmes ; mais c'était Mlle L'Olive, en l'habillant, qui l'éditait.

Depuis quelque temps, l'habitude s'était prise, après un tour de promenade au Corso, d'entrer, vers le soir, dans la boutique, encore claire sous son amoncellement de blancheurs. Et c'était, à chaque fin de journée, durant la belle saison, une sorte de cercle de bonne compagnie, où l'on médisait assez souvent du prochain, sous l'éventail, tout en essayant de se « tenir au courant ». Combien de rendez-vous amoureux s'étaient donnés, depuis des mois, à la faveur de cette élégante coutume?... Le diable le savait!... Le diable et peut être aussi Mlle L'Olive l'aînée, qui ne pouvait souffrir les galants, et qui reconnaissait tout de suite, du haut de son observatoire, si la dame arrêtée devant une pièce d'étoffe ou devant un carton de plumes était venue pour faire une emplette ou pour donner une réponse. Elle avait, dans ce dernier cas, une façon solennelle de remonter ses lunettes d'or sur son front et de regarder les coupables qui honoraient grandement la dignité de la maison.

Mlle Charlotte, elle, n'avait point de tels soucis. D'abord elle ignorait le mal, comme une honnête fille qu'elle était. Et puis, elle s'en remettait entièrement à sa tante du soin de surveiller, de gronder et de se plaindre. Elle avait pour sa part l'aimable humeur de la jeunesse, avec un peu de gravité, cependant, au fond des yeux. Cette jeune fille-là devait être capable de réfléchir et d'aimer.

Tandis qu'elle déroulait, devant quelques dames assises auprès d'une table, de légers écheveaux de « blondes », la première vendeuse s'approcha d'elle, pour une communication probablement importante :

— Mme la princesse Saria fait dire à Mademoiselle qu'elle compte partir demain matin pour Vienne et qu'elle va venir tout à l'heure vérifier ses commandes.

— Bien, répondit Charlotte. Tout est prêt. Veillez à ce qu'on apporte ici, sur ce coin de table, les cartons qui sont mis à part, dans l'atelier. Il y en a trois.

La jeune vendeuse, après avoir congédié d'un signe de tête le valet de pied qui avait fait la commission, alla exécuter l'ordre de sa maîtresse, et Mlle Charlotte se retourna gracieusement vers les personnes qu'elle servait au moment où on l'avait dérangée.

Mais, hélas! elle eut beau leur montrer encore des blondes et

les gazes, et le modèle de l'écharpe que Mme la duchesse d'Angoulême venait de porter au dernier bal de la cour, à Paris ; elle eut beau leur expliquer, avec de légers mouvements de ses mains agiles, comment se plaçaient maintenant les turbans de soirée : c'est à peine si on l'écoutait. Le nom de la princesse Saria, jeté à l'improviste au milieu d'une conversation dont la frivolité avait fait jusqu'alors tout le charme, semblait avoir réuni dans un commun sentiment d'admiration... ou d'envie toutes ces mondaines désœuvrées et leur état-major de patitos. On n'écoutait plus les oracles de la lingère !

— C'est vrai, la belle Pauline nous quitte ! avait dit quelqu'un.

Et tout aussitôt, jeunes ou vieilles, élégantes sur le départ ou sur le retour, amoureux transis ou conquérants sceptiques, tout le monde s'était regardé avec des yeux pleins de questions muettes. Ces silences-là sont redoutables d'ordinaire pour la réputation de la femme qui les provoque. Si elle passe pour méchante ou dangereuse, on se tait parce que les plus sévères craignent de l'attaquer trop tôt ; si elle est loyale et bonne, c'est que les meilleurs hésitent à la louer devant la galerie ; si elle est puissante, c'est qu'on la jalouse ; si elle est belle, c'est qu'on la hait...

La princesse Saria était jeune, riche, belle et bonne. Mais elle était venue, il y avait trois ans passés, se réinstaller à Milan, sa ville natale, après la mort de son mari. Le prince, un élégant et aimable magnat de Hongrie, avait follement compromis les derniers jours de sa vie dans une conspiration, déjouée d'avance, contre le gouvernement impérial. Son court rêve d'indépendance magyare s'était achevé par la confiscation provisoire de ses biens, et la jeune veuve, réduite à sa fortune personnelle, avait dû regagner la Lombardie, ne laissant à Vienne, avec des amitiés un peu lâches, que le souvenir de son esprit et de sa bonne grâce.

On l'avait vue revenir alors en Italie, plus séduisante que jamais, au dire des fins connaisseurs de la cour vice-royale, mais aussi plus hautaine et plus « lointaine » qu'autrefois, à entendre les dames de la société milanaise. Le fait est que Pauline Saratti la *comtessina* d'antan, avait été une pâle et belle jeune fille aux yeux clairs et doux, à la parole confiante, et que Pauline Saria, la princesse de maintenant, semblait avoir vu tant de choses et tant de gens qu'elle ne s'étonnait plus de rien et n'avait plus de goût à personne.

Ses rares amis, ceux qu'elle admettait dans son intimité, van

aient en vain la simplicité de son accueil. Ils ne réussissaient point à écarter d'elle le reproche d'être orgueilleuse. Pour quelques emmes qui reconnaissaient la dignité de sa réserve, combien l'autres l'accusaient de dédaigner ses compatriotes et ses amies de adis, depuis qu'elle avait passé par la cour de Vienne !

La vérité est que la princesse Saria, exilée pour une faute qui n'était point la sienne, trop intelligente pour s'en étonner et trop ière pour s'en plaindre, avait résolu de vivre désormais à sa guise, en choisissant ses relations, en fuyant les commérages, bienveillante à tous, certes, mais indépendante. Elle avait fait ce rêve de ne recevoir et de ne visiter que les gens qui lui plaisaient. Pour lui plaire, d'ailleurs, il suffisait d'avoir une certaine beauté morale : générosité, courage, dévouement ou esprit. Elle fuyait les sots, les bavards, les inutiles, les ignorants. Aussi était-ce devenu un titre d'être son familier, peut-être parce que la médisance n'avait pas trouvé à lui prêter une intrigue vraisemblable parmi les gens que la sympathie groupait autour d'elle. Dans cette société milanaise si naturellement légère, où nulle femme bien née n'aurait voulu paraître veuve d'un soupirant, même quand elle aimait son mari, Pauline Saria, vraiment veuve, elle, n'avait pas d'amant. Cette singularité paraissait un peu choquante.

Et puis, elle n'avait jamais cessé d'entretenir une correspondance suivie avec de grands personnages. Le prince de Metternich, alors souverainement puissant en Autriche et même en Europe, lui écrivait souvent de Vienne. L'archiduchesse Sophie également. Les Milanaises à la mode trouvaient que c'était bien de l'affectation à l'une des leurs d'avoir de tels amis. Leur étonnement était au comble quand elles constataient que ces illustres liaisons n'empêchaient point la princesse de garder son franc parler, envers et contre tous, et de juger parfois d'un mot piquant, les actes officiels. Tout bas, on l'accusait de jouer double jeu. Les méchantes langues allaient jusqu'à parler d'espionnage !...

Elle laissait dire. Au surplus, quand elle apparaissait dans quelque fête choisie, la calomnie se taisait tout de suite. Grande et souple, elle montrait d'admirables épaules où le sang de la jeunesse avait laissé, en pâlissant un peu, comme un reflet ambré. Ses mains étaient incomparables, petites, blanches, fines et, cependant sachant se tendre largement ouvertes : des mains qui vivaient, qui parlaient.

Ses cheveux bruns avaient gardé le pli que Mme Récamier

indiqua aux belles nuques et aux beaux fronts de son temps. Se
yeux se faisaient pardonner d'être un peu trop noirs, grâce à l'azu
mouillé où ils baignaient, et leur regard était si doux et si attendr
devant une belle œuvre d'art, si étincelant devant une belle action
que son vieil ami le comte Baldi prétendait qu'elle le rendait moin
laid et meilleur en se tournant de son côté.

Il lui faisait une cour assidue, mais inutile. On l'en raillait ; i
répondait aux railleurs : Faites mieux !

Depuis trois ans, la princesse occupait ainsi les conversation
de toutes les femmes. Les plus belles lui en voulaient de le
éclipser ; les plus spirituelles, de les éteindre ; les plus sottes, d
les ignorer.

Et elle allait partir ? Et, tout à coup, l'on apprenait que son exi
— si c'était un exil — allait se terminer ?...

Toutes les têtes étaient à l'envers chez Mlle L'Olive, aux *Ciseau
d'or*, et, le premier moment d'hésitation une fois passé, les langue
se déliaient.

— On dit qu'elle rentre en grâce.

— Elle en était donc sortie ?...

— Je n'ai jamais rien compris à son aventure !...

— Elle était en congé de veuvage, voilà tout !...

— Alors, elle va se remarier ?...

— Avec qui ? avec le prince de Metternich ?...

— Justement, le prince est veuf, lui aussi.

Et toutes : la comtesse Ruga, qui choisissait des rubans
Mme Scotti, qui palpait des écharpes ; Mme Bordanesi, qui essayai
des mitaines ; la marquise Gherardi, qui hésitait devant un turban
d'autres encore, venues aux nouvelles plus qu'aux achats, remplis
saient le magasin de leurs commentaires caquetants.

Pendant une accalmie, on entendit la voix aigre de Mme Scotti

— Moi, je n'aime pas ces natures hautaines !... Quand la prin
cesse vous parle, on dirait qu'elle vous accorde une faveur !...

— C'est donc pour cela, répondit la comtesse Ruga, qu'ell
parle si souvent au comte Baldi !

— Oh ! riposta une voix d'homme, je suis certain que c'est un
médisance !...

Il y eut un silence d'étonnement. Quel était l'imprudent qu
osait prendre la défense de la princesse ?

Hélas ! c'était un tout jeune homme, jusqu'alors perdu dans le
jupes vénérables d'une matrone extrêmement élégante. Elle sem

ait le couver des yeux, et la protestation inattendue qu'il s'était
ermise parut bouleverser la brave dame.

— Ascanio !... fit-elle d'un ton courroucé.

Mais Ascanio n'était pas seul de son avis. Une autre voix s'éleva
our l'éloge de la princesse, et ce fut au tour de la marquise
herardi de montrer un visage mécontent.

— La princesse, disait Luigi Porta, est une femme supérieure,
capable d'avoir une intrigue banale. Elle a bien trop d'esprit
our écouter un galant et bien trop d'ambition pour se remarier à
ilan. Ce qu'il lui faut, c'est l'aventure, la lutte... Si elle retourne
Vienne, vous verrez que nous entendrons encore parler d'elle !

Ce fut une stupeur, autour de lui. Mme Gherardi ne trouva que
mot à dire :

— Quel enthousiasme, mon cher !

Et puis elle se retourna vers la comtesse Ruga pour lui demander
on la verrait dans sa loge à la Scala.

Comme une goutte d'eau froide tombant sur l'écume bouillante
ı lait, la réflexion du jeune Luigi avait réduit à rien la boursou-
ıre menaçante de la conversation. Les propos s'apaisaient, le
uit diminuait, toute effervescence avait disparu. Ce fut au milieu
une gêne évidente et en prenant des mines contraintes que les
oupes se dispersèrent et que les clientes de Mlle L'Olive, une à
ıe, gagnèrent la porte, avec des froufrous de soie, des envolées
mousseline, et des chuchotements, et des poignées de mains.

— Il se fait tard, dit tout haut Mme Gherardi ; je me sauve,
uigi. Et vous, est-ce que vous attendez la Saria ?

— Mais non ! Je vous accompagne, Marquise, si vous me le
ermettez.

La marquise triompha modestement et sortit avec une froide
gnité.

Il ne restait plus dans le magasin que deux ou trois robes
aires ; mais une robe noire venait d'y entrer.

II

LE PASSEPORT

Le chanoine Galotti ressemblait à beaucoup d'autres chanoines :
avait bonne mine, était de façons souples et rien dans sa per-
nne, si ce n'est le costume, ne rappelait la gravité de son état.

Depuis la chute définitive de l'empire français et la rentrée des Autrichiens à Milan, beaucoup de personnages ecclésiastiques s'étaient faits en Italie les agents convaincus et zélés du gouvernement de Vienne! Galotti était du nombre. Il n'avait point de haine profonde contre tel étranger plutôt que contre tel autre, mais il croyait de bonne foi que les temps héroïques étaient finis, et alors il s'était rangé avec entrain du côté des puissants du jour, estimant qu'il valait mieux servir les Autrichiens et profiter de leur bienveillance, que réfléchir et se compromettre avec les amis des Français. Il se rendait utile. Il avait obtenu un poste officiel et il jouait un rôle officieux. Le poste était peu de chose : un modeste secrétariat au conseil aulique, mais c'était une porte ouverte sur les coulisses du théâtre où se jouait la comédie du pouvoir, et le révérend père, une fois introduit dans la place, avait su se rendre agréable pour qu'on lui fût accueillant. On le voyait partout; il connaissait tout le monde et, pour recevoir, il avait, comme disent les Italiens, une main au bout de tous les bras. Pour donner, c'était autre chose!.. Insinuant et habile, prudent et aimable, il renseignait les puissants et rançonnait les faibles, mais tout cela en douceur, afin de ne pas se créer d'ennuis.

Il pénétra chez Mlles L'Olive, au moment où tout le monde en sortait, avec une modestie parfaite, mais sans aucune timidité. Patiemment, il attendit qu'on pût s'occuper de lui et, dès que Charlotte, prévenue qu'il désirait lui parler, se fut approchée en la saluant respectueusement, il lui posa, de sa voix la plus nette, une série de questions :

— Vous avez fait demander à la chancellerie un passeport pour Vienne, Mademoiselle. Est-ce pour votre commerce que vous désirez vous rendre en Autriche? Est-ce pour des intérêts de famille? Voyagerez-vous seule ou de compagnie? Quelle sera la durée probable de votre absence? Quelle route comptez-vous prendre? Dans quelles villes vous arrêterez-vous?

La jeune fille ne put s'empêcher de rire, malgré le trouble qui l'avait d'abord saisie.

— Mais mon Révérend Père, faut-il vraiment répondre tout de suite à tant de questions?... C'est qu'il n'est pas du tout certain que je doive me mettre en route. J'ai fait ma demande par précaution, afin de n'être pas retardée en cas de besoin.

Le chanoine eut l'air étonné et même un peu scandalisé.

— J'en suis fâché, Mademoiselle, dit-il. Vous paraissez ignorer

que le gouvernement impérial ne saurait délivrer de permis de voyage pour ainsi dire éventuels. Certes, nous savons que cela serait fort commode; mais il s'est égaré tant de passeports depuis quelque temps!... On en a saisi entre les mains de tant de gens qui n'avaient aucun droit de les employer!... Enfin, son Altesse le vice-roi a prescrit de n'en plus délivrer qu'à bon escient.

Charlotte redevint sérieuse, et même un peu inquiète, pour dire au chanoine :

— Cependant, il me paraît difficile qu'un passeport au nom de Mlle L'Olive, puisse compromettre la sécurité publique!

— Possible, Mademoiselle! Mais vous n'aurez cette pièce que si vous vous engagez à l'utiliser dans un délai déterminé.

La jeune fille se mordit les lèvres et prit la physionomie profondément réfléchie d'une commerçante qui songe à ses obligations professionnelles. Impossible de la regarder à ce moment sans se dire : « Voilà une personne prudente qui calcule avec soin les dates pour se rendre compte s'il lui est permis de s'absenter avant telle échéance et si tout marchera bien sans elle. » Que ce fût là sa pensée ou bien que c'en fût une autre, elle répondit au chanoine, après un temps fort court :

— Eh bien, soit! je m'arrangerai donc pour partir avant huit jours, puisque, maintenant, paraît-il, les passeports ne sont plus faits pour la commodité des voyages, mais les voyages pour la justification des passeports.

Galotti eut un sourire des yeux qui le montrait capable de goûter toutes les finesses de la langue; mais il ne perdait point de vue le but de sa visite.

— Je conçois, dit-il, que cela surprenne un peu une étrangère..., car vous êtes étrangère, n'est-ce pas? Française, si je ne m'abuse?...

— Parisienne, même, Révérend!

— A merveille. Nous savons que, depuis de longues années déjà, votre famille a transporté dans notre Lombardie le goût des jolies parures et des fraîches modes de Paris.

Un regard circulaire jeté sur les lingeries environnantes appuya cette phrase aimable. Le chanoine condescendait, évidemment, à trouver charmantes toutes ces vaines fanfreluches, combinées pour la perdition des âmes...

— Mais, dites moi, continua-t-il, que comptez-vous faire à Vienne? Fonder une succursale?

Charlotte avait pris son parti de subir un interrogatoire en règle.

Elle répondit :

— Peut-être. Mais, auparavant, je tâcherai de recruter quelques nouvelles clientes. Après, je verrai...

— En somme, fit Galotti d'un air entendu, c'est un voyage d'affaires. Et serez-vous seule?

— Oh! non. Je compte emmener une de mes vendeuses, qui me servira en route.

— Naturellement! Votre absence durera?...

Charlotte le regarda bien en face, comme si elle commençait à entrevoir le but d'un interrogatoire si tenace et si parfaitement inusité, car elle savait par expérience combien peu d'intérêt l'administration impériale attachait d'ordinaire à tous ces menus détails. Ce fut avec un clair sourire qu'elle répondit :

— Je pense mettre six jours pour aller, autant pour revenir; avec le temps que je passerai là-bas, comptez un mois ou six semaines en tout.

— Parfaitement, reprit Galotti, devenu tout à fait gracieux : il faut bien cela!... Il ne s'agit, vous le voyez, Mademoiselle, que de s'entendre. Je crois maintenant que, si vous voulez prendre la peine de passer à la chancellerie afin que l'on note votre signalement et aussi pour acquitter les droits, comme de juste, vous pourrez bientôt avoir la pièce... Ah! j'oubliais... Il va sans dire, n'est-ce pas, que vous n'emmenez aucun domestique mâle, qu'aucun homme, ami, frère ou parent, ne vous accompagne?...

— Non, sans doute, fit Charlotte, sans pouvoir dissimuler tout à fait son inquiétude. Pourquoi?...

— Pourquoi?... Pourquoi?... Ceci, c'est de la politique, Mademoiselle!

— De la politique?

— Eh! oui. De détestables conspirateurs ne cessent de s'agiter et de troubler l'ordre dans nos belles provinces italiennes. Les libéraux, les bonapartistes, les carbonari, toutes ces engeances rêvent de bouleverser le pays, et, afin de les empêcher de se soustraire par la fuite aux mesures de rigueur qui vont être prises, M. le gouverneur a décidé... Mais je bavarde, et le temps passe!... Il me reste, Mademoiselle, à vous saluer bien humblement.

Charlotte avait senti un léger frisson courir sur son visage en entendant les dernières paroles du chanoine. Elle comprit que l'instant était décisif et que, si elle ne payait point d'audace, il lui resterait bien peu de chance d'obtenir ce qu'elle désirait si vivement.

Les pensées se pressaient en foule dans son esprit; mais il y en avait une qui dominait toutes les autres : il lui fallait ce passeport, il le lui fallait de suite!... Puisque le hasard intelligent lui mettait sous la main l'homme capable de hâter l'accomplissement des formalités requises, il n'y avait qu'à en profiter. Cependant telle était la loyauté de la courageuse enfant qu'elle ne put s'empêcher de rougir imperceptiblement, en élevant la voix pour dire à l'une des vendeuses, occupée à ranger des dentelles :

— Elisa, enveloppez donc et faites porter à l'adresse du révérend une douzaine de rabats choisis..., comme pour monsignor del Sonzo, vous savez?...

Galotti ne rougit pas, lui. Peut-être avait-il conscience que cela lui était bien dû. Il prit, avec une aisance extrême, une physionomie confuse, en s'écriant :

— Oh! je vous prie!... Je ne permettrai pas!...

Mais ses yeux consentaient si bien, ou le son de sa voix refusait si mal, que la jeune fille, se retournant vers lui avec un geste de la main, comme si elle eût voulu le bénir, sut aussitôt le calmer :

— Laissez, laissez, révérend père! quand vous aurez essayé de cette lingerie-là, vous n'en voudrez plus d'autre... et je suis trop heureuse de vous témoigner ma reconnaissance pour vos bienveillants offices.

Que vouliez-vous que fît un chanoine accoutumé aux faciles marchés d'influence et sachant au surplus que, s'il ne profitait point de certaines aubaines, d'autres amis du gouvernement, gens de sac ou de robe, n'en feraient point fi?... Et, d'ailleurs, pourquoi était-il venu, ce soir-là, aux *Ciseaux d'or* après avoir lu sur la liste des demandes de passeports, à la chancellerie, le nom de la lingère française?... Et pourquoi encore avait-il dans sa poche, en permanence, des feuilles revêtues d'avance du visa officiel?... Répondez comme vous l'entendrez à toutes ces questions, mais admirez quand même le geste familier à la fois et discret que fit Galotti pour extraire de sa soutane le bienheureux papier qui devait payer ses rabats. Il le montra en souriant avec bienveillance.

— J'en ai toujours un ou deux sur moi pour les personnes sûres, Mademoiselle, et la confiance de M. le gouverneur me permet d'en disposer à ma guise. Voulez-vous me faire donner une plume afin que j'inscrive quelques indications nécessaires, et notamment la date?...

Et puis, tout en s'installant pour écrire sur un coin du comptoir, il ne se tint pas de tourner la tête vers la vendeuse qui travaillait en ce moment pour lui.

— Un peu longs, les rabats, n'est-ce pas, mon enfant, je vous prie!...

Il mit la date sur le passeport, il traça en quelques lignes le signalement fort galant de la titulaire et, pris d'un scrupule, il leva tout à coup la tête vers la vieille tante, assise au comptoir.

— *L'Olive* prend-il l'apostrophe, Madame?

La réponse tomba d'une hauteur dont le chanoine fut surpris, lui qui ne s'étonnait pourtant pas de grand'chose :

— Depuis Louis XV, Monsieur l'abbé!... Sa Majesté accorda cette distinction à ma grand'mère qui était lingère de la dauphine.

Décidé à être aimable et sérieux à la fois, Galotti inclina la tête en disant, d'un air pénétré :

— Ah! noblesse d'aiguille...

Et il se remit à écrire. Les dernières clientes sortaient une à une des *Ciseaux d'or* avec les manières importantes et lassées qui dans tous les pays du monde, ont toujours caractérisé cette grave fonction de la vie féminime. Le jour tombait, et, dans le joli magasin, tout à l'heure si pimpant, des lingères, l'ombre grise du soir mettait des touches sinistres sur les blancheurs des toiles et des dentelles. Les plis se creusaient, les roses prenaient le deuil, les bleus les plus légers devenaient tout noirs. Charlotte donna l'ordre d'allumer quelques lampes et congédia ses vendeuses, après avoir toutefois, averti la première, Élisa, qui demeurait dans la maison, d'attendre la princesse Saria.

Galotti, offrant d'un air aimable son passeport tout préparé, revint vers elle et le lui remit en susurrant!

— C'est trois ducats pour les frais.

Après quoi, payé, il se retourna d'un air bienveillant vers Élisa :

— Ne vous donnez pas la peine d'envoyer ce paquet, mon enfant!... Je l'emporte.

Il salua très poliment et sortit, la conscience tranquille. On est secrétaire du conseil Aulique ou on ne l'est pas!

III

Mlle L'OLIVE AINÉE

À peine était-il parti que Mlle L'Olive aînée descendit de son ste élevé. C'était, vue de plain-pied, une toute petite vieille, gri- nante et rondelette. Sa robe de soie puce qu'elle faisait coquet- nent bouffer en quittant sa chaise, son antique bonnet à barbes ttantes, sa longue chaîne d'or à coulants et les minuscules escar- is qui laissaient presque entièrement à découvert de jolis petits ds chaussés de bas blancs à jour, tout dénonçait la commer- nte aisée, soigneuse, vivant au milieu des élégances et désireuse plaire. Ses lunettes d'or quittèrent son nez et cachèrent leurs nches repliées dans un étui de taille respectable, tandis qu'elle nait à petits pas pressés vers sa nièce, demeurée songeuse.

— Quel papier t'apportait donc ce mauvais prêtre, Charlotte?

— Un passeport, ma tante.

— Pour toi?

— Oui, pour moi.

— Tu vas voyager?... Comment ne m'en as-tu rien dit?... Où nc iras-tu?...

Il y avait de la surprise, du mécontentement, et surtout un peu tristesse dans le ton de la vieille demoiselle. Que sa nièce eût mé un aussi grand projet sans l'en avertir, cela certainement tonnait, mais la peinait encore plus.

— Eh bien! Tu hésites?... Tu ne veux pas me dire...

— Oh! ma tante, comment pouvez-vous croire?... s'écria Char- te. C'est une idée qui m'est venue... Je voudrais, pour étendre s relations... Enfin, rien n'est décidé encore. Je prends seule- nt mes précautions.

— Ah! bien, fit Mlle L'Olive.

Puis, après avoir paru réfléchir un moment, elle ajouta d'un air ive :

— Écoute, Charlotte. Je te vois avec peine te jeter dans des aires qui ne nous regardent pas et où nous avons tout à perdre. s étrangères comme nous ne doivent à aucun prix se mêler de politique du pays qui leur donne l'hospitalité.

Charlotte eut un geste d'étonnement un peu affecté, mais el baissa les yeux en entendant sa tante ajouter :

— Quand tu m'as parlé de ce jeune homme qui te recherche, j' d'abord été bien heureuse, confiante que j'étais en ta raison, à pensée que je ne te laisserais pas seule et sans protecteur le jour je disparaîtrai. Quand je l'ai vu, ce prétendu, j'ai été charmée ses bonnes façons, de son air sérieux et réfléchi... Mais, quand l'ai entendu développer ses idées, bonté divine!... j'ai été épouva tée, pour toi, pour nous.

— Cependant, fit Charlotte timidement, Fabio...

— Eh! Fabio conspire, cela n'est pas difficile à deviner. Il fr quente un tas d'autres jeunes bourgeois qui ont l'air de porter monde sur leurs épaules. Bon et généreux comme je le connais n'en est pas moins capable d'oublier femme et enfants pour quelq devoir obscur et redoutable. Il en est encore à croire à la vertu petits papiers où sont inscrits des signes cabalistiques et de ges mystérieux que l'on se fait les uns aux autres pour se prouver que l' est affilié. Il prend part à des réunions secrètes... ou qu'il cr telles, avec d'autres fous comme lui. En un mot, il s'efforce de s lever Milan et l'Italie contre les Autrichiens!... Et toi, malheureu enfant, tu veux l'aider, parce que tu l'admires, parce que tu l'aim Tiens! veux-tu que je te dise? Ce passeport que tu as demandé ton nom, c'est à lui que tu le destines, afin qu'il puisse aller venir librement, ou se sauver en cas d'alerte! Est-ce vrai?

— Si telle avait été ma pensée, répondit Charlotte en affect de sourire, j'aurais bien mal réussi, puisque ce passeport ne p servir qu'à des femmes.

— D'abord, tu n'en savais rien! riposta vivement Mlle L'Oli Et puis, serait-ce la première fois que sous l'habit du cocher mène la berline, se cacherait le vrai voyageur, tandis qu'il aurait à l'intérieur que des comparses?... Allons! Charlotte, n moques pas de ta vieille tante! Elle a de bons yeux, tu le sais bi Elle ne voudrait pas te voir manquer à ton devoir, mon enfant ton devoir est de ne pas prêter les mains à des œuvres mauvai Cela ne vaudra jamais rien pour les Français, vois-tu, de travai à ce que celui-ci ou celui-là commande en Italie. Cela convi encore moins à des Françaises. Nous sommes des femmes, commerçantes : vendons nos fanfreluches et laissons les carbo et les gendarmes faire leur métier. Pour moi, si ton Fabio a mieux la liberté de sa patrie que la tranquillité de sa future épo

l'estimerai certes beaucoup, mais je le jugerai un mari peu con-
nvenable pour toi, et si tu m'écoutes, il ne sera jamais mon
eveu!

L'excellente femme avait si évidemment raison que Charlotte
ntit la nécessité de l'attendrir en lui découvrant un peu de sa
nsée. Elle se souciait bien, en vérité, des grandes disputes de
istoire! Trop jeune pour avoir vu de ses yeux les événements
odigieux du commencement du siècle et même pour avoir bien
mpris les rechutes de 1815, ce n'était certes pas pour rouvrir
re des batailles qu'elle prêtait affectueusement son aide à un
nspirateur.

— Et s'il ne s'agissait pas de l'Italie?... fit-elle tout à coup. Si
s gens que vous jugez avec tant de sévérité n'avaient d'autre
t que de sauver un des nôtres, un Français, lui aussi... un
ince malheureux par surcroît?... Si, enfin, au lieu de chasser
utrichien de Milan, on s'efforçait de ramener à Paris...

Mlle L'Olive regarda sa nièce avec stupéfaction.

— Eh bien achève! Qui est-ce qu'il s'agit de ramener à Paris?
uel est le prince infortuné?... Grand Dieu! Ce n'est pas au fils
Napoléon que tu penses en disant cela? Ce n'est pas au petit
eichstadt?...

— Pourquoi non? fit Charlotte.

Ah! quel monde d'idées elle venait d'éveiller, sans le savoir!...
premier mot qui était venu aux lèvres de Mlle L'Olive, en enten-
dant parler du prince au nom prestigieux, avait été : Mais il
très bien à Vienne, ce gamin! Elle ne le dit pas. Tous ses
thousiasmes éteints de bourgeoise parisienne se rallumaient sou-
in au plus profond de son cœur. Il doit être grand, en effet,
aintenant, pensait-elle. C'est vrai, je le vois toujours haut comme
moi!

Et elle se rappelait la joie de tout un peuple à la naissance de cet
fant qui semblait apporter, dans ses petites mains roses, la paix
la prospérité.

— Il doit avoir dans les dix-neuf ou vingt ans, dit-elle tout haut.
me! c'est en 1811 qu'il est né! Il me semble assister encore aux
es du baptême... Le cortège a passé devant notre maison, rue
int-Honoré. Y en avait-il de ces toilettes! Et des robes de
ours, et des dentelles d'or, et des pierreries!... Figure-toi que
ıtes les dames d'honneur de l'impératrice avaient de longs gants
ncs qui leur montaient jusqu'aux épaules... Des gants qui

valaient bien cent francs la paire! Ah! ça coûtait cher en ce temp là! Et le berceau que la Ville de Paris avait offert... Devait-il êt joli, là-dedans, ce mignon!... Ainsi, c'est de lui que ton fian s'occupe? En voilà tout de même une idée, quand on est Italien bien tranquille à Milan, de se compromettre et de risquer la pris peut-être pour que ce pauvre petit roi de Rome aille voir si les Tu leries sont toujours à la même place!...

Charlotte crut avoir emporté toutes les résistances et que l'atte drissement de sa tante allait lui donner gain de cause.

— L'idée n'est pas mauvaise, après tout, dit-elle, puisque, l'avoir seulement devinée, soupçonnée même, vous voici tc émue et prête à pardonner à votre nièce... et à votre neveu!...

Mais le bon sens était plus fort que tout chez Mlle L'Olive.

— Tout cela est bel et bon, reprit-elle. Mais vous aurez be faire, tous les deux et quelques douzaines d'écervelés avec vo ce ne sera pas assez pour détruire ce qui est et pour mettre au chose à la place. Laissons les grands s'arranger comme ils veule et vendez des écharpes! Vendons des écharpes!...

Charlotte ne se tint pas pour battue.

— C'est cela, ma tante, dit-elle, vendons des écharpes!... To nons le dos aux jeunes gens, aux braves gens, qui se figurent av autre chose à faire que de se laisser vivre et qui se dévouent à u noble cause! Qu'est-ce que cela nous fait qu'il y ait quelque p de pauvres êtres injustement persécutés? Qu'est-ce que cela no fait qu'un prince de vingt ans soit emprisonné et torturé par ennemis obstinés de son père mort? Porte-t-on encore des turbar Les jupes seront-elles longues l'automne prochain? Est-ce velours ou de la dentelle qu'on mettra autour des bavolets? Vo tout ce qu'il y a d'intéressant pour nous, n'est-ce pas?... Nous sommes que des commerçantes, nous!... Vendons des écharpes

Mlle L'Olive regardait avec un étonnement douloureux la jeu fille qu'un sentiment nouveau poussait ainsi, pour la première fo à d'amères et injustes paroles. Elle semblait découvrir tout à co des horizons inconnus et comprendre enfin tout ce qui s'était pas à son insu, dans cette imagination juvénile entraînée par de séd santes confidences...

— Ma pauvre enfant, dit-elle tristement, c'est donc vrai que te mêles pour ton compte de toutes ces affaires-là? Qu'est-ce nous allons devenir? Tu sais comme la police est faite ici!... E ne plaisante ni ne s'endort. Elle surveille tout, elle a des age

partout, elle sait tout... et elle invente quand elle ne sait pas !... Et puis, au bout du compte, il y a le Spielberg, une prison là-bas, au fond de la Moravie, où elle envoie tous ceux qui se plaignent : un lieu de misère et de mort !... Aie pitié de nous, mon enfant ! Ne mets pas la main dans ce redoutable engrenage, où nous serons entraînés, nous, et ceux qui vivent par nous...

Charlotte ne répondait rien, restait immobile, comme étonnée et blessée que l'on ne comprît pas le désintéressement et la noblesse de son acte...

— Eh bien oui, reprit sa tante, je conviens, si tu veux, que c'est très beau de se dévouer pour un malheureux enfant qui souffre... Oui, je reconnais que Fabio est digne de toute notre amitié. Mais enfin, nous ne pouvons rien pour lui, tu le sais bien, que nous perdre avec lui! Songe, ma petite, que tes parents et moi nous avons travaillé toute notre vie pour t'assurer un jour l'indépendance et le repos ! Songe que nous avons quitté, après tant d'années, le pays où nous avions vécu heureux, afin de te mettre à l'abri de ces périls où justement tu veux te précipiter! Vas-tu condamner ma vieillesse à passer par les mêmes épreuves et par les mêmes angoisses que j'ai connues autrefois ? Je t'en supplie, Charlotte, renonce, s'il n'est pas trop tard...

Une rumeur éclatante, venue du dehors, coupa la parole à la digne lingère. D'abord, on avait entendu le murmure lointain et grave d'une foule en marche; puis, cela s'était peu à peu enflé, précisé, aggravé... Tout à coup, enfin, comme si les bruits d'armes et les cris, ayant trouvé une issue, avaient cessé de se heurter et de s'assourdir aux murailles des rues voisines, la grande voix de la bagarre, de l'émeute, avait envahi le quartier tranquille, et des pas précipités au dehors indiquaient assez que l'épouvante frappait tous les cœurs.

— Écoute ! dit simplement M[lle] L'Olive.

— On dirait qu'on se bat, répondit Charlotte. Cela vient du côté de la Brera.

La porte de la boutique fut poussée avec violence, et les deux femmes virent entrer, dans une envolée de jupes qui firent rougir et fumer la flamme des lampes, M[lle] Élisa, toute haletante et la figure pâle.

— Mademoiselle! Mademoiselle! s'écria-t-elle, toute la ville est bouleversée. Il y a des soldats dans la rue. On voit des gens s'enfuir. Il paraît qu'il y a des arrestations dans les cafés autour

de la Scala... Les voisins se sont dépêchés de rentrer et de tout fermer chez eux... Ils m'ont dit de vous prévenir...

Mlle L'Olive hochait la tête en regardant sa nièce, comme pour un reproche : « Tu vois!... Je te l'avais bien dit!... » Mais Charlotte ne la voyait plus. Les yeux agrandis par l'épouvante, elle regardait la porte du magasin s'ouvrir de nouveau, doucement cette fois, et, par l'entrebâillement, une forme humaine se glisser avec précaution : Fabio!...

C'était Fabio, en effet, mais combien différent du jeune bourgeois grave et d'allure paisible que Charlotte avait connu et qu'elle aimait! Il se tenait tout droit devant la porte, continuant de surveiller au loin la rue qu'il venait de quitter. Ses vêtements en désordre semblaient avoir été fripés par de rudes mains. Ses cheveux noirs décoiffés, ses sourcils froncés comme pour une menace, les gestes résolus à la fois et prudents qui ébauchaient la traduction de sa pensée, tout en lui dénonçait un homme lancé dans la lutte et que ne troublait aucune crainte personnelle, mais qu'une noble inquiétude torturait. Grand, mince, d'aspect vigoureux, on le devinait prêt à frapper ses ennemis, et, cependant, assez maître de soi pour sacrifier même sa colère à sa tâche sacrée. Il avait fui, sans doute, mais par devoir. Et de quel cœur il se serait battu!

Un moment les cris parurent s'apaiser au dehors. Il profita de ce répit pour s'adresser aux femmes demeurées silencieuses et interdites à son aspect.

— Pardonnez-moi d'être entré ainsi chez vous! j'ai dû, pour échapper aux agents, courir comme un voleur et me glisser le long des maisons.

Charlotte s'élança vers lui, les lèvres entr'ouvertes comme pour une question, les bras tendus comme pour une étreinte.

— Laisse, mon enfant, dit sa tante, ceci me regarde.

Puis s'adressant à Fabio, elle ajouta d'une voix ferme :

— Si l'on vous poursuivait, vous avez bien fait de franchir notre seuil. Il n'y a point de père, de frère, ni de mari dans cette maison : il n'y a que deux femmes, vous le savez; mais leur aide ne vous fera pas défaut... Seulement, voulez-vous me dire ce que vous comptez faire si ceux qui vous cherchent se présentent à leur tour à notre porte... Vous avez dû songer à cela en venant... Que demandez-vous?...

Fabio avait recouvré tout son sang-froid.

— Dans le désordre de la course, je me suis instinctivement

dirigé de ce côté, Mademoiselle ; mais je rougirais de vous exposer. J'espère seulement que vous voudrez bien me permetre de traverser votre maison et de sortir par la ruelle qui est là...

Il montrait une petite porte bâtarde ouvrant sur une impasse peu fréquentée.

— Vous l'entendez, ma tante?...

— Eh! sans doute, je l'entends : je ne suis pas sourde!

Fabio crut qu'elle hésitait à lui ouvrir cette voie de salut, et ses yeux exprimèrent une douleur et une humiliation extrêmes! mais soudain ils brillèrent d'admiration et de joie.

— Attendez, disait simplement la vieille demoiselle : je vais voir si la route est libre par là...

Et elle se dirigeait à pas menus mais rapides vers l'issue.

— Non! non! s'écria Fabio en la rejoignant, ne sortez pas, Mademoiselle, je vous en prie! Cela vous ferait ouvertement ma complice, et je ne le veux pas. Laissez-moi seul lutter pour mes amis, pour ma cause. Merci et adieu !

Charlotte le suivait des yeux avec tendresse, avec épouvante. Il se retourna au moment de sortir et approcha doucement de ses lèvres le bout des doigts de la jeune fille.

— Allez vite, dit-elle, et quoi qu'il arrive, souvenez-vous que vous avez ici une amie.

Tandis que Fabio ouvrait avec précaution la petite porte, on aurait entendu Mlle L'Olive aînée bougonner entre ses dents, à l'adresse du jeune homme :

— *Deux* amies!

Après avoir averti ses patronnes de ce qui se passait, la jeune Élisa, sans doute effrayée (à moins qu'elle ne fût très curieuse et désirât voir d'une fenêtre élevée la suite de la bagarre), avait disparu vers le fond du magasin, du côté de l'escalier qui conduisait à l'appartement des lingères et à sa chambre. Les deux femmes se trouvèrent donc seules après la sortie de Fabio, et penchées toutes deux du côté de la ruelle, tournant le dos à la rue, elles suivaient avec une attention passionnée le bruit décroissant des pas du jeune homme. Mais elles firent ensemble volte-face, en entendant se mêler au brouhaha du dehors un roulement de voiture qui sembla s'arrêter devant leur porte. Quelles angoisses leur promettait ce nouvel incident ? Qui allaient-elles voir entrer chez elles ? Ce n'était ni la troupe ni la police qui pouvait venir en cet équipage.

La porte s'ouvrit et la princesse Saria entra, suivi du comte Baldi.

— Ouf! j'ai cru que je n'arriverais jamais, dit-elle en riant. Bonjour, Mesdemoiselles.

IV

LA PRINCESSE SARIA

Elles avaient complètement oublié que la princesse dût venir, et ce fut une douleur poignante d'avoir à faire acte de commerçantes et à s'empresser autour de cette grande dame indifférente, tandis que se jouait peut-être à quelques pas de leur maison un drame terrible où leur cœur était intéressé.

La princesse, cependant, paraissait aussi calme et souriante que si elle n'avait pas eu à traverser, pour arriver chez sa lingère, toute une ville en proie à la terreur.

— Merci, comte, disait elle à son compagnon. Sans vous, je n'aurais certainement pu franchir toutes ces haies de police. Et je vous laisse à penser s'il était important pour moi d'arriver jusqu'ici : je viens choisir des dentelles et des plumes! Me voyez-vous obligée de reparaître à Vienne sans avoir consulté Mlle L'Olive? J'aurais été à faire peur!

— C'est donc vrai, princesse, que vous partez? répondit mélancoliquement Baldi.

— Comment, si c'est vrai! Oh! je vous prie de ne pas prendre cet air accablé. Voyons, vous êtes un charmant garçon, et je vous suis bien reconnaissante de la peine que vous vous êtes donnée, avec quelques autres, pour me rendre le séjour de Milan aussi agréable que possible, depuis bientôt trois ans. Mais, enfin, on ne peut passer toute sa vie à écouter de subtiles dissertations sur l'art et sur l'amour, convenez-en, et une veuve qui n'est pas trop vieille, ni trop laide, ni trop bête est bien excusable, quand on lui rend la liberté, d'aller un peu voir du pays.

Le comte Baldi, pour toute réponse, hocha la tête, comme un homme qui regrette, mais qui comprend. Il appartenait évidemment à la catégorie de ces mondains charmants et superficiels, si nombreux surtout dans l'Italie aristocratique et qui se font gloire

de réciter, sans en manquer un mot, tous les sonnets illustres, de distinguer à première vue un Léonard d'un Boltraffio, de parler galamment à une femme et de remplir une à une toutes leurs journées par les occupations les plus agréables et les moins fatigantes qui soient. Il était flatté qu'on acceptât son bras, qu'on lui donnât la meilleure place dans une loge enviée, auprès de la plus belle personne, la mieux habillée, la plus spirituelle et la plus difficile. Ce qui le chagrinait surtout, dans ce départ, c'est que ses habitudes allaient être bien dérangées.

— Oh! je vous rends justice, poursuivit la princesse. Vous êtes moins brutal et moins égoïste que beaucoup d'autres. Vous ne dédaignez pas de rendre assidûment vos soins à une femme. Vous êtes assez respectueux, très serviable et pas trop exigeant. Là! je suis gentille, il me semble! Voilà que je vous tourne des madrigaux, moi aussi, *in extremis*. Allons, au revoir, mon ami. Laissez-moi maintenant examiner tout ce que l'on m'a préparé ici de jolies choses. Comme cavalier d'escorte, je vous apprécie; comme camériste, vous me gêneriez.

Baldi protesta aussitôt qu'il ne s'éloignerait pas, qu'il fallait qu'il accompagnât la princesse quand elle sortirait. Ces perquisitions que l'on faisait pourraient durer toute la nuit, et il ne voulait pas la laisser repartir seule à travers la ville.

— Ah! l'on fait des perquisitions? demanda-t-elle. On fait aussi des arrestations, à ce qu'il m'a semblé? Que se passe-t-il donc? Je suis curieuse de ces petites secousses périodiques et de ces émotions minuscules qui réveillent de temps en temps notre pauvre Milan.

Pendant que le comte, penché vers elle, lui expliquait à voix basse les événements qu'elle avait entrevus, lui disait quelle conspiration l'on avait découverte, quels carbonari l'on avait dénichés, quelles mesures enfin l'on allait prendre pour mettre à la raison une jeunesse turbulente, Mlles L'Olive écoutaient toujours ce qui se passait dans la ruelle, et, depuis un instant, leurs craintes redoublaient. Il leur semblait entendre se rapprocher de la porte les pas, qui, tout à l'heure, s'en éloignaient. L'impasse était donc barrée à l'autre extrémité? Fabio n'avait donc pu s'enfuir? Il était donc obligé de revenir en arrière jusques chez elles?

(*A suivre.*) Charles LAURENT.

LA DUCHESSE BLEUE [1]

(Suite.)

— Je suis comme Proudhon, répondit-il en riant, de qui Hugo prétendait qu'il avait de la peau de crapaud dans sa poche. Il paraît que ce talisman sauve de tous les dangers...

— Et tu crois que cette chance-là durera toujours ?... Et puis, il n'y a pas que les confrères, il y a ces femmes elles-mêmes...

— Elles ? fit-il ; axiome, comme eût dit ce badaud de Larcher, une femme est le meilleur antidote contre une autre femme. C'est pour cela...

Et le pommeau d'or de sa canne de jonc me montra la salle d'abord, puis la scène.

— Et les vengeances de dépit ? Et le vitriol et le revolver ? Et le reste ?... A ta place, il y a une de ces deux créatures à laquelle je ne me fierais pas.

J'avais moi-même imperceptiblement tourné la pomme de ma canne du côté de la salle en disant ces mots, pour lui expliquer que je voulais parler de Mme de Bonnivet.

— Vraiment ! la belle reine Anne te donne l'impression, à toi aussi, d'un coquet oiseau de proie, d'un petit faucon rageur avec lequel il ne faudrait pas trop badiner... Hé bien ! si tu veux, continua-t-il en se levant, l'acte est fini, je vais te présenter à l'une et à l'autre. C'est très drôle. Croirais-tu que, dans mes histoires, j'ai toujours plus ou moins besoin d'un *regardeur*. Quand on pense qu'il y a eu des sots pour blâmer, dans les tragédies classiques, l'emploi des confidents. A mon avis, il n'est pas de personnage plus naturel...

Il me prit le bras, en prononçant cette phrase d'une si naïve outrecuidance par laquelle il m'assignait ce rôle de témoin, de satellite emporté dans l'orbite de son soleil.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 11 mars.

Chose étrange, je suis si réellement créé pour ces rôles de second, d'un Pylade auprès d'un Oreste, d'un Horatio auprès d'un Hamlet, que ce sans-gêne ne me blessa point. Hélas! Il était écrit que je serais un raté, toujours et partout, même comme Horatio.

Quelle ironie que d'avoir pour Hamlet l'implacable égotiste qui me guidait vers la loge de la petite Favier; et je le suivais docilement, d'abord à travers les décors que les rudes mains des machinistes déplaçaient en hâte, puis par un escalier rempli d'un peuple d'habilleuses et de figurants, enfin par des couloirs percés de portes derrière lesquelles s'entendaient des rires, des chansons, des discussions, des bruits d'eaux vidées précipitamment, et jusqu'à des termes de parties de cartes.

De ces coulisses, dont le nom fait rêver les bourgeois jeunes et vieux, je n'avais jusqu'ici connu que celles de la Comédie-Française, où j'ai si souvent accompagné ce malheureux Claude. Elles ont cette correcte mais un peu conventionnelle respectabilité qui gâte trop souvent le jeu des sociétaires et des pensionnaires de la célèbre maison.

Mon horreur de la prétention me les a toujours fait peu aimer, ces couloirs de la Comédie, si élégants d'aspect avec leurs portraits séculaires, leurs bustes vénérables, la tenue de leur foyer-salon. J'y ai subi plus qu'ailleurs le désanchantement du contraste entre le spectacle et son revers entre le prestige théâtral et sa cuisine. Au contraire, dans les coulisses des théâtres plus simples, où des amis m'ont entraîné, aux Variétés, au Gymnase, au Vaudeville ce soir-là, j'ai senti ce que comporte de pittoresques antithèses, de souple improvisation, d'énergie animale, le bizarre métier de comédien.

Le hasard voulait que cette fois je prisse, en compagnie de Jacques Molan, après m'être rongé d'impuissance la journée entière, une cure complète de vitalité. N'entendîmes-nous pas, au moment où nous frappions à la porte sur laquelle se voyait écrit le nom de Mlle Favier, le dialogue suivant, échangé entre deux messieurs en redingote et en chapeau de ville, mais leur face rasée et leurs joues bleuâtres révélaient deux acteurs, de cette troupe ou d'une autre :

— Je n'ai pas été bon, l'autre soir, dans mon nouveau rôle?... interrogeait l'un; dis-moi la vérité...

— Mais si. Mais si, tu as été bon, répondait l'autre, il n'y a qu'une chose qui te manque...

— Laquelle ?

— C'est de te camper là, planté sur tes deux pieds, et de regarder le public, bien dans l'œil, en lui disant : *Vous savez, tas de mufles que vous êtes, je me f... de vous...*

— Sais-tu que cet animal vient de formuler d'un mot peu académique tout le secret du succès dans tous les arts ? me dit Jacques Molan qui se mit à rire ; entre nous, et puisque nous sommes en amitié ce soir, cet aplomb-là te manque un peu, à toi aussi. Si je te voyais plus souvent, je te le donnerais...

Il ne se doutait pas, en disant ces phrases, a quelle place malade de ma conscience d'artiste il touchait, si gaiement, si durement aussi, et je ne lui répondis pas ce que j'avais sur les lèvres : « Cela prouve la bassesse et la brutalité du succès, voilà tout et que l'artiste qui réussit cache trop souvent un charlatan... » Il venait de heurter à la porte de la loge. Une voix avait répondu : « Qui est là ? » Puis, sans qu'on attendit la réponse, la porte s'était ouverte d'elle-même, et Camille Favier était apparue avec un sourire de bonheur sur son joli visage, qui se changea en une expression contrainte, lorsqu'elle vit que son amant n'était pas seul.

— Ah ! dit-elle, presque confuse, je ne croyais pas que vous amèneriez quelqu'un, et ma loge est en désordre.

— Cela ne fait rien, dit Jacques, en la repoussant doucement d'une main vers le fond de cette loge et m'introduisant de l'autre. Monsieur n'est pas quelqu'un, comme vous semblez le croire, petite Duchesse bleue... Monsieur est un ami, et c'est aussi un peintre, un très grand peintre, entendez-vous. Tous nos amis sont de grands hommes. Saluez... Il est habitué au désordre de son propre atelier. Soyez donc tranquille... Il m'a demandé la permission de vous être présenté, parce qu'il a depuis très longtemps l'idée de faire votre portrait... Il me poussa du coude, pour que je ne démentisse pas ce coup de pouce donné à la vérité. J'allais oublier de vous le nommer : Monsieur Vincent La Croix... Ne lui dites pas que vous avez vu de ses œuvres. Il ne vous croirait pas. Il n'expose guère. Il est de l'école des timides. Vous êtes avertie.. Et maintenant que la glace est rompue, nous pouvons nous asseoir...

— Vous pouvez vous asseoir, dit la jeune femme en riant.

Le boniment blagueur de mon compagnon, peu obligeant pour moi dans sa familiarité gouailleuse, — mais comment s'en fâcher ? — l'avait déjà transformée.

— Vous me permettrez bien, pourtant, de faire un peu le ménage ?... continua-t-elle, et, avec une adresse presque incroyable de rapidité, elle étend une serviette propre sur une cuvette pleine d'eau savonneuse où elle venait de se laver les mains. Elle roule et jette sous la table à toilette d'autres serviettes tachées de rouge ou de blanc. Elle rebouche trois ou quatre boîtes de pommade, drape un peignoir rose sur une chaise où j'avais pu voir un corset



De ces coulisses dont le nom fait rêver jeunes et vieux.

de coutil passablement fatigué, celui qu'elle mettait à la ville, par économie.

Elle avait pour vaquer à ces petits soins un de ces sourires d'enfant qui donneraient de la grâce à un éplucheur de légumes dans une cuisine empestée par l'oignon, et comme elle nous disait : « Voilà... » elle poussa un petit cri.

Elle venait d'apercevoir une paire de bas d'un vert pâle à baguettes d'argent, ceux qu'elle portait à l'acte, en train de s'étaler sur le bord de la fenêtre fermée. Elle les saisit, avec une brusquerie

effarouchée où je me plus à discerner un petit frisson de pudeur.

C'était un peu de sa nudité, ces bas de soie où se dessinait encore la forme de sa fine jambe et de son pied menu. Elle les cache dans le premier objet qu'elle trouve sous sa main et qui était un carton à chapeau.

— Cette fois ça y est, conclut-elle, et se tournant vers Jacques :

— Pensez que je prévoyais votre visite et que j'ai changé de costume en dix minutes, montre en main. Vous n'aurez pas à subir l'habilleuse, puisque cette pauvre femme vous déplaît... Et caressante à la fois et intimidée : Vous avez été contente de moi, ce soir? J'ai bien joué ma grande scène?...

Si elle m'avait séduit, dès le moment où je l'avais vue apparaître sur les planches, par un charme de finesse native et de grâce ingénue, combien ce charme opérait avec une plus puissante magie dans ce cadre grossier et plus indigne d'elle encore! Cette si simple loge, si désordonnée, si dépourvue d'étoffes et de bibelots, où tout sentait l'improvisation, l'à peu près et l'économie, me rappelait, par le contraste, les somptuosités et les raffinements de la loge où trônait aux Français cette coquine de Colette Rigaud.

Ah! si Colette avait eu pour Claude, quand j'accompagnais chez elle ce malheureux garçon, l'évident amour que la Duchesse bleue montrait à Jacques Molan par l'accent de ses moindres mots, l'ardeur de ses moindres regards, la fièvre de ses moindres gestes! Enfant délicieuse, et comme elle aimait, comme elle se donnait, par tout son être, avec quel naturel et quelle spontanéité! Divine tendresse dont mon camarade de ce soir ne jouissait que par vanité! Je sentais si bien qu'il se complaisait, en causant avec cette adorable maîtresse, à diriger devant moi une simple *performance*. Les yeux s'étaient faits plus brillants au lieu de se faire tendres. Je le voyais qui m'étudiait dans une glace en face de nous, au lieu de regarder la pauvre amoureuse à laquelle il répondait cependant :

— Vous avez été exquise, comme toujours. Demandez à Vincent si je ne le lui ai pas dit?...

— Vrai, Monsieur? demanda-t-elle.

— Très vrai, répondis-je.

— Il y a eu de l'écho chez lui, je vous assure, continua Jacques.

— Alors, j'ai réellement bien joué ma scène, fit-elle avec un naïf éclair de contentement dans ses prunelles, puis ses sourcils se froncèrent, et, hochant sa jolie tête : hé bien! cela m'étonne...

— Pourquoi? interrogeai-je à mon tour.

— Voilà ce qu'il ne fallait pas lui demander, fit Jacques en riant. Je sais d'avance ce qu'elle va te répondre.

— Non! dit-elle vivement, et sa bouche frémissante retomba tout à coup au pli amer qu'elle avait si naturellement au repos. Ne l'écoutez pas, Monsieur. Il va me plaisanter, et c'est mal à lui, c'est très mal, sur une de ces impressions nerveuses comme nous en avons tous, et lui aussi, et vous, Monsieur, j'en suis sûre... N'est-ce pas, que vous connaissez ce frisson d'antipathie devant certaines personnes dont la seule présence vous glace à vous enlever du coup vos moyens, votre mémoire, tout votre esprit?... Enfin, c'est comme si on ne pouvait pas respirer le même air qu'elles, sans étouffer...

— Si je les connais, ces antipathies!... Mais je les ai pour des gens que je rencontre par hasard, que je n'ai jamais vus, qui ne me sont de rien, et leur simple approche m'est intolérable, comme si c'étaient mes ennemis déclarés... Autrefois je résistais à ces instinctives répulsions. J'ai trouvé à l'expérience que j'avais toujours eu tort de n'y pas céder, et, j'en suis sûr aujourd'hui, une antipathie de cette espèce, ou forte, ou légère, est une seconde vue de la nature, un avertissement infaillible qu'un danger nous menace et qu'il nous viendra par l'être dont l'existence nous gène ainsi...

— Vous voyez, dit Camille en se tournant vers Molan, que je ne suis pas si ridicule...

J'avais deviné aussitôt le nom de la personne dont la présence dans la salle déconcertait de la sorte la frêle nymphe de Burne Jones, transformée, de par la mauvaise fée qui présidait à son destin, en une pauvre diablesse d'actrice, amoureuse de l'écrivain de Paris le moins capable d'aimer. Je n'eusse pas deviné ce nom, d'ailleurs, que Jacques ne m'eût pas laissé longtemps dans cette ignorance. Il n'est cependant pas plus mauvais qu'un autre. Je lui ai même connu de bons mouvements, voire de la générosité.

A ma connaissance, il a obligé de sa bourse des confrères qui l'avaient plus ou moins diffamé. Comment concilier cela avec des duretés, doublées d'indélicatesse, celle par exemple qui lui fit me nommer la rivale de sa maîtresse, à la minute même où il voyait la gentille enfant si troublée?

— C'est tout simple. Il n'y a pour lui ni bien ni mal, ni dureté ni générosité. *Il y a la galerie*, et un seul témoin suffit pour la lui composer, cette galerie qui suscite à son amour-propre maladif les

meilleures actions tour à tour et les pires, des magnanimités et des vilenies. En faisant le « regardeur » auprès de lui, comme il disait, j'ai vraiment compris combien ont raison les casuistes qui prétendent que nos actions ne sont rien et nos mobiles tout. Ses mobiles, à lui, je pouvais les voir aussi distinctement que des rouages de montre à travers une boîte de cristal.



« Cette fois, ça y est, conclut-elle. »

— Elle te parle par énigmes, dit-il en s'adressant à moi, avec un éclair dans ses prunelles qui signifiait : « Tu vas voir si j'ai diagnostiqué juste et si elle m'aime. » Deux vanités à satisfaire à la fois : celle de l'observateur et celle du séducteur, comment ce Trissotin Don Juan y eût-il résisté? et il continuait : Je vais t'amuser en te révélant le nom de la spectatrice qui la trouble ainsi ce soir... Elle n'est pas si compliquée que toi, et c'est une femme tout simplement qui lui donne cette impression de *jettatura*...

— Jacques!... s'écria l'actrice d'une voix suppliante, sans prendre garde que l'emploi de ce prénom trahissait leur secret plus encore que l'odieuse taquinerie de son amant.

— Je vous avertis que Vincent est un de *ses* admirateurs, insista celui-ci, malgré cet appel.

— Ah! fit Camille en me regardant avec une soudaine défiance, il la connaît?...

— Il veut vous taquiner, Mademoiselle, répondis-je, car je n'ai

vu dans la salle absolument aucun visage sur qui je pusse mettre un nom...

— Alors, c'est moi qui suis un menteur, reprit Molan, et tu ne m'as pas dit tout à l'heure que Mme Pierre de Bonnivet était un Van Dyck descendu de la cimaise, comme la Duchesse bleue est, toujours d'après toi, un Burne Jones qui marche... Il ne faut pas



Les deux visiteurs tétaient leurs cannes avec un air d'abrutissement.

vous étonner, Camille. C'est leur manie, à ces peintres, ces comparaisons avec des tableaux. Pour eux une femme ou un paysage c'est un morceau de toile auquel il ne manque plus qu'un cadre. Cette petite infirmité est à leur esprit ce que la tache d'encre est à nous autres, — et il montra qu'en effet, malgré son élégance trop piochée d'homme de lettres qui fait l'homme du monde, une toute légère trace noire maculait le doigt du milieu de sa main droite, celui qui tient la plume. — C'est comme le fard à vos joues, à vous

comédiennes, la petite marque professionnelle... Oui ou non, m'as-tu dis cela de Mme Bonnivet?...

— C'est vrai, je t'ai dit cela, répondis-je vivement, mais ajoute que c'est toi qui m'as montré cette femme et que je ne lui ai jamais été présenté. Et je t'ai dit encore que je lui trouvais des yeux d'une dureté affreuse et l'air mauvais. Malgré toute sa beauté, toute son élégance, toute sa finesse, pour moi elle est presque laide, plus que laide, repoussante... Et je comprends absolument l'impression de Mlle Favier...

Le regard de reconnaissance que me jeta l'actrice équivalait à un nouvel aveu de sa liaison avec mon ami. D'ailleurs, elle ne pensait pas plus à se cacher de cette aventure que lui-même. Avec une différence toutefois. Elle ne pouvait se retenir de sentir tout haut parce qu'elle était trop émue, et lui, il n'étalait leur intrigue que parce qu'il n'était pas ému du tout. Il le surprit, ce regard, et, reprenant son ton de plaisanterie :

— Et leurs sublimes s'amalgamèrent aussitôt. *Amen*, dit-il en bouffonnant. Hé bien ! Camille, vous voyez si je suis gentil. Je vous ai amené quelqu'un avec qui vous pourrez parler. Il vous comprend déjà. Jugez quand il aura fait votre portrait !... Car il le fera, et pour moi encore, j'y tiens... Est-ce convenu ?...

— Vous ne savez pas si Monsieur votre ami a le temps en ce moment ?... fit-elle. Vous allez... vous allez...

— Puisque je vous dis que nous ne sommes venus que pour cela, répondit-il en répétant son mensonge que je continuai à ne pas relever. J'eusse plutôt tremblé que ce projet de portrait si gratuitement improvisé ne se réalisât point. Mais le temps passe, il faut que vous soyez en scène au commencement de l'acte. A tout à l'heure...

Et comme je disais : « Adieu, Mademoiselle... »

— Mais non, continua-t-il, pour toi aussi, c'est à tout à l'heure. N'est-ce pas, Camille ?...

— Certainement, fit-elle en riant. Je voyais à ses yeux qu'elle subissait le passage d'une petite émotion : Vous me permettez de dire un mot à votre ami ? ajouta-t-elle en s'adressant à moi.

— Bon ! pensai-je. Elle va lui faire quelque reproche, et elle aura raison. L'adorable créature, et qu'il la mérite peu !... Et je tombai dans une mélancolique rêverie qui contrastait avec l'endroit où je me trouvais au moins autant que la délicate sensibilité révélée par chaque geste, par chaque parole de la jeune actrice. Nous

n'étions pas restés un quart d'heure avec elle, et ces quinze minutes avaient suffi pour que l'aspect du corridor changeât. Une fébrile hâte annonçait maintenant le tout prochain lever du rideau et la peur d'arriver trop tard. L'avertisseur allait, frappant aux portes ici et là. De petits cris lui répondaient. Les visiteurs prenaient congé rapidement. La partie de bésigue continuait dans une loge voisine, celle d'une comédienne qui ne jouait qu'au dernier acte, et le prononcé monotone des formules consacrées, rendait cette hâte plus sensible encore par la lenteur de la numération : Quarante... Deux cent cinquante... Quatre-vingts de monarques... Deux cent cinquante...

— Me voici, dit Jacques, qui interrompit ma méditation en me touchant l'épaule, regagnons vite notre baignoire... Si Camille ne m'y voit pas dès sa rentrée en scène, elle me cherchera dans la loge de Mme de Bonnivet, et elle n'aura pas tous ses moyens...

— Pourquoi, aussi, t'amuses-tu à exciter sa jalousie ? répondis-je. Comme tu peux être dur !... Tu lui as fait de la peine, tout à l'heure. Elle était fâchée...

— Fâchée ? s'écria-t-il, et il répéta : Fâchée ?... Et la preuve : elle vient de me demander de la reconduire jusque chez elle, ce soir. Sa mère ne vient pas la prendre... Fâchée ? Mais les femmes adorent ces taquineries. Ça les occupe d'abord, et puis elles sont comme toutes les méchantes bêtes — ne tique pas, — on ne les dompte qu'en leur faisant mal... Je tiens à ce que tu connaisses vraiment la rivale, maintenant. Vers le milieu de l'acte, Favier sort du théâtre, je monte dans la loge de Mme de Bonnivet, je lui demande la permission de te présenter... C'est une autre femme, tu verras...

III

Aujourd'hui que je repasse le détail de tous ces souvenirs, — à l'encre, comme on fait pour un crayon à demi effacé sur un album de route — je comprends nettement une vérité qui m'échappa sur la minute même.

Molan avait eu trop raison quand il m'avait plaisanté sur le coup de foudre. J'étais devenu amoureux de Camille Favier, dès le moment ou je l'avais vu apparaître sur la scène, avec ce visage

d'une beauté si fine, si souffrante, si pareille au type d'art d'un Maître que j'ai beaucoup étudié.

Amoureux ?... Coup de foudre ?... Ces mots bien graves, bien tragiques, conviennent mal à une émotion qui en est restée presque au rêve.

Pourtant cette petite actrice, dont je ne savais rien, sinon qu'elle disait très juste et qu'elle était la maîtresse d'un auteur à la mode, avait touché aussitôt une des fibres les plus vivantes de mon cœur. Malgré les vantardises de Molan, malgré la grâce enfantine de son accueil, ce pouvait être une rouée ou une intrigante.

A coup sûr, c'était une ingénue très déniaisée, puisque, de l'aveu de mon camarade, le siège de sa vertu n'avait rien eu de commun, ni comme longueur, ni comme difficulté, avec le siège de Troie ou seulement celui de Paris. On ne pense pas à tant réfléchir quand le cœur est pris, et le mien l'était.

Oui, cette enfant occupait déjà une place si à part dans ma sensibilité que l'idée de son départ du théâtre avec Molan, le soir même, m'infligea une étrange tristesse. Encore une fois, c'est à distance que je m'explique ces impressions ; alors, je me contentais de les subir. Assis dans la baignoire et ma lorgnette de nouveau en main, je crus de bonne foi que cette tristesse provenait de constater après tant d'autres cette banale et toujours décourageante évidence : les hommes les plus aimés sont ceux qui aiment le moins.

Et puis, l'habitude ne m'a pas blasé, ni l'âge, sur la déloyauté en amour. Je n'ai jamais pu mentir à une maîtresse, même à celles que l'on prend, comme une cuisinière d'extra, pour huit jours.

A vrai dire, je n'ai pas beaucoup connu cette espèce. Mes caprices à moi ont duré des huit années, et j'y ai connu des déceptions qui devraient me rendre indulgent pour les ruses des hommes à l'égard des femmes.

Les roués à la Jacques Molan, c'est notre revanche, à nous autres cocquebins qui n'avons jamais su nous faire aimer, simplement parce que nous aimions. Peut-être aurais-je éprouvé, dans cette baignoire du *Vaudeville*, et par cette étrange soirée, ce sentiment peu délicat mais trop naturel : la joie de la corporation vengée, si la victime de cette vengeance n'avait pas été cette pauvre petite Duchesse Bleue.

Quand elle revint en scène, la pitié me prit, à observer l'éclat plus heureux de ses prunelles, la verve plus joyeuse de son jeu, le

visible frémissement, dans sa souple et nerveuse personne, d'une amante qui se croit aimée. Lorsqu'elle eut disparu dans les coulisses, cette pitié grandit jusqu'à se transformer en indignation ; mon ami se levait avec une malicieuse physionomie de gamin qui joue un bon tour à une surveillance gênante. En le regardant de loin, entrer dans la loge de Mme de Bonnivet, je monologuais avec moi-même, non sans amertume :

— Pourquoi faut-il, me disais-je, que l'on ne plaise aux femmes qu'en étant aussi femme qu'elles, au pire sens du mot ?... Cette charmante Camille est heureuse en ce moment. Elle se déshabille et se rhabille avec la gaieté d'une brave créature qui vient d'aller au feu et de gagner une bataille pour celui qu'elle aime. Elle lui a si joliment joué tout cet acte... Elle n'a pas les épaules tournées qu'il la trahit... Et cette trahison double le plaisir qu'il goûte à manœuvrer auprès de l'autre. La coquine la plus coquine a-t-elle jamais eu les yeux allumés par le désir de plaire comme cet écrivain notoire les a en ce moment ?... Et il donne la main aux deux hommes qui sont auprès de la dame, avec une cordialité !... Il y en a bien un qui est le mari, et l'autre sera sans doute un rival... Bon ! le voici qui parle de moi, car les mauvais yeux bleus me lorgnent. Suivons la pièce. Ce sera plus digne et aussi plus agréable. Il y a belle lurette que je le sais : les poètes, les romanciers et les auteurs dramatiques n'ont de cœur qu'en littérature. Ce serait si doux cependant d'estimer la sensibilité de quelqu'un dont on admire le talent. Au lieu de cela, neuf fois sur dix, plus un artiste est tendre dans son œuvre, moins il est tendre dans sa vie... Quelle misère !...

Me parlais-je à moi-même en toute franchise ? Non, hélas ! Je le sentais dès lors vaguement. La perfidie de Molan, par elle seule, ne m'aurait pas révolté ainsi. Appliquée à une autre personne qu'au petit Burne Jones du *Vaudeville*, je l'eusse plutôt trouvée assez « farce », comme nous disions à l'atelier. Surtout je me fusse diverti de sa mine un peu penaude, quand il revint dans notre commune baignoire :

— Tu n'as pas tout à fait l'air triomphant que conseillait le truculent personnage de tout à l'heure : *en face du public, là bien dans l'œil, vous savez tas de mufles*... et le reste... lui dis-je. Tes affaires semblaient cependant bien marcher, à distance ?...

— Trop bien, fit-il en haussant les épaules, Mme de Bonnivet m'a invité à souper chez elle, après le spectacle...

— Et la petite Favier? demandais-je.

— Tu as mis le doigt sur la plaie, répondit-il. Je lui ai promis de la reconduire. Je ne peux pourtant pas la lâcher au dernier moment, je mériterais trop moi-même d'être mis dans le tas dont parlait cet inimitable professeur d'énergie... Et si je me dégage à présent, va te promener, elle me savate la fin de ma pièce.

— Tu penses à tout, lui dis-je, avec une ironie à laquelle il ne prit pas garde. Hé bien! lâche Mme de Bonnivet. Celle-là ne te joue pas de pièce, et c'est assez dans la ligne de conduite que tu m'as confessée tout à l'heure : à coquette coquette et demie... Elle t'invitera une autre fois... »

— En attendant, j'ai accepté, interrompit-il, et la coquetterie, cette fois, c'était d'accepter... Ce serait trop simple de jouer au plus fin avec les femmes, si ce jeu consistait à toujours feindre la froideur. Il y a des moments où il faut leur tenir la timbale haute, et elles grimpent à la perche avec d'autant plus d'ardeur. Il y en a d'autres où il faut être à la merci de leur plus léger caprice... Enfin, je te répète que j'ai accepté... Il s'agit de trouver le moyen de me dégager de Camille... — Bon, dit-il, après un moment de silence, je crois que j'y suis... L'amalgame de vos deux sublimes m'y aidera. Mais il faut que tu veuilles bien. Tu veux bien?... Alors je vais te présenter à Mme de Bonnivet. Elle t'invitera à souper aussi. C'est une femme comme ça... Tu refuseras...

— J'aurais toujours refusé, fis-je, sans te demander ton avis. Mais je ne comprends pas le rapport...

— Tu comprendras plus tard, dit-il, et ses prunelles exprimaient de nouveau la joie de la *performance* exécutée devant un témoin complaisant : laisse-moi le plaisir de t'intriguer, et promets-moi aussi de te prêter à une autre chose que je te demanderai. Hé! Rien de mal, belle âme. Voici l'entr'acte. Avant de monter chez la reine Anne, allons de nouveau saluer Camille. C'est dans le plan... Hein! quelle bonne salle, ce soir, comme tout porte!...

La toile était tombée en effet, parmi des applaudissements de plus en plus nourris et des rappels enthousiastes, tandis que Jacques m'associait de la sorte, en me consultant à peine, à son énigmatique projet de rouerie. Je pensai bien, une minute, à refuser cette complicité. Elle ne s'accordait guère avec mon indignation de tout à l'heure. Ce scrupule ne tint pas contre la curio

sité de savoir par quel détour ce monsieur Célimène de la littérature s'échapperait du piège où il s'était pris lui-même. Du moins je me donnai ce prétexte, sur le moment. Aujourd'hui je crois bien que je cédai surtout, et simplement, à l'attrait qui me portait vers la jolie actrice. L'on ne devrait jamais être trop sévère pour les trahisons d'un autre. Les plus scrupuleux sont prêts à les accepter, à les aider, quand elles s'accordent avec leur secret désir. La vérité cynique, la vraie, c'est que je n'avais plus la moindre idée de blâmer Molan lorsque nous nous engageâmes de nouveau dans les coulisses pour gagner le réduit où le pseudo Burne Jones nous attendait — comme les actrices attendent. — Celle-ci avait beau aimer son amant du plus sincère amour, elle n'en restait pas moins la comédienne en vogue qui doit ménager ses admirateurs, et elle ne pouvait même pas garder intact l'asile de sa modeste loge. Des voix s'en échappaient, quand nous en approchâmes. Jacques les écouta un instant, avec une nervosité de sa physionomie qui me fit lui pardonner bien des choses. S'il était contrarié, c'est qu'il était jaloux. Par conséquent sa moquerie indifférente était feinte. Je devais apprendre par son exemple, une fois de plus, qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la jalousie et l'amour.

— Camille n'est pas seule... fit-il.

— Alors nous reviendrons, répondis-je. Elle préférera causer avec toi plus en tête à tête, et c'est mieux aussi, étant donné ce que tu as à lui dire...

— Au contraire, répliqua-t-il avec une gaieté soudaine dans son sourire, et d'un accent très bas, je viens de distinguer les deux voix, c'est le gros Tournade et c'est Figon. Tu ne les connais pas? Figon est étonnant, tu verras. C'est le snob de la grande espèce, un ilote de vanité à dégoûter des titres M. Jourdain lui-même... Quant à Tournade, c'est le fils du gros marchand de bougies, — les bougies Tournade, tu ne brûles que cela, — Des millions, naturellement... Et je le soupçonne d'être très disposé à en mettre un morceau aux pieds de Camille... Ah! continua-t-il avec plus de malice encore, tu vas perdre la fleur de ta première impression... La petite a du cœur et plus de délicatesse que n'en comporte son métier, mais on n'est pas au théâtre pour rien, et elle n'a pas toujours le ton qu'elle a eu tout à l'heure avec nous... Allons, du courage!...

Et il frappa contre la porte avec sa canne d'une façon qui

démentait un peu ses paroles. Il y avait une autorité et de nouveau une nervosité dans ce petit coup sec. « Décidément, il y tient plus qu'il ne veut l'avouer et se l'avouer, » me répétais-je, tandis que cette porte s'ouvrait. Deux lampes et plusieurs bougies allumées maintenant rendaient étouffante l'atmosphère de l'étroit local où se tenaient, outre l'actrice et son habilleuse, les personnages dont Jacques m'avait annoncé la présence. Je reconnus aussitôt les deux types du bas viveur actuel, si merveilleusement dessinés par Forain. L'un, que je devinai à son encolure être le Tournade, montrait une grosse face, plaquée de rouge, d'un cocher trop bien nourri, avec une de ces lourdes et ignobles bouches qui appellent le noir cigare congestionnant, des yeux à la fois finauds, brutaux et assouvis, une calvitie menaçante, de courts favoris roux, la carrure d'un boxeur... Et quelle main, aux larges doigts gras, boudinant autour de larges bagues à larges pierres! Quelque âpre paysan, acheteur de biens nationaux, revit dans les gens de cette espèce, et ils apportent à la crapule élégante une âme ignoblement positive de fils d'usurier, nourri par un tempérament de portefaix. L'autre, le Figon, maigre et veule, avait un nez infini sur une bouche dont chaque dent était un pari d'aurification. Ses yeux verts et bordés de jambon, — abominable mais irremplaçable métaphore de l'argot du peuple, — clignotaient dans un teint pourri de remèdes secrets, un de ces teints où roule une lymphe gâtée qui corrompt la chair qu'elle devrait nourrir. Le poil rare, les épaules étroites, l'échine déjà cassée, quel exemplaire de cet épuisement sans race qui justifierait les colères des ouvriers contre la bourgeoisie, si eux-mêmes, basse canaille nourrie et rongée des mêmes vices, ne valaient pas moins encore! Et tous les deux, l'obèse Tournade et l'évidé Figon, avaient cette façon de porter l'habit de soirée, ces larges boutons d'or au plastron, ce bouquet à la boutonnière, ce chapeau en arrière sur la tête, uniforme de sottise ou d'infamie, depuis que le caricaturiste génial de *Doux Pays* — ce Goya du macabre et gouailleur sabbat Parisien — a illustré de ses légendes cette tenue du « fêtard » où la correction fait mieux saillir l'abjection. Éclairés par le jour cru de la petite loge, ces deux visiteurs, debout, appuyés contre le mur, tétaient leurs cannes avec un air d'abrutissement, et ils regardaient la petite actrice assise à sa toilette, un peignoir sur ses épaules. Elle faisait sa figure pour le prochain acte, où elle devait paraître soi-disant déguisée — avec le costume même du portrait qui la

valait son surnom dans la pièce, tout en bleu, du satin de ses souliers au ruban de sa chevelure. L'unique chaise longue et l'unique fauteuil, montraient une robe étalée et un manteau. Évidemment les personnages s'imposaient à elle sans qu'elle leur eût même dit de s'asseoir, et elle allait les congédier. Ce signe de son indépendance me causa un vif plaisir. J'avais conçu pour ces jeunes gens, à première vue, une antipathie violente, — après cela comment douter des pressentiments? — surtout pour l'héritier de la bougie Tournade qui avait échangé avec Jacques un bonjour assez sec. Le sire de Figon, lui, servait à l'auteur en vogue tous les « cher maitre » de rigueur et des éloges sur la pièce, imbéciles de platitude. Jacques les accueillait la bouche en cœur. L'encens est toujours bon, si grossier soit-il, et quand la cassolette serait la plus vulgaire des blagues à tabac. Il dodelinait de la tête, indulgemment, jusqu'à ce que le sire de Figon conclût :



C'était Mme de Bonnivet, à qui Jacques me présenta.

— Enfin, vous êtes mes deux auteurs préférés, vous et...

Je ne répéterai pas ici le nom du littérateur outrageusement médiocre auquel le nigaud associait ainsi le pauvre Jacques. Celui-

ci eut un demi-haut-le-corps qui faillit me donner le fou rire, tandis que l'actrice interrompait brutalement :

— Allez-vous fermer la boîte à gaffes?... fit-elle. Je vous ai déjà dit que je voulais bien vous supporter, à condition que vous ne parleriez jamais ni de livres ni de théâtre. — Elle avait eu pour apostropher le jeune homme, qui la regarda en ricanant avec stupidité, un coup de gueule dans sa voix d'ordinaire si fine, et elle continua : — Si Molan vous rate dans sa prochaine pièce, il aura de la bonté. Je lui donnerai mes tuyaux sur vous. Savez-vous ce qu'il vient de me conter, Jacques? Gladys, son ancienne, vous la connaissez, celle que vous appeliez la Gothon du Gotha à cause de ses amours avec les gens *chic?*... Elle l'avait lâché pour un calicot pour se remettre avec un lord... — On peut de nouveau la saluer, enfin!... nous a dit M. de Figon... Est-ce coquet?...

— Allons, interjeta Tournade de l'air d'autorité d'un homme de cercle qui ne veut pas laisser manquer de respect à un autre homme de cercle devant de simples gens de lettres ou d'atelier : vous savez bien que Louis plaisantait, et ce n'est pas gentil à vous de le blaguer... Vous seriez la première à vous désoler, si vous voyiez son nom et son mot dans quelque écho de journal...

— A l'autre, répondit-elle en se tournant vers lui D'abord ces messieurs ne sont pas des journalistes, apprenez à qui vous parlez vous-même, mon petit. Pour un jour que vous n'avez pas bu, vous manquez une riche occasion de vous taire.. Et puis si vous n'êtes pas content, vous savez, je suis chez moi ici.

Elle avait dans les yeux un si mauvais regard en prononçant avec un accent de plus en plus aigre, ces divers discours d'insolence sans esprit, elle y mettait une si outrageante intention de faire vider la place aux deux jeunes gens que j'en eus un sentiment de honte pour eux et presque de pitié, pour Tournade surtout qui avait un aspect d'homme brutal et grossier, mais d'un homme quand même, avec du sang et de l'orgueil. Il se contenta de hausser les épaules, et de rire, d'un rire aussi gros que lui, sans répondre, tandis que Jacques disait :

— Nous étions venus vous faire notre compliment, petite Duchesse, mais il paraît que ce n'est pas la soirée aux douceurs...

— Pour vous et pour votre ami, toujours, dit-elle, en tournant vers nous son visage redevenu tendre, et ses jolis yeux brillants disaient, proclamaient, criaient cette autre phrase : Voilà l'amant

que j'aime, et j'en suis fière, et je veux que vous le sachiez, que vous le répétiez, que le monde entier le sache...

— Merci, dit Jacques.

Sans doute sa fatuité avait eu sa pâture suffisante. Et il lui déplaisait de triompher trop ouvertement d'un Tournade ou d'un Figon, car il continua :

— Vous me permettez, pourtant, une petite critique ?...

Camille coula vers lui un nouveau regard, maintenant, un peu inquiet, en continuant à mettre du rouge à ses joues avec la patte de lièvre, et il commença de lui formuler deux remarques insignifiantes que je lui avais faites sur le soulignement excessif de deux répliques rôle... L'une portait sur une façon que l'actrice avait eue de dire à une amie un « je ne lui en veux pas... » en parlant du mari qu'elle aimait; l'autre, sur un geste devant une écriture reconnue dans l'adresse d'une lettre...

Je ne pus m'empêcher d'admirer leur changement de regard et de voix, à tous deux, au cours de cette petite discussion.

Le sérieux soudain de leurs visages montrait combien, malgré sa vanité à lui, malgré sa passion à elle, le réel de leur personne était là, dans la technique de leur art. Ils avaient aboli notre existence, à nous trois, Tournade, Figon et moi-même. De leur côté les deux viveurs affectèrent de parler de choses qui les intéressaient, et que nous ne pouvions comprendre. J'entendais des noms de chevaux sans doute célèbres à cette époque : Farfadet, Shannon, Little-Duck, Fichue-Rosse, alterner avec les phrases professionnelles de l'écrivain et de l'actrice. Ah ! comme cet avisé de Molan s'était vite approprié les deux pauvres idées que je lui avais données, sans raconter de qui il les tenait ! Son seul ménagement pour mon amour-propre fut de m'appeler à l'appui de sa thèse :

— Demandez plutôt à Vincent, lui qui a étudié les physionomies...

— Hé bien ! me disait-il en sortant quelques minutes plus tard et sans que les Tournade et les Figon eussent vidé la place, nous la laissons en proie aux bêtes, comme une martyre chrétienne, quoiqu'elle ne soit ni chrétienne, ni martyre, ni le reste... Tu as vu qu'elle cache un petit voyou, elle aussi, sous son profil Préraphaélite, comme un certain nombre de ses collègues... Maintenant que nous n'y sommes plus, ces deux grotesques vont la gober de nouveau... passe-moi le mot, il est dans le style de leur conversation à tous trois, sois-en sûr. Quelle singulière machine qu'une

femme, pourtant ! On dirait qu'une cloison-étanche sépare l'amoureuse et l'autre...

— Elle a souvent ce mauvais ton ? lui demandai-je, et eux, pourquoi supportent-ils d'être traités ainsi ?...

— Bah !.., répondit-il avec sa modestie habituelle, elle leur en aurait dit bien d'autres pour me prouver qu'elle n'aime que moi. Car, entre nous, je sais que ce Tournade lui fait la cour. Quant à eux, comptes-tu pour rien le plaisir de dire à leur *bar*, sur le coup de minuit, tout en suçant la paille d'un *drink* : Nous étions chez la petite Favier tout à l'heure, ce qu'elle a été drôle !... Puis, comme nous nous trouvions devant la porte de notre baignoire et que je faisais le geste d'entrer : « Mais non ! Mais non ! Tu oublies que nous devons d'abord rendre visite à Mme de Bonnivet... »

— Ou je refuserai l'invitation. C'est entendu.

— Ou tu refuseras l'invitation... Il m'avait pris le bras. Un employé nous avait ouvert, avec force salamalecs, la porte de communication entre la scène et la salle, et mon ami continuait, tandis que nous montions ce nouvel escalier : « Pour te récompenser, je vais t'initier au détail du plan qui me dégagera ce soir vis-à-vis de Camille... Tu verras que c'est joliment manœuvré. Avec les femmes, surtout de théâtre, je suis pour les mensonges énormes et simplistes. Retiens la recette. Ce sont les seuls qui réussissent, parce qu'elles ne croient pas qu'on aurait l'audace de les inventer... Tout à l'heure, au dernier acte, juste au moment où Camille est en scène, on m'apporte une lettre que je fais semblant de lire... Tu y es ? Je montre un étonnement, et, vite, je griffonne quelque chose sur ma carte, que je te laisse. Puis je sors... Camille aura tout vu, elle sera inquiète. Elle me jouera sa grande scène avec nervosité. C'est ce qu'il faut, en passant. Tu iras ensuite lui porter mon carton, où je lui expliquerai que Fomberteau, tu le connais bien ? Non. C'est un des rares critiques qui ne m'ont pas chipoté sur la *Duchesse*, et à cause de cela, Camille l'aime. Bref, que Fomberteau a eu une altercation ce soir avec un confrère et qu'il veut absolument me parler pour que je sois son témoin. Je n'aurai pas pu refuser. Tu lui confirmes cette histoire. Elle te croit, toujours à cause de l'amalgame... Et le tour est joué... Mais Mme de Bonnivet, c'est la loge 32... Nous l'avons dépassée. . Bon, la voici.

Il avait frappé, en disant ces mots, avec la même petite pomme d'or qui lui avait servi tout à l'heure à se faire ouvrir une autre

loge, et il avait mis à ce geste autant de discrète déférence cette fois que d'autorité l'autre. Le respect de la fortune avec ou sans titre, n'est pas la faiblesse des seuls Figon. Un homme en habit noir nous avait ouvert avec un sourire, un léger salut et tout de suite un effacement. C'était Bonnivet, à qui Jacques me présenta, puis à Mme de Bonnivet, puis au vicomte de Senneterre, le rabatteur, et déjà j'étais assis sur la chaise du devant laissée libre par un de ces messieurs. La jeune femme prenait des grains de raisin glacé, dans une boîte, à l'aide d'une petite pince dorée. Elle les mangeait en montrant ses dents si blanches et si minces, avec une espèce de sensualité cruelle. J'entendais le grain candi craquer entre ses lèvres, tandis qu'elle me demandait :

— Vous allez faire le portrait de la petite Favier, Monsieur La Croix ? m'a dit Molan. C'est une jolie fille... J'espère que vous lui donnerez une autre expression, par exemple... Si le cher Maître n'était pas là, je dirais que, lorsqu'elle ne parle pas, c'est vraiment la vache classique qui regarde passer un train...

Elle avait regardé elle-même, tout en causant, l'homme de lettres à qui elle donnait du « cher maître », comme Figon, mais avec quelle souveraine impertinence. Le sachant l'amant de celle à qui elle appliquait cette vulgaire épigramme, quelle impertinence encore et soulignée par un rire si dur ! Avait-elle assez le rire, la voix de ses yeux, une jolie voix de métal, clairement timbrée, mais implacable, un rire gai, mais pour moi affreusement brutal !... Si l'on ne pouvait — je me répète, car ce fut pour moi la frappante impression de cette première rencontre, — imaginer que de vraies et chaudes larmes germassent dans ces prunelles d'un bleu de pierrerie, on ne pouvait pas davantage imaginer l'étouffement d'un soupir ou la musique d'une tendresse dans cette voix-là, ni une indulgence dans cette gaieté. Pourtant ce qui, à la minute même, acheva de me la rendre antipathique à en souffrir, ce ne fut pas ce qu'elle disait, — une mesquinerie de femme jalouse justifiait sa méchanceté, — ce fut un trait saisissant de toute sa personnalité. Comment trouver des mots pour rendre quelques indéfinissables nuances de physionomie que trois lignes tracées au crayon et deux touches de couleur reproduiraient avec une autre netteté ? Comment dire ce quelque chose d'insensible à la fois et d'énervé, de glacial et de détraqué, si reconnaissable au contraste entre ses paroles persifleuses et son profil mince, presque idéal d'aristocratie native, entre son rire gouail-

leur et sa bouche fine, entre son port de tête dédaigneux et ses manières volontairement familières ? Cette jolie et délicate tête, d'une grâce hautaine et fragile, qui m'avait, aussitôt, évoqué l'image d'une reine des Elfes, avec le blond cendré de ses cheveux et son teint de fleur, était, je l'ai compris depuis, la victime de l'ennui le plus terrible qui soit au monde, celui que nous inflige l'insensibilité absolue au milieu de tous les biens du monde, l'incapacité radicale de jouir de quoi que ce soit quand on possède tout ce qui fait envie. Depuis, j'ai pensé que le « cher maître » s'était fort sottement trompé sur son compte, et que cet ennui, si analogue à celui d'un viveur vieillissant, venait peut-être de bien des abus, et qu'il y avait une blasée derrière cette ennuyée. J'ai deviné qu'elle avait osé bien des expériences, avec une audace singulière. Mais il n'était pas besoin de ces hypothèses sur les secrets de sa vie pour que le malaise me gagnât. Rien que la directe manière qu'elle eut aussitôt de m'interroger aurait suffi à me donner, à moi qui ne peux pas supporter les questions, un frisson d'insécurité.

— Il y a longtemps que vous connaissez Molan ? me demanda-t-elle sans transition.

— Mais quelque quinze ans, répondis-je.

— Est-ce que vous l'aviez jamais vu amoureux autrement que dans ses livres ?...

— Vous allez tout de suite l'intimider, Madame, répondit pour moi mon camarade. Il n'est pas habitué au connétablisme... Il avait imaginé ce petit mot pour définir le tour d'esprit volontiers blagueur de la jeune femme. Chez tout autre un ton pareil eût été de la mauvaise éducation, simplement. Chez elle, c'était le privilège de la femme supérieure qui porte un nom historique, — sans y avoir droit, d'ailleurs. Cette prétention à la grande noblesse était sans doute le point faible de cette jolie plébéienne promue à l'aristocratie de par les millions du farinier, son beau-père, et de son père Taraval, le boursier. Car elle sourit à cette flatterie que je jugeai à part moi une platitude. Elle continua en s'adressant toujours à moi, de la bouche, tandis que ses yeux ne quittaient pas Molan.

— D'ailleurs, je n'ai pas besoin de votre réponse pour savoir que, cette fois, ça y est, et dans les grands prix... Est-ce qu'elle a de l'esprit, cette petite Favier, insista-t-elle,

— Beaucoup, ripostai-je vivement. J'étais de bonne foi. Je ne l'eusse pas été que j'aurais répondu de même pour déplaire à cett

créature dont le seul accent m'irritait à une étrange profondeur. Je commençai donc un éloge enthousiaste de la pauvre fille que je connaissais à peine et qui venait elle-même de tant me décevoir par ses soudaines vulgarités. Jacques m'écoutait célébrer les louanges de sa maîtresse sur le mode dithyrambique, avec une stupeur que Mme de Bonnivet interpréta dans un sens d'ombrage. Elle n'était pas femme à manquer cette occasion de semer la zizanie entre deux amis. C'est ma pierre de touche pour toutes les natures féminines ou masculines : cet instinctif frémissement de sympathie ou d'antipathie devant les sentiments des autres. Il suffisait que Mme de Bonnivet nous crût unis par une sincère camaraderie, Jacques et moi, pour que cet accord lui donnât la tentation de le fausser.

— Tiens! dit-elle, le portraitiste serait-il aussi amoureux de son modèle?... Et aujourd'hui nous ne peignîmes pas plus avant!... Elle rit de son mauvais rire. Puis, tout d'un coup, ayant tourné la tête pendant qu'elle prononçait cette parodie du beau vers de Dante, elle dit à son mari : Décidément, Henri, vous ne faites plus assez d'exercice, vous engraissez... Ça vous donne dix ans de plus que votre âge. Vous devriez prendre exemple sur Senneterre. Il convient d'ajouter que le rabatteur était, ce soir-là, ciré et raccordé comme un vieux meuble, en sorte que cet éloge de son apparente jeunesse devenait une affreuse ironie. Allons, conclut-elle, ne vous fâchez pas, et en attendant, prenez tous du raisin, il est exquis...

— L'aimable enfant! me disais-je, tandis qu'elle nous tendait la boîte de fruits avec une mutinerie plus minaudière que gracieuse, à quelle heure la couche-t-on? J'observai qu'au moment où elle avait lancé cet épigramme à son mari, elle m'avait regardé.

Ce caractère sans vérité intérieure était dominé sans cesse par un double besoin où se manifestaient ses deux misères morales : l'appétit maladif de l'effet à produire développé en elle par l'abus du succès mondain, l'appétit plus maladif encore de l'émotion à tout prix, résultat des secrets désordres où elle s'était blasée et de son manque de cœur. Ai-je dit qu'elle était mère et qu'elle n'aimait pas son enfant, interné chez les Pères, pour de longues années? Elle ne pouvait se passer d'étonner, et, elle avait ce goût étrange de la peur, ce singulier plaisir à provoquer la colère de l'homme, cette joie à se sentir frôlée par une menace de brutalité qui est le grand signe de la nature Fille. C'est tout l'amour des créatures pour les souteneurs.

A défaut de sérieuses occasions, les plus petits enfantillages lui étaient bons pour se procurer ces deux émotions : comme d'esbrouffer un pauvre diable de peintre par des façons si contraires à ses prétentions sociales, et comme d'allumer dans les yeux de son mari, à propos d'un rien, l'éclair de mécontentement que j'y vis passer. Senneterre et Bonnivet se mirent pourtant à rire du même rire que Tournade et Figon dans la loge de la petite tout à l'heure.

La comparaison s'était imposée à moi aussitôt, comme dans toutes les circonstances où j'ai côtoyé ce que l'argot actuel appelle la Haute. L'actrice et la femme du monde avaient exactement le même mauvais ton. Seulement, ce mauvais ton du délicat Burne Jones trahissait un fond d'âme passionnée, une extrordinaire facilité d'entrainement, au lieu que chez Mme Bonnivet c'était bien l'intolérable et fantasque caprice de l'enfant gâtée, — mais très fine, car aucune nuance ne lui échappait, pas même l'antipathie d'un indifférent comme moi ni la mauvaise humeur de son mari déguisée sous ce rire à la Tournade :

— Mon cher Senneterre, avait dit simplement Bonnivet, nous sommes servis. Mais un vieux mari et un vieil ami sont des parapluies sur lesquels il a tant plu!...

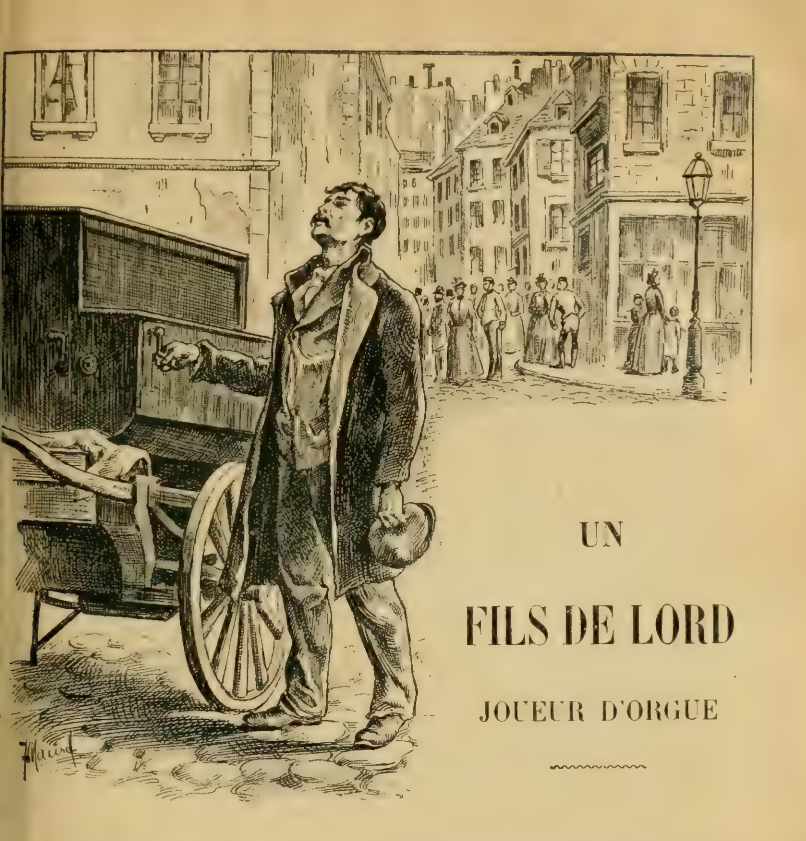
Il y avait, dans ces quelques mots, un singulier mélange d'ironie à l'égard des deux artistes, très nouveaux venus dans leur monde, avec qui causait la jeune femme, et une sourde irritation qui lui procura sans doute à elle ce petit frisson de crainte qu'elle aimait à ressentir.

Elle eut pour l'époux si gaminement bravé, une œillade de coquetterie presque tendre, et une œillade aussi pour moi indigne, plus excitante que provoquante. J'avais l'heur d'irriter sa curiosité parce qu'elle me sentait réfractaire à sa séduction.

Et voici que, changeant de propos et presque d'accent, avec une soudaineté prodigieuse, elle me posa le plus simplement du monde une question sur l'école de peinture à laquelle j'appartenais. Ce lui fut un point de départ pour m'entretenir de mon art, sans grande instruction, mais, chose étrange, avec autant d'intelligence et de bon sens qu'elle avait montré de gouaillerie blagueuse. Elle parla du danger qu'il y a pour nous autres à beaucoup aller dans le monde, et elle en parla comme je pense, avec une vision parfaitement juste des défauts de vanité et de charlatanisme qu'entraîne la fréquentation des oisifs.

(A suivre.) Paul BOURGET.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.



UN
FILS DE LORD
JOUEUR D'ORGUE

Dans la brumeuse et froide Albion les occasions de s'égayer sont : rares — surtout depuis la fuite de Jack l'éventreur — que le ublic anglais épluche avec une scrupuleuse attention l'*up to date*, -rubrique qui répond un peu à notre « au jour le jour » et qui est, ›lon les circonstances, farcie de récits amusants ou scandaleux, — our y trouver l'aliment spirituel qui déridera son front figé dans ne grimace.

La littérature chère à Madame Gibou, c'est-à-dire le fait divers ue le penny-a-liner (nom du petit reporter anglais) apporte ıotidiennement et qui est à proprement parler le martyrologe des ıevaux, des chiens et des chats frappés par la destinée, n'a aucun ıccès de l'autre côté de la Manche.

Pour attirer l'attention du public anglais, il faut une aventure ıns laquelle les *dramatis personœ* appartiennent à la haute société. 'est ce qui explique le succès croissant qu'obtient le procès oulett.

Le procès Poulett, c'est " l'affaire " anglaise avec toutes ses horreurs et ses syndicats...

A Londres on est poulettiste ou antipoulettiste comme en France on est pour la revision ou contre la revision.

Mais qu'est-ce donc que l'affaire Poulett?

— Voilà :

Au mois de janvier dernier mourait dignement en son splendide hôtel de Queen's Gate, à Londres, le comte Poulett, pair d'Angleterre.

Bien que la fin du noble comte ait été des plus édifiantes, elle n'efface pas le souvenir des frasques reprochées au défunt lorsqu'il n'était alors qu'un petit Poulett.

Les goûts de Poulett jeune s'étaient portés, par atavisme peut-être, vers le mariage intensif; il ne pouvait traverser un continent, une contrée, une île, sans convoler en justes noces. C'était de la matrimonomanie suraiguë.

En veut-on avoir un exemple :

Poulett revenait des Indes, où il s'était sans doute marié plusieurs fois, lorsque, en vue des côtes déchiquetées de la vieille Angleterre, une crise de l'affection dont il souffrait le prit subitement.

— Je parie, dit-il à un ami qui se trouvait avec lui sur le steamer, je parie que j'épouse la première jeune fille que je rencontrerai à terre.

— Je parie 50 guinées, repartit flegmatiquement l'ami, que tu ne l'épouses pas.

Immédiatement un betting en règle est installé, et les passagers pontent ferme, sur Poulett ou sur son ami, tandis que le bateau entre en rade.

Le bâtiment accoste. Go ahead! Poulett saute à terre, voit devant lui la fille du pilote, lui offre sa main, son titre et sa fortune.

Une Française aurait cru à une plaisanterie de mauvais goût, mais la jeune Anglaise prit la chose au sérieux, l'offre était séduisante; elle accepta simplement.

Dire que la Pouletterie, c'est-à-dire la famille Poulett, fut dans la joie en apprenant le nouvel avatar *du sixième du nom*, serait peut-être exagéré; mais le comte avait parié, il avait tenu, c'était œuvre de gentleman, et personne n'osa souffler mot.

De cette union naquit un fils, et ce fils est le héros du procès sensationnel qui va se dérouler sur le Ban de la Reine.

Le comte Poulett, au fond, *ab imo pectore*, comme dit la tranch

ose du Larousse, n'était pas plus enchanté que ça de l'alliance u'il avait contractée. Il en fit montre même en refusant de reconaître l'enfant qui n'en pouvait mais, la pauvre chère chose poor little thing ». Il consentit cependant pour qu'une Poulett 'eût pas à tendre la main aux passants, à payer une petite penion à la mère, pension qui dura jusqu'à la mort de l'épousée d'un our.

La jeune femme, brave comme une fille des côtes, éleva crânenent son petit Poulett, le petit renié, comme on l'appelait méchamnent dans le pays.

Elle l'éleva dans l'idée qu'il succéderait un jour à son père, et u'il coifferait la couronne comtale des Poulett.

L'usage veut dans la famille Poulett, que le fils aîné prenne le tre de vicomte Hinton. Le petit-fils du pilote qui exerça toutes s professions depuis celle de newsboys (gamin qui vend des urnaux dans les rues de Londres) jusqu'à celle plus lucrative, t surtout plus harmonieuse de joueur d'orgue, n'y manqua pas.

C'est donc un joueur d'orgue, qui moud à la journée *Home weet home !* ou *The girl I left behind me*, qui réclame aujour'hui devant les tribunaux de la reine, la succession du comte 'oulett.

Ce noble virtuose du pavé n'a pas surgi, tout à coup, comme un iable, d'un orgue, pour affirmer ses droits ; il y a beaux jours que s cockneys de Londres connaissent l'instrument armorié du oble musicien, ainsi d'ailleurs que la pancarte qu'il y avait fixée t dont voici la traduction :

« Je suis le vicomte Hinton, fils aîné du comte Poulett. J'ai dopté cette façon de gagner ma vie parce que mon père refuse de n'assister, quoique je n'aie rien à me reprocher. »

Si la folie matrimoniale du feu comte Poulett s'était arrêtée à ette fantaisie, le vicomte Hinton serait déjà en possession de héritage de son père ; mais le comte, après avoir abandonné la lle du pilote, s'est remarié une deuxième, puis une troisième fois.

De ce troisième mariage — le dernier de la série, je crois, — est é un fils que son père a reconnu et qui, par conséquent, est aussi n vicomte Hinton.

Il y a donc aujourd'hui deux vicomtes Hinton. Lequel va reueillir la succession ?

Voilà toute la question dans son intérêt palpitant.

Fashoda est oublié. La valse des Os du Madhi dans les flots

bleus du Nil n'est plus qu'à l'état de souvenir vague : tout est aux Poulett. Et d'Albert's Gate aux chantiers du Est-end, de Trafalgar Square aux hauteurs de Ludgate Hill, on ne parle que des Poulett et du procès monstre qui va mettre aux prises la bande farouche et vorace des sollicitors.

Les journaux de la cité tirent des extras où se trouvent religieusement consignées les dernières déclarations des deux Poulett leurs faits et gestes, et des tuyaux « tips » sur l'issue probable de l'action judiciaire.

Toute la froideur anglaise, soutenue par une température inférieure à 8° centigrades, s'est fondue dans le rayonnement de cette affaire sensationnelle.



Le comte Poulett, pair d'Angleterre.

Albion est divisée en deux camps aussi acharnés que les Capulet et les Montaigu : les poulettards et les antipoulettards.

Il faut être avec le joueur d'orgue, ou avec l'éphèbe issu du troisième mariage.

Dans les restaurants du Strand les garçons ont pris fait et cause pour le petit-fils du pilote, et malheur au *customer* ou client qui médirait de la musique moulue il s'exposerait à manger du roastbeef à la française.

Déjà des syndicats ont été constitués de part et d'autre ; mais à l'encontre de ce qui se passe en France, à Londres, on tire vanité d'être syndicataire de l'un ou l'autre parti.

Le *Poulett case*, prétend-on, va même servir de thème à une pièce qui se jouera au théâtre de Drury-Lane. Le soir de la première, les poulettards et les antipoulettards viendront en masse.

Comme au delà de la Manche, le commerce ne perd jamais ses droits, un industriel de Birmingham a fait manufacturer un petit orgue qu'on peut porter en épingle de cravate ou en breloque. Ceux qui tiennent pour le vicomte Hinton n° 1 porteront ce « trinket » comme signe de ralliement.

Le musée Tussaud, la chose a été contée par un de nos confrères

et comme je ne l'ai pas vue encore, je lui laisse toute la responsabilité de l'affirmation, le musée Tussaud, dis-je, cette consécration des gloires anglaises, a admis dans la galerie des célébrités le vicomte Hinton n° 1 avec son orgue. Il fait face, paraît-il, à lord Rosebery et tourne le dos à Gounod, ce qui donne à penser que la musique du maître n'a pour lui aucun attrait.

Les partisans du vicomte Hinton n° 2 s'élèvent amèrement contre cette publicité qui aura peut-être une influence sur les juges, en admettant un seul instant qu'un juge anglais puisse se laisser influencer.

Quoi qu'il en advienne, en France nous devons nous réjouir de voir l'Angleterre en proie à des dissensions intestines qui ont une si grave origine. Pendant que poulettards et antipoulettards déchirent le sein de leur mère, nous, les Gaulois, recueillons-nous.

*
* *



L'honorable Guillaume Poulett, âgé de 9 ans.

Un mot à propos des excentricités anglaises dont l'affaire du joueur d'orgue n'est qu'un amusant échantillon. En Angleterre, tout est lugubre: le ciel, veuf de soleil, les maisons étroites et noires, l'eau bourbeuse, aux flots lents et silencieux, la végétation humide et d'un vert rhumatismal, les gens, les arts, les lettres, le théâtre, jusqu'aux animaux domestiques qui promènent leur regard incertain sur la brume ambiante...

Or, pour lutter victorieusement contre le spleen envahissant qui est la résultante de toutes ces tristesses, John Bull a besoin de cerner les ridicules, les travers, dont les contours à peine devinés nous suffisent.

C'est pourquoi leurs farces sont macabres, leurs histoires invraisemblables, et leurs usages quelquefois incompréhensibles pour nous, habitants des contrées souriantes et ensoleillées...

Jean Carmant.

LE VASE BRISÉ

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

SULLY-PRUDHOMME.

LA DUCHESSE BLEUE [1]

(Suite.)

C'était à croire qu'une autre personne avait remplacé la première, mais les deux se ressemblaient sur un point : c'était encore un effet à produire au nouveau venu. Seulement elle avait deviné cette fois les paroles précises qu'il fallait prononcer. Les coquettes froides ont parfois de ces intuitions qui simulent l'intelligence au regard de leurs adorateurs. J'étais trop prévenu déjà pour être la dupe de cette manœuvre et ne pas en discerner l'artifice. Comment ne pas en admirer la souplesse?

— N'est-ce pas qu'elle a de la saveur, ma petite Bonnivette? fit Jacques Molan lorsque nous eûmes pris congé, elle est fine et elle comprend tout avant qu'on ait parlé... Mais pourquoi ne t'a-t-elle pas invité à souper? Car elle s'est mise en frais pour toi... Tu aurais pu voir ça à la mauvaise humeur de Senneterre. A peine s'il t'a rendu ton salut. Le gibier qu'il n'a pas rapporté ne lui convient pas, — ni celui qu'il a rapporté d'ailleurs... Oui, continua-t-il avec le ton d'un homme qui soutient une partie très serrée et que surveille les moindres détails du jeu de son adversaire, pourquoi ne t'a-t-elle pas invité à souper?

— Et pourquoi m'aurait-elle invité, répondis-je.

— Pour te faire causer sur Camille et moi, donc, fit-il. C'était indiqué.

— Après l'éloge que je lui ai servi de la petite Favier, répliquai-je, elle n'avait pas grand'chose à me demander. Cet éloge ne lui a pas plu. C'est un excellent signe pour toi, et une raison suffisante de n'avoir pas tenu à le réentendre.

— Possible, dit-il. Et le mari, comment le trouves-tu?

— Faible de s'être laissé parler comme cela, ce qui m'a étonné

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

d'ailleurs, avec sa carrure. Il a bien répondu un essai de mot, avec un mauvais regard... Mais faible, je te répète, très faible...

— Ah! reprit Jacques, ce sont d'étranges rapports, plus étranges que tu ne les imaginerais jamais... Bonnivet, vois-tu, c'est un mari parisien, comme il y en a beaucoup, qui, par lui-même, ne serait d'aucun grand *club*, d'aucun salon, et qui doit toute sa situation de monde aux coquetteries de sa femme. Les maris de cette espèce n'ont pas toujours prémédité cet *alphonsisme* d'un nouveau genre. Mais ils en profitent, et ils se divisent en trois groupes : les nigauds, qui sont persuadés que ces coquetteries demeurent innocentes contre l'évidence, les philosophes qui sont bien décidés à ne jamais vérifier jusqu'où vont ces coquetteries, et les jaloux qui veulent bien profiter de ces coquetteries pour avoir un salon rempli, des dîners élégants. Avec cela ils ont la sueur froide à la seule idée que leur femme prendrait un amant. C'est le cas de Bonnivet... Tous les flirts de la reine Anne, il les accepte. Il leur fait même bonne mine. Tu as vu comme il m'a serré la main? Il assiste, silencieux comme le plus complaisant des hommes, aux petits manèges de sa moitié... Hé bien! j'ai la conviction que s'il soupçonnait cette femme de la moindre familiarité physique par delà cette familiarité morale, il la tuerait, là, sur place, comme un simple lapin... Elle le sait, et elle en a peur, et c'est pour cela qu'elle le préfère au fond à nous tous et qu'à mon humble avis elle ne l'a sans doute pas trompé encore. Tout arrive, même le bien! Pourtant elle aime à le braver dans ses moments de nerfs. Elle en avait un tout à l'heure. Camille avait été trop jolie. Entre nous, c'est la vraie raison du souper : elle n'a pas voulu que la petite Duchesse Bleue fût à ton serviteur ce soir. Et j'y pense : voilà aussi pourquoi elle ne t'a pas invité. Elle a espéré que tu profiterais de mon absence. C'est de la bonne comédie. Molière, où sont tes pinceaux?...

— Mais, lui dis-je, en rêvant à celui des deux personnages à demi-muets dont il venait de me tracer ce portrait plutôt tragique, si telle est ton opinion sur M. Bonnivet, tu ne dois pas être très rassuré pour le jour où tu serais l'amant de sa femme.

— Moi? répondit il en haussant les épaules, mon cher, j'ai fait le calcul... Prendre pour maîtresse une femme quelconque, tu entends, quelconque, c'est toujours courir le même nombre de chances de se rencontrer face à face avec quelqu'un qui tue... Hé! oui. Réfléchis. Si cette femme est galante, elle a eu des amants

qu'elle te sacrifie. Donc... Si elle ne l'est pas, c'est celui qu'elle aura éconduit qui voudra se venger. Donc... C'est à peu près comme de monter en voiture et en chemin de fer, ou comme de boire un de ces verres d'eau fraîche que les chimistes déclarent des bouillons de microbes. Je brave les chevaux emballés, les déraillements, les fièvres typhoïdes et les jaloux, parce que j'aime à aller vite, à me rafraîchir et à m'amuser.... Et puis, Mme de Bonnivet connaît son tyran, son Henri, — il s'appelle Henri-Amédée-Placide, des noms bien idylliques cependant! — Elle sait ce dont il est capable. Elle s'amuse à l'exciter, savamment, juste de quoi se procurer ce petit frisson de demi-danger. Quand elle voudra sauter le pas, elle s'y prendra comme une toquée raisonnable — qu'elle est. Les maris ombrageux ressemblent aux bêtes vicieuses. Ce sont celles que l'on monte le plus sûrement quand on les a bien étudiées et que l'on connaît leur tic... Et maintenant as-tu un crayon? — Bon. — Je griffonnerai sur une carte dans la loge. En attendant, laisse-moi arranger avec l'ouvreuse l'affaire du billet à me remettre... »



« C'est vrai, me demanda-t-elle, Fomberteau se bat? »

Nous étions à la porte de notre baignoire. Il s'arrêta, ainsi qu'il

venait de le dire, pour échanger quelques mots avec la femme préposée à la porte. Je le vis du coin de l'œil, qui remettait à cette complaisante personne, une lettre quelconque qu'il tira de son portefeuille. Il était rendu en ce moment à sa vraie physionomie de bête de proie, féline et souple, et sa réelle élégance de joli garçon en devenait presque répugnante.

— Ça y est, dit-il, et nous allons applaudir notre amie comme si nous n'étions pas, moi l'auteur et toi le camarade de l'auteur. Nous lui devons bien cela... Pauvre petite! Elle va être si désappointée. Tu m'écriras un mot demain, ou tu viendras me voir, pour me renseigner sur sa façon de prendre notre mensonge. Je n'ai pas d'inquiétude sur le résultat. Une femme qui aime ne doute jamais de la vérité. Elle avale l'invraisemblable comme une carpe avale l'hameçon, jusqu'au bout et un mètre de ficelle avec...

— Et si elle devine que je lui mens?... interrompis-je... J'avais sur le cœur le *notre mensonge* qui faisait de moi son complice, et j'étais sur le point de lui refuser mon aide. Mais le lui refuser c'était ne pas revoir Camille le soir même.

— Elle ne devinera pas... répondit-il.

— Enfin, si elle insiste, si elle me demande ma parole d'honneur?

— Tu la lui donneras. Avec les femmes, les faux serments sont permis. Et puis elle ne te la demandera pas... Chut... La voici. N'ayons pas l'air de deux conspirateurs. Dieu! qu'elle est jolie!... Et dire que j'aurais pu!... Si je faisais la farce à l'autre de lui fausser compagnie?... Mais non, il y a une vieille chanson française là-dessus, et délicieuse :

C'est que la femme qu'on adore
N'est pas celle qu'on a déjà,
Mais celle qu'on n'a pas encore
Et qu'on n'aime plus quand on l'a...

Avoue que ces quatre vers renferment plus de vérité que tous les romans d'analyse des coupeurs de cheveux en quatre, tes amis, Claude Larcher et Julien Dorsenne?...

Il me récitait cette stance légère d'une voix chantante, avec des larmes presque au bord des yeux, comme s'il eût senti l'infime mélancolie qu'il y a dans l'inconstance inévitable du cœur, dans le fuite irrésistible des choses. Oh! ces attendrissements de littérature, qui saura jamais s'ils ne sont pas la plus vraie sincérité des

littérateurs ! Camille Favier cependant était rentrée en scène. Elle avait recommencé de jouer avec une grâce heureuse qui se transforma en nervosité, lorsque l'ouvreuse fut venue, selon le programme du complot, apporter dans notre baignoire le faux billet de Fomberteau. L'actrice faillit n'être pas à sa réplique, lorsqu'elle vit Jacques tirer un crayon de sa poche, griffonner sur sa carte un mot qu'il me remit, puis sortir de sa loge. Mais le fourbe avait eu raison. Le trouble profond de la femme ne fit que profiter au jeu de la comédienne. Elle cessa soudain de regarder du côté de la baignoire où son amant n'était plus. Les forces entières de son être parurent concentrées sur son rôle, et, dans la grande scène finale, fort ingénieusement démarquée, de *la Princesse Georges*, elle déploya une puissance de pathétique qui enleva le public dans un délire d'enthousiasme. Alors seulement et comme, rappelée par une salle transportée, elle revenait saluer au bord de la scène, ses yeux se tournèrent vers la loge où j'étais seul. Il y avait, dans ce regard, le joli regret de ne pouvoir offrir ce triomphe à son maître et seigneur. Il y avait un orgueil d'artiste à artiste vis-à-vis de moi. Il y avait surtout une supplication que je ne m'en allasse pas sans avoir causé avec elle, — et, le rideau tombé définitivement, elle s'avança sans souci d'être observée par ses camarades :

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-elle. Où est allé Jacques ?

— Il m'a laissé cette carte pour vous, lui répondis-je évasivement.

— Montez dans ma loge, dit-elle, après avoir regardé les quelques mots écrits au crayon, je veux vous parler. Son impatience était si vive que je la trouvai sur la première marche de l'escalier. Elle me saisit le bras aussitôt avec la main.

— C'est vrai ? me demanda-t-elle à brûle pourpoint, Fomberteau se bat ? Et avec qui ? Et pourquoi ?

— On ne m'a rien dit de plus qu'à vous, répliquai-je, toujours avec le même vague.

— Il savait donc que Jacques était au théâtre ce soir ? Ils avaient donc rendez-vous ensemble ? Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? Il n'ignore pas comme je m'intéresse à ses amis et à celui-là entre tous les autres... C'est un si loyal camarade et qui a si bravement défendu *Adèle* et la *Duchesse*. Vous ne voulez pas que je trouve cela étrange ?...

— Mais Jacques a paru aussi surpris que vous, balbutiai-je.

— Ah ! me dit-elle, en me serrant le bras plus fort, vous êtes encore un honnête homme, vous. Vous ne savez pas bien mentir..

Puis, avec un accent profond : Mais vous ne me vendriez pas non plus votre ami, je le sais aussi, et, après un silence : Vous habitez le même quartier que moi, m'a dit Jacques, — attendez-moi, vous me reconduirez...

Elle avait disparu derrière la porte fermée de sa loge, et je n'avais pas trouvé de mots pour lui répondre, — pas plus à elle que tout à l'heure à Molan. Mon Dieu ! Étais-je assez mécontent de moi-même? Éprouvais-je des sentiments assez contradictoires dans ce couloir de théâtre, rempli maintenant de cette déroute qui achève les représentations? C'est auquel, parmi les artistes, s'empaquettera le plus vite pour aller gagner qui un souper, qui sa famille, qui son amant ou sa maîtresse, qui le sommeil. Ce dernier cas est le plus général. Il faut avoir vingt-trois ans et l'âme romanesquement tourmentée que disaient les yeux de Camille, pour ajouter aux émotions si épuisantes de la scène celles de l'entretien qu'elle se préparait à avoir avec moi... Que je la redoutais cette causerie! Que je regrettais de ne pas l'avoir esquivée par un prétexte quelconque! Comme j'étais sûr que malgré son mot sur mes devoirs d'amitié, cette enfant passionnée essaierait de me faire dire ce que je ne voulais pas, ce que je ne devais pas dire!... Il eût mieux valu peut-être que cette crainte se trouvât vérifiée et que la rouée apparût tout de suite en elle par-dessous l'amoureuse. Pourtant les regretté-je sincèrement, les minutes singulières de cette nuit-là? Regretté-je cette promenade à deux, par ce ciel étoilé et froid de janvier — si inattendue, puisque je ne connaissais pas cette jeune femme, même de nom, à sept heures du soir; — si innocente, presque si niaise, puisque j'étais la diversion improvisée de sa tendresse pour un autre; — si courte, puisque le trajet du Vaudeville à la rue de la Barouillière n'est pas de plus de trois quarts d'heure. — Et ces trois quarts d'heure comptent pour moi parmi les rares qui fassent lumière sur le fond noir et morne de ma vie. Rien que d'en évoquer le charme disparu vaudrait la peine d'avoir commencé le récit de cette longue et monotone souffrance...

Quoique je fusse bien assuré que Camille ne m'avait pas fait rester pour jouer avec moi la scène de la Camargo avec l'abbé dans *les Marrons du feu*, de ce Musset qualifié si lestement de mauvais poète par Molan, mon cœur battait d'un battement plus vif que d'habitude, lorsque la porte de la loge s'ouvrit.

Je la vis reparaître, enveloppée toute entière d'une grande

mante noire achevée en larges collets souples qui lui élargissaient les épaules. Une grosse fraise de soie noire s'épaississait autour de son cou, et sa tête, coiffée d'une capote d'un bleu sombre, émergeait, presque trop petite.

Tout de suite, je vis à ses paupières qu'elle avait pleuré, de même que je sentis combien elle était nerveuse, rien qu'à la manière dont elle dit adieu à l'habilleuse. Puis, comme elle s'appuyait sur mon bras pour descendre l'escalier, je lui demandai, croyant l'égayer par cette bénigne plaisanterie :

— Vous n'avez pas peur de faire causer, en vous en allant ainsi avec un monsieur?...

— Faire causer ? dit-elle en haussant ses fines épaules. Voilà qui m'est égal. Tout le monde au théâtre sait que je suis la maîtresse de Jacques... Je ne m'en cache pas, vous voyez, et, d'ailleurs, lui non plus... Il ne vous l'a pas dit?... Avouez.

— Il m'a dit qu'il vous aimait, répondis-je.

— Non, fit elle avec son joli sourire triste, qui relevait sa fine bouche un peu à droite et creusait une fossette dans sa joue pâle, je le connais trop pour croire cela. Il vous a dit que je l'aimais, et il a eu raison. Tout de même c'est gentil à vous de vouloir que je pense qu'il parle de moi tendrement. Je vous répète d'être bien tranquille. Je n'essaierai pas de vous faire causer... Après tout, cette histoire de Fomberteau n'est pas impossible... C'eût été si simple pourtant de ne pas s'en aller sans m'avoir dit adieu. Je m'étais promis une telle joie de cette reconduite, ce soir...

Nous étions sur le trottoir de la rue de la Chaussée-d'Antin, comme elle prononçait cette phrase, suivie d'un long silence. Les femmes qui aiment ont de ces cruautés inconscientes. Mais comment en vouloir à celle-ci de regretter son amant auprès de moi et de me le dire, quand tout son charme était dans cette spontanéité, cette ingénuité si intactes de sa nature ?

Et puis, je commençais d'être amoureux d'elle, et ce tête à tête, même pour me parler d'un autre, m'enlaçait, m'enivrait de cet enchantement de la présence aimée, qui est à elle seule une volupté. La chaleur de son bras faisait affluer mon sang à mon cœur. De quelle pose discrète ce joli bras s'appuyait sur le mien, pourtant, avec cette réserve si différente de l'abandon de l'amour ! Mais son pas s'était mis instinctivement en harmonie avec mon pas.

Nous marchions d'accord, et cette fusion de nos mouvements, en me faisant sentir le rythme léger de son corps, me révélait aussi

qu'elle était, quoique me connaissant bien peu, en pleine confiance. J'éprouvais une extrême douceur à cette intimité si subite, si complète, si dépourvue de coquetterie. Mon amour-propre n'avait pas plus l'idée de s'en humilier que le sien n'avait eu l'idée de feindre avec moi sur ses relations avec mon camarade.

Par la magie mystérieuse de quelle double vue avait-elle deviné, au premier coup d'œil, que je lui serais, auprès de Molan, précisément l'avocat dont elle avait besoin et aussi qu'elle pouvait sentir, devant moi, en libre sincérité?

Toujours est-il que, dès cette première promenade faite ensemble, d'abord à travers la foule dont s'encombrait le boulevard, puis dans les rues de plus en plus paisibles, jusqu'aux avenues désertes des Invalides et de Montparnasse, notre conversation fut celle de deux êtres profondément, définitivement, absolument sûrs l'un de l'autre.

Je n'essaierai pas d'expliquer cette première étrangeté, — prélude et présage de relations où tout devait être anomalie. Moi qui répugne à recevoir des confidences autant qu'à en faire, j'écoutais cette femme de théâtre avec une passionnée, une insatiable avidité de connaître tout de sa vie. Si singuliers que fussent ses aveux, adressés à un étranger, presque à un inconnu, je ne pensais ni à les mettre en doute ni à les taxer d'impudence ou de cabotinage...

Et voici que le temps recule, et les mois qni nous séparent de cette heure s'abolissent. Le ciel de la nuit d'hiver palpite à nouveau de fourmillantes étoiles.

Nos pas associés, presque conjugués, sonnent sur les trottoirs vides. Sa voix s'élève et s'étouffe tour à tour, avec son timbre si doux. C'est comme une musique que rend son âme en épanchant les paroles où elle s'abandonne. Cette musique, je l'entends encore.

Je retrouve ce trouble, à la fois délicieux et douloureux, dont me remplissait chacun de ses mots : ils me paraissaient si touchants, alors que la chère voix les prononçait, ils me paraissent aujourd'hui si cruellement ironiques. En me les rappelant, je songe à ces jardins de Provence, trop tôt fleuris, trop tôt parés de la frêle grâce des corolles — et puis une nuit de gelée brûle les roses, les anthémis et les mimosas, et les massifs qui déployaient au soleil de janvier la fête de leurs couleurs et de leurs parfums ne montrent plus que des tiges flétries, des bâtons morts à l'extrémité desquels jaunissent et se recroquevillent des pétales brûlés et des feuilles sèches. Dieu! Que la vie, la cruelle vie a tôt glacé de même les

fraîches et douces fleurs du sentiment qui s'ouvraient dans ce cœur jeune, et comme mon cœur à moi défaille, lorsque je me rappelle et ses yeux, et ses gestes, et son sourire, et le joli hochement de tête qu'elle avait pour me dire :

— Oui, quand je peux rentrer avec lui de cette façon, le soir, il sait que je suis si heureuse... Et il sait aussi ce que cela me coûte de me procurer cette liberté... D'habitude, maman vient me prendre... Pauvre maman ! Si elle soupçonnait tout !... Jacques n'ignore pas comme il m'est pénible de mentir pour les petites choses, plus peut-être que de mentir pour les grandes. La mesquinerie de certaines ruses vous fait mieux sentir combien c'est vilain et misérable de tromper. Il faut que je raconte que ma cousine vient me chercher et que j'avertisse cette cousine aussi... Non. Je n'étais pas née pour ces roueries... J'aime à dire ce que je pense, moi, et ce que je sens. Et d'abord je ne rougis pas de ma vie. Sans Jacques, j'aurais déjà tout raconté à ma mère.

— Et elle ne soupçonne vraiment rien ? lui demandai-je.

— Non, dit-elle avec une amertume profonde, elle croit en moi. Je suis la revanche de sa vie, voyez-vous. Nous n'avons pas été toujours comme nous sommes. J'ai le souvenir d'un temps où, petite fille, nous avions un hôtel, des voitures, des chevaux. Mon père était dans les affaires, un des grands coulissiers de Paris. Vous savez mieux que moi ce que c'est : un coup de Bourse malheureux, et ces fortunes-là s'effondrent... Ce n'est pas son nom que je porte, c'est celui de ma mère quand elle était jeune fille...

— Mais Jacques ne m'a rien raconté de tout cela, dis-je avec un étonnement qui la fit hausser de nouveau ses minces épaules. Quelle désillusion déjà dans ce gentil et triste geste qui disait qu'elle jugeait clairement celui qu'elle continuait de tant aimer !

— Cette histoire ne l'a sans doute pas assez intéressé pour qu'il s'en souvienne. Elle est si banale, y compris la mort de ce malheureux homme qui s'est tué de désespoir. Ce qui l'est tout de même un peu moins, c'est que maman a sacrifié sa fortune pour que l'honneur de mon père fût sauf. Il est vrai que c'était une fortune qu'il lui avait reconnue par contrat et qui venait de lui. C'est égal. Il n'y a pas beaucoup de femmes, dans ce monde riche que Jacques aime tant, qui feraient cela, pas vrai ? Tout a été payé, et nous sommes restées avec sept mille francs de rente dont nous vivions encore l'an dernier, avant que je n'entrasse au Vaudeville...

— Et comment vous est venue l'idée du théâtre dans un pareil milieu ? lui demandai-je.

— C'est une confession que vous voulez, dit-elle, vous l'aurez. Sait-on jamais pourquoi l'existence tourne comme ceci ou comme cela ? On ne sortirait pas dans la rue si l'on pensait à tous les événements que peut produire une rencontre... Et elle souriait en disant cette phrase qui éveillait en moi un trop vivant écho. N'était-ce pas une de ces rencontres de hasard qui venait de me la faire connaître, pour le bouleversement de ma paix intérieure, je le pressentais trop ? Et elle continuait :

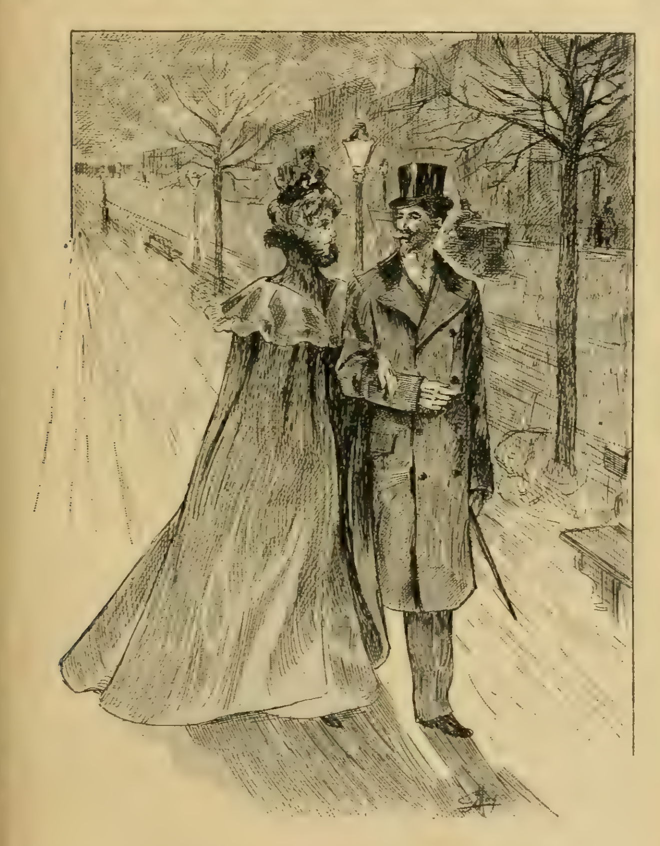
— Si je crois à quelque chose, voyez-vous, c'est à la destinée. — Parmi les quelques personnes que nous continuions à voir, se trouvait un ancien ami de mon père, grand amateur de théâtre. Il est mort depuis. Il m'entendit, un jour que je ne le savais pas là, réciter un morceau de poésie que j'avais appris par cœur, pour moi seule. C'étaient les vers de l'*Expiation :*

« Je la vis reparaître enveloppée d'une grande mante noire. »

Waterloo! Waterloo! Waterloo! Morne plaine...

Tenez, la voilà bien, la destinée. Notre vieil ami m'avait parlé de sa mémoire qui baissait. Il m'avait conseillé de travailler la mienne. Ce petit hasard aura aiguillé toute ma vie.... Il trouva que j'avais déclamé avec justesse ces quelques vers. Comme par jeu, il me donna un autre morceau à apprendre. J'avais quinze ans et il me traitait comme il eût traité une grande gamine de nièce, sans plus de façons... S'il vivait encore, serait-il heureux ou mal-

heureux de ses conseils ? Que je me suis demandé cela souvent!... Enfin !... A la suite de cette seconde expérience, il eut une longue conversation avec maman... Nous étions pauvres. Nous pouvions le devenir davantage. Nous n'avions rien à espérer de notre famille, qui a été si dure pour mon pauvre père... Un talent, c'est un gagne-



Nos pas associés sonnent sur les trottoirs vides.

pain, et, aujourd'hui, le théâtre, c'est une carrière comme la peinture, comme la littérature... Les temps de préjugés sont passés... — Vous entendez ces raisonnements de vieux garçon parisien ? Vous entendez d'ici les objections de maman ? Elles ne tinrent pas contre l'autorité que notre ami avait prise chez nous en nous demeurant fidèle. On nous a tant abandonnées, — peut-être

un peu par notre faute ? Maman a été si fière. Ce qui acheva de la décider, ce fut la joie que je montrai quand on me consulta. Voilà comment je suis entrée d'abord chez un professeur, puis au Conservatoire, d'où je sortais, il y a trois ans tantôt, avec les deux premiers prix... Un stage à l'Odéon, puis le Vaudeville tout de suite... Et vous en savez autant que moi sur Camille Favier...

— Sur Mlle Favier, rectifiai-je, mais pas sur Camille.

— Ah ! Camille ! répondit-elle en quittant mon bras, comme si au moment de m'en dire plus long, trop long, sur son être intime un irrésistible instinct de reprise la faisait se reculer. Camille est une personne qui n'a jamais eu beaucoup de bon sens, et elle en a moins encore aujourd'hui qu'autrefois, ajouta-t-elle avec ce hochement de tête, mutin et mélancolique à la fois, que je lui ai toujours vu, dans les heures émues. C'est sans doute que je ressemble à mon cher papa, qui, lui, n'avait pas de bon sens du tout, m'a-t-on raconté, car il avait épousé ma mère par amour, et c'est bien ce que ses frères et sœurs, cousins et cousines ne nous ont jamais pardonné... Pauvre père et pauvre Camille !... Mais vous le voyez bien, et cette fois elle sourit, que je n'en ai pas du tout de bon sens, puisque je vous raconte de pareilles choses après deux heures de connaissance... Et pourtant, j'ai une théorie, voyez-vous. L'amitié, c'est comme l'amour : ça y est ou ça n'y est pas, et du premier coup...

— Et, de ma part, vous avez deviné que ça y est ? lui dis-je.

— Oui, fit-elle avec une simplicité presque grave, en me reprenant le bras, qu'elle serra contre le sien, et elle continua : Vous voudriez m'interroger sur mon sentiment pour Jacques ? Je l'ai bien deviné, allez, et vous n'osez pas. Et moi, de mon côté, je voudrais vous l'expliquer et je ne saurais pas. Puisque j'ai commencé à tout vous dire, j'essaierai. Il me semble que vous me jugerez moins mal après, et j'ai besoin que vous ne me jugiez pas mal. Il faut reprendre les choses par le commencement... Je vous ai dit pourquoi et comment j'étais entrée au Conservatoire... C'est un curieux endroit, allez, et pas bien connu, où il y a de tout, du très bon et du très mauvais, de la corruption et de la naïveté, de l'intrigue et de la jeunesse, de la vanité exaspérée et de la folie d'art. Durant les années que j'y ai passées, ce fut mon roman à moi cette folie d'art. Oui, j'ai eu la frénésie, la fièvre d'être un jour une grande artiste... Et j'ai travaillé !... Ce que j'ai travaillé !... Et puis, comme on n'a pas dix-huit ans impunément pour rêvasser

ni des oreilles pour entendre, ni des yeux pour regarder, le jour où je suis sortie de là, vous comprenez que si j'étais sage, ce n'était pas de la sagesse d'une ignorante... J'avais vu, je crois, autant de vilaines histoires que j'en verrai dans ma vie. On ne me fera pas la cour plus brutalement que n'avaient essayé certains camarades, ni plus hypocritement que certains professeurs. Je ne recevrai pas de conseils plus dépravés que ne m'en ont donné certaines de mes amies d'alors, ni des confidences plus désenchantantes... Mais le milieu, sur moi, n'a jamais eu beaucoup d'influence. Ce que l'on me dit entre par une oreille et sort par l'autre. Ce que j'écoute, c'est ce que me chuchote la petite voix intérieure, celle qui me parle quand je suis seule. C'est la petite voix intérieure qui m'avait murmuré : — comme c'est beau ! — quand je lisais à quinze ans les fameux vers : — *Waterloo ! Waterloo !...* — alors que ma pauvre maman s'extasiait, elle, sur de mauvais bouquins du cabine de lecture de la place Saint-Sulpice. C'est la petite voix qui m'avait soufflé de répondre : oui, tout de suite, quand notre vieil ami m'avait parlé de théâtre. C'est la petite voix qui me défendit de succomber aux tentations dont j'étais entourée alors... Ne vous imaginez pas que ce fussent des conseils bien raisonnables, ces conseils de la petite voix. Pensez, quel métier pour une fille de l'âge que j'étais alors : répéter sans cesse des paroles d'amour, donner à sa voix des accents d'amour, à son visage, à ses gestes des expressions d'amour ! On finit, à ce jeu, par gagner la fièvre des rôles que l'on s'assimile. On veut les avoir éprouvés pour son propre compte, ces sentiments dont on a tant essayé la copie... Enfin, je ne peux pas bien vous expliquer cela, c'est sans doute parce que j'étais née pour le théâtre, mais je ne peux pas jouer un personnage, sans le devenir ou presque, et, quand on sort de dire pour le compte d'une autre :

Écoutez Bajazet, je sens que je vous aime !...

si vous saviez comme on a quelquefois envie de dire la même douce phrase caressante pour son propre compte ?

— Hélas ! lui répondis-je, comme elle se taisait de nouveau, c'est notre histoire à tous que vous me racontez là... On a lu dans les livres que cela faisait si mal de sentir, et l'on n'a de cesse que l'on ne se soit donné à soi-même ce mal que ces livres dépeignaient comme si douloureux... Il y a une contagion dans les douleurs des poètes. On les imite malgré soi, et l'on est sincère dans cette imita-

tion. Ce qui prouve une fois de plus que le cœur est une machine bien compliquée...

— Plus compliquée encore que vous ne le croyez, fit-elle avec un demi-sourire d'intelligence, quand il s'agit d'une fille qui vi comme je vivais... Je vous ai dit que j'avais la folie de mon art Pourquoi avais-je décidé, à part, ma pauvre tête, que cet ar n'était pas compatible avec la tranquillité bourgeoise d'une existence régulière, et que la prosaïque et monotone vertu es l'ennemie du talent ? Je ne saurais pas vous l'expliquer. Mais c'es ainsi... J'étais convaincue que sans la passion il n'y a pas de grande artiste. Encore maintenant, je ne crois pas que j'aie eu tort.. Tenez, ce soir, j'ai joué ma dernière scène comme jamais je n l'avais jouée. J'avais mal aux nerfs dans tous mes gestes, dan tous mes mots. Et je me donnais par mon rôle. Je me donnais, ah follement !... Pourquoi ? Parce que j'avais vu Jacques s'en aller d votre baignoire et que je ne comprenais pas. Si vous saviez ce qu j'ai souffert d'angoisse en regardant à ce moment-là la loge de cett affreuse Mme de Bonnivet ! Dieu ! que je la hais, cette femme C'est mon mauvais génie et le mauvais génie de Jacques. Vou verrez... Si elle était sortie avant la fin, avec son imbécile d mari, j'aurais pensé qu'elle et Jacques s'en allaient ensemble. J serais tombée là, sur la scène... Pardonnez-moi. Je reviens à mo histoire, puisqu'elle ne vous ennuie pas trop... Tous ces sentiment romanesques indécis, confus, qui remuaient en moi tandis que j piochais ferme mes concours de sortie au Conservatoire, se résu mèrent dans un rêve dont je vous supplie de ne pas trop rire. Oui, toutes ces douleurs et toutes ces joies d'amour, toutes ce émotions qui devaient exalter l'artiste et faire de moi la rivale de Rachel, des Desclée, des Sarah Bernhardt, des Julia Bartet, j souhaitais de les éprouver pour quelqu'un qu'elles exalteraient e m'exaltant, pour un homme de génie que j'inspirerais en m'insp rant, et qui écrirait des pièces sublimes que je jouerais ensuite ave un génie égal au sien... Seigneur! Que c'est difficile de dire c que l'on sent pourtant avec tant de netteté !... Je cherche un no dans l'histoire du théâtre qui vous expliquerait ces chimères mieu que mon pauvre bavardage...

— Vous auriez voulu être la Champmeslé, rencontrer Racin et lui créer *Phèdre* après la lui avoir posée, l'interrompis-je.

— C'est cela, fit-elle vivement. C'est cela... Oui, la Champmes et Racine : ou bien Rachel avec Afred de Musset, la Rachel c

souper, si elle l'avait aimé... Rencontrer un écrivain, un poète, qui eût besoin de sentir pour écrire, le faire sentir, sentir avec lui, incarner les créations de son talent sur la scène, et traverser ainsi le monde à deux, pour aller ensemble à la gloire dans une légende d'amour!... Croyez-vous qu'il en peut tenir du bleu — de quoi faire tous les fonds de ciel de tous vos tableaux — dans la cervelle d'un petit trottin d'apprentie actrice, qui répète son morceau d'examen, au fond d'une vieille rue du faubourg Saint-Germain, à côté de sa vieille mère, en imaginant, pour ses robes, des combinaisons et des arrangements ?... C'est une absurdité, un rêve, une folie, qu'un pareil désir. Pourtant ce rêve, j'ai tant cru l'étreindre, cette folie, j'ai tant cru la réaliser, quand le hasard m'a mise sur le chemin de Jacques. Je la réaliserais, — s'il m'aimait seulement, et, avec un accent profond, elle répéta, elle soupira : s'il m'aimait?

— Mais il vous aime, lui répondis-je. Si vous l'aviez entendu me parler de vous, ce soir...

— N'espérez pas m'abuser, fit-elle sérieusement et tristement, je sais à quoi m'en tenir, allez... Il aime l'amour que j'ai pour lui... Et pour combien de temps ?...

IV

Comme les moindres mots de cette conversation sont demeurés présents et distincts dans ma mémoire, avec leur intonation tour à tour gaie ou triste, sentimentale ou persifleuse, désabusée ou attendrie! Je pourrais continuer d'en noter le détail pendant des pages et des pages, sans me lasser. Il me semble, en les transcrivant ici, sur ce froid et muet papier, que le temps recule, et je me retrouve à la minute où cette causerie prit fin — trop tôt pour mon désir — par notre arrivée devant la maison de la rue de la Barouillère. Je me revois, prenant congé de Camille devant la porte massive, que le cordon d'un concierge endormi avait tardé à faire tourner sur ses gonds, malgré un carillonnage répété. Je crois entendre ce tintement de la sonnette, comme je crois sentir la chaleur de sa petite main fiévreuse dans les miennes, tandis que je lui disais adieu, et elle m'apparaît, à la lueur du clair de la lune, comme un adorable fantôme à jamais évanoui : elle cligne ses yeux fins que le sommeil va fermer, elle incline sa tête avec

un sourire, elle met son doigt sur sa bouche avec un geste de malice, pour me recommander la discrétion sur les confidences qu'elle m'a faites. La petite tête, les hauts collets et la longue mante s'engouffrent dans l'ombre de l'allée. Le battant de la porte retombe avec un bruit sec. Malgré moi, j'écoute un instant encore. J'entends une main tâtonner, la sienne, et prendre un objet de métal, — le bougeoir qui doit l'attendre chaque soir. — Une allumette craque; un pas se hâte, son pas; une autre porte se referme, celle de l'escalier intérieur... Puis rien, et je reprends moi-même le chemin de ma maison, sous le même radieux et pâle clair de lune, par les trottoirs déserts de ce coin du faubourg Saint-Germain, rempli, à cette heure, d'un peuple de chats furtifs et de chiens errants. Des sergents de ville en train de faire leur ronde, un fiacre attardé qui rejoint Grenelle, un groupe de rapins qui reviennent de quelque brasserie du boulevard Saint-Michel, — voilà tout ce qui atteste la persistance de la vie parmi les grands hôtels endormis et les couvents éteints, les petites maisons bourgeoises éclairées d'un dernier bec de gaz et les hôpitaux sinistrement noirs. C'est vraiment une des provinces de Paris que ce quartier, si voisin pourtant des populeux boulevards, — comme l'existence paisible de Camille auprès de sa mère était voisine de l'existence passionnée de la petite Favier du Vaudeville. Nous n'avions mis que trois quarts d'heure à revenir du théâtre, de ce pas inégal dont le rythme s'accommode aux lenteurs tour à tour et aux hâtes des confidences. Je ne mis pas moins de temps, l'horloge de l'église Saint-François-Xavier me le révéla par sa sonnerie, à gagner le petit hôtel du boulevard des Invalides où j'habite, quoique par la rue Rousselet et la rue de Monsieur, il soit lui-même autrement proche. Il est vrai que j'avais erré tout seul indéfiniment dans ce quartier désert, envahi par un trouble sur lequel je ne pouvais guère m'abuser. Cette brûlure soudaine de l'être intime, cette prise et cette reprise interminable des phrases que l'on vient d'entendre, cette obsession à la fois ravie et épouvantée de la pensée occupée comme de force par une créature à laquelle l'on était, la veille encore, le jour même, parfaitement étranger, — qui a commencé d'aimer sans connaître ces prodromes de la grande folie? C'est le frisson qui annonce la funeste fièvre, cette *malaria* de l'âme, plus longue à guérir que l'autre et plus dangereuse. Les médecins cherchent la quinine qui en coupera les accès! Et puis on ne croit pas que la maladie sera si grave. On se persuade que l'on sera plus fort qu'elle, et l'on se tient des

raisonnements comme celui que je me tenais en me réintégrant au gîte, vers les deux heures du matin :

— Une nuit de bon sommeil, et demain, ces folles idées seront passées... D'ailleurs, cette enfant est la maîtresse d'un camarade. Je me connais, la seule pensée de leurs caresses m'empêcherait d'en devenir amoureux, si j'en avais l'envie. Et, cette envie, je ne l'aurai pas. Elle m'a ému, ce soir, dans sa vie réelle, comme elle m'avait ému au théâtre, comme elle m'aurait ému dans un roman !... Pure imagination. Demain, je n'y penserai plus, et si j'y pense encore, je ne la reverrai pas, ni elle, ni Molan. Voilà tout.

Pure imagination ? C'est bientôt dit. Mais n'y a-t-il pas un point profond et trop sensible, par quoi cette imagination touche à notre cœur, est notre cœur même ? Et quand la grâce d'une femme a blessé ce petit point-là, nous trouvons toujours des motifs pour ne pas rester fidèles au prudent programme du non-revoir. Le fait est que je commençai par n'avoir pas cette nuit de bon sommeil que je m'étais promise, et quand je me réveillai de l'inquiet assoupissement venu avec le matin, je pensais à Camille Favier avec autant d'intérêt troublé que la veille. Si j'y pense encore, je ne la reverrai pas, ni elle, ni Molan... Oh ! la sage résolution, et, tout de suite, je trouvai un prétexte pour y manquer. N'avais-je pas promis à Jacques de le renseigner sur la réussite ou l'insuccès de son mensonge ? Ce ne fut pas, toutefois, sans remords que je me mis en route, dès les dix heures, pour accomplir cette étrange mission. J'avais oublié, durant ma soirée de la veille, qu'à dix heures, précisément, j'avais modèle. Une fille, nommée Malvira, venait me poser mon infinissable *Psyché pardonnée*. Quand je la renvoyai, j'entendis la petite voix intérieure dont, la veille, Camille avait joliment parlé, me chuchoter : Lâche ! Lâche ! Et, même sans la petite voix, la seule présence de cette créature ne me démontrait-elle pas l'absurdité de mon sentiment commençant ? Malvina avait, elle aussi, comme Camille, une tête idéale de madone primitive, et c'était la noce faite fille ! Sa bouche au sourire si fin dans le silence ne s'ouvrait que pour débiter de crapuleuses gueulées. Quel conseil de ne jamais croire au charme ensorceleur d'un visage ! Le sort a de ces avertissements que nous repoussons avec la sensation obscure de l'irréparable. Malvina partie, je regardai mon atelier, la toile commencée, ma boîte à couleur, ma palette de travail, — et je sortis, et je sortis, pour-

suivi par le muet reproche de ces choses. Que ne l'ai-je écouté alors !

J'avais heureusement à traverser, pour gagner la rue Delaborde, où Jacques Molan habite, — derrière Saint-Augustin et la caserne de la Pépinière, — un joli quartier de Paris et qui eut tôt fait de me distraire. Je le connais si bien pour en avoir essayé de nombreuses études, quand j'étais préoccupé, comme disent les critiques d'art qui cherchent dans nos toiles une occasion de théories, d'être « moderne ». Cette sottise-là est finie pour moi, grâce à Dieu. Elle m'a profité tout de même, car si je ne crois plus que la peinture doive reproduire des jeux de lumière sans signification, ni des cadres de vie humaine sans valeur essentielle, j'ai gardé de ces études un goût plus vif, un sens plus affiné de certains paysages, ceux de la Seine, par exemple, des Tuileries et de la place de la Concorde. J'en aime surtout la couleur d'avant midi, qui leur donne une fraîcheur tendre, des transparences claires d'aquarelle dans un joli frisson d'éveil actif. Ce matin-là, et les nerfs fouettés par la griserie de la passion naissante, l'eau du fleuve me parut plus fraîche encore ; le ton gris bleu du ciel plus délicat sur les massifs dépouillés ; l'eau des fontaines plus jaillissante, sous la blanche et sonore écume. Mon être surexcité percevait mieux le charme de papillotetement et d'intimité que dégage cet horizon d'arbres grêles, de coquettes maisons et d'eaux vivantes. Involontairement, j'oubliais mon ferme propos de sagesse, et mes remords du travail quitté, pour me figurer le renouveau d'âme que m'eût insufflé une liaison comme celle dont cet assouvi de Jacques Molan faisait si peu de cas. Puis le démon de l'ironie s'emparait de moi, irrésistible :

— Oui, me disais-je, ou à peu près, être aimé d'une femme comme Camille, quel rêve!... Juste assez libre pour donner à son amant de longues heures, celles-ci, par exemple, et pas assez pour absorber tout son temps ; assez artiste pour comprendre les plus délicates nuances d'impression et les plus subtiles; assez naturelle pour s'amuser à ces caprices d'un rien de bohème, si savoureux, quand ils ne sont pas doublés de misère ; assez enthousiaste pour qu'il émane d'elle un constant encouragement au travail, et trop spontanée, trop sincère pour vous pousser jamais à cet esclavage du succès, la fatale influence de tant de maîtresses et d'épouses... Et puis quelle adorable amoureuse ! Était-il d'une rare nuance d'âme le roman qu'elle m'a raconté hier, et différent de celui qui hante la cervelle de ses petites cama-



Mme de Bonnivet avait deviné cette fois les paroles précises qu'il fallait prononcer (P. 327).

rades? Un riche entreteneur et une forte réclame, voilà l'Idéal ordinaire de ces demoiselles... Et il faut que la seule comédienne qui pense autrement tombe du coup sur ce Molan, sur cette froide machine à fructueuse « copie »... Et moi, que me sert-il de la deviner, de l'apprécier ainsi, quand je vais de ce pas faire une démarche qui ne peut que contribuer à les rapprocher l'un de l'autre ?... Quel absurde hasard m'a fait dîner au Cercle, hier soir, et rencontrer Jacques ? Cela devait m'arriver : c'est le symbole de toute notre vie, à lui et à moi... C'est moi qui suis l'amoureux ou tout près de l'être ; il est l'amant. C'est moi qui ai la sensibilité d'un véritable artiste ; il en fait les œuvres et il en a la gloire... En attendant, voici une matinée bien claire que je perdrai, et mon tableau qui n'avance plus... Bah ! Je rentrerai tôt, j'enverrai chercher Malvina. Je travaillerai toute l'après-midi. Je réparerai ce temps perdu. Ma commission à peine faite, je me sauve... Je suis assez curieux, d'ailleurs, de voir comment l'animal est installé... Il doit rouler en ce moment-ci sur quatre-vingts à cent mille francs par an. . Ça le change d'autrefois, de l'époque où il mangeait chez Polydore à quinze sous la portion.

Il y avait des jours et des jours, en effet, que je n'étais allé chez mon ancien camarade. Tandis que l'ascenseur me hissait jusqu'au second étage, où il habite, d'une grande maison neuve à *bow-windows* garnies de verre de couleurs, je me remémorais les divers gîtes où j'ai connu cet écrivain, aussi habile administrateur de sa représentation officielle que de sa fortune et de son talent, et je refaisais en pensée ses rapides étapes sur le grand chemin de la gloire parisienne.

— Ce fut d'abord, au sortir du collège, la petite chambre d'hôtel meublé, rue Monsieur-le-Prince. Un portrait de Baudelaire, par Félicien Rops, et quelques mauvais médaillons de David, en plâtre, patinés à l'huile, constituaient tout l'ameublement personnel de ce réduit. L'ordre méticuleux des livres, des papiers et des plumes sur la table attestait déjà la volonté ferme du travailleur.

Jacques n'avait alors comme ressources qu'une maigre pension de cent cinquante francs par mois, servie par sa seule parente, une vieille grand-mère, qui vivait en province et pour laquelle il se conduisit du moins en petit-fils reconnaissant. Je l'ai vu pleurer de vraies larmes quand elle est morte, — et puis il l'a mise en livre. Chose étrange, c'est le seul de ses ouvrages qui soit franchement

mauvais. Serait-ce que le talent d'écrire se nourrit seulement de la sensibilité imaginative, laquelle, pour se réaliser, a besoin de l'expression au lieu que la sensibilité réelle s'épuise et s'achève par sa réalité même?

Heureusement pour lui, dans ces années de début, il ne peignait que les sentiments qu'il n'avait pas! Son premier volume d'une facture si élégante et si brutale à la fois, fut, chose invraisemble griffonné dans ce logis du quartier Latin. Ce fut ensuite l'entrée dans un journal du boulevard, et aussitôt un changement de domicile montra que l'écrivain entendait bien ne pas végéter dans le même cercle d'étroites habitudes. Il prit un appartement dans un entresol de la rue de Bellechasse, encore sur la rive gauche, mais tout près déjà de la rive droite. Le portrait de Baudelaire y était toujours, pour proclamer la fidélité aux convictions d'art du début, mais encadré de velours et détaché sur des tentures d'andrinople rouge, lesquelles donnaient à ce réduit un air d'asile capitonné. Elles sauvaient le manque de caractère artiste des meubles achetés à tant par mois chez un tapissier complaisant, et tous solides, tous bourgeois, sans aucune autre prétention que la qualité de leur vieux chêne. Le notable commerçant en denrées littéraires que devait être Molan, s'annonçait par cette recherche du fauteuil durable, du bureau bien conditionné que l'on ne devra jamais réparer.

— Ce fut aussi l'époque d'un vaste divan à coussin, — propice aux crises d'analyse, — du cabinet de toilette plus raffiné et de la tenue plus élégante qui décèle « l'homme aimé ». — Les visiteuses voilées que l'on rencontrait parfois dans l'escalier expliquaient la raison de cette métamorphose. Le succès augmentant encore arriva l'époque du petit hôtel de Passy, jugé tout de suite inconfortable.

Jacques n'y était pas demeuré un an et demi, que déjà l'opulente et définitive demeure de « l'homme établi » avait succédé. Je pu m'en convaincre dès l'antichambre où je fus reçu par un petit groom en demi-livrée. Un commissionnaire attendait, que je crus reconnaitre pour l'avoir vu stationner dans mon quartier. Le groom m'introduisit dans un vaste fumoir attenant au très petit cabinet d travail, et qui montrait une vitrine remplie de bibelots, tou authentiques : vieilles laques chinoises, bronzes admirablemen patinés du seizième siècle, boites en verni martin, figurines de Saxe bonbonnières anciennes. Le disparate des objets traduit bie

l'éternel utilitarisme de Molan. Il pioche sa vente possible, en cas de malheur. Quelques tableaux décoraient les murs, tous modernes, de la modernité la plus outrancière et la plus exaspérée. Encore un placement à deux cents pour cent, la peinture d'un contemporain obscur, et demain il sera peut-être Millet ou Corot. C'est un billet à la loterie, ces tableaux, et à si bon marché ! Molan les avait achetés pour quelques louis à de jeunes peintres en détresse, ou reçus en récompense d'un peu de réclame. Et puis, il a toujours eu le secret de se mettre avec l'extrême gauche littéraire et artistique pour se faire pardonner ses succès. Mais il fallait le connaître comme je le connaissais pour déchiffrer la face de ce fumoir bibliothèque, destiné à la montre, aux *interviews*, aux après-déjeuners et après-dîners de l'écrivain à la mode.



« Tandis que je lui disais adieu, elle m'apparut, à la lueur du clair de lune, comme un adorable fantôme. »

Le trait significatif, c'était l'ordre, toujours implacable, surveillé, méticuleux. Tout le révélait, cet ordre, et d'abord le rangement des livres cartonnés sur les rayons, — et quels livres ! Rien que des œuvres de jeunes confrères, de quoi donner à tous ceux d'entre eux qui venaient voir « l'arrivé » la flatteuse sensation d'avoir été reliés, chacun dans une couleur appropriée à son talent, — les

coloristes en vieux rouge, les élégiaques en mauve, les raffinés en papier japonais ! L'éclat battant neuf des menus objets d'argent, destinés à fumer et à prendre du soda et du brandy, à l'anglaise, et admirablement tenus, — la fraîcheur du tapis havane, évidemment enlevé chaque été, — la propreté flamande des vitraux mobiles, des merveilles du plus pur quatorzième, avec de grandes figures sur un fond bleu, réticulé et fleurdelisé, — tout attestait l'œil d'un maître difficile et dont la volonté va du grand au petit détail, sans jamais désarmer.

Les propos que l'écrivain m'avait tenus la veille sur son talent de boursier me revinrent à la mémoire, et je pensai qu'étant donné le positivisme de sa nature, il m'avait dit la vérité. D'ailleurs, il entrait lui-même, manicuré, tubé, rasé, coiffé, sentant bon par tout son corps, l'œil éveillé, la joue fraîche, la lèvre épanouie, vêtu du plus délicieux veston du matin que jamais chemisier de génie ait coupé et soutaché pour un viveur professionnel. Seulement, ce viveur-ci était d'une espèce très particulière, car il tenait à la main une plume d'oie trempée d'encre qu'il me montra en la jetant dans le feu, allumé à tout hasard, et gaiement :

— Je t'ai fait attendre ? demanda-t-il. J'avais ma troisième page à finir... Encore une, d'ici à midi et demi, et j'aurai gagné ma journée. Tous les jours ces quatre pages, qu'il s'agisse d'un roman ou d'une pièce, — voilà ma méthode, et m'indiquant sur un rayon, dans la petite bibliothèque basse, une large rangée de dos de livres moins coquettement reliés que les autres : Et voici le résultat...

— Et tu peux quitter et reprendre ta besogne comme tu veux ? lui demandai-je.

— Comme je veux. Affaire de régime, vois-tu. J'ai réglé mon cerveau comme on règle un compteur à gaz. La comparaison te scandalise ? Tu n'as pas médité comme moi cette profonde parole d'un maître : *La patience est ce qui, chez l'homme, ressemble le plus aux procédés que la nature emploie dans ses créations....* Jamais d'à-coup et une régularité presque automatique, c'est tout le secret du talent... Mais parlons de ton ambassade auprès de Camille, hier au soir... Il y a eu des pleurs et des grincements de dents, n'est-ce pas ?...

— En aucune façon, lui répondis-je, non sans éprouver un plaisir à déconcerter sa fatuité, elle n'a pas voulu m'interroger pour ne pas me faire mentir.

— Oui, dit-il en haussant les épaules, c'est bien son genre.

Toutes les délicatesses, toujours... Nous vivons dans une amusante époque. Tu rencontres chez une femme des sentiments exquis, de la nuance, un cœur délicieusement fin, de la grâce d'esprit? C'est une petite actrice de quatre sous... Une autre a deux cent mille francs de rente, une famille, un nom, de la beauté, une situation de monde, va te promener, c'est une infâme cabotine... Mais si la petite est une romanesque, c'est une romanesque futée. Elle a eu le scrupule de ne pas te faire causer, toi, pour ne pas te demander de trahir un ami. Puis elle s'est adressée au bon endroit pour savoir la vérité. Elle a dépêché à Fomberteau un exprès dès ce matin... »

— Tu ne l'avais donc pas prévenu?... »

— Je comptais passer chez lui en sortant d'ici... Elle a pris les devants, et Fomberteau qui ne savait rien lui a répondu le billet que voici, et il tira de sa poche un papier. Figure-toi la Camille que tu connais en train de lire ce poulet : *Chère amie, la peste soit des mystifications et des mystificateurs, pour employer une tournure chère à votre Molière, puisqu'ils ont donné à la duchesse, et à mon sujet, des diables bleus comme son blason. Je n'ai jamais dû me battre en duel. Votre Jacques n'a jamais dû me servir de témoin. Sauf cela, tout le reste est vrai. Rassurez-vous donc sur lui et sur moi, et comme c'est jour de chronique, pardonnez-moi de ne pas aller vous remercier moi-même de votre gentille inquiétude...* A quoi Camille a, de sa main, ajouté ce *post-scriptum : — Puisque vous m'avez donné hier une explication qui n'était pas la vraie, j'ai droit à une autre, la vraie, et je l'attends...*

— Et à quelle heure as-tu reçu cette lettre? lui demandai-je.

— Il y a quelque vingt-cinq minutes... Le commissionnaire est dans l'antichambre... J'ai voulu t'avoir vu et savoir ce qu'elle t'avait dit. J'aurais dû penser que c'était bien inutile et qu'elle serait avec toi aussi « belle âme » que toi-même... Toujours les sublimes et toujours l'amalgame! Elle n'aura rien perdu pour attendre. Je vais lui répondre et de ma meilleure encre...

— Je serais curieux, interrogeai-je, d'apprendre par quel mensonge nouveau tu te tireras d'affaire...

— Moi? répliqua-t-il en s'asseyant à une petite table, et sa plume commençait à courir sur le papier, par aucun... Je lui dis que je n'ai pas la moindre explication à lui donner et que je ne veux pas qu'elle se permette, une autre fois, des tours comme celui qu'elle m'a joué en s'adressant à Fomberteau.

— Tu ne feras pas cela!... l'interrompis-je vivement. Cette pauvre fille t'aime de tout son cœur. Elle n'a pu supporter le doute. Elle a pensé que tu lui mentais, et elle a voulu savoir la vérité. Voyons, n'est-ce pas naturel?... N'en avait-elle pas le droit, sois juste?... C'est si simple de trouver un autre prétexte... Mais dis-la lui plutôt, cette vérité, puisqu'elle te la demande, cela lui ferait moins de peine...



« Je t'ai fait attendre? demanda-t-il. J'avais une troisième page à finir. »

— Il n'y a qu'une petite objection, répondit Jacques, et, fermant le billet qu'il venait d'écrire, il pressa le bouton de la sonnette électrique pour appeler le gamin en veste bleue à boutons dorés, auquel il remit la lettre, c'est que je serais parfaitement heureux si Camille se brouillait avec moi sur ce petit mot... C'est un autre principe, cela, aussi absolu que celui de la régularité du travail. Quand on doit rompre avec une maîtresse, plus le motif de rupture est insignifiant, plus il est sage... Et mes affaires vont si bien de l'autre côté que je n'ai vraiment plus besoin d'elle pour faire marcher sa rivale...

(*A suivre.*) Paul Bourget.

SON FILS [1]

(*Suite*).

Mlle L'Olive ainée, voyant, en effet, la porte se rouvrir et le jeune homme rentrer silencieusement, l'air abattu, comprit qu'il fallait s'éloigner un instant et laisser les deux pauvres amoureux échanger librement quelques mots avant la crise sans doute prochaine. Elle se tourna vers la princesse, comme pour attendre son bon plaisir, puis vers le fond du magasin, où elle feignit d'avoir à ranger quelque objet; elle parut fureter avec attention sur une table — adorablement maladroite dans ce rôle de distraction complaisante où la poussait une exquise bonté.

— Cernés! dit simplement Fabio en s'approchant de Charlotte.

— Vous n'avez trouvé aucune issue? demanda la jeune fille.

— Aucune. Toutes les portes sont closes, toutes les maisons muettes et sourdes, et l'entrée de la ruelle, là-bas, est barrée par la troupe. C'est à croire que ce quartier a été spécialement visé dans les mesures générales prises contre nous. Écoutez. Charlotte : Que l'on m'arrête, moi, cela n'est rien. Mai j'ai sur moi des papiers d'où dépend le sort de mes amis. C'est un dépôt que l'on m'a confié. Peu m'importe d'aller au Spielberg, pourvu que ces papiers-là soient sauvés. Pouvez-vous les prendre, les cacher?

Charlotte devint encore un peu plus pâle, et la fièvre fit ses yeux plus brillants. Mais elle n'hésita pas.

— Nous ne sommes pas seuls, vous le voyez, dit-elle, en montrant la princesse et Baldi d'un imperceptible mouvement des paupières. Je crains, de plus, que, tout à l'heure, cette maison ne soit fouillée, comme les autres. Mais je vous aime, Fabio, et, si j'ai accepté d'être votre compagne dans la vie, ce n'est pas pour déserter au moment du danger. Jetez ces papiers dans le carton

(1) Voir le numéro de *La Lecture* du 18 mars.

que je vais ouvrir, là, à votre droite, et laissez-moi faire ensuite.

Elle s'approcha de la table voisine, où justement se trouvaient les commandes de la princesse. Elle ouvrit un carton, souleva négligemment un coin d'écharpe et, vite, Fabio glissa entre les dentelles un petit paquet plat et carré, fermé par un cachet de cire.

La princesse écoutait toujours les explications de Baldi. Cependant, ses yeux avaient machinalement suivi le manège des deux jeunes gens. Elle avait été frappée du caractère énergique de la physionomie de Fabio. Elle avait remarqué le trouble profond de Charlotte. Elle venait de surprendre enfin le geste furtif de cette main jetant des papiers dans un carton...

— Tiens! Cela m'a tout l'air d'amoureux qui s'accordent, pensa-t-elle. La tante a oublié ses lunettes, je crois...

Elle se leva gracieusement et interrompit le comte au beau milieu d'une phrase qui allait le ramener, par une transition savante, des mécontents à lui-même et des révoltes des autres à son propre malheur...

— C'est très intéressant, mon ami, lui dit-elle. Mais, vraiment, est-ce que notre bon gouverneur prend encore au sérieux ces conspirationnettes où s'amusent quelques jeunes gens? Mettre en mouvement tant de policiers, de gendarmes et de braves soldats pour surprendre une demi-douzaine de nigauds qui finiraient par se fatiguer tout seuls de leurs inutiles serments, c'est bien de la peine et du temps perdus!

Elle fit un joli mouvement d'épaules, comme pour souligner son dédain, et traversa la boutique pour s'approcher de Charlotte, à qui, sans y entendre malice, elle dit :

— N'est-ce pas, mon enfant, que j'ai raison?

Ce fut Fabio qui répondit. Il voyait avec épouvante la princesse s'approcher de la cachette où il venait de mettre son dépôt. Il fallait la distraire, l'arrêter, donner le temps à Charlotte de faire quelque manœuvre de salut! Et puis le jeune homme était irrité aussi de ce qu'elle venait de dire, cette belle dame coquette et indifférente. Qu'elle eût raillé leurs efforts à lui et à ses amis, ce n'était rien encore. Mais elle avait mis en doute leur sincérité! Il lui adressa résolument la parole au moment où elle arrivait près des cartons et ouvrait celui qui se trouvait le premier sous sa main.

— Madame la princesse Saria est née Italienne, je crois lui

dit-il. Verra-t-elle en souriant des compatriotes payer de leur liberté, de leur vie peut-être, le crime d'avoir voulu redevenir maîtres chez eux?

La princesse rougit, moins encore de colère que d'humiliation. Elle répondit avec hauteur :

— La princesse Pauline Saria voit ce qu'elle veut voir et fait ce qu'elle veut faire!...

Mais, en vérité, elle se sentait, au fond, mécontente d'elle-même. Ce jeune homme avait raison. C'était mal à elle, à elle surtout, de se moquer des gens qui se révoltaient. Elle avait parlé, dans cette boutique et devant des gens qui n'étaient point de sa condition, comme l'eût fait n'importe quelle bavarde impudente de la cour vice-royale. C'était bien la peine d'avoir voulu être une âme indépendante! Elle dit à Charlotte, d'une voix un peu altérée :

— ...Ce sont là mes commandes?

La jeune fille avait profité du court répit que l'intervention de Fabio lui avait laissé pour repousser en arrière des autres, sans le refermer, le carton qui contenait les papiers.

— Oui, Madame la princesse, répondit-elle sans pouvoir, pour la première fois de sa vie peut-être, accompagner cette réponse du sourire professionnel dont chaque commerçante pare d'instinct sa marchandise...

— Baldi, fit la princesse, voyez donc, je vous prie, ce que veulent ces gens qui sont à la porte. Ce bruit finit par devenir fatigant.

Le tumulte, qui s'était calmé, au dehors semblait, en effet, reprendre et se rapprocher.

Baldi, heureux d'être utile encore, alla vers la rue, puis revint lui dire :

— Je suis désolé, princesse, mais nous ne pourrons empêcher les hommes qui sont là de faire leur devoir. Ils ont fouillé une à une les maisons voisines, et il faudra qu'ils examinent aussi celle où nous sommes!

Mlle L'Olive s'avança. Rien dans sa personne, à cette heure, ne rappelait plus la vieille fille coquette et compassée que ses clientes contemplaient chaque jour à son comptoir. Sa figure était pâle mais résolue. Ses lèvres tremblantes n'empêchaient pas que sa parole fût nette, et dans ses yeux passait par moment une lueur de colère.

— Il n'y a ici personne qui n'ait le droit d'y être, fit-elle tout haut. On s'en assurera bien vite.

— Eh bien, qu'ils entrent alors, ces messieurs, dit la princesse en essayant de sourire encore. Nous verrons comment ils s'y prennent pour importuner les gens ! Vous répondez de nous, n'est-ce pas, comte !

— Soyez tranquilles ! fit Baldi avec importance.

Fabio, sur un geste de Charlotte, s'était éloigné vers le fond du magasin, dans l'ombre. La princesse, assise auprès de la table, regardait les gendarmes qui venaient de se ranger de chaque côté de la porte et l'officier qui, portant la main presque jusqu'à la visière de son shako pour esquisser un salut « aux dames », s'avança sous la lumière des lampes.

Il faisait maintenant tout à fait nuit au dehors.

— N'est-il pas entré, tout à l'heure, un homme, demanda-t-il.

— Il est entré plusieurs personnes, commença Baldi...

— C'est moi, interrompit Fabio, se montrant soudain.

Charlotte eut un geste de terreur et de désespoir. Pauline Saria pâlit un peu.

— Qui êtes-vous ? reprit l'officier.

— Fabio Gandoni, bourgeois de Milan, avocat.

L'officier consulta un papier qu'il tenait à la main.

— C'est bien cela ! fit-il tout bas. Signalé comme prenant part à des conciliabules mystérieux. Conspirateur redoutable. Une des têtes du mouvement.

Puis, tout haut, il ajouta :

— Que faites-vous ici ?

— Je passais, répondit Fabio. J'ai vu de loin la bagarre : j'ai voulu l'éviter. Je suis entré chez ces dames, que je connais... oh ! très peu.

Il eut en prononçant ces derniers mots, un regard attendri et douloureux vers Charlotte et sa tante. Il semblait leur demander pardon de ne pas vouloir les compromettre avec lui.

— Vous nous connaissez très bien, Fabio, s'écria Charlotte, et tout le monde vous aime ici, comme un brave cœur que vous êtes !

Le jeune homme eut un flot de sang aux joues. Mlle L'Olive approuva d'un hochement de tête. Quant à la princesse, elle posa doucement la main sur le bras de Charlotte et lui dit à voix basse :

— N'ayez pas de ces bons et jolis mouvements, mon enfant. Moins vous en direz, mieux cela vaudra.

— C'est mon fiancé, Madame, répondit la jeune fille avec une nuance de fierté.

— Eh bien, que voulez-vous que cela fasse à ce gendarme?

Cependant le cri de Charlotte avait, en effet, attiré l'attention de l'officier.

Il se faisait un travail obscur dans sa tête. Il se disait : « Si on connaît ici ce Fabio Gandoni, on y est sans doute au courant de ses projets... Peut-être ai-je quelque chose à faire que mes instructions écrites ne portent pas. » Le résultat de ses réflexions fut qu'il dit à Fabio :

— C'est bien. Attendez celui qui doit vous interroger.

Puis se retournant vers le groupe voisin :

— Quelles sont ces dames ? demanda-t-il.

Baldi s'avança :

— Vous connaissez peut-être de nom Mme la princesse Saria, lieutenant? Quant à ces personnes, ce sont les propriétaires de ce magasin, Mlles L'Olive, de qui je réponds.

La princesse fit des yeux au comte un signe d'approbation.

— C'est à merveille, Monsieur, dit l'officier en saluant... Mais vous-même ?...

Baldi eut un haut-le-corps d'étonnement.

— Ne me reconnaissiez-vous pas? Le comte Cesare Baldi, chambellan honoraire de Son Altesse le vice-roi.

— Excusez-moi, Excellence ! reprit l'autre tout confus. On nous a fait venir en ville ce soir, pour les arrestations. Je suis ici comme un étranger. Je commande d'ordinaire sur la route de Côme...

Décidé à ne plus faire de zèle et à laisser d'autres que lui mener cette affaire, où l'on risquait de se heurter à d'aussi importants personnages, le lieutenant se mit à marcher dans le magasin en examinant d'un air curieux une tête de carton aux pommettes trop roses, au sourire figé, qui paraissait se moquer de lui. Machinalement, il se mit à siffloter un petit air de bravoure, puis il s'arrêta net, en se disant que cela n'était sans doute pas convenable devant une princesse et un chambellan. Il tira sa montre pour se donner une contenance et, sans s'adresser à personne, mais en ayant l'air de parler au sous-officier qui se trouvait près de la porte, il dit :

— Le Galloni ne se presse guère !

— Comment avez-vous dit, Monsieur? s'écria Fabio en faisant

un pas vers lui. Pardonnez-moi, mais j'ai cru entendre que vous parliez d'un certain Galloni...

L'officier condescendit à répondre :

— En effet. C'est lui qui doit vous interroger. C'est à lui, paraît-il, que l'on obéit ce soir.

Le jeune homme, consterné, demeurait immobile, silencieux, horriblement pâle. Galloni ! Tout s'expliquait maintenant. Le misérable les avait trahis. Il s'était d'abord mêlé à leurs groupes de jeunes gens, rapportant les actes cruels et infâmes dont il avait été par hasard le témoin, disant sa colère contre les abus de la force, sa haine instinctive contre l'étranger. Peu à peu, il était entré dans l'intimité de ces généreux mécontents qui cherchaient autour d'eux des appuis et des chefs. Il avait pris part à leurs conciliabules : il avait connu leurs résolutions ; il savait enfin pour quelle œuvre précise ils étaient prêts à tout sacrifier. Heureusement, il ignorait encore le délai des pièces remises à Fabio dans le secret du conseil suprême ! Mais il savait que ces documents visaient la délivrance du jeune duc de Reichstadt, prisonnier de la coalition et de qui la rentrée en France devait être le signal de l'émancipation des peuples opprimés !... Et ce prétendu patriote n'était qu'un traître, un espion ! Il les avait livrés !... Ah ! Fabio se sentait bien perdu, maintenant !... Et surtout il redoutait de voir définitivement ruinée l'entreprise qui avait réuni tant et de si admirables dévouements !

Charlotte, éperdue, le regardait, se disant : « Qu'a-t-il ?... Ce nom paraît l'avoir bouleversé. »

Elle jeta les yeux vers la porte, où un mouvement venait de se produire, et recula épouvantée en murmurant :

— Oh ! l'horrible figure !

Galloni entrait.

V

GALLONI

Horrible ? Non. Mais terrible.

Il était de taille moyenne, maigre et nerveux. Son visage eût paru insignifiant sans la pâleur livide qui lui mettait comme un masque tragique, et si le nez, qui s'abaissait long et plat, jusque sur la lèvre supérieure, n'avait révélé une terrible brutalité d'ins-

tinct et de raisonnement. Ses yeux, en revanche, étaient largement ouverts, mobiles, presque beaux, n'eût été leur expression ordinairement sournoise. Il était tout de noir vêtu et portait une haute cravate qui lui tenait la tête relevée.

— Eh bien, Monsieur le lieutenant, vous avez l'homme ? demanda-t-il en entrant. Ah ! bien, le voici. Sans reproche, tu nous as fait courir, camarade ! Avance à l'ordre

Fabio, sans daigner lui répondre, se tourna vers l'officier :

— Est-ce la mode maintenant, Monsieur, lui dit il, de faire interroger les coupables par leurs complices ?... J'avoue que j'ai souvent médit du gouvernement autrichien, que je hais ; mais cet homme a fait pis que moi : il était des nôtres, et, si nous l'avions écouté, nous aurions pris les armes pour assassiner lâchement vos soldats de garde. Nous étions peut-être des fous, mais lui, c'est un misérable !...

Le lieutenant, visiblement gêné, car au fond il pensait peut-être comme Fabio, se contenta de regarder Galloni, en levant les sourcils d'un air interrogateur.

Pauline se pencha vers Charlotte et lui dit tout bas :

— C'est un brave garçon que votre fiancé, mon enfant !

Galloni, lui, ne se montra nullement démonté par les vains propos de son prisonnier. On lui reprochait d'avoir trahi ? La belle affaire ! N'était-ce pas son métier ?

— Cela prouve, l'ami, que j'ai bien joué mon rôle, voilà tout, dit-il. Vous avez été, comme toujours, des bavards et des niais. D'ailleurs, votre petite affaire paraissait un peu plus sérieusement montée que les autres, j'en conviens ! Seulement, vous n'avez pas su vous garder. Croiriez-vous, lieutenant, que nous étions deux à faire chaque jour notre rapport ? Ah ! cela t'étonne, hein, Fabio ? Tu te demandes qui était l'autre. Cherche, mon bon, cherche !... Ah ! çà, où sont les papiers ?

— Quels papiers ? demanda le lieutenant, que cette dernière question visait.

— Comment ! Vous ne l'avez donc pas fouillé ? Avancez, vous autres !

Deux des agents, entrés à sa suite dans la boutique, vinrent se placer de chaque côté de Fabio et lui saisirent les bras.

— Allons, dis-moi de bonne volonté, maintenant, où sont les lettres que tu portais à Vienne. Cela m'épargnera l'ennui de retourner tes poches, et l'on t'en saura gré. Non ? Tu ne veux pas ?

Fabio le regardait d'un air méprisant et se taisait.

— C'est bon ! reprit Galloni.

Et il se mit à le fouiller. Mais c'était un policier du genre démonstratif et bavard. Il éprouvait, en agissant, le besoin de s'accompagner du bruit de ses paroles. Tels les ouvriers qui ont un cri professionnel, une chanson d'habitude pour aider leurs travaux ; tels les marins, qui scandent leurs mouvements d'ensemble en hissant une barque sur la plage, ou les boulangers, qui doublent, croient-ils, leur effort, par le gémissement mesuré de leur poitrine.

— Figurez-vous que ce n'est pas un homme que j'ai là, disait Galloni à un interlocuteur imaginaire, tout en plongeant sa main dans toutes les poches ouvertes à ses recherches. C'est une mine ! Une mine de documents. Il emportait une liasse de lettres des princes Bonaparte à leur cousin et neveu de là-bas, sans compter d'autres pièces intéressantes que je ne connais pas, malheureusement. Tout cela est destiné à favoriser la fuite de leur « roi de Rome ».

Pauline, lentement, leva les yeux vers Charlotte debout auprès d'elle, puis regarda furtivement les cartons, en murmurant tout bas :

— Ah ! je comprends...

Galloni, cependant, ayant achevé l'inspection des poches, fourrait brutalement son bras jusque sous le gilet et sous la chemise de son prisonnier, palpait les doublures, explorait son dos et ses hanches.

— Que diable en a-t-il fait le bandit ? Cela doit pourtant former un joli paquet ! Voyez donc les chaussures, vous autres.

On étendit Fabio sur une table, on lui retira ses souliers, on vérifia la coiffe de son chapeau.

— Rien encore ! rugit Galloni. Tu sortais cependant de chez toi, quand on t'a suivi, et chez toi je n'ai rien trouvé : j'en viens !... Allons ! il n'y a pas d'hésitation possible : comme on ne jette pas dans la rue des documents semblables, le paquet doit se trouver ici. Attachez-moi les bras de cet homme et videz les cartons.

Baldi fit de louables efforts, à ce moment, pour entraîner la princesse. Mais il eut beau tenter de lui démontrer que sa place n'était pas au milieu d'une telle scène de désordre : elle s'obstinait à lui répondre :

— Non, laissez-moi ! Je veux voir jusqu'où ce a peut aller... Retirez-vous, comte, si vous le jugez bon.

— Je ne vous quitte pas, fit-il vivement.

Les agents, montés sur les tables, commençaient la visite des rayons les plus élevés ; l'un d'eux ouvrait les tiroirs ; un autre, à qui Mlle L'Olive avait dû remettre son trousseau de clefs, inspectait le coffre-fort du comptoir, sous la surveillance du lieutenant le gendarmerie.

— Vous avez interrogé ces personnes ? dit Galloni en s'adressant à ce dernier.

— Oui, répondit l'officier, sous la responsabilité de M. le comte Baldi, qui est là.

— Oh ! je connais... de vue M. le comte, fit Galloni, ainsi que Mme la princesse Saria. Celles-ci sont les lingères, sans doute ?

Il s'approcha des deux femmes et, toujours avec le même affreux sourire, il leur dit :

— J'en suis fâché, Mesdames, mais, puisque votre ami ne veut pas s'exécuter de bonne grâce, il va falloir que j'inspecte vos poches, à vous aussi !

Fabio, attaché à quelques pas de là et gardé à vue, poussa un cri de colère.

— Lâche ! lâche ! ce n'est pas assez d'être un immonde traitre : voilà que tu t'attaques à des femmes sans défense !... Ah ! misérable !

Deux gendarmes qui le tenaient par les épaules avaient peine à l'empêcher de se précipiter.

— N'approchez pas ! fit Charlotte, toute pâle, en reculant devant Galloni.

Et, saisissant une longue paire de ciseaux, elle ajouta :

— Je me serais frappée avant que vous me touchiez !

Mlle L'Olive, elle, au contraire, vint au-devant de l'agent, de son petit pas tranquille, et lui dit, en levant les bras comme pour livrer ses poches :

— Voulez-vous commencer par moi, s'il vous plait Monsieur? Ce sera le bénéfice de mes cheveux blancs.

Ce simple mot, dit avec toute la majesté tranquille de la vieillesse, bouleversa la princesse. Jusqu'alors, elle avait assisté, frémissante parfois, mais toujours maitresse d'elle-même, aux différentes phases de cette visite domiciliaire. Certes, elle avait reconnu tout de suite la générosité d'accent de Fabio et des deux lingères ; elle avait compris toute l'infamie de cet agent qui les avait livrés et

qui les poursuivait; mais, après tout, n'était-ce pas une conspira-tion dont le dernier acte se déroulait lamentablement sous ses yeux? Et pour qui ces conjurés s'étaient-ils sottement fait prendre? Pour quelle cause risquaient-ils leur vie ou tout au moins leur liberté? — Pour ce prince inconnu dont le nom même était changé, pour ce jeune duc de Reichstadt dont on disait que l'éducation misérable qu'il avait reçue avait atrophié les facultés naissantes ; pour ce pré-tendant involontaire qui ne savait, paraît-il, que monter à cheval et sauter quelques fossés dans le parc de Schœnbrunn?... Belle occasion de s'émouvoir!... Et tant pis, après tout, pour les jeunes fous qui s'étaient compromis dans cette ridicule aventure!...

Mais maintenant, ce policier était vraiment trop odieux, et ses victimes devenaient trop touchantes. L'âme généreuse de Pauline Saria frémissait de voir tant de brutalité d'un côté, de l'autre tant de résignation et de courage. Elle ne savait encore ce qu'elle ferait, mais l'idée lui vint, tout à coup, de faire quelque chose, d'interve-nir, d'empêcher la violence d'aller plus loin.

— Cette scène est indigne, en vérité! s'écria-t-elle. Comte, dites donc à cet homme que le seigneur Fabio est entré ici quand nous y étions déjà, un instant à peine avant l'arrivée des gendarmes, et qu'il n'a pas eu le temps de confier à qui que ce fût, les pièces qu'on recherche.

— C'est la vérité, attesta Baldi.

La princesse mentait un peu, puisqu'elle savait où était la cachette. Mais Baldi ne savait rien, lui.

— Ah! fit Galloni, toujours soupçonneux. Et par quelle porte est-il entré, s'il vous plaît?

— Par celle-ci, répondit le comte en montrant le côté de la ruelle.

— Ouais, riposta l'agent. Nos hommes prétendent qu'il n'a pu entrer que par là.

Et il montrait la porte de la rue. Mais tout à coup, il parut réflé-chir, fit quelques pas, suivit à son tour, avec un flair remarquable le chemin qu'avait dû faire le fugitif, puis il reprit tout haut :

— J'y suis! Fabio est venu de la rue, où nous le poursuivions. Une fois entré ici, la seule issue possible pour lui, c'était la ruelle. Il s'est dirigé de ce côté. Il est sorti. Mais c'était gardé là-bas !...

Il ouvrit la porte en disant ces mots et s'assura qu'en effet on voyait luire à l'extrémité de l'impasse les baïonnettes de quelques soldats.

— Alors, continua-t-il, notre homme est revenu sur ses pas, il est rentré dans la boutique où vous veniez d'arriver vous-même pendant sa courte absence. Sur ces entrefaites, MM. les gendarmes, à leur tour, se sont présentés, et puis moi-même je suis venu...

Il fit une nouvelle pause, regarda tout autour de lui, calcula mentalement, et, enfin, ses yeux se fixèrent sur les cartons posés auprès de la princesse.

— Ne cherchons plus, dit-il tout haut : les papiers doivent être là-dedans.

Cela était si simple, si clair et si décisif que tout le monde eut le frisson. Mlle L'Olive regarda Charlotte avec angoisse. Les paupières de la jeune fille battaient comme si une lumière aveuglante eût blessé sa vue. Baldi, ébranlé par le ton convaincu de Galloni, se taisait en regardant la princesse. Celle ci, désormais résolue et acceptant la lutte qu'elle avait commencée d'élan, suivait, sans émotion apparente, toutes les évolutions de l'agent.

Gallotti s'approcha d'elle très respectueusement et lui dit :

— Madame la princesse m'excusera-t-elle de la déranger? Je voudrais examiner ces cartons.

Lentement, sans affectation, mais avec une fermeté tranquille, elle étendit la main sur l'une des trois boîtes vertes autour desquelles le drame se jouait. Il n'y avait rien que des objets de lingerie, dans celle que sa main touchait, elle le savait bien : elle avait vu le manège de Charlotte repoussant en arrière et laissant ouverte celle où les papiers étaient dissimulés. Ses doigts ne touchaient qu'une cachette vide; mais son geste couvrait tout.

— Il n'y a ici, Monsieur, répondit-elle doucement, que des parures choisies par moi dans cette maison, parures que j'ai payées et qui m'appartiennent. Fouiller dans ces cartons, c'est en quelque sorte pratiquer une perquisition chez moi. Avez-vous un mandat?

— Hérésie ou subtilité, Madame la princesse, répondit Galloni avec une politesse railleuse : tous les objets qui se trouvent ici sont réputés appartenir au locataire. Avez-vous le bail de la boutique?

La princesse n'était pas en état de soutenir une discussion de droit sur ce point. Elle se borna, toujours aussi tranquillement, à dire :

— Je vous répète que ceci est à moi. Emploierez-vous la force pour vous en assurer?

— S'il faut à votre Seigneurie un simulacre de contrainte, répliqua l'agent, je suis si certain de mon droit que je n'hésiterai pas frôler votre gant du bout de mon doigt.

Baldi fit un mouvement comme pour s'interposer.

— Laissez, comte, dit Pauline. Cet homme fait peut-être so devoir, après tout. Faisons le nôtre, nous qui sommes de fidèle sujets de l'Empereur. Je vais le satisfaire. Seulement, comme ce dentelles doivent me servir, comme je dois les porter sur me épaules et sur mon visage, je tiens à leur épargner tout contact. inattendu. On trouvera bon que j'y touche seule!

Tout le monde se taisait. Tous les yeux étaient fixés sur les deu combattants de cet étrange duel : elle, debout maintenant, le lèvres pâles et la mine hautaine; lui, ferme et droit devant cet grande dame, respectueux mais résolu, et les yeux fixés, sans un défaillance, sans une distraction, sur ces fragiles ouvrages féminin qu'on allait soulever et déplier devant lui jusqu'au dernier.

Charlotte n'osait plus lever les yeux. Fabio, torturé par l'angoiss se sentait près de pleurer comme un enfant.

La princesse ouvrit le premier carton. Elle renversa le couverc sur celui qui contenait les papiers et souleva une à une les de telles et les mousselines rangées avec soin, sous ses doigts. Elle l posait toutes, successivement, sur ce qu'il lui importait de cache

— Êtes-vous convaincu qu'il n'y a rien, Monsieur?

Elle pencha le carton vide, pour montrer à Galloni qu'auc papier ne s'y trouvait.

— A l'autre, maintenant! fit-elle.

Et, posément, avec la même lenteur indifférente, elle reco mença le même manège. Mais, quand elle eut terminé, quand dernière écharpe exhumée de la boîte, désormais vide, eut rejoindre la jonchée des autres, alors la colère parut s'emparer la grande dame. Ses yeux étincelèrent. Elle saisit à son tour ciseaux que Charlotte avait reposés près d'elle, sur la table, et d'une voix vibrante :

— Et, maintenant que vous avez bien vu, au large! La pr cesse Saria n'a pas accoutumé de parler aussi longtemps à valet! Au large si tu ne veux pas que je cloue ta main de trai sur cette table!

— C'est bien!... Madame, riposta Galloni d'un air à la f menaçant et déçu. C'est bien : on s'éloigne! Votre Seigneurie est sous la garde d'un gentilhomme assez haut placé pour ex

quer de vive voix à M. le gouverneur de quels périls étranges sont menacés les fonctionnaires qui font respecter la loi.

Il s'éloigna en murmurant tout bas :

— Je ne suis qu'un maladroit. Il y a eu un escamotage que je n'ai pas vu.

Fabio, n'en croyait pas ses yeux. Il se demandait par quel miracle d'adresse le dépôt qu'il avait laissé sous la frêle protection de ces parures venait d'échapper aux investigations de son ennemi. Et cette mondaine qu'il avait si mal jugée tout à l'heure!... Se pouvait-il que ce fût la même femme qui montrait maintenant tant de courage et de noblesse?

Charlotte, elle, ne put que tomber assise auprès de la princesse, embrasser furtivement le bout de ses doigts et lui dire en pleurant:

— Ah! Madame, soyez bénie!

— Ton fiancé croira peut-être maintenant que j'ai du cœur! répondit Pauline avec un pâle sourire.

Et, sans perdre un instant, profitant de la confusion qui régnait encore autour d'elle après l'issue négative des recherches, elle allongea sa main sous l'amas des dentelles, saisit le paquet cacheté et, prestement, le mit dans son corsage.

Galloni et le lieutenant se concertaient au milieu du magasin, sur ce qu'il restait à faire. L'officier soutenait à l'agent qu'ils perdaient leur temps dans cette boutique et qu'il devait y avoir d'autres conspirateurs à saisir, au lieu de continuer à chercher d'introuvables papiers. Il eut même cette phrase admirable et qui faillit faire lever les épaules à son interlocuteur :

— Au fond, qu'est-ce que cela vous fait, de découvrir ces lettres? Vous savez bien maintenant qu'elles n'arriveront plus à destination!

— Mais, si je n'ai pas les papiers, répondit l'autre, voulez-vous me dire comment je me justifierai d'avoir arrêté l'homme?

Les notions de justice du soldat n'allaient pas aussi loin que cela. Galloni avait encore des scrupules de légalité; le gendarme n'avait que des scrupules de consigne. Il se borna, pour conclure, à formuler cet avis :

— Vous devriez conduire votre homme à la prison et revenir demain matin, au jour, pratiquer des fouilles consciencieuses.

— Soit, répondit Galloni. En attendant, veuillez laisser ici des sentinelles aux deux issues. Je reviendrai demain avec les ouvriers qu'il faut, et, quand je devrais tout démolir...

Il fit signe aux agents d'emmener Fabio et sortit devant eux.

Avant de franchir le seuil, le prisonnier se retourna entre se deux gardiens et cria aux trois femmes, qu'il confondait dans u même sentiment de reconnaissance :

— Merci à celles qui m'ont donné ici mille fois mieux qu'u asile, et qu'elles me pardonnent la douleur que je leur cause! Dai la prison où je vais, je ne cesserai de les bénir et de prier Dieu poi que l'œuvre de justice puisse s'accomplir sans moi...

— Allons! assez de phrases! interrompit Galloni, dont la figu sinistre reparut dans l'encadrement de la porte. En route! Lieut nant, veuillez donner l'ordre qu'on ne touche à rien de ce qui trouve ici.

— Ces personnes sont-elles libres? demanda l'officier en désigna les lingères.

— Oui... provisoirement! Comme l'autre!.,. ajouta le traître mi-voix, et son regard haineux se posa sur la princesse.

Il sortit.

VI

EN ROUTE!

Tant que le lieutenant demeura présent pour organiser les de postes de factionnaires et pour donner la consigne à ses homm Charlotte put se contenir ; mais, lorsqu'il se fut retiré, après av poliment salué tout le monde, lorsqu'elle ne vit plus aucun de ce qui venaient de faire si violemment irruption dans sa vie, la jeu fille éclata en sanglots.

— Mon pauvre Fabio! disait-elle, au milieu de ses larmes. Co ment faire maintenant pour le secourir?

La vieille tante, bien émue elle aussi, mais assez forte pour pas pleurer, lui caressait doucement les mains et les cheveux lui disant :

— J'ai eu bien tristement et bien vite raison, ma pauvre enfa Oh! je ne te reproche rien! C'est ma faute aussi, j'aurais dû devi plus tôt ce qui se passait. Peut-être que j'aurais pu vous conseill vous épargner bien de la peine. Ma pauvre petite! Pleure, v Pleure!

Et la princesse, regardant ce couple douloureux, se disai

— Voilà deux femmes qui étaient heureuses, tranquilles, hono-
ées, qui vivaient de leur travail et de leur talent. Un coup de vent
passé, a tout ravagé autour d'elles et va les laisser désormais
ésespérées. Qu'ont-elles fait de mal? Rien. L'une d'elles aime un
ave garçon qui s'est pris de passion pour une idée folle, mais,
rès tout, généreuse. Un misérable l'a dénoncé, livré, et le voilà
prison. C'est Milan, cela, maintenant! La même chose peut
river demain dans toutes les familles de cette ville où il y a un
une homme qui pense, qui rêve, qui espère!... Demain? Pour-
oi demain? Ce n'est pas sans doute en l'honneur du seul Fabio
'on avait mobilisé ce soir toute la force armée! Combien sont-
, à cette heure, sous les verrous, qui ont laissé derrière eux,
mme ici, des femmes en larmes: mères, sœurs ou fiancées?... Et
oi, je vais partir pour Vienne. Je vais retrouver là-bas les minis-
es par qui les choses que je viens de voir ont été ordonnées, et le
emier de tous, le grand, l'impeccable, le presque auguste prince
Metternich! Au lieu d'une ville troublée comme celle-ci, au
u d'une population qui gronde et de jeunes révoltés qu'on
ferme, je pourrai contempler de nouveau dans sa gloire tran-
ille l'homme d'État qui nous fit ces loisirs. A son défaut — car il
repose peut-être à la campagne, par cette belle saison — j'aurai
en la chance de rencontrer quelque secrétaire de chancellerie
ur me dire sous quelle forme et à quelles conditions l'on veut
en me restituer les biens de mon mari, séquestrés depuis trois
s! Il me tarde, en vérité, d'entreprendre un aussi intéressant
yage!...

Et, tandis que ces pensées se heurtaient dans sa tête, Pauline
ria ne cessait de regarder Charlotte, en larmes, et sa vieille
nte, bouleversée par l'inquiétude, — et la conclusion de tout ce
'elle venait de se dire à elle-même fut : « Pauvres femmes! que
urrais-je bien faire pour elles? »

— A qui pensez-vous, Madame? dit tout à coup Baldi, qu'elle
ait oublié... Vous paraissez nerveuse, irritée...

— Ah! grand Dieu, non, mon cher ami, fit-elle, un peu surprise
ntendre cette voix mondaine. Pourquoi serais-je irritée? Parce
'on vient d'arrêter un petit bourgeois qui avait rêvé de faire un
pereur? Avouez que ce serait, de ma part, bien ridicule... Mais
us avez raison de me rappeler à moi-même. Il faut laisser ces
mes prendre un peu de repos — si elles peuvent reposer, les
lheureuses! — Voulez-vous bien voir si l'on n'a pas renvoyé mes

gens trop loin et s'il est possible de faire avancer jusqu'ici ma voi-ture? Pardon, n'est-ce pas?

Baldi s'inclina et sortit avec empressement.

Dès qu'il eut disparu, Pauline se leva et vint poser la main su l'épaule de Charlotte.

— Demain matin, lui dit-elle, je me mettrai en route pour Vienne Si vous le voulez, je m'offre à demander là-bas la grâce de votr fiancé, et je vous promets de l'obtenir.

— Ah! Madame, que vous êtes bonne! dit Charlotte avec u regard de reconnaissance. Mais *lui*, que dira-t-il? Avons-nous l droit d'intercéder pour lui sans sa permission?

Pauline fut surprise, non pas de cette pensée si naturelle et s juste, mais qu'elle vînt à cette jeune fille, à cette humble bouti-quière, tout à coup grandie à ses yeux.

Cependant elle insista.

— Je suis sûre qu'il vous bénira, mon enfant, si, grâce à vous il sort de prison.

— Non, fit Charlotte en secouant tristement la tête. Je suis cer-taine, moi, qu'il ne voudra pas de la liberté, s'il faut qu'il s'engag à ne plus servir sa cause, s'il doit renier ses idées.

— En prison, cependant, de quelle utilité sera-t-il à ses amis

— Hélas! Madame, il ne les aura pas, du moins, désavoués.

Ah! Il ne s'agissait plus, maintenant, pour Pauline Saria d faire l'aumône d'un peu de protection à de malheureuses gens ren-contrés sur sa route : tant de loyauté, de courage l'avaient défin-tivement conquise, et ce fut avec un véritable élan de cœur qu'el dit à Charlotte :

— Écoutez! On n'a rien contre Fabio, puisque les seul preuves qui l'accusent je les ai là... Je puis dès lors soutenir en tou assurance qu'on l'a arrêté à tort, sur un rapport suspect. Je pu raconter ce que j'ai vu, dire cette trahison patiemment monté cette provocation permanente à la révolte pour mieux surprend les hommes capables de se soulever... Je montrerai comment c vils espions se déguisent en mécontents et poussent de paisibl bourgeois à l'émeute, à l'assassinat même, pour redevenir ensui de cyniques geôliers et pour écrouer leurs dupes...

Mlle L'Olive qui avait assisté, muette et immobile jusqu'alors, ce débat, dit tristement :

— Tout cela, Madame, croyez-vous donc qu'ils l'ignorent, ce à qui vous le raconterez?

— Vous avez raison : ils le savent peut-être, répondit la princesse. Mais il y a des choses qu'on laisse faire de loin et que l'on rougit de revoir de près. J'aurai la grâce de Fabio, vous dis-je, sa liberté sans condition, sa liberté sans reproche. Que votre nièce, si elle le veut, vienne avec moi : nous la demanderons ensemble.

Charlotte avait relevé la tête; elle écoutait avec ravissement ces paroles d'espoirs, ces promesses de réussite qu'une noble femme lui prodiguait si généreusement, et elle se reprenait à la vie : elle se disait confusément que l'on pourrait se revoir, être heureux encore, et surtout, ah! oui, surtout, fuir à jamais cette exécrable ville!... Elle regarda Mlle L'Olive et lui dit :

— Vous entendez, ma tante, ce que m'offre la princesse?

Mais un souvenir vint traverser sa joie renaissante :

— Et les lettres, Madame?

— Les lettres? les lettres? répondit Pauline... Eh bien, nous en ferons ce qu'il vous plaira, des lettres! Venez avec moi, Charlotte, et s'ils vous rendent votre ami, vous les lui remettrez vous-même... un peu plus tard seulement, ajouta-t-elle en souriant.

La vérité est que, si, de tout son cœur, elle s'engageait à aider de malheureuses femmes dont le chagrin l'avait touchée, elle éprouvait une singulière répugnance à paraître se mêler du complot en faveur de Reichstadt. Ces lettres qu'elle avait sauvées et qu'elle gardait parce qu'il fallait bien continuer à les cacher, elle les rendrait avec joie au jeune carbonaro délivré, en lui conseillant amicalement de les enfouir au plus profond d'un tiroir et de n'y plus penser.

Charlotte parlait bas à sa tante et paraissant la consulter.

— Allons, est-ce dit? fit la princesse. Partons-nous?

« Faut-il?... » disait à Mlle L'Olive les yeux de sa nièce, levés vers elle.

— Partir, toi? répondit la pauvre dame. Oui, je sais bien, M. le chambellan du vice-roi pourrait, à la demande de Mme la princesse, faire adoucir un peu la prison de Fabio. Et alors, rien ne t'empêcherait d'aller là-bas pour hâter sa délivrance... Mais...

— Mais? firent ensemble la princesse et Charlotte.

— Mais que vais-je devenir, moi, seule ici? Me voyez-vous au milieu de tout ce désordre, dans une maison que la terreur va faire déserter, bien sûr, et que, d'ailleurs, la police va probablement fermer pour quelques jours? Je me connais : je ne vivrai pas, te sentant si triste et te sachant si loin!... Eh bien, si je partais aussi,

moi? Qu'en dites-vous, toutes les deux? Peut-être pourrais-je vous être bonne à quelque chose là-bas! Les vieilles gens, cela n'est pas toujours embarrassant. Il arrive que cela donne, parfois, un sage conseil. Elisa suffirait bien à garder la maison. Et ce passeport du prêtre, tu l'as toujours, n'est-ce pas Charlotte? Si j'en profitais comme toi? Je serais ta « vendeuse »!

Charlotte, tout émue, regardait la princesse, n'osant répondre elle-même et se demandant, malgré tout, si ce n'était pas abuser de la bienveillance qu'on leur témoignait, de s'imposer ainsi, toutes les deux, comme compagnes de voyage, à une grande dame qui devait avoir en tête bien d'autres soucis que les leurs.

Juste à ce moment, Baldi reparut. Il avait dû pousser assez loin pour retrouver la voiture, que les agents avaient fait reculer. Il l'avait ramenée devant la porte et, le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, il invitait la princesse à partir.

— Escortez-nous, mon ami, lui dit Pauline: j'emmène deux compagnes de route.

Elle adressa un regard de sympathie radieuse aux deux femmes, qui se précipitèrent sur ses mains.

— Emmener ces dames? répondit le comte, stupéfait. Mais y songez-vous, princesse? Cela n'est pas possible.

— Ah! cela n'est pas possible? Eh bien, raison de plus pour le faire!

Elle retrouvait soudain sa belle humeur en face d'une difficulté à surmonter et d'une bonne action à poursuivre :

— Comme vous me connaissez peu, mon pauvre Baldi! Ou plutôt comme vous vous connaissez mal! Vous avez pour moi un peu d'affection, n'est-ce pas? Et vous ne seriez pas fâché de m'en donner, sans vous compromettre, naturellement, une preuve décisive? Eh bien, voici l'occasion, et rien n'est plus simple.

Le comte ouvrait de grands yeux et la regardait avec une inquiétude un peu comique. Elle poursuivit :

— Ecoutez! Ces deux dames vont prendre chez elles de menus objets de toilette qui leur sont indispensables, comme pour aller passer la nuit hors de cette maison, bouleversée par l'invasion de la police. Vous ferez vérifier sous vos yeux, par les gendarmes qui sont là, leur modeste bagage, afin qu'il ne soit pas dit qu'elles emportent aucun papier. Vous nous accompagnerez toutes les trois jusque chez moi, où vous nous ferez l'amitié de souper avec nous, et, demain, tandis que nous roulerons sur la route de Vienne, vous

direz à votre gouverneur la vérité, la pure vérité : que les deux lingères de la rue dell'Orso sont allées demander l'indulgence du prince de Metternich pour un grand coupable, qu'elles aiment, attendu que c'est le fiancé de l'une et le futur neveu de l'autre !

Baldi hésitait encore.

— Je ne dis pas non, princesse ! Je pourrais faire cela. Mais, vous, ne craignez-vous pas de vous compromettre en paraissant dans cette affaire ?

— Oh ! moi, mon ami, répondit-elle, avec un geste d'insouciance généreuse, ma destinée est d'aller toujours, sans résistance et sans regrets, où me pousse un secret instinct que j'ai là. C'est peut-être ma fantaisie ! C'est peut-être mon cœur ?... Allons souper !

Et il fut fait comme elle avait dit. Et, quelques instants plus tard, les gendarmes, indifférents, montaient la garde, dans l'impasse et dans la rue, aux deux portes d'une maison vide.

(A suivre.) Charles LAURENT.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

(Suite)

— J'avais donné l'ordre précis, me raconta le général Jarras, au capitaine D... de se placer à l'un des ponts, réservés au Ne corps d'armée afin qu'aucun autre ne pût lui couper le chemin en y jetant des troupes avant lui. Ce fut cependant ce qui arriva. « Vous ne pouvez, mon général, dit le capitaine D... à celui qui voulait forcer le passage, user de ce pont, les ordres sont formels. » — « Cela m'est égal, mes troupes sont là, la voie est libre, elles passeront. » Et il passa. Le capitaine D... vint aussitôt me rendre compte de cette violation par la force et j'en informai le Maréchal. Il se borna à hausser les épaules!

On vit donc encore une fois les troupes s'engager confusément à l'entrée des ponts et en sortir avec plus de confusion encore. A midi, la garde impériale entière était toujours sur la rive gauche; l'artillerie de réserve ne fut sur la rive droite et en état de prendre part à l'action qu'à six heures du soir. Il est aisé de comprendre combien ces énormes retards étaient préjudiciables et quel avantage ils donnaient à un ennemi actif pour combiner toutes ses mesures Le Maréchal qui cependant avait fait connaître que ses agents lui avaient apporté de Verdun et de Thionville l'avis de la marche de Mac-Mahon pour tenter de se joindre à lui, semblait prendre à tâche de reculer le moment de l'action. A trois heures de l'après midi, le coup de canon qui devait en donner le signal n'était pas encore tiré. Il le fut toutefois vers quatre heures. Nous étions en avant du fort de Saint-Julien, et un premier obus, répondant aux nôtres, tua le cheval du général Jarras. L'élan de nos troupes fut admirable et la résistance des Allemands acharnée. A neuf heures du soir, à nuit close, le Maréchal qui, suivant son habitude, n'avait cessé de s'exposer, se retira. Les Allemands ont prétendu qu'avec de l'audace, il eût pu enlever leurs positions pen-

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

dant la nuit, parce que leurs forces étaient totalement épuisées et que les munitions leur manquaient.

J'ai entendu dire ce jour-là par un officier de l'État-Major du maréchal Lebœuf : « Le Maréchal est si désespéré de la part qu'on lui attribue dans nos revers, qu'il veut se faire tuer, mais en attendant, c'est nous qui attrapons tout! » Le fait est que près de la moitié de ses officiers furent tués ou blessés ou eurent des chevaux tués.

Les troupes prirent leur bivouac; je m'occupai avec mon ordonnance de chercher un abri où nos chevaux pussent se reposer et manger, afin d'être en état le lendemain. Nous le trouvâmes à Saint-Julien chez une vieille femme, et nous pûmes aussi nous procurer un morceau de pain assaisonné par la faim. Le matin du 1er septembre, régnait un brouillard intense; ce fut, ce second jour, l'ennemi qui prit l'offensive, et bientôt la retraite ne tarda pas à devenir nécessaire, après une lutte soutenue à Noisseville avec autant d'acharnement que la veille à Sainte-Barbe. Ces deux journées nous coûtèrent environ quatre mille hommes. L'armée reprit ensuite ses cantonnements autour de Metz.

Quelque temps après ces batailles, par une faveur qui n'était pas commune, ainsi que l'on me l'avait fait sentir après l'organisation de la télégraphie, je pus joindre à mes épaulettes de capitaine, à la vérité déjà vieilles, la croix d'officier de la Légion d'honneur. Dans d'autres circonstances, surtout si nous avions été victorieux, j'en aurais éprouvé une joie sans mélange, mais alors, l'horizon m'apparaissait trop sombre. Nous allions recevoir coup sur coup des nouvelles effroyables, déconcertantes, dont l'action dissolvante pour le moral de l'armée devait s'ajouter aux maux qui se préparaient.

La nouvelle de Sedan pénétra vers le 4 septembre à l'occasion d'un échange de prisonniers blessés. On ne peut se lasser d'admirer avec quelle perfidie habile, les Allemands laissaient s'entrouvrir le cercle rigoureux dans lequel ils nous enserraient pour y introduire des bruits vrais ou faux, capables d'influencer le moral des assiégés, et comment ils s'y prenaient pour agir, tantôt sur le soldat, tantôt sur Bazaine. Sept ou huit cents prisonniers nous furent renvoyés par échange; ils provenaient tous de Sedan, prélevés, triés dans toutes les armes et dans tous les corps; leurs mille récits de la catastrophe qui nous coûtait cent mille hommes répandirent la consternation. Ce n'était pas assez, les Allemands voulurent que nous eussions à l'État-Major un récit d'ensemble. Au bout de quelques jours arriva, aussi par échange, un officier supé-

rieur de lanciers, Bonie, mon camarade de promotion. Il entra lentement dans notre cour, s'assit en dehors du bureau, appuyé au mur et commença son récit.

Pendant une heure il nous tint attentifs et accablés, sans que nous osions cependant lire nous-mêmes dans ce miroir de notre avenir.

La révolution du 4 septembre nous fut connue une dizaine de jours après qu'elle avait eu lieu, par un journal allemand qui pénétra dans nos camps. Monsieur Debains, l'agent diplomatique attaché à l'État-Major, ayant reçu l'autorisation d'essayer de percer, déguisé, les lignes allemandes d'investissement, fut bientôt reconnu, arrêté, et courtoisement, je devrais dire diplomatiquement traité par les officiers allemands. Ils le bourrèrent d'informations sur l'état de la France et sur les forces effrayantes dont ils disposaient et nous le renvoyèrent. Il en composa un mémoire tellement poussé au noir et démoralisant, que le Maréchal, sur les observations qui lui furent faites, ne crut pas devoir en permettre la divulgation.

Un autre fait me frappa d'une façon toute spéciale. Un journal allemand, publié à Reims, fut trouvé sur un prisonnier. Il fut montré au Maréchal puis apporté à l'État-Major. C'était le soir, assis devant la table, je le parcourais, lorsque j'arrivai à un passage dont le sens général d'après mes souvenirs était celui-ci : « La dynastie qui régnait sur la France a été chassée ; les armées françaises sont détruites, il ne reste plus que celle de Metz à la tête de laquelle se trouve le maréchal Bazaine. Il ne reste donc plus que ce chef d'armée qui soit capable de traiter avec l'Allemagne et de rétablir la paix ».

— C'est un piège qu'on tend au Maréchal, m'écriai-je, c'est une sorte d'invite à devenir l'arbitre de la France avec l'appui de l'Allemagne !

De singulières négociations allaient prochainement en effet s'ouvrir comme si Bazaine eût donné dans le piège tendu. Un des résultats les plus désastreux produits par la nouvelle de la révolution du 4 septembre fut de venir mêler la politique aux maux dont souffrait déjà cette pauvre armée, de révéler la faiblesse de certains caractères, l'ambition de ceux-ci, l'ingratitude de ceux-là. Les uns voulaient la reconnaissance immédiate du nouveau gouvernement, les autres prétendaient attendre une notification régulière, et le Maréchal semblait se complaire à ces incertitudes. Des officiers du prince Frédéric-Charles lui étaient envoyés sous différents pré-

textes, et avec une discrétion apparente, lui laissaient entendre que la France n'acceptait pas sans murmurer le régime nouveau et la dictature de Gambetta. Au fond, l'envahisseur s'en méfiait.

Le 23 septembre, à la tombée de la nuit, un parlementaire prussien se présentait aux avant-postes, sous le prétexte d'obtenir la sortie de médecins luxembourgeois, couverts, disait-il, par l'immunité de la croix rouge de Genève, dont les Allemands avaient abusé bien des fois. Il était accompagné d'un inconnu portant aussi la croix rouge, qui fut immédiatement introduit chez le Maréchal. Je vis ensuite venir cet homme, accompagné des Luxembourgeois, au bureau de l'État-Major, pour les formalités de leurs allées et venues. L'ombre de la nuit grandissait encore le mystère dont s'enveloppait un personnage que l'ennemi avait pour ainsi dire jeté dans nos lignes. Le bruit ne tarda pas à courir qu'il se disait envoyé par l'Impératrice Eugénie, qu'il allait être question d'une restauration, que le Maréchal, à la tête de ses troupes, en serait le négociateur, que le général Bourbaki, sur un ordre écrit, était parti secrètement avec le mystérieux inconnu, pour aller conférer avec l'ex-souveraine. Le dernier point était seul vrai. Le sieur Regnier n'était qu'un intrigant dont la fourberie prussienne s'était emparée pour en faire son instrument et pour détourner le Maréchal de son devoir strict de soldat. On se figure aisément le trouble que ces nouvelles jetaient dans l'armée, les formes multiples qu'elles pouvaient y revêtir, d'autant plus que l'on continuait à rester dans l'ignorance des suites de cette étrange négociation.

Le Maréchal, sans doute pour en détourner les esprits, ordonna des opérations partielles qu'il laissait à l'initiative des commandants de corps d'armée. L'inaction dans laquelle je vivais me pesait lourdement ; je cherchais les moyens d'en sortir. J'allais voir des camarades. Je trouvai mon ami le commandant Fain, habitant une chambre qui n'avait plus que trois faces et une partie du plafond, et encore, au-dessus de son lit de camp y avait-il un trou rond percé par l'un des projectiles que les Prussiens ne cessaient d'envoyer. « Je m'y accoutume, me dit-il, mais mon bataillon fond. Aux prises d'armes, c'est tout au plus s'il peut mettre deux cents hommes en ligne. » Une autre fois je rencontrai le lieutenant-colonel Davoût en conférence indignée avec le commandant de Villenoizy, professeur à l'École de Metz et développant tout le parti qu'on eût pu tirer du terrain en avant de son régiment, ce qu'on n'avait pas fait. J'en vis deux autres C. et C.,

généraux depuis, qui me dirent d'un ton las : « Mon Dieu, que ça finisse, n'importe comment, mais que ça finisse! » L'énervement était à son comble.

Lorsqu'eurent lieu les combats de Ladonchamps et celui de Peltre, j'y allai en amateur. A Ladonchamps, je rencontrai le chef d'escadron d'État-Major Chennevières, qui m'avait fourni des ordonnances à Gênes, venu en curieux comme moi. Il se mit à parler avec animation sur les événements; je lui répondais de même. Pendant ce temps les balles commencèrent à siffler à nos oreilles en tel nombre que je réclamai un autre lieu de conversation. Mais en arrière de nous, une de nos batteries s'était postée à Maison rouge, elle ouvrit son feu en tirant des obus et nous dûmes calculer leur trajectoire et l'intervalle des coups, pour effectuer sans dommage notre retraite. Quelques soldats s'étaient tapis dans les fossés qui bordaient la route et espéraient y attendre à peu près en sûreté l'issue de l'affaire. Cela fait songer aux inconvénients qui peuvent contrebalancer les avantages des tranchées sur les champs de bataille. Il y eut deux affaires de Ladonchamps, la première près du hameau des Petites Tapes, la seconde près de celui des Grandes Tapes et le soldat se donna la maigre consolation d'en tirer un certain nombre de plaisanteries dont sa peau avait payé les frais.

J'allai de même à Peltre où le combat fut vivement mené. A mon retour, je racontai ce que j'avais vu au général Jarras.

— Allez rendre compte de cela au Maréchal!

J'y allai. Je le trouvai examinant une carte d'ensemble de la région de l'Est. Dès que j'eus terminé mon petit rapport verbal :

— C'est bien, me dit-il, cela les tient en haleine et les distrait.

Il y avait de quoi m'étonner. A partir de ce moment, il n'y eut plus pour ainsi dire de combats, mais seulement des tirailleries. Un homme hardi, le capitaine de mobiles Arnoux-Rivière, avait organisé une compagnie de partisans et on lui avait confié le soin de nos avant-postes du côté de Moulins. Un jour je m'y rendis et ma visite me conduisit à un vieux sergent qui voulut absolument me faire les honneurs d'une embuscade où il avait élu domicile, m'assurant que j'y trouverais grand plaisir à agacer le vis-à-vis de deux ou trois coups de fusil. Je ne voulus pas le désobliger, mais après avoir, à mon tour, deux ou trois fois servi de cible, je me trouvai suffisamment honoré comme cela, je le remerciai de sa

itesse, je lui fis compliment sur la manière dont il s'acquittait ses devoirs et j'allai plus loin.

La route de Moulins était seule restée ouverte à nos parlemen-res. Dès que le blocus avait été effectif, en raison de la difficulté se procurer des renseignements, sous prétexte d'échange de sonniers ou de blessés, on envoyait le plus qu'on pouvait, de érents côtés, des officiers sachant l'allemand, mais les Allemands yant pas tardé à nous deviner, ne voulurent plus de communi-ons que par Moulins; ils bandaient rigoureusement les yeux à parlementaires, tandis, qu'avec notre insouciance habituelle,



Metz 1870. — Les dragons de l'Impératrice dans l'île Chambières.

s avions débuté par négliger vis-à-vis d'eux cette précaution ementaire. En revanche, quand les vivres commencèrent à quer, on se laissa aller à des ruses enfantines vis-à-vis d'un emi dont le service d'espionnage était merveilleusement organisé ont nos agents n'arrivaient pas à traverser les lignes. Le cheval rompette porteur du fanion blanc avait été mis à l'engrais, pour croire que nos chevaux de troupe avaient encore de l'avoine bondance!

otre armée glissait presque inconsciente sur la pente fatale et, en d'elle, la confiance orgueilleuse de l'ennemi allait grandissant. amena à l'État-Major un jeune porte-épée : Fœhnrich, qu'on uit de faire prisonnier, c'était un enfant. Son attitude fut des

plus fières, comme ses réponses. Il semblait nous considérer com bien peu, et dire : je ne resterai pas longtemps entre vos mains!

Le Ban Saint-Martin, où le maréchal Bazaine avait établi s quartier général, était une agglomération de maisons de campag située en face de la Porte de France, et séparée de la Moselle p un vaste terrain uni autour duquel des plantations d'arbres sé laires offraient sous leurs ombrages, des promenades magnifiqu Sur cet espace bivouaquaient, d'un côté le train des équipages, l'autre le train d'artillerie. Le premier commandé par le colo Pottié, dont la sollicitude ne se lassait pas, était un modèle d'or etde bon ne tenue; pas un brin de paille, pas une feuille n'étai perdus pour les animaux affamés qui restaient entourés de soi En face, le train d'artillerie formait avec lui le plus déplorable c traste. J'y ai vu chaque jour se reproduire des scènes d'égoïsm de brutalité. Les officiers s'y montraient surtout préoccupés de le abris en branchages et de leurs commodités personnelles; les c ducteurs n'avaient nul souci de leurs bêtes qui s'enchevêtra dans leurs chaînes d'attaches, s'abattaient, ne pouvaient plus relever tant était grande leur faiblesse, et qui étaient alors accab de coups de bâtons et de talons de bottes. Ce fut bien pis quan mauvais temps eut transformé ce campement en un marécage c jamais le commandant du quartier général ne songea à facilite traversée par des ponceaux.

Mes chevaux étaient à la corde le long de la route. Un mati les trouvai dans l'eau jusqu'aux jarrets et mon ordonnance a eux. Je pris alors le parti de me procurer des planches et de me f construire une écurie sur la route même. Mon installation per nelle n'était pas non plus brillante, dans la maison dont le rez chaussée était occupé par le bureau et l'étage par le chef d'É Major. Aucun matelas n'étant plus disponible dans les envir je montais le soir dans la première des trois pièces affectée logement du général Jarras; je m'enveloppais dans mon man et je me couchais sur un canapé dont le bras de droite me se d'oreiller, et dont le bras de gauche paraissait avoir été exacte calculé pour maintenir mes genoux à la hauteur de mon fron laissant pendre mes mollets et mes pieds en dehors. Avec un d'habitude, je finis par y dormir aussi bien que dans un lit. Le colonel Nugues se faisait mettre un matelas sur le billard, et d'une fois il se plaignit qu'on avait oublié des billes dessous constaterai avec plaisir que plusieurs officiers de l'État-M

ient su arriver au siège du quartier général assez à temps pour ouver de quoi se mettre, eux et leurs chevaux, à l'abri de ces tes misères.

ans le bureau, le nombre des chaises était insuffisant parce n n'avait pas voulu dépouiller entièrement les deux vieillards quels appartenait la maison dans un coin de laquelle ils s'étaient rés après notre prise de possession.

ans la cour, pas un banc, et je trouvais dur d'être toute la journée mes jambes. On abattait souvent des arbres au Ban Saint-tin; le bois servait au chauffage des marmites de la troupe, euilles à empêcher les animaux de mourir de faim. J'en avais ité pour faire débiter un billot pourvu de trois pieds qui me ait de siège. Par les temps de pluie, je me réfugiais avec lui et ivre dans une petite serre à l'entrée du jardin. C'est comme que je lus le « Théâtre de Kotzebue » et un « Traité des fon-ons ». Le soir, tout le monde était tenu de veiller au bureau u'à dix heures. J'y restais, à moins que par lassitude on en vînt viser sur des sujets absolument étrangers à notre situation, taciturne. Je n'aimais pas à me mêler à des entretiens ou à des issions où la possibilité de *percer*, à laquelle je ne croyais plus is Sedan, était sans cesse remise sur le tapis. Je pensais is longtemps qu'une fois bloqués, il eût fallu par des efforts ssants élargir le cercle d'investissement, se mettre à la viande ieval, ménager le grain pour les hommes, retenir le plus long-s possible les forces ennemies pour donner aux nôtres, dont soupçonnions la formation, le temps de se constituer et de errir. J'avais une fois parlé de construire des ballons, de loi de pigeons voyageurs. On s'était moqué de moi comme on it fait le premier jour de mon allusion à la viande de cheval. vait prétendu que les petits ballons qu'on finit par lancer écla-ent avant d'être sortis des lignes ennemies; je possède cepen- encore une lettre expédiée par moi de cette façon et arrivée à dresse. On n'avait pas même de chiffre pour une correspon- e secrète. De plus certains officiers et non des moins qualifiés, nt, en arrière de leur chef d'État-Major une attitude qui me isait. Ils l'avaient affublé d'un sobriquet irrespectueux dont i jamais voulu comprendre la signification ou l'à-propos.

partageais la table du général Jarras avec l'officier de service tenait à avoir toujours sous la main. Les repas étaient silen- et brefs. Le général, naturellement peu causeur, gardait une

extrême réserve et la présence d'un tiers m'empêchait moi-mê d'entamer la conversation sur des sujets qui eussent pu lui déplai Il nous arrivait cependant d'être seuls, et il s'épanchait quelq fois.

— Ah! disait-il, si nous avions eu devant Metz l'armée Sébastopol, nous n'y serions plus, et si nous avions eu cell devant Sébastopol, nous y serions encore. Le Maréchal ne sait dire : Je veux. S'il arrive que ses ordres soient violés par ses sut donnés, jamais il ne sait prendre l'attitude décidée du maréchal Pé sier. La situation que j'occupe me pèse horriblement, mais je ne p l'abandonner devant l'ennemi. Le Maréchal est ambigu dans l' pression de ses ordres; il se fait couvrir dans toutes ses décisi importantes par l'avis motivé qu'il a l'art d'obtenir de ses sul donnés. Il s'est plaint de leur manque d'obéissance devan général Changarnier qui lui a répondu : « Vous avez de bon casemates au fort Moselle, même pour les Maréchaux de Frai servez-vous-en! »

C'étaient des têtes chaudes qui allaient en faire l'essai à la s de leurs démonstrations violentes quand la capitulation fut su point d'être conclue, entre autres le capitaine du génie Rossel futur ministre de la Guerre de la Commune.

Les vivres commençant à manquer, je fis une fois servir table du général, avec le cheval quotidien, des feuilles de c préparées comme légumes, voulant essayer de ce plat hui dont je voyais des soldats s'accommoder. Une des pires privat était celle du sel. Il était devenu introuvable, depuis longtemp n'en distribuait plus, on avait été jusqu'à en rechercher dans eaux des tanneries. Je m'estimai heureux de m'en procurer livre pour vingt francs. L'effet des privations se lisait su physionomie des hommes; le temps s'étant mis à la pluie voyait les sentinelles affaissées grelotter sous les couvertures j par-dessus leurs capotes.

A partir des premiers jours d'octobre, l'ère des négociations laquelle les Prussiens avaient réussi à entraîner le Maréchal définitivement ouverte. A deux reprises, le général Boyer ava admis à traverser les lignes ennemies, la première fois pou rendre au grand quartier général allemand à Versailles, la sec pour visiter l'Impératrice Eugénie. Pendant ce temps, la achevait son œuvre et l'armée allemande redoutait moins un de désespoir de la nôtre. Du 10 au 28 octobre, neuf consei

ıerre se succédèrent sans interruption ; bientôt il n'y a plus à outer, il faut se rendre ; se rendre en réalité sans conditions ; les ıevaux, à l'état de squelettes, mouraient par centaines et la dernière ration de viande allait être distribuée à la ville et à l'armée, 28. Le Maréchal chargea des premières négociations le général Cissey. Cet officier, sorti du corps d'État-Major, avait toutes les mpathies de l'armée ; sa division passait pour un modèle de ıue ; il l'avait conduite avec autant d'habileté que de décision à bataille de Rezonville, où son arrivée opportune vers la fin de la ırnée put donner un instant l'illusion de futures victoires. Ses ents, son caractère affable lui valurent d'être trois fois ministre rès la guerre. Une malheureuse intrigue avec une femme galante i se faisait appeler la comtesse de Kaula, jeta le discrédit sur dernières heures de sa brillante et honorable carrière. Je le vis rès son entretien avec le général de Stiehle, chef d'État-Major du ince Frédéric Charles et voici ce qu'il m'en dit :

— Je les ai trouvés d'une politesse irréprochable, mais lexibles comme une barre d'acier. Il n'y a rien à attendre ux. A l'issue de notre conversation, le général de Stiehle me manda : « Comment se fait-il que ce soit vous, et non le général rras qui soit chargé de négocier pour la reddition de l'armée ? — Parce que, lui répondis-je, devant Sébastopol, j'ai rempli chez Russes une mission analogue ; il est vrai que nous étions les nqueurs et que nous avions pris la place d'assaut et non par la nine.

Puis ce fut à deux reprises le tour du général Jarras d'aller rentrer au château de Frescaty le général de Stiehle, et c'est sur lui pesa le 27 octobre le lamentable devoir de signer la capitula n. On était allé fouiller dans la bibliothèque de Metz pour hercher le sens exact de ces mots : « Honneurs de la guerre », le Maréchal avait demandés puis refusés. Quelle ironie ! Les emands n'auraient jamais osé laissé défiler sous leurs yeux, en ıes, des hommes qui ne l'eussent accepté de leur côté qu'avec arrière-pensée de rébellion. Quant à laisser aux officiers leurs ıes et leurs chevaux, que leur importait au fond ? Mais les dra ux. Le Maréchal avait donné l'ordre d'écrire aux commandants corps d'armée de les envoyer à l'arsenal pour y être brûlés. Ce moi qui, par hasard, eus à enregistrer cet ordre au registre de respondance, sur un feuillet que Bazaine ordonna plus tard rracher.

Le 29, un peu avant midi, j'étais à cheval du côté de Moulins, quand je croisai un break occupé par des officiers prussiens que je reconnus au bandeau amaranthe de leur coiffure pour être des officiers d'État-Major. Ils me saluèrent les premiers ; je leur rendis leur salut et, éperonnant mon cheval, j'éclatai en sanglots où se mêlaient, la douleur, l'humiliation et la colère. A midi, les fifres de la musique d'un régiment prussien saluaient de leurs sons perçants le drapeau jaune et noir, déployé au sommet du Saint-Quentin. Metz la vierge était livrée et, de l'armée française qui avait combattu sous ses murs, il ne restait qu'une masse inerte au pouvoir du vainqueur.

IV

BRESLAU. — VERSAILLES

EN ROUTE POUR BRESLAU. — CHOSES DE SILÉSIE. — MONSIEUR LOUIS SCHNEIDER. — LA PAIX. — RESTRICTIONS MENTALES PRUSSIENNES. — ÉMEUTIERS ET VOLONTAIRES TOULOUSAINS. — VERSAILLES. — CE QUE LA COMMUNE A VALU A MON ONCLE.

Tout lien avait été brisé dans l'armée et chacun agissait sans aut objectif que de se joindre à des camarades où à des amis et de che cher son intérêt. Les officiers de l'État-Major s'étaient dispersé quelques-uns conservèrent leurs logements au Ban Saint-Martin, plupart allèrent à Metz et y demeurèrent, anxieux de savoir ce q serait décidé à notre sujet par le vainqueur. Je restai provisoir ment dans la maison, m'y croyant seul. Je vis alors apparaître l deux vieillards dont j'avais oublié l'existence, l'homme et la femr qui avaient espéré finir paisiblement leur vie dans leur modes retraite. Semblables à des ombres, ils parcoururent lentement cour, le jardin, les pièces désertées. Je m'écartai, évitant de tro bler ce triste tête à tête et je me tins devant la porte, considéra d'un œil navré l'agonie des chevaux et du matériel dans la plai du Ban Saint-Martin.

Un officier allemand, de hussards bleus, arriva au trot, moi

ır un superbe cheval. Il s'arrêta devant moi, me salua et me ɛmanda en bon français :

— N'est-ce pas ici qu'était l'État-Major général ?

— Oui.

— Auriez-vous l'obligeance de me donner quelques renseigne-ents sur les ressources en logements qu'offre la maison ?

— Je n'ai rien à vous dire, vous êtes les maîtres !

L'officier murmura quelques mots signifiant qu'il n'avait pas eu ntention de me blesser et il partit.

Deux légères cantines vétérinaires gisaient à quelque distance au ilieu d'un amas d'autres objets abandonnés, Je les débarrassai de leur ntenu; dans l'une, je plaçai une petite provision de biscuits et les 'ets de mon ordonnance, dans l'autre, un peu de linge, des objets toilette et les quelques volumes qui m'avaient aidé à passer le nps. Quant au reste de mes uniformes et à ma sellerie, jugeant ıtile de m'en encombrer, je les fis transporter, après les avoir ıballés, chez une honnête marchande de Metz qui m'offrit de les nserver provisoirement et de me les expédier ensuite où je le lui liquerais, comme elle le fit plus tard. Restaient mes chevaux. usieurs officiers, un peu avant la capitulation, avaient obtenu du néral Desvaux, commandant la cavalerie de la garde, d'échanger ırs montures fatiguées contre de beaux chevaux de Guides et ils rent s'arranger pour les faire conduire en France chez des parents des amis ; je n'avais aucun moyen d'emmener les miens et il allait falloir les abandonner. Le général Jarras étant parti, je les placer dans l'écurie qu'occupaient les siens. Le soir un officier ıssien prit son lit. C'était me chasser du canapé. J'allai alors passer te dernière nuit auprès de mes chevaux et je couchai près d'eux, la litière, côte à côte avec mon ordonnance. Le matin, un de trafiquants allemands qui s'étaient abattus sur Metz, dès le ablissement des communications, se présenta à l'entrée de ɛurie ; il considéra les chevaux, me demanda s'ils m'apparte-ent et si je voulais les lui vendre. Mieux valait prendre ce parti ɛ d'en faire cadeau aux Prussiens, ou de les laisser mourir de n. Cela pouvait bien arriver puisque le prince Frédéric-Charles vait pas pu ou pas voulu donner à ses 160,000 prisonniers la ion dont ils avaient un si urgent besoin et qu'il avait promis de r faire distribuer aussitôt qu'ils auraient été livrés à lui. J'étais a discrétion de l'acheteur, j'eus beau me débattre, je dus me tenter de ce qu'il voulut. Joignant cette somme au mois de solde

que Bazaine avait fait distribuer peu avant, afin de vider le tréso je fis coudre mon or dans la doublure de mon gilet. Le hasard ava voulu que je n'eusse pas été payé en billets de banque ; les officie qui en avaient reçu cherchaient à s'en débarrasser à tout prix, pe suadés qu'ils allaient être dépréciés à l'égal des assignats et pr voyant, sous une autre forme peut-être, des désastres plus gran que ceux qui nous attendaient encore.

Ces diverses opérations étaient à peine terminées, et je me di posais à regagner Metz où une affiche annonçait qu'un premi convoi d'officiers généraux supérieurs et d'État-Major allait êt mis en route, quand je vis se diriger vers la maison, de ce pas rapi



Avant-postes allemands à la ferme de Saint-Hubert.

et automatique particulier aux casques à pointe, une escouade c duite par un caporal ; celui-ci, de sa voix rauque, command *rechts!* à droite ! pour faire entrer ses hommes dans la maison les arrêta dans la cour, les aligna, en passa l'inspection en gourmandant, puis en plaça un devant chaque porte ; ils comm cèrent immédiatement leur promenade régulière et cadencée, l fusil sur l'épaule. Tous ces mouvements s'exécutèrent avec pro titude et avec l'irréprochable correction qui, sous l'œil d'un offic y eût été apportée au terrain d'exercice. J'admirais et, dans un petite chose, quelle grande leçon ! Bientôt arriva, surveillant bagages, un gros médecin qui les fit décharger en jurant et s paraître s'apercevoir de ma présence. Je ne pus m'imposer l longtemps le spectacle de la sienne dans cette cour, où j'étais e

ı tête haute et où les humiliations qu'il fallait endurer semblaient lus amères. Elles allaient s'accentuer davantage.

Je n'ai rien à dire de la séparation des soldats et de leurs officiers, ır on a bien des fois conté combien elle fut noble et touchante. les Bellevillois étaient venus me serrer la main. Je les avais pour-ıs d'autant de rations de biscuit que j'avais pu m'en procurer; leur côté ils avaient détachédes lanières d'un cheval qui venait



Rathhaus (Hôtel de ville) de Breslau.

mourir, et ils les avaient hâtivement fait cuire au feu de quel-es débris de bois arrachés à nos voitures.

* * *

Le train avait été annoncé pour deux heures après midi; il ne rtit que vers quatre ou cinq. Jamais je n'aurais imaginé, s'accu-ılant pour pénétrer dans la salle d'attente de la gare encore mée, une foule du genre de celle à laquelle j'étais mêlé, et dans plus grand désordre. La traditionnelle et scandaleuse poussée broderies et d'uniformes devant la porte du buffet avant son verture, aux bals splendides que l'Empereur donnait aux Tuile-

ries et dont mes yeux avaient été témoins, ne pouvait donne qu'une faible idée de notre cohue galonnée. Elle se composai d'officiers généraux, les uns le chapeau ferré en tête, les autres e képi, la plupart une petite valise à la main, d'officiers d'État Major de tous grades, d'officiers supérieurs de toutes les armes, d fonctionnaires, d'ordonnances, les uns les mains dans les poches les autres chargés de bagages. A la douleur et à la consternatio qui se lisaient sur les visages se mêlait la préoccupation évident de s'assurer une place dans le train Dorénavant : « Chacun pou soi », quitter Metz au plus tôt, pour n'importe où, n'importe com ment! Et parmi ceux-là se trouvaient aussi ceux qui, jusqu'a dernier jour, avaient été dans l'antichambre du Maréchal qué mander des croix et des grades qu'il avait jetés en pâture à quel ques-uns. D'autres, loin de la gare, ne se trouvant pas liés par le engagements des chefs, essayèrent de tromper la surveillanc devenue plus molle de l'ennemi. Beaucoup échouèrent, un certai nombre réussit, même parmi les soldats, plus étroitement gardé

Le train finit par être formé, occupé, il s'ébranla avec lenteur; obéi sant aux ordres gutturaux des employés prussiens qui avaient pr possession de la gare et auxquels ceux de la compagnie devaient s soumettre avec promptitude. Nous ne savions pas où l'on nous co duisait. J'étais dans une sorte de coupé de seconde classe avec l commandant Vanson, le capitaine Méquillet, le secrétaire Clocqmi auquel on avait donné, comme à ses collègues, le rang d'officier. toute éventualité, nous nous étions procuré du pain, du fromage et d saucisses enveloppées dans du papier. Arrivés à hauteur de Corn quartier général du prince Frédéric-Charles, nous nous serrâm vers la portière de gauche et nos yeux se fixèrent du côté d château. Le train ralentissait sa marche comme avec intentio Nous eûmes alors le spectacle douloureux des drapeaux frança symétriquement rangés en trophées, sous la surveillance d'u garde prussienne. C'étaient les quarante-et-un drapeaux que l corps n'avaient pas eu la précaution de lacérer ou de brûler leur arrivée à l'arsenal où ils étaient restés déposés.

— Vous ferez savoir au général de Stiehle avait dit Bazaine général Jarras, qu'il reste à l'arsenal quarante et un drapeaux (1

Nous comprîmes alors pourquoi à l'État-Major on avait re l'ordre d'envoyer les drapeaux à l'arsenal pour y être brûlés, pou quoi l'arsenal n'avait pas reçu l'ordre de les brûler, et pourqu

(1) Souvenirs du général Jarras p. 336.

lorsque le colonel Nugues en avait fait l'observation au Maréchal, celui ci essaya de faire disparaitre la trace de l'ordre donné aux corps en prescrivant d'arracher la feuille du registre sur laquelle il avait été transcrit.

Je ne sais si c'est déjà à Ars, ou plus loin, que nous fûmes assaillis par les injures de la population; d'un pont, des pierres furent jetées sur le train, de tous côtés notre infortuné convoi était accueilli par des vociférations, par des cris où dominaient ceux de : « Traîtres et de lâches! » Il nous fallait courber la tête. Pour je ne sais quel motif, nous redescendimes jusqu'à Nancy. L'accueil de la population y fut moins hostile et même la foule s'approchait du train qui était arrêté un peu en dehors de la gare, et elle essayait de communiquer à travers la ligne des factionnaires avec les officiers que la nécessité obligeait de profiter de l'arrêt pour descendre. Il me fut même dit qu'on leur faisait l'offre de vêtements bourgeois pour les aider à s'échapper. Notre route se poursuivit toujours avec une extrême lenteur et de continuels arrêts, par Saverne et Wissembourg, nous faisant ainsi traverser le riant pays, théâtre de nos premières défaites. A chaque instant, nous apercevions des colonnes prussiennes en marche, d'un faible effectif, la plupart du temps d'une compagnie ou deux, à de grandes distances, pour ne pas se gêner, et toujours à ce pas cadencé qui, à force d'être pratiqué par les Prussiens, dès leur enfance, appliqué toutes les fois que des hommes se groupent, finit par entrer comme une seconde nature dans le jeu des muscles de leur corps. J'ai vu à Breslau, des cantonniers, la pelle et le balai sur l'épaule, ne jamais marcher autrement qu'à ce pas, en se rendant sur le lieu de leur travail.

Dans le voyage, nos entretiens ne roulaient pas seulement sur le passé, ou sur des anecdotes depuis bien connues, telles que celle ci : Le Maréchal Bazaine montant à cheval pour quitter Metz après la capitulation aurait dit : « Ce qu'elle va avoir de bon, c'est qu'elle va faire tomber Paris! » Parole qui révélait aussi peu de droiture dans le jugement que dans le caractère. Nous étions tous gravement préoccupés de l'avenir. On se reportait au désastre d'Iéna et à ses conséquences, la Prusse forcée par Napoléon Ier à ne plus entretenir qu'une armée dérisoire et, cette fois, nous rendant définitivement la pareille. Pour mon compte, je m'attendais à être mis, plus ou moins tôt, en demi-solde et bientôt obligé de gagner ma vie d'autre façon que je ne l'avais fait jusqu'alors. Dans les

haltes, l'état de désagrégation auquel nous avions été brusquement réduits, se trahissait par de menus faits. Les plus simples convenances qui eussent dû succéder aux règles de la hiérarchie étaient souvent oubliées, et je vis tel général insolemment traité par tel qui se courbait devant lui la veille.

Le lendemain au soir, nous arrivâmes très tard à Mayence. Je fus conduit, avec d'autres compagnons, dans un petit hôtel qui regorgeait déjà de monde. On nous servit à souper, après quoi nous fîmes de la salle à manger notre lit, les uns s'allongeant sur les tables de bois, les autres sur une combinaison de chaises, ou tout simplement sur le carrelage du sol. Nous étions avertis d'avoir à nous trouver le jour suivant, à dix heures, au Casino des officiers pour y apprendre dans quelle ville chacun de nous serait interné

Dans un des bâtiments de la grande place forte se développait, sur le plan le plus large et pourvu des ressources les plus complètes, le Casino des officiers. On nous ouvrit la grande salle consacrée aux réceptions et aux fêtes militaires. Ses hauts murs gris étaient ornés de quelques inscriptions et de quelques trophées, qu'on augmentait probablement lorsque de grands personnages ou des princes y venaient présider quelque solennité. La foule des officiers qui s'y pressaient ne provenait pas en entier des premiers convois arrivant de Metz. Les places fortes qui venaient d'être prises d'autres combats livrés en avaient accru le nombre, de toutes parts de nouveaux compagnons de captivité nous avaient rejoints. Sur une sorte d'estrade se tenait un lieutenant ou un capitaine, une liste à la main ; il faisait un appel, et comme les conversations le gênaient, il ordonna de se taire, ce qui provoqua des murmures Son ton devint tout à coup menaçant. Par bonheur, le sang-froid de la majorité des officiers et le sentiment de notre propre dignité ramenèrent promptement le calme. Chacun, jusqu'à concurrence d'un certain nombre de places, pouvait exercer son choix sur une liste de villes. Les plus recherchées, mais aussi déjà les plus pleines, étaient celles des bords du Rhin, puis, à proportion qu'on s'en éloignait, les plus grandes villes. Parmi celles dont le séjour m'était offert, se trouvaient Nauenbourg en Saxe et Breslau, capitale de la Silésie. Par une singulière coïncidence, Nauenbourg était précisément la ville où s'était réfugié mon ancêtre chassé de France par la révocation de l'Édit de Nantes. Je ne me souciais nullement de retourner dans un endroit où je n'avais conservé aucune relation depuis que mon grand-père, le docteur Fix, avait

pu, grâce au décret de la Convention, rentrer dans la patrie de ses pères. Je choisis Breslau, espérant tirer profit de mon séjour au fond de l'Allemagne, et je décidai à y aller également le jeune Clocqmin qui fut pour moi un aimable compagnon.

Il nous fallut, pour atteindre la capitale de la Silésie, en passant par Dresde, trois jours, à cause des changements de trains, des heures d'attente dans les gares, de jour et de nuit ; j'avais fini par m'accoutumer à vivre ainsi. Nous avions peu à peu laissé sur la route tous nos compagnons de captivité et nous arrivâmes seuls à Breslau, Clocqmin et moi.

Une escorte nous attendait sur le quai. Elle nous mena à pied, suivis des regards des passants, depuis la gare jusqu'à une caserne ; nous y fûmes reçus par un grand diable d'officier des cuirassiers blancs, botté jusqu'aux oreilles, qui se complaisait dans des effets de torse, de hanche, d'appui de main sur la poignée de son sabre dont il relevait le dard du fourreau à hauteur de ses grandes oreilles.

(A suivre.) Colonel Fix.

&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&&

BIROUSTE

CONTE

Birouste était un des plus grands savants de Pézenas, et même de cette région de l'Hérault, où fleurissent les vignes et les olivettes. Maçon de son état, il employait le meilleur de son temps à étudier l'histoire naturelle dans de vieux journaux et des almanachs, à empailler surtout n'importe quelle bête lui tombant sous la main. Seulement, il avait eu l'imprudence, autrefois, d'épouser une femme dépourvue d'idéal, qui le contrariait dans ses études. Aujourd'hui que leur fille Claire avait vingt ans, les deux vieux époux ne cessaient de se disputer. Naturellement, Thrésine aurait souhaité que sa fille fût couturière, capable d'aider la maison avec ses gages. Birouste, au contraire, ambitionnait, pour son élève, la profession qu'il n'avait pu lui-même rendre lucrative.

— Emplâtre de Birouste ! criait la femme. Quel homme viendra nous prendre une demoiselle qui ne sait qu'empailler ?

— Claire gagnera beaucoup d'argent, quand elle aura un magasin à Montpellier, près de la Faculté de médecine.

— Mais qui l'établira, son magasin ?

— Moi !... Quelqu'un !... Allons, tu ne comprends pas, il vau mieux que je m'en aille.

Thrésine ne sortait pas dix fois l'an de sa maison. Épaisse e courte, enveloppée de mouchoirs, de châles et de foulards, qui la protégeaient du froid en hiver et des mouches en été, elle sommeillait tout le jour, sur le canapé de paille, dans la cuisine. Où e comment sa fille eût-elle appris la couture, puisque c'est elle qu avait tout le soin du ménage ?

Dans Pézenas, on ne se moquait pas de Claire, par galanteri envers une créature si avenante, rieuse et honnête comme l'ea qui frétille dans l'herbe. Que son pied était leste dans les galoches

sa jambe fine sous la jupe écarlate! Quel charme de candeur mettaient, à la clarté du bonnet, les bandeaux de ses cheveux noirs, sur son visage rose! Et les mains, les bras, quand elle retroussait ses manches, quel éclat de blancheur ils avaient! Seulement, bien que le monde trouvât Claire gentille, les courtisans ne s'approchaient guère, sauf des originaux ou des paresseux, que Birouste repoussait avec indignation.

Birouste, plus il vieillissait, plus il empaillait. On eût dit un aïeul déjà, à voir sa tête fluette et neigeuse, sa bouche ruminante, ses yeux candides et luisants, pareils à des gouttes d'eau verte prêtes à tomber d'une branche, après la pluie. Il ne pesait sûrement pas, même tout habillé, cinquante kilos. Son costume l'aurait plutôt rajeuni. Eté comme hiver, des espadrilles; pantalon et veste de velours; et sur les fins cheveux, un chapeau tyrolien aux ailes rabattues, très gai avec ses déchirures, ses nuances d'arc-en-ciel, et qui avait l'air de provoquer le monde.

Birouste ne riait guère. Homme heureux, il ne pensait pas à l'argent.

Néanmoins, ce jour de Noël, quand il descendit de son musée à l'heure du repas, il dut se préoccuper des choses de la terre. On n'avait rien à manger dans la maison. Claire songeait, au coin de la cheminée froide. Thrésine, les bras croisés, feignait de dormir, parmi ses coussins.

— Hé bé!... s'écria Birouste. Rien au feu, à midi!... Hé bé! Thrésine!...

Celle-ci se déplia lentement de ses foulards.

— Hé bé, Birouste, est-ce que tu m'apportes de l'argent?... Si tu crois que ta science nous fera vivre!...

Birouste demeura stupide. Claire observait ses parents, frémissant de toute son âme à l'émotion de la misère qui, ce jour de grande fête, entrait à la maison.

— C'est que j'ai faim! repartit Birouste, qui se cramponnait la poitrine avec douleur. On nous ferait bien crédit dans le voisinage, Thrésine.

— Non. Le boulanger dit qu'il ne se paye point des paroles d'un savant.

— Un savant!... Ah! tu ne seras jamais savante, toi!... Tu n'as pas d'imagination!

— Pour avoir de l'argent, il nous faudra vendre les hardes de ton musée.

— Si tu fais jamais ça, je me tue, fainéante, Madame la Princesse !...

Claire sanglota de honte et de pitié. Comment, à son âge, sortirait-elle de cet enfer ? Son père ne comprenait point qu'un homme pauvre n'a pas le droit de passer son temps à rêver sur la terre. Sa mère ignorait la loi du travail, la nécessité de l'effort. Était-ce leur faute, si la nature les avait ainsi créés infirmes d'esprit, insouciants ? Elle les plaignait, dans le silence. Tout à coup, elle se sentit au cœur la joie de se dévouer, la force d'affronter les sarcasmes du faubourg, ce dimanche.

— Je vais chercher de quoi manger, dit-elle.

Et nouant son tablier de percale sur la robe de laine, elle courut chez les fournisseurs.

Les vieux époux gardèrent le silence, dans la cuisine triste. Thrésine souffrait de crampes d'estomac, et c'est cela surtout qui la faisait geindre. Birouste regrettait de ne pas savoir fumer, pour tromper la faim. Assis sur l'escalier de bois qui monte aux appartements, il songeait à la belle destinée qu'aurait eue sa fille, s'ils avaient habité dans une cité d'écoles et de laboratoires. Bientôt, ces méditations l'ennuyèrent. Il se levait, pour regrimper chez lui, lorsque la demoiselle rentra, radieuse, le panier garni de vivres.

— Parbleu ! s'écria-t-il. Je sais bien qu'on mange chaque jour.

Claire alluma le feu.

Et après avoir rangé des côtelettes de mouton sur le gril, elle dit :

— Oui, j'apporte le dîner. Savez-vous comment ?..,

— Raconte, raconte...

— C'est le boucher qui m'a parlé d'un mariage. Alors, tout en causant, il m'a fait crédit... Ah ! ah !...

Claire riait, ses parents aussi, oublieux déjà de leur détresse. Thrésine encourageait sa fille au travail du ménage :

— Allons, coupe le pain. Il reste, je crois, une bouteille de vin à la cave. Nous n'avons pas de gâteaux ?

A l'idée de ces gourmandises, Birouste s'esclaffa. Puis, se grattant le front, d'un air grave, il demanda :

— Alors, l'histoire de ce mariage ?

— A table, nous raconterons ça.

Ils s'installèrent, Birouste guilleret, avec ses jambes de grillon sa petite figure de pomme rainette sèche ; Thrésine balourde, pliant et dépliant ses foulards et ses châles. Birouste but un verre d'eau

pour s'ouvrir les conduits, et désireux de pardonner à sa femme, il lui versa un verre d'eau pareil.

— Donc, voici, commença résolument Claire. Le fils Tabarié me veut...

— Tabarié! s'exclama Birouste. Le fils de celui qui sert chez le pharmacien Froment, le fils du chimiste qui, sachant à peine lire, a appris à donner les remèdes aux malades !

— Juste celui-là. Seulement, il n'ose pas venir me trouver. Je le connais : il est de la taille de mon père, un peu gros, la figure ronde, il a l'air très rangé, toujours propre.

— Hé bé, voyons, il faut, suivant les usages de Pézenas, que vous vous accordiez d'abord tous les deux.

Autour de la table, ils dévoraient le pain et les côtelettes, buvaient des rasades d'eau avec ardeur. Claire se hâtait.

— Je vais m'habiller de dimanche, dit-elle. Je sais où rencontrer mon Tabarié.

Une fois parée, elle s'en fut derrière le faubourg, à la gare du Nord. Là, les garçons qui n'ont pas de promises se reposent, avant les vêpres, sous les platanes, aux frais des ruisseaux et des jardins. Tabarié se trouvait seul, si bien dissimulé contre une haie de roses, que la demoiselle ne le reconnut que subitement. Elle parut surprise. Puis, souriante, courageuse, elle s'avança. Le faraud, *pécaïré*! manqua de courage, au contraire. Il allait fuir, lorsque la fille de Birouste s'avança davantage :

— Hé bé, monsieur Tabarié... Je vous cherchais, pour ainsi dire... Il faut que je vous dise que mes parents voudraient bien vous voir.

Tabarié la regarda, confus, stupéfait qu'elle osât le conduire à son fauboug, en plein soleil du dimanche. Et de la voir si franche sous l'éclat de son visage rose et de ses yeux noirs, il se mit à sourire.

— Puisque vous m'attendez, dit-il, je vais venir.

Tabarié se levait déjà, lorsque Claire s'en retourna soudain, exagérant, pour plaire, la fierté souple de sa démarche. Il riait tout seul. Il admirait le ciel bleu et la plaine verte, après les jardins, de l'autre côté du chemin de fer.

Les cloches de l'église, au milieu de la ville, chantaient une musique de fête.

A son tour, il s'en alla.

Bientôt, dans la ruelle fraîche du faubourg, il poussait la porte

des Birouste. Il distingua, parmi la pénombre, l'amas des couvertures où Thrésine digérait, à la tiédeur des braises.

— Bonjour, salua-t-il. Ouais, bonjour!... Il n'y a personne?

La mère suait, soufflait.

— Me voilà, répondit-elle.

— Elle est là-haut, Claire, dans le musée. Montez-y.

II

Là-haut, on avait entendu la voix de l'étranger. Birouste, en bras de chemise, descendit précipitamment, et flatté que le jeune homme ôtât son chapeau à la vue du maître, fit des politesses, sur les dernières marches de l'escalier.

— C'est donc vous qui désirez ma demoiselle?... Très bien; causons un peu. Prenez cette chaise, Claire y était assise tout à l'heure.

Birouste, en homme pressé, se disposait à traiter du mariage comme d'une maison à blanchir, d'un épervier à nettoyer.

— Vous savez, je connais beaucoup votre père. C'est un artiste, lui aussi, dans son genre, puisqu'il sert dans une pharmacie, sans jamais rien avoir appris dans les livres.

Tabarié rougit, s'embarrassa, penaud de constater que Birouste était vraiment l'original que la ville proclamait. Mais il aimait Claire : sa pitié pour elle lui donna de la force.

— Je suis employé chez un marchand de vins, dit-il. Je gagne ma vie.

— Parfait.

— Je vous demande la permission de fréquenter votre demoiselle.

— Tant mieux, tant mieux!... Seulement, je souhaiterais un homme qui pût me comprendre. Je vous enseignerai mon art, je vous donnerai de sérieuses ressources d'avenir. Plus tard, vous vous établirez naturaliste à Montpellier, dans un magasin.

— Je n'avais pas prévu de telles conditions, fit le jeune homme estomaqué.

— Qu'importe!

— C'est que, voilà : mon père vit seul. Il entretient son ménage avec soin, un vieux soldat, vous comprenez... Alors, moi, je gagne ma vie...

Claire était descendue lentement, plus jolie que tout à l'heure, sous les platanes dépouillés par la froidure. Ayant quitté, là-haut, son corsage garni de jais, elle avait retroussé ses manches, noué son tablier de lustrine, pareil au tablier léger des soubrettes du Casino. Sur les marches de bois, se détachaient les mollets grassouillets, les pieds fins que des galoches ne flattaient guère. Les deux hommes la contemplaient, et aussi la mère qui, toute attentive aux événements solennels de cette heure, ouvrait ses larges paupières.

— Arrive ici, lui dit Birouste. Sois heureuse; nous consentons à ton mariage.

Et se tournant vers Tabarié, qui de plus en plus était ébahi, il ajouta :

— Allons, embrassez-vous. C'est si gentil de se marier !...

Les deux fiancés hésitèrent une seconde. Puis, d'un élan, ils échangèrent leur premier baiser.

— Venez voir mon atelier...

Birouste grimpa si vite que les deux fiancés se trouvèrent seuls, un moment, dans une encoignure de l'escalier. Là, Claire se pencha vers Tabarié et lui dit :

— Promettez à mon père tout ce qu'il voudra. Une fois que nous serons mariés, nous mènerons la maison à notre guise.

Tabarié, en familiarité déjà parmi ces simples, eut la force de rire, dans cette maison où tout semblait tenir du miracle.

Du premier, on escaladait au second par une échelle.

Le palier était vaste.

Birouste, à droite, ouvrit son musée, une grande pièce inondée de la lueur du ciel et des collines. Des tables partout, propres, en ordre, chargées de vitrines remplies de cailloux et de coquillages, peuplées d'oiseaux, de couleurs diverses qui se roidissaient sur leurs perchoirs.

— Que dis-tu de mon musée, jeune homme?... Va, n'aie pas peur, je t'enseignerai à empailler. On apprend vite, quand on est intelligent. Seulement, voilà, il faut aimer la science.

Les deux fiancés, derrière le dos du maître, se serraient les mains.

Cependant, Tabarié voulut être aimable.

— Vous avez là des choses de prix : des hirondelles, un grand-duc, des fossiles. Je m'étonne que vous n'en vendiez pas quelques-unes.

— Tu plaisantes!... Vendre ces choses merveilleuses!... Tu ne sais donc pas que, pour les admirer, monte ici le meilleur monde de la ville, le baron de Panpan, le marquis de la Carabène, et l'autre jour, le principal du collège, qui voulait mesurer ma tête de mort!...

Tandis que le maitre déblatérait, les deux fiancés s'assirent sur un banc, et Tabarié se pencha vers Claire.

— Pourquoi, lui demanda-t-il, avez-vous contribué à de telles folies?

— Pour que mon père ne devienne pas fou tout à fait. Ici, je lui raconte des histoires, je le fais rire, et la gaieté entretient un peu la santé de son âme.

Mais, dans le silence, la voix de Thrésine monta :

— Ouais!... Birouste, on te demande pour blanchir un grangeot.

— Té! La fortune vient aujourd'hui. Allons! Suivez-moi, les enfants.

Ils jouèrent à se taquiner, tous les trois, sur les gradins de l'échelle. Au premier, dans la chambre où il couchait en compagnie de son épouse, Birouste montra avec orgueil les collections de chapeaux, de casquettes, de cannes et de pipes, qu'il avait étiquetées.

Dans la cuisine, Tabarié se trouva timide, devant le propriétaire du grangeot qui marchandait le prix d'une journée de plâtrier. Dès que le propriétaire se fut retiré, il s'empressa de prendre congé aussi. Mme Birouste, pour lui serrer la main, sortit de ses châles; Birouste lui fit des compliments sur son intelligence. Claire l'accompagna jusqu'au seuil.

— Venez quand vous voudrez, lui dit-elle.

— Il faut d'abord que mon père demande votre main officiellement. Adieu.

Il s'éloigna.

Maintenant, les maisons du faubourg l'étonnaient par leur mélancolie. Ne vivait on pas, chez les Birouste, dans l'ignorance des vanités du monde? Il se sentait heureux, imprégné de la candeur de ces trois créatures, qui ne pensaient pas plus au lendemain que les bêtes que Dieu a mises dans les bois.

III

Le père Tabarié, dans la pharmacie, lisait le journal, derrière les grands bocaux tricolores posés le long des glaces. A la vue de son fils, il se dressa, ses gros yeux écarquillés sous le béret, ses mains jointes sur la courte blouse noire, dont les plis cachaient à peine le pantalon de velours.

— Tu as l'air, dit-il de sa voix retentissante, d'un banquier qui a fait de mauvaises affaires.

— C'est que... je viens te parler de mon mariage.

— Par exemple, voilà que ça te reprend. Est ce toujours avec la fille de Birouste ?... Toi aussi, tu veux empailler des hirondelles et des canaris ?...

— Ne t'emporte pas. Claire n'attend que son mariage pour travailler sérieusement.

— On va se moquer de nous. Mon patron est capable de me congédier. Voyons, réfléchis tu que tu vas entrer dans un logis sans cervelle ?

— Claire m'a promis de se révolter contre les folies de son père et de n'obéir qu'à moi.

— Aïe! les promesses d'une femme !... Enfin, je t'avertis que si plus tard tu es malheureux, tu te démêleras...

Le père Tabarié, qu'on appelait Bataclan à cause de son emploi de caporal-tambour au régiment, occupait, le dimanche suivant, la meilleure place de la table, chez les Birouste. Auprès de lui, Mme Birouste laissait se répandre sur le dossier de la chaise le châle d'indienne de ses noces. Les deux fiancés mangeaient de bon appétit et, après qu'ils avaient bu, se montraient la langue, par plaisir. Birouste, soucieux de séduire, servait le pain, le vin, les victuailles. Mais, en découpant la poularde, il voulut prouver sa prestesse de naturaliste à disséquer les volailles. Et cela lui fournit l'occasion de parler de son musée.

— Quand viendras-tu visiter mes trésors, Bataclan ?

— Jamais.

— Ah bah ! Tu ne me ménages guère ?

— Tu perds le temps à tes fariboles. Je veux mettre de l'ordre dans ta vie.

— Bravo! approuva Thrésine. Voilà des paroles qui sonnent comme de l'or.

Les farauds se poussaient du coude, en souriant. Birouste baissait la tête. Plus tard, après le mariage, il convaincrait Bataclan des ressources pratiques de son art, et par Tabarié même. On mangea dur, on acheva les bouteilles, afin d'oublier la discussion. Bientôt, reluisants et rouges, ils eurent tous de la peine à se lever...

Le mariage eut lieu le mardi-gras, dans la joie du faubourg. Dès le lendemain, il n'y eut plus de fête. Tandis que Tabarié se rendit au magasin de vins, Claire, à la maison, noua autour de sa taille le tablier de ménagère, et si bravement que Birouste n'osa, dans le musée, solliciter son aide.

Birouste s'enragea d'être seul. Par dépit, il négligea davantage sa besogne de maçon, se fiant d'ailleurs aux gages de son gendre. Mais celui-ci, au bout de quelques semaines, se fâcha : il s'en fut prier son père de préparer un remède capable de guérir Birouste.

— Compte sur moi, répondit le pharmacien. D'abord, que ton épouse m'apporte une clef de votre logis.

IV

Le soir même, quand tout le faubourg se fut endormi, Bataclan, après s'être assuré que la lampe du naturaliste brillait au-dessus des toits, s'insinua dans la maison, atteignit le second étage, à travers l'obscurité. Une flèche de lumière jaillissait de la porte du musée, par le trou de la serrure : là, il observa quelques minutes.

Birouste, les bras nus, travaillait avec ardeur. La joie d'être seul, dans le silence, au milieu des êtres qu'il douait d'une seconde vie, lui donnait un tel feu aux mains et au visage, qu'il avait dû ouvrir sa fenêtre aux souffles des campagnes. Il bourrait d'étoupe, une chouette d'un geste grave. En ce moment, il n'offrait rien de ridicule. On eût dit un moine dans sa cellule, accomplissant quelque œuvre de piété.

Bataclan s'émut du bonheur de cet homme, de sa foi dans un art qu'il cultivait par vocation. Il hésita à le déranger. Birouste ne se suffisait-il pas à lui-même, sans rien demander aux autres ? Sa vie était un modèle de modestie, bornée à son foyer, loin des choses de la terre? Mais justement, ne vivait-il pas trop loin de la

terre. Malgré sa probité, il n'avait pas le sens commun. Si on le laissait persévérer dans ses manies, la misère aux profondes racines détruirait la maison. Et Bataclan se sentit menacé de recevoir sur le dos la charge d'une famille, compliquée de petits enfants.

Ma foi, le pharmacien n'hésita plus. A travers l'ombre des murs poisseux, il se glissa, tout contre le musée, dans la chambrette où Birouste rangeait des châssis et des pieux. Il s'y enferma, et l'oreille attentive, perçut le grincement terrible de la scie de Birouste.

Alors, ayant saisi un balai, il cogna partout à tort et à travers. Puis, de nouveau, il tendit l'oreille.

Le grincement de la scie s'était interrompu. Birouste, en examinant ses murailles, marchait de long en large à pas précipités.

— Est-ce qu'un esprit des temps anciens se réveillerait?... gronda-t-il.

Cependant, il voulut faire le brave. Il ricanait déjà, lorsque les coups de bélier recommencèrent. Ce bruit torrentiel lui parut venir de la maison voisine, dont la toiture était remplie de crevasses et de bosses.

— Ou bien, c'est au cabinet noir, peut-être!... Par exemple!...

Il se disposait à sortir, sa lampe à la main, tout tremblant de peur. Et il s'arrêta. Les coups de bélier ébranlaient sa porte même. Il entendit descendre à travers la maison une sorte de monstre, qui secouait l'échelle. Le vent hurlait dans les jardins du voisinage.

— Que le diable m'emporte!... J'ai affaire à quelque loup-garou!...

Cette nuit, Birouste ne dormit point. Le matin, au lieu de remonter dans son musée, il s'éloigna dans la campagne, erra jusqu'au soir. Durant plusieurs jours, il courut de château en château, sans rapporter de l'ouvrage. Thrésine lui parlait de son grand-duc et de ses hirondelles : il répondait à peine. Les jeunes époux, afin de prouver leur contentement, payèrent un poulet, le dimanche.

Une fois, il eut le courage de remonter là-haut, d'épier son musée par le trou de la serrure. Les oiseaux, dressés sur leurs perchoirs, y semblaient heureux de vivre en paix, seuls.

Afin d'occuper ses loisirs, Birouste, résigné, reprit alors doucement la truelle.

Enfin, le lundi de Pâques, il interpella sa fille d'un cri joyeux :

— Accompagne-moi au musée. Viens, j'ai une idée. Nous allons délivrer tout mon monde.

Ils éparpillèrent les oiseaux, les fossiles, à droite et à gauche, dans l'escalier, sur les meubles. Seulement, tout ce monde mort était si nombreux! Birouste consacra la semaine à disperser son musée dans Pézenas, chez les riches. On le voyait passer, une bête sur l'épaule, au milieu des rues, à travers les places.

— Où vas-tu, Birouste?

— Je répands mes œuvres immortelles dans Pézenas. On ne m'oubliera jamais car je sais bien qu'on retrouvera, dans vingt siècles, mon nom dans toutes ces demeures qui n'auront pas bougé.

Il fit des envieux.

Chez les riches, on l'invitait à boire des coups de vin vieux, à manger des restes de gibier. Il blanchit tous les palais de la ville, les hôtels des nobles, les vestibules des avocats, le cabinet du principal du collège.

Birouste engraissa un peu.

De temps à autre, il empaillait une bête dans un château; la joie, étant rare, lui paraissait meilleure. Jamais, tant qu'il vécut, on n'utilisa la salle de son musée. Il ne s'y montrait, pourtant, qu'à de longs intervalles, furtivement. Car, le soir, quelquefois, il tremblait encore; il revoyait passer dans la maison ce géant d'ombre, qui avait fait rouler tous les meubles.

Tout de même, il se donnait un air de grandeur et de sacrifice, disant :

— Moi, qui étais né naturaliste, me voici plâtrier et maçon, pour plaire à mes enfants,.. Les bêtes sont aimées par les hommes. Mais nous, par qui, au-dessus de nous?...

Georges Beaume.

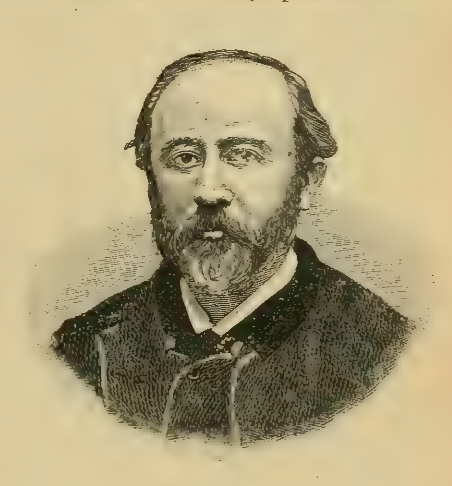
Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris.

PAUL ARÈNE

L'ÉCRIVAIN

Ce n'est pas un hommage de tendresse que j'apporte à sa mémoire, mais le témoignage d'une piété toute littéraire et qui vient, non de mon cœur, mais de mon esprit.

En violentant même toutes les prédilections où je pourrais sentir un caprice de mon propre goût, il me reste à louer dans la sincérité absolue d'un enthousiasme justifié, un des œuvres les plus exquis et les plus parfaits de ce temps, celui de Paul Arène.



Paul Arène

Tout s'est passé comme à l'ordinaire. La discrétion de sa renommée, alors qu'il vivait, discrétion due surtout à la dignité un peu farouche de son caractère, s'est évanouie aussitôt que la Mort l'a fait sien; la mesure à laquelle ses contemporains le toisaient s'est soudain élargie à la grandeur de sa perte et l'Académicien voulu n'a pas manqué pour s'écrier, comme un autre le fit pour Théophile Gautier : « Quel malheur ! il eût été des nôtres ! » Alors pourquoi n'en a-t-il pas été ? Il y a juste trente et un ans que le succès de *Pierrot héritier*, à l'Odéon, apprenait à Paris le nom de Paul Arène ; il y en a vingt-six que *Jean-des Figues* (1) révélait, du pre-

(1) *La Lecture* a publié ce chef-d'œuvre. Voir les numéros des 9, 16, 23, 30 octobre et 6 novembre 1897.

mier coup, un conteur de premier ordre. Je me rappelle encore l'émotion que souleva, dans le monde vraiment lettré, l'ensoleillement si particulier de ce livre, d'une grâce latine, et d'un sentiment bucholique rangeant déjà, parmi les classiques à venir, ce disciple plein de fantaisie des grands classiques du passé. Quand, avec son éloquence accoutumée, Jaurès défendait, il y a quelque temps, les lettres anciennes, que n'a-t-il donc cité Paul Arène comme le plus glorieux exemple de leurs héritiers vivants ! Et quelle utile surprise, quel hommage rendu à la langue française qui en est sortie, que ce bel écrivain, si fort épris de son pays et si amoureux de tout ce qui touche à la Provencé, ait résisté pour lui-même au mouvement qui ressuscitait le dialecte poétique de celle-ci, et trouvait, dans un chef-d'œuvre comme *Mireille*, une consécration éclatante ! Comme notre prosodie, aujourd'hui battue en brèche, a suffi à Victor Hugo pour donner l'expression poétique définitive de ce siècle, ce qui est resté de latin dans notre prose, avant les déformations intéressantes, mais démodées déjà, qu'y apporte l'œuvre de Cladel et des Goncourt, a suffi à Paul Arène pour faire revivre, parmi nous, l'âme de Virgile et d'Horace, pour rajeunir, dans un génie tout français, les sèves originelles dont la gloire la plus pure de nos lettres a vécu. La caractéristique de son style est dans cette distinction native des lignes où sa phrase naturellement se contourne et se déploie suivant des rythmes impeccables, invariables dans son esprit et dont il semble qu'il ne puisse se départir, tant l'harmonie en apparaît innée.

Courteline, qui est aussi, — Paris n'est pas non plus si loin de Rome, ni Montmartre de l'Aventin, — un écrivain de race et un curieux de beau langage, se désespérait un jour devant moi, à ne pouvoir analyser, dans la simplicité de sa magnificence, une phrase de Paul Arène, ni découvrir l'artifice de syntaxe et des mots d'où jaillissait sa beauté. — « C'est superbe me disait-il, et on ne voit pas comment c'est écrit ! »

J'ai retenu le mot qui m'emplit d'un orgueil affectueux pour mon cher Arène. D'ailleurs, on ne dit pas mieux, d'un homme, qu'il est un écrivain de génie.

Le mot n'est pas trop gros pour un pareil don d'écrire, comme l'eau coule, comme le vent souffle, comme la fleur s'ouvre, dans la mystérieuse éclosion, pour ainsi parler d'une chose de la Nature, par l'effet d'une aristocratie indélébile de race et d'un phénomène atavique : et cette possession calme du Beau en soi, dans une for-

mule d'art où ne se sent le labeur d'aucune conquête, cette inconscience apparente de tout procédé qui ferait l'œuvre impersonnelle si l'homme n'y figeait sa pensée dans ce moule divin, ne sont-ils pas un mode du génie ? Ce n'est pas assez d'avoir comparé Paul Arène à la cigale qu'il a constamment chantée, rabaissant lui-même au niveau de sa modestie, l'emblème de son talent. Bien plutôt il est l'abeille d'or qu'autrefois entendit bourdonner l'Hymète et qui, immortelle à travers les âges, des lèvres muettes de Platon s'est envolée sur ses lèvres sonores.

On me pardonnera l'aridité de ces propos sur le style de Paul Arène, envisagé, pour ainsi parler, au point de vue ouvrier, lequel était, comme je l'ai dit, chez lui, d'une immatérialité insaisissable.

On ne demande pas, après tout, à la gemme qui cristallise dans la profondeur mystérieuse des roches la raison de sa forme troublante et de sa limpidité. Dans un ordre d'idées plus vraiment psychique, je chercherai à définir aussi la nature constante de son inspiration parfaitement adéquate, du reste, à la formule d'expression de sa pensée, ce qui fait justement que celle-ci s'y module sans effort, et comme une nudité charmante se glisse dans un vêtement léger où elle transparait délicieusement. Ah! le beau et doux païen et qui semble échappé, d'hier, des Panathénées! La douceur des philosophes anciens, plus épris de nature que de science, l'intimité familiale du foyer emplissant l'exil de la piété des souvenirs, une imagination toute bucholique et fidèle à la vie des champs où l'être a grandi parmi les choses en aimant jusqu'au moindre brin d'herbe, une vision claire où rien ne se meut qu'en plein soleil, une grande tendresse d'âme entraînant toute l'humanité agreste, depuis les bergers de Théocrite jusqu'aux paysans de Georges Sand, un amour ingénu et respectueux de la Femme, traitée en idole, dont on a quelquefois pitié, çà et là les virilités d'une âme vraiment patriote et citoyenne, je vois bien toutes les sources où il puise, et je n'en sais ni de plus hautes, ni de plus pures. Mais ne me demandez pas plus comment sont composés ses admirables contes que comment ils sont écrits. Comme leur enveloppe de style, ils sont sortis d'un jet, dans la même éclosion, immédiatement refermée et définitive. Ah! ils n'ont rien de théâtre. L'habileté y est évidente, puisqu'ils arrivent à l'émotion et qu'ils sont conçus et écrits pour émouvoir, à moins qu'ils ne se contentent d'amuser! Mais n'y cherchez pas davantage les fils

d'une intrigue que, dans la trame que l'araignée automnale tend aux derniers soleils et où la rosée d'octobre met des perles, le mystérieux enlacement de ses soies invisibles et dévidées d'un fuseau vivant. Ils vêtent volontiers la forme du récit tel qu'on le conte, au coin des hautes cheminées provinciales, pendant les longues veillées que ne berce plus le ronronnement des rouets se mêlant à celui des chats frileux. La formule, d'ailleurs, est toujours d'une simplicité dont le secret même est celui de ce prodigieux talent.

Et tout ce que je viens tenter de préciser, vous le constaterez dans tous les livres où ses contes et ses impressions sont réunis, dans ce beau volume de la *Gueuse parfumée,* qui remonte à 1876 et où, à côté de *Jean-des-Figues*, je signale ces deux contes admirables de la *Mort de Pan* et du *Canot des six capitaines;* dans *Paris ingénu*, où l'enfant de Sisteron paye royalement à la grande cité, son hospitalité en monnaie de pur soleil, dans *Routes blanches et Routes bleues*, si pleines de merveilleux paysages; dans la *Tentation du grand saint Antoine.* Je mets à part la *Chèvre d'or,* qui n'a pas moins de saveur que *Jean-des-Figues*, avec une plus grande maturité de moyens où la fraîcheur native n'a rien perdu, et surtout *Domnine*, son dernier roman, d'une conception si généreusement attendrie, si plein de tendresse pour la Femme même déchue, si vrai de décor provincial, et qui pourrait avoir pour épigraphe, ces vers immortels de Beaudelaire :

> Vous que, dans votre enfer, mon âme a poursuivies,
> Pauvres sœurs, je vous aime autant que je vous plains!

un de ses plus beaux livres, à mon avis, et le dernier. Ce doux et noble esprit n'était pas seulement, par la musique de son vol, frère des abeilles, mais aussi des cygnes, et, dans ses derniers contes, il me paraît avoir atteint des intensités d'émotion et des simplicités géniales de dire, une splendeur accomplie de forme dans la pensée et dans l'expression qui les font peut-être les plus beaux. Celui de la *Clochette*, son chef-d'œuvre pour moi, n'est pas ancien. Celui où le chat familier le prend pour son père, à lui voir des cheveux blancs, et le caresse, le plus touchant peut-être qu'il ait écrit et qu'on ne peut lire sans pleurer, date de ses derniers jours.

. . . .

Il y a bien de l'esprit et de l'originalité vraie dans son théâtre.

L'*Ilote* est d'une conception exquise, ainsi du *Char*, ainsi des *Deux Augures*, et sa traduction du *Pain du Péché* a fait le plus grand effet. Les vers absolument scéniques et d'allure parfois banvillesque, dans leur fantaisie, avec moins d'ingéniosité rythmique, abondent dans l'*Ilote* et dans les *Deux Augures*. Mais le poète que Paul Arène était vraiment est plus haut, bien que son œuvre rimée soit peu considérable. Il le faut chercher dans les anthologies. Volontiers concevait-il, comme les Grecs, le vers chanté, et son culte pour Pierre Dupont en était la preuve. Lui-même, en qui la guerre avait soulevé, pour quelques mois, l'âme d'un Tyrtée, fit une chanson guerrière vraiment belle, où je citerai cette strophe :

Demain, sur leurs tombeaux,
Les blés seront plus beaux,
Serrons nos lignes !
Nous aurons, cet été,
Du vin aux vignes,
Avec la Liberté !

Mais je sais de lui un sonnet charmant qu'il aimait à dire et que je m'en voudrais de ne pas donner :

C'est un matin de Mars qu'elle m'est revenue,
Éveillant le jardin d'un bruit de falbalas,
L'enfant toujours cruelle et toujours ingénue,
Que je n'ai point aimée et qui ne m'aimait pas.

Le givre s'égouttait aux branches, mais plus bas,
La neige ourlait encor les buis de l'avenue ;
Et le frisson d'hiver, sous leur écorce nue,
Emprisonnait le rire embaumé des lilas.

Un clair rayon parut. — « Bonjour ! c'est moi ! » dit-elle.
Dans l'air moins froid passa comme un cri d'hirondelle,
Je la vis me sourire et crus avoir seize ans ;

Et depuis, quelquefois, je me surprends à dire,
Songeant à ce rayon, songeant à ce sourire :
C'était presque l'Amour et presque le Printemps !

Ceci est exquis... Mais, dans la *Noël en Mer*, je trouve ces vers vraiment admirables. C'est le vieux Thamus qui parle, sa barre

de pilote au poing, en pleine mer, pendant que naît Jésus à Bethléem :

Les Démons ont dit vrai, mon fils; depuis le temps
Que Jupiter jaloux foudroya les Titans,
Et depuis que l'Etna mugit, crachant du soufre,
L'Homme est abandonné sur terre, l'homme souffre,
Peinant toujours, gelé l'hiver, brûlant l'été,
Sans te vaincre jamais, ô maigre pauvreté !
Qu'il vienne donc ! Qu'il vienne enfin l'enfant débile
Et divin, si longtemps promis par la Sibylle ;
Qu'il vienne celui qui, détrônant le hasard,
Doit donner à chacun de nous sa juste part
De pain et de bonheur ! Plus de maux, plus de jeûnes !
Les Dieux sont bons parfois, mon fils, quand ils sont jeunes !...

Le dernier n'est-il pas d'une résignation charmante? Et pour finir, ces vers, qui semblent une épitaphe :

L'air est si chaud que la Cigale,
La pauvre Cigale frugale
Qui se régale de chansons,
Ne fait plus entendre les sons
De sa chansonnette inégale.

Et, rêvant qu'elle agite encor
Ses petits tambourins de fée,
Sur l'écorce des pins chauffée
Où pleure une résine d'or,
Ivre de soleil, elle dort.

Mais, je le répète, le grand écrivain des contes fut beaucoup plus qu'une cigale.

Armand SILVESTRE.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR [1]

(Suite.)

Après avoir pris nos noms, nous avoir averti que prisonniers sur parole, nous ne pouvions ni dépasser les limites de la ville, ni être dehors après 9 heures du soir, et que tous les jours à 11 heures il faudrait répondre à l'appel dans la grande salle où il nous recevait, il nous fit désigner à chacun, ainsi qu'à Uzé — les officiers avaient été autorisés à conserver avec eux, mais à leurs frais et sous leur responsabilité, leurs ordonnances, latitude dont un petit nombre profitèrent — un lit de troupe assez convenable dans une chambre qui en contenait une vingtaine. D'ailleurs nous restions libres de chercher un logement en ville, ce que nous nous empressâmes de faire dès le lendemain, en nous commandant des vêtements bourgeois. Nous étions arrivés du 7 octobre et il y avait déjà plusieurs centaines d'officiers internés à Breslau. Mais dans cette grande ville de 250,000 âmes, ils restaient inaperçus. En général ils provenaient de la garde mobile et des mobilisés, et il n'y en avait qu'un nombre fort restreint provenant de l'armée régulière, entre autres le chef d'escadron Baillod, général de division depuis.

L'appel quotidien était fait par un gros officier de Landwehr. L'uniforme était exigé, mais les tenues étant devenues misérables, le représentant de l'autorité militaire finit par se contenter de nos képis que remplacèrent en fin de compte des feutres et des bonnets fourrés. Tous les huit jours, un quartier-maître allemand fort poli, nous payait une petite solde et en inscrivait le montant sur une carte d'identité.

La caserne était d'une saleté inénarrable, et je profitai des visites que j'étais contraint d'y faire pour observer de mon mieux ce qui s'y passait. Par tous les temps, même les plus froids, l'instruction à

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

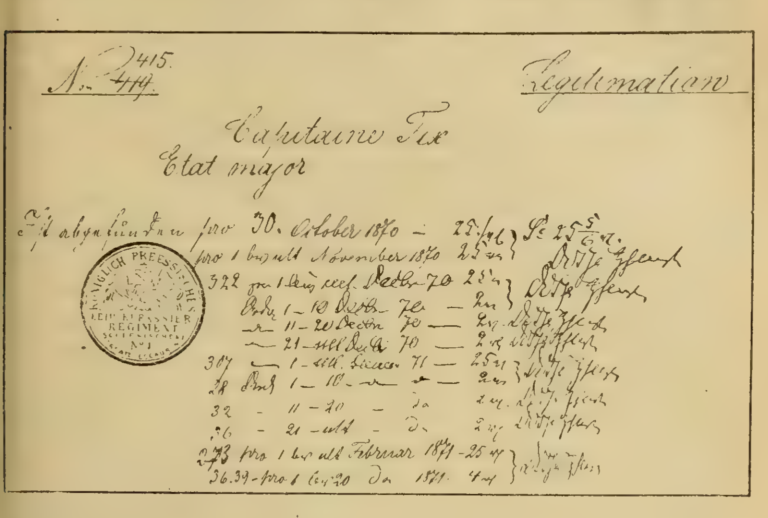
cheval des recrues se poursuivait dans la cour ; je ne pouvais la suivre que des fenêtres d'en haut, mais cela me suffisait pour en admirer la méthode et l'inexorable rigueur. L'emploi des chevaux dans ce pays n'est arrêté ni par la neige ni par la glace. Des fers munis de trois crampons très élevés, de 5 à 6 centimètres, en pince et aux éponges, qui les transforment en véritables trépieds, empêchent toute glissade, et les chevaux qui y sont tous accoutumés, tant ceux de trait que ceux de selle, marchent ainsi chaussés, aux allures les plus vives comme aux plus lentes, sans glisser ni broncher. Sur la place d'exercice, je suivais avec beaucoup d'attention l'infanterie. Les officiers étaient toujours dans une tenue exactement pareille à celle de la troupe et leur attentive surveillance ne se relâchait jamais un instant, comme on pouvait s'en apercevoir à la rapidité de leur pas et à la direction de leurs yeux. J'ai vu un caporal faire recommencer près de cent fois, avec une persévérance cruelle, le mouvement du changement de pas à un homme, jusqu'à ce qu'il fût correct, et reprocher grossièrement à ce malheureux des fautes dont mon œil exercé ne s'apercevait pas. Je ne manquais aucune des parades hebdomadaires dont la précision m'émerveillait.



La Bourse et mon logement, à Breslau.

L'usage de la plupart des familles de la petite bourgeoisie, est de fournir le logis et le petit déjeuner à un célibataire. Nous avions

trouvé, Clocqmin et moi ,une chambre à deux lits, très confortable, chez une dame juive, et nous allions chercher notre nourriture

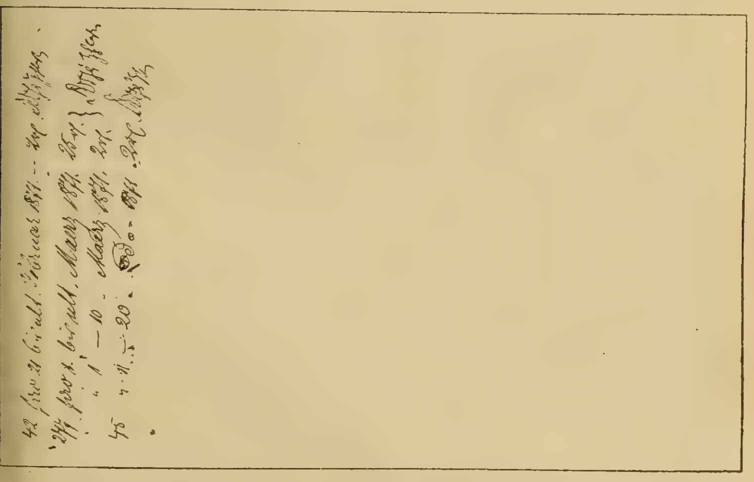


N° 415 / 449

Legitimation

Capitaine Fix
Etat major

pro 30. October 1870 — 25
pro 1 bis ult November 1870 25
pro 1 bis ult Februar 1871 – 25



Reproduction de la carte dont les officiers étaient porteurs à Breslau (recto et verso).

dans les petites brasseries. Je fuyais celles qu'avaient adoptées les prisonniers français dont j'ai indiqué la composition. Avec leur insouciance, ils y avaient apporté aussi des habitudes de bruit et de sans gêne qui ne me plaisaient pas. En général dans tous ces

établissements publics, les gens de service, hommes et femmes étaient très « déférents » vis-à-vis des consommateurs allemands; les Français les avaient si bien hêlés, tarabustés, ahuris, qu'ils avaient fini par se faire répondre sur le même ton et que les filles surtout, se montraient au fond très enchantées des libertés de langage auxquelles on les accoutumait. Les caricatures des « Lustige Blätter » ou celles de Munich, représentaient nos soldats en veste par le grand froid, le nez rouge et les mains dans les poches. C'était vrai, mais j'ai vu des ordonnances amenés par des officiers à Breslau, se réchauffer impunément à mille impertinences imprévues et joyeuses, qu'ils n'auraient pas risquées dans une de nos garnisons. J'étais abonné à la « Breslauer Zeitung » qui paraissait deux fois par jour, riche en annonces figaresques et je me repaissais chez les *conditoreï* des nouvelles de la guerre données par d'autres feuilles. Le conditoreï est un pâtissier dans l'arrière boutique duquel on ne fume pas, où l'on prend du café, et où l'on trouve une quantité de journaux. Je lisais des romans allemands, et je m'occupais de l'opuscule qui a paru plus tard sous le titre de : *Lettres d'un prisonnier de guerre*. Les catastrophes avaient donné à moi, comme aux autres militaires, la rage d'écrire. On peut leur pardonner.

La Silésie est, on le sait, comme le grand duché de Posen, une province polonaise dont la Prusse s'empara définitivement en 1741, à l'issue de la bataille de Molwitz. Dans sa capitale, on parle concurremment le polonais et l'allemand et la plupart des enseignes des boutiques et des affiches étaient dans les deux langues. Les Français, me disait-on, pouvaient compter sur les sympathies des Polonais. Je n'ai pas eu l'occasion d'un contact avec ceux d'un rang distingué. Ceux qui m'abordèrent dans les brasseries pour s'insinuer auprès de moi ne reçevaient qu'un froid accueil qui les dégoûtait promptement. Je me figure que la haute société polonaise était aussi fermée à Breslau que la haute société allemande qui l'est plus que partout ailleurs. Je vis cependant un lieutenant de dragons être reçu dans celle-ci, sans doute en vertu de cette solidarité secrète qui relie l'aristocratie de tous les pays. A sa place, je n'aurais pas voulu franchir le seuil des portes qui lui furent ouvertes.

Les sympathies des Israëlites étaient plus réelles. « Nous n'oublierons jamais, me disaient-ils, que c'est la France, par la main de Napoléon Ier, qui nous a tirés de l'état d'abjection où nous avons si longtemps vécu et qu'à elle nous devons notre émancipation dans

le monde entier. » Les Juifs qui me parlaient ainsi étaient de la classe bourgeoise, et sauf un fer à cheval cloué devant leur porte, mangeaient couramment du cochon et se montraient aussi soignés sur leur personne que dans leurs appartements. Il n'en était pas précisément de même de ceux de la basse classe qui pullulent à Breslau. Les jours de marché on les voit arriver sordides, vêtus d'une longue « Lévite » noire, comme disait à Saint-Cyr, un de nos recrues, Grodvolle, en parlant de sa tunique; leur visage est encadré de deux boucles pendantes noires ou rousses, semblables à celles qui caractérisent la tête du Christ dans un très sérieux et très célèbre tableau de la cathédrale de Prague.

— J'ai offert à un de ces Juifs cent thalers de sa boucle, et il les a obstinément refusés comme un Prussien les eût refusés de sa moustache, me racontait le marchand de fourrures chez lequel je demeurais.

Les hommes restent tout le jour occupés de leur commerce et je les ai trouvés là, comme ailleurs assez frustes. Les femmes au contraire, je parle des cinq ou six que j'ai pu fréquenter et voir de près, possèdent une réelle culture; non seulement elles savent le français, tout en le parlant avec difficulté, mais nos classiques leurs sont presque aussi familiers que les classiques allemands et elles s'intéressent à notre littérature; ce qui, joint à l'intelligence naturelle à leur race, rend leur conversation fort agréable. Avec cela, très musiciennes. Je n'eus jamais qu'à me louer infiniment de mes hôtes, sauf une fois. C'était Noël. Ils m'invitèrent à venir goûter du plat traditionnel qu'on ne manque jamais de préparer ce jour-là. C'est une purée de fleurs de pavots ! J'en fus malade deux jours.

Clocqmin étant parti pour Hambourg, je quittai le rez-de-chaussée où je demeurais pour monter dans la même maison au second étage qui était beaucoup plus clair, également chez des Israëlites. Les grands froids d'un hiver très rude, où le thermomètre descendit jusqu'à 27° au-dessous de zéro, avaient commencé. S'ils furent meurtriers dans les camps pour nos infortunés soldats, les officiers internés dans les villes n'en souffrirent guère. Je n'eus jamais moins froid l'hiver qu'à Breslau. Le poêle immense remplit d'une douce chaleur la chambre que protègent de doubles fenêtres; le riche ne sort pas sans une pelisse, et le pauvre sans une peau de mouton bien ample.

Les fossés pleins d'eau qui entourent l'ancienne ville sont une inestimable ressource pour les amateurs de patinage. Je m'y étais

remis ; mais dans un pays où tout le monde se promène sur des patins avec une parfaite aisance quand j'attirais l'attention, c'était par ma gaucherie. Il arriva qu'un bambin prussien de treize ou quatorze ans se moqua fortement de moi. Je fis le sourd, mais trouvant ma belle, je l'arrêtai au passage, je le saisis par les oreilles, et, dans un allemand qui aurait pu prêter à rire à tout autre que lui, je lui tins ce discours : « Il est lâche de vous adresser à un prisonnier que vous pouvez taquiner impunément : sachez-le... » Et je le laissai aller. En un rien de temps les frères étaient accourus, fort émus de mon action. Je leur répétai mon admonestation d'un ton un peu hautain. Ils allèrent trouver leurs parents. Presque aussitôt l'enfant revint accompagné d'un grand frère et me fit ses excuses. Il ne manqua jamais depuis, de me saluer avec la plus grande politesse. Mais que de fois, dans la rue, des enfants conduits par des femmes élégantes, m'ont heurté intentionnellement en murmurant : Franzose !

L'Université était déserte, la plupart des étudiants étaient sous les drapeaux et il était bien rare de rencontrer dans les rues les singulières figures représentant le type primitif de l'étudiant allemand. Vêtement court, énormes bottes à éperons que n'ont jamais sentis un cheval, fouet et rapière formidables, czerevitz, c'est-à-dire coiffure minuscule émergeant, au sommet du front, d'une forêt de cheveux hirsutes. Le maître d'armes avait donc des loisirs et je m'étais donné la satisfaction de fréquenter sa salle déserte, située dans une dépendance des bâtiments universitaires. C'était un grand saxon, très bon homme, qui prolongeait ses séances tant que je voulais. Mais je n'en abusais pas. L'escrime des étudiants allemands est violente et brutale et je finissais par avoir les bras malades, malgré d'énormes crispins, en parant les coups de rapière que le maître me portait consciencieusement sur la tête (1).

J'avais eu bientôt fait connaissance avec Breslau, qui, à l'exception du Rathhaus et de quelques églises, est très pauvre en monuments remarquables, malgré sa grande étendue. Mes soirées étaient solitaires et tristes, mes yeux étaient souvent fatigués de la lecture et de la carte. J'étais entré une fois au théâtre et j'avais été très étonné de voir la scène occupée presque constamment par un prêtre en soutane. Breslau a un archevêque et une cathédrale catholique. Bien que le théâtre commençât et se terminât de très bonne heure

(1) *L'escrime dans les Universités allemandes*, par le colonel Fix, Paris 1895.

'avais été obligé de le quitter au milieu de la représentation pour tre rentré à l'heure réglementaire. La police était exactement reneignée au sujet de nos rentrées, mais elle se montrait fort tolérante. ..es maisons n'ont pas de concierge; dès neuf heures, elles étaient ermées, chaque locataire ayant sa clé. Dans toutes les rues, veilent la nuit, des gardiens munis de doubles clés des maisons, qu'ils euvent ouvrir sur les réquisitions des retardataires ou de l'autoité. Je n'eus jamais recours à eux; il m'eût été fort désagréable e m'attirer des observations. De plus, la modicité de mes resources, l'incertitude où j'étais de la durée de mon séjour, m'impoaient une vie aussi réglée qu'économe. Beaucoup, parmi les officiers 'un grade inférieur, étaient soumis à une très grande gêne et bien eu avaient pu se créer des ressources. J'en ai connu un cependant ui avait réussi à se faire employer comme dessinateur à l'adminisation du chemin de fer.

On me suggéra l'idée d'aller de temps en temps chez Liebich. .'établissement qui porte ce nom est, en été, un superbe jardin et, en iver, une salle immense d'une hauteur égale à son développement; lle contient, de plain pied, environ deux mille personnes et l'on y onne des concerts trois fois par semaine. Je n'ai rien vu ailleurs qui n puisse donner une idée. Les tables sont de bois, propres, longues, ordées de tabourets ou de chaises et l'on s'y asseoit en commun.

Le prix d'entrée est minime, deux groschen, y compris le vesiaire si l'on veut y déposer sa pelisse. On ne voit pas affiché : « Une aise décente est de rigueur », mais : « Il est défendu d'amener des hiens ». On sert de la bière, naturellement, du jambon et du lièvre la sauce, presque sans pain, accompagnés de l'inévitable serviette n papier de soie que l'on met dans sa poche après s'être essuyé ommairement la bouche et les mains. A un buffet, les délicats euvent aller chercher du café ou du thé. Autour des tables, se ressent de nombreux couples du peuple, des hommes de la basse ourgeoisie, et un certain nombre de personnes au cœur tendre. Sans exception, les hommes fument et boivent de la bière et les emmes tricotent. L'apparence de la vertu et de la simplicité y est e règle et le tricotage passe pour l'attribut d'une bonne femme 'intérieur. C'est une parure à bon marché, mais qui peut aussi ervir d'enseigne aux Allemandes.

Très souvent, une jeune est accompagnée d'une vieille rappelant ar le costume et le contraste des visages, Marguerite et Marthe ui la livra à Faust.

Cet ensemb e n'eut rien été pour moi sans les flots d'harmoni dont un merveilleux orchestre de quatre-vingts musiciens l'enve loppait sans discontinuer. Je suis un ignorant en fait de musique le morceau qu'on jouait le premier jour me plongea dans une sort de béatitude, mes nerfs se détendaient. Après avoir longtemp écouté, je regardai le programme : c'était du Wagner. Je retourna souvent chez Liebich, sauf le dimanche où la cohue tout à fait po pulaire était grande, et j'y pris mes meilleures leçons d'allemand que j'interrompais un peu avant neuf heures pour rentrer che moi.

Le jour, cette grande salle et les deux ou trois autres de mêm sorte servaient aux « redoutes » c'est-à-dire aux assemblées privée de dames qui y portaient leur éternel tricot ou leur aiguilles, pou y causer, ou pour entendre, en buvant du café, des musiciens e renom.

On attribuait au roi de Prusse, sur Breslau, le même mot qu'a cardinal Antonelli sur Rome, mot peu flatteur pour le beau sexe Mais je suis resté persuadé que si les mœurs du peuple sont facile celles de la classe aristocratique sont corrompues. Il vena quelquefois chez la dame où j'occupais mon premier logement, l femme d'un architecte, et en raison de l'âge de son mari, et de so grade dans la Lanwehr, je m'étonnais que celui-ci ne fût pas sou les drapeaux. « Oh! c'est bien simple, me dit-elle. Le mari d *Madame l'Architectesse*, fait exécuter des travaux pour un gran personnage, qu'elle me nomma, et dans des conditions si avanta geuses que son départ est toujours différé sous quelque prétexte.

Voici encore ce qu'elle me raconta : « Mon frère avait commis u faute grave pour laquelle il était en prison. J'étais désespérée et cherchais les moyens d'obtenir sa grâce pour qu'il filât sur l'Am rique. On me conseilla de m'adresser au prince Frédéric-Charle Comment l'aborder et me le rendre favorable? Il avait une ma tresse. J'allai d'abord trouver celle-ci, après m'être pourvue d'u belle robe du prix de cent cinquante thalers : je la lui offris. El prêta l'oreille à mes supplications, j'eus mon audience du prin aux pieds duquel je me jetai, et peu après mon frère était libre partir pour l'Amérique où il est resté.

Quelque temps après mon arrivée à Breslau, je me souvi d'avoir été en relation par lettres, à propos d'un volume que j'ava publié sur la guerre du Paraguay, avec M. Louis Schneider. demandai des renseignements sur ce personnage qu'on me dit ét

t en crédit, conseiller privé et lecteur de S. M. le roi de usse.

Mon imagination se mit en travail et je me figurai que, malgré ıfinie disproportion du nombre des prisonniers entre les belligé-ıts, étant un officier de grade inférieur, je trouverais peut être yen d'être échangé, si j'écrivais à lui et à M. Gambetta chef du uvernement d'alors. J'écrivis donc à M. Gambetta qui ne me ondit pas, il ne le faisait qu'à ceux qui se présentaient à lui en rsonne, et à M. Schneider que je croyais resté à Berlin; je lui mandai s'il voudrait m'aider de son crédit. Sa réponse m'arriva grand quartier allemand à Versailles. Elle était très polie. Évi-mment, ma qualité d'officier attaché à l'État-Major de l'armée ait induit M. Schneider en erreur sur la quantité d'eau bénite e j'étais susceptible d'avaler et qu'il me dispensait largement. lettre, une fois dégagée des formules de sa politesse abondante, ait, aussi bien qu'avaient pu le faire les pièges tendus autour de zaine, un rayon curieux sur les préférences de M. de Bismarck de son roi pour la dynastie napoléonienne, sur la contrariété 'ils avaient éprouvée de la révolution du 4 Septembre et de la istance que leur opposait tout à coup le gouvernement désor-nné mais énergique du dictateur improvisé. Voici quel était le ıs, presque dans ses termes mêmes, de cette réponse qui est resté vée dans ma mémoire. « Votre lettre m'arrive par le détour de rlin. J'ai déjà touché quelques mots de votre désir d'être ıangé à des personnes haut placées et s'il ne s'agissait de rendre 'armée française qu'un bras, se serait déjà fait, mais une tête, ı! Les intentions de Sa Majesté sont pures, il ne songe en ce ment qu'à vous délivrer du joug affreux de Gambetta et à rendre lus promptement possible la paix à votre patrie... » Vingt et un plus tard, en 1891, parurent les « Souvenirs intimes de l'empe-r Guillaume, par M Louis Schneider », aussitôt traduits en nçais, et voici ce qu'on y lit : Il arriva au quartier gé-al une lettre à mon adresse, de la part d'un capitaine français nmé Fix. Cela produisit *une forte émotion*, et Sa Majesté me nanda des explications. Je dus lui dire que j'avais été en rela-ıs avec cet officier au sujet de l'histoire de la guerre du Para-ıy et que sa lettre n'avait *d'autre objet que de régler cette aire*. (1) »

e n'ai jamais vu M. Schneider, mais je puis donner le portrait

) T. II, p. 181.

qu'en a tracé un écrivain allemand très connu, Georges Samaro dans *Sceptre et Couronne* (1) Le *Hofrath*, conseiller de cou Louis Schneider, est un *Juif* de taille moyenne, toujours en hab noir et cravate blanche. Cheveux blancs plaqués de chaque côté d la tête, physionomie très mobile, œil calme et ouvert, plein d'un fe juvénile et de bonne humeur, conseiller privé, auteur dramatique ancien directeur de théâtre, comédien, écrivain militaire, *vorlese* lecteur ordinaire de Frédéric Guillaume IV et de Guilla me Ier, depuis longtemps fidè serviteur de la Maison Royal

Le « Juif » comme s'exprim dédaigneusement M. Samarov qui avait su s'élever de l'état c comédien au rang de favori c l'empereur d'Allemagne ne po vait être qu'un homme ass adroit pour accommoder la v rité aux circonstances.

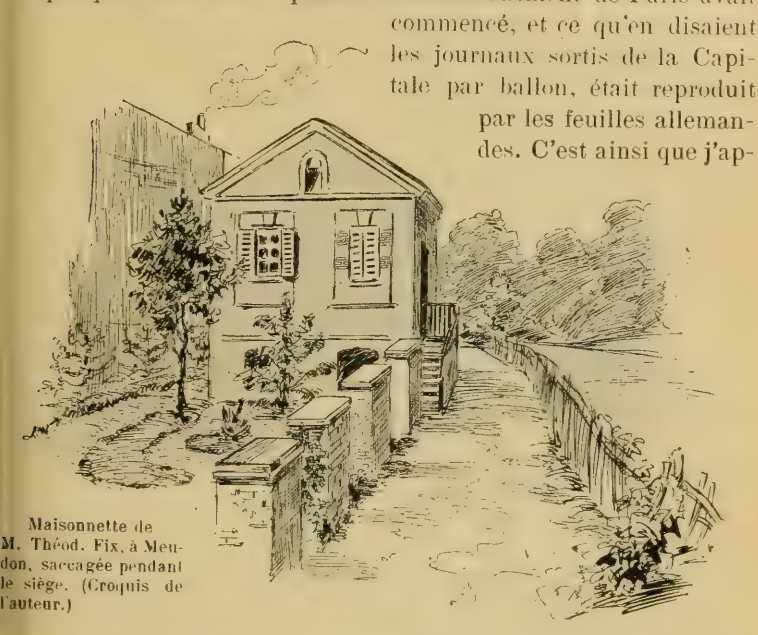


M. de Kératry, maréchal des logis au 1er spahis, en 1857.

Le caractère moral différe des deux nations m'apparaissa dans une foule de détails. Lor que les Français ont comm des fautes ou des excès, ils tardent pas à le reconnaître sont les premiers à se blâme souvent outre mesure. Que n' t-on pas dit de l'incendie et c pillage du Palais d'Été, des pe daisons au Mexique et du rest Les Allemands, il faudrait di les Prussiens, ont une tendance à se glorifier de tous leurs acte beaux ou laids, uniquement parce qu'ils en sont les auteurs. D images représentant les scènes de sauvagerie que l'on connaît ren plissaient les journaux illustrés, et toutes étaient accompagnées d' titre glorificateur. Le peuple, la bourgeoisie étaient cependant l de la guerre. En route pour Breslau, je voyageai avec des officie de landwehr malades, et ils ne me cachèrent pas leurs sentiment A Breslau je vis former et partir un détachement de train auxiliair

(1) T. II. p. 91.

Il y avait des voitures de « toutes les paroisses » et l'armement hétéroclite des conducteurs provenait évidemment d'un fond d'arsenal du temps de Frédéric II. En voyant passer la longue colonne, les gens à mes côtés s'apitoyaient : « Quel malheur! Ils n'en reviendront pas, cette guerre ne finira donc jamais! » Pourtant, chaque jour on était informé de quelqu'un de nos revers et le laconique télégramme affiché en gros caractères dans tous les coins de la ville, signé Podbielski, informait les habitants de la chute de quelques-unes de nos places. Le bombardement de Paris avait commencé, et ce qu'en disaient les journaux sortis de la Capitale par ballon, était reproduit par les feuilles allemandes. C'est ainsi que j'appris que des obus étaient tombés rue de Fleurus, à côté de la rue Jean-Bart où habitait mon oncle, et ces nouvelles me remplissaient d'inquiétude sur son sort.



Maisonnette de M. Théod. Fix, à Meudon, saccagée pendant le siège. (Croquis de l'auteur.)

A la fin de janvier, on apprenait la chute de Paris, l'armistice signé le 28. Ce fut un jour de deuil pour nous. La capitale de la Silésie était pavoisée. L'usage n'est pas d'arborer de simples drapeaux, mais d'énormes banderoles aux couleurs allemandes, qui pendent du haut des maisons jusque dans la rue. L'une d'elles, agitée par le vent battait ma fenêtre, ce bruit était pour moi un supplice auquel je ne pouvais échapper en sortant, parce que la ville était en liesse officielle et qu'il ne convenait pas de m'y heurter ou

de m'y mêler au dehors. Le 26 février, les préliminaires de la paix furent signés à Versailles et ratifiés le 1er mars, à Bordeaux, par l'Assemblée nationale.

« La France perd l'Alsace et la Lorraine, et paye cinq milliards de francs.

« Ses troupes se retireront derrière la Loire.

« Les Allemands continueront d'occuper temporairement et partiellement le territoire jusqu'à complet paiement de l'indemnité.

« Les prisonniers de guerre seront rendus immédiatement après la ratification des préliminaires. »

Nous allions enfin être libres. Le gouvernement allemand n'avait pas tardé à faire connaître aux officiers que la faculté de partir immédiatement serait laissée à ceux qui voudraient se rapatrier à leurs frais. La plupart de ceux qui étaient internés à une faible distance de la France, notamment dans les villes du bassin du Rhin, surtout les officiers généraux et d'État-Major, se hâtèrent d'en profiter. Ceux, au contraire, dont les ressources étaient faibles, et c'était la grande majorité, ou qui avaient été relégués à l'extrémité orientale de l'Empire, depuis les sources de l'Oder jusqu'à l'embouchure du Niemen, ne purent pas ou ne voulurent pas risquer la dépense d'un voyage long et coûteux, qui n'aurait avancé leur départ que de quelques jours. Pendant ce temps, l'armée de Paris et la plupart de nos troupes étaient éloignées ou licenciées.

C'est alors qu'éclata, préparée, organisée depuis six mois, la criminelle insurrection du 18 mars, qui allumait une guerre civile inepte, quand l'ennemi nous tenait encore sous ses baïonnettes, et qui faillit compromettre irrévocablement la paix. Avec l'arrière-pensée de nous mettre davantage le pied sur la gorge, avec des vues à la fois plus violentes et plus étroites que celles de M. de Bismarck qui sentait la nécessité d'un gouvernement avec lequel il pût traiter, autre que celui des anarchies communales de Paris e d'ailleurs, le maréchal de Moltke fit suspendre presque complètement le rapatriement stipulé des prisonniers, afin de nous prive des forces nécessaires pour étouffer la Commune et préparer ains à l'armée allemande une entrée sanglante mais cette fois, réelle e triomphale dans Paris. « On ne procéda, dit-il, que dans un limite fort restreinte au rapatriement des troupes prisonnières d guerre. C'étaient pour la plupart des hommes aguerris qui eussen fort bien pu recommencer les hostilités, aussi ne renvoya-t-on pou

commencer que vingt mille hommes de ligne (1). En même temps l'armée allemande suspendait son mouvement de retraite, en Silésie des télégrammes arrêtaient à la frontière les officiers déjà en route avec un exeat. L'un d'eux ne dut de passer que parce que la gare était divisée en deux parties, il s'était immédiatement rendu dans la salle d'attente autrichienne. Le gouvernement de Versailles, c'est-à-dire M. Thiers, ne put que protester contre la situation qui lui était aussi arbitrairement faite et qui en réalité lui liait les mains. Le rapatriement des prisonniers est repris le 28. C'est ainsi que mon départ fut retardé. Cependant je pus partir, mais *à mes frais*, à la fin du mois. Je choisis à cause de ma répugnance à traverser l'Empire allemand et la partie occupée de la France, la route la plus longue mais la plus libre : Prague, Vienne, Venise, Turin et Lyon. A Vienne, en parcourant la ville, je m'étais égaré; je vis un officier et je le priai de m'indiquer mon chemin, ce qu'il fit très obligeamment. Nous liâmes conversation, et je pus constater que les sentiments de rancune contre la Prusse n'avaient pas disparu dans l'armée autrichienne depuis quatre ans, malgré l'orientation nouvelle que se préparaient à prendre les ministres de l'empereur François-Joseph. Cet officier était le major Leddihin de l'État-Major général. Pendant mon court séjour à Prague, je m'étais trouvé avec un Américain nommé Sidney A. Norton, et s'il reflétait l'opinion de ses compatriotes, elle restait très indifférente aux convulsions de son ancienne alliée, sauf l'avantage commercial qui pouvait en résulter pour elle.

Après avoir traversé rapidement la haute Italie où la trace de nos triomphes vieux de douze ans, rendait plus amère ma situation actuelle, je rentrai en France le 1er avril, par le Mont-Cenis qu'on franchissait encore en voiture. Dès mon arrivée à Lyon, je me présentai à l'État-Major où je fus reçu par le général Faure mon prédécesseur auprès du général Yusuf et par mon camarade Boquet, rentrés déjà depuis quelques jours. Le premier mot de Boquet en m'embrassant fut :

— Ah, mon pauvre vieux, comme tu as vieilli!

J'appris alors avec plus de détail, les derniers événements, la formation de l'armée devant Paris, et que M. de Bismarck se relâchait de la rigueur à laquelle eût voulu l'entraîner M. de Moltke.

(1) Sur sept cent vingt mille. *Histoire de la guerre*, par de Moltke p. 493. Le chiffre fixé par les préliminaires avait été, rien que pour la garnison de Paris, de quarante mille.

« Mais, me dit Boquet, les officiers d'État Major sont déjà rentrés en grand nombre et, à cause de ceux fournis par l'armée de Trochu, tu n'as guère de chance de te faire employer à Versailles. » Je m'arrêtai alors à une idée que j'avais caressée en route où j'avais appris que, dans sa pénurie de troupes pour entreprendre le second siège, le gouvernement venait de décider la création dans chaque chef-lieu de département d'un bataillon de volontaires. Je partis pour Toulouse où M. de Kératry était préfet.

J'avais fait la connaissance de M. de Kératry lorsqu'il avait été attaché comme sous officier de spahis au général Yusuf. Nous nous étions liés et, depuis ce temps, il m'avait toujours témoigné une amitié que je lui rendais. Ses qualités brillantes, son énergie, sa décision, l'avaient mis depuis quelques années très en vue ; il n'est nul besoin de rappeler le rôle considérable qu'il joua successivement comme écrivain, comme député, comme préfet de police, comme général des Bretons du camp de Con'ie, comme préfet à Marseille et à Toulouse. Il avait été envoyé dans le département de la Haute Garonne dans des circonstances particulièrement difficiles, dont sa présence d'esprit et sa hardiesse triomphèrent. Le midi se sentait des velléités d'imiter la Commune de Paris et M. Duportal, récemment nommé premier président par M. Gambetta, représentait les idées les plus exaltées. Une autorité militaire affaiblie ou nulle, et sans forces suffisantes, une faction maîtresse de canons rangés sur la place du Capitole, tel était l'état de la ville de Toulouse lorsque M. de Kératry fut nommé préfet par M. Thiers. Aussi peu enclin aux mesures violentes dont on reproche aux anciens officiers d'être partisans, qu'il était prêt à payer de sa personne, son apparition en face des canons, ses paroles conciliantes, ramenèrent un instant de calme et lui assurèrent un ascendant immédiat. Je fus accueilli comme je m'y attendais dans sa maison où je reçus l'hospitalité la plus cordiale, je ne l'ai pas oublié.

L'accalmie, qui n'était que de surface, avait donné le temps de faire venir quelques troupes de ligne. Quelles troupes, mon Dieu ! des hommes incorporés de la veille, mal habillés, mal tournés, mal instruits, presque sans officiers. Leur vue était pour moi comme un réveil triste après un long cauchemar. Ces conscrits ne tardèrent pas cependant à faire leurs preuves. Des troubles accompagnés de violences recommencèrent, il fallait les réprimer sans faiblesse ; on en vint aux coups de fusil, et Kératry m'ayant laissé

aller voir ce qui se passait, je pus constater que les fauteurs de guerre civile devaient renoncer définitivement, même sur les bords de la Garonne à ce que « le Midi bouge ».

Je n'avais pas de temps à perdre pour mon essai d'organisation que j'espérais devoir marcher tout seul. Kératry, avec sa promptitude habituelle avait pris les arrêtés nécessaires et, dès lors, j'eus à me conformer aux ordres de l'autorité militaire et à lui rendre compte. Quant je me présentai à l'hôtel de la division, ni le général ni son chef d'État-Major n'y étaient encore arrivés ; j'y fus reçu par un chef d'escadron portant mon uniforme. Ses galons étaient de fraîche date, car il servait à titre auxiliaire.

Dans un corps où les officiers supérieurs, deux cents environ, étaient assez peu nombreux pour être connus de leurs camarades de tous grades, de nom au moins, je n'avais jamais entendu le sien. L'effet singulier que je ressentis en lui voyant le képi amarante, les aiguillettes et en l'appelant : « mon commandant ! » eût été bien plus marqué, si, à cet auxiliaire, il n'eût manqué un bras. Le général de division Pourcet ne tarda pas à arriver ; c'était, lui, un ancien officier du corps. Je ne le connaissais que de réputation et tous ceux qui l'avaient eu comme chef d'État-Major se plaignaient de sa dureté et de ses exigences dans le service. On le représentait aussi comme absorbé par les détails, comme incapable de parler. Lorsque, dans le procès Bazaine, il fut chargé du rôle difficile de commissaire du gouvernement, il se trouva en face d'un avocat célèbre dont la réputation d'éloquence avait été établie en plaidant des causes de toutes sortes ; il sut dérouter son art par la simple logique et par des sentiments de droiture d'officier. Dans les courtes relations qu'il m'a été donné d'avoir avec lui, je n'ai eu qu'à m'en louer. Il en a été de même pour celles avec le commandant du département, qui se trouva être le chef d'escadron de gendarmerie que j'avais connu à Angoulême, Lefebvre Desnouettes, de plus en plus goutteux et devenu, par les besoins de l'avancement, général de brigade.

A peine l'annonce de l'ouverture des engagements pour un bataillon de volontaires à diriger sur Versailles eut-elle été faite, que les journaux du parti de M. Duportal témoignèrent, en jetant les hauts cris, de quel côté étaient leurs sympathies. J'avais invité à reprendre du service tous les anciens mobilisés ou francs-tireurs que je pouvais croire sur le pavé, bien résolu à leur appliquer des méthodes d'instruction et de discipline à la prussienne, et aussi

les officiers de même origine, en les soumettant préalablement à un triage. Toutefois, il me fallait immédiatement un officier payeur que je ne craignisse pas de voir partir avec la caisse. Ma bonne étoile attira à moi le fils du directeur des tabacs, un jeune sous-lieutenant de mobilisés qui avait fait très honorablement la campagne. Il se nommait Le Beschu de la Bastaye et il s'est fait depuis une place considérable dans la presse militaire. Délivré d'un souci bien naturel, j'attendis des recrues, sans prétendre à un succès semblable à celui qu'obtenait en Bretagne M. le général de Charette. En peu de jours, cent vingt demandes d'engagement me furent présentées. Cela me donna beaucoup d'occupation, parce que j'étais obligé d'examiner les candidats, de peser leurs titres et de causer avec eux. Ils présentaient tous des brevets d'officiers, et prétendaient servir à ce titre! Dans le même laps de temps, je n'eus, pour remplir les cadres, que treize hommes, et encore, fus-je réduit à la douzaine, ayant été obligé de réformer promptement le treizième comme épileptique. Aucune illusion ne devait me rester; ce qui ne m'empêcha pas de faire une dernière tentative. J'offris aux cent vingt postulants de former une compagnie d'officiers et de me rendre au siège de Paris à leur tête. Soit que je ne leur inspirasse pas une confiance suffisante, soit que mon projet leur semblât trop mousquetaire en temps de République, ils refusèrent à l'unanimité. Il ne me restait qu'à demander au général Pourcet le licenciement du bataillon qui n'avait pu naître. Du reste les formations projetés étaient devenues inutiles. Le prince de Bismarck n'avait pas tardé à comprendre l'avantage de laisser s'effectuer la rentrée des prisonniers et, dès le 5 avril, le maréchal de Mac-Mahon, ayant sous ses ordres les généraux Ladmirault, de Cissey, Du Barrail, commençait à tenir une armée reconstituée.

Je partis donc pour Versailles. En route, un numéro du *Moniteur de l'armée* m'étant tombé sous la main, j'appris que je venais d'être nommé chef d'escadron à l'ancienneté. J'étais loin des espoirs de mes vingt-cinq ans. Après un voyage lent, j'arrivai à une heure avancée, non dans la capitale provisoire de la France qui regorgeait de monde, mais à Saint-Germain où venaient de rentrer à leur domicile, pas trop endommagé en leur absence par les Allemands, mon cousin germain Edmond Quiquerez et sa femme. Ils me donnèrent un lit. Le lendemain matin je me rendis à Versailles qui présentait le double aspect d'une foire et d'une place de guerre, moitié en débraillé, moitié en armes. L'avenue de

Saint-Cloud était occupée d'un côté par des baraques foraines, de l'autre, sur les terre pleins, s'étalaient des tables de café où buvaient et fumaient des officiers dans toutes les tenues possibles. La conclusion des préliminaires de paix avait provoqué un exode de plus de cent mille bourgeois assoiffés d'air, dont une partie s'était abattue sur la belle région boisée de ce côté de Paris; la Commune avait provoqué la fuite de toutes les personnes relevant des ministères et des administrations. A la maigre pitance du siège, avait succédé pour elles l'abondance de la vie dont le prix était mitigé par une indemnité journalière de 10 francs, et leur demi-oisiveté bureaucratique s'était transformée, dans ce supportable éloignement, en trois quarts d'oisiveté. Cet état nouveau plaisait au plus grand nombre; les femmes des employés se prélassaient dans les appartements requis pour ou par leurs maris, plus spacieux que les logements dont elles avaient l'habitude et, si par hasard le légitime locataire, de retour de voyage ou d'exil, se représentait pour prendre possession de son *home*, on lui fermait la porte (1). Sans doute ces immigrants faisaient des vœux sincères pour que l'armée entrât dans Paris et y rétablit l'ordre, mais ils estimaient également que le retour du gouvernement et de tous ses organes dans la capitale était impossible, que ce serait les livrer aux émeutes et aux insurrections, qu'il convenait de faire de Versailles une sorte de Washington dont Paris serait le New-York : rien n'étant bien qu'à l'étranger. Les habitants de Versailles eux-mêmes, par les profits qu'ils s'en promettaient, partageaient cette manière de voir.

Je m'adressai à une maison décente où brillait cet écriteau : « Chambre meublée à louer ».

— Combien ?

— Sept francs par jour.

Et comme je me récriais :

— Il faut bien, me dit le propriétaire, que nous nous rattrapions de ce que les Allemands nous ont coûté.

Le commerce de Versailles n'a cependant jamais passé pour avoir souffert de leur présence. Sans emploi et n'ayant aucun droit à un logement par réquisition, je me rabattis sur les faubourgs où je découvris un logis blanchi à la chaux, meublé plus que sommairement, mais propre, ayant vue sur la campagne et ne me coûtant que deux francs au lieu de sept. Son inconvénient

(1) Je laisse au fond de mon encrier les noms et les visages.

était de m'obliger à passer par la pièce où se tenait la femme de l'ouvrier qui me louait. Cela me valut, quand par hasard j'étais chez moi, de me laisser entendre des conversations de commères en visite. J'appris, elle ne s'en cachait pas, que les sympathies de mon hôtesse étaient du côté de la Commune, qu'elle avait un beau-frère capitaine de fédérés. « Il espère de l'avancement, me disait-elle, il le mérite, car c'est un bien brave homme. » Le peuple était loin de concevoir le pouvoir qui s'était installé à l'Hôtel de ville comme le monstre enfanté par une insurrection criminelle. Il ne voyait en lui, comme après tant d'autres qui s'étaient établis là ou aux Tuileries, à peu près par les mêmes moyens, qu'un gouvernement de forme nouvelle dont il eût valu la peine de faire l'essai. Ces idées, en dehors de la masse entraînée par la Commune, ne se limitaient pas au peuple. Crémer, le jeune capitaine d'État-Major que le commandement temporaire d'une division avait grisé, s'était retiré sous sa tente, je veux dire dans les brasseries de Versailles et de Saint-Germain, où en compagnie de sa maîtresse, il exposait ses théories sociales et militaires. Quand la commission de revision des grades lui offrit de le rétrograder seulement jusqu'à colonel, il refusa, donna sa démisson, se jeta dans la politique et mourut dans la misère. Un capitaine du génie, depuis général, me faisait le plus grand éloge des talents de Rossel et de ses vues; les journaux du parti insinuaient qu'un général très en vue et non des moins fins, était sur le point de poser ses épaulettes au-dessus de celles de Cluseret et de Dombrowski. D'autres laissèrent échapper qu'ils ne voyaient plus bien clairement le droit; car enfin il y eut entre le zist et le zest, des généraux, ou des officiers qui le devinrent, et tout autant du côté du zest que celui dont je viens de parler; sans la collision fortuite qui mit le 2 avril, du sang entre les fédérés et les versaillais, le chaos eût pu devenir complet.

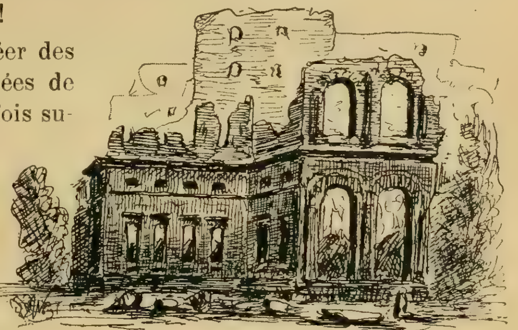
A Saint-Germain, la société élégante s'était donné rendez-vous. La terrasse et le pavillon Henri IV étaient animés par de fraîches toilettes et les éclats de rire. On y menait joyeuse vie, et en dépit des robes de deuil plus nombreuses qui sillonnaient les chemins, on se délectait aux premières effluves du printemps, au spectacle d'une animation qui, à n'en considérer que la surface, ne manquait ni de pittoresque, ni même de grandiose. A Versailles, entre l'hôtel des Réservoirs et le château, où délibérait l'Assemblée nationale, c'était un peu comme sur le boulevard, si ce n'est que les personnages connus y formaient une masse plus dense. J'y rencontrai

tout d'abord le général Billot, le général Chanzy, le général Appert, le commandant de la gendarmerie mobile de M. Thiers, Lambert, et une foule d'autres avec qui j'avais été lié ou que je connaissais. Là auprès, un assemblage de maisons médiocres représentait le Ministère de la Guerre. Je m'y rendis dès mon arrivée. A la porte, entre autres officiers je rencontrai le vicomte D. P. chef d'escadron d'État-Major avant la guerre. Il portait les insignes de colonel. J'étais en vêtements bourgeois, comme beaucoup d'officiers non employés.

— Quel grade avez-vous? me demanda-t-il en m'abordant.

— Mon Dieu, toujours le même, cependant j'attends ma lettre de service de chef d'escadron.

— Ah, seulement!



Ruines du Conseil d'État au moment de la démolition.
La bibliothèque.(Croquis de l'auteur.)

La nécessité de créer des cadres pour les armées de province avait à la fois surexcité les ambitions, produit des effets inattendus et préparé une scission. Je revis à Versailles un lieutenant d'infanterie que j'avais connu à Breslau; il me conta que rentrant au régiment, placé précipitamment dans une compagnie qui ne possédait que le capitaine, celui-ci s'était trouvé être un ancien perruquier resté au dépôt et parvenu par échelons rapides et successifs au grade qu'il occupait, que du reste il n'avait qu'à s'en louer. N'est-ce pas là une abnégation admirable inspirée par la discipline? J'ai cité déjà le cas de mon fourrier à la télégraphie que la bataille de sept jours, dans les rues de Paris, fit commandant de son bataillon de chasseurs à pied. Ces nominations, qui n'avaient pas toujours été judicieuses et que la commission des grades ne redressa qu'incomplètement, froissèrent beaucoup la portion de l'armée que la captivité avait empêché d'y prendre part. Une fois je me rencontrai dans le même wagon avec sept autres officiers. Nous nous connaissions tous, mais les circonstances nous avaient tenu longtemps séparés et sans nouvelles les uns des autres. Après

les poignées de main et les réponses aux mutuelles questions, l'un de nous, alors aide de camp du Ministre, s'écria triomphalement :

— Et rien de Gambetta !

La scission mit du temps à s'effacer.

Le vicomte D. P. ayant passé, je fus introduit à mon tour chez le général Hartung chargé du personnel.

— Que voulez-vous Fix ?

— Un emploi, mon général.

— Je n'en ai pas. Je suis assailli de demandes. Au commencement nous manquions d'officiers, maintenant nous en avons trop pour ce qu'on a pu former de divisions.

— J'étais au Dépôt de la guerre avant de partir, vous pouvez m'y replacer, au moins j'entrerai en solde.

— Il y a donc encore un Dépôt de la guerre ? reprit le généra Hartung en riant.

— L'ignorez vous ? c'est le général Schmitz qui en est le directeur.

— Peuh, il n'a rien à faire !

— Il n'empêche qu'il n'ait déjà à sa disposition le lieutenant-colonel de Cools, le commandant Carré, le commandant Bugnot le capitaine Perrier...

— Allons, passe pour le Dépôt de la guerre !

Je connaissais là tout le monde, sauf le général Schmitz.

— Mon cher, me dit l'ancien chef d'État-Major du généra Trochu, nous nous reposons, nous fumons des cigarettes, on vien prendre l'air du bureau et blaguer, si ça vous va, soyez le bienvenu

Le plus infatigable et le plus charmant des causeurs, le généra Schmitz, mais jamais la moindre allusion au siège de Paris, no plus qu'aux opérations en cours. Des histoires gaillardes qu'i aimait fort, des anecdotes innombrables sur l'expédition de Chine

On sait que pendant la Commune, il était plus facile à un par ticulier d'entrer dans Paris que d'en sortir et quelle étroite surveil lance les fédérés exerçaient aux portes, sauf à l'égard des per sonnes d'un âge avancé. J'étais bien résolu, malgré cela, à tente l'aventure pour aller embrasser mon vieil oncle.

Une voiture me conduisit de Saint-Germain à Saint-Denis. E passant derrière le Mont Valérien, les projectiles mal dirigés qu lui envoyaient les fédérés le dépassaient et sifflaient au-dessus d ma tête. A Saint-Denis, toujours occupé par les Prussiens, je pri un billet d'aller et retour pour Paris où j'entrai sans difficult Arrivé au domicile de mon oncle rue Jean-Bart, près du Luxem

oug, j'appris de sa bonne qu'il était allé me chercher à Saint-Germain. Mon désappointement fut grand. Je repartis, après avoir u la surprise de voir place Saint-Sulpice, un enterrement civil; e corbillard était orné de drapeaux.

A la gare du Nord, j'éprouvai quelque inquiétude; la salle des as perdus était pleine de soldats de la Commune, une vingtaine 'entre eux formaient une double haie à l'entrée de la salle 'attente.

Tirant de mon gousset, d'un air indifférent, mon billet de retour, e le tendis à ces hommes comme si j'eusse dû le leur montrer.

— Passez, me dit rapidement l'un d'eux.

Je filai comme un chat, jusque dans la salle où je ne trouvai que es gens se plaignant de l'examen long et minutieux qu'on leur vait fait subir. A Saint-Denis, nouvelle attente; bousculades de la art des Prussiens; je dus d'y échapper en liant conversation avec n soldat qui, enchanté d'entendre parler sa langue maternelle, acilita mon passage. Le soir à Saint-Germain, j'eus le bonheur de rouver mon oncle après une bien longue et pénible séparation. Il entra à Paris le lendemain matin.

Perrier, ancien polytechnicien, robuste, bien campé, excellent oldat, gai compagnon, laborieux et diplomate, qui devint membre e l'Institut. Il n'était alors que capitaine; avec lui et Bugnot, ous nous promenions sous les ombrages des grandes allées et nous ormions des projets pour la formation de ce service géographique ue Perrier devait brillamment réaliser. Déjà, avec un ardent désir e vengeance, la confiance dans l'avenir nous était revenue. En nême temps, quels tristes spectacles frappaient nos yeux! Un long onvoi de prisonniers arrivait à Versailles; des hussards, le sabre la main, marchaient en file de chaque côté. C'étaient des hommes e tout âge, des femmes, couverts de poussière, harassés par la oute, se laissant choir, roulés alors aux pieds des chevaux, relevés ar les soldats à coups de plat de sabre. Un spectateur bien mis se écria : « Quelle infamie! » Un colonel de gendarmerie qui entendit le menaça de le faire empoigner. « Je suis Monsieur Ratisbonne, rédacteur au *Journal des Débats!* — « Connais pas! » ontinua encore plus furieux l'officier. M. Ratisbonne se sentant nsuffisamment couvert par l'immunité de son sacerdoce de rédac-eur aux *Débats*, effectua une prudente retraite. Bugnot, Perrier et noi, nous avions fait, moins haut, les mêmes réflexions que lui, ar, au bout du compte, c'étaient des Français!

Les membres de la Commune sont responsables de la bataille de sept jours, responsables de la mort de vingt mille hommes, dont beaucoup de braves gens trompés ou égarés. Pour le soldat, c'est une répugnante besogne que le massacre sans pitié auquel il se trouve acculé, mais combien elle devient odieuse dans la guerre civile ! Pourtant, quelle tourbe infâme parmi ces prisonniers entassés au camp de Satory ; ils y avaient conservé dans leur pêle-mêle, sous le feu des sentinelles qui les gardaient, les habitudes et les stigmates de la démoralisation la plus abominable; on l'y prenait sur le fait. Lorsque le commandant Carré fut chargé de classer pour les dossiers des conseils de guerre, le monceau de papiers qu'on avait saisis, il me montra des lettres de déclassés, d'anarchistes, exprimant dans les termes les plus cyniques leurs insatiables ardeurs de jouissances et de luxure et leur mépris pour les riches qui s'en « rassasiaient, tout en n'achetant que leurs restes ». L'Empire avait engendré cette corruption latente qui se révélait tout à coup comme un horrible abcès longtemps masqué.

Depuis dix ans, mon oncle louait à Meudon une maisonnette qu'il avait garnie de bons meubles en acajou que je connaissais depuis mon enfance. Il faisait de son jardinet ses délices. Je voulus savoir ce que maisonnette et jardinet étaient devenus. Les longues marches n'étaient rien pour moi; le fort d'Issy était abandonné depuis que l'on y avait fait brèche ; je visitai les batteries qui, des hauteurs, échangeaient des volées avec les canonnières des fédérés naviguant sur la Seine, et j'arrivai dans le coin riant ou je dînais si souvent. Tout était ouvert; les débris de meubles brisés qui avaient servi à faire du feu jonchaient le jardin détruit. Étaient-ce les Allemands ou les francs-tireurs? Peut-être les uns et les autres.

La Commune se mourait dans une agonie furieuse. J'entrai dans Paris à l'heure où s'y allumaient les incendies. Mon oncle était bibliothécaire du Conseil d'État, installé sous l'Empire, avec la Cour des comptes, au palais du quai d'Orsay, sur l'emplacement duquel se dressera une gare en l'année 1900. J'arrivai sur le quai ; le palais était en flammes. L'intérieur étincelait à travers les grandes fenêtres dépouillées de leurs garnitures en un colossal brasier; un ronflement sinistre et de subits craquements accompagnaient ses rougeurs montant jusqu'au ciel. Je n'y jetai qu'un coup d'œil désolé, je passai rue de Grenelle où l'on tirait des coups de fusil dans la maison que j'habitais et je courus vers la Croix-Rouge; tout y brûlait, un détachement de pompiers s'efforçait

'éteindre l'incendie. Je remontai la rue Cassette; à peu de distance e la rue de Vaugirard, en face des jardins de l'hôtel d'Avaray, le sol tait soulevé et l'on pouvait voir des débris humains émerger entre es fentes des pavés soulevés et mal remis, sous lesquels on les avait nfouis précipitamment la veille. Rue Jean Bart, contre le rez-de-haussée même du n° 4 où j'allais, sept cadavres étaient couchés u appuyés.

Je montai rapidement l'escalier de la maison, et je trouvai mon ncle. Il ne se doutait pas des incendies, mais il était très animé ar les terribles événements qui se déroulaient; il se mit à en parler vec véhémence. Il me raconta que pendant ces combats, un marhand de vin voisin, de la rue de Vaugirard, s'était tenu sur le euil de son débit, avait guetté un boulanger demeurant à peu de istance et qu'il l'avait tué d'un coup de fusil. Il devait à ce bouınger une somme d'argent qu'il lui avait autrefois empruntée. Il st probable que ce ne fut pas la seule dette payée de cette façon ans Paris. Enfin, interrompant mon oncle :

— Vous savez que le Conseil d'État brûle?

— Le Conseil d'État! s'écria t il, je suis ruiné, allons vite!

Nous sortîmes aussitôt et nous courûmes au quai d'Orsay. Mon ncle aimait sa bibliothèque d'un amour de bibliophile et de savant. ès l'origine du siège, persuadé que si les Prussiens qu'il avait ppris à connaître dans sa jeunesse, entraient, ils se porteraient à us les excès, il avait rassemblé les volumes et les manuscrits les lus précieux, avait fait pratiquer sous le plancher d'un cabinet une chette et les y avait enfermés, après y avoir joint quelques pièces e vieille argenterie de famille et, entre les feuilles d'un manuscrit e Bigot de Préameneu, ses petites économies. Au dessus du lancher avait été rétablie une lourde vitrine.

Pendant le siège, il trouva que ses soixante neuf ans ne l'empêhaient pas de prendre le fusil de garde national et de courir sus ux émeutiers. Quand la Commune fut proclamée, il trouva qu'il ait assez vieux pour rester dans Paris, assez jeune pour veiller à bibliothèque, trop fier pour aller vivre à Versailles avec un suplément de dix francs par jour et n'y rien faire. Il resta, et il n'y eut lus au Conseil d'État que lui et un très honnête homme aussi évoué que consciencieux M. Noël, agent du matériel. Un beau atin se présenta un commissaire de police de la Commune.

— J'ai ordre, dit il à mon oncle, en présence de M. Noël, d'ap oser partout les scellés.

Il n'y avait qu'à laisser faire. Les scellés furent placés sur le cabinet, à l'intérieur de la bibliothèque, et ensuite sur la porte de celle-ci.

— Je fus bien tranquille, me dit mon oncle, je ne craignais plus rien du côté des bandes de la Commune, et j'ai constaté, jusqu'au dernier moment, que les scellés étaient respectés, mais qui eût pu prévoir l'incendie !

C'est ainsi que la prudence de mon oncle fut mise en défaut. La perte de ses livres lui fut aussi douloureuse que celle de ses économies, à moi la perte des vieilles cafetières. Puis, il n'avait pas été à Versailles, il fut mis à la retraite ; quelqu'un ambitionnait sa place. Ces coups furent loin de l'abattre, il avait tant vécu avec les anciens Grecs ! Il se remit au travail qu'il lui fut aisé de trouver, grâce à sa réputation de savant, mais adieu le jardinet de Meudon.

Vingt-cinq ans plus tard, en 1896, le palais du quai d'Orsay était la seule des ruines faites par la Commune encore debout. J'eus l'occasion de parcourir ces galeries et ces salles que j'avais vues éclatantes de peintures et d'or et rien ne pouvait mieux donner la sensation d'un désastre absolu. Non que la vie en fût bannie. Une vieille femme, gardienne, allait et venait dans ce domaine qu'elle avait vu jadis flamber ; au coucher du soleil, des nuées d'oiseaux, pierrots, sansonnets, envahissaient les innombrables barres de fer que le feu avait ménagées et y formaient de pittoresques brochettes lançant vers le ciel leurs hymnes de liberté. Des légendes s'étaient formées, une flore étrange aurait foisonné, les souris, les rats, les serpents auraient pullulé, des fauves... Rien de tout cela ; les arbustes abandonnés du jardinier avaient grandi et au printemps les clématites couvraient les cours. Mais... les titres ? La disparition d'un titre n'en éteint pas la valeur. L'un des emprunteurs, c'était le gouvernement américain, répondit que c'était profit pour lui-même. Ni consuls ni ambassadeurs n'y firent. L'autre, Espagnol, haut seigneur millionnaire d'une compagnie qui ne l'est pas, demanda communication du dossier justificatif et... *le perdit*, affirma-t-il. Voilà les seuls fauves auxquels aient donné naissance les ruines qui viennent de disparaître.

Elles fumaient encore lorsque j'allai me réinstaller rue de l'Université, au Ministère de la Guerre, au 2me bureau de la direction du personnel. Il n'était pas question d'Etat-Major général ; on croyait faire assez en remplaçant par un simple bureau, le Dépôt dont on supprimait le nom.

(A suivre.) Colonel Fix.

SON FILS [1]

(Suite)

DEUXIÈME PARTIE

LE PRISONNIER DE M. DE METTERNICH

I

LA LEÇON D'HISTOIRE

Frantz Schuler, appuyé sur sa bêche, demeurait en contempla-
on devant la façade occidentale du château de Schœnbrunn, que
soleil couchant, aux derniers soirs de juillet, éclaboussait de la
agnificence de ses rayons. Sur les balustres de pierre et sur les
atues de marbre, sur les escaliers solennels et sur les hautes
nêtres entr'ouvertes, la lumière, tour à tour dorée ou sanglante,
mblait frapper à coups redoublés pour arracher à sa mélancolie
vieille demeure impériale, figée dans une imitation guindée du
rand luxe de Versailles. Les parterres immenses qui s'étendaient
evant le palais tournaient vers le vieux jardinier leurs corolles
ltérées et comme fatiguées d'embaumer. Des roses superbes fai-
aient plier leurs tiges sous le poids de leur lassitude, et les grands
s, taillés comme au temps de Marie-Thérèse, laissaient traîner
errière eux de ridicules ombres pointues, de plus en plus noires
t de plus en plus longues.

Est-ce que Frantz Schuler regardait vraiment tout cela ? Est-ce
ue ce modeste travailleur, à la tournure rustique, au visage
asané, aux mains calleuses, était un contemplatif, un rêveur, un
rtiste ? Non. Ce qu'il observait avec attention, sans trop remar-
uer, il faut bien l'avouer, la splendeur du spectacle qu'il avait
evant les yeux, c'était un point blanc, une mince et pâle silhouette

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 18 mars.

humaine qui se déplaçait lentement, là-bas, sur une des terrasse du rez-de-chaussée.

C'est que Frantz Schuler n'était pas seulement un jardinie Quand il avait obtenu d'entrer au service du parc impérial, aprè avoir fait un assez long stage aux jardins de Baden, il avait dit – et l'on avait vérifié — qu'il était le beau-frère de son prédécesseu défunt.

Il n'avait pas avoué, et personne autour de lui n'avait devin que ce prédécesseur, vers 1810, en même temps que Napoléo épousait une princesse autrichienne, avait convolé, lui, avec un jeune fille d'Alsace. — La guerre a des hasards que la paix s charge de régulariser ! Si bien que Frantz, beau-frère d'un exce lent sujet de l'empereur François, se trouvait un excellent sujet d l'empereur Napoléon !... Il était revenu voir sa sœur, vers 182 après la mort de son héros, ayant renoncé en apparence à to rêve de restauration impériale, sinon aux souvenirs glorieux o poignants dont les années écoulées avaient comblé sa mémoire. s'était fixé à Hietzing. Et puis, sa sœur morte, le mari de celle-c disparu à son tour, il avait recueilli, élevé leur fille, et bient leur place.

Il était jardinier « en pied » à Schœnbrunn, et cependant, était Français ! Pis que cela : il était ancien soldat de ces armée qui avaient fait la guerre contre l'Autriche !

Et ce qu'il regardait attentivement, par cette belle soirée d juillet, ce n'était pas les jeux de la lumière sur la noble façade d château ; ce n'était pas les fleurs docilement rangées devant l dans leurs longues plates-bandes, ni les statues qui tranchaie sur le vert foncé des charmilles, ni les bassins aux calmes surface que rayaient quelques cygnes dans leur navigation paresseuse c'était cet uniforme blanc qui se détachait maintenant du châtea qui descendait les marches de marbre, qui grandissait, qui s précisait, qui venait... C'était le duc de Reichstadt ;... ou plut non, c'était toujours le roi de Rome !

A quelques pas derrière Frantz, les parterres prenaient fin. Un balustrade de marbre les encadrait de ce côté, jalonnée de statue mythologiques presque intactes, sur leurs grands piédestaux noyé d'ombre. Au delà, une paisible salle de verdure, en contre-ba était entourée de beaux arbres, que reliait les uns aux autres un épaisse muraille d'ormeaux taillés circulairement. On y accéda par deux escaliers de trois marches, placés de biais de chaque cô

d'un motif sculpté en plein marbre. Cette retraite, toujours protégée, l'après-midi, contre les rayons du soleil, devenait presque obscure à la fin de la journée. Il s'y trouvait des bancs de pierre et une table...

C'était là qu'un jour, la veille d'Essling, on avait rapporté Napoléon évanoui à la suite d'une terrible chute de cheval. On l'avait cru mort, et l'écuyer coupable de lui avoir donné à monter une bête mal dressée, M. de Canisy, voulait se tuer, de désespoir. Tandis que Larrey prodiguait ses soins à l'Empereur, sans pouvoir faire cesser l'effrayante syncope, le maréchal Lannes et tous les officiers de l'État-Major, rangés autour du bosquet, veillaient à ce que nul regard indiscret ne surprît cette scène tragique. Il y avait des soldats de faction, un peu partout, dans le parc. On les avait prévenus d'avoir à garder le secret sur cet accident, afin que toutes mesures pussent être prises pour le salut de l'armée avant que le bruit de la mort de l'Empereur — s'il était vraiment mort — se fût répandu. Et le patriotisme de ces humbles fonctionnaires était si grand, et leur dévouement à leur chef était si absolu que nul ne sut jamais chez l'ennemi, ni même en France, de quelle angoisse avait été serré, pendant plus de deux heures, le cœur des chefs de notre armée. Il fallut la publication des mémoires des maréchaux, de longues années plus tard, pour révéler un fait que l'intelligente affection de tant de simples soldats avait caché...

Frantz avait été, ce jour-là de faction à Schœnbrunn!

Et maintenant, il attendait le fils, vivant mais prisonnier, à la place même où, jadis, il avait vu le père gisant, livide, quasi-mort, à la veille d'une bataille! Et dans sa pensée simpliste de paysan devenu soldat, de soldat redevenu paysan, il établissait on ne sait quelle relation vague et sommaire entre les deux époques, entre les deux hommes. Il se disait : « Qui sait si l'Europe, un jour ne verra pas cet enfant pâle se lever à son tour du banc de pierre où j'ai vu l' « autre » étendu? Qui sait si l'aiglon ne prendra pas son vol de Saint-Etienne à Notre-Dame? »

Il le regardait venir, dans la lumière adoucie du soir, à travers les allées fleuries, et il l'admirait.

C'est que François-Napoléon Bonaparte, duc de Reichstadt, avec les instincts les plus nobles et les qualités d'esprit les plus rares, possédait les traits les plus charmants et la plus élégante allure. Grand, élancé, de démarche souple et aisée, il avait de son père le teint mat, le nez droit et fin, légèrement busqué, le regard

direct et clair sous un large front aux belles lignes. Seulement, ses yeux étaient bleus, et ses cheveux étaient blonds. Il unissait dans sa personne les caractères essentiels des deux races d'où il était sorti, tantôt archiduc et tantôt prince français. L'éclair de son regard et la douceur de son sourire se mariaient sans peine, et sa voix sonore, qui devait se briser un jour en jetant un commandement à des soldats, avait tout le charme ingénu des vingt ans.

Oui, certes ! Frantz l'admirait ! Et il n'était pas le seul à subir la séduction de cette jeunesse, à comprendre le prestige que sa naissance jetait comme un glorieux manteau sur les épaules de cet adolescent. Tout le monde autour de lui commençait à parler tout haut de ce que l'avenir réservait sans doute au petit-fils de l'Empereur. On n'osait dire : « au fils de Napoléon ».

Mais tandis que l'ingéniosité des diplomates en chambre cherchait de toutes parts de petits trônes et de petites couronnes que l'on pût réserver, sans alarmer l'Europe, au descendant du héros ; tandis que les hommes d'État en disponibilité, ignorants des décisions irrévocables de Metternich, lui dénichaient des Polognes, des Grèces, des Belgiques, Frantz, lui, pensait qu'il n'y avait qu'une mère pour recueillir cet enfant : la France.

Et c'est de la France qu'il lui parlait, chaque soir, secrètement, quand sous prétexte de promenade, le prince quittait le château et s'avançait jusqu'à l'extrême limite des parterres.

Il avait commencé, un jour, par surprise. Il n'y avait pas longtemps alors qu'il était à Schœnbrunn, et le duc ne le connaissait pas encore. Au moment où il le vit près de lui, il se redressa, ôta son bonnet, comme il était prescrit, mais, d'un geste, en même temps, il indiqua qu'il désirait lui parler. Reichstadt s'arrêta, surpris et bienveillant.

— J'ai à vous dire que je suis Français, Monseigneur, dit Frantz d'une voix étranglée par l'émotion. Tout le monde l'ignore, ici, excepté vous... maintenant ! Je suis venu pour vous parler, pas pour autre chose. J'ai servi votre père. Je l'ai bien aimé, comme faisaient les autres. Quand ça vous fera plaisir de savoir tout ce que nous pensions de lui, vous n'aurez que le petit doigt à lever : Frantz Schuler sera là. Je ne suis pas un conspirateur. J'ai été un soldat... et maintenant, je suis un jardinier.

Après ce beau discours, il était demeuré immobile, tout droit et les yeux baissés, avec sa bêche à la saignée du bras, comme un fusil. Il attendait un mot, une réponse bonne ou mauvaise, quelque

chose enfin ! Rien n'était venu : Reichstadt avait repris sa promenade et, bientôt, avait disparu sans parler.

Se défiait-il ? Croyait-il que Frantz avait voulu le tromper, surprendre ses confidences pour les rapporter ? Tonnerre ! On pouvait donc prendre un vieux de la vieille pour un espion ? Le pauvre homme n'en dormit pas de la nuit.

Le lendemain, il était à la même place, à la même heure : il attendait.

Reichstadt vint, suivit les mêmes allées, s'arrêta, comme la veille devant le jardinier, qui avait son bonnet à la main et qui tremblait d'émotion.

— J'ai à te dire que, moi aussi, je suis Français, mon brave, et que j'honore ceux qui ont combattu pour mon pays, à côté de mon père...

C'est peu de dire que des larmes coulèrent des yeux de Frantz en entendant ces mots : elles en jaillirent. Il ne savait plus ou il était, ni ce qu'il faisait, ni ce qu'il fallait dire. Il était fou de joie.

Reichstadt le comprit sans doute, car il mit en souriant un doigt sur ses lèvres et il passa.

Depuis lors, chaque fois que le duc eut un moment de liberté, chaque fois qu'il put échapper à l'obséquieuse tyrannie du comte de Dietrichstein, son gouverneur, ou à la surveillance étroite des employés en sous-ordre du château, toujours appliqués à étudier ses faits et gestes, il en profita pour se rendre, avec un livre sous le bras, vers la salle de verdure. Frantz employait des ruses d'Apache pour qu'on ne le vît pas alors s'approcher peu à peu du banc où s'était assis le prince. S'il avait pu fabriquer un faux jardinier en chiffons pour le planter au milieu des rosiers, comme un bonhomme à effaroucher les moineaux, tandis qu'il irait causer avec le « petit » c'est avec enthousiasme qu'il l'eût fait. Mais il n'osait pas. D'ailleurs, son chapeau de paille et sa veste, jetés sur une pioche, contre un massif, suffisaient à dérouter les curieux. Quant à lui, par un grand détour, il gagnait les abords du bosquet, dont les deux escaliers d'accès étaient en pleine vue des fenêtres du château. Il passait, en s'égratignant un peu, à travers l'épaisse charmille — dont il réparait chaque matin, les brèches et pansait les blessures — et puis, sans parler il se hâtait de gagner son observatoire : un banc adossé aux parterres, entre les marches, et abrité par la balustrade de marbre. De là, il surveillait les alentours, prêt à s'enfuir à la moindre approche, et

quoiqu'il fût obligé de s'adresser au duc le plus souvent sans le regarder, afin de ne pas se laisser surprendre, il lui semblait être au paradis quand il pouvait parler de « l'autre » avec « celui-ci ».

Ce qu'ils se disaient? Reichstadt, qui n'avait eu auprès de lui, depuis le départ de Mme de Montesquiou, sa gouvernante — « maman Quiou » comme il l'appelait — c'est-à-dire depuis plus de douze ans, aucune âme dévouée, pas même un enfant qui l'aidât à jouer, pas même un serviteur qui l'eût vu tout petit et qui pût lui parler du passé, Reichstadt, dont les grands bonheurs jusqu'à ce jour avaient été, vers sa huitième année, qu'on le laissât, de temps en temps « s'amuser » dans le cabinet de son grand-père quand celui-ci venait à Schœnbrunn; Reichstadt, enfin, à qui le prince de Metternich, par une condescendance suprême, venait de présenter comme ami possible, compagnon de sortie et de plaisir le jeune comte Gustave Neipperg — un fils légitime du « chevalier d'honneur » de Marie-Louise !— Reichstadt se réfugiait dans ses entretiens avec Frantz comme un voyageur las et triste se réfugie et se réinstalle à son foyer.

Il l'écoutait avec passion. Le vieux soldat lui racontait à sa façon un peu fruste les événements d'autrefois et complétait, corrigeait souvent, sans le savoir, d'illustres histoires dont on avait remis au fils de Napoléon les livres soigneusement expurgés. A ce moment, en effet, à la fin du mois de juillet 1830, on avait encore pu limiter les lectures et stériliser en quelque sorte l'instruction du jeune prince. C'est en cachette qu'il avait lu un *Mémoire* sur la campagne de 1815, où le comte de Prokesch-Osten combattait les opinions défavorables et injustes répandues en Allemagne sur les talents militaires de Napoléon. Cette lecture l'avait enflammé d'amitié pour l'auteur du livre, et quand il l'avait rencontré, chez son grand-père, il s'était pour ainsi dire jeté à sa tête, dans un élan d'enthousiasme juvénile. Le comte de Prokesch avait été aussitôt mal noté à la Chancellerie, malgré la distinction de ses services et l'élévation de son caractère. Désormais on lui réserva les missions les plus lointaines et les plus longues. Il ne devait retrouver la faveur officielle et parvenir aux plus hauts emplois que près de vingt ans plus tard.

Frantz, lui, ne faisait pas de stratégie ni de diplomatie, et si nous écoutons ce qui se dit dans la salle de verdure en cette soirée où nous avons eu l'indiscrétion de pénétrer dans le parc privé de Schœnbrunn, nous serons vite au courant de sa manière.

Reichstadt était allé s'asseoir, selon sa coutume, sur un des bancs adossés aux charmilles. Frantz, après mille détours, l'avait rejoint et s'était mis en sentinelle, « à l'avancée » comme il disait. Mais un simple regard jeté sur le prince, en passant, le lui avait montré plus mortellement triste que jamais, et il en avait le cœur serré.

— Est-ce que je puis vous parler, Monseigneur? demanda-t-il timidement, en tournant le dos.

— Oui, répondit Reichstadt. Vois si nous sommes seuls.

Frantz parcourut des yeux toute l'étendue des parterres, en disant :

— Vous avez eu quelque chose... Depuis hier, vous avez votre figure des mauvais jours...

— Je m'ennuie, Frantz!

— Oh! ce n'est pas seulement parce que vous vous ennuyez... Je vous connais, allez!... Qu'est-ce qu'on vous a fait?

Et il tournait à moitié vers le « petit » sa bonne figure de grognard anxieux; mais vite il reprit sa faction et ne broncha plus.

— On ne m'a rien fait, disait Reichstadt. Seulement, quand je suis allé, ce matin, à la Hofburg, voir mon grand-père, j'ai appris qu'il y avait de grandes nouvelles de Paris.

— De Paris, dit Frantz.

— Oui. Depuis deux jours, le roi Charles X est renversé...

— Ah!...

— C'est par hasard que je l'ai su... Un des secrétaires de la chancellerie m'a dit, en me saluant : « Eh bien, voilà les Bourbons partis, Monseigneur! » J'ai répondu : « Oui, il paraît! »... Je n'en savais rien!

Frantz s'agitait à son poste, en proie à une fureur concentrée. Cela le bouleversait de penser qu'un gratte-papier allemand en savait plus long sur les affaires de France que le fils de son général, de son Empereur... et que lui-même! Il se disait aussi, pauvre troupier n'ayant que des idées simples et pratiques et des raisonnements qui montaient de son cœur à sa tête : « Il doit y avoir, là-bas, bien des gens qui pensent à l'enfant, aujourd'hui!... »

Mais Reichstadt le tira de ses réflexions et l'arracha à ses rêves en lui disant tout à coup :

— Il faut que tu m'aides à oublier cela, Frantz! Raconte-moi la fin, maintenant; dis-moi ce qui suivit l'arrivée de mon père à Fontainebleau.

Le vieux brave avait retardé tant qu'il avait pu, dans le récit familier qu'il faisait au jeune prince des grands événements d'autrefois, le moment où il lui faudrait parler des derniers jours de l'Empire. Il avait flâné en route, s'étendant avec orgueil, avec joie, sur les menus faits aperçus ou recueillis, sur les coins de combats qu'il avait vus, sur toutes ces miettes d'histoire qu'un simple soldat peut glaner sous la fumée opaque des batailles. Quand il avait rencontré en passant le nom de quelque chef illustre, d'un de ces lieutenants de l'Empereur qui, parfois, avaient eu, eux aussi, des éclairs de génie, il s'était, avec complaisance, étendu sur leur portrait; il avait décrit leur figure, leur costume, leurs manies... Mais il avait eu beau faire; après les grandes victoires, les journées douteuses étaient venues, puis les échecs, enfin les défaites, et maintenant, ce qu'il lui fallait revivre, c'étaient les angoisses mortelles et les sombres désespoirs du dénouement...

— Il faut vous dire, commença-t-il, que les maréchaux en avaient assez. L'âge était venu. Ils avaient leur fortune faite. La plupart s'étaient mariés et avaient des enfants, qu'ils connaissaient à peine et qu'ils n'avaient jamais le temps d'embrasser!... Il y avait vingt ans, pour le moins, qu'ils roulaient leur bosse à travers l'Europe, sans se reposer. L'Empereur les bousculait quelquefois, même quand c'était lui qui avait tort...

— Frantz! fit tristement le duc.

— Ah! dame, écoutez donc, la vérité avant tout... Il n'était pas toujours commode à servir votre père! Il fallait le comprendre vite, ne se tromper jamais, réussir toujours, sous peine de recevoir ses bourrades. Et puis le malheur l'avait aigri, et, du côté des généraux, la confiance n'était plus la même. Il n'y avait que nous autres, pauvres diables, qui avions conservé la foi du grenadier...

Tandis que Frantz se taisait un moment, Reichstadt revoyait en imagination passer ces fantassins aux longues guêtres blanches ou noires, ces cavaliers aux énormes casques, tout ce peuple en armes qui, pendant dix-neuf ans, des plaines de la Lombardie aux campagnes françaises, avait vaillamment, pieusement, suivi son père. Il se sentait pris d'une affection sans bornes pour ces anonymes glorieux, pour ces humbles héros dont il avait auprès de lui un digne représentant, et ce fut avec une inflexion tendre de la voix qu'il dit :

— Continue, mon brave!

— Enfin, il faut tout dire, reprit Frantz : on avait trois cen

mille hommes sur les bras, entre Paris et Fontainebleau, et c'est tout au plus si on était cinquante mille! Encore, bien fatigués, et des munitions tout juste! Marmont commandait, à Essonnes, une avant-garde de dix à douze mille hommes. Ma compagnie avait été détachée auprès de lui... Il est parti pour Paris, que l'ennemi occupait, en laissant derrière lui des ordres. Après son départ, ses lieutenants nous ont emmenés, l'arme à la bretelle, et nous avons défilé, comme des capons, entre deux rangs de Kaiserlicks qui nous regardaient passer sans nous en empêcher. On avait l'air d'avoir capitulé... Tonnerre! ça nous a révoltés, nous qui n'étions pas maréchaux de France, et j'ai vu le moment où nous allions faire « à droite et à gauche » pour tirer dans le tas! Mais, vous savez, on n'avait pas l'habitude de désobéir — et nous sommes allés où on nous avait dit...

Le pauvre homme baissait la tête, humilié d'avoir été l'un des témoins de la défection et de n'avoir pas osé la punir. Reichstadt se leva, vint à lui et, par derrière, sans que Frantz se retournât, il lui prit la main.

— Non! non! fit vivement le brave serviteur. Éloignez-vous, Monseigneur, ne me prenez pas la main. On peut vous voir.

— Après? demanda Reichstadt, en se retirant dans l'ombre des arbres.

— Ah! voilà. Après, il paraît que les autres grands chefs qui étaient à Fontainebleau, Ney, Macdonald, Caulaincourt, est-ce que je sais?.. ont fait comprendre au patron que la France n'en pouvait plus, que tout était fini et qu'il fallait se résoudre à traiter. Ç'a été dur! Il voulait encore se battre, lui! Même qu'en se voyant abandonné de tous, il a cherché à s'empoisonner dans la nuit, à ce qu'on m'a dit.

— Oh! mon Dieu! murmura Reichstadt.

— Le lendemain, il est parti pour l'île d'Elbe — tout ce qu'on lui laissait du grand Empire qu'il avait conquis avec nous! — Et encore! On lui avait promis que vous iriez l'y retrouver, avec votre maman. Mais il n'a pas été plutôt enfermé là-bas, qu'on vous a confisqué, comme on avait escamoté la France.

— Ma mère, du moins, a voulu le suivre! interrompit le duc.

— Votre mère?.., Non, Monseigneur, elle n'y était pas.

— Mais elle a essayé de l'y rejoindre. On me l'a bien dit.

— Ah?... répliqua Frantz, hésitant, pour la première fois, à dire toute la vérité. Vous avez peut-être raison. Je dois me tromper.

Et, tout bas, il se disait : « Pauvre petit! ce n'est pas la peine de lui apprendre cela, en effet. »

— Et puis? demanda Reichstadt. Ce n'est pas tout.

— Ah! non, ce n'est pas tout. Il n'y avait pas dix mois qu'il était là-bas, dans son île, quand tout à coup on annonce qu'il vient de débarquer au golfe Juan.

— Le golfe Juan?

— Oui. C'est la rive française en face de l'île d'Elbe.

— Alors?

— Alors, c'est comme un réveil général. Ah! si vous aviez vu cela! Tout le monde l'appelle, tout le monde l'accueille. Ce gros impotent de Louis XVIII envoie des troupes pour le saisir : elles entourent leur petit caporal et le portent en triomphe. Ney va au-devant de lui pour le combattre... et ne l'a pas plus tôt vu qu'il tombe dans ses bras. C'est une joie, un délire!

— Oui! oui! faisait Reichstadt enthousiasmé.

— Les traîtres de la veille — comme Marmont, tenez! — poursuivit Frantz, s'en vont avec la cour du roi; tous les autres reviennent acclamer l'Empereur. Personne n'était plus fatigué, personne n'était plus découragé! On en voulait encore!

— Et, alors, dit le duc, mon père a fait tout ce qu'il a pu, n'est-ce pas, pour donner la paix à son peuple?

— Il s'y serait sans doute résigné, mais il était trop tard. M. de Metternich ne voulait plus de Napoléon! Grâce à lui, à lui seul, il faut le dire, l'Europe s'est coalisée de nouveau contre nous, et nous avons repris nos vieux fusils d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram et de Champaubert.

— Hélas! Et cela a duré?

— Cent dix jours! Au bout desquels nous étions à Waterloo. Ah! ne me faites pas vous raconter cela, Monseigneur, voulez-vous?

Frantz s'interrompit un moment et se prit la tête à deux mains :

— Des victoires par centaines et une pareille défaite pour finir! Quelle rage! Des régiments qui fondaient sous les boulets, des soldats de seize ans qui se battaient comme la vieille garde et qui mouraient sans avoir reculé. Des cavaleries effrayantes qui roulaient dans des abîmes en chargeant les habits rouges. Des carrés de grenadiers que la mitraille émiettait et qui tombaient, homme à homme, autour du drapeau! Du fer et du plomb qui pleuvaient,

et, là-bas, en haut d'un tertre sinistre, ce fantôme, que je revois encore, sur son cheval blanc, avec son suaire gris et son grand chapeau noir en bataille.

— Mon père!... murmurait Reichstadt, debout et les yeux pleins de larmes.

— Jamais on ne s'était battu comme ça, continuait Frantz. Ney s'était surpassé. Il avait eu cinq chevaux tués sous lui. Je l'ai vu, se dressant encore de toute sa haute taille, au moment de commander une dernière charge. Il avait une épaulette coupée par un coup de sabre, sa plaque de la Légion trouée par une balle; il était tête nue, tout pâle, avec ses deux bouts de barbe rousse hérissés des deux côtés de la figure, et il criait à Drouet d'Erlon, qui passait : « Est-ce que tu ne te fais pas tuer, toi, aujourd'hui? »

— Va! va!... disait Reichstadt, la voix haletante.

— Hélas! ce n'est pas là qu'il est mort, le malheureux! Ce ne sont pas des balles anglaises ni prussiennes qui l'ont tué! Quelque temps après, à Paris même, douze soldats français, commandés pour bourreaux, fusillaient le brave des braves, au nom du roi.

— Il était Français, ce roi de France-là?

— Oui.

— Ce n'est pas vrai!

— L'Empire était fini, dit Frantz après un court silence. Votre père s'était rendu, ne demandant plus qu'à terminer sa vie dans la retraite, avec sa femme et son fils auprès de lui. Les Anglais l'ont emmené à mille lieues de l'Europe, sur un misérable rocher, où ils l'ont retenu six ans, jusqu'au jour où, vaincu par le chagrin, épuisé, plus grand que jamais dans le malheur, il est mort, en pensant à vous!

— Enfin, je sais! je sais! je sais! disait Reichstadt.

La nuit était complètement venue. Des lumières apparaissaient à quelques fenêtres du château. On entendait marcher dans les allées.

Frantz disparut sous les arbres, sa leçon d'histoire achevée, et son élève, plus pâle que jamais, remontant les marches de marbre, se dirigea lentement, à travers les parterres familiers, vers la chambre où son père vainqueur avait autrefois dormi, où il allait songer, lui, à son père vaincu!

II

LE CABINET DE M. DE METTERNICH

— Voyons, monsieur Sieber! quand je quitte la chancellerie pour aller en voyage, est-ce que mon bureau vous appartient, dites? Est-ce que l'idée vous viendrait de décacheter mon courrier personnel et d'usurper mon titre? Non, n'est-ce pas? Eh bien, alors, Louis-Philippe n'a pas le droit de s'emparer du trône de Charles X sous prétexte que le roi est sorti!

— Oh! monsieur de Gentz, je ne suis, moi, qu'un modeste secrétaire, tandis que vous êtes conseiller privé, le bras droit du prince de Metternich.

— Eh! justement. Tout bras droit que je suis, je ne saurais remplacer la tête, vous le savez bien. Le duc d'Orléans, lui, n'est que le bras gauche du roi légitime. La couronne de France appartient au duc d'Angoulême et, à son défaut, au jeune comte de Chambord : je ne sors pas de là!

— N'en sortez donc pas; mais les Français m'ont l'air de vous avoir faussé compagnie...

— La belle affaire? Ces gens-là ne peuvent plus voir venir le mois de juillet sans faire une révolution! Chaque fois que les autres peuples se disposent à aller à la campagne, ils se mettent, eux, à prendre la Bastille. C'est fatigant, à la fin!...

Les deux interlocuteurs qui viennent de se présenter eux-mêmes se trouvaient, le matin du 6 août, dans une des deux pièces de la Hofburg composant le cabinet du prince de Metternich, chancelier de cour et d'État de l'empire d'Autriche. Ce cabinet, où, durant trentre-trois ans, de 1815 à 1848, la politique européenne a pris son mot d'ordre, était, en effet, divisé en deux parties bien distinctes : une salle de travail, sévèrement meublée, où le prince s'isolait, au milieu de ses dossiers, pour la confection de ses longues dépêches; une salle de réception, où se tenait sans cesse l'un de ses secrétaires et où il donnait ses audiences.

Cette dernière pièce, où le spirituel Frédéric de Gentz, le principal collaborateur du chancelier, son ami de trente ans et le vieil

ennemi de la France, causait avec Sieber, était un vaste et luxueux salon carré, donnant d'un côté sur le cabinet intime, de l'autre sur les appartements impériaux de la Résidence, tandis que la troisième face ouvrait sur les vestibules d'audience et que la quatrième était percée de deux larges et hautes fenêtres prenant jour sur les jardins. Une grande table capable de grouper autour d'elle tous les membres d'un congrès européen et, néanmoins, superbe de forme et de décoration dans ses proportions gigantesques, occupait le centre de la salle. Quelques papiers officiels — dépêches de toutes provenances, que le secrétaire venait de recevoir et de dépouiller — s'y trouvaient provisoirement déposés. Contre les murs, et devant la partie centrale de l'énorme bureau, des sièges luxueux étaient placés. Un grand portrait en pied de l'empereur François occupait la paroi du fond. Entre les deux fenêtres, un buste en marbre de M. de Kaunitz avait pour mission tacite de dire aux visiteurs : « Le chancelier de maintenant a tellement conscience de sa supériorité qu'il ne craint pas de laisser voir la figure de son devancier. »

Il entrait par les fenêtres entr'ouvertes un air léger, chargé de bruits urbains sans violence, et la lumière dorée qui baignait toutes choses donnait presque du charme et de l'élégance à ce salon officiel où se brassaient des œuvres politiques.

Quand son irritation contre la révolution de Paris se fut un peu calmée, M. de Gentz dit à Sieber :

— Alors, nous avons ce matin l'audience de l'envoyé extraordinaire de *Mossieu* Louis-Philippe ! Qui est-ce?

— Le général Belliard, répondit Sieber. Un ancien de Napoléon, je crois.

— Parbleu? reprit l'irascible conseiller, vous allez voir le nouveau roi se monter une cour avec les restes de l'Empereur et un état-major avec les débris de la Grande-Armée...

— Il pourrait plus mal choisir, fit doucement M. Sieber, qui était un homme calme. En tous cas, il y en a un qu'il n'aura pas...

— Qui donc?

— Le maréchal Marmont. Il est ici.

— Comment, lui aussi?

— Oui. Vous savez qu'il a commandé les troupes royales contre l'émeute pendant les trois journées de la fin du mois...

— Les « trois glorieuses », comme ils disent là-bas!...

— ... Battu avec la cour, il a quitté la France après le départ du roi. Il doit venir, ce matin, voir M. le chancelier.

— M. Marmont, « duc de Raguse »! fit de Gentz avec amertume. L'insolente noblesse de bivouac, qui se taillait des blasons dans les portes de nos villes! Enfin, celui-là est excusable, au moins : il a mieux fini qu'il n'avait commencé... Est-ce qu'il y a d'autres audiences?

M. Sieber consulta une liste :

— L'archiduc Charles s'est fait annoncer, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre et le ministre de Prusse. Plusieurs dames ont demandé à être reçues... Il y a aussi un journaliste de Paris, un M. Pierre Lefranc, du *Journal des Débats.*

Gentz eut un mouvement de surprise rageuse.

— Encore un révolutionnaire! Encore un de ces radicaux à la façon de M. Molé ! Qu'est-ce qu'il vient faire à Vienne, ce perturbateur.

Sieber, malgré tout son respect pour le très éminent et très vieux conseiller du prince, ne put s'empêcher de sourire à cette nouvelle sortie. Il ne savait comment avoir à la fin raison de tant de mauvaise humeur, quand la porte du fond s'ouvrit devant une gracieuse figure, dont l'entrée parut illuminer toute la pièce.

— Vous voyez tout en rouge, ce matin, monsieur le conseiller. Heureusement, voici Mlle de Metternich qui va vous faire voir tout en rose.

Hermine de Metternich était dans sa quinzième année. C'était, avec des traits délicats encore et imprécis comme ceux d'une enfant, la plus gracieuse et la plus douce figure que l'on pût voir. Ses grands yeux bleus, vifs et spirituels, semblaient considérer toutes choses avec une bienveillance heureuse, et ses cheveux blonds, naturellement bouclés, mettaient une auréole radieuse autour de son visage. Grande et mince, elle portait sans gêne les modes un peu ridicules du moment, et sous son large chapeau de paille aux énormes nœuds de mousseline, dans sa robe claire garnie de grosses ruches, avec, au bras, un long ruban supportant un sac de soie coulisse fait pour une douairière, elle paraissait charmante quand même, à la faveur de son regard et de son sourire.

Elle entra, prompte et légère, et, s'adressant aux deux hommes

— Bonjour, mon bon Gentz. C'est pour vous que je viens ce matin à la Hofburg: mon père m'avait dit que je vous y trouverais. Avez-vous fait un bon voyage? Bonjour Sieber.

Tandis que Sieber s'inclinait, Gentz répondit :

— Vous êtes toujours aimable pour votre vieux serviteur, adame. Je ne vous ai pas oubliée non plus : j'ai rapporté Italie à votre intention des étoffes qui m'ont paru jolies et que je us montrerai tantôt.

— Comme vous êtes bon! fit la jeune fille. Où vous êtes-vous rêté en Italie?

— Un peu partout : à Naples, à Florence, à Lucques, à nise...

— Que je voudrais voir *notre* Venise ! s'écria-t-elle. Il parait e c'est si beau.

Gentz fit la moue.

— Certainement... c'est superbe !... Ne croyez pas, cependant e la situation de cette ville, bâtie au milieu de l'eau, m'ait ravi dmiration : je déteste l'eau! Je suis tout aussi peu émerveillé s palais, des églises, de la place Saint-Marc, car une place n'est nais qu'une place, après tout, et plus les palais sont grands, is ils sont difficiles à chauffer... Mais il y a des petites rues avec s boutiques dont personne ne parle et qui sont vraiment jolies !...

Hermine se mit à rire en pensant que les peintres de toute l'Eu-pe avaient dû se tromper, jusqu'alors, sur les véritables beautés Venise ; mais elle ne voulut pas contrister son vieil ami, et, se urnant vers Sieber :

— Est-ce que mon père a beaucoup à faire ce matin ? demanda-lle.

— C'est probable, Madame, répondit le secrétaire. Son Altesse vaille en ce moment avec le comte Sedlnitzky, directeur de la ice. Après cela, il faudra qu'il lise une demi-douzaine de dé-hes que j'ai là et qu'il expédie à peu près autant d'audiences.

— Oui! fit Hermine d'un air sérieux. Il y a de grandes nou-les, n'est-ce pas ?

Ce fut au tour de Gentz de sourire :

— Grandes!... C'est selon, fit-il. J'imagine que vous ne vous éressez guère à la politique et que vous vous souciez médiocre-nt de ce qui se passe à Dresde, à Florence ou à Paris !...

— Vous vous trompez joliment, monsieur le railleur ! riposta la ne fille. Je m'étais mise, en votre absence, à lire pour mon e, les dépêches qu'il reçoit le matin. Cela reposait ses yeux, et ui avais persuadé que c'était pour repasser mon histoire et ma graphie. A propos, savez-vous si M. le duc de Reichstadt va ntôt quitter Vienne ?

Les deux hommes firent un même mouvement de surprise.

— Quitter Vienne ? dit Gentz. Lui ! Pourquoi ?

— Mais, reprit Hermine, puisque le roi de France est repa encore une fois, on va probablement rappeler l'empereur à Pari Et l'empereur, maintenant, c'est lui, n'est-ce pas ?...

Tandis qu'elle parlait, la porte de communication du cabinet prince s'était ouverte, et M. de Metternich, entendant la voix sa fille, s'était arrêté sur le seuil.

— De qui parles-tu, Hermine ? demanda-t-il en s'avança suivi du comte Sedlnitzky.

Le prince Clément de Metternich avait été un des plus brilla cavaliers de son temps. Avant que les honneurs suprêmes l eussent été attribués, quand il n'était que ministre en second à cour d'Autriche ou bien ambassadeur dans une grande capita comme Paris, il avait frappé tous les yeux par l'élégance et dignité de sa personne, en même temps qu'il séduisait tous esprits par sa vaste érudition, par l'élévation de ses idées et au par la bonne grâce dont il témoignait dans les relations mo daines. Quelles que fussent les circonstances, heureuses malheureuses pour son pays et pour sa cause, il avait paru to jours imperturbable, toujours égal à lui-même, toujours supérie à sa tâche. Peut-être plus aimable encore quand il était moi victorieux.

Il était grand et bien pris dans sa taille, d'allure distingu sans morgue ni hauteur. Son visage, complètement rasé, av gardé l'éclat de la jeunesse bien au delà des années où, d'or naire, il s'éteint ou se flétrit. Ses yeux étaient largement ouve et d'une vivacité remarquable. Le nez, courbé, un peu sailla donnait de la hardiesse à la physionomie, que les autres tra eussent laissée uniquement courtoise. La bouche, mobile et b dessinée, disait la facilité d'élocution, la finesse, la bienveilla et même la galanterie de l'homme.

Avec les années — car le prince avait cinquante-sept ans b sonnés au moment où se déroulaient les événements que nous r portons — ses cheveux courts et bouclés avaient à peine blanc Sa taille était restée svelte et droite. Fidèle aux vieilles mod vêtu du frac à col élevé derrière la nuque et la jambe moulée d un bas de soie, il attirait encore les regards et nul ne songeai s'étonner que, deux fois veuf, il songeât à se remarier.

Hermine était née de son premier mariage avec la fille du ch

lier de Kaunitz. Elle avait un tout jeune frère, âgé de dix huit
ois à peine et fils de la seconde princesse de Metternich, née
ronne de Leykam. Père excellent, le chancelier d'État avait
tte bonne fortune d'éveiller l'universelle estime et l'admiration
ns réserve. On vantait ses vertus privées, on exaltait son œuvre
blique. On se redisait de toutes parts de quelle obstination
bile, aux jours sombres de l'épopée napoléonienne, il avait fait
euve contre le monstre de Corse. On racontait — d'après lui-
ème — la longue dispute qu'il avait eue à Dresde avec le César
ancelant, à la veille de Leipzig, et l'on répétait avec enthou-
sme le mot qu'il avait dit en quittant l'Empereur : « Napoléon
a paru petit ! » L'instant d'après, on soulignait sa prédilection
ur les joies calmes du foyer et sa parfaite bonté pour les petits
les humbles.

Est-ce donc qu'il avait toutes les vertus, tous les talents et tous
bonheurs ? Peut-être? Mais la mauvaise fée, malgré tout, était
nue à son baptême, et elle avait mis au fond de son berceau un
ger défaut qui devait gâter et perdre devant l'histoire toutes ses
res qualités : il s'admirait.

Il s'admirait au point que toute critique adressée à son œuvre
paraissait une injure à sa personne. Aimer les victimes de sa
litique, c'était méconnaître les arrêts souverains d'une intelli-
nce infaillible et fausser les ressorts nécessaires de la vie des
uples. Ce qu'il avait fait était bon, ce qu'il avait créé était par-
t. Y rien changer, cela était impossible sans injustice et sans
faiture ! N'avait-il pas réussi ? Donc il avait raison ! Puisqu'il
ait soumis toute l'Europe, puisqu'il dominait même et gouver-
it son propre souverain, nul ne devait s'étonner ni souffrir de
n pouvoir. Il avait duré, il durait, il durerait encore de longues
nées : preuve qu'il était le plus fort et que sa volonté s'appelait
loi !

C'est cet homme-là qui venait d'entrer dans le salon de la
ofburg et qui avait demandé à sa fille : « De qui parles-tu, Her-
ne ? »

— La jeune princesse, répondit Gentz, me demande tout de bon
urquoi ce n'est pas Mgr le duc de Reichstadt qui va succéder à
arles X !

Metternich, en entendant cette extraordinaire parole, se retourna
rs le directeur de la police :

— Voyez-vous, comte, ce que je vous disais !... Jusque dans ma

maison! Il y a en Europe, à l'heure où nous sommes, bien d jeunes âmes qui font le même rêve, bien des imaginations quinze ou vingt ans qui s'enflamment silencieusement pour cet cause. Le devoir d'un homme d'État est de prévoir de semblabl contagions et de les arrêter net.

— Vous voulez me mettre en prison, mon père? demanda He mine en souriant.

— Non, méchante enfant. Tu pactises cependant avec l'ennem à ce qu'il paraît.

— L'ennemi!... protesta la jeune fille. J'imagine qu'un gra ministre comme vous ne compte pas pour adversaires les princ malheureux.

— Tu me flattes, répondit affectueusement le chancelier. Ma il ne faut pas dire qu'un prince est malheureux quand il est tra ici comme le petit-fils du souverain.

Hermine prit un accent de pitié attendrie pour répliquer :

— Oh! n'avoir plus que son grand-père... quand on a encore mère!

— Allons! ne parle pas de ce que tu ne peux comprendre, hâta de conclure le prince. Retourne à la maison, va! Je dine avec vous.

Hermine salua gracieusement tout le monde, embrassa s père et sortit.

III

LE MAITRE DE L'EUROPE

M. de Metternich avait des secrétaires admirablement façon à sa guise. Comme tous les ministres dignes du pouvoir, il av toujours pris soin de gagner du temps sur les besognes subalter pour consacrer aux affaires sérieuses le plus grand nombre d'heu possible. Frédéric de Gentz, surtout, n'avait pas de rival p abréger les dépouillements de dépêches fastidieuses et pour c denser en peu de mots tout le fatras diplomatique. Sollicité, matin-là, par différents devoirs, le chancelier eut recours à l'ha lité bien connue de son favori.

— Veuillez demeurer, Monsieur le directeur, dit-il au comte Sedlnitzky. Nous trouverons peut-être encore quelque indication utile dans ces dépêches, dont M. le conseiller va me dire rapidement le contenu. Résumez, Gentz, résumez. L'envoyé de France doit m'attendre.

Gentz prit sur la table une liasse de dépêches et se mit à les parcourir des yeux, en les analysant tout haut brièvement :

— *De Constantinople*, avis que le sultan se résigne à voir les Français installés en Algérie. Rien de plus. *De Saint-Pétersbourg*...

— Passez! interrompit M. de Metternich. J'ai vu M. de Nesselrode il y a huit jours, à Carlsbad. Vos dépêches retardent certainement.

— *En Saxe*, reprit Gentz, contre-coup de la révolution de Paris. Des désordres ont éclaté à Leipzig et à Dresde. Le comte Colloredo envoie un rapport des plus alarmants. Le roi paraît avoir perdu la tête.

— Vous dites ? interrogea le prince.

Gentz se mordit les lèvres et corrigea sa phrase.

— Je dis que Sa Majesté est fort émue et semble hésiter à user de rigueur contre les factieux...

— Vous préparerez une dépêche pour faire comprendre au cabinet saxon quelle responsabilité il encourt. C'est ce pays qui nous couvre vers l'ouest ; s'il se laisse entamer, nous serons forcés d'agir. Dites à Colloredo de se mettre d'accord avec le ministre prussien, M. de Jordan. Continuez.

M. Sieber avait rapidement noté au vol les diverses indications données par le chancelier. Gentz reprit sa lecture :

— *En Italie*, les sociétés secrètes deviennent plus actives. Les fils de Louis Bonaparte paraissent vouloir se mêler au mouvement. L'un d'eux, Louis-Napoléon, annonce l'intention de se rendre à Vienne pour demander audience à Votre Altesse. Il espère obtenir la mise en liberté de son cousin le duc de Reichstadt, afin de le rétablir sur le trône de France...

— « Mise en liberté » ne se dit, fit observer le prince, que d'un prisonnier qu'on relaxe. M. le duc de Reichstadt n'est pas prisonnier.

— C'est le mot dont s'est servi Louis-Napoléon, dit Gentz.

— J'entends bien ; mais ce mot n'en est pas moins absurde.

— Je dois ajouter, à propos de l'Italie, continua le conseiller,

que M. de Kolowrat nous communique une note de Milan assez singulière : Une femme, ou même deux femmes, habitant cette ville, seraient chargées d'apporter au jeune duc des papiers importants, de nature à favoriser sa fuite. Ces émissaires d'un nouveau genre auraient passé par la Suisse, au risque d'allonger leur voyage, afin d'échapper aux agents lancés à leur poursuite.

Metternich se trouva vers Sedlnitzky :

— Vous avait-on déjà communiqué ces renseignements, comte ?

— Oh ! dix fois pour une, Altesse ! Cela vous frappe aujourd'hui, sans doute à cause des circonstances politiques ; mais il y a toujours ainsi, depuis deux ou trois ans surtout, quelque maniaque ou quelque malheureuse qu'on me signale comme capable d'enlever le jeune duc. Le plus souvent, cela ne vaut pas la peine de déranger un agent de police !

Le comte de Sedlnitzky était, on le voit, un policier qui ne s'en faisait pas accroire, et les expériences du passé l'avaient rendu plutôt sceptique. Mais il ne faudrait jurer de rien : ces sceptiques-là deviennent parfois les plus violents et les plus excessifs des hommes lorsqu'ils s'aperçoivent d'une erreur et qu'ils veulent la réparer.

— Les avertissements, cette fois, lui fit remarquer Metternich, coïncident avec une agitation réelle.

— Soyez tranquille, prince, répondit le directeur avec déférence, je veillerai. Mais, après tout, Votre Altesse sait que M. le duc de Reichstadt ne s'émeut guère de toutes ces tentatives. Je crois que, s'il recevait un papier suspect, son premier soin serait de l'apporter à l'empereur ou à vous-même.

— Oui, vous avez raison : c'était encore récemment un enfant très doux et très soumis ; mais, je ne sais pourquoi, je me figure qu'il change.

— Enfin ! l'on verra, fit Sedlnitzky avec l'éternelle philosophie administrative, tandis que Metternich pensait : « Il ne faut pas *voir*, il faut prévoir. »

— Puis-je me retirer, prince ?

— Allez, mon cher comte. A bientôt.

(A suivre.) Charles Laurent.

LA DUCHESSE BLEUE [1]

(Suite.)

— Puisque tu es mon *regardeur*, continua Jacques, et que je te sais
nuet comme un tombeau, j'ai bien envie de te raconter tout, malgré
es grandes phrases sur la discrétion, d'autant plus que cette con-
idence ne compromet que moi, — jusqu'ici... Il y a précisément
lu tombeau dans cette affaire et du tombeau de grand homme —
ncore!... Enfin, j'ai arraché à Mme de Bonnivet, hier soir, une
romesse de rendez-vous... Et dans quel endroit?... Je te le donne
n mille. Au Père-Lachaise, devant la tombe de Musset, — comme
vec l'autre!... Tu ne trouves pas ça de premier ordre?... Du
imetière au fiacre, c'est comme du sublime au ridicule, il n'y a
u'un pas, et du fiacre à certaine garçonnière de ma connaissance,
omme avec l'autre, puisque c'est le programme, un second pas...
ar tu sais, jamais de femmes à domicile. Troisième principe...
ans ces conditions, que Camille se brouille avec moi aujourd'hui,
nais tant mieux, tant mieux!... Enfin, ne me fais pas une figure
ui me dise : Mon cher Molan, vous êtes un monstre, et laisse-moi
e mettre à la porte — à cause de la quatrième page...

Si j'avais douté encore du sentiment trop vif que m'inspirait
léjà cette charmante Camille, ce doute aurait cessé là, sur place,
ant mon émotion fut cruelle devant ce cynique discours. J'aperçus
vec trop d'évidence la vérité du drame où je me trouvais soudain
ngagé comme spectateur, — mais, dans certains duels, de voir
nenacée une vie très chère rend le témoin plus pâle que le duelliste
ui-même. L'amour passionné de la petite Favier servait à Jacques
le moyen d'action sur l'amour-propre de la mondaine blasée,
oquette et froidement perverse, sans doute, mais élégante, enviée
t riche, vers laquelle l'attiraient sa vanité et sa curiosité. Ce cœur
le la pauvre comédienne, resté naïf et romanesque malgré la plus
lésenchantante des existences, ce cœur si vrai, — que j'avais senti

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

vrai, — qui s'était ouvert à moi, avec une telle spontanéité, dans une heure de souffrance intime, — allait être brisé, déchiqueté, broyé, entre deux orgueils en train de se battre l'un contre l'autre — et quels orgueils ! Les plus féroces, les plus implacables de tous, celui d'une demi-grande dame et d'un demi-grand écrivain, tous deux gangrenés d'égoïsme par la parade habituelle, desséchés par la constante et détestable étude de l'effet à produire, sans laquelle on ne garde pas le prestige incertain de la mode. Par une intuition d'une certitude affreuse, je mesurai du coup la profondeur de l'abîme où roulait, à son insu, mon amie improvisée de la veille. L'extrême acuité de cette vision m'empêcha de répondre à Jacques comme il s'y attendait sans doute, pour se divertir de ma naïveté en m'indignant. Il m'eût raillé, et sa raillerie m'eût fait mal. Il m'eût dit tout haut le conseil que son énigmatique sourire me donnait tout bas : Si elle te plait tant, il y a une place de consolateur à occuper et tout de suite... Je peux me rendre cette justice : je ne me la dis pas à moi-même, cette vilaine parole. Je n'y eus pas de mérite, d'ailleurs. A-t-on du mérite à ne pas profaner en soi une image qui ne vous plait qu'attendrissante et pure? Et si étrange que puisse paraître ce mot appliqué à une fille dont je savais qu'elle était la maîtresse d'un de mes camarades, je respectais dans Camille cette folie d'illusion par laquelle ses vingt-deux ans jouaient sur une seule carte leur précieux trésor de rêves délicats, de tendresses naïves, de nobles chimères. Je respectais en elle aussi le songe qu'elle m'avait déjà fait songer. Durant cet entretien de la veille au soir, le fond le plus intime de mes mélancolies avait tressailli, à me dire que j'eusse pu la rencontrer un peu plus tôt, au temps où elle ne s'était pas donnée à Jacques Molan, la deviner, lui plaire, et peut-être la déraisonnable et touchante enfant aurait-elle tourné vers moi ce besoin de tenir, vis-à-vis d'un autre artiste, ce role si moqué, si vieux jeu, de muse et d'inspiratrice. Quel ouvrier de Beauté pourtant n'a pas soupiré vers la présence auprès de lui d'un charmant esprit de femme, d'un cher et dévoué visage où boire du courage aux heures de lassitude, de deux faibles mains, mais sûres, à serrer dans ses mains fatiguées, d'une épaule fidèle où reposer son front tourmenté?... C'était assez d'avoir associé ce soupir quelques minutes au nom de la maîtresse de Jacques pour que l'espoir d'une banale aventure de dépit avec cette pauvre fille n'eût même pas besoin d'être écartée. Cette idée ne pouvait pas me venir. Mais de ne pas nourrir un malpropre projet de galanterie

n'empêchait pas que ma sympathie à son endroit, déjà un peu maladive, n'eût grandi encore dans cet entretien avec mon camarade. Voilà pourquoi, au lieu d'écrire à Malvina, le modèle, d'après le sage propos formé quelques heures auparavant, je continuai ma visite illogique de l'après midi, et cette imprudente journée s'acheva par une troisième visite, aussi folle. Une crise de déraison commençait. Elle n'est pas finie, puisque ma plume tremblait dans ma main tout à l'heure à rapporter les phrases brutales de Jacques Molan. Et sur le point de fixer le détail de ces deux autres petits épisodes qui achevèrent le prologue de cette tragédie intime, j'ai dû la poser, cette plume, tant j'avais mal à mes souvenirs, comme on a mal à des blessures mal fermées. Pourtant, par une contradiction que je subis sans l'expliquer, — un attrait s'exhale de ces souvenirs douloureux, une magie, un charme. Toute mon âme a chaud rien que d'y penser.

Cette seconde visite, on le devine, fut pour la pauvre Duchesse Bleue elle-même, comme je commençais d'appeler Camille dans les monologues de mon cœur, et j'oubliais la pédante réminiscence qui avait inspiré à Jacques Molan ce sobriquet, pour y faire tenir la grâce tendre, la fantaisiste mélancolie d'un rêve à la Watteau, chimérique et caressant, idéal et voluptueux dans sa pitié. Il n'y avait certes pas plus de différence entre le sentimentalisme que cette jolie enfant m'avait ingénument confessé la veille et le matérialisme pratique de son amant, qu'entre la somptueuse maison neuve de la place Delaborde, et le très modeste troisième étage de la très modeste rue de la Barouillère où je sonnai vers les deux heures. Les teintes délavées de la façade mal recrépite s'harmonisaient avec la sordidité de la loge, avec la glaciale froideur de l'escalier de bois sans tapis, dont les marches, cirées de plusieurs jours, s'affaissaient vers le mur. Un air de médiocrité minable était comme épandu sur cette vieille bâtisse, et les cartes de visite bourgeoisement clouées aux portes, que j'eus la curiosité de regarder, révélaient trop quelle sorte de locataires abritaient là leur pauvre existence. Elles abondent, dans ces antiques rues du faubourg Saint Germain, ces maisons où le loyer le plus haut est de deux mille francs, dernier havre ouvert à toutes les épaves de l'humble vertu bourgeoise. Là, vous croisez sur un palier un vieux général en redingote râpée, dont la rosette résume quarante ans d'abdication quotidienne à la Catinat. Ou bien c'est un professeur qui se dirige vers son cours, la serviette gonflée de livres, et qui se tue de

répétitions pour doter des filles et soutenir une mère infirme. C'est quelque prêtre âgé, quelque ancien magistrat, qui portent sur leur visage les tracés d'une vie tout entière consacrée à des pensées graves. Il était trop naturel que la veuve du coulissier suicidé et ruiné cachât sa déchéance dans un de ces asiles de gêne décente que je ne visite jamais, sans avoir le cœur serré. Ne sont-ils pas un peu mes frères, les hôtes habituels de ces maisons démodées ? Comment ne les saluerais-je pas, d'un regard de sympathie, ces pauvres dupes sociales, — dupes d'une naïveté inguérissable qui leur a fait prendre au sérieux les phrases officielles de cet infâme monde, lequel n'a jamais respecté que l'argent, bien ou mal acquis, — dupes d'une sensibilité timide qui les a empêchés de violenter, de brutaliser la fortune ? N'ai-je pas vécu, ne mourrai-je pas dupe moi-même de cet excès de conscience, de ce tremblement craintif qui m'a toujours saisi devant l'action ? Moi aussi, j'ai trop naïvement cru aux menteuses formules des charlatans de l'art. J'ai hésité devant l'œuvre, par scrupule de diminuer, de profaner ma vision intérieure, par désespoir de l'égaler. Amant passionné de la gloire, j'ai reculé devant les impudeurs de la réclame, et j'aurai traversé la vie en vaincu et en inconnu — vaincu par mes meilleures qualités, inconnu à cause de mes plus nobles délicatesses. Et Camille, elle aussi, n'était-elle pas ma sœur en sensibilité souffrante ? Chère Camille ! Tandis que j'écoutais la sonnette retentir et s'approcher des pas, toutes mes impressions se résumaient dans cette évidence d'une analogie sentimentale qui m'attendrissait davantage encore. Je voulais voir, dans ce fait que l'actrice déjà connue continuât d'habiter ici, la preuve qu'elle ne m'avait pas menti en me parlant, la veille, de leur vie paisible, à elle et à sa mère, le signe évident d'une absence totale de vanité, un indiscutable témoignage de sa fierté ? Si elle avait cessé d'être sage, du moins elle ne s'était pas vendue à du luxe. Elle s'était donnée à un amour et à une admiration. Hélas ! J'allais bien vite apprendre que cette tentation des grandes élégances parisiennes, trop naturelle à une créature fine et jeune, quand elle les a connues et perdues, faisait encore un des éléments du drame moral qui se jouait en elle !

A travers ces pensées, le pène avait glissé dans la porte qui s'était ouverte.

Une servante âgée et très simplement vêtue, visiblement une bonne à tout faire, me dévisageait. Après avoir hésité, elle finit par me dire qu'elle allait voir si « ces dames » étaient là, et elle

m'introduisit dans un petit salon. Des meubles l'encombraient, trop nombreux pour la pièce.

Si j'avais soulevé leurs housses, j'aurais vu que le damas de l'étoffe et la dorure des bois dénonçaient l'opulence ancienne. Une tapisserie assez belle couvrait un des murs. On avait dû en replier les personnages par le bas, pour les adapter à l'exiguïté de cette pièce, dont je touchais le plafond avec la pointe de ma canne. Le piano à queue, la grande pendule de bronze, les candélabres trop hauts, avaient, eux aussi, figuré dans l'hôtel du financier.

Ces muets témoins de splendeurs évanouies racontaient par leur seule présence la mélancolie de la ruine avec plus d'éloquence que n'auraient fait toutes les phrases.

D'ailleurs, je n'eus guère le loisir de méditer sur ce que mon pauvre Claude, dans ses mauvais jours de pédantisme, eût appelé la psychologie de cet ameublement. Une femme d'environ quarante-cinq ans entrait dans ce salon. Je reconnus, au premier coup d'œil, la mère de Camille. Mme Favier ressemblait à son enfant, à la distance d'un quart de siècle, avec une identité des traits dans le vieillissement et la déformation, presque douloureuse.

Il y a quelque chose de si triste à se trouver face à face avec le spectre anticipé d'une jeune et fine beauté que l'on admire, que l'on commence à aimer! Toutefois, le regard de la mère et celui de la fille avaient une expression si différente qu'elle corrigeait aussitôt cette ressemblance.

Autant les yeux bleus de Camille, avec leur prunelle tour à tour trop claire et trop sombre, trop vive et trop languissante, revélaient une inégalité passionnée d'âme, des troubles profonds, un déséquilibre intime, — autant le paisible et lent azur des yeux de Mme Favier disait la sérénité passive, l'acceptation résignée, et malgré tout, heureuse.

Oui, c'était l'image de la paix intérieure, que cette veuve d'un boursier tragique. A la voir, comme je la voyais, un peu grasse avec des bonnes couleurs de santé à ses joues pleines, et, sinon élégante, du moins très correcte dans une robe à peu près à la mode, il était impossible de s'imaginer, d'abord que cette femme eût traversé les épreuves d'un drame de ruine et de suicide, puis que cette irréprochable et tranquille douairière fût une simple mère d'actrice. Nous avons changé tout cela, comme dit l'autre. Avais-je moi-même la tenue d'un peintre de l'ancienne tradition? Et mes camarades l'ont-ils? Le pseudo-clubman, habillé comme

une gravure de tailleur, qu'est Jacques Molan, ressemble-t-il davantage aux bousingots de 1810 ou aux bohémiens d'Henry Mürger ? Mais ne vivons-nous pas dans un temps où une pièce de théâtre qui réussit rapporte, des années durant, le capital et les revenus d'une ferme de Beauce, où un portrait d'américain se paie des quinze, des vingt, des trente mille francs, où un sociétaire de la Comédie-Française touche des traitements d'ambassadeur, avant de se retirer la boutonnière fleurie du ruban rouge, tandis que les actrices en tournée sont accueillies en terre étrangère par des réceptions de souveraines.



Une servante âgée me dévisagea.

La barrière de préjugés ou de principes, qui séparait la vie artistique du monde social est à jamais abattue. Là-dessus, les progressistes et les démocrates applaudissent.

L'exemple de Jacques précisément et mes lectures avaient fini par me convaincre que c'est là au contraire une des pires erreurs de l'époque. L'artiste a toujours gagné à être traité comme un demi-paria. Son goût naturel pour ce qui brille, inévitable rançon de ses pouvoirs d'imagination, a sitôt fait de se tourner en vanité, quand il est la dupe du décor, du luxe, des éloges, de la femme élégante surtout, cette flatterie irrésistible à son amour-propre et à ses sens ! Et lorsqu'il ne succombe pas à la tentation, il donne dans l'autre excès, non moins naturel à cette race irritable, et non

moins dangereux, celui de l'orgueil révolté et misanthropique... Mais je verse moi-même dans mon défaut à moi, celui de la rêverie indéterminée et indéfinie.

Revenons à ce qui reste le vrai correctif de tous les vices, intellectuels et autres : *la Réalité*.

J'étais donc assis en face de la respectable Mme Favier, dans le salon aux meubles houssés, la mine penaude de me trouver en tête à tête avec la mère, quand j'étais venu rendre visite à la fille. La veuve me rassura bientôt, en me tenant une suite de bourgeois et pratiques discours qui convenaient à sa physionomie et à son origine.



J'étais assis en face de la respectable Mme Favier.

J'ai su depuis qu'elle était la fille d'un petit commerçant du Nord, épousée pour sa beauté par le romanesque père de la romanesque Camille, à la suite d'une rencontre en voyage.

Il y avait chez elle de la Flamande et aussi de la boutiquière. Elle avait assisté à sa vie comme une femme assise au comptoir dans un magasin assiste à la vente.

Je rends mal une chose humaine que je vois si bien, et qui est si fréquente chez les créatures voisines du peuple : leur sort leur

demeure extérieur et impersonnel. Aux jours médiocres de sa jeunesse, Mme Favier avait dû regarder, parler, sentir avec le même calme, — avec le même calme traverser sa période de luxe, — et avec le même calme, elle traversait cette nouvelle et non moins invraisemblable aventure de sa maternité entraînée dans l'orbe de révolution d'une étoile parisienne.

— Camille va venir, me disait-elle. La couturière est là qui lui essaye un corsage... La pauvre enfant ne se sent pas très bien aujourd'hui. C'est un métier fatigant que le sien, Monsieur, et elle a déjà besoin de repos. Nous avons eu tort de ne pas aller aux bains de mer cette année. Connaissez-vous Yport, Monsieur? C'est très joli, très tranquille, nous y avons nos habitudes depuis six étés. J'aime, quand je vais à la campagne, revenir dans les mêmes endroits. Les gens vous accueillent bien. On se sent chez soi... Quand mon cher mari vivait, nous passions tous les ans nos deux mois en Suisse. C'était réglé. Nous partions le 15 juillet. Nous revenions le 15 septembre... Je n'y suis plus retournée depuis. Ce serait un trop triste souvenir... Vous venez pour causer avec Camille de son portrait?...

— Elle vous en a parlé? Elle ne l'a donc pas oublié? fis-je.

— Non, certainement, répondit la mère, et j'ai été très étonnée quand elle m'a dit cela, — elle qui est si rebelle à poser, — très étonnée et très contente. Elle m'a dit aussi que vous êtes du Cercle des Champs-Élysées, dont était mon mari. Il a fusionné avec celui de la place Vendôme, je sais? J'ai vu dans le journal que l'on y fait maintenant une exposition chaque année. Est-ce que vous avez l'intention d'y mettre le portrait de Camille? Je crois que ce serait excellent pour vous et ce ne serait pas mauvais pour elle... Nous y avions des amis que nous verrons un peu, quand nous serons dans notre ancien quartier... Nous attendons que Camille ait signé un engagement définitif. On le lui a proposé au Théâtre-Français. Mais comme ces messieurs l'ont laissée aller quand elle venait d'avoir ses deux prix, on lui conseille de leur tenir la dragée un peu haute maintenant qu'elle est célèbre. Moi je veux bien. Je ne m'y entends pas. Mais je lui dis toujours souviens-toi que la maison de Molière est aux autres théâtres ce qu'un grand magasin comme le Louvre et le Bon Marché est à une boutique de détaillants...

Je ne suis pas sûr de reproduire exactement l'ordre de ces phrases. En revanche, je suis très sûr de leur teneur, et plus

encore de l'esprit qui les inspirait, ainsi que des phrases qui suivirent. — Elle était simple jusqu'à en être parfois commune, et confiante jusqu'à en être bavarde, la pauvre Mme Favier! Je l'ai trop éprouvé depuis : c'était le plus sage et le plus solide esprit de carrière, celui d'une femme qui garde du bon sens à travers sa ruine. Ce phénomène est plus rare encore qu'un sentimentalisme de comédienne. D'habitude, ces chutes subites hors de l'Olympe de l'opulence, ont pour résultat un effarement moral qui dure le reste de la vie. Les gens ruinés semblent perdre, avec leur argent, toute faculté d'adaptation au cercle étroit d'activité où leur déchéance sociale les emprisonne. Chose étrange! C'est surtout quand leur richesse n'a été qu'un épisode entre deux pauvretés que ce désarroi se produit. Cette alternance de situation est comme une fantasmagorie où le jugement se fausse. Pour avoir résisté à une telle secousse, il fallait que Mme Favier fût profondément, absolument, ce que disaient son sourire jeune, ses joues reposées les lignes harmonieuses de son visage, une créature simple et d'un positivisme tranquille, tout le contraire de cette fille dont elle entrevoyait l'avenir comme elle eût entrevu l'avenir d'un fils entré dans l'armée : — sous-lieutenant, puis lieutenant, puis capitaine, puis colonel, enfin général. Conservatoire, Odéon, Vaudeville, Comédie-Française, Pensionnat, Sociétariat, — ces étapes étaient distribuées dans cet esprit de brave bourgeoise, avec une régularité d'autant plus étonnante que son éducation avait dû la façonner à concevoir sur un tout autre type une destinée de femme. Comment une pareille révolution s'était-elle accomplie dans cette intelligence? Mais y a-t-il besoin d'explication pour certaines natures dont l'instinct primordial est de se modeler sur les circonstances comme tant d'autres ont pour instinct de se débattre là contre et de se rebeller? Le dernier cas était celui de la pauvre Duchesse Bleue. Cette différence essentielle entre leurs caractères avait supprimé de tout temps l'intimité réelle entre les deux femmes. Elles n'avaient pas entre elles, elles ne pouvaient pas avoir de rapports vrais. Je m'en rendis trop compte en voyant, après dix minutes de conversation avec la mère, Camille entrer, et son teint si pâle, ses yeux brouillés d'avoir pleuré, le trouble si visible de tout son être que cette mère ne soupçonnait même pas!

— C'est ton tour maintenant, d'essayer, dit-elle. Va, maman... Nous t'attendrons. M. La Croix a bien quelques minutes à nous donner... Puis, quand la bonne dame eut fermé la porte : Est-ce

que vous avez vu Jacques? me demanda-t-elle brusquement.

— Je suis allé chez lui ce matin, répondis-je.

— Alors, vous savez que je sais tout?

— Je sais que vous avez écrit à Fomberteau, répliquai-je évasivement.

— Vous savez sans doute aussi ce que votre ami m'a répondu, quand je lui ai demandé l'explication de son mensonge?... Il vous aura envoyé pour que vous lui rapportiez l'impression que son infâme billet m'aura produite?... Allons, avouez, ce sera plus franc...

— Pourquoi me jugez-vous ainsi, Mademoiselle? fis-je avec une douleur qu'elle sentit sincère, car elle me regarda avec étonnement tandis que je continuais, surpris moi même des paroles que je m'entendais prononcer : Vous avez été plus juste pour moi... Vous aviez compris que certains silences ne sont ni une approbation ni une complicité. C'est vrai que Jacques ne m'a caché ni sa triste ruse d'hier, ni son billet d'aujourd'hui. Je ne lui ai pas caché, moi non plus, ce que je pensais de sa dureté, et, si je viens ici, c'est de moi-même, sous l'impulsion d'une sympathie, que je n'ai pas le droit d'avoir, j'en conviens... Nous ne sommes même pas des amis de vingt-quatre heures. Je l'ai cependant, cette sympathie... Vous m'avez parlé avec une trop noble ouverture de cœur avec une trop touchante confiance pour que vous soyez désormais une étrangère... J'ai pensé... Ah! Je ne sais pas ce que j'ai pensé Je vous ai sentie malheureuse, et je suis allé vers vous, tout naturellement, tout simplement. Si c'est une indiscrétion, vous venez de m'en bien punir...

— Pardonnez-moi, me dit-elle avec une autre voix et un autre regard, en me tendant sa petite main brûlante. Je souffre, et cela rend injuste... Moi aussi, quoique je vous connaisse à peine, je vous porte une sympathie trop vive pour douter de la vôtre... Mais ce billet de Jacques m'a trop blessée. Et trop, c'est quelquefois vraiment trop... Je l'aime, il le sait, et il croit qu'il peut tout se permettre avec moi. Il a tort. Il ne sait pas où il me jette en jouant comme il fait avec mon cœur!...

— Ne lui en voulez pas tant de ce qui n'est qu'un accès de colère, dis je, épouvanté d'une appréhension où j'ai reconnu depuis une seconde vue : Vous vous étiez adressé à Fomberteau. Sur le moment Jacques a été froissé. Il vous a mal écrit. Je suis sûr qu'il le regrette déjà.

— Lui ? s'écria-t-elle avec un mauvais rire. Si vous dites ce que vous pensez, vous ne le connaissez guère... Ce qui me cause le plus de peine, comprenez-moi, ce n'est pas ce qu'il me fait, quoique j'en souffre cruellement. C'est ce qu'il se fait à lui-même dans l'idée que j'avais de lui... Je le mettais si haut !... Je voyais en lui un être à part des autres, quelqu'un de rare, d'aussi rare que son talent ! Et il faut que je le voie pareil aux amants de toutes mes camarades de théâtre, aux pires de ces amants, à ceux qui n'ont même pas le courage de leurs infidélités et qui les cachent avec des mensonges de filles, à ceux pour qui l'amour qu'on leur porte n'est qu'une vanité, de quoi se mettre à la boutonnière un sentiment de femme, comme une fleur... Allez, ma passion ne m'aveugle plus, maintenant. Et cela me déchire et il ne soupçonne même pas, lui, si intelligent, la nature de ma souffrance. Est-ce que vous croyez que je ne devine pas que cette coquine de Mme de Bonnivet l'a invité à souper hier au soir ou à la reconduire, ou pire encore ?... Les femmes du monde, nous savons ce qu'elles valent, quand elles s'y mettent ! Nous avons autour de nous les mêmes hommes qu'elles et ils nous racontent leurs histoires... Ce sont de fières gueuses, quelquefois, allez ! Et Jacques a dit : oui, parce qu'elle a un hôtel, des chevaux, des voitures, des robes de chez Worth, des rivières de cinquante mille francs, des fourrures de trente mille et un *de* devant son nom qui n'est seulement pas à elle !... Vrai ! On est trop, trop bête d'avoir du cœur... Mais moi aussi, le jour où je voudrais, j'en aurais du luxe, puisque c'est ça qui lui plaît à cet écrivain qui a une âme de parvenu. Je n'ai qu'à prendre Tournade, le gros garçon à figure de cocher que vous avez vu dans ma loge, et je l'aurai, l'hôtel, et aussi beau que la baraque à la Bonnivet et les diamants, et les robes de chez Worth, et le coupé, et les chevaux !... Je les aurai, je les aurai... Et il le saura, et ce sera lui qui aura fait de moi une femme entretenue, une fille, et je lui dirai, et je le lui crierai... Vous croyez que je n'oserai pas ?...

— Non, vous n'oserez pas, répondis-je, rien que de le dire vous soulève de dégoût...

— Non, répliqua-t-elle d'une voix sourde, il ne faut pas me voir meilleure que je ne suis. Il y a des jours où cette vie brillante me tente. J'ai été riche, voyez-vous. Jusqu'à douze ou treize ans, j'ai eu autour de moi toutes gâteries que peut donner, à une fille unique, un père qui gagne des cent mille francs à la Bourse. Hé

bien ! A de certains moments ce luxe que j'ai connu me manque. La médiocrité de cette existence si grise, si veule, si vulgaire, m'écœure et m'opprime. Quand on est dans un bureau de tramway à attendre son tour, avec un waterproof sur les épaules et des caoutchoucs aux pieds, pour s'économiser les trente-cinq sous d'un fiacre, on s'impatiente quelquefois, et l'on se dit les mots tentateurs : Si tu voulais ?... Ah ! quand j'ai du bonheur plein mon âme, quand je peux penser que j'aime et que je suis aimée, que je réalise, que j'étreins mon roman de jeunesse, que Jacques tient à moi comme je tiens à lui, que je resterai mêlée à sa vie et à son œuvre, alors c'est une ivresse de me répondre à moi-même : Si je voulais ?... Hé bien ! je ne veux pas... Et je souris à ma chère pauvreté, parce qu'elle est aussi ma chère chimère. Mais quand j'ai l'affreuse évidence, comme aujourd'hui, que je suis la dupe d'un mirage, que cet homme n'a pas plus de cœur que le bois de ce meuble, et elle frappa de son poing fermé sur la petite table où elle s'était accoudée pour me parler, alors... oh ! alors c'est une autre réponse que je fais à la tentation. Si je voulais ?... me répété-je, et je réponds : c'est vrai, et je suis trop sotte, de ne pas vouloir !... Je ne le serai pas toujours...

— Vous le serez toujours, dis-je en lui reprenant la main, parce que cette sottise-là consiste tout simplement à avoir ce que vous croyez que Jacques n'a pas, c'est-à-dire du cœur. Et puis, il en a à sa façon, ajoutai-je, vous serez de cet avis, ce soir ou demain matin...

— Vous ne me connaissez pas..., répliqua-t-elle, avec un froncement de son joli front et un tremblement de rancune autour de sa fine bouche redevenue amère. Il faudra qu'il s'humilie, lui aussi, et qu'il mette des jours et des jours à obtenir son pardon... Vous n'avez vu de moi, hier, que la femme faible et amoureuse. Il y a l'autre, la mauvaise. Vous venez de la connaître. Et il y a l'autre encore, la fière... N'en soyez pas moins mon ami, continua-t-elle avec un subit passage de mélancolie dans sa colère. La grâce de cette soudaine volte-face fit flotter l'ombre d'un triste sourire sur ses joues. Elle essuya de son mouchoir deux grosses larmes, et elle ajouta en haussant ses épaules, avec un ton d'enfantillage qui contrastait si gracieusement aussi avec son tragique discours de tout à l'heure : « J'entends maman qui revient... Il ne faut pas qu'elle voie que j'ai pleuré... Puisque j'ai la honte de lui mentir mentons-lui bien...

Quelle conversation à écouter pour un homme soudain envahi, comme je l'étais depuis la veille, par le plus passionné des intérêts, par un attendrissement si vif, que c'était bien, — pourquoi le nier aujourd'hui, — du véritable amour ! Oui, de l'amour! Durant les heures de cette après-midi qui suivirent cette nouvelle confidence, si différente de celle de la veille, je ne pus rien faire que d'en reprendre chaque terme en me demandant : Est-elle sincère?... Serait-il possible que le désespoir la jetât à cet horrible parti?... Je revoyais ce gros Tournade, et le luisant des yeux vairons de cet horrible être, comme détachés en clair sur sa face rouge. J'y discernais maintenant, à la réflexion, une volonté que je n'avais pas su lire la veille, celle du débauché riche et patient qui se pique au jeu et qui s'acharne à une certaine femme. En même temps, je revoyais Jacques Molan, tel que je l'avais laissé ce matin, — et son regard à lui, quand il avait parlé de son projet de rupture. Il était impossible cependant qu'il se doutât du degré de responsabilité qu'il encourait. J'essayai de me démontrer qu'il y avait plus d'affectation que de perversité réelle dans sa nature, au demeurant inoffensive, de cabotin littéraire. Il y a toujours de l'enfantillage dans tout homme qui se montre, qui s'étale à ce degré, fût-ce, comme celui-là, par calcul et diplomatie? Ne valait-il pas mieux que ses attitudes, mieux que ses paradoxes? Qui sait? En lui disant simplement, franchement, mon impression sur le mal qu'il pouvait faire à cette pauvre fille, ne remuerais-je pas en lui une corde de remords? Il y a pourtant un honneur sentimental, une propreté, pour tout exprimer d'un mot trivial mais strictement vrai, dans les choses du cœur, comme il y a un honneur professionnel et une propreté dans les choses d'argent. Que d'anarchistes en théorie reconnaissent en pratique cette propreté pécuniaire! Ils prêchent la suppression de l'héritage, et ils ne vous feraient pas tort d'un centime quand ils vous rendent votre monnaie. Pourquoi Jacques n'aurait-il pas, lui aussi, un fond de scrupule et de probité en présence d'une évidente mauvaise action à commettre ou à ne pas commettre? Ces raisonnements eurent pour résultat qu'après avoir pesé le pour et le contre, avoir résolu de lui parler, puis m'être démontré que cela était ridicule, je passai de nouveau, vers les six heures, le seuil de la place Delaborde. — Molan n'était pas là. J'allai jusqu'au cercle, espérant qu'il y dînerait comme la veille. — Il n'y dînait pas. Devant cette impossibilité de le rencontrer, je voulus du moins causer de nou-

veau avec celle qui avait été le principe de mes infructueuses démarches, avec cette séduisante Camille Favier dont la frêle silhouette, les yeux bleus, le sourire ému me poursuivaient d'une obsession d'autant plus irrésistible que je la justifiais par ma pitié. Ce fut le prétexte que je me donnai pour m'acheminer vers le Vaudeville. Et j'arrivai devant le théâtre avant même que le premier acte ne fût fini. Ma faiblesse me donna un sursaut de honte qui me fit hésiter à entrer. Je me vois encore, contournant la façade en rotonde du théâtre, et tour à tour regardant l'escalier sur le boulevard qui mène à la salle et la porte dans la rue de la Chaussée-d'Antin qui sert d'entrée aux artistes. Enfin, je me décide à franchir le seuil de cette dernière porte, en voyant le public sortir en foule, pour l'entr'acte.

— O lâcheté de ces concessions secrètes! — Et je me heurte, à qui? à Jacques lui-même.

— Tu montes chez Camille? demanda-t-il avec une bonhomie où je discernai de la malice, et je crois bien que je rougis pour lui répondre:

— Non, c'est après toi que je cours depuis la place Delaborde, avec un ricochet du côté du cercle.

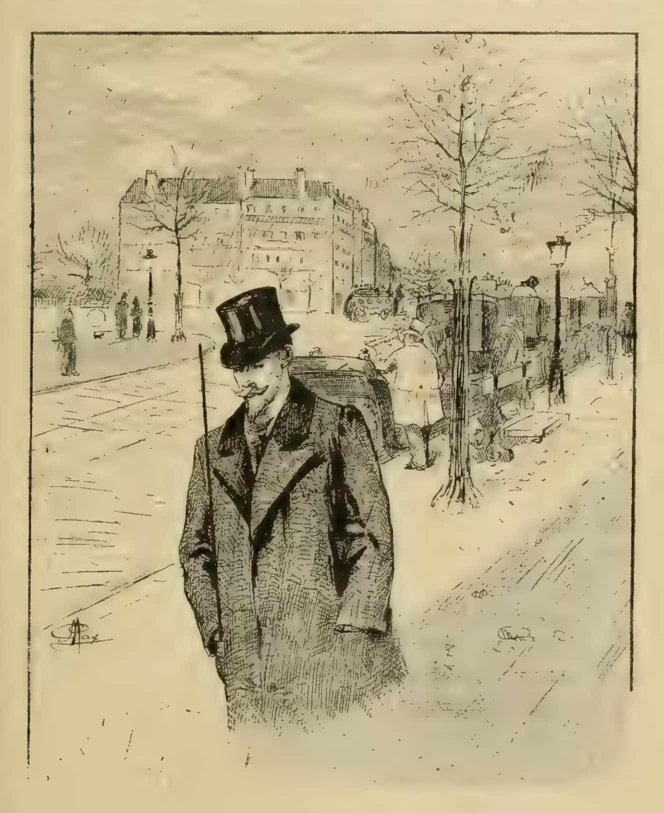
— Tu venais me plaider sa cause, j'en suis sûr, dit-il en me prenant le bras. Je sais que vous avez causé ensemble cet après-midi, et que même tu m'as défendu. Je t'en remercie... Il eût été si légitime que tu essayasses de profiter de la situation. Mais oui mais oui! Seulement, tu es un honnête homme, toi... Hé bien Elle est toute gagnée, cette cause, et nous sommes si réconciliés ton amie et moi, que demain c'est elle qui viendra dans ma garçonnière, dans mon *aimoir*, comme disait ton ami Larcher.. C'est le seul joli mot de ce pauvre diable...

— Et Mme de Bonnivet? lui demandai-je, ahuri de cette volte face inattendue.

— Mme de Bonnivet! répondit-il brutalement, c'est une grue — une simple grue, — *grus officinalis*, la femme du monde dan toute son horreur. Voilà ce que c'est que Mme de Bonnivet... C'es vrai, je t'avais annoncé notre rendez-vous au Père-Lachaise.. Hé bien! Elle y est venue, avec l'idée de me faire grimper au plus haut des ifs entre lesquels nous nous promenions ensemble.. Enfin, elle a joué la coquette, plus froidement dans ce tête à têt que si nous avions été à marivauder dans son salon... Comme j n'aime pas beaucoup qu'on se moque de moi, nous nous somme quittés brouillés, ou presque...

— Et alors, Camille bénéficie du désir dont l'autre n'a pas voulu ? interrompis-je. On appelle cela un revirement, je crois, en termes de finance.

— Tu n'y es pas, fit-il en secouant la tête. C'est plus compliqué que cela, un cœur d'homme. Après avoir mis Mme de Bonnivet



Durant les heures de cette après-midi, je ne pus rien faire.

lans sa voiture, car elle avait eu l'audace, — ou la précaution, omme tu voudras, — de venir à ce rendez-vous avec son coupé fficiel, je lui ai dit en anglais le mot étonnant de lord Herbert 3ohun à Mme Ethorel, quand il eut l'audace de lui faire une léclaration, à la seconde visite : — tu ne le connais pas ? oh ! c'est le premier ordre, comme insolence et fatuité : *You know, I sha'nt ive you another chance !* Vous savez, je ne vous donnerai pas une

autre chance. — Et je lui tirai mon chapeau avec trop de tranquillité pour que la sotte pût me croire sincère... Je l'étais bien pourtant. J'allumai un cigare, en regagnant le boulevard à pied, avec une allégresse qui me confondait moi-même. Je venais de découvrir que non seulement je n'aimais pas cette femme, mais qu'elle me déplaisait souverainement. Avec elle, la visite au petit entresol, théâtre habituel de mes plaisirs, aurait été un sport flatteur pour mon amour-propre, sans doute, mais au demeurant une vraie corvée. C'est maigre. C'est sec. C'est prétentieux. Os et chipisme, — mauvaise musique !... En regard, l'image de l'autre se présenta, et cette demi-infidélité que je venais de lui faire me la rendit adorable par comparaison, si adorable que je suis entré dans un café pour écrire à ma jolie Camille, et tout de suite, un billet de réconciliation. J'aurais donné tous mes droits d'auteur de la soirée pour que la reine Anne me vît, elle qui me croyait sans doute en train de pleurer dans quelque coin toutes les larmes de l'amour blessé et de la vanité humiliée? C'est ça qui me ressemblerait ?

— Et Mlle Favier a répondu à ton billet? interrogeai-je.

— Six pages qui sont un chef-d'œuvre, comme tout ce qu'elle m'écrit, du reste... fit-il avec un attendrissement à peine moqueur oui, six pages dont cinq et demie pour me dire qu'elle ne me pardonnerait jamais, et la dernière moitié pour me pardonner à cœur que veux-tu... C'est classique. Mais où vas-tu ? Je croyais que tu montais chez elle...

— C'est toi que je cherchais, je te répète, lui répondis-je. Je t'ai trouvé. Ce que j'avais à te dire, tu te l'es dit à toi-même. Tu lui rends justice, et tu rends justice à l'autre. Votre dispute est finie. Vous êtes réconciliés et heureux. Il ne me reste qu'à vous bénir...

V

Je quittai Jacques sur cette plaisanterie lancée avec une gaieté assez bien jouée pour que la peine étrange dont j'étouffais soudain échappât du moins à son ironie. O lâcheté encore ! O inconséquence douloureuse du cœur, toujours la même, malgré l'expérience malgré le parti pris, malgré l'âge ! J'avais couru après mon camarade, toute l'après-midi, pour le supplier de ne pas trop méconnaître sa pauvre amie en l'abandonnant si brutalement. J'étai

venu au théâtre pour exhorter Camille, de son côté, à ne pas juger son amant comme elle le jugeait, tant sa vengeance possible m'avait ému d'anxiété jusqu'au plus intime de mon être. Je devais donc me réjouir de leur réconciliation. Tant mieux si la coquetterie de Mme de Bonnivet avait produit naturellement un résultat que n'auraient sans doute pas obtenu mes conseils... Hé bien! non! Que l'actrice eût pardonné à Jacques avec cette facilité de vraie amoureuse, me faisait mal à une place encore insoupçonnée, et plus mal encore l'idée de leur rendez-vous du lendemain. Je les voyais dans les bras l'un de l'autre, avec cette imagination affreusement précise que le métier de peintre développe à l'excès chez nous. Cette vision insupportable me contraignit à m'avouer la triste vérité : j'étais jaloux, jaloux sans espérance et sans droits, d'une jalousie enfantine, grotesque, inacceptable. J'allais entrer, j'étais entré dans cet enfer des sentiments faux où l'on éprouve les pires douleurs de la passion sans goûter aucune de ses joies. Que je la connaissais bien, la route maudite ! Au cours de mon existence de cœur, aussi incomplète et incohérente que l'autre, j'avais déjà traversé cette situation dangereuse : j'avais été plus d'une fois l'ami trop tendre d'une femme éprise d'un autre, jamais avec cette soudaineté d'émotion, avec cette ardeur trouble dans la sympathie que m'inspirait Camille Favier. Il m'était trop aisé de conclure que cette amitié-ci serait aux autres ce que l'empoisonnement d'un alcool chargé d'ivresse est à la griserie d'un joli vin léger qui n'entête pas. Cette évidence me fit si peur que je conclus avec moi-même un pacte solennel. Je me souviens. Je venais de me coucher et je ne pouvais dormir. Je me mis sur mon séant, et là, dans l'ombre, me prenant la main, je me dis tout haut : « Je me donne ma parole d'honneur de condamner ma porte toute la semaine et de n'aller ni chez Jacques, ni au théâtre, ni rue de la Barouillère. — Je travaillerai et je me guérirai... »

Chacun a dans son caractère des parties fortes qui correspondent exactement à des parties faibles. Celles-ci sont la rançon de celles-là. Mon manque d'énergie dans l'action positive se compense par une rare puissance d'énergie passive, si je peux dire. Incapable d'aller de l'avant avec une certaine vigueur, même lorsque mon plus vif désir m'y pousse, je suis capable d'une endurance singulière dans l'abstention, dans le renoncement, dans l'absence. Dire à une femme que je l'aime, alors que je l'aime, m'étouffe de timidité à croire que j'en mourrai. J'ai pu fuir avec une sauvage

énergie des maîtresses passionnément idolâtrées et demeurer sans même répondre à leurs lettres, alors que j'agonisais de douleur, parce que je m'étais juré de ne pas les revoir. Tenir mon serment à propos de Camille était plus aisé. De fait, ces huit jours que j'avais jugé suffisants pour ma guérison s'écoulèrent sans que je lui donnasse, non plus qu'à Jacques, aucun signe d'existence. Les deux amants ne m'en donnèrent aucun non plus. Cette partie du programme fut du moins remplie, mais non la seconde, et la guérison ne vint pas. Il faut dire que cette sagesse dans les actes ne s'accompagna point d'une sagesse égale dans la pensée. Je travaillai bien, mais à quel travail ! J'essayai d'abord, pendant quarante-huit heures, de reprendre ma *Psychée pardonnée*. Je n'arrivai pas à m'y absorber. Le sourire et les yeux de la maîtresse de mon camarade s'interposaient sans cesse entre mon tableau et moi. Je disais à Malvina Ducros, mon stupide modèle à la voix si canaille, aux prunelles si tristes, de prendre un peu de repos, et tandis que cette fille fumait des cigarettes en feuilletant un mauvais roman, mon esprit s'en allait loin, bien loin de l'atelier, et je revoyais Camille. Et puis, ce n'est pas un mythe qu'il faille caresser en imagination, quand on s'efforce de lutter contre un envahissement d'amour, que celui de Psyché. J'avais trop lu de livres, suivant mon habitude, autour de cette fable, pour qu'elle ne remuât pas en moi un incurable fonds de peu vaillantes rêveries. L'idée représentée par cette histoire, cette cruelle affirmation que l'âme ne peut aimer que dans l'inconscience, m'a toujours paru un thème d'inexprimable mélancolie. Hélas ! Ce n'est pas pour les choses de l'amour seulement que la Psyché, emprisonnée et palpitante en chacun de nous, subit cette loi de l'instinct ignorant et obscur. Cette dure loi domine les choses de la religion. Elle gouverne aussi celles de l'art. Croire, c'est renoncer à comprendre. Créer c'est renoncer à réfléchir. Lorsqu'un artiste, comme moi, souffre d'une hypertrophie de la compréhension, quand il se sent intoxiqué de critique, paralysé de théories, ce symbole de la Nymphe maudite et vagabonde qui expie dans la détresse le crime d'avoir voulu savoir, devient trop vrai, trop vivant. Il ébranle trop puissamment des cordes trop profondes. Je me suis toujours senti attiré par ce sujet, à cause de cela sans doute, et je n'ai jamais pu mener à bien la série des toiles où j'ai commencé de le traiter ! Camille Favier est loin, et la *Psychée pardonnée* n'est toujours pas finie ! Je voudrais envelopper dans ce tableau trop de nuances. Et

alors le moindre prétexte m'a toujours été, me sera toujours bon pour me distraire. La vive impression que je gardais de Camille fut, de tous ces prétextes, le plus doux, celui qui s'éloigna le moins de mon métier de peintre, grâce à l'étrange compromis de conscience dont je m'avisai et que je vais raconter :

— Puisque je ne puis me retenir de penser à elle tout le long du jour, me dis-je enfin, si j'essayais de faire son portrait de mémoire ? Gœthe prétendait que, pour se délivrer d'un chagrin, il lui suffisait d'en composer un poème. Pourquoi un poème peint n'aurait-il pas la même vertu qu'un poème écrit... ? N'était-ce pas œuvre de poète, en effet, que cette paradoxale et folle entreprise : le portrait, sans modèle, d'une femme aperçue deux fois ? Paradoxale ? Oui. Mais folle ? Non. J'avais, pour fixer sur la toile cette frêle silhouette dont ma rêverie était hantée, mon souvenir d'abord, si précis qu'en fermant les yeux je la voyais devant moi telle qu'elle m'était apparue, — sur la scène, finement, fériquement touchante de jeunesse et de génie sous son fard, ses mouches, son kohl et sa poudre, avec la toilette bleue de son joli sobriquet ; — puis dans sa loge, tendre et gouailleuse tour à tour, avec le pittoresque autour d'elle du vivant désordre où se devinaient les mille petites misères de la besogne ; — puis le long du mur des Invalides et sous les étoiles de la nuit de décembre, appuyée à mon bras, pâlie, grandie, comme transfigurée par la tristesse de ses confidences, — chez elle enfin, et tragique de déception frémissante !... Toutes ces Camilles se fondaient devant le regard intérieur en une image, à peine moins nette que la présence même. Je congédiai Malvina. Je reléguai la *Psyché* dans un coin de l'atelier, et j'esquissai de l'obsédant fantôme un grand crayon à la sanguine. La ressemblance de ce portrait, ainsi ébauché dans la fièvre d'une pitié passionnée, était saisissante. Camille me souriait sur ce fond de papier bleuâtre. Ce n'était qu'une esquisse, à ce point vivante que j'en restai moi-même étonné. Comme toujours, je doutai de mon propre talent, et pour vérifier si ce portrait d'après un souvenir était vraiment réussi à ce degré, j'allai jusqu'à une boutique de la rue de Rivoli où se vendent des photographies de personnages célèbres. Je demandai celles de l'actrice à la mode. Il y en avait six dans la collection. Je les achetai, avec la pourpre à mes joues — je le sentais — d'une timidité ridicule, étant donnés mon âge, mon métier et l'innocence de cette emplette. J'attendis pour les regarder plus en détail que je fusse seul sous les marronniers dépouillés des

Tuileries, par une après-midi voilée de fin d'automne qui s'accordait singuliérement à la nostalgie dont je fus accablé devant ces portraits. Le plus charmant d'entre eux représentait Camille en toilette de ville. Il devait dater de deux ans au moins, d'une époque à coup sûr où elle n'était pas encore la maîtresse de Jacques. Il avait dans les yeux et autour des lèvres, ce portrait de toute jeune fille, une expression virginale et un peu farouche, la réserve pudique et nerveuse d'une âme qui ne s'est pas donnée, — âme d'enfant qui pressent son destin, qui en redoute, qui en désire tout ensemble le mystérieux inconnu. Deux autres de ces portraits représentaient la débutante dans deux rôles tenus à l'Odéon. C'était la même enfant, toujours innocente, mais la volonté de parvenir creusait un pli entre ses sourcils, allumait dans ses prunelles une lueur de bataille; et le pli fermé, presque tendu de la bouche, révélait l'anxiété d'une ambition qui doute d'elle-même. Les trois derniers portraits montraient dans les costumes de la *Duchesse Bleue* la femme enfin née de l'enfant. La révélation de l'amour se devinait aux narines qui respiraient la vie, aux yeux où la flamme du plaisir flottait, légère et brûlante; et la bouche avait comme la trace, sur ses lèvres plus épanouies, des baisers donnés et reçus. Viendrait-il un jour où d'autres portraits raconteraient, non plus le roman de l'artiste et de l'amoureuse, mais celui de la fille vénale et galante, entretenue par un Tournade, par plusieurs Tournades, flétrie à jamais par l'immonde et vénale luxure?... Et toujours je revenais à la plus ancienne de ces images, à celle dont j'aurais voulu, dont j'aurais pu rencontrer le modèle vivant, dans ce même jardin des Tuileries. Toute jeune, pour aller au Conservatoire, qu'elle avait dû, venant de notre commun quartier, le traverser de fois! Et je ne pouvais plus maintenant que l'imaginer telle qu'elle avait été avant la première souillure, telle qu'elle ne serait plus jamais!

« Poésie, c'est délivrance! « Oui, pour un Gœthe, peut-être, ou pour un Léonard, pour un de ces créateurs souverains qui projettent, qui incarnent tout leur être intime dans une œuvre écrite ou peinte. Il est une autre race d'artistes, faibles et tourmentés, pour qui l'œuvre n'est qu'une exaltation d'un certain état intérieur. Ils ne se débarrassent pas d'une souffrance en l'exprimant, ils la développent, ils l'enveniment, peut-être, parce qu'en effet, ils ne savent pas l'exprimer, la sortir d'eux tout entière. Ce fut mon cas cette fois encore. Devant ces photographies, mon projet de portrait

s'était précisé. Je n'en retins qu'une, la première. C'était la Camille de la dix-huitième année que je voulais évoquer et peindre. C'était son fantôme, le fantôme de celle que j'aurais pu connaître pure et vierge, aimer, épouser peut-être. Portrait de fantôme! Portrait de morte! Et il se dégagea pour moi, en effet, de ce travail, pendant cette semaine de reclusion et de labeur ininterrompu, cette vague et apaisante douceur qui flotte autour d'une forme de femme à jamais disparue! En analysant, comme à la loupe, les petits détails de ce visage sur cette mauvaise épreuve déjà presque passée, je goûtai des heures d'une volupté d'âme indiciblement attendrissante. Il n'était pas un trait de cette tête ingénue où je ne découvrisse la preuve, évidente pour moi et comme physiologique, d'une exquise délicatesse de nature chez la personne intime dont ç'avait été là une seconde la fugitive apparence. La petitesse de l'oreille, joliment lobée et ourlée, disait la race. La soie des cheveux et leur couleur pâle se devinaient à des nuances dans les boucles, comme effacées, comme évaporées, comme fanées. La construction du bas de ce visage se dessinait sous la minceur des joues, fine toute ensemble et robuste. Un rien de sensualité se reconnaissait dans la lèvre d'en bas, légèrement aplatie, et fendue de ce pli qui annonce la grande bonté. Il y avait de l'esprit et de la gaieté dans le nez, très droit, et coupé un peu court par rapport au menton. — Et les yeux! Ah! les grands yeux profonds et clairs, innocents et tendres, curieux et songeurs! A force de les regarder, ils s'animaient pour mon imagination à demi hallucinée. La petite tête tournait sur son cou dont l'attache gracile révélait une sveltesse de statuette dans le reste du corps. Je n'ai jamais mieux compris que dans cette période d'exaltation contemplative, combien a raison cette jalousie des Orientaux qui défend les femmes contre cette caresse du regard, aussi passionnée, aussi enveloppante, presque aussi déflorante que les autres. Oui, contempler, c'est posséder. Que je l'ai senti durant ces longues séances passées à fixer sur la toile un si réel, un si trompeur mirage, — le sourire et les prunelles de Camille, son sourire de jadis, ses prunelles aujourd'hui éclairées d'autres feux! Et que j'ai senti aussi combien le talent chez moi n'est pas à la hauteur de l'âme, puisque l'ivresse de cette possession spirituelle ne s'est pas achevée en une création définitive! Je n'ai tiré de ces journées qu'une ébauche, quand j'ai vécu les sensations d'un chef-d'œuvre. Du moins j'ai respecté en moi cet accès de la fièvre sacrée, et je

n'ai plus retouché, pour le finir, le portrait ébauché pendant cette semaine. Pourquoi ne s'est-elle pas prolongée?

Pourquoi? La faute n'en est pas seulement à ma faiblesse. Un incident très simple se produisit, qui ne dépendait pas de ma volonté. Il suffit pour me rejeter au plus fort du petit drame de coquetterie compliquée et d'amour sincère que je voulais fuir, afin de ne pas y être le confident des tragédies antiques, vanté par Jacques, — un confident blessé pour son propre compte et saignant! A travers les troubles de la journée qui suivit ma présentation aux Bonnivet, j'avais négligé de déposer ma carte chez eux et négligé de l'y porter durant ma crise de travail solitaire. Je pouvais donc me croire à l'abri, quant à la reine Anne. C'est précisément de son côté que m'arriva le prétexte à rompre cette solitude et ce travail, sous la forme vulgaire d'un billet très parfumé blasonné et griffonné de la plus coquette et de la plus impersonnelle des écritures anglaises, par Mme de Bonnivet elle-même. C'était une invitation à dîner en petit comité, avec quelques amis communs. Que ce billet me fût adressé après l'incorrection de mon attitude, cela prouvait assez que la brouille avec Jacques n'avait pas duré. La brièveté du délai — le dîner était pour le surlendemain — dénonçait, d'autre part, une invitation improvisée. Un troisième fait ajoutait un caractère d'énigme à cet envoi d'un petit mot, par lui-même aussi banal que l'écriture : comment ne m'était-il pas arrivé ou par Jacques, ou avec quelques lignes de Jacques? Mon premier instinct fut de refuser. Dîner en ville m'apparaît, depuis des années, comme une corvée aussi insupportable qu'inutile. Les trop nombreux repas de famille auxquels je demeure astreint, — pourquoi? — les agapes mensuelles des confrères que j'ai la faiblesse de fréquenter,—pourquoi encore?—deux ou trois amis à la table de qui je vais m'asseoir de temps à autre,— parce que je les aime, — la salle à manger du cercle pour les soirs de trop intense ennui, c'est de quoi suffire, dans une large mesure, au sens social qui s'atrophie en moi avec l'âge. Je finirai, je crois bien, par ne plus me faire faire d'habit qu'une fois tous les deux ou trois ans. Dans l'espèce, le dîner auquel me priait la belle et dangereuse reine Anne valait d'autant plus d'être évité qu'il me replongeait dans le courant d'émotions remonté si résolument, mais si péniblement. Je m'assis donc à ma table pour écrire un billet de refus, que je cachetai, et sur l'enveloppe duquel je posai un timbre. Puis, au lieu d'envoyer cette lettre à la poste je la mis

lans ma poche pour la porter moi-même. Une voiture passait que e hélai, et je jetai au cocher, non pas l'adresse du prochain bureau, mais l'adresse de la maison de Molan, place Delaborde, — cette naison dont je m'étais juré de ne plus passer le seuil. Ne serait-il pas toujours temps d'expédier mon mot de refus après avoir su de Jacques quelle raison avait déterminé cette amabilité de Mme de Bonnivet, dont j'aurais pu dire comme Ségur des promotions l'officiers après la bataille de la Moskowa : « Ces aveurs menaçaient »?



Cette fille fumait des cigarettes en feuilletant un mauvais roman.

Ce fut dans le abinet de travail lu « jeune et déjà llustre maître » que le groom à este galonnée n'introduisit, cette ois, Molan était ssis à sa table, un rand bureau de hêne massif, avec e nombreux tiroirs.

Une bibliothèque courait tout utour de cette etite pièce, et le eul aspect des volumes révélait des utils de travail souvent maniés, mais toujours bien remis en lace. Pas de poussière. Pas une trace de ce désordre où se etrouve l'écrivain né, que la poursuite de sa fantaisie interrompt ans cesse dans sa besogne.

Un pupitre d'architecte dressé sur deux grands pieds invitait ux hygiéniques séances de composition debout. Une autre bibliothèque, très haute et tournante celle-là, chargée de dictionnaires, 'atlas, de livres de références, de cartons verts à documents, était osée à l'angle du bureau ; et l'ordre de ce dernier meuble, avec

ses feuillets de papier coupés également, sa garniture d'objets commodes, un classeur pour les lettres répondues et un autre pour les lettres à répondre, finissait de dénoncer les habitudes méthodiques d'une besogne quotidiennement mesurée et exécutée.

Ces détails de pratique installation étaient trop dans le caractère du bonhomme pour qu'un seul m'échappât, même à ce moment. Aucune œuvre d'art, pas même, sur la cheminée, la pendule-bibelot de rigueur. Celle qui marquait l'heure aux séances de copie, était un bon instrument de précision, métallique et net, avec sa boîte de cristal cerclée de cuivre.

Quel autre portrait à faire, dans son cadre vivant, dans ce décor, sécrété par lui, que celui de cet écrivain, absolument étranger à tout ce qui n'est pas « son affaire », méthodique comme s'il n'était point un homme à la mode, régulier comme s'il n'était point, et de par son art même, le peintre de tous les troubles, de tous les désordres de l'âme humaine, — assis à cette table de géomètre, avec son masque froid et réfléchi, et sa façon de tenir sa plume d'un geste volontaire, régulier, mesuré. Afin que ce portrait fût tout à fait typique, il faudrait peindre Molan comme je le surpris, ce matin-là, en train de relire les quatre pages composées, rabotées plutôt, depuis son réveil, par ce charpentier de copie, — quatre petites feuilles couvertes de lignes bien égales et d'une écriture dont toutes les lettres sont formées, tous les T barrés, tous les points posés sur les I.

Étais-je un envieux, moi, l'homme de tous les à peu près, en notant, presque malgré moi, ces détails avec une irritation en apparence peu justifiée ? C'est son droit, après tout, à ce garçon, de ménager sa fortune littéraire, comme il administrerait une maison de rapport. Pourtant n'y a-t-il pas quelque chose, presque un sens qui se froisse en nous à constater cet indéfinissable mensonge : cette mise en œuvre d'un beau talent avec un tel égoïsme, tant de calcul, à la base, si peu d'unité morale entre la pensée écrite et la pensée vécue ?

(A suivre.) Paul BOURGET.

L'ASSASSINAT DU PICHET QUI PICHE

Oh! ce n'est pas une affaire d'*actualité!* Elle remonte à longtemps, très longtemps, à trente et quelques années, ma foi!

Et pourtant, je me la rappelle, en tous ses détails, avec une extraordinaire précision. Ils se gravèrent si profondément, ces détails, dans mon imagination d'enfant! Ils y firent la première impression d'horreur; et chaque fois que je remonte le cours de ma mémoire, je retrouve là-bas, tout là-bas, cette impression première toujours aussi horrible.

J'étais enfant; j'habitais rue de Paris, à Belleville; et tous les matins, je me rendais à une petite école, dont notre maison était séparée par quatre boutiques seulement : une pharmacie, un magasin de faïences, une boucherie et un débit de vins.

Le débit de vins portait à son fronton une enseigne représentant un vase troué, d'où giclait un jet de pourpre. En exergue, autour de la peinture, se lisait cette inscription qui faisait ma joie : *Au Pichet qui piche.*

Toujours, je m'arrêtais un peu devant le débit de vins, pour en admirer l'enseigne et pour jouer avec le chien du débitant, une espèce de loulou bâtard, roquet au poil jaune, qui avait nom Poussot et qui était mon ami.

A la longue, et par l'entremise de Poussot, le débitant était aussi devenu mon ami.

C'était un bon garçon, de mine rieuse, les yeux doux, la face enluminée, très haut sur jambes.

On l'appelait le grand Louis. Il me paraissait un homme extrêmement remarquable, à cause de sa taille, de son enseigne et de son toutou, et non moins remarquables me semblaient les cerises à l'eau-de-vie dont il me régalait parfois.

Un matin, je fus tout stupéfait de ne point voir Poussot venir à ma rencontre, comme d'habitude, en faisant frétiller son plumet jaune, et mon étonnement redoubla en trouvant la boutique fermée.

Je ne la connaissais pas sous cet aspect de devanture close, aux volets barrés et mornes. Elle me sembla lugubre. Il faisait, d'ailleurs, presque nuit encore, car on était en hiver. La bise sifflait aigrement. L'enseigne de tôle se balançait à se décrocher et jetait comme des cris plaintifs.

Qu'il fût arrivé malheur à quelqu'un, j'en eus le net sentiment. Mais, je m'en souviens fort bien, ce n'est pas le grand Louis qui occupait la place la plus importante dans mes craintes. Je m'inquiétais beaucoup plus de la pauvre enseigne, que j'entendais positivement gémir, et surtout, surtout, je pensais à mon ami Poussot.

C'est son nom, à lui, que je prononçai, en m'approchant de la devanture, et en y cherchant une fente par où glisser mon appel.

Il y en avait une justement, vers le bas.

Une demi-porte, ouvrant de l'intérieur, était entre-bâillée, formait fissure dans la muraille des volets. J'y collai ma bouche et murmurai le nom du toutou. Personne ne me répondit. Je fus pris alors d'un gros désespoir, et me mis à crier et à pleurer comme si j'étais perdu.

Des ouvriers, des commères, s'étaient arrêtés. Un des garçons bouchers sortit, puis le commis du magasin de faïences. On échangeait derrière moi des propos étonnés, des interrogations. Je distinguai :

— Comment ça se fait-il qu'il n'ait pas ouvert ?

— Est-ce que c'est son parent, ce petit ?

— Le grand Louis en retard d'une heure, ce n'est pas naturel.

— Oh ! un crime ! Pas possible ! Le Poussot aurait aboyé.

— Si on allait prévenir un sergent de ville !

Cependant, je me sentais pressé contre la devanture. La demi-porte basse céda sous la poussée ; et, comme elle était assez haute pour moi, je me trouvai brusquement et presque sans l'avoir voulu, dans la boutique. En même temps, j'entendais le garçon boucher qui criait, sa tête frisée passée dans l'ouverture :

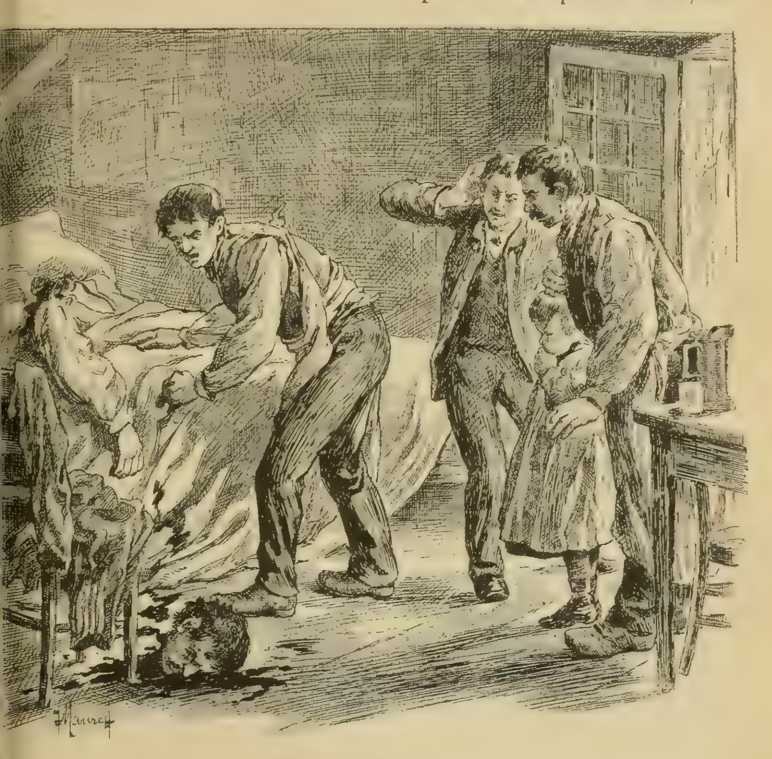
— Eh ! grand Louis ! Y a donc quéqu'chose, mon vieux ?

Moi je continuais à appeler Poussot en sanglotant.

Mais on ne répondait toujours rien, ni Poussot, ni le grand Louis.

Je ne voyais rien non plus. La tête du garçon boucher interceptant le peu de lumière que commençait à répandre le jour blafard, j'étais dans une obscurité profonde. Au reste, pour ne point voir ce noir qui m'épouvantait, j'avais machinalement dressé devant mes yeux mon cartable d'écolier.

Tout à coup, j'entendis grincer la barre du volet-porte. Le gar-
on boucher, entré enfin, la déverrouillait d'une main hâtive et trem-
lante sans doute, car le fer hochait et tapotait le bois par saccades.
Un cri étouffé, que poussa mon compagnon, me fit lâcher mon
artable et desserrer les paupières. Le volet-porte ouvert à deux
attants, la clarté de la rue avait empli la boutique. Là-bas, au



La tête roula par terre.

nd, sur une couchette posée à même deux longues tables de bois,
isait le grand Louis, non plus avec sa mine rieuse, ses yeux
oux, sa face enluminée, mais pâle, effroyablement pâle, et le re-
ard fixe, effaré, vitreux.

Le garçon boucher répéta, d'une voix rauque :

— Eh! grand Louis! Y a donc quéqu'chose ?

J'aperçus alors, dans un coin, et je montrai du doigt, le pauvre
oussot, qui avait la langue tirée, et les pattes en l'air, toutes rai-

des. Du même coup d'œil, je vis qu'il y avait sur le parquet comme du vin répandu, du vin noir, épais. Cela ressemblait à une mare en train de se dessécher, et gluante.

A ce moment, une des commères dit, du dehors :

— Il est peut-être soûl !

Une autre ajouta :

— Tâchez donc moyen de le secouer un peu.

Le commis du magasin de faïences était entré et le second garçon boucher avec lui. Ils s'approchèrent tous les trois de la couchette. Le premier garçon boucher répéta encore, d'une voix forte maintenant :

— Eh ! grand Louis !

Et il accentua son appel en lui poussant rudement la tête pour *le secouer un peu.*

La tête roula par terre.

Il y eut un violent mouvement de recul ; je fus bousculé, rejeté sur le trottoir par les trois hommes, au milieu d'un attroupement qui se formait déjà, parmi des cris d'horreur.

Une voisine me ramena chez nous. Huit jours durant, en proie aux plus épouvantables cauchemars, je fus sous la menace d'une fièvre cérébrale. On me conduisit chez mon grand-père, à la campagne, passer un mois pour me rétablir. Quand je revins à Paris, nous n'habitions plus le même quartier. Quand je voulus demander à mes parents s'ils savaient quelque chose touchant l'histoire de ce crime, ils me répondirent évasivement. Tout ce que j'en obtins, c'est que l'assassin n'avait pas été découvert.

Mais rien, ni leur silence, ni le temps écoulé, rien n'émoussa jamais ma curiosité à cet égard. Devenu jeune homme, dès que je connus ce que c'était qu'un journal, je me mis en quête des feuilles judiciaires où je pourrais retrouver, narré tout au long, l'assassinat du *Pichet qui piche*, et j'essayai de reconstituer ainsi ce que j'en ignorais.

Ce que j'appris de la sorte, loin de calmer ma curiosité, ne fit que l'irriter davantage. L'assassin, en effet, n'avait pas été découvert, et l'affaire, demeurée mystérieuse, avait été, comme on dit, *classée.*

A coup sûr, le crime avait eu pour auteur un être de l'intimité du grand Louis. Cela résultait du raisonnement suivant : le Poussot était excellent chien de garde, et, quand il aboyait, les deux bouledogues de la boucherie ne manquaient jamais de lui répondre. Or, la nuit du crime, aucun aboi n'avait été

entendu; et pourtant le Poussot, d'après le constat du vétérinaire, n'avait été étranglé qu'après le meurtre commis. D'autre part, l'assassin avait dû s'introduire, au cours de la journée, dans la cave de l'arrière-boutique, où il était resté caché, et c'est en pleine nuit qu'il avait coupé le cou au débitant sans avoir besoin de lumière pour trouver la place où frapper. Etait-ce donc une femme? Le grand Louis avait de nombreuses maîtresses. Mais la force et l'habileté nécessaires à cette section du cou, cela ne pouvait être d'une femme? Était-ce donc un des garçons bouchers? On l'avait cru, à cause de ce dépeçage dénotant une main experte. Mais les deux garçons avaient, sans aucun doute possible, établi leur parfaite innocence.

Quel avait, d'ailleurs, été le mobile du crime? Enigme sans réponse. On n'avait rien volé chez le grand Louis ; on ne lui connaissait point d'ennemi sérieux. Des rivaux en amour, tout au plus! Et encore les désarmait-il par le peu d'importance qu'il attachait lui-même à ses conquêtes, toutes de passage et sans durée.

Je fus bien forcé, moi aussi, de *classer* l'affaire, et de me dire que jamais je ne saurais la vérité sur l'assassinat du *Pichet qui piche*.

Toutefois, on pense bien que je ne pouvais oublier la hideuse vision si profondément gravée dans ma mémoire d'enfant, et qu'il m'arrive encore, trente ans après, de revoir par ci par-là, aux heures de lointaine récurrence, la face pâle et hagarde du grand Louis, sa tête roulant par terre parmi les caillots de la mare gluante, et le pauvre Poussot dans son coin, la langue tirée et les pattes en l'air, toutes raides.

Aussi, jugez du coup que je reçus l'autre jour, en pleine poitrine, quand j'entendis soudain derrière moi une voix de fillette qui criait :

— Poussot! Poussot!

Je me retourne. Je manque de tomber à la renverse. C'est Poussot, en effet, que je contemple. Un Poussot presque identique à l'ancien ! Une espèce de loulou bâtard, roquet au poil jaune.

La fillette, fort élégamment vêtue, se promenait au Bois de Boulogne, en compagnie d'une gouvernante. Au risque de passer pour un fou, je cours à elle et lui demande :

— Comment se fait-il que votre chien s'appelle Poussot?

Elle prend peur et se sauve vers la gouvernante, tandis que Poussot me jappe frénétiquement aux jambes. Je ne m'émeus point

et interpelle la gouvernante, très posément cette fois et le chapeau à la main. Elle me répond en allemand, que je ne comprends pas. Je me mets à les suivre, malgré l'effarement que cela leur cause.

Ainsi jusqu'à une maison de Neuilly. Je m'informe aux alentours et voici ce que j'apprends :

La fillette habite avec sa mère, qui est veuve, et avec son grand-père paternel, un vieillard de soixante-dix ans qui est en enfance depuis dix-huit mois. Ils sont venus se loger là il y a trois ans. Ils arrivaient d'Algérie, où le père était mort de la poitrine. Avant la paralysie qui a cloué l'aïeul au fauteuil des gâteux, cet aïeul était un bon-papa très doux, très aimable et très aimé. Aujourd'hui son chien Poussot est le seul être qu'il reconnaisse. A l'époque où le bonhomme avait encore sa tête et sa langue, quand on lui demandait pourquoi ce nom, il répondait en souriant :

— Ah ! ça, voilà, c'est mon affaire.

Un jour, quelqu'un avait insisté plus vivement, et le vieux avait murmuré avec une sorte de béatitude :

— Ça me rappelle.

J'ai voulu voir le vieillard. J'ai guetté par des après-midi de chaud soleil où l'on promène les malades. J'ai vu le gâteux, avec une face encore aimable, malgré son hébétude. Cette face a dû être de celles dont on dit qu'elles respirent l'honnêteté.

Suis-je donc le jouet d'une hantise?

Sans doute, je pourrais en avoir le cœur net, apprivoiser la fillette peureuse, arriver par elle à connaître sa mère, interroger discrètement, et alors...

Et alors, quoi ?

Jean RICHEPIN.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe Dir. 152, r. de Vaugirard, Paris.



Le château royal de Laeken a Bruxelles.

LA REINE DES BELGES

J'étais à Bruxelles au moment où S. M. la Reine des Belges faillit passer dans son palais de Laeken.

A l'hôtel Raveinstein où je prenais mon repas, j'eus avec un fonctionnaire que je ne nommerai pas, un entretien des plus intéressants.

« Depuis longtemps me dit mon fonctionnaire la pauvre reine des Belges souffre d'une affection mystérieuse; le chagrin, murmure le peuple, qui voit quelquefois juste. On dit tout bas que les dernières frasques de la princesse Louise ont donné un coup terrible à l'infortunée Marie-Henriette.

« Il est vrai que bien des drames ont traversé la vie de la reine des Belges.

« D'abord la folie de l'impératrice Charlotte, la veuve du martyr de Queretaro; la disparition du duc de Brabant, l'héritier de la couronne, enlevé tout jeune aux caresses de sa mère; la mort du prince Baudoin, fils du comte de Flandre, sur qui s'était reportée

toute la tendresse de la reine; le drame de Meyerling, qui fit veuve sa fille, la princesse Stéphanie, enfin les déportements de la princesse de Cobourg.

« La destinée qui s'est archarnée sur Marie-Henriette, en impresaria habile, a machiné chaque drame, pour en rendre l'exposition plus effrayante.

« Il y a d'ailleurs, entre le drame de Meyerling et la mort du prince Baudoin, un lien fatal : même fin mystérieuse, drame d'amour et de folie interrompu brusquement *peut-être* par une balle de revolver.

« Les raisons qui empêchèrent l'exposition du corps de l'archiduc Rodolphe, n'ont-elles pas prévalu à la Cour de Belgique, quand on tourna sur le côté le cadavre du prince Baudoin... »

Les confidences de mon compagnon m'intéressaient, et je ne pouvais m'empêcher de sourire en songeant à cet infiniment petit qui cherchait à pénétrer les secrets des grands.

Autour de nous, bourdonnaient des gros buveurs de bière, colorés comme des Téniers, les yeux perdus dans quelque rêve pantagruélique peuplé des lutins replets qui jouent dans les houblonnières.

L'un d'eux élevait la voix, et racontait comment il avait voulu s'introduire dans le palais.

— Pour avoir des nouvelles de Sa Majesté, j'ai cherché à interroger le concierge qui m'a dit de prendre le large.

— Ah ça ! pourquoi ne peut-on plus entrer dans Laeken ?

— C'est la consigne du roi Léopold.

— Que m'importe !

— Ça tu peux dire, mais entrer, vous ne pouvez pas faire.

Tous les sentiments intimes des Belges tiennent dans ce propos. Les Belges sont respectueux des lois constitutionnelles et de la monarchie ; ils aiment même leur reine... mais le roi ne jouit que d'une amitié relativement tiède.

***

« Le ménage royal est, à la surface, des plus unis, continua mon interlocuteur mais les deux époux ont sur les plages belges des idées différentes. C'est ainsi que lorsque S. M. le roi des Belges est à Ostende, la reine s'installe à Spa. Il

est rare que le souverain et la souveraine habitent sous le même toit. On a parlé longuement sur ce sujet délicat, sans cependant jamais rien dire de précis.

« La reine vit un peu en recluse, avec ses nombreux griffons qu'elle adore. »

***

La conversation languissait lorsque mon attention fut attirée par une sonnerie de clairon. Devant moi défilait un bataillon de la garde civique, que l'ironie populaire désigne sous le nom de *trois françois*. Cette appellation consacrée par l'usage rappelle que les chapeaux des gardes, ces fameux chapeaux à plumes de coq, ne coûtent que 3 fr. 60.

Les gardes s'arrêtent devant le palais; sur un *Front* prononcé d'une voix gutturale le bataillon se déploie et reste immobile.

— Alignez-vous le long du trottoir dit le commandant d'un ton paternel... Un, deux, trois... Venez avec.

Et comme je ne pus réprimer un sourire en écoutant ces commandements enfantins, une flamme passa dans les yeux de mon interlocuteur, et d'une voix que la colère faisait un peu trembler, changeant son grasseyement flamand, contre un langage correct, il me tint le discours que je résume ici.

« Cette garde-nationale qui vous fait sourire, est une des joies de notre pauvre reine, qui est, comme vous le savez, une écuyère consommée, et qui s'intéresse à toutes les manifestations militaires. Notre souveraine s'inspirait en cela des sentiments du pays : vous savez que la Belgique, confiante dans la solidité de sa milice, n'a pas modifié son système de recrutement.

« Les milices flamandes ont une histoire glorieuse; cependant avec les progrès accomplis dans l'art de tuer, elles feraient piètre figure devant un ennemi non seulement supérieur en nombre, mais encore discipliné et bien conduit.

« Si la Belgique n'a que médiocrement bougé, la Hollande a augmenté ses effectifs de 15.000 à 110.000 hommes; la Suisse, de 150.000 à 489.000; le Portugal, de 70.000 à 150.000; l'Italie, de 570.000 à 2.200.000; la Russie, de 1.000.000 à 3.000.000; la France, de 1.350.000 à 4.350.000; l'Allemagne, de 1.300.000 à 5.000.000.

« Des généraux belges, et non des moins intelligents, ont trouvé que tout était pour le mieux dans le meilleur des royaumes. Le

général Pontus, pour ne citer que celui-là, a dit : « Je proclame ici, très haut, que l'armée, la réserve de l'armée et la garde civique, bien organisées, bien encadrées, bien employées, seront à même de défendre efficacement le pays. » Le général Pontus n'avait, sans doute, en vue, quand il a fait cette déclaration, que le maintien de la neutralité belge.

« C'est précisément cette neutralité qu'il faut défendre, et pour cela, il faut une armée capable de résister aux tentatives des belligérants.

« Comme le disait très justement il y a quelque temps, le correspondant belge d'un journal parisien : « En 1870, la neutralité belge faillit être violée, et les conséquences de cette violation pour ce petit pays, eussent été graves. L'Allemagne et la France avaient demandé au gouvernement belge s'il était en mesure de défendre la neutralité du pays; il répondit affirmativement. Or, le général Wimpffen, qui, le 1er septembre, à huit heures et demie du matin, prenait le commandement de l'armée de Sedan, rapporta l'ordre, donné une heure auparavant, par le général Ducrot, de se retirer sur Mézières ; en suivant cet ordre, les Français se heurtaient aux Allemands et se rejetaient sur la Belgique, et un ordre du général de Moltke, du 30 août, à onze heures du soir, portait que, dans le cas où l'ennemi passerait sur le territoire belge et ne serait pas immédiatement désarmé, on l'y suivrait sans attendre de nouveaux ordres. Si l'ordre de Ducrot n'eût pas été rapporté, s'il n'y avait pas eu 50.000 Belges sur la Semois, l'armée française envahissait le territoire belge et les Allemands considéraient comme un manquement aux devoirs de la neutralité que les envahisseurs n'eussent pas été désarmés. »

« La France a intérêt à ce que la Belgique augmente ses forces, et défende ses frontières.

« C'est une opinion admise par les meilleurs critiques militaires étrangers que, à moins de violer la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, seule manière de tourner la nouvelle barrière de fer, les armées allemandes se trouveraient désormais réduites à l'obligation d'assaillir de front des positions formidablement retranchées, défendues par des forces au moins égales, sinon supérieures à celles que l'empire allemand est en mesure de mobiliser. Vous connaissez d'ailleurs l'opinion de votre compatriote M. Ténot : « Nous devons nous féliciter de la garantie que nous a donnée la Belgique en se décidant à défendre Liège et Namur. Si

les Allemands doivent tirer le canon pour passer la Meuse à Liège ou à Namur, les corps d'armée français du Nord auront tout le temps, s'ils ne peuvent pas disposer avec sécurité du réseau des chemins de fer, d'occuper, de concert avec les Belges, la ligne de la Meuse et d'opposer des forces supérieures à l'ennemi ; alors le seul intérêt stratégique ne déterminera pas les Allemands à violer la neutralité de la Belgique.

« L'agitation qui se produit en ce moment en Belgique, pour le service obligatoire est l'œuvre d'hommes clairvoyants.

« Au point de vue belge, une modification du système de recrutement qui augmenterait l'effectif dans une notable proportion, serait une excellente chose. Au point de vue français, ce serait une sécurité pour les frontières du Nord. C'est à ce dernier point de vue la disparition des milices belges, et leur remplacement nécessaire par une véritable armée.



La reine Marie-Henriette de Belgique.

« Mais, quoi qu'il en soit, ces miliciens dont vous riez si facilement sont de rudes hommes qui ont fait reculer bien des armées régulières.

« Relisez l'histoire, vous serez édifié. »

Comme je me levais, pour prendre congé, mon fonctionnaire désignant ironiquement quelques grains de poussière qui grivelaient mon covercoat, me dit lentement :

— Tournez-vous, Monsieur, que je te brosse.

Je compris l'ironie, et n'insistai pas.

Tout le ressort de cette race flamande venait de se dévoiler devant moi.

La reine des Belges était déjà loin de ma pensée.

Léon Gressel.

LA DUCHESSE BLEUE [1]

(Suite.)

Une autre façon d'être de Jacques me crispait les nerfs. Il me tendait la main avec cette cordialité indifférente qui est la sienne. Il était resté des mois sans me voir avant notre rencontre au cercle, et il m'avait parlé aussi amicalement que si nous nous fussions quittés la veille. Il m'avait raconté les deux aventures qu'il menait d'affilée en ce moment-là, comme à son meilleur, à son plus sûr ami. Et sitôt les talons tournés, ni vu ni connu. Je n'avais plus existé pour lui. Je revenais. Sa poignée de main était la même.

Combien je préfère à ces souriants et à ces faciles, les ombrageux, les susceptibles, les irritables, avec qui l'on se brouille, qui vous en veulent et à qui l'on en veut, et qui se fâchent contre vous, à tort souvent, de la plus involontaire négligence, mais pour qui l'on existe, pour qui l'on se sent réel, d'une réalité humaine et vivante. Pour les vrais égoïstes, au contraire, on est un objet, une chose, l'égal, à leurs yeux, du fauteuil qu'ils vous offrent d'ailleurs avec le plus bienveillant et le plus vide sourire. On n'a pour eux de réalité que la présence, que l'agrément ou le désagrément qu'ils en éprouvent. Soyons entièrement franc, peut-être n'en aurais-je pas voulu à l'amant de Camille de m'accueillir comme il a toujours fait, avec sa gracieuseté impersonnelle, si je ne l'avais pas trouvé un peu pâle, les yeux un peu battus, et il me fallait bien attribuer cette légère fatigue à ses amours avec la charmante fille dont je venais, durant une semaine, d'évoquer la grâce virginale d'antan, soutenu par le plus passionné des hypnotismes rétrospectifs.

Cette impression fut aussi pénible que si j'avais eu sur Camille d'autres droits que ceux du rêve et de la sympathie. J'étais venu pour parler d'elle, au fond, et j'aurais voulu m'en aller sans que

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

même son nom fût prononcé. Ce silence était d'autant plus impossible que, déjà, et les premiers mots de politesse échangés entre nous, j'avais tendu à Jacques l'invitation de Mme de Bonnivet :

— C'est toi qui m'as fait envoyer ce carton, lui demandai-je. Mais qui y aura-t-il à ce dîner ? Que faut il répondre ?...

— Moi ? fit-il après avoir lu la petite lettre et sans me cacher son étonnement. Non. Je n'y suis pour rien... Il faut accepter pour deux raisons : d'abord, cela t'amusera, et puis tu me rendras un vrai service...

— A toi ?...

— Oui. C'est bien simple, répliqua-t-il avec un peu d'impatience devant ma lenteur d'intellect, tu ne devines donc pas que Mme de Bonnivet te prie de venir parce qu'elle espère par toi savoir au juste mes relations actuelles avec Favier ?... J'ai envie de t'appeler *Daisy*, ma pâquerette, comme le jeune homme naïf du *Neveu de ma Tante*. Voyons. Un peu de jugeotte, que diable !... C'est vrai, tu m'as lâché de nouveau ces huit derniers jours, et tu n'es plus au courant. Tu me connais assez pour croire que je n'ai pas laissé passer cette semaine sans manœuvrer savamment, dans la petite guerre que nous nous faisons, la Reine Anne et moi ?... Quand je dis savamment ?... C'est une manœuvre qui ne varie guère dans son fond. La mienne a continué telle que je te l'ai dite : persuader de plus en plus à la dame que j'ai pour cette pauvre Camille une profonde passion... Je te passe le récit de mes divers stratagèmes dont le plus simple a été de me conduire, en effet, avec la petite, comme si je l'aimais... Mais la Reine Anne a oublié d'être une bête, et elle est fine, fine, fine... Elle étudie mon jeu... Une faute, une seule, et mon moyen ne prendra plus. Je ne la ferai grimper à l'arbre que si cet arbre n'a pas trop l'air un arbre de comédie.

— Allons. Je continue à ne pas comprendre. Tu fais la cour à Mme de Bonnivet, voilà un fait. Tu lui parles de ta passion pour la petite Favier, voilà un second fait. Comment arranges-tu cela ? Car faire la cour à l'une, c'est n'avoir pas de passion pour l'autre.

— Et le remords, *my dear Daisy*, interrompit-il, que tu oublies ? Et la tentation ? D'abord, rétablissons les *tours*, comme on dit quelquefois dans les journaux. Je ne fais pas la cour à la Reine Anne, je m'arrange pour me la faire faire... As-tu jamais eu un caniche dans ta vie ? Oui. Alors, tu l'auras vu, à table, quand tu chipotais une côtelette, te regarder et regarder l'os avec des yeux

où l'honnête sentiment du devoir et le glouton appétit du carnassier se disputaient à qui mieux mieux? Hé bien! j'ai ces yeux-là pour la Reine Anne, à chaque nouvelle ruse qu'elle emploie pour me frôler du désir de sa beauté. Puis, l'homme étant supérieur au chien, par la vertu, Monsieur! — par l'effort sur soi-même, Monsieur! — le devoir l'emporte. Je la quitte brusquement, comme quelqu'un qui ne veut pas succomber... Tiens, veux-tu que je te donne un échantillon? Imagine-toi, pas plus tard qu'hier, un coupé qui roule, par le brouillard qu'il faisait, ce que j'appelle un joli petit brouillard d'adultère... Nous nous sommes rencontrés, Mme de Bonnivet et moi, dans un magasin de bric-à-brac où elle allait voir des tapisseries... moi aussi... quel hasard!... les mêmes... quel autre hasard!... Et elle m'a offert de me reconduire...

— Dans sa voiture!... fis-je interloqué.

— Tu aurais mieux aimé que ce fût en fiacre? interrogea-t-il. Moi pas... Apprenez, *Daisy*, que ces promenades en voiture sont très à la mode chez le demi-castor du monde que j'essayais de vous définir l'autre jour. Il y en a d'innocentes. Il y en a de coupables. Que le public aille donc se reconnaître dans le tas... Tu n'es plus indigné? Je reprends... Nous vois-tu donc dans cet étroit coupé tout rempli d'un parfum de femme, d'un de ces vagues et pénétrants aromes où se mélangent vingt senteurs: celle des sachets qui ont embaumé dans ses armoires la batiste et la soie molle de sa toilette intime, celle de la poudre dont elle s'est enveloppée comme d'un fin nuage au sortir de son bain...

— Si jamais je fonde une boutique de parfumerie, l'interrompis-je, et si je confie à un autre la rédaction de la réclame...

Il m'agaçait par ses ironies, et ses indiscrétions me semblaient d'un goût si détestable, que je voulais y couper court. Sous cette mauvaise épigramme, il me regarda une seconde avec un éclair de fâcherie. Sa bonne humeur fut la plus forte. Il haussa les épaules et il continua sans relever ma remarque, mais en m'épargnant les dix-huit autres « bouquets ».

— Nous voilà donc dans cette douce et tiède atmosphère, la Reine Anne et moi... Le brouillard embue les carreaux. Je lui prends la main. Elle ne la retire pas. Je serre cette petite main qui me rend ma pression. Je passe mon bras autour de sa taille. Ses reins se cambrent comme pour me fuir, en réalité pour me faire sentir leur souplesse. Elle se tourne vers moi, pour s'indigner, en réalité pour m'envelopper de ses yeux fixes et m'affoler. Je l'attire

à moi. Mes lèvres cherchent ses lèvres... Elle se débat, et tout d'un coup, au lieu d'insister, c'est moi qui la repousse, moi qui lui dis les : Non, non, non..., les : Ce serait trop infâme..., les : Je ne peux pas *lui* faire cela..., coutumiers à son sexe, moi qui fais arrêter la voiture, moi qui me sauve!... Avec une maitresse, dans un autre coin de Paris, qui vous aime, qui vous plaît, à qui apporter le désir éveillé par sa rivale, ce jeu-là est vraiment le plus délicieux des sports... Et que la Reine Anne s'y soit laissée prendre, c'est très naturel. Se sentir désirée passionnément et fuie de même, c'est



« C'est toi qui m'as fait envoyer ce carton ? » lui demandai-je.

e quoi provoquer les pires folies chez une femme un peu corrompue et un peu froide, un peu vaniteuse et un peu curieuse...

— Alors, si je t'ai bien compris, mon rôle dans le dîner de demain, onsisterait à mentir dans le même sens que toi, quand Mme de onnivet me parlera de Camille? Dans ce cas, il est inutile que accepte cette invitation. Je ne commettrai pas cette vilenie.

— Vilenie est dur. Et pourquoi, miss Pâquerette, demanda Jacques en riant.

— Parce que je me ferais un remords de contribuer au succès de ette malpropre intrigue, répondis-je en me fâchant tout de bon,

tant ce nouveau rire m'énervait. Que Mme de Bonnivet trompe o ne trompe pas son mari, cela m'est profondément égal, et profondément égal aussi qu'elle ou toi vous vous piquiez aux scélératesse du jeu que vous jouez. Mais quand je rencontre un sentiment vrai je lui tire mon chapeau et je ne lui marche pas dessus. Ce sentiment vrai, Camille Favier l'a pour toi. Je l'ai entendu me parle de son amour, quand je l'ai reconduite le soir où tu étais allé souper avec ta coquine. Je l'ai vue, le lendemain, quand elle eut reçu ta cruelle réponse. Elle est sincère comme de l'or, cette fille. Ell t'aime avec tout son cœur. Non, non et non, je ne t'aiderai pas à l trahir, d'autant plus que la crise est plus grave que tu ne l'imagines...

J'étais lancé. Je continuai, racontant, avec tout ce que je pouvai trouver en moi d'éloquence, ce que je lui avais tu huit jours auparavant : les troubles devinés chez la jolie actrice, ce qu'il avait été ce qu'il était pour elle, l'Idéal de passion et d'art qu'elle avait cr réaliser dans leur liaison, les tentations de luxe qui l'entouraient le crime que c'est de provoquer la première grande déception d'u être humain. Enfin je dépensai à défendre la Petite Duchesse dan le cœur de son amant toute la chaleur de l'amour malheureux qu je sentais moi-même pour elle. Et j'en étais si jaloux!

Douloureuse anomalie sentimentale que Jacques ne discern point, malgré sa finesse. Il ne vit dans ma protestation que la déplorable naïveté dont il me croyait à jamais contaminé, et il me répondit avec un sourire, plus indulgent encore qu'ironique :

— L'avais-je prédit que vos sublimes s'amalgameraient? T'en a-elle conté, dans les deux heures peut-être ou trois, que vous vous ête vus? Ce n'est pas un bateau qu'elle t'a monté, c'est une escadre une flotte, une armada!... Hé! mon ami, crois-tu que je ne l'ai pa regardée sentir, moi aussi, notre petite Duchesse Bleue? C'est parfaitement vrai qu'elle était sage avant de me rencontrer. Mais, comm elle s'est jetée à ma tête la première et qu'elle savait parfaitemen où elle allait, toute sage qu'elle fût, tu me permettras de n'avoir pa de remords, d'autant plus que je ne lui ai jamais caché que je n lui offrais qu'une fantaisie et que je ne l'aimais pas d'amour. J'a ma loyauté, moi, aussi, avec les femmes, quoi que tu en pense Seulement, je la place à ne pas les tromper sur la qualité de l petite combinaison à laquelle je les convie en les courtisant. C'est elles de l'accepter avec ses conséquences. Et d'un... Aujourd'hui si Camille éprouve la tentation du luxe, cette tentation, — qu

e trouve toute naturelle, entre parenthèses, — n'a rien à faire avec on Idéal déçu. Elle se donne à elle-même ce joli prétexte, et je rouve cela très naturel encore... Elle est à peu près aussi sincère ue les jeunes filles qui font un solide mariage d'argent en s'excuant sur un premier amour trahi. Et de deux... Hé! qu'elle prenne on amant riche, tu peux lui en donner la permission de ma part, t qu'il lui paie les robes de chez Worth, les chevaux et les voiures, le petit hôtel et les bijoux! Qu'elle le prenne cette aprèsnidi, demain, et je te le jure, je n'aurais pas plus de remords que 'allumer cette cigarette. Ça m'amusera même, quand elle se sera *ntournadée* ou *enfigonnée*, d'avoir un renouveau d'histoire avec lle. Et de trois... En attendant, accepte l'invitation de Mme de Bonnivet. Tu dîneras bien, ce qui n'est jamais à dédaigner, et puis ı contrecarreras ma malpropre intrigue, comme tu dis, tant que ı voudras. En amour, c'est comme aux échecs. Rien ne m'amuse omme de jouer la difficulté... D'ailleurs, je suis un sot de suppoer, même un instant, que tu puisses ne pas aller chez la Reine nne. Tu iras, entends-tu, tu iras. Je le vois dans tes yeux...

— Et à quoi, lui demandai-je un peu confus de sa perspicacité. 'était vrai que je sentais ma résolution de refus déjà détruite par a seule présence.

— A quoi? Mais à ton regard pendant que tu m'écoutes... Este que tu aurais cette attention si cette histoire ne t'intéressait déjà assionnément? C'est-à-dire que tu nous inventerais plutôt tous les ois, Camille, Bonnivette et moi, que de te passer de nous conaître... Je te l'ai dit l'autre jour, moi, tu es né regardeur et confient. Tu as été le mien. Tu es devenu, du coup, celui de Camille. faut que tu deviennes celui de Bonnivette. C'est écrit. Tu les ecevras, les confidences de la femme du monde. Tu les re-ce-vras, tu y croi-ras!... insista-t-il en détachant les syllabes, et il conclut: e qui sera la punition de tes blasphèmes. Mais, j'y pense. Le ortrait de la Duchesse Bleue, quand le commençons-nous?...

Il faut croire que ce diable d'homme n'avait pas tort dans cette ouvelle fatuité de « regardé » et qu'en effet son aventure m'hyptisait d'un irrésistible magnétisme. Car je sortis de chez lui yant écrit, à son bureau, avec sa plume et sur son papier, une ttre d'acceptation, pour Mme de Bonnivet. Et d'un, comme il sait en agitant son index dressé, où brillait une grosse émeraude, ec un certain geste si à lui. J'avais fait pire. Malgré le spasme irraisonnée et morbide jalousie qui me serrait le cœur, chaque

fois que je pensais aux rapports de Jacques et de sa maîtresse, je venais de prendre rendez-vous pour commencer ce portrait promis non plus celui de la Camille idéale et rêvée, mais de la vraie, de celle qui appartenait à cet homme, qui lui donnait sa bouche, sa gorge, qui se donnait à lui tout entière, et ce rendez-vous de pose nous l'avions fixé dans mon atelier pour le lendemain même du jour où j'aurais dîné chez les Bonnivet!

Ces deux faiblesses, je m'en repentais déjà dans l'escalier de la maison de la place Delaborde, pas assez, hélas! pour remonte chez Jacques et lui reprendre mon billet qu'il s'était chargé d faire tenir à la Reine Anne. Mon remords augmenta lorsqu'aus sitôt franchie la porte de mon atelier, j'aperçus la tête de Camill ébauchée sur mon chevalet. Délicieuse de vie fantômatique et ina chevée, elle me souriait du fond de la toile sans cadre. « Non, t ne m'achèveras jamais!... » me disait-elle avec ces yeux tristes cet ovale amaigri, cette bouche plissée d'un sourire de mélan colie. Et c'est positif que ni ce soir-là, ni durant les heures qu suivirent, je n'eus le courage d'y toucher, à cette pauvre tête, – ni depuis. L'enchantement était brisé. Je les passai d'ailleurs dan une agitation singulière, ces heures qui suivirent. J'étais repri par la fièvre de la passion naissante, et, cette fois, je n'avais plu ni l'espoir ni la volonté de lutter. Je sentais que cette semaine d renoncement et de reclusion en tête à tête avec la Camille idéal m'avait donné les seules joies que cette passion, si fausse, si con damnée d'avance, dût jamais me donner. Ces joies auxquelles j renonçais m'étaient symbolisées par ce portrait chimérique. Je m rappelle, je passai à le contempler toute la journée qui précéda l dîner chez Mme de Bonnivet. Puis, lorsque l'instant de partir fu arrivé, je voulus dire un adieu à ce tableau, un pardon plutô J'éprouvais devant ce cher portrait de rêve avec qui j'avais pass une douce et romanesque semaine, le même intime remords qu s'il eût été l'image, non pas d'une chimère, mais d'une fiancé réellement trahie. Je me vois encore tel que je m'apparus à mo même dans la grande glace de l'atelier, l'habit ouvert sous l fourrure, et marchant comme un coupable vers cette toile qu j'allai cacher, après l'avoir contemplée une dernière fois, dans un soupente attenante et en la tournant contre le mur. Cette Camill Favier de ma fantaisie ne disparaissait-elle pas pour céder la plac à une autre, aussi jolie, aussi touchante peut-être, mais qui n'éta plus *ma* Camille? Allons, encore un soupir, mon doux fantôm

core un regard, et rentrons dans la réalité !... La réalité, c'était
fiacre qui m'attendait à la porte, pour me conduire, par une
ıie battante, vers la rue des Écuries-d'Artois où habitait la ri-
le mondaine de la jolie actrice. Que dirait celle-ci quand Jacques
apprendrait que j'avais dîné là ? Car il le lui apprendrait, ne
-ce que pour s'amuser de mon embarras. Et puis, qu'allait en
'e Mme de Bonnivet elle-même ? Pourquoi m'avait-elle invité ?
'en savais-je au fond ? Que savais-je d'elle, sinon que sa vue
avait donné un vif mouvement d'antipathie et que Jacques
avait raconté à son propos d'assez vilaines choses ? Mais mon
tipathie pouvait se tromper, et quant à Jacques, se méprenant,
nme il faisait, sur Camille Favier, peut-être se méprenait-il
ılement sur l'autre. Si pourtant, me disais-je, cette coquette
tait laissée prendre au piège ? Ces aventures arrivent. Si elle
ıit pour lui un véritable sentiment ? C'est bien peu probable,
répondais-je, étant donné le bleu si dur de ses yeux, la
nceur de ses lèvres, l'acuité de son profil, la sécheresse orgueil-
se de sa physionomie... Et cependant !... »
C'était moins probable encore, étant donnée l'existence de frivo-
vaine et affairée que supposait la maison devant laquelle mon
deste fiacre m'arrêta sans entrer, au cours de ce petit monologue.
ne me crois pas plus sottement plébéien qu'un autre, mais
te sensation d'arriver dans un hôtel de six cent mille francs
ır prendre part à un dîner de cinquante louis, avec un véhicule
ente-cinq sous la course, suffira toujours pour me dégoûter du
nde élégant, n'y eût-il pas le reste. Mais le reste, mais ces
structions, comme était cet hôtel Bonnivet, d'une architecture
parodie, où l'on a trouvé le moyen de mélanger vingt-cinq styles,
le placer un escalier de bois, à l'anglaise, dans une cage de la
naissance, — mais les figures patibulaires des valets de pied en
'ée, qui font au visiteur une galerie de muette insolence, —
nment supporter ce décor de choses et de gens, sans en perce-
r l'odieuse facticité ? Comment ne pas détester l'impression de
ameublements qui sentent le pillage et le brocantage, car rien
est à sa place : les tapisserie du dix-huitième siècle y alternent
c des tableaux du seizième, des meubles du temps de Louis XV
c des cathèdres d'église, des rideaux coulissés au goût du jour
c des morceaux d'anciennes étoles qui finissent chaise longue,
de fauteuil, coussin de divan !... Bref, lorsque je fus introduit
s le salon-boudoir où Mme de Bonnivet tenait ses assises, j'étais

plus *Camilliste* que jamais, plus partisan de la brave petite actri
telle qu'elle m'était apparue dans le modeste appartement de
rue de la Barouillère. La rivale millionnaire de la pauvre fi
était couchée plutôt qu'assise sur une espèce de lit de repos
plus pur style Empire, dans le goût de celui où David a imm
bilisé la grâce cruelle de Mme Récamier, l'illustre patronne
toutes les coquettes du genre sirène. Elle portait une de ces rol
d'apparence très simple, qui marquent, en réalité, la limite en
l'élégance supérieure et l'autre. Les plus grands faiseurs se
peuvent les réussir. C'était un fourreau d'une grosse soie no
très mate, qui absorbait la lumière au lieu de la renvoyer. U
cuirasse, une cotte de mailles de jais, appliquée sur une étoi
moulait étroitement le buste en laissant transparaître la blanch
de la chair, à la place nue des épaules et des bras. Une ceint
de jais encore, sur le modèle de celles que l'on voit aux reines
moyen âge dans les vieilles statues des tombeaux, suivait la lig
sinueuse des hanches et s'achevait en deux pendants croisés t
bas. D'énormes turquoises entourées de diamants brillaient a
oreilles de la jolie femme. Ces turquoises et un serpent d'or à ch
cun de ses bras, — deux merveilleuses copies des serpents d'or
musée de Naples, — étaient les seuls bijoux dont s'éclairât ce
toilette, ce costume plutôt qui lui allongeait, qui lui aminciss
encore sa taille longue, souple et mince. Sa pâleur de blo
rehaussée par le contraste de cette sombre harmonie en noir et
or, prenait des délicatesses d'ivoire vivant. Pas une pierre ne l
sait dans ses cheveux d'un or si clair, et l'on eût dit qu'elle av
assorti le bleu de ses turquoises au bleu de ses prunelles, tant
nuance en était pareille, — sauf que le bleu de ces pierres d
on prétend qu'elles pâlissent quand celui qui les porte est
danger, revêtait des nuances tendres, presque aimantes, à côté
l'azur implacable et métallique des yeux. Elle s'éventait avec
large éventail de plumes, noires comme sa toilette, où apparais
une couronne de comtesse, incrustée en roses. C'était, sans dou
un petit recommencement d'effort vers une parenté définitive a
les vrais Bonnivet. J'ai su depuis qu'on avait essayé mieux. M
le duc de Bonnivet actuel, à l'occasion d'une fête de charité o
Reine Anne s'était hasardée à se titrer, avait arrêté net ce pseu
blasonnage par une lettre d'une raideur toute seigneuriale, et il
restait, de cette prétention avortée, que cette couronne, brodée
peu partout, sans écusson. Auprès de cette svelte et dangere

éature, si blonde et si blanche dans la gaine noire de son corsage iilleté et de sa jupe mate, se tenait, assis sur une chaise très .sse, presque un tabouret, Senneterre, — le rabatteur, — tandis ie Pierre de Bonnivet chauffait au feu alternativement les melles de ses escarpins en causant avec mon maître Miraut. Ce rnier parut un peu étonné de me voir là, et un peu mécontent. ıuvre cher et vieux maître, s'il savait comme il a tort de craindre moi un rival dans la course au portrait de vingt mille francs! ais ce négociant en pastels est de la race des bons géants. Avec taille de six pieds, restée souple à force d'exercice, avec ses aules de portefaix élargies encore par la séance de boxe quoti-ənne, avec son profil à la François Ier, gourmand, sensuel et , il a gardé par-dessous ses roueries de métier, une grosse géné-sité de tempérament. Aussi m'accueillit-il d'un mot réchauffant, oique un peu trop protecteur :

— Ah! vous connaissez mon élève? dit-il à M. de Bonnivet, ıs savez qu'il a beaucoup, mais beaucoup de disposition... Seu-ıent, pas assez de confiance en lui, manque d'aplomb...

— Il y en a tant qui en ont trop, interrompit la jeune femme, lançant un mauvais regard au pastelliste qui en demeura inter-ué, cela compense.

« Bon! pensai-je à part moi, elle n'est pas de bonne humeur, même polie... Miraut est un peu trop content de lui, c'est vrai. .is c'est un homme d'un rare talent, et qui lui fait beaucoup onneur en venant chez elle...

« A-t-elle l'air méchant, ce soir ?

« Et Bonnivet est-il préoccupé, malgré le masque de sa eté?... J'en tiens pour ce que j'ai dit à Jacques, l'autre r... Je ne me fierai ni à la femme ni au mari.. Ces blondes regard froid sont capables de tout, et de tout aussi ces san-ns musclés, comme est celui-ci... Enfin, nous allons voir nœuvrer Jacques... Et dire qu'il pourrait être si heureux avec betite amie, tout simplement!... La vie est vraiment bien mal ıngée... »

Ce nouveau monologue intérieur se prononçait en moi presque si distinctement que je viens de le transcrire. Ce dédoublement uvait l'extrême surexcitation de mes facultés. Car cette pensée ıette, si réfléchie ne m'empêchait pas d'être des yeux et des lles à la conversation que renforcèrent de leur présence le ıte et la comtesse Abel Mosé, d'abord. Il est, lui, un type

accompli du grand financier moderne, chez qui l'homme bourse gagne toute l'après-midi le luxe de l'homme du monde soir. Chose étrange! cette figure qui se rencontre surtout parmi israélistes, comme Mosé, ne m'est pas déplaisante. J'y trouve mise en œuvre d'une passion vraie. — Pour les gens de ce espèce, la vanité des occupations de cercle et de salon a du mo son réalism En jouant grand seigne ils se prouv qu'ils ont mo d'un degré l'échelle soc le. La vie é gante est po eux un seco métier qui juxtapose à l'a tre et qui le co tinue. C'est grade acqui et quelle ph siologie, po suffire à l'usu accumulée ces deux ex tences, aux p gnants sou alternant av les épuisan plaisirs, a séances à Bourse suiv de dîners en ville, — pendant des années! Et puis, com Mme Mosé est belle, de la grande beauté orientale, celle n'a rien du poncif, du chiffonné! C'est la Judith biblique, créature aux yeux brûlants comme les sables du désert, voyaient passer les soldats d'Holopherne... Qui pourrait h le peuple des Hébreux quand ils ont de telles femmes dirais-je volontiers avec eux. Les Mosé n'étaient pas là dep



« Et elle m'a offert de me reconduire. »



« Car faire la cour à l'une, c'est n'avoir pas de passion pour l'autre. » (P. 487.)

cinq minutes que la jolie Mme Ethorel entrait, et son mari, puis — naturellement comme dit Mirault entre ses dents, pour bien me faire entendre qu'il connaissait les vrais dessous de cette société, — Crucé le collectionneur, puis Machault, un athlète professionnel, que j'ai vu tirer à la salle d'armes; puis un certain baron Desforges, un homme de soixante ans, dont l'œil me frappa aussitôt par sa finesse presque trop aiguë dans un teint trop rouge de viveur vieilli. Et les propos commençaient de bourdonner, mélangeant les questions obligatoires sur le temps et la santé à quelques médisances préalables et à des rappels d'emplois de journée, — le plus souvent mortels d'ennui, rien qu'à les ouïr. J'entends encore quelques-unes de ces phrases :

— Vous ne marchez pas assez, disait Desforges à Mosé, qui avait déclaré se sentir un peu pesant après ses repas, on digère avec ses jambes, voilà ce que le docteur Noirot me répète sans cesse...

— Et le temps? répondait le financier.

— Faites-vous masser alors, reprenait Desforges. Je vous enverrai Noirot. Le massage, c'est la pilule d'exercice.

— Et vous n'avez pas acheté ces deux candélabres, disait Crucé à Éthorel, pour trois mille francs, mon cher, mais c'était donné...

— Le jeu de San Giobbe, disait Machault à Bonnivet, j'entre là-dedans comme dans du beurre.

— Vous n'étiez pas au patinage, ce matin, ma chère Anne, disait Mme Mosé à Mme de Bonnivet, c'est pourtant l'occasion de profiter de cette étonnante entrée d'hiver... avant le premier janvier! Pensez donc!... Ça ne se retrouve pas deux fois en un siècle... Je vous ai cherchée!...

— Et moi aussi, disait Mme Éthorel, tu te serais amusée à voir cette vieille folle de Mme Hurtrel courir sur la glace après le petit Liauran. Et elle était rouge, et elle suait, et elle déteignait, et elle coulait, tandis que l'autre filait avec Mabel Adrahan...

— Cela vous fait rire, Madame. Et si je vous disais que moi, je la plains, fit Senneterre.

— Respect à l'amour, nous la connaissons, cette guitare, interrompit Mme de Bonnivet, qui accompagna ce persiflage de ce rire aigu que j'avais déjà remarqué au théâtre. Elle était visiblement dans un état de nervosité que je m'expliquai, lorsque la porte de la salle à manger s'ouvrit sans que Jacques fût arrivé. Je devais bientôt apprendre et le faux prétexte et la vraie raison de cette absence.

Dès le premier service et à propos des fleurs et de l'argenterie qui décoraient la table, on parlait du goût d'aujourd'hui, puis du goût au théâtre et de la mise en scène. Tous les convives se mirent d'accord pour célébrer l'habileté de feu M. Perrin à installer le décor mondain des comédies modernes. Le discours ricocha sur les pièces actuelles, et une allusion ayant été faite à la *Duchesse Bleue* un des convives, Machault, je crois, se prit à dire :

— Est-ce qu'elle a fini déjà ? J'ai vu en passant sur le boulevard qu'il y a changement d'affiche, ce soir, au Vaudeville ? Savez-vous pourquoi ?

— Parce que Bressoré a un gros rhume et qu'il s'est trouvé trop malade pour jouer. J'ai entendu raconter cela par hasard au cercle de la rue Royale, dit Mosé, qui ne négligeait jamais une occasion de rappeler son accointance avec ce club élégant, et comme la pièce porte tout entière sur lui... Il y a du talent, et il est le seul... continua-t-il, ce qui prouvait que l'antipathie de Mme de Bonnivet pour Camille Favier n'avait pas échappé aux yeux observateurs de l'homme d'affaires, ces yeux si noirs sur son teint presque exsangue...

— C'est contagieux, paraît-il, dans la maison dit Bonnivet... Molan devait venir. Il s'est excusé au dernier moment. Il est lui-même un peu souffrant...

En prononçant ces mots, il avait regardé sa femme, qui ne daigna même pas avoir écouté. Elle causait avec un de ses deux voisins qui était Miraut. Ni sa voix métallique, ni ses prunelles dures et claires ne trahirent le plus léger signe de trouble, mais le cruel retroussis qu'elle avait par instants au coin de sa bouche se fit plus cruel, et un petit battement de ses narines, imperceptible, sinon pour un homme de mon métier, — ou pour un jaloux, — me révéla que cette absence de Jacques était la vraie cause de sa nervosité. Presque en même temps, je sentis que Bonnivet scrutait ma physionomie du même regard dont il venait d'envelopper sa femme, et trois choses me devinrent évidentes simultanément, à savoir : — l'une, et la plus redoutable, que le mari n'était en aucune façon la dupe des coquetteries de la Reine Anne avec mon camarade ; — la seconde, que ce camarade avait lui-même saisi cette occasion du changement d'affiche, pour provoquer chez la coquette une crise de jalousie dépitée en passant ou feignant de passer cette soirée libre avec Camille Favier ; — la troisième, que cette ruse si simple piquait en effet au vif de son amour-propre

féminin la rivale de la jolie actrice. Ces trois remarques, faites d'instinct et dont deux au moins emportaient de si grave conséquence, suffirent à me rendre ce banal dîner passionnément intéressant. Je ne pouvais me retenir d'appliquer à Pierre de Bonnivet et à sa femme toute ma force d'attention. D'autre part, j'appréhendais qu'aussitôt sortis de table, ils n'essayassent l'un et l'autre de me faire causer, et je ne voulais trahir Molan ni auprès d'elle ni auprès de lui. — Auprès de lui surtout. La veine si facilement enflée de son front sanguin, ses yeux verdâtres que l'on devinait si prompts à s'injecter de colère, le poil roux et rude qui de son bras descendait jusqu'aux phalanges de ses doigts, tous ces signes de brutalité continuaient à me donner l'impression d'un redoutable personnage. L'action tragique devait lui être aussi naturelle qu'à moi les timidités douloureuses ou que la fatuité insolente à Jacques. La soirée ne devait pas finir sans me fournir la preuve que mes diverses intuitions ne me trompaient pas. Nous avions à peine quitté la table pour le fumoir que Machault me disait en me prenant le bras :

— Vous fréquentez beaucoup Jacques Molan, n'est-ce pas, vous, La Croix ?...

— Nous sommes camarades de collège et je le vois quelquefois, répondis-je évasivement.

— Hé bien ! Si vous le voyez ces jours-ci, prévenez-le que Senneterre l'a rencontré en venant ici... Par conséquent, *on* saura que sa migraine ou son rhume n'était qu'un prétexte. Ça n'a pas d'autre importance, mais avec Anne il vaut toujours mieux être renseigné...

Je n'eus pas le temps d'interroger davantage le brave escrimeur, qui avait eu, pour prononcer cet *on* énigmatique et sa plus énigmatique dernière phrase, un indéfinissable sourire. Pierre de Bonnivet venait à nous, tenant d'une main une boîte de cigares et de l'autre une boîte de cigarettes. Je pris un simple papyros russe, une pincée de tabac jaune et roulée dans du papier paille, tandis que le robuste gladiateur s'introduisait dans la bouche un véritable tronc d'arbre rugueux et noir. Puis, avant le café, avisant sur la table à liqueurs une bouteille de fine champagne parmi d'autres, il remplit un petit verre, qu'il alla déguster sur un fauteuil, en nous disant :

— Ça, c'est un excellent premier apéritif de la soirée...

— Et vous, Monsieur La Croix, une tasse de café ? Non. Un peu de kummel, ou de chartreuse? me demanda Bonnivet, pas même un doigt de cherry-brandy?

— Jamais de liqueur ni de café le soir... lui dis-je, et j'ajoutai en souriant : Je n'ai pas un estomac et des nerfs d'hercule...

— Il n'y a pas besoin d'être de la force de Machault pour aimer l'alcool. Voyez notre ami Molan, fit le mari, qui me regarda l'écouter prononcer ce nom. Puis, après un silence : Est-ce que vous savez au juste ce qu'il a ?...

— Je ne sais pas, répondis-je. Il se surmène. Il travaille encore plus qu'il ne boit...

— Et il aime encore plus la petite Favier ? insista mon interlocuteur en me regardant à nouveau de son regard aigu.

— Et il aime encore plus la petite Favier, répliquai-je sur le même ton d'indifférence.

— Ça dure depuis longtemps, cette histoire? demanda le mari après une seconde d'hésitation.

— Depuis la *Duchesse Bleue*. Enfin, c'est une lune de miel au premier quartier...

— Et alors, sa maladie de ce soir, où justement elle ne joue pas... interrogea-t-il sans formuler toute sa question, que je complétai dans ma réponse, en lui donnant une forme cynique où se soulageait mon malaise :

— Serait un prétexte pour passer toute une soirée avec elle et la nuit ensuite ?... Ma foi, je n'en sais rien ; mais c'est bien probable...

Je pus voir à ces paroles, — que Camille Favier, si elle lit jamais ces pages, me les pardonne ! — le front du jaloux s'éclaircir. Évidemment le billet d'excuse envoyé par Molan à la dernière minute ne lui avait point semblé sincère. Il avait constaté que Mme de Bonnivet s'en énervait, et il s'était demandé pourquoi ? Avait-il cru à la survenuue entre sa femme et Jacques d'une de ces brouilles momentanées qui dénoncent, plus que des assiduités trop continues, une intrigue d'amour? Il m'avait soupçonné d'être le confident de mon camarade. Il avait pensé que je savais, moi, le vrai motif de cette absence, et sa défiance s'exerçait à trouver dans mon accent une sincérité. Et, comme les jaloux, étant tout imagination, se défient et se rassurent de même, celui-ci avait repris son humeur la plus charmante pour dire au baron Desforges, qui entrait, ayant tardé un peu à nous rejoindre :

— Hé bien ! Frédéric, avez-vous été content du dîner?

— Je viens de me permettre d'appeler Aimé pour le féliciter des petites timbales, et pour lui faire une observation sur le foie gras... répliqua le baron. Je ne vous dis pas laquelle, vous jugerez à

l'épreuve... C'est un chef, je vous l'ai toujours dit, ce que j'appelle un chef. Mais c'est encore jeune...

— Il se formera, dit Bonnivet, en me jetant un regard d'intelligence, cette fois, avec un maître comme vous...

C'est le septième qui me passe par les mains, fit Desforges en haussant les épaules et du plus grand sérieux, pas un de plus, depuis que je sais ce que c'est que manger... Le septième, entendez-vous! Et puis je vous les donne, et vous me les gâtez par vos éloges à côté... Les cuisiniers ressemblent aux autres artistes. Ils ne résistent pas aux compliments des demi-connaisseurs.

Je m'éclipsai du fumoir sur ce philosophique axiome de cet épicurien qui a la sagesse de placer des docteurs ès sciences culinaires dans les maisons où il dîne, afin d'assurer les menus de son hiver. Je comptais prendre mon chapeau dans le salon, y faire une courte séance de conversation polie et générale, puis partir à l'anglaise en profitant du retour des fumeurs ou de l'arrivée d'invités nouveaux. Il n'y avait dans ledit salon quand j'y rentrai, que les deux femmes qui avaient dîné et Senneterre. De si petits comités étant peu favorables au tête à tête, j'avais lieu d'espérer que Mme de Bonnivet n'aurait pas l'occasion de me chambrer et de me confesser. Je connaissais mal cette capricieuse et cette autoritaire, qui, elle, connaissait très bien son mari. Elle avait deviné qu'il ne fallait pas me parler devant Bonnivet. A peine avais-je reparu, qu'elle se leva du divan où elle se tenait à côté de Mme Ethorel et en face de Mme Mosé, avec Senneterre à ses pieds sur une chaise basse, qui lui gardait son éventail. Elle vint à moi, et m'entraînant dans un second salon, attenant au premier, elle me força de me mettre sur un canapé auprès d'elle :

— Nous serons plus tranquilles pour causer, commença-t-elle. Puis, avec brusquerie : Est-ce que vous avez beaucoup avancé votre portrait de Mlle Favier? Elle avait cette manière d'interroger où se trahit le despotisme de la femme jolie et riche pour qui son interlocuteur n'est qu'un domestique d'amusement ou de renseignement. Chaque fois que je rencontre chez une poupée de la mode cette inconsciente insolence, une irrésistible envie me saisit de répondre à coups de mots désagréables. Jacques avait sans doute spéculé sur ce trait de mon caractère pour me faire jouer ce rôle d'excitateur, refusé pourtant avec une si loyale énergie.

— Le portrait de Mlle Favier? Mais je ne l'ai même pas commencé, répliquai-je.

— Ah! dit-elle avec un sourire, Molan a déjà changé d'idée. Il le lui aura défendu... Vous êtes amoureux de cette jolie petite femme-là, monsieur La Croix, avouez-le?

— Moi, répondis-je, amoureux d'elle?... Pas le moins du monde.

— Ça en avait bien l'air, pourtant, l'autre jour, dit-elle, et Jacques Molan me faisait l'effet d'être un peu jaloux de vous?



La rivale de la pauvre fille était couchée sur une espèce de lit de repos.

— Tous les amants sont plus ou moins jaloux, répartis-je, et, cédant au besoin grandissant de lui être pénible, j'ajoutai : Il aurait bien tort. Camille Favier l'aime de tout son cœur, et elle en a beaucoup...

— C'est un grand malheur pour son talent, dit Mme de Bonnivet en fronçant ses sourcils blonds, juste assez pour me faire comprendre que j'avais touché juste.

— Je ne peux pas être de votre avis, Madame... répliquai-je, avec conviction cette fois. La petite Favier n'a pas seulement une adorable beauté, c'est une espèce de génie, et un charmant cœur et un charmant esprit...

— On ne s'en douterait pas à la voir jouer, répondit-elle, à mon

vis du moins. Mais si c'est vrai, c'est pire encore... Jamais le onheur n'a inspiré aucun écrivain. Je suis tranquille, d'ailleurs... a ne traînera pas, cette histoire. Molan apprendra qu'elle l'a ompé derrière un portant du théâtre avec un des cabots de la oupe, et alors...

— On vous a mal renseignée sur cette pauvre fille, Madame, pris-je plus viement que la potesse ne l'autosait. Elle est tou noblesse, toute erté, et parfaiteent incapable une vilenie...

— Ce qui ne empêche pas d'être entretenue par olan, interromt-elle, si on m'a en renseignée, et lui manger ses roits d'auteur, squ'au dernier u...

—Entretenuè?... 'écriai-je. Non, adame, on ne ous a pas bien nseignée. Si elle oulait du luxe, le en aurait. Elle refusé hôtel, cheux, toilette, biux, tout ce qui tente ses pareilles, pour se donner tout simpleent, selon son cœur. Elle aime Jacques du plus beau, du plus ncère attachement...



« Nous serons plus tranquilles, là pour causer, » commença-t-elle.

— Je la plains, si vous avez raison, dit-elle en ricanant; car il vaut pas cher, votre ami...

— C'est mon ami, répondis-je avec une sécheresse agressive, et i cette originalité de défendre mes amis...

— Ça les fait toujours attaquer un peu davantage.

Le fin visage de cette jolie femme exprimait, en jetant cette parole d'une observation banale, une méchanceté si détestable, tout ce entretien trahissait de sa part une si odieuse mesquinerie de rancune, que mon antipathie pour elle s'exalta jusqu'à la haine, e que je relevai son insolence par une autre :

— Dans le monde où vous vivez, peut-être, Madame, mais pa chez nous autres, qui sommes de braves gens...

Elle me regarda, comme je lui lançais bien en face cette impertinence peu spirituelle. Je lus dans ses prunelles bleues moins d colère que de surprise. Un des traits particuliers à ces caractère de coquettes rosses, — risquons le mot, — est d'estimer ceux qu leur tiennent tête, à quelque degré et en quelque manière que c soit. Elle sourit d'un sourire presque aimable :

— Molan m'avait bien dit que vous étiez un original, reprit-elle Mais vous savez, je suis un peu originale aussi, et j'ai l'idée qu ça marcherait entre nous...

Et voici qu'une volte-face s'accomplit soudain dans ses discours et j'assistai de nouveau à ce miracle de flair féminin qui lui avait une fois déjà, dans la loge, fait trouver juste les mots qu'il falla pour me plaire. Elle m'interrogeait sur mes voyages, maintenant Elle-même avait visité l'Italie. Sans doute elle avait rencontré l quelque artiste distingué qui lui avait servi de guide, car ell m'énonça des idées qui contrastaient étrangement avec la médiocrité de ses propos de tout à l'heure. Assurément, ces idée n'étaient pas d'elle, mais elle avait su les retenir, et elle se renda compte que c'était le cas de les placer. Elle me servit ainsi deu ou trois remarques ingénieuses sur le Pérugin et sur Raphaël notamment sur l'illogisme de ce dernier qui a éliminé de se madones tout sentiment chrétien pour leur avoir donné trop d beauté, un paganisme de santé inconciliable avec l'au delà mystique et son rêve. Et elle avait un tel air de comprendre ce qu'ell disait que je ne trouvai pas trop ridicule l'admiration avec laquell ce dadais de Senneterre, qui était venu nous rejoindre, l'écoutai parler. Cet autre jaloux n'avait pu se retenir d'interrompre notr aparté, et comme Mme de Bonnivet, par extraordinaire, ne l rudoya point, le patito professionnel se prit à me montrer presqu de la bienveillance. Il avait, d'ailleurs, son projet, dont le machiavélisme naïf termina par une scène de vaudeville cette soirée o j'avais senti à un moment passer sur nos têtes un petit frisson d

rame. Il s'obstina, en effet, lorsque je pris congé, avant les onze eures, à me reconduire, et il commença de me chanter les ouanges de la Reine-Anne sur le trottoir des Champs-Élysées. Puis comme nous passions avenue d'Antin, devant chez Gastinne, l me demanda négligemment :

— Vous tirez quelquefois le pistolet ?

— Jamais, lui répondis-je.

— Bonnivet est de première force, reprit-il, oui, de première orce... Entrez donc un jour voir de ses cartons, c'est une curiosité... Il a mis dix balles au commandement dans un espace grand omme une pièce de vingt francs... Je vous affirme, c'est une uriosité...

Et il me quitta sur ce sinistre avertissement pour s'engager ans la rue François Ier, où il habite.

(*A suivre.*) Paul Bourget.

SON FILS [1]

(Suite).

Demeuré seul avec ses collaborateurs, le chancelier essaya d'ou blier un moment ce jeune homme dont tout s'acharnait, ce matir à lui imposer le souvenir, mais il était dit que le duc de Reich stadt occuperait encore sa pensée durant toute cette journée! Un sorte de fatalité semble ainsi ramener vers un point unique nc idées les plus diverses, et l'on dirait par instants que la consp ration narquoise des choses nous replace à l'improviste sous le yeux les gens que nous venons de quitter.

— Le général Belliard est-il arrivé ? demanda le chancelier.

Sieber, trop bien dressé pour prononcer des paroles inutiles, f un signe affirmatif.

— Dites qu'on l'introduise. Mais entendez-moi bien. Nou n'avons pas encore reconnu le nouveau roi! c'est donc un envoy que je reçois, non un ambassadeur. Donnez des ordres, à la porte en conséquence. Le général est-il seul ?

— M. de Schwebel l'accompagne, dit Sieber.

— Alors, vous resterez auprès de moi et vous tiendrez note de paroles officielles qui pourront être échangées.

Au bout de quelques instants, employés par Gentz à faire remar quer au prince certains traits intéressants des nouvelles de Flo rence, la porte du fond s'ouvrit toute grande et l'huissier en chef d la chancellerie annonça : « Son Excellence le lieutenant-généra comte Belliard ».

Le général portait sa grande tenue et tous ses ordres. Il éta tout blanc, de cheveux, de moustaches et de favoris ; mais se soixante et un ans et ses trente blessures l'avaient laissé vigoureu encore. Héros d'Italie, d'Égypte, d'Autriche et de Russie, on ra contait dans la vieille armée qu'il n'avait jamais pu monter u

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 18 mars.

eval sans le faire tuer. Le fait est que le feu de l'ennemi lui en ait abattu dix entre les jambes... quelquefois avec de rudes éclaussures pour le cavalier.

— Vous avez, général, une mission à remplir auprès du chancer de cour et d'État de l'empire. Je suis heureux de vous écouter.

C'est dans ces termes ultra-officiels que Metternich, se tournant s Belliard, le reçut, debout au milieu du grand salon, tandis les secrétaires, reculés de quelques pas derrière leur chef, neuraient immobiles et attentifs.

Belliard prit la parole.

— Prince, S. M. Louis-Philippe Ier m'a envoyé auprès de Sa jesté Impériale et Royale pour lui remettre une lettre de sa t et lui notifier son avènement. Le roi m'a ordonné d'ajouter à paroles écrites l'assurance verbale des sentiments de la plus iche amitié pour l'empereur François, ainsi que de son désir itretenir avec votre pays les relations les plus intimes de paix e bonne harmonie...

Ouf ! » eût volontiers ajouté le brave soldat après avoir réussi érouler sans accroc cette longue période.

l se tourna vers M. de Schwebel, prit de ses mains un papier e tendit au chancelier en disant :

— Voici la copie de la lettre de Sa Majesté.

Metternich la refusa froidement du geste.

— Je me vois forcé, général, dit-il, de prévenir avant tout pereur de votre visite et de réclamer ses ordres. Ce que je site pas à vous dire, dès à présent, c'est que mon auguste tre ne se laissera pas guider, dans une circonstance des plus ettables... et je dirai même des plus désastreuses (Belliard fit e mot un mouvement de surprise et de mécontentement), par considérations de sentiment, poursuivit Metternich. Sa Majesté e mêlera pas des affaires de votre pays. Elle se bornera simplet à faire respecter les traités qui sont depuis quinze ans la base roit public en Europe.

accueil était singulièrement froid, et, quoiqu'il ne fût guère omate, le brave Belliard, en entendant ces allusions fort es aux conditions imposées à la France en 1815, sentit à quelle lité peut-être irréductible il allait se heurter.

Le ministre, reprit son interlocuteur, n'a, pour le moment, autre chose à vous dire, mon cher général. Mais le prince de ernich peut causer avec une ancienne connaissance.

Et, redevenant soudain l'homme accueillant et aimable, causeur brillant qu'il savait être, il fit signe à Belliard de pren un siège et s'installa lui-même, pendant que les secrétaires se re raient discrètement vers le fond de la pièce.

— Alors, vous croyez de bonne foi, dit-il d'un ton gracieux, q le nouveau roi aura la force nécessaire pour soutenir les factie et pour enrayer la propagande extérieure?

— Ah ! répondit le général, le roi aura, pour cette œuvre- tout le monde avec lui.

— Oui, je sais, riposta Metternich en souriant, vous vous im ginez cela ! Je crois, moi, que c'est et que ce sera toujours la mê chose. Vienne un général heureux ou qui espère l'être, un orate passionné ou bien un écrivain amusant, vous serez tous, une f de plus, à l'écouter, à le suivre, à l'exalter, et Dieu sait où il vo mènera ! Je ne veux pas dire de mal de votre pays ; mais, dep dix-huit ans que je suis chancelier, depuis vingt-deux ans que suis ministre, il m'a donné plus de travail et de soucis, à lui to seul, que trois ou quatre Europes ensemble !

Belliard répliqua, avec une simplicité qui valait toutes finesses de l'homme d'État :

— C'est peut-être que l'Europe ne s'est pas toujours résigné le laisser s'arranger chez lui comme il voulait !

— Croyez-vous? dit vivement le prince. L'idée ne vient don personne chez vous de nous savoir gré de notre attitude correct l'égard de Napoléon II?...

— Ce nom!... Que voulez-vous dire, prince?

— Je vous assure que nous mériterions bien quelque reconna sance... Que deviendrait la maison d'Orléans, je vous prie, nous avions écouté les propositions qui nous ont été faites, il n'y pas encore bien longtemps, de laisser échapper le jeune duc Reichstadt? Savez-vous bien que les uns le destinent à deven d'abord le roi de Bruxelles; les autres, à relever la couron d'Italie; que certains génies aventureux nous l'ont demandé po régner à Athènes, et que sa famille, enfin, se flatte de le rétab sur le trône de France, rien qu'en l'amenant seul à la frontière en le montrant au peuple?

— Est-ce possible!...

— Joseph Bonaparte m'écrit pour me proposer l'alliance son neveu, devenu César; Jérôme intrigue; Achille Murat va Londres à Bruxelles, en Suisse, où il retrouve la reine Hortense

s fils de Louis — princes très nomades, qui conspirent dans les omagnes et s'amusent un peu partout — d'autres encore s'en êlent, notamment le fils de Fouché, si bien que, en vérité, il ›us serait permis de croire que le seul moyen de débarrasser Europe de toute cette remuante tribu, c'est de la lâcher sur la rance.

— Adressée à l'envoyé du roi, dit Belliard avec un juste senti- ent de sa dignité — mais peut-être contre le penchant naturel de n cœur — une telle communication pourrait aisément passer ur une menace!

— Aussi, dit aussitôt le prince, je vous répète que c'est avec le néral Belliard, personnellement, que M. de Metternich se laisse er à causer! J'ajoute tout de suite, pour vous mettre à votre aise pour en finir avec le duc de Reichstadt, que le parti de l'empe- ır est irrévocablement pris : nous ne voulons pas que l'on puisse mpter sur lui. Non seulement il ne sera pas le souverain de tre pays, *mais il ne quittera jamais le nôtre.* Héritier tragique ın homme qui a mis en péril tout ce que nous aimons, nous lui ons fait ici une retraite où sa vie doit s'achever solitaire. Sa nille l'attend en vain!... Mais qu'avez-vous?...

Belliard s'était levé brusquement, un peu pâle. Il demeurait bout, la main appuyée sur le dossier du fauteuil qu'il venait de itter. Il avait la tête baissée, les yeux fixes, comme s'il eût suivi n regard visionnaire quelque scène ou quelque figure invisible ır tous. Au bout d'un instant, il sembla se ressaisir et dit d'une x altérée :

— Pardonnez-moi, prince! Je ne suis qu'un soldat, malgré le e diplomatique dont on m'affuble aujourd'hui. Cet enfant, c'est ui de mon maître. Son père l'adorait, et, nous autres, nous vions vu tout à coup apparaître, auprès de l'infatigable capi- ne, comme l'image touchante du foyer qui nous était promis à s quand les guerres seraient finies. Et voilà que, maintenant ıs me parlez de lui, vous me rappelez qu'il vit ici, prisonnier son aïeul, séparé pour jamais de sa patrie!... Cela m'a serré le ur. Excusez-moi!...

Et il avait beau faire, le brave, l'excellent homme; il avait beau ler de son émotion comme si elle était maintenant dissipée : uis que le chancelier avait prononcé son impitoyable arrêt, il cessait de voir, là, devant lui, le groupe charmant tant de fois templé jadis : un bel enfant blond, aux joues roses, aux gestes

gracieux, pelotonné dans les bras de son père, un homme petit pâle, avec de grands yeux qui souriaient, avec un large ruban d moire rouge traversant son gilet blanc, sous sa tunique verte au épaulettes d'or!

Metternich lui dit quelques bonnes paroles, loua son émotion le congédia de la manière la plus gracieuse, lui promit enfin un prompte réponse. Tout cela demeura vague et incertain dans so esprit. Et, en quittant la chancellerie, le vieux soldat pensa toujours à celui qui n'était plus et à l'enfant qu'il avait tant aim

IV

UNE INTERVIEW EN 1830.

— Préparez le portefeuille, monsieur Sieber, dit Metternic après la sortie du général : je vais passer chez Sa Majesté dans u instant... Ce rédacteur du *Journal des Débats*, M. Pierre Lefran je crois?... qu'on le fasse entrer : je vais le voir.

Il se mit à relire quelques pièces à proposer à la signatu impériale, tandis que le secrétaire allait transmettre ses ordr aux huissiers de la porte.

M. Pierre Lefranc, qui entra presque aussitôt, était un homn encore jeune, d'aspect très décent et de mise très simple. Quoiq Gentz le regardât de travers, dès ses premiers pas dans le salon, était évident que ce n'était point pour lui chose nouvelle de trouver en présence d'un ministre puissant et d'un homme illustr Mais il y avait dans sa personne cet on ne sait quoi, sensible a nerfs affinés, qui dénonce les êtres d'une autre race et les tenan d'autres idées. Ce modeste journaliste, qui n'a pas laissé de no dans l'histoire, par le seul fait que le prince de Metternich jugea bon de l'accueillir, marquait une date et corrigeait une traditio

— Très heureux de vous recevoir, mon cher confrère, dit prince avec un sourire avenant.

— Votre Altesse me confond! répondit Lefranc, vraime surpris. Le bien modeste publiciste que je suis s'excuse, contraire...

— Trêve de compliments, Monsieur, voulez-vous? Nous somm

très réellement confrères, je vous assure, et même collaborateurs, car il ne s'est guère passé de semaine, jusqu'au mois dernier, où je n'aie envoyé quelque article à votre journal, qui me faisait généralement l'honneur de l'insérer. Peut-être, après tout, n'en connaissait-il pas exactement l'auteur!... Ne me trahissez pas!... Eh bien, que dit-on à Paris? Est-on un peu plus calme maintenant?

— M. le général Belliard a dû vous édifier parfaitement sur ce sujet, prince...

— Le général m'a dit ce qu'on pense aux Tuileries, et peut-être aussi à l'Hôtel de Ville. Mais, dans les journaux?

— On est vainqueur, on se recueille et on attend, répondit Lefranc avec un peu de fierté.

— En effet, dit le prince d'un air sérieux, vous avez été pour beaucoup dans ce que vous appelez le succès. Ah! vous êtes de grands inventeurs, en France. Vous voilà occupés à nous créer une nouvelle force avec laquelle nos fils auront à compter : la presse. C'est une bien redoutable ennemie pour les gouvernements qu'elle combat. L'avenir nous dira si ce n'est pas aussi une bien effrayante alliée pour les gouvernements qu'elle soutient.

— Ni ennemie ni alliée systématique, prince! La vraie presse regarde, raconte, juge. Elle ne hait ni ne s'enchaîne.

— En tout cas, Monsieur, je serai charmé de vous témoigner, durant votre séjour à Vienne, l'estime où je la tiens. Si vous voulez me faire l'amitié de venir à l'hôtel Metternich, je vous y recevrai sans façon, au milieu de ma famille, bien réduite, hélas! et nous causerons... de puissance à puissance.

Un si aimable procédé de la part d'un ministre était fait pour surprendre un journaliste français, surtout en 1830 et à l'étranger. Pierre Lefranc ne dissimula point le plaisir qu'il éprouvait :

— Je suis confus de l'honneur que me fait Votre Altesse, dit-il, et j'accepte avec empressement.

— Eh bien, voilà qui est entendu, conclut le prince. M. de Gentz, que je vous présente, vous dira mes heures de liberté. En attendant, comme c'est un peu votre confrère, lui aussi, quoiqu'il s'en défende, je le prie de vouloir bien se mettre à votre entière disposition et de pousser pour vous toutes les portes que vous serez curieux de franchir. N'est-ce pas, Gentz?...

Le chancelier savait évidemment à quel point il était désagréable à son vieux conseiller en lui confiant une telle mission ;

mais les hommes les plus graves aiment, à l'occasion, faire de petites taquineries, et cela semblait plaisant au grand arbitre de l'Europe de mettre aux prises un journaliste libéral et le plus réactionnaire des serviteurs de l'ancien régime.

— Votre Altesse sait que je suis à ses ordres, répondit Gentz à haute voix.

Et il ajouta tout bas :

— Elle en abuse quelquefois.

— Au revoir, Monsieur, fit le prince en souriant. Excusez-moi de vous quitter : Sa Majesté m'attend.

Et il sortit par la porte qui donnait sur les appartements impériaux.

En le regardant s'éloigner, Lefranc se disait :

« Il est parfaitement aimable ; mais, si je réussis à faire une correspondance de Vienne avec ce qu'il m'a dit, je serai malin ! »

V

LES DEUX MARÉCHAUX

Il prit rendez-vous avec Gentz, qui lui promit de lui envoyer, en attendant, quelques cartes permettant de visiter les collections d'œuvres d'art et de souvenirs historiques dans les différentes résidences. Au moment où les deux hommes achevaient leurs arrangements, la porte d'entrée s'ouvrit et livra passage à deux nouveaux venus de haute taille, presque du même âge et ayant, sous leurs vêtements civils, cette tournure militaire que rien n'efface.

— Ne vous dérangez pas, Messieurs, dit l'un d'eux. M. le maréchal Marmont et moi nous attendrons ici le retour du prince.

C'était Marmont, en effet, cet homme en longue redingote bleue à haut collet, qu'un large ruban rouge marquait à la boutonnière. Sa belle tête grise, que Lefranc avait vue naguère coiffée du grand chapeau à plumes blanches, au milieu de l'État-Major de Charles X semblait en quelque sorte décolorée par la défaite, et sa pâleur qu'il fallait peut-être attribuer aux fatigues du voyage succédan

aux efforts de la lutte, avait, dans ce milieu étranger, une signification douloureuse pour un cœur français.

Mais quel était donc le personnage qui lui donnait le bras et l'introduisait avec cette familiarité confiante dans le cabinet de M. de Metternich ?

Celui-là respirait la bravoure aussi, mais, par-dessus tout, la bonté. Son visage exprimait, sans même y tâcher, une incessante cordialité. Sa voix avait des sonorités émouvantes ; elle était forte comme celle d'un chef d'armée, capable de se faire entendre sur tout le front d'un régiment rangé en bataille, et cependant elle était douce d'accent au point de toucher le cœur de ceux qui l'entendaient. Impossible d'attribuer une action douteuse ou une mauvaise pensée aux êtres que de tels signes distinguent des autres : quel qu'ait été leur rôle dans la vie ils n'ont pu que vouloir bien agir.

Aucune décoration, d'ailleurs, ne se voyait sur sa redingote marron, boutonnée haut et ne laissant passer qu'un col noir serré sous le menton.

— Le frère de l'empereur, dit tout bas Gentz à Lefranc. Le feld-maréchal archiduc Charles.

— Un illustre soldat, répondit le journaliste.

Et à part soi, il ajouta, en saluant pour sortir :

— Et un brave homme.

L'archiduc le regarda s'éloigner et dit à Marmont :

— Je gagerais, mon cher camarade, que voilà un de vos compatriotes. Comment diable pouvait-il causer avec Gentz, qui les déteste ? N'est-ce pas, monsieur le conseiller, que vous n'aimez pas la France ?

Gentz rangeait des dépêches et se préparait à les emporter dans son cabinet. Il releva la tête et répondit, avec un respect affecté :

— Je lui ai fait, en tout cas, moins de mal que Votre Altesse Impériale.

— Savoir ! riposta l'archiduc. L'encre laisse plus de traces que le sang.

— Oh ! le vainqueur d'Aspern a porté de bien rudes coups pour que de modestes dépêches diplomatiques aient jamais pu les égaler.

Et, content d'avoir, sous une forme qu'il jugeait lui-même irréprochable, lancé cette épigramme au prince libéral qui affectait maintenant des sympathies pour l'éternelle ennemie de l'Allemagne, Gentz sortit en emportant ses dossiers.

— Ils sont extraordinaires! s'écria l'archiduc. Le vainqueur d'Aspern! le vainqueur d'Aspern! C'est Essling dont il parle! Comme si j'avais vu ce succès-là durer bien longtemps!... Et comme si Wagram n'avait pas eu sa journée tout de suite après!... Aussi je me suis fait justice, en déposant l'épée, et je ne l'ai pas reprise plus tard, quand toute l'Europe s'est ruée sur la France. Je n'ai pas de goût aux campagnes qui commencent comme des cohues et qui finissent en curées chaudes. Enfin, tout cela, c'est le passé! Un bien lointain passé maintement! Nous avons fait de notre mieux, n'est-ce pas? Et j'espère que l'on m'estime chez vous?...

— On vous admire, Altesse, répondit Marmont.

— Vous croyez? Mettons que l'on m'oublie et n'en parlons plus. Comptez-vous demeurer quelque temps à Vienne?

Le maréchal lui expliqua sa première intention en quittant la France sans esprit de retour de revoir à son aise tous les pays parcourus autrefois, au temps des batailles, et de refaire sur place sa moisson de souvenirs pour un gros livre qu'il avait le projet d'écrire.

— Ah! ah! des *Mémoires*, comme moi! s'écria l'archiduc.

— Je l'avoue, fit Marmont, en souriant. Nos récits serviront peut-être, plus tard, à redresser bien des erreurs et à faire mieux connaître certaines figures...

— ... A moins que nous ne mettions nos bévues à la place de celles des autres et que nous n'ajustions nos lunettes de vieillards sur le nez de nos petits enfants! Mais enfin, cela nous fait toujours passer nos dernières journées!

Marmont, encouragé par le ton cordial du prince, ajouta aussitôt qu'il avait modifié ce premier plan de conduite en arrivant à Vienne et que l'idée lui était venue de prolonger son séjour dans la capitale afin de raconter au fils de Napoléon l'histoire militaire de son père.

— Vous tombez bien! fit l'archiduc. Vous vous imaginez qu'on vous laissera faire? Mais vous ne savez donc pas comment on l'instruit, mon petit neveu? Oh! il faut être juste : on l'a bien fait passer depuis dix ans par tous les grades, il a été caporal, puis sergent, *et cœtera*... Il doit être au moins chef de bataillon maintenant! Mais il a fait l'exercice tout seul, dans les allées de Schœnbrünn. Pas de compagnon. Pas de camarade capable de causer avec lui et de lui réjouir le cœur! On lui a enseigné scrupuleuse-

ment l'histoire; mais on s'est arrangé pour qu'il ne comprît rien aux trente dernières années, si ce n'est toutefois que le glorieux système de Metternich a sauvé l'Europe. Ah! si l'on avait pu lui cacher qu'il y a eu de par le monde un nommé Napoléon qui a commis l'impertinence d'être son père, et une certaine archiduchesse d'Autriche qui se repent amèrement à Parme de l'avoir enfanté à Paris! Mais comment aurait-on fait pour le lui laisser ignorer? Il se souvient de ses premières années avec une précision saisissante!... Un beau jour, il avait alors dix ans, on lui a dit que son père venait de mourir et on lui a fait porter le deuil. Il l'a gardé un an, tout seul, sous forme de crêpe à son bras ou à sa petite épée, en pleurant dans les coins. Maintenant, il le porte là!...

Et l'archiduc se frappait la poitrine de son poing fermé.

— Mais sa mère? demanda Marmont.

— Sa mère? Il sait peut-être qu'elle est remariée, et qu'elle a eu d'autres enfants... et il l'a vue trois ou quatre fois depuis seize ans! Ma nièce est une bonne personne, mais un peu faible, vous savez, et un peu oublieuse... Quant à lui, on le surveille, on l'épie. Lorsque je le rencontre à l'Opéra, où on le mène, il y a toujours à ses trousses un gardien fidèle, son gouverneur, Maurice de Dietrichstein ou un Obenaus quelconque, qui le tire par la manche au moment où nous commençons à causer. Je vous le dis en confidence, les Anglais ont envoyé à Vienne de la graine d'Hudson Lowe, et elle a levé. Si vous réussissez à voir votre petit roi de Rome, vous en pleurerez!

Marmont avait bien entendu raconter depuis quelque temps la plupart de ces faits; mais de les voir confirmer et préciser par un tel témoin, cela lui semblait douloureux. Peut-être au fond, la principale raison de son chagrin était-elle de devoir renoncer à son projet : il lui faudrait donc disparaître bientôt dans la retraite et vivre ses dernières années sans avoir étouffé par un acte de dévotion tardive à la mémoire de son ancien chef le remords qui, depuis quinze ans, lui serrait le cœur?

— Voyez vous reprit l'archiduc, on s'arrange, à tout hasard, pour que ce fils-là ne puisse jamais marcher sur les traces de son père. Il avait du sang, pourtant le gamin, et du cœur! Ah! si l'on pouvait encore maintenant le mettre sur un bon cheval et l'envoyer vivre dans la libre plaine, à la tête d'un escadron de nos uhlans!

— Ou de nos dragons ! fit Marmont en se redressant, avec un reste de son ancienne fierté.

— Ma foi ! répondit l'archiduc, j'aimerais encore mieux cela pour lui... et pour nous.

VI

DIPLOMATIE FÉMININE

Le prince de Metternich, sortant des appartements impériaux, interrompit la suite de ces confidences. Il excusa son retard auprès de l'archiduc sur la nécessité de prendre les ordres de l'empereur, puis fit au maréchal Marmont l'accueil d'un vieil ami. Combien de fois déjà ne l'avait-il pas visité à Paris ou reçu dans sa petite maison de Vienne ! Il aimait sa pensée, goûtait sa conversation et ne tarissait pas d'éloges sur la fécondité de son esprit. Le fait est que l'ancien aide de camp de Bonaparte était un causeur instruit, spirituel et aimable, avant que les derniers événements de l'empire eussent jeté sur son âme un crêpe qu'elle s'efforçait en vain, parfois, de déchiffrer.

Ce fut l'archiduc, en bon camarade qu'il voulait et savait être, qui présenta au chancelier la requête de Marmont.

— Le maréchal, dit-il, voudrait, avant de prendre sa retraite, donner un souvenir ému à la mémoire de son ancien maître en saluant son fils.

Le prince eut un mouvement de gêne et presque de contrariété à cette ouverture.

— Ai-je besoin de vous dire, interrompit le maréchal, que, fidèle à la loi de l'hospitalité, je ne ferai rien pour détourner le jeune duc de ses devoirs envers son grand-père? Je sais qu'il appartient désormais à votre pays, et, si un vieux soldat, camarade de Napoléon depuis Brienne, désire voir un instant son fils, c'est dans le seul but de faire une sorte de pèlerinage moral vers le passé. Il me semble que j'ai, moi surtout, un hommage de cœur à rendre avant de mourir, à cet enfant.

— C'est très bien, cela, fit l'archiduc, vraiment ému.

— Heureusement, Maréchal, répondit Metternich, une coïnci-

dence curieuse va rendre inutile que je plaide votre cause auprès de l'empereur, car je ne la gagnerais peut-être pas. Sa Majesté, qui avait fait demander ce matin M. le duc de Reichstadt, va lui dire de passer ici tout à l'heure pour quelques nouvelles que j'ai à lui donner. Vous le verrez donc en notre présence. Votre désir sera satisfait de la sorte, et les intentions souveraines ne seront pas méconnues.

— Je vous rends grâce, dit Marmont.

— Et moi, s'écria gaiement l'archiduc, je profiterai de l'occasion pour embrasser mon petit-neveu! Vous me ferez ensuite, mon cher prince, l'amabilité de m'ouvrir vos archives. J'ai besoin de préciser quelques points de détail de nos campagnes d'il y a vingt ans. J'ai pu marcher tout seul pour les affaires précédentes, mais, là, je suis sur votre domaine : ce sont vos guerres à vous.

— Toujours à vos ordres, Monseigneur. C'est vous qui avez taillé; vous voulez voir mes coutures?

— Oui, et même vos reprises.

M. Sieber entrait. Il remit une note au chancelier, dont la figure s'éclaira aussitôt d'un sourire. Voici ce qu'il avait lu : « La princesse Saria, revenue d'Italie ce matin même, a l'honneur de demander audience à Son Altesse le prince de Metternich. »

— Tout de suite! Tout de suite! dit-il à Sieber.

Puis se retournant vers ses hôtes :

— Permettez-vous, Monseigneur, que je reçoive sans retard une charmante femme, alliée à la famille Zichy, où vous savez que je compte de bien chers amis? C'est Mme la princesse Saria, dont le mari est mort après s'être assez sottement compromis dans les échauffourées hongroises d'il y a trois ans. Je m'occupe de rétablir la jeune veuve dans tous ses droits.

— Faites, faites, répondit gracieusement l'archiduc.

La princesse fut aussitôt introduite. Elle était, en vérité, charmante dans sa robe claire, qu'un gros bourrelet de mousseline ruchée garnissait sans l'alourdir et dont les manches pagodes n'empêchaient point d'apercevoir ses bras, gantés de soie blanche à jours jusqu'au-dessus du coude. Un vaste chapeau de paille garni de plumes légères et que de larges rubans mauves nouaient sous le menton encadrait son visage d'une auréole dorée, où ses cheveux noirs, épais et bouclés mettaient une note plus vive.

— Arrivez donc, chère voyageuse, fit Metternich en allant au-devant d'elle pour lui baiser la main, Son Altesse Impériale et

M. le maréchal Marmont ne veulent pas retarder d'un moment le plaisir que j'ai à vous revoir.

Pauline s'inclina gracieusement vers le maréchal et fit une belle révérence à l'archiduc, en disant :

— Je suis reconnaissante à Son Altesse Impériale.

Puis, tandis que les deux maréchaux allaient en causant vers les fenêtres ouvertes sur le parc, la princesse, vraiment touchée du chaleureux accueil qui lui était fait, dit à Metternich, après s'être assise :

— Est ce vrai, ce que l'on m'a écrit?

— Que vous a-t-on écrit? demanda-t-il.

— Qu'un grand homme d'État, cruellement éprouvé jusqu'à ce jour dans sa maison, avait fini par remarquer, tout près de lui, une charmante et belle personne, faite pour devenir la plus intelligente des compagnes, et que bientôt peut-être il l'associerait à sa vie? En un mot, est-ce vrai que vous allez épouser Mélanie Zichy?

— C'est vrai!

— Ah! vous me voyez bien heureuse, mon prince! Je vais voir sourire enfin la plus parfaite des amies. Me voilà payée de mes fatigues.

— Avez-vous donc fait un mauvais voyage!

— Ne m'en parlez pas! Pour avoir eu la fantaisie de quitter la route ordinaire et de passer par la Suisse, j'ai cru que je verserais vingt fois! Sans compter que ce n'est pas sûr du tout par là. On ne rencontre pas de brigands, c'est vrai; mais il y a les hôteliers!

— Enfin, dit Metternich en riant, il ne vous est rien arrivé de fâcheux?... Où êtes-vous descendue ici?...

— A l'hôtel, encore! Mon Dieu oui! Comme une famille anglaise en voyage. Il sera temps de m'installer si je reviens définitivement.

— Comment! Si vous revenez!... Vous n'êtes pas décidée!...

— Mais non, répondit-elle avec un peu de coquetterie. Cela dépend du sort que me réserve le gouvernement. S'il s'est enfin résigné à reconnaître ses torts...

— Ses torts!... Ses torts!... fit le prince. Votre mari a conspiré!...

— Non.

— Enfin, on a pu le croire coupable...

— On s'est trompé, comme on s'est mépris pendant trois ans sur mon propre compte.

Metternich fit un geste de protestation polie. Mais la princesse avait probablement ses raisons pour insister sur ce point, et elle ne parlait pas à la légère, car ce fut en examinant avec attention la physionomie du chancelier qu'elle poursuivit :

— M'aurait-on « priée » de rester à Milan si je n'avais passé ici pour une Bradamante capable des plus folles machinations? Les ordres, au surplus, avaient été si bien donnés pour me surveiller que, lorsque j'ai quitté la Lombardie, voilà une dizaine de jours, on m'a suivie pas à pas jusqu'à la frontière! Si je n'étais allée en Suisse, je suis sûre que j'aurais traîné jusqu'ici, derrière ma chaise de poste, toute une escouade de policiers, à cheval ou en charrette.

Quelque maître qu'il fût de lui-même en toutes circonstances, Metternich ne put s'empêcher de faire un léger mouvement en se rappelant tout à coup la note de Milan que Gentz lui avait lue tout à l'heure. Cette fugitive et secrète impression qu'il ressentit aurait été bien traduite par ces mots : « Tiens! c'est étrange!... »

— Il est prévenu! se dit aussitôt la princesse en surprenant ce presque imperceptible mouvement.

Le fait est que, tout en continuant de sourire et d'être à la conversation, le chancelier *relisait*, pour ainsi dire, les termes de la dépêche : « Une ou deux femmes chargées d'apporter au duc de Reichstadt des papiers compromettants et qui ont passé par la Suisse, au risque d'allonger leur route, pour échapper aux agents lancés à leur poursuite! »

Et, de son côté, Pauline se disait : « Quand on pense que, sans la moindre intention mauvaise et parfaitement indifférente, d'ailleurs, au sort de ce duc de Reichstadt, me voici en passe de devenir suspecte au prince de Metternich pour avoir voulu servir de braves gens! »

— Enfin, tout est terminé, dit le prince à voix haute, après un très léger temps d'arrêt. J'ai parlé à l'empereur, il m'a donné carte blanche. Il ne demande pas mieux que d'oublier le passé... que d'oublier ses torts, là! Etes-vous contente? Tout va donc s'arranger maintenant à votre satisfaction avec le séquestre. Vous avez ma parole.

— Je n'ai plus rien à dire, fit Pauline. Merci à vous.

— Voyons donc! pensa le chancelier, que, décidément, tourmentait ce fâcheux rapprochement... Et il dit à la princesse :

— Alors, donnez-moi un conseil, à votre tour.

— Un conseil, à vous? Jupiter consulte!

— ... Les déesses, oui. L'*Iliade* est pleine de ces consultations-là.

— ... Après lesquelles le roi des dieux fait ce qu'il lui plaît. Enfin, j'écoute.

— Vous me trouvez en ce moment, princesse, un peu inquiet de certaines nouvelles que j'ai reçues... Oui! et je ne vois guère que l'esprit d'une femme, surtout d'une femme de tête, comme vous, qui soit assez délié pour me débrouiller cela.

Pauline le regardait attentivement, et sa finesse lui disait que le diplomate était en train de tendre un piège. Mais lequel?

— Voyons! poursuivit-il. Quel moyen imagineriez-vous pour découvrir ce qui se passe dans l'esprit d'un tout jeune homme très bien né, très chaste, fier et discret, peu instruit et qui, jusqu'à présent, par mesure de famille, a vécu solitaire! Comment feriez-vous, à ma place, pour savoir si, par hasard, il ne se croit pas destiné à jouer un grand rôle, s'il ne maudit pas son sort présent, s'il ne rêve pas d'autres destinées?

— Quelle est cette énigme, Seigneur? fit la princesse, affectant peut-être un peu plus de surprise qu'elle n'en éprouvait réellement. Dites-moi le nom de ce beau ténébreux?

— Tout à l'heure. Que feriez-vous, enfin, pour chasser tout désir d'aventure, tout amour de la gloire même, d'une âme de vingt ans?

— Diable! répondit-elle, ce n'est pas facile. Si cependant votre héros n'est pas très intelligent — est-il permis de supposer qu'il n'est pas très intelligent? — il y a peut-être... deux moyens.

— Deux?

— Oui. Ecoutez. Premier moyen : la liberté. Ouvrez la cage, l'oiseau s'envolera, joyeux, troublé aussi. Vous le verrez faire mille tours pour essayer ses forces, et puis, habitué malgré lui à son sort, il reviendra se percher... ou se nicher au plus près, sur une branche fleurie ou sur un coin de balcon.

— Autre chose, fit le prince. C'est trop dangereux, cela.

— Alors, deuxième moyen : faire entrer dans sa cage... comment dire?... une autre paire d'ailes. Le pauvret, n'étant plus seul, se mettra d'abord à chérir son compagnon...

— Vous voulez dire sa compagne? interrompit le prince.

— Je dis tout ce que je puis dire!... Ensuite, il chérira sa maison. Au lieu de vivre ses rêves, il les dormira. Au lieu de chercher à s'enfuir, il aura soif de rester...

Metternich avait beau étudier de son mieux, tandis qu'elle parlait, les intonations de la jeune femme, ses gestes, ses regards, son sourire, il ne voyait en elle rien de suspect. Une aventurière capable de poursuivre un but politique, d'intriguer, de conspirer se serait trahie devant lui par quelque côté. Il aurait surpris un éclair dans ses yeux, un tremblement de ses lèvres ; elle aurait essayé de lui inspirer une fausse démarche, ou bien encore elle se serait récusée avec hauteur.

Chez la princesse, rien de pareil. C'est avec une tranquillité parfaite qu'elle répondait en se jouant, sur un sujet évidemment sans intérêt pour elle.

— J'étais fou ! se dit le prince. Une femme comme elle!... C'était impossible !

— Mais comment élire cette paire d'ailes ? demanda-t-il pour continuer et achever l'apologue.

— Ah ! décidément, le second moyen vous plait mieux ! fit-elle en souriant. Eh bien, diplomate que vous êtes, comment désignez-vous vos ambassadeurs?

— Je les propose, on les accepte, je les nomme.

— Montrez des ailes : on choisira.

— C'est bientôt dit, princesse; mais je n'ai pas sous la main la volière nécessaire, et j'ajoute que son recrutement n'est guère de ma compétence.

— Alors, imaginez vous-même autre chose, grand homme, car, si l'entreprise vous paraît peu convenable pour un chancelier, vous me ferez la grâce d'admettre qu'elle serait peu décente pour une femme. Un dernier avis : remettez-vous-en au hasard. C'est le seul ministre qui soit quelquefois plus habile que vous.

Metternich n'avait plus de soupçons, mais il ébauchait peut-être un projet. Cela était encore très vague dans son esprit; pourtant, il y avait comme une hésitation dans sa voix quand il conclut :

— Alors, je dois renoncer à savoir ce qui se passe dans cette tête blonde ?

— Ah! il est blond! fit Pauline en souriant.

— Eh bien, c'est dit, acheva le prince. Après tout, peu m'importe! L'essentiel est qu'il soit soumis, et il le sera!

— Me direz-vous son nom, maintenant?

— Attendez et observez. Le voici! Le trouvez-vous changé depuis trois ans ?

La porte venait de s'ouvrir, en effet, et celui dont le nom avait

tant de fois été prononcé durant cette matinée dans le cabinet du prince de Metternich ; celui dont le souvenir semblait hanter toutes les mémoires, s'imposer à toutes les consciences et susciter tour à tour des sympathies, des haines ou des remords paraissait enfin, pâle en son uniforme blanc, sur le seuil.

— Le duc de Reichstadt ! fit la princesse.

Et elle ajouta, d'une voix grave, où une soudaine surprise mettait un peu d'émotion :

— Oh ! oui, je le trouve changé !

Sans même s'apercevoir de ce qu'elle faisait, elle avait quitté son fauteuil et reculé de quelques pas. Elle regardait avec une attention extrême ; elle écoutait aussi, et c'était comme un rideau qui se déchirait devant elle, lui laissant voir sous un jour nouveau les êtres et les choses. Elle avait un très lointain souvenir d'une princesse Pauline indifférente et sceptique, qui eût souri de son émotion, et elle inclinait à comprendre certains dévouements qui, jusqu'alors, l'avait étonnée...

VII

SON FILS

Reichstadt était entré, suivi du comte Maurice Dietrichstein, son gouverneur. Sans voir personne que le chancelier, d'abord, il s'était dirigé tout droit vers lui, en disant d'une voix un peu tremblante :

— Je viens de chez mon grand'père, prince. Il m'a dit que vous aviez à me communiquer ses ordres. Me voici. Mais ne suffirait-il pas du comte Maurice pour les recevoir ? Puisque c'est lui qui commande à Schœnbrünn quand l'empereur n'y est pas, c'est lui qui devrait prendre la consigne, ce me semble.

A ce moment, il aperçut l'archiduc qui avait quitté l'embrasure de fenêtre où il causait avec Marmont.

— Excusez-moi, grand-oncle, dit-il affectueusement en allant vers lui.

Et, tandis que le vieux feld-maréchal le prenait dans ses bras, il ajouta à voix basse :

— Je suis si malheureux !

— Eh ! qu'y a-t-il donc, François ? Qui t'a fait tort, dis-moi ?

— Le jeune duc est impressionnable, intervint Metternich.

Et, s'adressant à Reichstadt :

— Ce n'est pas d'une « consigne » qu'il peut être ici question, Monseigneur. Un prince de votre rang ne relève que de l'étiquette, et ce sont les prescriptions de cette loi souveraine que Sa Majesté m'a ordonné de vous rappeler.

— Ai-je donc oublié les devoirs de mon rang, Monsieur le chancelier ?

— Mon Dieu ! je ne dis pas cela, Monseigneur. Il est assez naturel que vous aimiez à vivre librement au dehors, à prolonger vos courses à cheval, à recevoir et à visiter vos amis ! Cependant, votre grand-père désirerait que vous ne fissiez pas, sans son assentiment préalable, certaines démarches...

— Par exemple ?... Veuillez préciser, prince.

— Par exemple, tenez : Vous recevez longuement chez vous M. le chevalier de Prokesch-Osten, et il vous est arrivé de sortir avec lui. C'est un homme fort distingué, j'en conviens, un diplomate de mérite, qui fut autrefois un vaillant soldat... Cependant, l'empereur désire qu'il y ait toujours quelqu'un en tiers dans vos conversations avec le chevalier.

— Mais j'ai entendu dire, répliqua Reichstadt avec amertume, que mon ami Prokesch allait être chargé d'une mission aussi urgente que lointaine... au fond de l'Italie, je crois ! Inutile de me recommander de ne plus le voir, puisqu'il s'en va,

— Oh ! nul ne songe à vous recommander de ne pas le voir, Monseigneur ! On voudrait seulement...

— Hélas ! prince, interrompit le duc, je devine ce que *l'on voudrait*. Malheureusement, je n'ai pas de goût aux conversations qui doivent être rapportées. Oh ! ne voyez rien de blessant pour personne en ce que je vous dis. On ne veut pas que je parle librement à mes amis ?... C'est bien ! Je ne les verrai plus.

Metternich continua, sans paraître troublé :

— L'empereur craint aussi de vous voir prendre l'habitude de vivre comme un bon bourgeois de Vienne, allant à l'improviste où bon vous semble, sans que puisse même être averti le service d'honneur qui doit accompagner partout un membre de la famille impériale.

— Il suffit, prince ! Je prendrai soin désormais, avant de sortir,

que l'on sache où je vais. De la sorte, on pourra prévenir le service de... surveillance, qui doit...

— ... Qui doit vous protéger, Monseigneur! interrompit vivement le chancelier.

— C'est ce que j'allais dire. Oh! je comprends, allez. Je comprends bien... Il faut aussi, n'est-ce pas, que je demeure autant que possible confiné dans le beau parc où l'on a déguisé ma prison sous des fleurs? Il faut que je m'interdise les souvenirs déplacés, les espérances absurdes; que j'évite de penser, que, surtout, je ne m'étonne jamais d'avoir vu mon nom changé, comme si l'on avait eu peur qu'il réveillât dans le monde des échos terrifiants? C'est bien cela que l'on veut, n'est-ce pas, Monsieur le chancelier? Soyez tranquille : je comprends, je comprends!...

L'archiduc fronçait les sourcils, et ses lèvres tremblaient d'émotion. Pauline disait tout bas : « Cela serre le cœur. »

Le prince de Metternich était imperturbable.

Après un court silence, il reprit, d'un ton de voix tout changé, presque aimable :

— J'ai terminé mes désagréables remontrances, Monseigneur. Maintenant, permettez-moi de vous donner une bonne nouvelle.

Reichstadt le regarda silencieusement, avec une surprise si éloquente qu'elle paraissait plus douloureuse encore que sa résignation ou sa colère. Ils disaient, ces yeux bleus stupéfaits, brillants de larmes contenues : « Comment une bonne nouvelle peut-elle me venir de ce côté? Quelles joies peut-on m'offrir maintenant qui compensent mes humiliations et qui effacent mon chagrin? »

— Sa Majesté, poursuivit le prince, désireuse de vous témoigner sa constante affection, vous nomme gouverneur de Grätz. Vous êtes fait en outre lieutenant-colonel de votre régiment de grenadiers de Giulay et inscrit comme chef honoraire des dragons de Vincent, qui portaient autrefois le nom du général de Latour. Ils s'appelleront désormais les dragons de Reichstadt.

— Quand dois-je aller à Grätz? demanda le duc d'une voix inquiète, comme s'il tentait une épreuve.

— Oh! monseigneur, il n'est pas question que vous quittiez Schœnbrünn! C'est un titre honorifique.

— Ah! bien... Et ces dragons de Latour, de Vincent ou de Reichstadt que l'empereur me donne, j'imagine qu'on me permettra aussi de les faire manœuvrer à huis clos, sous forme de soldats de plomb, quand j'aurai été bien sage?

Metternich, comme les ministres dont un long pouvoir a desséché le cœur, était plus sensible à l'ironie qu'à la douleur ou à la colère. Il répliqua :

— Un jour viendra certainement où vous pourrez commander votre régiment en personne, où vous paraitrez à sa tête... au moins dans quelques parades.

— Et, si la guerre éclate, prince, est-ce que j'aurai le droit de mener mes soldats à l'ennemi?

— Eh! comme vous voilà ému, Monseigneur!... Nous vivons, Dieu merci, depuis... depuis longtemps, en paix avec tout le monde, et il n'est pas probable que, de si tôt, vous ayez à tirer l'épée.

— Alors, fit Reichstadt en levant tristement les épaules, que me fait d'avoir une ville, s'il ne m'est pas même permis d'aller la visiter? Et à quoi bon me donner un régiment si ce n'est pas pour que je le conduise à la bataille?...

L'archiduc Charles n'y tenait plus. Il prit son petit-neveu par les épaules en lui disant presque à voix basse :

— Console-toi, François! J'essaierai d'arranger cela, va!

Puis, tout haut :

— Veux-tu que je te dise, moi, quels sont les soldats que tu vas commander? Eh bien, à Wagram, ils s'étaient fait ramener deux fois par la cavalerie française, ils reculaient en désordre, ils allaient fuir!... Je me suis mis en travers de leur route, l'épée à la main, et je leur ai crié : Dragons de Vincent, on voit bien que vous n'êtes plus les dragons de Latour! Ils m'ont répondu : « Si! si! nous sommes les mêmes! » Et ils sont repartis en avant avec une bravoure si furieuse qu'ils ont culbuté les escadrons ennemis et enfoncé la ligne formidable des grenadiers d'Oudinot. N'est-ce pas, maréchal Marmont?

Ce nom!... Ce nom, prononcé en un pareil moment!... Ce nom, invoqué devant le fils de Napoléon, prisonnier, humilié!... L'effet qu'il produisit sur tous, sur ceux qui connaissaient le maréchal et sur le pauvre enfant qui n'avait jamais vu le vétéran des guerres impériales, fut prodigieux et foudroyant.

Reichstadt se retourna avec impétuosité; il regarda cette tête grise, cet habit bleu, ce ruban rouge — ce ruban rouge surtout, qui était demeuré dans son imagination comme une sorte de consécration solennelle, incomparable, unique...

— Marmont! s'écria-t-il. Le maréchal Marmont est ici?... C'est

vous, Monsieur ? C'est vous ?... Est-il vrai que vous ayez abandonné mon père ?...

— Que dis-tu là ? fit l'archiduc.

Et, en même temps, trois exclamations contenues venaient aux lèvres de Metternich, du comte Maurice et de la princesse Saria :

— Comment sait-il ?...

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Bravo, son fils !

Un silence pénible régna un instant. Marmont, les yeux injectés de sang, livide, mais immobile sous le choc, cherchait en vain les mots dont, en maintes circonstances pourtant, il s'était déjà servi pour justifier son acte : « J'ai aimé mon pays plus que mon empereur ! » Les mots ne venaient pas à son secours. Il se taisait. Ce fut Reichstadt lui-même qui répondit pour lui :

— Je me trompe peut-être, monsieur le maréchal ! Je sais très mal toutes ces choses, qu'on n'a pas voulu m'enseigner en détail, et que cependant j'aurais été capable de comprendre. Je ne suis qu'un enfant, en tout cas, pour les juger... Mais, tout enfant que je sois et tout ignorant qu'on m'ait fait, je sais que vous aviez jusqu'alors vaillamment combattu, en Italie, en Espagne, en Autriche même... et en France, hélas ! Je sais que vous avez été longtemps un fidèle compagnon de celui qui n'est plus... et je vous prie de me donner votre main, que mon père a dû bien souvent tenir dans les siennes !

Marmont eut un sanglot déchirant en se penchant sur la main que Reichstadt lui tendait, et, pendant qu'il était ainsi incliné, le duc lui disait, d'une voix maintenant tout à fait radoucie :

— Comme vous avez dû souffrir en vous séparant de lui !

Le chancelier, cependant, échangeait avec le comte Dietrichstein de vives paroles. Il lui reprochait d'avoir été négligent, lui enjoignait de faire pratiquer des enquêtes parmi le personnel du château pour découvrir d'où provenaient les indiscrétions coupables.

(A suivre.) Charles LAURENT.

SOUVENIRS D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR (1)

(Suite.)

V

LES DÉBUTS DE L'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL ET LA RÉUNION DES OFFICIERS

ÉTAT DU DÉPOT DE LA GUERRE. — REPRISE. — PUBLICATIONS MILITAIRES. — LA RÉUNION DES OFFICIERS. — LES ENTRETIENS. — LES BIBLIOTHÈQUES. — L'ARMÉE TERRITORIALE. — LE CERCLE MILITAIRE.

Aussitôt que les troupes de Versailles furent entrées dans Paris, au mois de mai 1871, on s'inspira du bel et laconique ordre du jour du maréchal de Mac-Mahon, et l'on se mit à l'œuvre sans phrases.

Il fallait réorganiser l'armée. Le Ministère de la guerre, plus heureux que la Cour des comptes, que le Ministère des finances, que l'Hôtel de ville, n'avait pas été dévasté. Le Dépôt de la guerre avait, en grande partie, dû son salut à deux modestes employés, restés à peu près seuls à leur poste. L'un était concierge rue Saint-Dominique ; sa santé fut ébranlée par l'énorme quantité de « verres » qu'il dut boire avec les gens de la Commune auxquels il faisait entendre raison ; il reçut la médaille militaire. L'autre était un garçon de bureau, nommé Valette, très curieux type. Sans sou ni maille, père de quatorze enfants, il les éleva tous. Dans sa guérite, à côté des salles où les officiers dessinaient ou écrivaient, il fabriquait des souliers, martelant tout le jour. Et quand, à quatre heures du soir, il se préparait à « filer », il entr'ouvrait la porte du capitaine Decosmi — que cela amusait fort — et disait : « Capitaine Cosmi, si on me demande, vous direz que

(1) Voir les numéros de *La Lecture,* depuis le 11 mars.

je væs revenir! » Or, Valette ne revenait pas, ayant trouvé moye de cumuler avec ses autres métiers les fonctions d'allumeur c réverbères. On pouvait le voir, juché sur une échelle, revêtu d'u habit de garçon de bureau hors de service, qu'il portait dehor par économie. A la fois malin et prudent, rustique et respectueu: il possédait un fonds inépuisable d'anecdotes et déliait volontie sa langue dès qu'il croyait parler à quelqu'un de sûr, et plus d'u de nous avait sa confiance. « Saint-Arnaud, prétendait-il, faisa transporter des fourgons de bois de chauffage du Ministère ch lui, et moi, si j'étais parti seulement avec une bûche sous le bra on m'aurait f... dedans ! » Il traitait les communards avec le pl insolent mépris, enchérissant encore, par moquerie, sur leu allures et leur langage. Ce petit maigre, résolu et effronté, ava trouvé le secret de les faire rire en leur barrant le passage. L courageux services de cet humble et honnête serviteur valent bi un souvenir, seule récompense qu'il en ait jamais eue. — Du rest les braves gens n'étaient pas rares. Je me souviens d'un « colle de cartes », qui était au Dépôt depuis vingt ou trente ans : il nommait Osnach. Quand on parla de souscriptions pour la libér tion du territoire, il alla trouver le chef du service intérieur, do il dépendait, et lui tint ce langage : « Je n'ai rien, mais si l'Ét veut faire l'économie de l'uniforme qu'il me doit cette année, je lui abandonne volontiers, car je suis soigneux et je ferai durer u an de plus celui que j'ai. » Le trait n'est-il pas touchant ?

Les bâtiments contenant les précieuses archives de la Carte, l archives historiques, la bibliothèque, étaient restés intacts ; seul ment, dans les chambres où travaillaient autrefois les officiers, o se réunissaient les commissions, régnait au milieu d'une sale inexprimable, un prodigieux désordre qu'on aurait peut-être tc d'attribuer entièrement à la Commune. Les archives historique celles de la statistique et la bibliothèque m'ayant d'abord é données comme lot, je dus, pour commencer, aidé de soldats corvée et mettant souvent moi-même la main à la pâte, faire pr céder à un nettoyaye préalable. J'étais amené à de nombreuses peu édifiantes découvertes. Arrivé à la salle où le comité d'Éta Major, présidé par le général Trochu, tenait ses séances, et où désordre n'était pas moindre qu'ailleurs, j'eus la curiosité de fouill un peu au fond des placards et entre les feuilles des registre Je trouvai, entre autres vieux papiers, un itinéraire exécuté dans sud de l'Algérie, par le capitaine de Sesmaisons, et les minutes

ombreux graphiques revenant au service géodésique. D'après les rocès-verbaux, une des dernières séances du comité avait été onsacrée uniquement à la confection d'un modèle d'état, et ainsi u reste. Le président du comité d'État-Major avait réussi à conlier le désordre avec le vide; mais alors on ne le savait pas!

C'est donc au milieu d'un chaos partout semblable que les fficiers de l'ancien corps d'État-Major s'installèrent et se mirent, ans perdre une heure, à l'œuvre qui est maintenant debout et ont ils ont le droit d'être fiers. Les efforts extraordinaires qui irent faits à cette époque, sous le ministère du général de Cissey, anquaient certainement de direction; l'initiative des officiers ait grande, chacun s'y lançait à plein collier, aussi bien dans État-Major et les arsenaux que dans les troupes, et on ne savait ême pas trop comment tout cela finirait par se combiner. Le vrai gulateur, l'État-Major général manquait; on avait bien, pour la rme, nommé un chef d'État-Major du ministre, mais en réalité n'était qu'un chef de cabinet; et ce cabinet avait absorbé tout ncien Dépôt, en le diminuant. On avait fait du Dépôt le euxième bureau du cabinet; la correspondance générale constiait le premier bureau. Ainsi étranglé, le Dépôt n'eut plus à sa te, au lieu d'un général de division, qu'un colonel, Henri Saget, ont les attributions furent encore augmentées des opérations miliires! Mais — et cela est admirable — peu importaient alors les signations, les grades, les sectionnements, la hiérarchie : les ficiers de cette ombre d'État-Major s'enfoncèrent dans de fruceux travaux, sans souci de l'organisation qui manquait à leurs efs et à eux, sans souci de qui détenait l'autorité.

Cette autorité et l'influence sur la marche des affaires étaient core entre les mains des directions, des bureaux, peu disposés à les laisser arracher. Habitués, sous le régime du second Empire, la toute-puissance, ils n'étaient en aucune façon disposés à tourner à l'état d'instrument, pour lequel ils ont été créés. De nne foi, ils croyaient la capacité de leur côté, aussi bien que les aditions et les formules. Ce qui augmentait et aggravait la consion, c'était la séparation matérielle des bureaux. Transporté ut à coup à Versailles, le personnel, qui y touchait de grosses demnités, n'était pas pressé de rallier Paris, et ne rentrait que u à peu, et en rechignant, rue Saint-Dominique.

En attendant, le général du génie Chareton, aidé par des offiers d'État-Major, forgeait la loi de recrutement et celle des cadres,

axes de toutes les constitutions militaires qui se sont succédé depuis. Il fallut ensuite, avec l'assentiment des Chambres, arrive à l'organisation permanente des corps d'armée. Le principe obtenu le travail d'exécution incomba presque tout entier à quelque officiers d'État-Major, entre autres le commandant Vanson, qu durent faire d'énormes calculs pour satisfaire la légitime impa tience du général Du Barrail, alors ministre et exaspéré contre le bureaux.

Le général de Rivière combinait, presque sous sa propre respon sabilité, la réfection de nos forteresses et de nos frontières. L colonel Berge rappelait froidement que tous ceux qui s'étaien ingéniés à doter la France d'un nouveau système d'artilleri avaient fini par la disgrâce, et se lançait avec autant de patriotism que de hardiesse dans la création du matériel provisoire de sept. L capitaine Gras, distançant ses rivaux préparait son fusil. Le colo nel d'État-Major Lewal entreprenait, pour la subordination d l'administration au commandement, une campagne couronnée pa une loi. En même temps, il se portait à la tête des tacticiens don la cervelle, dans la cavalerie comme dans l'infanterie, bouillonnait et nous fûmes inondés de théories, inspirées par celles des Alle mands, ce qui nous donna l'habitude de regarder les choses de prè et de les raisonner. Le colonel Fay et le capitaine Sonnois, de l'ex corps, combinaient toute la mobilisation et le recrutement. C'es grâce au général E. Saget, aidé par le lieutenant-colonel de Cools que tout le nouveau service des chemins de fer et celui des étape furent mis sur pied. Leurs luttes furent épiques dans la com mission. M. l'ingénieur Jacqmin, dont il serait superflu d rappeler les inappréciables services pendant la guerre, défendai cependant, contre les militaires, l'indépendance des Compagnies les intérêts des actionnaires, et ce ne fut que par des prodiges d logique et d'adresse que les militaires finirent par avoir la haut main sur les ingénieurs. Dans ce même modeste deuxième bureau on élaborait la loi sur les réquisitions. Le capitaine Perrier, offi cier d'État-Major vigoureux, mathématicien hors ligne, fin diplo mate, aidé du commandant Bugnot, technicien remarquable faisait, à la même heure, une révolution dans les procédés de l géodésie, et arrivait à constituer le service géographique tel que le derniers directeurs du Dépôt de la guerre l'avaient rêvé. Les colo nels Nugues et Henri Saget, sans titres sonores autres que l'appel lation de leur grade, se multipliaient pour donner vie à l'ancie

Dépôt, pour préparer les grandes manœuvres qui allaient renaître, réunir les fils de tous les services, et les conduire avec ensemble et sans secousses jusqu'à l'État-Major qui, en réalité, se constituait.

* * *

Déjà, avant la guerre, le général Jarras avait compris l'utilité de



Caserne Pantemont, rue de Bellechasse, où est née la *Réunion des Officiers*.

donner aux officiers, comme encouragement au travail, une certaine latitude pour écrire, et il avait essayé d'avoir une Revue militaire. Le ministre nomma une commission pour reprendre l'idée et j'eus l'honneur d'en faire partie. Malheureusement la donnée était vague; l'artillerie se préparait à créer une Revue absolument technique, et le génie à revivifier son Mémorial mort depuis longtemps. Quant au Mémorial du Dépôt, magasin de chiffres, il ne se prêtait

nullement, comme je l'ai dit, aux travaux ni aux discussions d'actualités, encore moins aux études sur les armées étrangères dont le commandant Vanson réclamait la vulgarisation à grands cris. Le *Moniteur de l'armée*, à qui ses qualités peu inquiétantes, autant que le manque de concurrents, avaient conservé la vie sous l'Empire, offrait docilement ses douze colonnes et même ses annonces, mais les nominations et promotions y prenaient trop de place. On n'avait pas p'us envie d'acheter les deux Revues existantes que peut-être leurs propriétaires n'avaient envie de les vendre; bref, on ne savait pas trop ce qu'on voulait, moi pas plus que les autres. En attendant, tout le monde se précipitait à la bibliothèque pour avoir des livres, — des employés négligents l'avaient laissée dans un beau désordre! — et on réclamait les publications périodiques militaires de tous les pays. La bibliothèque du Dépôt possédait alors de trente-cinq à quarante mille volumes et le catalogue formait deux volumes in-8°. L'élan des achats fut si bien donné et les nouveautés pleuvaient si dru que, depuis vingt-cinq ans, la bibliothèque est montée de quarante mille à cent mille volumes qui étouffent dans l'ancien local, toujours le même, et que le catalogue, refait et refondu, forme huit gros volumes. Les journaux affluèrent, le commandant Vanson demandait des officiers sachant les langues, pour faire des traductions; j'en demandais aussi, prévoyant qu'il faudrait de la copie pour la future Revue; nous nous disputions livres et journaux, et, quand nos différends étaient arrivés à l'état aigu, nous les portions devant l'excellent colonel Saget, qui gémissait, levait les bras au ciel, et finissait par faire acheter double, triple exemplaire. Temps heureux pour les libraires!

Comme, avec cela, la *Revue militaire* ne faisait pas mine d'éclore et que Vanson conspirait dans l'ombre pour mettre au jour la *Revue militaire de l'Étranger*, recueil qui a rendu et qui rend d'inappréciables services, j'imaginai de convoquer les officiers traducteurs au moyen d'une petite feuille autographiée, intitulée : *Bulletin de la Réunion des officiers*, qui aura lieu le..., etc. Une liste de noms, d'articles de journaux allemands coupés un peu au hasard, et c'était tout. Les officiers appelés, en petit nombre d'ailleurs, vinrent, et la Réunion eut lieu dans le local, jadis splendide, que, rue de Bellechasse, à la caserne Pantemont, l'Empereur avait fait aménager pour les officiers des Cent-gardes. Dans quel désastreux abandon il était! Des portes ne fermant plus, les vitres cassées, le vent soufflant à travers les salles jadis si élégantes.

Quelques centimètres de boue sur les parquets; entrait qui voulait.

Huit jours après, des sous-lieutenants, des lieutenants me remirent timidement quelques traductions... J'en rêvais la nuit. Le lendemain, j'allai délibérément chez un imprimeur de la rue Bonaparte (on avait oublié de la débaptiser) nommé Du Temple et je lui demandai ce que coûterait la transformation de cette prose en un « journal » format de la *Revue bleue.* Il me demanda cent vingt francs pour un numéro de huit pages, tiré à cinq cents. — Marché conclu. Personne n'était dans la confidence. « Ma foi, me disais je, si cela ne va pas, j'en serai quitte pour un abattage et pour mes cent vingt francs. » Les numéros me furent livrés le vendredi. Le soir, je m'enfermai avec un soldat secrétaire dans une des chambres du Dépôt et nous passâmes la nuit à faire des bandes et à écrire des adresses pour tous les régiments. Le paquet fut porté à huit heures à la poste. Un rédacteur du *Moniteur de l'armée*, M. Désiré Lacroix, m'avait prêté sa signature de gérant et avait été faire sa déclaration à la Préfecture de police. Paris était en état de siège, et l'imprimeur voulait être en règle.

A dix heures, je présentai le premier numéro aux colonels Nugues et Saget. Ils ne firent qu'un bond : « Qu'avez-vous fait là, Fix? » s'écria Saget.

« Et il faut aller tout de suite montrer ça au ministre, ajouta Nugues, j'espère qu'il approuvera. » Le voilà parti. A la gare Montparnasse, il rencontre le général de Cissey et M. Thiers qui se rendaient à Versailles. Jugeant le moment favorable, il tire le nouveau-né de sa poche, le ministre le prend, le tourne, le retourne :

— Mais c'est très bien, ça!

— Voyons, voyons, dit M. Thiers; mais c'est très bien.

Et, enchanté d'assister à l'éclosion d'un journal militaire, il prend dix abonnements. Je crois, d'ailleurs, que, dans ma précipitation, j'avais oublié d'en fixer le prix.

Les premières semaines furent rudes et je fus pris plus d'une fois de désespoirs comiques. J'étais à chaque instant jeté dans l'embarras par la prodigieuse inexpérience d'un militaire militant, subitement transformé en journaliste journalisant et en président de réunions, d'assemblées, de conférences où l'on m'appelait Monsieur le Président gros comme le bras et où parfois la discussion devenait très vive. Je ne me serais peut-être pas tiré d'affaire sans le capitaine de Mun, dont j'aurai à parler encore, sans le capitaine Garre, neveu d'Émile de Girardin, qui le soufflait, et bien

d'autres. Quelques bourdes bien senties, dues à mon inexpérience, attirèrent au *Bulletin de la Réunion des officiers* les quolibets des journaux militaires allemands qui suivaient avec la plus grande attention le travail latent de la France. Cela n'était pas pour nous émouvoir, car il s'agissait de savoir qui rirait le dernier. J'avais bien d'autres soucis.

Les officiers ayant été laissés libres d'écrire dans le *Bulletin*, sans autorisation préalable du ministre, il devint bientôt le porte-parole des idées les plus audacieuses, qui déplaisaient tantôt au ministre, tantôt aux gens du ministère, et alors j'en portais la peine. J'étais brusquement appelé au cabinet, à Versailles, où l'on me versait des douches sur la tête. Je me défendais.



(Phot. Tourtin.)

Le capitaine d'État-Major Garre, chargé de la rédaction du *Bulletin de la Réunion des officiers.*

Un jour le *Bulletin* donne une description, avec planche, de la nouvelle mitrailleuse. Après avoir reçu, pour cette divulgation, soi-disant intempestive une verte semonce de la part de celui qui était chargé de me l'administrer, je lui fis observer que l'article était traduit d'un journal allemand.

Parfois, comme je ne pouvais contenter tout le monde et qu'on m'accusait d'être cassant, des officiers s'en prenaient à moi personnellement et il fallait tenir ferme.

Le pis était quand le *Bulletin* s'attaquait aux bureaux. Un jour, je découvris aux archives un mémoire écrit par le maréchal Vaillant, lorsqu'il était ministre. Après avoir brièvement exposé ce qu'était et ce que devait être le fonctionnement des bureaux, il concluait en disant que tout allait mal lorsque ceux-ci arrivaient à se substituer au ministre pour commander. Je m'emparai de son texte et je m'avisai d'y encastrer l'histoire imaginaire d'une de ces affaires, simples au début, que le formalisme bureaucratique complique et qui finissent par être enterrées contre toute raison. Ma conclusion était qu'il était grand temps d'avoir un État-Major général. C'était

justement le temps où le général Du Barrail, impatienté des lenteurs qu'il rencontrait autour de lui, prescrivait à ses officiers d'État-Major, ainsi qu'il le raconte dans ses souvenirs, de lui remettre dans les vingt-quatre heures les projets de lois et de décrets dont il avait besoin. Le *Bulletin* était très lu et très épluché. L'article souleva une tempête dans les bureaux et je ne riais plus. Je crus un instant que tous les chefs et sous chefs allaient m'envoyer leurs témoins, notamment M. le directeur du service intérieur que j'avais eu l'irrévérence de comparer à un « majordome ».

Mes camarades et moi, nous avions trop bien apprécié la valeur d'une publication où nous pouvions librement jeter nos idées pour ne pas chercher à en tirer parti au profit du soldat, au moment où nous combattions en faveur du service universel et obligatoire, en faveur de la formation d'officiers de réserve et territoriaux. Les origines du *Petit Bulletin du soldat et du marin* ressemblent fort à celles du *Bulletin de la Réunion des officiers de terre et de mer*. Je le fis brusquement paraître, sans en avoir informé mes chefs et sans autorisation de la Préfecture de police. Naturellement le premier numéro alla directement du cabinet du préfet à celui du général de Ladmirault, gouverneur de Paris, où j'avais des camarades. J'en fus quitte pour une semonce amicale du gouverneur, à la suite de laquelle il prit un abonnement. Pendant longtemps, je rédigeai ce *Petit Bulletin* presque seul; je me levais à quatre heures du matin, et, ma copie terminée, je montais à cheval; puis jusqu'à midi rue de Bellechasse, l'après-midi à mes autres services au Ministère de la Guerre. En peu de temps, le tirage monta à près de vingt mille, car le ministre m'avait autorisé à faire de la propagande dans les casernes. Mais le soldat payait mal et il arriva un moment où je fus menacé de la faillite. Sans doute mes chefs m'eussent tiré de là, mais l'aventure eût été mortifiante. La fortune vint à mon



Le général de Cissey.

secours. M. Dalloz, le directeur du *Moniteur universel*, me fit demander de lui vendre le *Petit Bulletin*. Je ne me fis pas prier; c'était un travail et un souci de moins. Mais l'entreprise était, commercialement, médiocre, la matière traitée trop spéciale et, au bout de peu d'années, M. Dalloz y renonça.

*
* *

Le *Bulletin des officiers* avait aussi pour objet de pousser à la création de bibliothèques dans toutes les villes de France. Voici l'histoire de celle de la rue de Bellechasse qui compte aujourd'hui trente mille volumes. Je gémissais de voir tous les livres de la bibliothèque du Dépôt aussitôt accaparés qu'achetés, quand le colonel Saget me dit : « Le directeur de la comptabilité, l'intendant Guillot, a un reliquat de huit cents francs et il les met à votre disposition pour un fonds de bibliothèque spécial. » Me voilà aux anges. Mais où loger les livres? Le soir, le capitaine Niox et moi, nous nous rendons rue de Bellechasse, nous ramassons une vingtaine d'hommes de bonne volonté, ordonnances, isolés, etc., et nous allons dans les chambres autrefois habitées par les Cent-gardes. Chacun des Cent-gardes possédait un grand buffet peint en jaune, dans lequel il remisait ses bottes, son casque et le reste de son fourniment. La plupart de ces meubles avaient été brûlés ou démolis pendant l'hiver, mais il en restait bien une demi-douzaine. Nous nous en emparons et nous les transportons dans la salle de Réunion, l'ancien salon doré, sans souci de l'esthétique; nous y jetons quelques bouquins en attendant les autres; nous inscrivons sur la porte : « Bibliothèque » et, à onze heures du soir, nous allons nous coucher l'âme en paix.

Le lendemain, (nous touchions à la fin de juin, époque caractéristique pour la clôture des exercices), le colonel Nugues me dit : « Ce n'est pas huit cents francs qu'on vous donne, c'est dix mille francs. Le ministre désire qu'on envoie des livres aux officiers en province, mais dépêchez-vous, la comptabilité est close au 1er juillet. » A grand renfort de travail, aidé de quelques camarades, je prépare une liste. A peine est-elle finie que mon chef me fait savoir que ce n'est pas dix mille francs, mais un reliquat (!) de cent cinquante mille francs que l'on met à ma disposition, et que, vu l'urgence, il faut que les factures soient prêtes dans les vingt-

quatre heures. Pour le coup, je me révolte, et je déclare qu'acheter pour cent cinquante mille francs de livres en vingt-quatre heures, sans avoir préparé de liste, est une mauvaise action à laquelle je ne me prêterai pas. Ce serait un gaspillage insensé. Qu'on me donne l'argent, qu'on le touche, avec des factures fictives si l'on veut, et alors, en y mettant le temps, je me charge de constituer quinze ou vingt bibliothèques superbes. « Prenez-vous cela sur vous? — Ah mais non! — Il faut alors que vous alliez voir le ministre. »

Je cours à Versailles, j'arrive à la nuit, je suis introduit par le général Hartung dans le cabinet du général de Cissey; aux premiers mots, celui-ci me dit : « Allez de l'avant! » Je salue, je rentre à Paris en hâte, je cours chez le libraire Dumaine et je passe une partie de la nuit (j'opérais fréquemment de nuit) à préparer pour cent cinquante mille francs de factures de livres à peu près quelconques à un nombre invraisemblable d'exemplaires. Le lendemain Dumaine touchait et ne livrait rien. Je formai aussitôt une commission des bibliothèques dont le mandat était de dresser des listes d'ouvrages, d'en assurer les achats, de les réunir en magasin et de constituer les bibliothèques de garnisons. Dumaine payait aux vendeurs sur un bon signé de la commission. Au bout de dix-huit mois, je fis présenter à la signature du ministre un arrêté d'échange qui rendait à Dumaine la propriété des livres supposés achetés et obtenait celle des livres achetés réellement. Comme, entre temps, une commission parlementaire avait été déléguée pour vérifier toutes les comptabilités, j'étais obligé de réconforter mes collaborateurs contre sa venue possible et, quand tout fut terminé, nous admirâmes ensemble la beauté de la comptabilité française. M. Guillot avait été mon professeur à l'École d'État-Major; il y enseignait que la probité était, plus encore que les mailles de la comptabilité la plus serrée, un sûr garant de la bonne administration.

Après la guerre, on restait hypnotisé par le mot fameux : « C'est le maître d'école allemand qui a remporté la victoire. » M. Camille Rousset, tout historien militaire qu'il se fût fait, ne montrait ni sympathie ni indulgence pour les officiers; afin de remédier à « leur ignorance », il avait signalé à M. Thiers l'opportunité de rééditer un certain nombre de mémoires à leur usage. Le chef de l'État goûta cette idée et chargea de la réaliser celui qui l'avait eue. La *Bibliothèque de l'armée française*, tel fut le titre

adopté pour la collection, coûta quarante mille francs. Elle débuta par le *Siège de Jérusalem*, la *Retraite des Dix mille*, la *Guerre de Jugurtha*, les *Commentaires de César*, ceux de *Montluc*, et fut close par les *Mémoires* de *Turenne*, de *Frédéric* et de *Napoléon*. Plus tard, le général Gresley, ministre, fit faire une édition, petit format, de la *Correspondance de Napoléon*, pour laquelle on dépensa une trentaine de mille francs. La lecture et la méditation de tels livres est assurément fructueuse pour les esprits d'élite; quant à ceux qui rentrent dans la moyenne, il convient de mettre d'abord à leur portée les rudiments de l'art, avant de prétendre leur en faire aborder la philosophie et les sublimités. L'argent que coûtèrent ces rééditions, d'ailleurs plus que médiocres au point de vue bibliographique, eût pu, je crois, être employé d'une façon tout autrement pratique et avantageuse à la masse des officiers. M. Thiers faisait engager à la même époque une autre dépense assez singulière d'une quarantaine de mille francs. Un officier lui ayant présenté un manuscrit intitulé : *Statistique des pertes des armées allemandes en 1870-71*, il en ordonna l'impression. Cette publication, si elle se fût rapportée à l'armée française, pour laquelle d'ailleurs aucune statistique similaire n'a jamais été faite, eût certainement été utile et intéressante, mais elle était d'autant plus inexplicable que l'État-Major allemand venait de la faire lui-même pour les armées allemandes et l'avait livrée au commerce.

***

On travaillait donc avec rage en France, mais d'une manière un peu confuse. L'instruction obligatoire n'étant pas encore en vigueur, l'armée recevait toujours beaucoup d'illettrés. Hantés par le spectre de « notre ignorance en géographie » et par la puissance du « maître d'école allemand », certains colonels avaient transformé les cours de leurs quartiers en véritables cartes géographiques, au milieu desquels ils faisaient manœuvrer leurs soldats. On apprenait à lire aux cuirassiers dans les chambres de chaque escadron; encore fallait-il, comme me le disait avec beaucoup de bon sens un vieux capitaine, « trouver pour cela quelqu'un de capable ». En revanche, les lycéens demandaient qu'on leur prêtât des chevaux pour qu'ils pussent se rompre de bonne heure à l'équitation. Aussi, le cardinal Mathieu, archevêque de Bordeaux, ayant demandé au général

Lallemand comment cela allait dans l'armée : « — Mais fort bien, Éminence, lui répondit le général, fort bien, les cuirassiers vont à l'école et les collégiens montent leurs chevaux ! » Il est clair qu'en présence d'un tel état d'esprit, la création des bibliothèques d'officiers dans les garnisons de province devait entraîner celle des bibliothèques de troupe. Les chefs de corps s'associèrent avec d'autant plus d'ardeur à ce mouvement, qu'il provoqua l'éclosion d'une foule de petits manuels, qui se tirèrent à des centaines de mille exemplaires. Ils étaient rédigés par des officiers, spécialement pour le soldat, auquel ils apportèrent, sur ses devoirs journaliers aussi bien que sur ses droits, des explications et des lumières qu'il ne possédait pas auparavant.

Le branle donné, chacun voulut y entrer. On était encore convaincu dans le public que la caserne est un foyer de corruption ; on rappelait les dangers des loisirs que le régime napoléonien avait laissés au soldat; on prétendait le « moraliser »; on sentait venir le service universel et obligatoire que la Réunion des officiers réclamait avec passion. Du moment où tout le monde devait passer par l'armée, on se prenait à l'aimer au lieu de la mépriser ou de la craindre; on entendait constituer sans tarder, en faveur des nouveaux défenseurs de la patrie, une assurance contre « la licence et la démoralisation soldatesques ». Cette fois, il ne s'agissait plus de l'instruction des officiers, de l'élaboration de doctrines militaires, mais de la façon dont on pétrirait l'âme de la jeunesse française appelée sous les drapeaux. Ces préoccupations, ces sentiments, qu'une légère exagération n'empêche pas d'avoir été infiniment respectables, furent tellement universels que l'initiative privée, seule, suffit à jeter dans l'armée une masse énorme de livres et une partie du matériel nécessaire à des salles de lecture. Des particuliers d'une exaltation religieuse mystique; la ligue de l'enseignement, dont on suspectait les opinions comme entachées d'un radicalisme dangereux; la société Francklin, expression d'un protestantisme austère; de nombreux et riches donateurs isolés; l'œuvre des bibliothèques, personnifiée par M. le comte de Madre; la compagnie de Jésus, à Lille; le clergé de nombreuses paroisses, apportèrent, sous diverses formes, des ressources puissantes. On peut estimer les sommes dépensées, en dehors du budget de l'État, à près d'un demi-million. L'œuvre de M. de Madre fut plus tard reconnue d'utilité publique, et elle existe encore, bien que tombée dans une période de sommeil depuis la mort de son fondateur,

Le ministre eut la prudence de ne pas permettre que rien fût fait sans son autorisation et sans avoir été examiné par la commission des bibliothèques. Celle-ci commençait à avoir à s'occuper à la fois des Réunions d'officiers qui, en province, s'agrégeaient aux bibliothèques, et des salles de lecture qui, dans les casernes, se créaient pour la troupe. J'étais alors pénétré, tout autant que mes chefs, à la bienveillance desquels je devais une indépendance presque absolue, du danger qu'il y aurait à laisser la politique ou les questions religieuses prendre pied dans l'armée. J'acceptais sans scrupules de toutes mains, je n'avais même nulle honte de mendier, mais je surveillais avec un soin méticuleux celle des portes de l'armée qui m'était confiée et que plus d'un essayait de forcer. J'avais donc, comme président de la commission, à soutenir des luttes très vives contre les tentatives d'intrusion dans les casernes. Le clergé se montrait particulièrement persévérant et ingénieux pour en arriver à une ingérence directe. Il ouvrait des lieux de réunion spéciaux aux militaires, à l'entrée même des quartiers, devant les grilles desquels on l'arrêtait; il y attirait les soldats par des conférences et par des libéralités en nature. Je dois reconnaître, d'un autre côté, que l'œuvre des bibliothèques, la société Franklin, même la ligue de l'enseignement, furent toujours beaucoup plus circonspectes, qu'elles ne donnèrent lieu à aucune difficulté, et que l'esprit de propagande, s'il existait chez elles, ne fut jamais saisissable.

Les divers partis qui divisaient la France, tout en montrant, sans exception, un patriotisme auquel il faut rendre justice, ne pouvaient perdre de vue que, dans l'armée, commençait à se développer une force morale qui croîtrait autant que sa force matérielle.

Il était naturel qu'ils cherchassent à se concilier ces forces, Je vais essayer, si délicat que soit le sujet, de retracer les tentatives peu connues qui furent faites dans la sphère où les circonstances m'avaient placé.

* * *

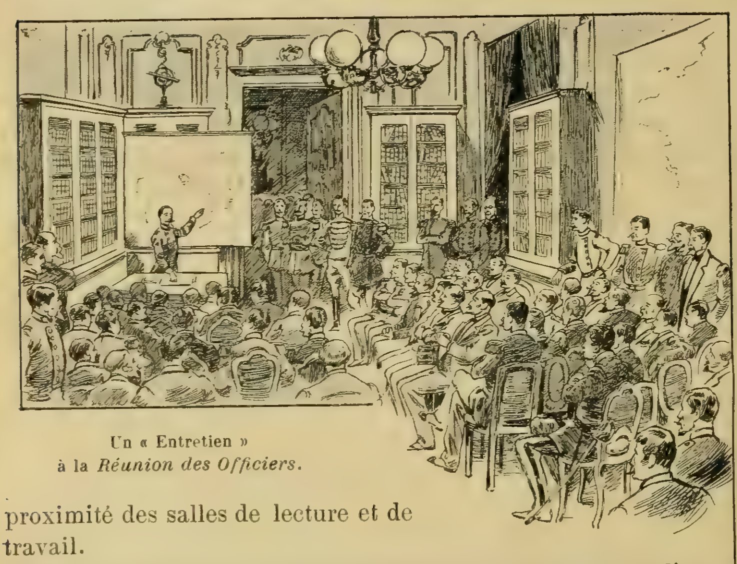
Depuis le jour où l'on avait pu remettre des carreaux au local de la rue de Bellechasse, la Réunion, grâce à une pléiade d'officiers de toutes armes qui lui apportaient sans marchander le con-

cours de leurs talents et de leur sympathie, avait fait de grands progrès. En dehors du *Bulletin*, qui donnait chaque semaine de trente-deux à quarante-huit colonnes d'articles techniques ou de polémique, et une colonne de correspondances et de renseignements, plus de cent volumes avaient été publiés « sous le patronage de la Réunion des officiers » ; la Réunion se portait ainsi caution de leur sérieux et de leur valeur, et les principaux éditeurs comptaient avec elle. Rue de Bellechasse, on faisait des parties de jeu de la guerre pour lequel un matériel spécial avait été créé ; on enseignait l'allemand, l'anglais et le russe. Dans différents arrondissements de Paris, des cours à l'usage des candidats au volontariat d'un an, et des officiers de réserve ou territoriaux, avaient été ouverts sous le patronage de la Réunion, et c'étaient des officiers qui les professaient. Des *Entretiens* avaient été inaugurés, sortes de conférences où l'on soutenait le pour et le contre. Les commencements en avaient été plus que modestes et le premier n'avait pas réuni dix auditeurs. Peu à peu, le nombre s'en augmenta. Le jour où le colonel Lewal vint, de sa parole incisive et brillante, défendre les droits du commandement contre les prétentions de l'administration soutenues par le sous-intendant Baratier, on s'étouffa dans les salles.

De Paris, les *Entretiens* avaient gagné la province. A Versailles, on devait à la générosité de la ville un superbe hôtel, qui permit d'adjoindre une salle de consommation à la bibliothèque. Le commandant Ferron y exposait brillamment la théorie des fortifications à entreprendre autour de Paris, devant un auditoire tellement pressé que le plancher faillit s'écrouler. Besançon, Rouen, Lille rivalisèrent bientôt avec Versailles. Les municipalités donnèrent successivement des hôtels, le ministre des subventions et des livres. Quant aux meubles, ils représentaient une dépense considérable et je me creusais la tête pour savoir comment on y ferait face. A ce moment, l'indemnité de guerre étant payée, l'évacuation du territoire par les armées allemandes commença. Il avait fallu non seulement loger, mais meubler largement les officiers généraux et supérieurs allemands. Nous eûmes l'idée de réclamer pour les Réunions d'officiers tous les meubles utilisables que les Allemands auraient laissés. Un officier d'administration fut expédié en mission ; il rassembla tout ce qu'il put, et un grand magasin fut constitué au quai d'Orsay. La commission des bibliothèques en tirait des meubles qui accompagnaient, au fur et à

mesure des besoins, les envois de livres (1). C'est à cette date que la Chambre des députés, sur la proposition du général Loysel, vota cinquante mille francs pour la création de Réunions d'officiers à Alger, Constantine et Oran.

En attendant, la bibliothèque de la caserne Pantemont, rue de Bellechasse, étouffait dans le salon aménagé jadis pour une douzaine d'officiers des Cent-Gardes. On décida de chercher un autre local qui pût devenir en même temps un lieu de rendez-vous pour les officiers de passage à Paris; une sorte de café y serait établi à



Un « Entretien » à la *Réunion des Officiers*.

proximité des salles de lecture et de travail.

En même temps, le ministre prescrivait de réglementer d'une manière générale et définitive le régime des Réunions d'officiers; naturellement j'étais chargé de l'étude. Or, je préconisais de toutes mes forces l'admission immédiate de tous les officiers de réserve et de territoriale. J'étais persuadé qu'ils puiseraient l'esprit militaire dans les Réunions et qu'ils sauraient y faire apprécier par les officiers de carrière toute leur intelligence et le patriotisme de leurs sentiments.

Il est aussi équitable qu'intéressant de bien remettre en lumière

(1) Bien entendu, on avait donné aux Allemands tout ce qu'ils avaient demandé. Souvent leurs femmes étaient encore plus exigeantes qu'eux. Une dame, très haut placée, avait eu la singulière fantaisie d'une chaise... *(Nachtstuhl)* à musique !

les efforts extraordinaires accomplis par ceux qui entrèrent ou ambitionnèrent d'entrer comme officiers dans les cadres de la réserve ou de l'armée territoriale. Ces efforts ont été durables, persistants, ils n'ont fait que se développer, sans avoir peut-être trouvé dans l'armée active toute la récompense ni même tous les encouragements qu'ils méritaient. On en jugera par quelques traits.

La Réunion des officiers avait fait rédiger pour les volontaires d'un an et pour les candidats officiers des trois armes, des manuels qui prirent rang, avec d'autres ouvrages, dans une littérature militaire extrêmement abondante et presque entièrement inspirée par elle. Mais de pratique, il n'y en avait d'aucune sorte, il fallait l'improviser. La Réunion fondait des cours, en soutenait la fondation ou les patronait. M. Roussan, ancien lieutenant-colonel auxiliaire pendant le siège de Paris, entreprit d'exercer les officiers ou aspirants, en bourgeois, dans les terre-pleins du collège Rollin, alors en construction, pendant que la rigueur de l'hiver arrêtait les travaux. M. Paz donnait dans son gymnase, à d'autres cours, une hospitalité plus confortable que celle des préaux du collège. On trouve dans l'*Illustration* du temps des dessins représentant des exercices en ordre dispersé exécutés à la campagne par des sociétés de jeunes gens. Mais un secours d'en haut, pas souvent.



Le général Borel.

Un chef d'escadron d'artillerie qui voulait bien faire aux officiers de réserve et de territoriale des conférences sur son art, étant venu à quitter Paris, je me rendis au ministère, à la direction de l'arme, pour solliciter l'autorisation de le faire remplacer, car tout officier qui se serait permis de prendre spontanément sa succession, se fût exposé à un blâme certain. Le chef du personnel qui, à mon arrivée, était présent, en profita pour se laisser aller à une sortie violente. Il me dit qu'il n'y aurait jamais « là-dedans » que des... et des... ses expressions étaient des plus vertes. Il fallut l'intervention aussi intelligente que généreuse du directeur, le

général Berge, pour tirer, par une désignation d'office, les pauvres territoriaux d'embarras.

L'ardent et tenace général de Boisdenemetz, alors colonel, ne cessait de se désoler de l'état dans lequel on laissait les officiers de réserve. Il provoqua à la Réunion une conférence entre plusieurs colonels pour aviser aux moyens de remédier au mal et pour proposer des moyens au ministre. « Il faut, disait-il, organiser un mouvement afin que les officiers de réserve et ensuite les territoriaux soient reçus dans les régiments pour s'y instruire. » Ces novateurs furent mal venus, traités de révolutionnaires et frisèrent la disgrâce pour avoir préconisé une chose que l'on trouve toute naturelle maintenant.

Le général Borel, ministre, un loyal et excellent homme, quand je lui demandai d'autoriser les réservistes et les territoriaux à faire partie des Réunions d'officiers me répondit :

— Fix, je ne me prêterai jamais à cela ! je ne tolérerai jamais l'introduction de l'élément civil dans l'armée !

Les raisons qui motivaient son refus étaient d'un homme prudent ; après les secousses de la guerre et du second siège de Paris, nos discordes civiles n'étaient pas encore assoupies ; les partis discutaient sans relâche la forme du gouvernement et le général Borel craignait que la politique ne s'introduisît dans l'armée. Cependant, il fallait bien y introduire quelque chose, si l'on voulait présenter deux millions d'hommes à l'ennemi. Les généraux Nugues, Saget et moi, nous fîmes si bien auprès du ministre qu'il finit par céder, en soupirant.

Sur ces entrefaites, un immeuble appartenant à la Ville de Paris, l'hôtel situé place Vendôme, en diagonale vis-à-vis de l'État-Major de la Place, — occupé autrefois par l'État-Major de la garde nationale, — devant être aliéné, je songeai à demander à la municipalité et au préfet de la Seine de nous en accorder la disposition. Peut-être l'idée est-elle venue surtout d'une fraction du conseil municipal, car je reçus dans mon modeste bureau de la rue de Bellechasse, je crois même à plusieurs reprises, la visite de divers conseillers, entre autres, MM. les docteurs Marmottan et Thuillier, M. de Heredia, etc. ; ils m'affirmèrent que la gauche du Conseil m'appuierait de tout son pouvoir dans les démarches que je ferais au nom de la Réunion, qui, on l'espérait bien, se montrerait reconnaissante envers le parti qui lui aurait rendu ce service. Au fond de mon âme, je le confesse sans honte, j'étais résolu à l'ingrati-

tude. J'informai le ministre. Il me fit dire d'aller de l'avant, mais de ne le faire paraître en rien. C'était à la fois me témoigner une honorable confiance et me placer dans une situation bien extraordinaire. Cela n'était pas pour m'effaroucher, et aussitôt j'entamai une correspondance personnelle avec divers conseillers; nombre de mes camarades usèrent de leur influence auprès de fonctionnaires qu'ils connaissaient. J'allai voir le préfet de la Seine, M. Ferdinand Duval : je pus juger de la nature de ses dispositions lorsqu'il me dit : « Nous n'avons déjà pas eu tant à nous louer de l'armée pendant et après le second siège de Paris! » Sans trop m'expliquer le sens de cette parole, je fus obligé de la relever par une réponse qui n'était pas celle d'un diplomate et qui n'avança pas nos affaires. Quant à M. Léon Say, alors secrétaire général, je crois, lorsque je lui exposai que nous sollicitions un don de la Ville parce que nous n'étions pas riches, il m'engagea à nous adresser à la générosité de M. de Rothschild! A lui aussi, je dus faire sentir qu'il avait prononcé une parole malheureuse, ce qui dut être sensible à un homme d'autant d'esprit que lui.

Notre affaire commençait à se gâter. Pour comble, le général Borel me fit appeler à Versailles. Au moment où j'entrai dans le cabinet de mon chef, dont on connaît déjà l'opinion au sujet des relations entre militaires et civils, il s'écria brusquement : « J'apprends que vous entretenez une correspondance avec la gauche du Conseil municipal. Qu'est-ce que cela veut dire? » Je tirai de ma poche lettres et réponses dont je m'étais prudemment muni et je les plaçai sous ses yeux. Il les parcourut en grognant, puis, se levant tout à coup, il me tendit la main et me dit : « Fix, c'est très correct! » Je le savais bien, mais le mot et le geste ne m'en allèrent pas moins au cœur. Quant à la majorité du Conseil, elle avait probablement été ramenée à l'opinion de M. Ferdinand Duval et de M. Léon Say. En effet, elle repoussa la proposition de cession qui fut présentée et discutée dans une des séances qui se tenaient alors au palais du Luxembourg.

En ce temps-là, on ne perdait pas facilement courage. J'étais chaudement soutenu dans tous mes efforts par l'aide de camp et par l'officier d'ordonnance du général de Ladmirault, gouverneur de Paris. L'un était le chef d'escadron d'État-Major de la Tour du Pin, promoteur des cercles catholiques; l'autre, le capitaine de Mun, qui commençait à répandre sa merveilleuse éloquence d'apôtre que rehaussait son uniforme de cuirassier. J'appréciais profondément le

caractère chevaleresque et la grande intelligence de ces deux hommes distingués dont l'appui auprès du gouverneur m'était si précieux, tout en me doutant que sur quelques points nous pouvions bien ne pas être absolument d'accord. Grâce à leur influence, le général de Ladmirault décida qu'une commission d'une quarantaine de membres serait formée sous sa présidence pour aviser aux moyens de se procurer un local pour « un cercle ». Je ne manquai pas de me récrier contre cette dénomination qui rappelait les luxueux cercles de la garde impériale, le jeu et la frivolité des cercles civils; je réclamai la conservation de l'expression : Réunion des officiers. Sur ce chapitre, j'eus facilement gain de cause, mais entre les créateurs de la commission et moi, une divergence plus grave allait naître, tenant à des causes plus profondes.

La commission fut nommée; elle renferma de gros bonnets de l'armée de terre et de l'armée de mer, le duc de Chartres, quelques officiers du bureau de la Réunion et moi. Le gouverneur de Paris présida, rue de Bellechasse, la première séance. Il l'ouvrit par un exposé qui devait servir de base aux travaux de la commission et je n'eus pas de peine à y reconnaître l'inspiration du commandant de la Tour du Pin. Le côté doctrinal et intellectuel de l'institution déjà vivante, bien marqué par la bibliothèque, par les salles de conférence et de travail, par les publications de tout genre, se trouvait, à mon avis, subordonné au « cercle »; les rôles étaient donc renversés; de plus, le cercle lui-même paraissait mal défendu contre la prépondérance d'une camaraderie assez exclusive, qui aurait pu ne pas être sourde à un mot d'ordre. Cela était absolument contraire aux idées auxquelles j'avais toujours obéi; cela heurtait les sentiments de la plupart des camarades dont j'étais le mandataire et ceux mêmes de la majorité de la commission. Quand le gouverneur de Paris eut fini, il m'invita à prendre la parole. Je dus exprimer mon opinion et je le fis avec une respectueuse mais entière franchise. Le commandant de la Tour du Pin me combattit avec véhémence, et le gouverneur, ayant recueilli divers avis, s'aperçut que la commission n'était pas composée de manière à donner un appui sans réserve aux idées de l'officier par lequel il s'était laissé convertir.

Sans entrer dans d'autres détails, il est clair que le projet de cercle entamé dans ces conditions, ne pouvait avoir de suite. Ce fut, au contraire, un dissolvant. Je vis peu à peu disparaître les encouragements et les appuis qui avaient accueilli l'initiative de mes

camarades et la mienne. La Réunion devait perdre peu à peu l'éclat qu'elle avait jeté. Heureusement, les innombrables semences qu'elle avait répandues de tous côtés étaient tombées en bon terrain, elles avaient germé, et le reste importait moins. Je savais d'ailleurs à quoi m'en tenir en ce qui me concernait. Le hasard avait mis sous ma main des lettres de commandants de corps d'armée trouvant bien « étrange qu'un simple chef d'escadron prît une aussi grande importance dans l'armée ». Le *Bulletin*, malgré mes ciseaux, avait eu souvent la langue trop longue; on m'en voulait des secrètes mais cuisantes blessures qu'il avait occasionnées parfois, et dont je n'ai jamais cessé de porter la responsabilité. Après l'excellent général Borel, le général Gresley, dont il n'était pas toujours facile de saisir la pensée ondoyante, était devenu chef d'État-Major et ministre. Il m'accusait d'une indépendance dont il menaçait de réprimer l'excès par des rigueurs disciplinaires; je me pique de ne jamais lui en avoir fourni l'occasion. Je lui causais, disait-il, des embarras dans un moment où il avait bien d'autres chiens à fouetter. Il me sommait de dissoudre la Réunion sans m'en indiquer les moyens. « Vous n'avez, mon général, lui répondais-je, qu'à la supprimer par une décision, et ce sera fait! — Je m'en garderai bien, la presse me tomberait dessus, arrangez-vous! »



M. Ville, gérant de la *Réunion des Officiers.*

Enfin, un beau jour, exaspéré, je perdis patience et j'eus le tort, vis-à-vis de mes camarades et de mes chefs, de fermer brusquement la porte à clef — je ne parle pas au figuré — et de mettre la clef, non sous la porte, mais chez le concierge, après avoir donné celle des champs au personnel. Ce coup de tête fit esclandre, je reçus sur les doigts, et ne tardai pas à être envoyé à Lille comme chef d'État-Major de la première division. C'était à la fin de 1875. J'avais passé cinq années bien pénibles, tant à cause de la somme énorme de tra-

vail journalier que j'étais obligé de fournir, que des inquiétudes et des déboires dont j'ai constamment souffert. Mais le souvenir m'en est cher, à cause de la prodigieuse renaissance intellectuelle et morale à laquelle il m'a été donné d'assister en y prenant part, à cause du profit et de l'honneur que j'ai recueillis en vivant au milieu des plus distingués officiers de l'armée française et en participant avec eux à une activité sans relâche. Je ne puis mettre en parallèle de ces années que celles de la fin de ma carrière militaire, lorsque, retourné pour la quatrième fois en Algérie, j'eus la bonne fortune d'y commander des subdivisions d'une grande étendue, et de vérifier une fois de plus la vérité du proverbe arabe, que c'est entre les feuillets des livres et sur le dos des chevaux qu'il faut chercher le bonheur.

Ce que la Réunion devint après notre peu cérémonieux divorce, je n'ai pas à le raconter; je crois cependant que le régime anémique auquel elle fut soumise affirma, mieux que toute autre chose, sa vitalité, puisqu'elle y résista. Bien des années après, le colonel Jung, qui savait à quoi s'en tenir à ce sujet, signala au général Boulanger, le jeune ministre dont il était chef de cabinet, le parti qu'il pourrait tirer de la Réunion des officiers pour l'augmentation de sa popularité et de son pouvoir. Les idées du commandant de la Tour du Pin furent reprises, mais en faveur d'opinions et d'intérêts bien différents; on les élargit même encore, car en 1874, on ne soupçonnait pas qu'il pût être question, ni de concerts, ni de remises chez les marchands.

L'inauguration du cercle de l'avenue de l'Opéra eut lieu, et à cette occasion se produisirent des démonstrations qu'enregistrera l'histoire, mais qui, heureusement, n'eurent pas la suite que beaucoup d'officiers, qui s'étaient compromis, souhaitaient et espéraient. J'ai entendu dire — car à cette époque je commandais la subdivision d'Aumale — que les fonds secrets furent mis à contribution pour le cercle dans une mesure aussi inaccoutumée qu'excessive : on a parlé de six à sept cent mille francs.

Ce que je sais, c'est qu'un pécule d'une quarantaine de mille francs, amassé rue de Bellechasse, grâce à des traditions de sévère économie, s'en alla rejoindre les fonds secrets, sans cérémonie ni formalités. Cela tint probablement à ce que, dès la naissance de la Réunion, s'était produite une situation bizarre : l'État et des officiers, simultanément, étaient bailleurs de fonds, usufruitiers et administrateurs, sans qu'aucun droit de propriété eût été stipulé. Le

caissier Ville ne pouvait se consoler du départ de sa caisse. Ville était un gendarme en retraite, peu lettré, ayant appris à lire au régiment. Je l'avais engagé au début comme comptable et bibliothécaire de cette étrange institution qui n'était ni d'État ni privée. « Je ne suis qu'une bête, mon commandant, me dit-il le jour où je l'installai, mais j'ai de la bonne volonté ! » Bête, certes non ! quand on a son bon sens et sa droiture. Je n'en veux d'autre preuve que celle-ci : trois ou quatre ans après mon départ, l'officier auquel on avait confié la rédaction du *Bulletin* s'en occupait si peu qu'il faisait des absences prolongées, abandonnant à Ville le soin des relations avec l'imprimeur, les auteurs et les libraires. Ville s'en tira de telle façon que le *Bulletin* vécut. Il s'était concilié la sympathie unanime des officiers, et des témoignages de leur estime honorèrent jusqu'après sa mort son dévouement et sa modestie.

Quant à la vieille Dame, il paraît qu'on ne put pas la déterminer à quitter son vieil hôtel Pantemont et à émigrer vers la splendide demeure où loge le fils fin de siècle, issu de son mariage forcé avec le général Boulanger. On la rencontre toujours dans son salon meublé de livres : son journal, que le temps a corrigé des incartades de jeunesse, ne manque jamais, pour le diriger, d'officiers d'infiniment de mérite et d'esprit; j'ai nommé les colonels de Rochas d'Aiglun et Le Marchand.

(A suivre.) Colonel Fix.

LA 2.907

— Tenez! dit le chef de gare, en tendant une dépêche à un de ses sous-chefs, le 18 a vingt minutes de retard.

— Il en rattrapera huit à dix, de Creil à Paris; c'est Pialou qui conduit le train.

— Oh! si c'est Pialou! fit le chef en rentrant dans son bureau.

Lentement le sous-chef se dirigea vers la cabine Saxby d'où se manœuvrent les signaux et les aiguilles.

Un ouragan de septembre sévissait dans le nord, renversant des arbres, des poteaux télégraphiques sur la voie; déjà on avait eu à déplorer quelques déraillements occasionnés par ces obstacles. Les trains arrivaient à Paris avec de longs retards.

Cette année, l'été avait été chaud, sans pluie; depuis une semaine seulement, un vent violent soufflait de l'ouest.

Au bout de vingt minutes, le sous-chef vint rejoindre le chef qui se promenait sous l'horloge de la grande halle, les mains derrière le dos, l'air grave avec son binocle sans cordon, et son chapeau haut de forme.

— Le 18 est annoncé; il a gagné neuf minutes!

— Ce Pialou est étonnant! dit le chef en souriant.

Il s'arrêta, faisant face à la ligne, et regarda au loin.

La pluie avait cessé, le soleil risquait quelques rayons blafards éclairant les pâtés de maisons du boulevard de la Chapelle. L'air, nettoyé, bleuâtre, laissant voir plus nettement, sous l'écran vitré de la gare, aux arcatures vert-bouteille, les passerelles des signaux et leurs disques.

Parfois, sur le pont du boulevard, un tramway glissait sur le fond gris de la trouée de la ligne.

Bientôt on entendit un coup de sifflet prolongé, aigu; un disque tourna.

A onze heures vingt-neuf minutes exactement, le train 18 arrivait en gare avec des claquements saccadés dominant le roulement sourd des voitures. La vapeur s'échappait en bouffées neigeuses, et,

ans sa raideur imposante, la machine, à avant-train articulé, avançait, haletante, soufflant comme un cheval poussif.

Le train s'arrêta: les glaces s'abaissèrent avec fracas, et, des ortières ouvertes, descendit le flot des voyageurs allant vers la ortie

En passant devant la machine, quelques-uns admiraient, souants, ses grandes roues, vantaient sa vitesse, se disaient son uméro : 2.907, séparé par un point après le deux. Une légère apeur, lente et vacillante, semblable à l'haleine d'une bête fatiuée, sortait du sifflet et des éjecteurs. Ceux-ci, placés près de la upape, étaient pareils à deux longs cornets acoustiques.

Appuyé à la rampe, fier, heureux, un homme châtain, les yeux gues, la physionomie durcie par de fortes moustaches tomntes, couvrant la bouche et cachant presque un menton trop urt, essuyait ses mains avec du déchet de coton.

C'était le mécanicien Pialou.

Sous sa casquette à oreillettes, sa face ronde, grasse et rouaude portait bien ses cinquante ans. Autour de son cou un peu os s'enroulait un foulard jaune et rouge.

Pialou se mit à nettoyer les volants en cuivre, la lance et les èces au-dessus du foyer. Puis il descendit de sa machine et nspecta en attendant le moment de rentrer au dépôt.

Sa blouse assez propre, était rentrée dans le pantalon que sert une ceinture en cuir. Il avait l'aspect lourd, gonflé, malgré sa ande taille rapetissée par un embonpoint assez commun aux ux mécaniciens. Il allait et venait autour de la 2.907 dont la nture, lavée par endroits, présentait des luisants mouillés, des rties ternes, comme un animal en sueur après une longue urse. Son chauffeur, petit, maigre, très agile, frottait le corps indrique lequel, sous la lumière du châssis vitré de la gare, it d'un gris noir tandis que sa partie supérieure avait des reflets irs de nappe d'eau. Les garnitures en cuivre des couvre-roues, surface polie et mate des mains-courantes, de la bielle motrice le ses grosses manivelles se remarquaient surtout.

— Pialou! vous irez voir le chef de dépôt, tout à l'heure, dit e voix.

Le mécanicien se retourna et reconnut un inspecteur de la tracn :

— Bien, Monsieur. Puis s'adressant à son chauffeur : Hé! comgnon, je croyais qu'il allait nous faire des compliments!

— J' t'en fiche! C'est usé...

Peu après l'aiguilleur s'écria :

— En arrière, la 2.907 !

Pialou remonta sur sa machine, donna deux coups de siffl timides et partit.

Une fois au dépôt, contrairement à beaucoup de ses collègues, profita de la chaleur des pièces pour refaire les garnitures et que ques joints qui avaient souffert dans la marche.

Puis, nu jusqu'à la ceinture, il se lava à un des robinets de jau du tender. Tout à coup, il se dit :

— Qu'est-ce qu'ils me veulent?

Et s'adressant à un camarade qui passait :

— Dis donc, Closse, le chef est-il là ?

— Oui, oui ! Ramon et Dagut sortent de son bureau où on les appelés à propos de la fameuse visite de l'autre fois, pour le... le. dal... Tu sais bien, le ?...

— Ah ! oui ; mais quelle est cette maladie, ça a un nom impo sible ! Dis, Lambert, hé ! Lambert, toi qui lis les journaux, tu do connaître ça ? fit-il à un autre mécanicien.

— Un drôle de nom... le... dal... le... dartr... isme, le... oh ! j suis, le daltonisme !

— Qu'est-ce que ça veut dire, ce grand mot ? fit Pialou.

— Ma foi ! j'ai pas appris ça à l'école. En tout cas, c'est po la vue.

— Ils nous embêtent avec leurs inventions ! continua Pialou grognant. C'est eux qui ne voient pas clair ! Qu'ils nous laisse tranquilles ; tout ça, c'est des couleurs.

— Sacré Pialou ! répliqua Lambert en riant, tu es rem d'esprit.

— Et je ne lis pas les journaux, moi.

— C'est bon, c'est bon, gros malin... Au revoir, je fais le aujourd'hui ; après je me repose jusqu'à demain soir.

Pialou, resté seul, s'inquiéta.

Depuis quelques mois, une circulaire du ministre des Trava publics, relative aux conséquences graves que peut occasion une mauvaise vue chez les agents des trains, et principaleme parmi le personnel des machines obligea les Compagnies à montrer plus exigeantes dans l'engagement des agents. Pour do ner satisfaction au ministre, une visite générale avait eu lieu. A siute des rapports des médecins, quelques mécaniciens et cha

'eurs, dont la vue ne percevait pas bien les couleurs, durent ren-
rer aux ateliers, comme ouvriers.

Les vieux se chagrinèrent à ce mot de daltonisme, nouveau
)our eux. Sitôt qu'un affaiblissement passager frappait leur vision,
ls avaient peur maintenant de ne plus rester sur les machines...
ls devenaient sombres, baissaient les yeux dans la crainte qu'on
ie s'aperçût qu'ils étaient atteints de daltonisme.

Pialou s'avoua que sa vue diminuait depuis plusieurs mois. Au
oin, ça se troublait ; les couleurs se brouillaient. Il tâtonnait,
'embarrassait dans leur distinction, surtout une nuit où il avait
ailli commettre des infractions au règlement. C'était à la sortie de
'reil, dans ce large espace étoilé de feux divers, semblables à une
oirée d'illuminations. Du violet, du vert, du rouge et du jaune. Il
vait perdu la tête, dans cette gamme bigarrée, trouant l'obscurité,
iais son chauffeur, l'œil au guet, avait épargné tout incident.

Il se souvenait aussi qu'à la visite générale, le médecin l'avait
enu longtemps avec des écheveaux de laine, de couleurs diffé-
entes, placés sur une table, qu'il lui fallut désigner séparément.

Il revoyait le docteur montrant un carré vert, un rouge, puis
isant la grimace, lorsque Pialou avait répondu : « gris » comme
)ur l'échantillon de laine garance... S'était-il trompé ?...

Involontairement, il regarda au loin un disque à l'arrêt : Je n'ai
as la berlue; il est fermé !

Il disait vrai. Mais il ne jugeait que par la surface présentée et
on par la couleur ! Il savait bien distinguer l'étendue d'un objet,
position. Cela l'avait sauvé jusqu'ici, il croyait avoir une vue
ine.

Quand il fut prêt, il entra chez le chef de dépôt.

— Mon cher Pialou, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annon-
r. Vous savez que nous avons reçu des ordres très sévères relati-
ment à la vue ?... Voici une note du médecin qui nous oblige à
plus vous employer sur les machines.

Pialou prit la lettre que son chef lui tendait ; il lut les lignes
ivantes :

« Monsieur l'Ingénieur, le mécanicien Pialou voit le rouge et
vert en une nuance indéterminée, terne, donnant l'impression
un gris terreux, et la confusion qu'il fait de ces deux couleurs a
u sur des objets d'assez grandes dimensions. Il pourrait lui
river de ne pas arrêter un train ou d'en ralentir la marche.
ailleurs, en raison de son âge, sa vision, déjà affaiblie, dimi-

nuera encore ; il y a donc lieu de le faire rentrer à l'atelier. »

— Cependant, j'ai de bons quinquets! fit-il en rendant le papier

— Que voulez-vous, répondit le chef d'un air gêné. Vous ête quatre dans les mêmes conditions...

— Je n'ai jamais eu de coups de tampon, moi!... Si c'est ains qu'on tient compte de mes services...

— Voyons, entre nous, Pialou, si votre chauffeur Baron étai un mauvais diable, il vous seconderait un peu moins dans vo voyages. Je ne veux pas vous charger, je comprends tout ce qu' de pénible une pareille situation, mais l'autre jour, à Creil, vou avez failli franchir le disque. Et pour remercier votre chauffeu de sa présence d'esprit, vous avez été bourru avec lui quand il fait fonctionner le frein... Un méchant camarade vous aurait laiss tamponner... Est-ce vrai?... Enfin, vous avez vingt-six ans d service; cinquante ans d'âge! dans trois mois, vous pourrez alor demander votre retraite. Vous aurez une bonne pension ave laquelle vous vivrez plus tranquille qu'ici. Je vous assure que s j'étais à votre place...

— C'est possible, mais j'aime trop mon métier. Qu'est-ce que j vais faire?... On aurait bien pu me laisser aller jusqu'à trent ans?... C'est malheureux, allez...

Et le mécanicien tournait sa casquette dans ses doigts; ses yeu se voilaient.

— Il n'y a pas moyen... Demain, 30 septembre, vous ferez votı dernier voyage. D'ailleurs le trafic diminue, la 2.907 restera auss à l'atelier... Allons, Pialou, vous n'êtes pas un enfant... vous n'e mourrez pas... Au revoir.

Et il lui tendit la main.

Pialou, la tête bouleversée, ne voulut pas aller déjeuner; il ren tra chez lui.

Rue Boinod, à proximité de la Compagnie, il occupait un log ment composé d'une belle pièce et d'une cuisine où tout était ten propre, en ordre, par une femme de ménage. Un lit, une armoi à glace, une commode, une table ronde et six chaises en noyer fo maient le mobilier. A gauche de la fenêtre, sur le mur au papi gris, à fleurettes bleues, était accroché un grand cadre, à baguett dorées, renfermant la photographie de la 2.907.

Un jour qu'un photographe avait été autorisé à prendre de vues au dépôt, Pialou avait posé sur sa machine, heureux de pou voir posséder un souvenir qu'il regardait souvent.

Une sorte de fièvre le brûlait, lui martelant les tempes avec des ruissements d'oreilles. Dans l'estomac, quelque chose le gênait; es jambes étaient lourdes.

Il arpentait la chambre, tortillait sa moustache, serrait les dents ı roulant les yeux. Vite fatigué de ce manège, des exclamations e colère qu'il poussait parfois, il se coucha tout habillé sur n lit.

Depuis peu le ciel s'était dégagé, le soleil brillait dans toute sa lendeur. Les voix des gamins jouant dans la rue s'élevaient iardes, coupées par le roulement d'une voiture sur le pavé sonore. es cris énervaient Pialou qui ne pouvait pas dormir :

— Sales crapauds! s'écriait-il en changeant de côté.

Il se mit ensuite sur le dos, et sentit un soulagement.

Mais la tête reprit son travail. Dans un vague espoir défila le rtège des hypothèses favorables.

— Non! on ne peut pas me renvoyer ainsi!... J'irai voir l'ingé-eur qui, certainement, m'écoutera, me maintiendra. Ne suis-je s bien noté?... Alors, pour une bagatelle de couleurs, on se barrasserait de moi comme d'une savate!

Et il pensa à son chauffeur, l'accusa d'avoir aggravé sa situation parlant de l'affaire de Creil.

— Pourquoi a-t-il raconté cette histoire, si ce n'est pour prendre place ou me faire descendre d'une classe?... Quelle clique que gens-là! On leur apprend leur métier, on leur fait gagner des mes, et, par derrière, ça vous éreinte!

Son regard allait vers sa machine, d'un objet à l'autre, comme idées, comme ses souvenirs. Aux moments de calme, Pialou, ez logique dans la pratique de son métier, glissa lentement vers réalité.

— Oui, on a peut-être raison, se dit-il en pensant aux consé-ences d'un coup de tampon : des blessures, la correctionnelle et emords toute la vie... Voilà ce qui m'attendait.

Cette perspective l'effraya. Il s'avoua que s'il distinguait le ne, il ne percevait le rouge et le vert qu'en une impression artant des feux blancs ordinaires. Cela seul lui permettait de onnaître s'il devait s'arrêter ou ralentir. Après tout, Baron avait nt d'être compromis dans un accident puisque lui, Pialou, ne outait que difficilement...

Malgré ces réflexions, il avait le cœur gros d'abandonner si squement cet emploi de mécanicien dont il était fier et qui lui

avait pris toute sa vie presque. Il lui restait encore une consola
tion : sa machine serait au repos. Au moins, il ne la verrait pa
aux mains d'un autre agent, peu soigneux, insouciant, qui la lais
serait se salir, s'abîmer. Comme il en aurait souffert! Mais était-c
vrai que la 2.907 serait remisée?... Ne lui était-il pas permis d
douter avec des gens qui se défaisaient de lui aussi facilemen
pour un mot qu'il ne comprenait même pas : le daltonisme!

Alors, se tournant vers le mur, Pialou ferma les yeux, réfléch
encore longtemps, puis s'endormit.

Le soir, il dîna sobrement dans la gargote où il prenait ses repa
rue des Poissonniers, près de son logement.

Veuf depuis huit ans, sans enfant, il restait peu chez lui. L
chez ce marchand de vins, tout le monde se connaissait. C'étaie
des clients de vieille date, appartenant au chemin de fer du Nord
ouvriers, mécaniciens, chauffeurs. Chaque soir, on faisait sa parti
on jouait des litres, des petits verres. Le temps se passait ainsi a
milieu du bruit en cette grande salle enfumée par les pipes.

Souvent absent de Paris, par les exigences de sa professio
Pialou, même du vivant de sa femme (à laquelle il avait toujou
préféré sa machine), y allait après son service trinquer avec d
camarades. Sa femme, qui le savait maniaque, plein d'arde
pour sa 2.907, le disputait souvent à ses rentrées tardives, recula
l'heure des repas :

— Tu coucheras bientôt avec!... Tu ne peux pas faire com
les autres?... Est-ce que Dagut se casse autant la tête?... En t'a
tendant, je brûle du charbon pour rien.

— C'est bon, en voilà assez. Occupe-toi de ton pot-au-feu, rép
quait-il sérieusement.

Et chaque fois, la même scène recommençait. Aussi Pialou éta
il plus heureux en voyage.

Quand il arriva au *Bec salé*, il y avait encore quelques chauffeu
qui n'osèrent pas le regarder.

Déjà, on savait son chagrin; on voulut respecter sa douleur
considération de la valeur de l'homme :

— Pauvre diable! disait-on tout bas, ce sera un rude co
pour lui.

Cette retenue le gêna, l'attrista davantage ; il en parut honte
Pourtant, un des habitués, sorte de vieux chauffeur philosop
n'ayant jamais pu passer mécanicien, s'écria d'un ton gouaille
en avançant son verre :

— T'es bien bon de ronger ton frein. Dans trois mois tu auras une chouette retraite. J'voudrais bien être à ta place... Allons, camaro, à la tienne !...

Pialou ne répondit pas. Il se leva, régla et sortit.

— Vieux toqué ! fit le chauffeur en haussant les épaules.

*
* *

Il avait sa soirée libre. Le lendemain à sept heures du matin seulement, il devait reprendre son service.

Il alla droit devant soi, comme un homme absorbé ; il arriva au boulevard Ornano, aux boulevards extérieurs. Parmi les lumières de la rue, il cherchait à se rendre compte des couleurs en se parlant avec des mouvements convulsifs. Et, précipitant subitement le pas, il tournait vivement la tête de tous les côtés, les yeux dilatés, comme pour découvrir ce qu'il ne trouvait pas :

— Il n'y a donc pas de lumière verte ? fit-il tout haut.

Près de lui, une femme se retourna étonnée et le regarda. Pialou marchait toujours, interrogeant des yeux ces feux mobiles, vagues et ternes, qui se déplaçaient en tous sens dans le grouillement de la rue.

Près d'un pharmacien trois énormes bocaux : rouge, vert et jaune, parfaitement éclairés, donnaient aux passant des teintes fantasmagoriques. Il s'arrêta indécis, examinant l'une et l'autre couleur. Le rouge surtout l'attirait. Dans leur fixité, ses yeux vagues et tristes dénotaient un cerveau malade.

— Jaune... chocolat... tabac... oui... mais l'autre ? disait-il en revenant au bocal vert.

Il recommençait son énumération en alternant les mots :

— Tabac ou chocolat... jaune?... Nom d'un chien! qu'est-ce que j'ai donc?...

Le malheureux se frottait les paupières, mettait sa main gauche en abat-jour, cherchait un endroit sombre pour reposer sa vue. Graduellement, il retournait aux bocaux, laissait tomber sa main :

— Jaune... jaune... brun, tabac... et?... C'est trop fort! je suis peut-être trop loin?...

Il se rapprocha en clignotant et, à une vingtaine de mètres, il s'assit sur un banc afin d'échapper aux regards des curieux.

Il était neuf heures. Une douce fraîcheur rendait la soirée agréable par le ciel brillamment étoilé. Le nombre des promeneurs était grand, et Paris semblait préparé comme pour une fête nocturne. Pialou ne remarquait que les fiacres roulant au loin avec leurs lanternes dont la plupart des feux étaient un mystère pour lui, dans le croisement continu ou la direction régulière des tramways allant à La Villette ou à l'Étoile.

Aucun des bruits du boulevard, pas plus que les paroles bourdonnées à son oreille, à voix basse, par les prostituées de l'endroit, n'excitait sa curiosité. Nu-tête, les bras ballants ou croisés sur le ventre, elles allaient et venaient comme affairées, frôlant ce nouveau venu qui leur paraissait de bonne prise. Mais il restait isolé et nageait dans un flot de lumières qui l'attiraient, le fascinaient, pendant que ses lèvres contractées laissaient échapper ces paroles d'une idée fixe qu'il scandait à mi-voix :

— Jaune... tabac... brun?

Tout à coup, il se leva :

— Jaune... gris et gris, parbleu! suis-je bête! Jaune... gris et gris! c'est bien ça; et j'ai la vue malade?... Allons donc!

Puis sifflotant, il se dirigea vers un sergent de ville qui le surveillait depuis peu et s'amusait de l'entendre :

— N'est-ce pas, c'est jaune, gris et gris, ces machines du pharmacien?...

— Filez votre chemin! répliqua durement l'agent.

Pialou, stupéfait, le regarda sans trouver un mot.

Il rentra chez lui, attristé de n'être pas mieux compris.

— Il a cru que je me moquais de lui, sans doute!

Cette nuit, sa tête lourde, brisée par l'obsession des couleurs, s'abîma encore dans des rêves impossibles et douloureux.

(A suivre). Désiré Louis.

Le gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir. 152, r. de Vaugirard, Par

PAUL BONNETAIN

En apprenant, par les journaux, la nouvelle de la mort de Paul Bonnetain, survenue là-bas, bien loin, au Laos, je suis sûr que maint lecteur et surtout mainte lectrice de cette Revue, après avoir parcouru à diverses reprises la note funèbre, a laissé tomber de sa main le vilain journal en soupirant : « C'est dommage ! C'est un ami qui s'en va. » Et, de fait, je ne crois pas qu'il eût été possible de lire sans éprouver de la sympathie pour leur auteur, ces pages de souvenirs, ces essais, ces notes prises sur le vif, dès le fait accompli ou 'impression ressentie, ces noes sincères et simples, qu'en ès transcrivant et les classant pour nous, l'écrivain ornait et revêtait, sans y prendre garde, de toutes ses généreuses qualités : fraîcheur, esprit, râce, belle humeur, force, harme et tendresse.



Phot. Benque

Paul Bonnetain.

Relisez cette œuvre si jolie et i délicate : *Passagère*, publiée i-même et qui est son œuvre la plus complète ; et si vous entez gagné par la contagieuse générosité de ce style à la fois imple, souple, et coloré vous lirez ou relirez encore tous ces souenirs du voyageur : *Au Tonkin*, l'*Opium*, *En Mer*, *Amours omades*, et d'autres, et toutes ces nouvelles alertes et curieuses ont Bonnetain fut si prodigue ; et vous me direz s'il est possible

d'avoir pour ce vaillant caractère, pour ce clair et charmant esprit, pour cet écrivain distingué sans préciosité, vigoureux sans effort, un autre sentiment que la sympathie.

***

Et pourtant ce grand sympathique avait des façons d'accueillir, d'aborder, de recevoir les visiteurs, les inconnus, qui rebutaient, ou glaçaient, ou parfois effrayaient; mais ce n'étaient que des façons, et l'homme qui venait d'être ainsi reçu comme un chien dans un jeu de quilles cherchait encore, dans l'escalier ou sur le trottoir, à se remettre de l'émotion, que Bonnetain disait à l'ami ou aux amis qui l'entouraient, et qui avaient assisté à la scène: « Dis donc à un tel qu'il ne m'en veuille pas s'il s'est trouvé mal reçu... et surtout si je m'emploie inutilement pour lui. Il n'y aura pas de ma faute. »

C'est Lucien Descaves (qui est toujours resté, avec MM. Rosny, G. Geffroy, Guiches et quelques autres, un des bons amis de Paul Bonnetain), qui nous donne ce souvenir.

Nous pouvons le croire. Et tous ceux qui n'ont pas eu le plaisir d'approcher Bonnetain ni de le voir dans l'intimité, croiront encore très volontiers ses amis quand ils nous assureront qu'il fut un brave et excellent confrère.

L'ardeur de son tempérament devait lui attirer divers ennuis, tant qu'il demeura parmi nous.

Il était né pour le grand air, les larges horizons, la vie indépendante. Pourtant, après avoir terminé ses cinq années de service militaire, ce fut, sans aucun doute, de la meilleure foi du monde qu'il résolut de se consacrer tout entier aux lettres, au théâtre, au journalisme.

Et, en effet, il collabora à plusieurs journaux, il écrivit d'abord le *Tour du monde d'un troupier*, puis un roman ultra-naturaliste, — il débutait — il publia ses notes de voyage, ses impressions de régiment, il eut beaucoup de succès, il fut vraiment heureux d'écrire.

Il devait regretter, alors, que les journées fussent si courtes. Il aurait publié une œuvre par mois, si Dieu et les éditeurs l'avaient permis.

Mais un incident fort regrettable allait troubler cette paix

sereine. Je ne veux pas parler de la poursuite, suivie d'acquittement, du roman de mœurs, mais de mœurs mauvaises (pour un homme de lettres qui débute, le succès n'est jamais regrettable); il s'agit de l'esclandre qui suivit l'apparition du livre-pamphlet de Marie Colombier, *Sarah Barnum*, dont Bonnetain, avec toute l'ardeur et l'insouciance de sa jeunesse, venait d'écrire la mordante préface.

Les habitants de la maison portant le nº 18, de l'avenue de Villiers, et où demeurait alors le jeune écrivain, furent témoins d'une bruyante altercation qui éclata entre Bonnetain et M. Maurice Bernhardt.

Déjà la vie de l'homme de lettres, pour le débutant, commençait à apparaître moins éthérée qu'il l'avait vue en rêve, et ce fut avec la plus vive satisfaction qu'il partit, en janvier 1884, comme correspondant militaire du *Figaro*.

Mais, de retour en France, fort assagi, il se reprit à la vie littéraire, et donna au *Figaro* de nombreuses nouvelles qu'il rassembla sous le titre: l'*Amour partout;* pendant plusieurs années il remplit les fonctions de secrétaire du supplément littéraire au *Figaro;* puis il fonda l'*Armée Coloniale*, qu'il dirigea pendant dix-huit mois, et qui eut, en mourant, le sort de tant de revues.

Il est peut-être bon, d'ailleurs, d'affirmer aujourd'hui que Bonnetain fut un journaliste de race, et de rappeler, au moment où, sur sa tombe, une sorte de conspiration du silence, je ne sais pourquoi, s'établit, qu'il collabora effectivement et très consciencieusement à la plupart des grands journaux parisiens.

Pour rendre cette étude — malheureusement trop superficielle — assez complète, néanmoins, il faut aussi noter la *Pelote*, l'œuvre dramatique que Bonnetain, en collaboration avec Lucien Descaves, donnait en 1888, au Théâtre-Libre, que venait de créer Antoine, et provisoirement installé alors au théâtre Montparnasse.

A cette epoque, Bonnetain connut la vraie célébrité; il nous donna la plus considérable et la plus belle part de son beau talent d'écrivain, et c'est tout ce bagage qui restera pour sa réputation.

***

Mais l'homme d'action reparaissait et s'agitait toujours en lui dès que l'homme de lettres avançait un peu trop. Et Bonnetain,

muni par l'Instruction publique d'une mission au Soudan, partit avec sa courageuse femme et une toute jeune enfant.

Mme Bonnetain, qui fut en même temps qu'une épouse, un collaborateur et un précieux ami, nous a rapporté de cette campagne de huit mois une relation très attrayante : *Voyage d'une Française au Soudan*.

Enfin, il y a près de deux ans, Paul Bonnetain partait, toujours accompagné de sa femme dévouée, de sa fille, Renée, âgée de dix ans et de la petite négresse son enfant adoptive; il allait gagner son nouveau poste, à la frontière du Siam, au Bas-Laos.

C'est là, sous un climat très dangereux, qu'il dépérissait peu à à peu, en face de sa femme, atteinte, elle aussi, et c'est là, à Khong, qu'il vient de mourir.

Cet écrivain remarquable qui était devenu, malgré les instances de tous ses camarades — je parle des amis véritables — un fonctionnaire, meurt aujourd'hui hélas! presque oublié de la littérature et tout à fait négligé par l'administration.

Cruelle ironie! C'est parce qu'il avait été et demeurait encore un homme de lettres, que les amis du commissaire du gouvernement au Laos n'avaient même pas obtenu pour lui du ministre des Colonies cette croix de la Légion d'honneur qu'il méritait avant et plus que tant d'autres; et c'est pour avoir délaissé les lettres qu'il ne put obtenir cette même croix du ministre de l'Intérieur, par la raison qu'il n'appartenait plus à la littérature et ne comptait que de trop courts états de service dans l'administration!

*
* *

Avant de quitter la France pour toujours, Bonnetain avait confié à ses deux fidèles, Lucien Descaves et Gustave Geffroy, un roman, *L'Impasse*, qu'il venait d'achever.

Les deux écrivains corrigèrent les épreuves et remirent l'ouvrage au *Journal* qui le publia en feuilleton.

Depuis, M. Lemerre, à son tour, a édité le roman.

*
* *

Paul Bonnetain qui savait par expérience que le *confrère* n'est pas toujours l'*ami,* avait conservé de solides et bonnes amitiés, et

il sera très vivement regretté de ces camarades qu'il laisse dans les lettres. Il sera regretté aussi, mais sans bruit, par tous ceux qui l'ont lu, et qui sont tous devenus et demeurés ses amis.

Et, pour l'honneur des lettres françaises, j'ose espérer qu'il ne se trouvera pas de plume assez sotte ou assez misérable pour rappeler, comme un reproche et une injure à sa mémoire, une œuvre de jeunesse, l'œuvre que Bonnetain lui-même, arrivé à l'âge mûr, avait oubliée et que tant d'œuvres charmantes et rares ont depuis longtemps effacée, de reste.

* * *

Pour tous les jeunes écrivains de l'heure présente, — je parle de tous ceux qui sont restés jeunes bien qu'ils aient déjà près de vingt-cinq ans, — il me semble que la mort de Bonnetain est un enseignement précieux, comme sa vie fut un exemple : elle leur montrera clairement le peu qu'un écrivain pèse, une fois disparu, dans l'esprit de ses confrères, et qu'il ne faut pas, si l'on tient à sa renommée, négliger une seule minute de l'entretenir habilement soi-même, encore moins s'en aller l'ensevelir au bout du monde.

Que ceux qui voudraient tenter l'aventure relisent cette petite note accordée par grâce, où perce la pitié et où se devine le mépris, cette note par quoi débutèrent ces jours-ci tous les petits « échos » nécrologiques *consacrés* à Bonnetain : « Il vient de mourir, au Laos, à la frontière du Siam, un écrivain *qui eut son heure de célébrité.....* »

Ah! pauvres de nous!

Paul Darzac.

SOUVENIRS
D'UN OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR (1)

(Suite)

VI

TEMPS DE PAIX

LES COMMISSIONS. — FIGURES DE GÉNÉRAUX. — LES GRANDES MANŒUVRES DU NORD. — MON MARIAGE. — LES CERCLES D'OFFICIERS ET DE TROUPE. — LES ALERTES. — VOYAGE A LONDRES.

De tout temps, les commissions ont été l'instrument préféré dont on s'est servi pour enterrer, modifier ou reconstruire. Celui qui les institue, en est en quelque sorte la clé de voûte et, selon qu'il entend ou non les soutenir, il les transforme en instruments solides où il les laisse s'effondrer dans les enquêtes, les rapports et l'oubli. Après la guerre, il y eut donc d'abondantes commissions qui absorbaient de très nombreux officiers, dont le travail se superposait à un service ordinaire généralement chargé, et dont la bonne volonté était parfois plus grande que l'aptitude. J'en étais aussi, mais il m'était souverainement désagréable de faire partie des jurys d'examen où je me sentais souvent exposé à être collé à plat par un candidat, car il s'agissait toujours de places de professeurs ou de professeurs-adjoints dans les écoles militaires. Quelques-uns de mes camarades en étaient au même point.

— J'ai un peu repassé hier le bassin de l'Elbe, me disait un collègue, il faudra bien que je pose au moins une question, pour avoir l'air...

— Et moi répliquai-je, j'ai relu ma grammaire allemande et j'ai

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

pioché les « plans cotés » que j'avais diablement perdus de vue depuis l'école.

Quand on créa les archivistes d'État-Major, je présidai une des commissions d'examen et il se présenta devant nous un sergent de recrutement d'une force désespérante sur l'histoire militaire. Je peux bien dire son nom, c'était M. Dubar.

Le siège de Paris avait fait éclore une quantité d'inventions prodigieuses, promettant toutes l'anéantissement complet et définitif de l'ennemi. Le plus grand nombre avait été expérimenté ou repoussé. Il n'en restait pas moins, en 1872, plus de trois mille dossiers à liquider. Pour y arriver, on créa la commission des armes et engins de guerre, conservée après le premier déblaiement, et restée obscure jusqu'au moment où le bruit fait il y a quelques annnées à propos de la dynamite et des détonateurs, la fit connaître au public. Sa première réunion eut lieu sous la présidence du colonel d'artillerie Grévy frère du chef de l'État. Elle était composée d'officiers de différentes armes dans lesquelles je représentais l'État-Major. Son rôle était le suivant : éliminer définitivement ce qui était sans valeur et renvoyer le reste à l'examen du ministre. Mais rien n'est têtu comme l'inventeur, rien ne le rebute ni le lasse ; il s'adresse aux journaux, prend des voies obliques, tout est bon à son inextinguible espoir. Deux ou trois ans avant la guerre, un de mes camarades avait eu une querelle à la suite de laquelle il m'avait demandé mon assistance et, à cette occasion, j'avais été mis en rapport avec deux messieurs, de ceux qui mènent la haute vie. Un jour, le colonel de C. qui avait entretenu avec l'un d'eux des relations mondaines, ne sachant comment se débarrasser de ses obsessions, me l'amena. Ce monsieur était suivi d'un armurier portant un fusil. Après s'être félicité de me retrouver, il prit l'arme des mains de son compagnon et me dit :

— Voici un fusil dont monsieur et moi nous sommes les inventeurs, il est parfait et nous voulons le faire adopter dans l'armée.

Puis, baissant le ton :

— Entre nous, je suis absolument « à la côte » et si je ne réussis pas à vendre mon brevet au gouvernement, je suis un homme perdu !

Par politesse envers celui qui me l'avait amené, je le renvoyai avec des paroles dorées.

J'eus aussi la visite d'un homme fort intelligent, M. A. C'était un industriel très connu dont la réputation avait été augmentée par

l'échec retentissant qu'il avait subi dans une entreprise colossale qu'il avait montée, disait-il à l'instigation de l'Empereur dont il prétendait avoir eu l'oreille. Il venait d'imaginer le bouclier d'infanterie, vaste plaque de tôle en arrière de laquelle le fantassin serait invulnérable. Il combinait par ses circonvolutions de savants dîners auxquels je me suis toujours obstinément refusé d'assister, malgré l'appât qu'il me présentait de m'y trouver assis à côté de l'amiral La Roncière, du comédien Bressant, du ministre Bardoux et d'une quantité d'autres personnages qu'il me nommait. Il se lança ensuite, ayant flairé quelle veine inépuisable ce serait, dans les inventions de sacs et de cartouchières. Assez bon homme du reste, mais absolument dégoûté de moi et de tous les mérites qu'il m'avait découverts, depuis que je me fus impertinemment moqué de lui sur l'offre qu'il m'avait faite de « s'acquitter de sa reconnaissance » si je pouvais lui obtenir une audience d'un ministre de la guerre, avec lequel il me savait personnellement lié.



(Phot. Appert.)

Le général Lecointe.

Pendant ce temps, d'autres commissions se mouvaient dans des sphères plus hautes. Le maréchal Canrobert présidait celles chargées de la refonte des manœuvres des trois armes. La rage du vaincu se traduisait par une rage de réformes. Tout était mal, bien entendu, en France. Les Allemands seuls avaient du bon. Le règlement prussien sur la tactique de l'infanterie était copié ou à peu près. Un brave officier qui n'attachait d'importance qu'à son talent de traducteur, avait offert ses services. Quand il eut fini, il fut nommé secrétaire de la commission de l'infanterie, devant laquelle son opinion faisait autorité. On n'entendait plus parler que de capitaines montés et de cet ordre dispersé sur les vertus

duquel on commence à revenir. On prenait modèle sur le règlement de cavalerie autrichien et, comme nous n'avions pas su faire de reconnaissances, il semblait que la cavalerie n'eût plus à s'occuper d'autre chose. Les formules concernant la tactique sont d'autant plus difficiles à établir que celle-ci se modifie en même temps que l'armement se perfectionne. On était à la recherche d'un fusil, le Gras allait détrôner le Chassepot. Le général Berge prenait l'initiative hardie d'une artillerie provisoire afin que la poursuite d'une artillerie idéale ne nous laissât pas sans canons. On décuirassait les cuirassiers, pour les recuirasser ; on supprimait la lance pour la rétablir aussitôt que le jeune empereur d'Allemagne s'en serait déclaré partisan. De bastionnées, nos forteresses allaient devenir polygonales à l'allemande. Toutes ces choses s'influençaient réciproquement.


Le général Campenon.

Le fonctionnement organique de l'armée repose sur trois règlements fondamentaux déterminant : le service intérieur dans les corps de troupes, le service dans les places, le service en campagne. Une grande commission présidée par le général Lebrun, était chargée de les revoir. Le colonel d'État-Major Boquet en était le secrétaire, et je remplis pendant plusieurs mois les fonctions de secrétaire-adjoint. Elle se composait de vingt-cinq membres environ, deux de chaque arme ou service, y compris un officier de marine, le contre-amiral Roussin. Chacun d'eux avait pour mission d'apporter à ses collègues ses lumières spéciales, mais par un entraînement explicable, chacun en arrivait à élargir l'importance de son arme.

A la droite du général Lebrun, en face duquel étaient assis autour du vaste tapis vert, le secrétaire et ses deux adjoints, se trouvait, en vertu de son ancienneté, le général de Colomb, officier d'infanterie d'une haute valeur, ardent, sanguin, à la voix forte. A côté de lui, le général du génie Doutrelaine, un de nos représentants après la guerre, à la conférence de Bruxelles, froid, décisif, d'une correction diplomatique. Ces deux voisins s'accordaient mal

et l'un ne pouvait ouvrir la bouche que l'autre ne se tînt prêt à le rembarrer, ce qui mettait le général Lebrun sur les épines. Il tapait sur la table avec son couteau à papier, dirigeait ses lunettes sur les deux interlocuteurs qui n'y prenaient garde et gesticulait désespérément. Près de moi, le baron Larrey, fils du chirurgien en chef des armées de Napoléon 1er et médecin inspecteur, n'oubliait pas, en défendant les intérêts de l'hygiène, ceux du corps médical ; le fonctionnaire de l'intendance placé à l'autre bout de la table le réfutait d'un ton dogmatique. La forme courtoise de leurs discussions n'était pas faite pour les abréger et le général Lebrun ne savait plus comment y mettre un terme. Le général d'artillerie de Berckheim, assis à sa gauche écoutait, avec placidité, mais il prenait l'offensive quand le général de cavalerie le contrecarrait au sujet des chevaux. Finalement, le président, pour mettre tout le monde d'accord, laissait entasser dans un même article les opinions et les amendements de chacun. Il en résulta que le service des places, par exemple, né il y avait un siècle d'une ordonnance royale, à cette revision qui était la troisième, doubla ou tripla de volume. Le secrétaire et ses adjoints faisaient un métier peu enviable. Outre le travail des sous-commissions qu'ils devaient préparer, la rédaction du procès-verbal à lire à l'ouverture de la séance suivante leur incombait et il leur était désagréable d'être interrompus dans leur lecture par des :

— Ce n'est pas précisément cela que j'ai dit au cours de la discussion ! j'ai dit que : etc.

Eh bien, ce qui m'est resté, après que les sourires du moment se sont envolés, c'est un sentiment de bien vive estime pour ces assemblées. Il n'était pas un de leurs membres qui ne comptât trente ou quarante ans de services, qui n'eût fortifié son expérience en paix et en guerre, contribué à nos victoires, souffert de nos défaites, et qui, autour de cette table, exempt d'ambition pour lui-même, ne mît toute la passion de son tempérament et de son cœur à produire encore une œuvre utile à son pays.

***

Le chef d'État-Major de la 1re division d'infanterie du 1er corps d'armée à Lille, ayant demandé sa retraite, je fus nommé à sa place et je me rendis à mon poste au commencement de 1876.

La division était commandée par le général Lecointe que je connaissais à peine de nom. Lorsque j'allai lui faire ma visite, je fus introduit dans un bureau des plus modestes et je me trouvai en en face d'un homme de taille médiocre, assez mince, en vêtements bourgeois plus que simples. Ses yeux petits et très perçants se fixèrent une minute sur moi, puis il me parla avec beaucoup de douceur et de politesse. Il avait ôté une calotte brodée qu'il me demanda la permission de remettre et, m'ayant désigné un siège, il s'assit sur un fauteuil de paille, en rajustant un mouchoir de poche qu'il avait l'habitude de maintenir sous sa cuisse. Nous causâmes de mes devoirs nouveaux, il me fit connaître ses exigences et me reconduisit jusqu'à la porte où il me salua en soulevant sa calotte.

Pendant plus de trois mois, je ne le vis jamais autrement que je viens de le dépeindre. Je commençais à m'y accoutumer, quand il y eut une prise d'armes. En uniforme, à cheval, il était transformé. Droit en selle, l'œil à tout, sa tournure était parfaite; elle expliquait un avancement que l'on qualifiait d'un peu rapide, reçu à l'armée de Faidherbe. Tous les matins, à dix heures, je me présentais à lui. Il prenait connaissance du courrier, préalablement remis par le vaguemestre à mon bureau où je l'avais ouvert et examiné; je recevais ses ordres et il signait les dépêches que je lui présentais. Cela durait une demi-heure ou une heure. Il me donnait ses instructions avec beaucoup de clarté, mais succinctes, aimant que je prisse l'initiative de toutes les mesures afin qu'il n'eût plus qu'à les sanctionner. Je n'étais que trop enclin à entrer dans cette voie. Lorsque quelque chose n'allait pas à son idée, je m'en apercevais tout de suite : il avalait sa salive; moins il était content, plus elle passait avec difficulté. Grâce à lui, j'appris du métier de chef d'État-Major tout ce qu'on en peut apprendre dans une division, seulement, il fallait « servir serré » et ne pas se tromper.

Le 10 mai 1878, je rompis par inadvertance le cachet d'un pli confidentiel que la nature de son contenu me fit refermer aussitôt. C'étaient des ordres pour le coup d'État du 16 mai. Dès que le général eut jeté les yeux sur la lettre, je reçus un blâme des plus vifs à cause de « mon indiscrétion ». On sait que le coup d'État avorta, mais je me le tins pour dit, je ne rompis plus que des bandes et jamais le général ne souffla mot de ce changement d'habitudes dont le service souffrait quelquefois.

On a prétendu que beaucoup d'officiers étaient gagnés au projet

du coup d'État. Je n'en sais rien. Ce dont je suis persuadé, c est que si quelques-uns ont pu songer à leur avantage, tous étaient prêts à exécuter militairement des ordres qu'ils recevaient du gouvernement. C'était là le seul parti à prendre, le seul qui permît à l'armée d'échapper au désarroi d'idées, que la révolution, la défaite, la guerre civile dont elle avait éprouvé les secousses successives avaient commencé à y faire naître (1). Le général Clinchant, qui commandait le corps d'armée, avait été bien obligé à cause de la complexité des ordres, de se confier à son chef d'État-Major, le général Campenon. Or, celui-ci dont les opinions politiques étaient très connues et que le mouvement prémédité devait exaspérer, n'hésita pas un instant. Le prix, l'honneur qu'il attachait à son obéissance de soldat, apparurent à sa colère lorsqu'il apprit que les projets avaient transpiré en Belgique, dans les journaux, et à la façon brutale dont il qualifia le coreligionnaire politique qu'il soupçonnait d'avoir révélé nos affaires à l'étranger.

Un officier grand, très robuste, fier d'attitude, la face colorée et sanguine, le front entêté, des yeux bleus très ouverts une bouche bien dessinée d'où sortait une voix forte, l'expression d'un homme continuellement en colère; telle était la mine du général Campenon. Retardé dans les commencements de sa carrière par son hostilité non dissimulée vis-à-vis du régime nouveau, plus tard par des violences de caractère, ses beaux états de service ne l'avaient que péniblement fait arriver général de brigade à cinquante-huit ans. A soixante et un, il était général de division, bientôt après sénateur, et trois fois ministre de la guerre, de ceux qui ont le mieux su leur métier. Consciencieux, fin comme l'ambre, hardi et résolu. En dehors de ses emportements, équitable et bienveillant, mais voyant rouge s'il rencontrait une soutane. Ce qui n'empêchait pas que son favori était un capitaine d'une piété profonde et d'une religiosité pratiquante, actuellement un de nos généraux les plus distingués. Il ne pouvait se passer de Germiny.

— Où est Germiny?

— Il n'est pas encore arrivé, mon général!

— Il ferait mieux d'être ici qu'à la messe!

Quand il n'avait pu faire prévaloir son avis, il criait, par exemple :

(1) On se souvient que le refus d'obéissance du commandant Labordère, qui lui valut un siège au Sénat, a été très discuté.

— La cavalerie de Valenciennes va encore rester sans rien faire, mais « l'autre », il est entêté !

« L'autre », c'était le commandant du corps d'armée, général le Clinchant. On savait d'ailleurs que le général Campenon, à cause de ses talents et de sa forte personnalité, tenait une place plus considérable qu'il n'est d'habitude à côté de son chef le général Clinchant. Un violent aussi. A Metz, il avait été sur le point de prendre la direction d'un effort désespéré de sortie ; il y avait renoncé en s'apercevant de quelle sorte étaient les perceurs qui criaient le plus fort et qu'il aurait eu à conduire. Accusé au moment du second siège de Paris, de n'être pas franc du collier, il déploya une vigueur qui fut le plus éclatant des démentis. Très exigeant envers le soldat qu'il soumettait à des marches de jour et de nuit, par tous les temps, sous le dur climat du Nord, il veillait aussi très attentivement à ses besoins. Les officiers d'État-Major étaient envoyés impromptu dans les corps pour examiner la viande ; pour mon compte, j'ai fait faire deux ou trois bons procès aux bouchers de Maubeuge suivis de prison et d'amende.

En apparence, le général Clinchant était froid ; on n'en redoutait que davantage ses irruptions dans les places fortes de la région où il tombait à la façon de l'Empereur Guillaume, ou ses inspections en bourgeois dans Lille. Il savait qu'en temps de paix, une armée qui n'est pas tenue constamment en haleine par des moyens artificiels est un édifice qui tombe en ruines. Un soir il se promenait en bourgeois rue Esquermoise, une des plus fréquentées de la ville à cause de son commerce ; il aperçoit les tambours se rendant à la place d'Armes, pour y battre la retraite, selon l'usage d'alors. Ils marchaient avec négligence.

— Pourquoi vos tambours ne marchent-ils pas en ordre, caporal-tambour ?

Celui-ci se tourne, toise le général qu'il feint de prendre pour un simple bourgeois et, s'inclinant sur la hanche :

— Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien !

Et il reprend le pas avec ses hommes, parmi lesquels l'ordre s'était rétabli comme par enchantement. Quant au général, il estima que la présence d'esprit de ce garçon valait bien quelque indulgence.

Aux grandes manœuvres, il montrait moins de patience, sa parole brusque ne ménageait pas plus les officiers généraux que les soldats. Le général de brigade G. de la division Lecointe,

retraité avant la guerre, avait repris du service et gagné ses étoiles. Au cours d'une opération, son humeur indolente excita la colère du commandant de corps d'armée, qui, après l'avoir traité, en présence du général Lecointe, de moi, et d'autres officiers à portée de l'entendre, de la façon la plus dure et menacé de le faire mettre à la retraite, s'écria :

— Chef d'État-Major de la 1re division, allez prendre la direction du mouvement de cette brigade!

C'était peu obligeant pour le général Lecointe qui restait de glace, et terriblement embarrassant pour moi qui fus obligé de prendre aussitôt l'attitude de l'officier d'État-Major qui a reçu des instructions et qui ne fait que les transmettre. Les vivacités du général Clinchant n'étaient, au bout du compte, que les éclairs d'un tempérament de soldat actif, passionné pour sa profession, incapable de tolérer la mollesse et qui, au fond, avec des qualités militaires de premier ordre, était amoureux d'équité et tout incliné à la bienveillance.

Les manœuvres d'automne dont la presse a depuis vingt ans vulgarisé les moindres détails et dont l'organisation et le mécanisme sont devenus familiers à tous les militaires, furent essayées, pour la première fois, sur une grande échelle, en 1876. C'était une nouveauté dont toute la charge retombait sur les chefs d'État-Major. Elle se traduisait surtout par la préparation de cantonnements, de ravitaillements fixés d'avance, de sorte que les opérations militaires se trouvaient subordonnées à des conditions particulières de lieux et de temps. C'était le monde renversé, mais on ne savait pas encore procéder autrement. Donc, à la suite d'une étude spéciale, je choisis les cantonnements, j'en fis la répartition, je fixai les lignes de marches, etc, et le général Lecointe se borna à approuver le travail que je lui présentai. Ces projets, avant de remonter au corps d'armée pour y recevoir une sanction définitive, furent précédés, dans chaque division, de reconnaissances assez singulièrement conçues. Je parcourus d'abord le terrain seul avec un officier. A la suite de mon rapport, les deux brigadiers, le général G. et le général Ponsard durent parcourir le terrain à leur tour, accompagnés d'officiers dont je devais centraliser, mais en réalité diriger les travaux. Ma fonction était donc à la fois difficile et délicate. Le général Ponsard était plein de zèle, mais un peu lent. Il avait la précaution de retenir à l'avance un gîte dans les villages où il comptait passer la nuit. Le général G. lui, ne s'attardait pas,

il filait en avant et s'installait confortablement à la place de son collègue, pour lequel on le prenait.

— Mais G., lui disait celui-ci, qui arrivait tard et fatigué, ne me laisseras tu pas une fois coucher dans mon lit!

Les manœuvres du 1er corps d'armée auxquelles je pris part en 1876 et en 1878 furent exécutées, non seulement très bien, mais elles allumèrent une véritable passion. Dès qu'ils pouvaient sortir du convenu, les officiers, surtout ceux qui avaient fait la guerre, sentaient leurs cœurs battre comme s'ils avaient été en présence de l'ennemi. Le général Lecointe et moi, nous ressentîmes une émotion véritable, lorsque dans une reconnaissance où nous nous étions trop avancés, nous faillîmes être pris.

On était hospitalièrement reçu par les habitants qui se croyaient obligés d'offrir aux généraux ces longs repas du Nord qui finissent à sept heures après avoir commencé à midi. Je m'y plaisais beaucoup moins que le général et, profitant de la latitude qu'il me laissait de tout régler, je me dérobais, sous ce prétexte, et j'allais dicter les ordres de mouvement. J'étais parfaitement secondé par d'excellents officiers, surtout les capitaines Tronchet et Falcou, morts depuis, dont je n'ai pas oublié le dévouement véritable.

Dans une foule de menues affaires où j'étais obligé de trancher, je me montrais parfois un peu sec. Le capitaine de gendarmerie était chargé des logements du quartier général de la division. M. Amourel capitaine d'artillerie stagiaire à mon État-Major, rentrant d'une reconnaissance longue et pénible, vint se plaindre qu'il n'était pas logé. Je fis venir le capitaine de gendarmerie :

— Vous êtes bien logé, capitaine?

— Pas mal, mon commandant.

— En ce cas donnez votre chambre au capitaine Amourel, qui n'en a pas et descend de cheval!

— Mais...

— Veuillez obéir!

C'est ainsi que j'assurai le logement pour cette fois et pour l'avenir. Mais ce n'était pas toujours aussi facile. Un soir, dans un gros village, la paille de couchage pour la troupe n'était pas arrivée; le maire n'était pas là; son adjoint, un aubergiste, se montrait plus soucieux des repas qui lui étaient demandés que de la fourniture attendue; les colonels m'envoyaient des officiers pour se plaindre. J'allai faire à monsieur l'adjoint qui opérait sous une veste blanche, des reproches très vifs qui atteignirent encore plus son amour-pro-

pre d'aubergiste que sa dignité de fonctionnaire; il quitta néanmoins son tablier, non pour courir à la paille, mais pour rédiger contre moi une belle plainte qu'il remit au général et que celui-ci plaça dans sa poche.

Chaque année, l'un des corps d'armée en manœuvre était désigné pour recevoir les officiers étrangers, tant les attachés militaires que ceux envoyés en mission extraordinaire. C'est ainsi que pendant plusieurs jours, le général Clinchant les eut à sa table. La Réunion des officiers m'avait mis en vue, dans l'armée française, et les officiers allemands qui suivaient avec la plus scrupuleuse attention le développement de notre rénovation militaire, étaient, paraît-il, curieux de savoir quelle sorte d'homme j'étais et ce que je valais. Ils s'adressaient régulièrement à l'attaché militaire russe, le baron Freedericks pour les présenter à moi. Il s'en acquittait avec sa grâce ordinaire, et tout aussitôt après, il se retirait en souriant, me laissant en tête à tête avec ces messieurs et ma mauvaise humeur. C'est ainsi que j'eus occasion de causer assez longtemps avec l'un des plus marquants d'entre eux, le jeune général prussien de Loë, officier de cavalerie qui a fourni depuis une carrière brillante. A des manières de diplomate et à un physique élégant, il joignait la préoccupation non dissimulée, d'attirer l'attention sur sa cambrure militaire, prêt à payer de même monnaie les compliments qu'elle pourrait lui attirer. La pensée des officiers allemands est difficile à deviner sous leur masque formaliste, mais nous nous séparâmes certainement sans avoir une haute opinion l'un de l'autre.



Phot. Waléry.

Le général Clinchant.

Je connaissais personnellement la plupart des attachés militaires : le colonel Suédois Staaf, un excellent et digne homme qui s'occupait surtout d'un recueil de littérature française; le colonel

trichien de Bonn. Son prédécesseur, Kodolitsch, hongrois de ute mine, et d'un entrain endiablé, était parti avec la réputation s'être occupé à recueillir des renseignements secrets par des océdés que s'interdisent les attachés militaires corrects et d'en oir fait part à d'autres qu'à nos amis. Lorsque son successeur, de Bonn, me fut présenté, je lui dis sans préambule :

— Vous savez quels bruits ont couru sur votre prédécesseur?

— Hé oui, c'est bien fâcheux. Aussi lors de mon départ, Sa ajesté (l'Empereur François-Joseph) m'a fait venir et m'a dit : « Je nvoie en France, et je suis bien sûr qu'on ne dira pas de toi ce 'on a dit de Kodolitsch. »

L'attaché militaire Italien, le colonel Lanza, m'ayant un jour nandé un renseignement, je lui répondis :

— Je ne vous le donnerai pas, pour deux raisons : la première st que je ne l'ai pas, la seconde c'est que je ne le crois pas de ture à être communiqué. Mais, ajoutai-je en souriant, vous sau- bien vous le procurer ailleurs !

— Comptez-y ! répliqua-t-il d'un ton piqué.

Devenu officier général, il était déjà agréé par le gouvernement emand pour représenter l'Italie à Berlin, lorsque, avant son part, il lui arriva de manifester publiquement des opinions telle- nt hostiles à la France, que l'Empereur Guillaume exprima le sir que l'on choisît un autre ambassadeur plus mesuré dans son gage.

Le service secret d'espionnage a toujours été organisé très com- tement par les étrangers en France. L'ambassadeur de Prusse ait l'impertinence de dire quelques jours avant la déclaration guerre à Napoléon III : « Je n'ignore rien de ce que vous faites quelles que soient les précautions prises, je saurai toujours s exactement ce que vous ferez (1). » Il est probable qu'il en est core de même.

*
* *

A la fin de 1874, j'avais eu la douleur de perdre mon cher oncle éobald Fix. Mon cousin germain, E. Quiquerez, était mort si et il avait laissé une veuve et un fils tout jeune. L'affection e je leur portais en avait été encore resserrée et, en 1877, j'épou-

(1) Souvenirs du général Jarras, p. 33.

sai la mère de Paul Quiquerez, dont quinze ans plus tard, la mo
tragique devait cruellement ruiner nos joies et nos espérances.

***

L'impulsion donnée par la Réunion des officiers aux biblioth
ques de garnison et aux lieux de réunions qui leur étaient annexé
avait été puissante et, dans beaucoup de villes, par des moyer
variés, on créait des « cercles militaires ».

J'avais lutté longtemps, de tout mon pouvoir, contre cet
appellation qui implique l'idée du jeu, de libations, de distractio
de toute nature, idée absolument contraire à celle qui a prési
aux premières réunions d'officiers. Les livres, le travail, la solid
rité entre les militaires de toutes armes et de toute origine
devaient former la base, le reste n'y devait être qu'un accessoire.
Lille, le génie achevait la construction d'un beau bâtiment neu
sur la promenade, en face de la citadelle. Mais l'œuvre marcha
lentement et le général Clinchant était impatient de voir la Ré
nion s'ouvrir. Il me fit dire par le général Campenon d'avoir
m'en occuper personnellement. Depuis la boutade qui m'avait fa
sortir de la rue de Bellechasse, je ne voulais plus entendre parl
de réunions, de cercles, ni de bibliothèques. Il fallut cependa
obéir; mais je déclarai que je ne répondrais de la réussite, qu'a
tant qu'on me laisserait carte blanche.

— Je vous soutiendrai, me dit le général Clinchant.

Le lendemain, j'étais à sept heures sur les travaux; il n'y ava
que trois ou quatre ouvriers mollement à l'ouvrage, les planche
du rez-de-chaussée n'étaient pas faits et on s'occupait d'objets q
me semblaient inutiles.

— Où est le capitaine du génie?

— Il ne vient qu'à une heure.

A une heure, je trouve un très aimable officier, mais tout jeun
qui répond à mes observations :

— J'ai des ordres du chef du génie.

— C'est bien!

A une heure je suis chez le commandant du corps d'armée.

— Mon général, le génie retarde tout, donnez-moi le pouvoir
le faire marcher, sinon rien ne se fera.

A cinq heures, le chef du génie, le lieutenant-colonel Richa

pparaît dans mon bureau, furieux. Le général Clinchant lui avait it les plus vifs reproches.

— Croyez-vous donc, me dit il, que je peux dépasser les fonds loués? il y a encore 35.000 francs, dont 15.000 pour le mobilier; n ne dépensera pas un sou de plus, il n'y a pas de commandant corps d'armée qui tienne!

— Et on les dépensera tout de travers!

— Il y a un excellent officier qui s'en occupe.

— Possible, mais c'est un trop jeune homme.

— Ah ça, on bâtit autour de Lille, quatre forts que j'ai à surreiller, sans compter le reste, aujourd'hui le ministre ne veut pas escarpes, demain il en voudra, après-demain ce sera un entrepreeur qui craquera; j'ai bien autre chose à faire que de m'occuper e votre cercle!

— C'est tout ce que je demande, laissez-moi agir seul.

— C'est ça et vous me dépasserez mes crédits.

— Je les emploierai à ma tête.

— Après tout, ça pourra me débarrasser, mais souvenez-vous ue je vise vos ordres...

— Pour la dépense, mais seulement pour cela.

— Soit!

Et c'est ainsi qu'un officier du génie abdiqua, ce qui ne s'était mais vu. Notre discussion qui menaçait de tourner à l'aigre, par n revirement imprévu nous rendit les meilleurs amis du monde, Après le génie et les entrepreneurs qui me donnèrent du fil à tordre ce fut le tour des officiers de la garnison, qui ne voyaient un bon œil, ni la cotisation obligatoire, ni le changement d'habitudes qui les contraindrait à quitter les cafés auxquels ils étaient coutumés. Ceux de la commission que je m'étais fait adjoindre procédaient qu'à contre-cœur et comme par corvée. J'estimais ue tous les officiers et les assimilés admis au cercle devaient être oupés en société coopérative. La répugnance des militaires à être gagés dans une combinaison de ce genre était encore très vive, ils se prononçaient unanimement pour un entrepreneur.

— Qui vous servira mal, vous grugera, fera ses affaires et s'en a.

— Oui, mais nous dégagera de toute responsabilité!

— Il ne convient pas que des militaires prennent l'habitude de endormir dans l'irresponsabilité!

Comme je tenais tous les fils, il fallut bien qu'on en passât par

où je voulais, et l'organisation fut la suivante : un conseil d'admi-nistration, fournissant un commissaire de semaine. Un agent gages. Tous les ordres de dépense extraits d'un registre à souche signés de l'agent, approuvés par le commissaire. Tous les paie-ments en chèques signés d'un membre du conseil sur la productio de l'ordre de dépense. Deux livres des recettes, à souche, l'un pou l'argent, l'autre pour les matières, d'où on extrayait les reçus.

Les premiers fonds consistèrent en un don de 500 francs d général Clinchant. Le jour même, le crédit du cercle était étab sur la place; deux ans plus tard, il y avait 10.000 francs en caiss

Les cercles de troupe me donnèrent plus de peine encore. Le décrets sur les congrégations venaient de paraître et de provoque la résistance des ordres religieux. Les persécutions dont les Jésuite se plaignaient d'être victimes semblaient apporter un redouble-ment à leur activité et un nouveau regain à leur influence. Pen-dant leur dispersion, ils avaient trouvé des asiles dans une foul de familles qu'intéressait leur sort, et qui s'estimaient heureuses d les recueillir. Ce temps troublé était cependant celui même o commençait à s'élever la basilique de Notre-Dame de la Treille répondant à Lille aux mêmes aspirations que le Sacré-Cœur d Montmartre à Paris.

Le père Breck était parmi ceux qui attendaient la fin de heures d'épreuve et, devenu, pour le moment, l'abbé Breck, il ava imaginé de célébrer tous les dimanches, dans une chapelle qualifié privée, une messe spécialement destinée aux militaires en uniform il la faisait annoncer sous le nom de messe militaire; bien entend les dames n'en étaient pas exclues, et le beau monde s'y pressai il avait obtenu du général Clinchant, sous prétexte de polic qu'un planton se tînt à la porte de la chapelle. Ma femme arrivé depuis peu, entendant parler de cette messe eut la fantaisie de s présenter.

— Madame, votre carte d'entrée, lui demanda le planton.

— Mais... Je suis la femme du chef d'État-Major de la divisio

— Dame, ça ne fait rien, la consigne que m'a donnée M. l'abl est formelle, faut une carte.

Ma femme s'en alla, un peu mortifiée, à la paroisse et, en rev-nant, me conta l'histoire. J'écrivis au père Breck qui me répond par une lettre d'excuses et l'envoi d'une carte dont je ne voul pas. Peu après, je reçus sa visite.

— Monsieur le commandant, me dit-il, je suis le fondé de po

voir d'un comité qui s'est récemment formé dans le but de préserver la jeunesse militaire des entraînements et des dangers qui la menacent en dehors des casernes. Ce comité, sous la présidence de M. de Caulaincourt, s'est imposé de très grands sacrifices grâce auxquels il dispose d'une somme de 250.000 francs qui va être consacrée à l'achat d'un immeuble (1). Nous nous occupons d'y installer une bibliothèque, des jeux et même des consommations. Chaque semaine, on célèbrera l'office divin dans la chapelle, on fera des conférences et j'irai m'entretenir le plus souvent possible avec l'intéressante jeunesse que nous y attirerons. Ce sera une grande consolation pour les familles. M. le général Clinchant, qui connaît votre compétence dans ces questions auxquelles vous voulez bien porter un vif intérêt, m'a renvoyé à vous et je vous remercie d'avance du concours que vous voulez bien nous prêter.



M. Théobald Fix.
Bibliothécaire du Conseil d'Etat.

— Le général Lecointe, Monsieur l'abbé, m'avait informé de votre visite. Mais je ne dois pas vous laisser ignorer que dans le cercle dont vous projetez de doter si généreusement la garnison, il ne pourra être question de l'ingérence d'autres personnes que des chefs militaires. Le règlement — j'en ai été le rédacteur au ministère de la guerre — est formel.

— Oh ! il est bien entendu que nous ne gênerons en rien votre autorité et que, même dans nos conférences...

— Il ne peut vous être permis d'en faire.

— Ou seulement lorsque j'irai m'entretenir avec les soldats.

— Cette liberté ne vous sera pas accordée.

— Dans ce cas, nous nous contenterions les dimanches après la messe...

— Il ne pourra y avoir de messe et la chapelle ne sera pas conservée...

Pendant plus de deux mois, j'eus à subir de pareils assauts. Le

(1) Si je ne me trompe, c'était l'ancien collège dont les Jésuites cherchaient à se défaire depuis la construction d'un établissement neuf.

général Clinchant s'y dérobait en renvoyant le père Breck au général Campenon qu'il n'osait pas aborder, ou à moi qui me renfermais dans la forteresse du règlement. De guerre lasse, le comité, de crainte de voir demeurer infructueux les 250.000 francs qu'il avait payés, s'inclina et le siège du règlement fut levé. Le cercle s'ouvrit; des lotos, des bilboquets, et pendant quelques jours des distributions de timbres-poste et de café, y attirèrent les fantassins et les cavaliers. Mais ce monde de grand air se trouva bientôt mal à l'aise, dans des salles de médiocre étendue ouvrant sur des corridors silencieux et le vide se fit. Dans d'autres départements, le père Breck eut des imitateurs plus heureux.

Un peu plus d'un an avant la fin de mon séjour à Lille, des mutations nombreuses et importantes avaient eu lieu dans le Corps d'armée. Le général Clinchant avait été nommé gouverneur de Paris et remplacé par le général Lefèbvre. Le général Campenon, nommé divisionnaire, était parti, et le ministère n'allait pas tarder à lui échoir ; Warnet, qui lui avait succédé, devait bientôt quitter Lille pour devenir sous chef d'État-Major général de l'armée ; enfin le général Lecointe prenait le commandement du 17me corps d'armée à Toulouse et le général Billot lui succédait. J'avais été, à l'école d'État-Major le camarade de Warnet et le sien, et jamais notre intimité ne s'était refroidie. Le général Billot trouva donc en moi un serviteur dévoué. Entraîné par sa dignité de sénateur à de fréquents voyages à Paris, il mettait sa confiance en moi et jusqu'au jour où il alla prendre le commandement du 15me corps d'armée à Marseille, je l'ai secondé de mon mieux dans le commandement d'une division que je connaissais en détail.

*
* *

Les Flandres conservent soigneusement leurs traditions de joie, l'amour des beuveries, la passion du tir à l'arc, du tambour et des uniformes. « Nous aimons à voir, le dimanche, le soldat français prendre un verre de bière dans notre pays et trinquer avec nous, écrivait un gendarme belge ; il ne faut cependant pas, ajoutait-il mélancoliquement dans le procès-verbal qu'il avait été obligé de dresser et qui m'avait été transmis, qu'il casse tout et tire le sabre dans les estaminets où il entre ! » A Lille, certains jours de fête, il y avait une quantité de guides belges à l'uniforme éclatant, de

lanciers gris et de chasseurs à collets jonquille mêlés aux soldats français. Quant aux milices, j'en ai vu débarquer du chemin de fer, avec armes et bagages, une colonne, où toutes les armes étaient représentées, sous le commandement d'un Major à cheval et le sabre à la main. Après une entrée pompeuse accompagnée de musique, un défilé applaudi par la foule, elle se perdit dans les endroits où l'on pouvait boire et manger.

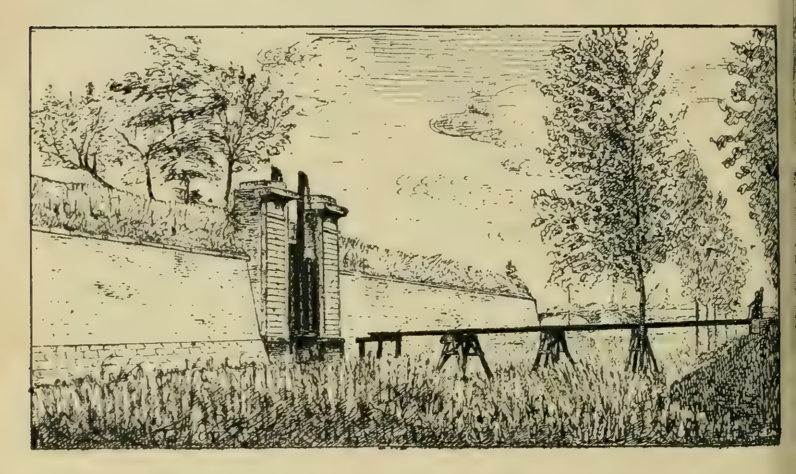
Les Hollandais procédaient autrement chez nous. Pressés par la guerre d'Atchin à Sumatra, ils entretenaient dans le nord de la France des agents recruteurs. Beaucoup d'hommes séduits par la forte prime qu'ils offraient, contractaient des engagements de longue durée. Ils étaient aussitôt transportés aux îles de la Sonde d'où il n'en revenait guère. Les uns avaient été moissonnés par le climat ou la guerre, les autres retenus par tous les moyens imaginables, ruse ou force, argent, femmes. Quant à ceux que l'amour de leur pays, servi par une bonne chance, y ramenait, ils se trouvaient avoir perdu leur qualité de Français, par le fait d'avoir pris du service à l'étranger. Les conseils de guerre, devant lesquels ils étaient traduits pour infraction à la loi militaire, étaient obligés de les renvoyer après avoir entendu le récit, souvent émouvant, de leur odyssée. L'État ne pouvait plus ensuite faire bénéficier nos colonies, où ils eussent accompli leur temps de service, de leur expérience.

De telles relations de frontières n'étaient pas inquiétantes, le souci nous venait d'ailleurs, de la fièvre typhoïde et des grèves qui éclataient inopinément dans les garnisons de l'Est. La négligence des municipalités qui toléraient, à Avesnes ou à Landrecies, des silos pleins de sang aux environs des abattoirs, la vétusté des casernes, favorisaient le développement du fléau qui se déclarait en quelques heures. Il fallait être au bout du télégraphe et improviser les mesures d'assainissement et souvent celles d'évacuation des locaux. Les grèves, aux fosses à charbon, n'étaient pas moins soudaines et quand elles éclataient, il m'arrivait d'être réveillé plus de dix fois en une nuit par les télégrammes et de collectionner assez de leur papier jaune pour en tapisser mon bureau. Selon le lieu, la violence des désordres et les réquisitions de l'autorité civile, il fallait expédier par le chemin de fer des troupes d'infanterie. Si l'agitation se prolongeait, on en était réduit à établir les troupes en cantonnement dans le pays et à organiser des colonnes mobiles que les généraux allaient eux-mêmes surveiller. C'est ainsi

que le général Billot et moi, nous partîmes un soir pour Valenciennes d'où une voiture nous mena de nuit aux mines où la grève sévissait. Nous arrivâmes avant l'aube, craignant de trouver tout à feu et à sang. Le bourg était enseveli dans le sommeil, ainsi que le capitaine de gendarmerie chez lequel j'allai frapper à tour de bras. Au grand jour, les ouvriers sortirent de leurs maisons en s'étirant; ils se formèrent en groupes avec l'un desquels je m'avisai d'aller causer. Mes aiguillettes attirèrent les curieux :

— Pourquoi êtes-vous en grève?

— Vous devez le savoir, c'est rapport à l'ingénieur.



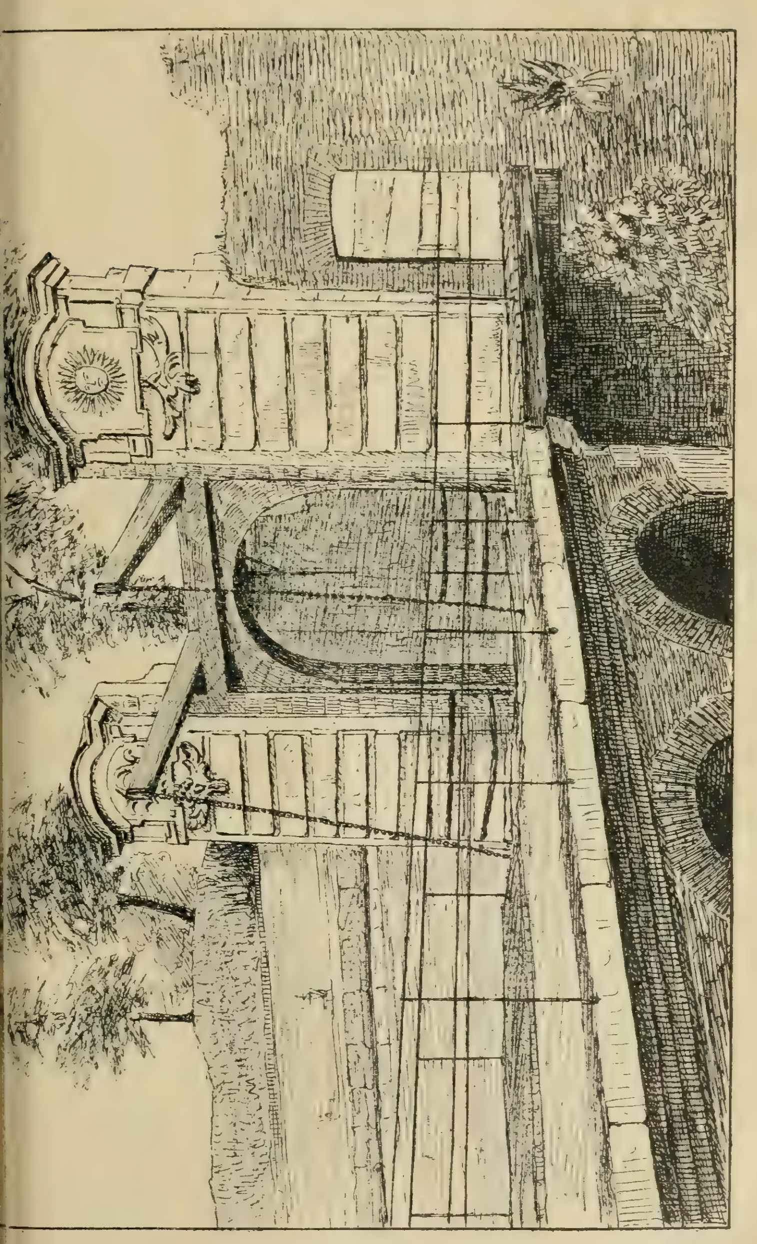
Lille. — Avant-porte de secours de la citadelle. (Croquis de l'auteur.)

— Pourquoi empêchez-vous de travailler les camarades qui le veulent?

— Nous n'empêchons personne, qu'ils y aillent! Cette réponse était accompagnée d'éclats d'yeux ne disant rien de bon, puis continuant : Et vous, pourquoi êtes-vous venus avec la troupe, nous ne voulons pas faire de désordre!

— Si vous croyez que ça m'amuse et que je n'aimerais pas mieux être couché dans mon lit!

Cette réponse les fit rire, mais bientôt apparurent les femmes, aux allures plus méfiantes et plus sombres, les groupes se corsèrent et emplirent les voies, les brigades de gendarmerie ne suffisaient plus; on dut avoir recours à la cavalerie qui s'avança au pas et déblaya patiemment le terrain. Il n'y eut pas de sang versé.



Lille. — Avant-porte d'Ypres. (Croquis de l'auteur.)

La Société des gens de lettres à laquelle j'avais eu l'honneur d'être admis dès avant la guerre, venait d'organiser un congrès littéraire qui devait se réunir à Londres en même temps qu'un congrès télégraphique et j'obtins de me rendre en Angleterre. J'eus par là l'occasion d'assister au dîner que le lord-maire offrit aux écrivains et aux télégraphistes, à la pensée et à sa transmission. En pénétrant dans le palais de Mansion house, je reçus une superbe carte dorée, avec le plan de l'immense table en fer à cheval destinée aux invités. Cette précaution n'était pas inutile. Après quelque attente dans les riches salons, le Lord, un homme de petite taille, flanqué de ses aldermen, adjoints, en costumes du XVIe siècle, fit son apparition. Après un certain nombre de présentations, un violon se plaça devant lui, et joua de joyeux petits rigodons par lesquels il indiqua que le repas était servi. Le cortège se mit en marche et, grâce au plan, les nombreux invités ne tardèrent pas à trouver leurs places dans le hall immense qui sert de salle à manger. A ma gauche, s'assit un exotique à tous crins qui me lut, avec une volubilite extrême, les feuilles du discours qu'il avait l'intention de prononcer. Il fut heureusement distrait de ce dessein par un appétit et une soif qu'on aurait crus engendrés par quelque carême oriental. Il trouva à les satisfaire largement depuis l'inauguration du plantureux repas par les minuscules poissons frits, plat national et probablement symbolique, jusqu'au moment où le hanap d'or rempli d'un vin délicieux circula parmi les convives qui s'y abreuvèrent, chacun à son tour. Le Lord fit son speech et, au nom des gens de lettres, Edmond About répondit avec son esprit endiablé.

Pour visiter les curiosités de Londres, je fus entraîné à faire faux bond à mes confrères ; j'avais été retenu par l'accueil excellent que j'avais reçu de notre attaché militaire, M. de la Ferronnays, que je m'étais empressé d'aller voir. Grâce à lui, je fus admis à visiter en détail l'arsenal de Woolwich. Deux bombes d'une grandeur colossale surmontaient les piliers de la porte d'entrée On me dit que lord Palmerston, au moment de la guerre de Crimée, assailli par les inventeurs, avait, sur la proposition de l'un d'eux, ordonné de fondre ces sphères énormes et d'essayer le mortier qui devait les lancer. Celui ci avait éclaté du premier coup. Un général et un capitaine, c'était tout le personnel de direction que possédait cet établissement immense qui occupe près de quinze mille ouvriers. On y forgeait alors des rubans d'acier de quarante mètres

de long sur vingt centimètres d'épaisseur qu'on enroulait sur un mandrin pour fabriquer les canons de cent tonnes. Je remarquai que la salle où travaillaient trois mille tourneurs était tenue comme un salon, et que partout régnait une propreté et un ordre minutieux par lesquels nos ateliers, même ceux de l'État, ne brillent pas toujours. Je crains que mon intérêt curieux n'ait tourné souvent à l'indiscrétion, mais je m'en console en pensant qu'il dut m'arriver probablement à propos du bronzage des armes, de la fabrication des fusées d'amorçage et de plusieurs autres objets, une mésaventure analogue à celle survenue à un officier anglais. Au laboratoire central de la marine, à Sevran-Livry, on le fit assister à toutes les expériences sur la vitesse des projectiles, mais on ne lui fit pas voir l'intérieur du projectile creux qui contenait le mécanisme indicateur fondamental et dont les appendices extérieurs lui furent seuls expliqués.

— La puissance de l'industrie anglaise est extraordinaire, me disait M. de la Ferronnays. Vous ne sauriez croire combien d'industriels m'offrent de livrer à la France des canons de tous calibres, et en telle quantité que l'on voudra, dans un délai relativement court.

Le lendemain, un bataillon d'un régiment de grenadiers de la reine rentrait dans ses quartiers après l'exercice. Son colonel, M. Cool, assistait en bourgeois au défilé. C'était un homme superbe, de six pieds, extrêmement aimable et parlant un peu français. Je fus présenté à lui. Il eut la bonté de faire sortir un homme du rang et de lui faire retirer devant moi, de son sac, sa batterie de cuisine et autres menus objets, dont la propreté, malheureusement pour lui, ne se trouva pas irréprochable. Les chambres, le mess des sous officiers, celui des officiers eurent leur tour, puis l'*Army and Navy club*. Il est impossible d'imaginer une réception plus cordiale. Et comme ce qu'il me montrait paraissait m'intéresser vivement, le colonel Cool, après m'avoir fait l'honneur de me recevoir le lendemain à déjeuner dans sa famille, me mena voir les horse-guards. Malheureusement c'était un dimanche, et les chevaux seuls étaient restés chez eux.

L'impression d'ensemble qui persista à la suite de cette petite inspection fut bien celle de la solidité des qualités qui font la réputation de l'armée anglaise. Des troupes un peu lentes, mais d'une irrésistible force et possédant une absolue confiance en elles-mêmes.

Grâce à la bienveillance de mes chefs et à leur appui qui ne

m'ont jamais fait défaut, j'avais été nommé lieutenant-colonel. Je fus désigné pour remplir les fonctions de sous chef d'État-Major du 14e corps d'armée et du gouvernement de Lyon. Je quittai Lille en emportant de la gendarmerie un souvenir reconnaissant. Il m'était né deux enfants. Pendant l'hiver très rude, en janvier 1879, ma femme perdit son lait; impossible de trouver une nourrice. J'étais au désespoir. J'adressai à toutes les brigades de gendarmerie de la division dont les chefs connaissaient ma signature, une circulaire exposant mon embarras. Trois jours après, mon antichambre ressemblait à un bureau de nourrices et je pus choisir. L'enfant dut probablement la vie, ou tout au moins la santé, à la gendarmerie.

(A suivre.) Colonel Fix.

♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣♣

LA 2.907 (1)

(Suite.)

A la tourmente de la veille avait succédé un jour calme, baigné de lumière, une de ces journées d'automne où l'air est si pur, tout rempli de parfums. Sous le ciel bleu, les objets étaient nets, souriants, et Pialou se sentit l'âme attendrie à la vue de la nature expirant dans une atmosphère dorée.

A huit heures vingt minutes du matin, il quittait la gare de Paris, sans sa physionomie assurée, satisfaite, des autres jours. Cependant, en cours de route, sous l'influence de la vitesse énervante des trains express, il crut oublier son ennui.

Très attentif aux signaux, il n'adressa pas la parole à son chauffeur pendant quelques instants. Celui ci, sachant que son mécanicien effectuait son dernier voyage, n'essaya même pas d'amener la conversation; il s'occupa davantage et redoubla de vigilance pour s'éviter tout commandement désagréable.

Cette tactique ne plut pas à Pialou. Baron, penché en dehors de la machine, surveillait la queue du train ou se soulevait sur ses pieds pour mieux voir la voie devant lui.

« Certainement, il m'a chargé à dessein, ce coco-là! Ça se croit déjà à ma place; attends un peu! » pensait-il furieux.

— On a encore des yeux, compagnon ! fit-il tout à coup en tremblant. Faites de l'eau ; mettez du charbon ! Je surveillerai la voie et le train ; c'est mon affaire !...

Grave, la main droite crânement posée sur le régulateur, il se penchait aussi, tournait la tête en arrière, répétait les mêmes mouvements du chauffeur avec affectation, avec colère presque.

Baron s'impatienta, il lui prit des envies de se rebiffer. Mais il se calma en se vengeant sur les briquettes qu'il cassait au marteau, à coups redoublés.

(1) Voir le numéro de *La Lecture*, du 8 avril.

On venait de dépasser Survilliers. La machine, aux souffles puissants, fière, majestueuse, impassible comme un sphinx, franchissait rapidement l'espace. Derrière elle, sur la longueur du train une abondante chevelure ouatée et légère, une écharpe de fumée blanche, onduleuse, éclatante au soleil. Les voitures suivaient, mêlant leurs claquements au bruit de la voie. En cet étourdissant tapage, augmenté par l'écho de la tranchée, Pialou grisé, surexcité, emporté par sa rage de vitesse folle, infinie, ouvrit nerveusement le régulateur.

Sa figure rayonnait en n'entendant aucun bruit anormal dans le mécanisme. Il avait une attitude digne, aisée, de bonheur satisfait

— De l'eau, Baron ! Un peu d'eau, dit-il d'un ton plus doux.

Et, ravi de sa marche régulière, sans à coup, il se parlait à lui-même dans le délire de son énervement :

— Quelle marche ! Ils en trouveront des Pialou ; on verra si la 2.907 sera aussi propre. Ils la mettront constamment à l'atelier, à l'infirmerie...

Puis devenant plus sombre, il s'écriait :

— Attention au feu, compagnon ! Du charbon bien réparti sur la grille.

Sa main se crispait davantage sur le régulateur, et son corps s'inclinait en avant dans la position d'un cavalier courant ventre à terre. Il était superbe.

Son chauffeur, jetant un coup d'œil à la dérobée, ne put refouler un sentiment de tristesse en voyant son mécanicien si cruellement affecté. Certes, cette vie en commun sur la machine était laborieuse, difficile avec un agent aussi soigneux, aussi méticuleux. Mais Baron s'était fait à ces dures habitudes d'entretien lesquelles, à la longue, lui demandèrent moins de temps tout en lui donnant la satisfaction d'avoir une locomotive remarquable entre toutes.

A cette école sévère, il avait acquis de l'avancement et bénéficié de primes élevées. Aussi le personnel de la 2.907 était-il jalousé. Tout bas, quelques esprits méchants avaient osé insinuer que ces économies étaient louches, dues à des livraisons frauduleuses de combustible. Un jour, l'un d'eux, entendu par Pialou, ne dut son salut qu'à l'intervention des camarades présents :

— Lâche ! tu crois donc que je fricote comme certains, avec les cokeriers, pour diminuer en écritures les quantités livrées ?... Sache que ces complaisances sont un vol ! Moi, je gagne mes primes !

Peu de temps après, il surprenait en flagrant délit celui-là même qui l'avait soupçonné:

— Si j'étais méchant... lui dit-il d'un air de dégoût... Va te faire pendre ailleurs, mais tiens ta langue !

Baron se souvenait de tout cela en regardant son mécanicien; et maintenant, il regrettait presque d'avoir répondu franchement, sans animosité cependant, à l'ingénieur qui l'avait questionné sur la vue de Pialou.

Non, il ne lui était pas hostile, mais la crainte d'un accident l'avait poussé à dire la vérité. Voilà ce que Pialou ignorait.

A toute vitesse on brûla Chantilly, et on fut à Creil à l'heure réglementaire. Près d'Amiens, Pialou s'attrista à l'idée qu'il devait s'y arrêter, ne pas aller au delà, puis retourner à Paris, l'après-midi. C'était la consigne: on voulait lui éviter toute confusion dans les signaux de nuit.

A quoi bon s'en inquiéter davantage? Toute résistance était impossible; il fallait prendre la chose par son bon côté sans quoi il en souffrirait inutilement et l'on en rirait.

Il essaya de sourire, mais il sentit une résistance dans les muscles de la face :

— Attention, nous arrivons, dit-il à son chauffeur. Il faudra décrocher vite.

Déjà, l'autre machine, qui devait continuer, attendait, bruissait d'impatience dans ses fuites de vapeur. Pialou lui jeta un coup d'œil jaloux.

Rentré au dépôt, il ne put s'empêcher, avant de s'occuper de la 2.907, d'attendre le départ du train qu'il était forcé d'abandonner. Dans ses yeux se lisait le regret de ne pas faire le voyage complet, de ne plus revoir le pays, plus avant, qu'il connaissait si bien. Comme un cheval rompu, trop vieux, on le réformait. Méritait-il une pareille fin après une carrière aussi bien remplie ?... C'était lui, Pialou, qu'on traitait ainsi... Il soupira, ses yeux se mouillèrent, et pour ne pas trahir son émotion, il frotta sa machine, la pensée toujours au loin, là-bas, sur la ligne qu'il parcourait mentalement, comme dans un rêve.

— Hé! Pialou, lui cria un mécanicien sortant de la remise, nous allons faire cette vieille partie de piquet, chez la mère Lobelle?... On t'attend...

— Bon, bon!... Je ne bouge pas aujourd'hui; je suis fatigué, je déjeune ici.

— Allons donc, on t'attendra tout de même. Il fait trop bon pour dormir!

Pialou, qui avait emporté son déjeuner, s'assit sur un des coffres de la machine et mangea tranquillement. Ensuite il alla au dortoir et se reposa jusqu'à l'heure du départ.

Le retour s'effectua par un soleil toujours superbe dont l'éclat donnait une vigueur intense aux feuillages déjà jaunis, parmi lesquels apparaissaient, comme un regret, quelques touffes d'un vert sombre. Pialou, plus calme, l'air songeur, inquiet, se prit à contempler le paysage. Moins occupé, les nerfs plus tranquilles, maintenant que son train était semi-direct, il portait ses regards autour de lui, l'âme impressionnée par la nature aux teintes rouillées, sanguines ou dorées, aux doux reflets mystérieux.

Comme il fut surpris de n'avoir jamais joui de ces charmes qui s'offraient constamment à lui! Et dans l'examen précipité, chaque endroit remarquable, un vallon, une plaine, un bois, était un souvenir, un point de repère pour sa route.

Dans cette admiration tardive, ses premières années de voyages se déroulaient rapides comme le train. A chaque lieu connu, les choses marquantes du passé se pressaient dans son cerveau brouillé, fatigué.

C'étaient un riant village, un bouquet d'arbres, un horizon immense, une maison isolée, bien blanche, ou quelque cours d'eau brillant, serpentant dans la plaine. Comme il se réjouissait! Mais pourquoi ce charme venait-il si tard?... Cependant, il aimait la nature, lui, fils de paysan, qui avait grandi au milieu des châtaigniers, des noyers de l'Auvergne, en des sites admirables!

Malgré son bon renom sur toute la ligne, qu'il connaissait admirablement, il ne savoura pas avec la même joie les sourires recueillis sur son passage. Il n'était plus le même homme, fier, maître de lui, brûlant les stations, le corps un peu penché, dans une attitude heureuse. Auparavant, à son arrivée régulière dans les gares, à la propreté de sa machine, on s'écriait : « Ah! c'est Pialou! » Et de la main gauche, il sifflait en *crescendo* pendant qu'il saluait militairement de l'index droit les agents qui lui donnaient un bonjour amical.

Aujourd'hui, presque indifférent, il faisait semblant d'examiner son manomètre pour ne pas se montrer, comme s'il avait commis une faute grave, connue de tout le monde.

Cette rentrée à l'atelier lui semblait une disgrâce qui le déconsi-

dérait aux yeux du personnel. Combien croiraient à la réalité du motif? Beaucoup y verraient autre chose!

Aussi, après son passage, se dit-on :

— Qu'a-t-il donc, Pialou? Il n'est plus le même.

A Creil, sa tristesse fut plus visible. Cet amas d'usines enfumant l'espace, ces chantiers longeant la voie, lui rappelèrent que lui aussi comme ces ouvriers, travaillerait sur place, aux ordres de contremaîtres taquins.

Il tourna la tête vers le coteau boisé, surplombant l'Oise, se continuant dénudé, pierreux, jusqu'à la trouée de Saint-Maximin. La rivière, large et belle coulait brillante jusqu'à Saint-Leu-d'Esserent, dont l'église monumentale se montrait comme une cathédrale, sur la hauteur, à droite.

En face des forges de Montataire, Pialou aperçut son pays et ami, garde-barrière au chemin du Pont-Thérain, qui ne manquait jamais de lui dire bonjour. Il lui sourit, mais bientôt à la tranchée le bruit assourdissant des voitures, les claquements redoublés par l'écho des carrières l'agacèrent. Il ouvrit en grand son régulateur pour faciliter la montée de la rampe, puis trop lancé, l'esprit toujours pensif, il faillit dépasser la bifurcation de Senlis.

Après avoir ralenti la marche, il arriva au pont de Chantilly au bas duquel s'étale la Nonette en canaux en ligne droite, dont l'eau claire semble immobile dans cette partie plate s'étendant vers La Chaussée.

Après la station, Pialou fut attiré par le parfum des plantes aromatiques de la forêt imprégnant l'air. Il ressentit alors une sensation plus douce, différente des autres, qui lui procura un moment de bien-être.

Il regardait les taillis, il distinguait les arbres d'essences variées. Parfois des cavaliers passaient dans les allées ratissées; au bruit du train, un lièvre, un lapin sautaient, couraient, traversaient la voie.

Au loin, la ligne se perdait en une perspective bleuâtre et tendre dont le décor ravissant apaisa sa pauvre tête obsédée.

Le panorama se continua au viaduc de la Reine-Blanche dominant un immense espace aux horizons élevés et boisés. Au bas, les étangs de Commelle, l'habitation du garde; plus loin des bois épais aux tons veloutés, changeants et délicieux. Mais bientôt, ces beautés augmentèrent son regret sommeillant, lorsqu'il fut à l'extrémité de la forêt, après Orry-la-Ville. Par delà un terrain plat,

pointait au loin le clocher de Senlis ; en avançant, la tranchée de la ligne cacha le paysage. Une alternative de déblais et de remblais, puis un pays uni, monotone ou raviné, coupé çà et là par quelques bouquets d'arbres.

Toujours distrait, Pialou arrêtait machinalement aux gares de son itinéraire, et il démarrait, l'œil vague, préoccupé. Son esprit s'assombrit de plus en plus en approchant de Paris.

Ce fut alors la plaine triste, maraîchère, aux tons durs et sales, avec ses tas de gadoue, quelques arbres fruitiers, petits, tordus. La banlieue peu attrayante, égayée par quelques coins bien placés assez rares, gâta ses impressions. L'illusion disparut ; c'était la fin cette fois. Il fallut dire adieu à cet espace baigné de lumière, à l'odeur agréable des terres labourées, aux beaux endroits de la ligne.

A ce moment, le soleil se couchait, glissait lentement en incendiant l'horizon comme pour une apothéose.

Le fort de La Briche, Saint-Denis se présentèrent. Le canal, près des ateliers Claparède, était encombré de bateaux ; de hautes et de nombreuses cheminées d'usines soufflaient leurs fumées noires, leurs odeurs infectes de produits chimiques.

Devant ces constructions resserrées, noircies et sombres, Pialou pensa encore aux ateliers de la Compagnie du Nord, où on le condamnait à finir sa carrière. Il ressentit au cœur une douleur aiguë ; sa bouche entr'ouverte laissa échapper un soupir. Faible, comme pris d'un vertige, il lâcha presque le régulateur ; ses yeux se voilèrent. Aussitôt deux coups de sifflet précipités retentirent plusieurs fois, et la machine ralentit brusquement.

Au bruit des éjecteurs, le mécanicien revint à lui, se raidit et voulut fermer le régulateur déjà manœuvré par son compagnon. Il s'aperçut alors qu'il allait franchir le signal d'arrêt sans la présence d'esprit de son chauffeur :

— Merci, lui dit Pialou un peu bas, tout confus, les yeux humides : j'ai eu tort de vous en vouloir.

Déjà, sur la voie, des hommes agitaient le drapeau rouge ; un garde sémaphore s'avança, et, s'adressant à Pialou, d'un ton colère :

— Vous ne voyez pas clair !... Sapristi, le signal est assez grand !

Le mécanicien le regarda, ébahi, ne sachant quoi répondre. Au même moment, le sémaphore fut remis à voie libre. Pialou siffla, puis ouvrit doucement le régulateur.

Le garde, la main sur la manivelle du mât sémaphorique, atten-

dit que le train fût parti pour l'annoncer au poste suivant. Il dévisageait Pialou comme pour lui témoigner son mécontentement.

Pialou reprit sa marche et parvint bientôt aux fortifications où le peuple de La Chapelle et de Montmartre grouillait, se reposait sur l'herbe fanée, jaunissante des glacis et des talus. Des groupes assis, tournant le dos à Paris, regardaient les trains, quelque enterrement pauvre sortant de la poterne des Poissonniers. Des gamins braillaient, se lançaient des pierres, se poursuivaient jusque dans les fossés. Et, de l'autre côté, au-dessus des courtines, des gens en blouse, en paletot flânaient couchés à plat ventre, la tête entre leurs mains, tandis que d'autres, debout, se profilaient en gris sous la voûte du ciel bleu cendré.

Encore pâle et fiévreux, Pialou fit un dernier effort pour se remettre, quand il entendit le bruit des machines et des manœuvres dans la gare de La Chapelle. Il vit les ateliers près desquels étaient garés des trains de roues, des bandages et des wagons en réparation. « Voilà mon refuge, » se dit-il. Il détourna la tête de ce coin assombri, au sol noirci par le laitier servant à ballaster les voies. C'était là qu'il échouerait !...

Il arriva en gare de Paris de plus en plus attristé de ne pouvoir plus conduire sa machine.

Supporterait-il une pareille douleur ?...

* * *

Jamais, même après ses plus durs voyages, Pialou n'avait été aussi accablé qu'à la fin de cette journée. Sous ses apparences robustes, il était aujourd'hui un homme sans force, à la démarche lourde et lente, au visage inquiet.

Et puis, quel crève-cœur ç'avait été le remisage de la 2.907 !

Comme d'habitude, mais non plus avec le même sang-froid, il en visita les bandages, les frappa plusieurs fois avec son marteau pour en écouter le son. Puis il passa aux boulons, aux goupilles, aux clavettes et les serra, lentement, sans vouloir se presser, tant il avait de peine à quitter sa pauvre machine. Il régla le jeu des boîtes à graisser, examina ensuite le mécanisme, et, croyant tout en état, il tourna autour d'elle, en dernière inspection. Deux écrous étaient lâchés : « Tiens ! » fit-il en s'en apercevant. Il monta sur

sa machine, prit du chanvre dans un des coffres et s'en servit pour maintenir les écrous.

Jusqu'au dernier moment, il la nettoya, la soigna, l'astiqua comme si elle dût encore rouler avec lui. En s'en séparant, il ne voulait pas qu'on pût l'accuser de l'avoir négligée, de l'avoir abandonnée comme une loque dont on se défait.

Ce fut un spectacle touchant que la sollicitude de ce vieil agent s'appliquant à rendre belle la locomotive qui avait été le souci et l'orgueil de sa vie.

Maintenant, il pouvait déposer les armes : elles étaient fourbies, dignes de leur maître. Si l'homme était vaincu, son amour-propre, sa passion pour sa locomotive vivaient toujours en lui, avec la même force, mais, hélas ! sans utilité pour l'avenir.

Il rendit tout en ordre, pièces de rechange et accessoires.

Quand son chauffeur l'eut quitté en lui donnant une poignée de main toute cordiale, Pialou resta seul devant la 2.907.

Peu après, d'autres agents arrivèrent pour faire leurs trains. Tout en s'y préparant, ils regardaient Pialou sans oser lui adresser la parole. Celui-ci, toujours recueilli, avait la physionomie navrée, des esprits torturés, vaincus par la fatalité devant laquelle il faut courber la tête, la rage au cœur, le dédain sur les lèvres.

Combien fut triste ce regard mouillé de larmes qu'il jeta sur la 2.907 comme un dernier adieu ! Ses camarades ne purent se défendre d'un sentiment de compassion devant son attitude résignée, pleine de douleur. Quelques insouciants plaisantèrent cet amour exagéré, qu'ils trouvaient épatant; d'autres reconnaissaient la chose drôle, presque comique.

— Il en crèvera ! dirent les railleurs, quand il fut sorti du dépôt. Faut-il être bête de se décarcasser ainsi pour une *bécane !*

Ce fut le mot de la fin. On en rit beaucoup, et l'on oublia tout, même ceux qui s'étaient laissé attendrir par leur bon cœur.

Le lendemain, à son arrivée à l'atelier, Pialou s'assura d'abord que la 2.097 n'était pas partie. Il la trouva remisée dans une rotonde, à côté d'autres machines au repos. Ce fut une consolation qui contribua beaucoup à lui donner quelque courage pour subir sa nouvelle manière de vivre.

On ne se défait pas ainsi, du jour au lendemain, des vieilles habitudes qui règlent la conduite, le mécanisme de la vie. Ces arrêts brusques occasionnent toujours quelques désordres qui apparaissent ensuite et mettent souvent en danger l'existence d'un individu.

Pialou le sentit bientôt.

Il fut occupé au montage, aux petites réparations. Mais, eu égard à son ancienneté, on lui toléra bien des choses pour ne pas l'astreindre à la sévérité du règlement des ouvriers. D'ailleurs, dans trois mois il allait prendre sa retraite ; on le laisserait tranquillement attendre l'époque de son départ.

La rentrée avec les ouvriers l'humiliait presque. Vite, il passait, ne s'arrêtant jamais à causer ; arrivé au dépôt, il se mettait aussitôt à l'ouvrage.

Le dépôt était un assemblage de petits bâtiments, de rotondes en demi-cercle, aux grandes portes en arcade rayonnant à une plaque tournante actionnée par une locomobile. A côté, près du parc à charbon, se trouvait la grande remise rectangulaire, recouverte de trois toits parallèles, reliés par des chéneaux, et dont la partie supérieure était vitrée au tiers de sa longueur.

Cette remise était la plus curieuse.

On y entrait par de larges portes, très élevées ; une fosse, au milieu, séparait l'emplacement des machines au nombre de soixante. Un pont roulant, mû par une locomobile, servait à la parcourir pour l'entrée ou la sortie des locomotives. De gros numéros, découpés à jour dans de la tôle et appliqués sur deux poutres traversant la remise, au-dessus des bords de la fosse, sous le faîtage, indiquaient la place de chacune d'elles. Parfois Pialou, suspendant son travail, se plaçait sur le bord de cette fosse, d'où il voyait, en face, une longue rangée de machines présentant leurs avants. Derrière lui, étaient les tenders des autres machines faisant vis-à-vis. Il promenait son regard partout, et se plaisait dans cet ensemble curieux d'énormes monstres noirs, immobiles, attendant l'heure de la course effrénée, en une physionomie imposante.

Au-dessus de chaque locomotive, s'élevait, comme une immense embouchure d'instrument, un gros tuyau de tirage terminé en cône, emboitant la partie supérieure de la cheminée et ressortant au dehors, sur le toit, bien haut. Quelques machines, prêtes à partir, bruissaient ; des clairs faisaient une tache grisâtre, vernissée, sur les dômes de prise de vapeur. Et, près des combles, une fumée bleuâtre planait, transparente, sous laquelle les dômes avaient l'air d'énormes chapeaux reluisants, aux bords trop étroits pour leurs tubes aussi longs.

Appuyé sur un des tampons d'un tender, Pialou méditait, fouillait de l'œil tous les coins, faisait des remarques mentalement. Tout

d'un coup, il sortait, la tête baissée, absorbée, et se rendait à la rotonde où se trouvait la 2.907.

Il faisait le tour des machines placées sur les fosses, puis il allait regarder au dehors pour s'assurer s'il était seul. Alors, il revenait à la sienne, la visitait attentivement, la nettoyait, plein d'ardeur, la fourbissait dans les plus petits recoins. Il rentrait ensuite dans la grande remise, travaillait un instant, puis retournait à sa machine.

Les chefs connaissaient ce manège, laissaient Pialou libre. Il éprouvait un grand bonheur en croyant tromper leur surveillance. La 2.907 eut ainsi son mécanisme en parfait état au bout de quelques semaines. La moindre trace de rouille, un peu de crasse, de cambouis, le gênait, lui était insupportable. Vivement, il grattait avec une spatule qui ne le quittait jamais ; il enlevait tout et frottait les pièces polies avec du papier émeri, des chiffons un peu gras. Il fouillait partout et ne se contentait pas d'un nettoyage superficiel tant il avait des habitudes sévères de propreté. Il en devint maniaque, méthodique, employant certains procédés à lui, dont il riait en signe de satisfaction : « Ah ! ah ! c'est mon système ça ! » disait-il en s'y prenant d'une façon spéciale pour remettre une pièce en état.

Il était heureux quand il pouvait s'esquiver de ses camarades pour venir rôder autour de la 2.907, l'entretenir et jouir seul de sa vue, de sa propreté. Comme aux beaux jours d'activité, la peinture du corps cylindrique brillait d'un aspect vernissé, et les cuivres avaient toujours leur éclat d'or pâle. Les pièces de fer ou d'acier adoucissaient cet ensemble par leur matité.

En ces moments d'orgueil, de joie profonde, il parlait à sa machine comme à un cheval. Il faisait des réflexions à demi-voix, ou bien, montant près du foyer, il manœuvrait les volants et le régulateur avec la mimique d'un mécanicien en marche. Alors, le regard vague, il restait immobile derrière la lunette, et se figurait conduire son train comme jadis.

Un jour, après avoir bien astiqué la 2.907, Pialou s'était assis au fond du tender. Songeant au passé, il fixait, comme fasciné par une idée, les cuivres du foyer. Tout à coup, il lui sembla que la machine avançait ! « Qu'est-ce donc ?... Je ne rêve plus ! » Lentement, la 2.907 démarrait, en effet. Surpris, il se redressa, se pencha en dehors : des ricanements formidables retentirent dans la rotonde, et la 2.907 s'arrêta aussitôt.

— Ah ! ah ! ah ! Hé, Pialou ! ça marche ! Ah ! ah ! ah !

Une dizaine d'ouvriers, des chineurs, comme il les appelait, sortirent de la fosse où ils s'étaient cachés, et lui rirent encore au nez :

— Hé ! hé ! Pialou !

— Tas d'idiots ! fit-il en s'en allant furieux, honteux, du côté opposé, sur la voie du départ pour Paris.

Par une petite porte de la rotonde, du côté de la ligne, l'un des ouvriers l'avait guetté. Au moment favorable, ils étaient entrés un à un, à pas de loup, et s'étaient placés derrière la machine et l'avait poussée tous ensemble.

Pialou, encore stupéfait, n'osait reparaître. Il se promena autour du dépôt en attendant l'heure de la sortie ; on ne le vit pas à son travail le restant de la journée.

Partout on se raconta cette farce qui fit rire et donna lieu à cette amère sentence : « Il en crèvera ! »

Pauvre Pialou, comme il fut affecté de cette plaisanterie ! Il reconnaissait là le cœur humain riant de tout, même du malheur d'autrui. Lui, l'ancien mécanicien modèle, il souffrait d'avoir été découvert dans sa retraite, d'être la risée de ces gens moqueurs, n'entendant rien au culte qu'il avait pour la 2.907. Et il fallait vivre parmi eux !

Depuis, il devint méfiant et ne se risqua qu'à coup sûr après avoir jeté un œil furtif aux alentours de la rotonde. On n'osa plus l'inquiéter ; on le laissa et on le plaignit.

Dans cette contemplation muette, au fond du tender, il repassait sa vie, ses débuts à la Compagnie, sa marche progressive dans les ateliers et sur les machines. Ces premiers temps, quelquefois difficiles, lui semblaient heureux aujourd'hui ; il les regrettait avec sincérité, et les phases de cette pénible existence défilaient lentement comme des tableaux magiques.

C'était sa jeunesse dans les montagnes de l'Auvergne où il avait gardé les troupeaux. Il revit la fuite du toit paternel pour suivre un rétameur qui lui apprit un peu de chaudronnerie, specialité dans laquelle il se fortifia chez un bon patron, à Paris. Alors il entra à la Compagnie du Nord, à vingt-quatre ans, avec l'idée fixe de devenir mécanicien. Fort, bien charpenté, habitué au grand air, pourquoi ne se risquerait-il pas dans cette profession, périlleuse parfois, mais relativement lucrative ? Il devint chauffeur, et son ambition le conduit à un entretien remarquable de sa locomotive.

(A suivre.) Désiré Louis.

LA DUCHESSE BLEUE [1]

(Suite.)

VI

— Ah! il t'a servi aussi le coup de l'infaillible pistolet, me dit Jacques, en éclatant de son rire le plus gai, lorsque nous nous revîmes le lendemain. C'est excellent... Et il t'a regardé dans les yeux pour te faire bien entendre que, si tu te permets de courtiser Mme de Bonnivet, tu risques de recevoir dans la tête une des balles dont le mari gratifie par douzaines, chaque jour, le Monsieur en tôle du tir. Il a fait mieux avec moi. Il m'a mené voir les cartons. — Tu lis cette inscription : Dix balles au commandement par M. Pierre de Bonnivet. — Neuf balles au visé par le même. — Et puis, tu aperçois sous le verre un carton déchiqueté qui ressemble à une gravure de ces livres de médecine consacrés aux maladies secrètes... Elle est délicieuse, d'ailleurs, à examiner, la suite de ces cartons de chez Gastinne. Sur dix, il y en a bien sept derrière lesquels un Parisien peut mettre l'histoire d'une jalousie conjugale, comme pour Bonnivet, — d'une coquette série d'adultères, comme pour Casal... Ou bien c'est des gaillards suspectés, comme Crucé, de vivre aux dépens de Mme Ethorel à laquelle ils font acheter tous les rossignols de la brocante... C'est des maris dont la femme dépense cent mille francs par an, avec trente mille de revenu, des députés sur qui pèse le soupçon de vendre couramment leur vote. Et puis, quand ces héros du : un, deux, trois, feu... ont une affaire, ils manquent leur homme...

Il me tenait ce discours, où il continuait de jouer vis-à-vis de moi son rôle de docteur en haute vie parisienne, tandis que nous achevions de déjeuner en tête à tête. Il était venu chez moi, lui qui n'y vient jamais, sitôt les quatre pages finies, pour me demander l'œuf et la côtelette classiques. Cet empressement de curiosité avait

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 11 mars.

achevé de me prouver combien il s'intéressait au succès de sa manœuvre de diplomatie galante. Je l'avais assez mal reçu.

— On n'attire pas les gens dans de pareils guet-apens, lui avais-je dit, tu me forces d'accepter une invitation à dîner qui m'est odieuse, pour nous trouver ensemble, et tu y manques.

— Avoue pourtant que c'est gai! m'avait-il dit avec tant de gaminerie que je n'avais plus le cœur de me fâcher. Après quoi, il m'avait très minutieusement interrogé sur les divers personnages, pour conclure par cette boutade à propos du ridicule avertissement du jaloux Senneterre. Puis, sérieux :

— Et tu n'as rien remarqué de particulier, toi qui sais voir? Oui, vous autres, peintres, vous ne comprenez pas, mais vous savez voir... Dans les rapports de Machault et de la Reine Anne, par exemple?

— Attends, répondis-je, c'est vrai qu'en me prévenant que Senneterre t'avait rencontré, Machault a eu un singulier regard... Pourquoi me demandes-tu cela? Est-ce qu'il lui ferait aussi la cour?...

— Plus maintenant! Mais je crois bien que si elle a déjà hasardé le *falso passo*, comme disent tes amis les Italiens, c'est avec Machault.

— Avec Machault? m'écriai-je.

Et je répétais :

— Machault, ce colosse toujours ivre, ce gladiateur en habit noir, cette machine à dégagés et à contres de quarte, et elle, cette femme si fine, un peu pointue, à mon goût, mais si aristocratique quand même?... Ce n'est pas possible... Et toi-même, l'autre jour, tu me déclarais que tu la croyais sage...

— Ah! Daisy, Daisy! fit-il en hochant la tête, vous ignorez que, lorsqu'on veut chercher de qui une femme idéale, une Sirène, une Madone, un Ange, — avec un tas de majuscules, — est la maîtresse, il faut en général penser d'abord à la personne la plus grossière de l'honorable société... Tant il y a qu'on l'a beaucoup dit, et elle sait que je sais qu'on l'a dit. Je ne le lui ai pas caché... Par conséquent, la présence de Machault, hier au soir, était destinée à produire sur moi exactement le même effet que je lui ai produit par mon absence. J'ai pris les devants et j'ai bien fait... D'ailleurs, ajouta-t-il avec une âcreté presque haineuse dans sa voix, de deux choses l'une, ou bien elle a déjà eu des amants, et c'est une coquine. Alors je serais le dernier des imbéciles si je ne

l'avais pas à mon tour. Ou bien elle n'en a pas eu, et c'est une coquette qui ne me fera pas passer par le même défilé que les autres.

— Si tu ne perds pas ton temps, lui répondis-je, j'en serais fort étonné... Je l'ai étudiée hier, et, puisque tu me reconnais le coup d'œil de la profession, laisse-moi te le dire, j'ai diagnostiqué chez elle tous les signes de la plus complète absence de tempérament : la gorge petite, peu de hanches, la peau sans duvet, des lèvres minces, celle d'en bas un peu plus rentrée, des narines sèches et dures, la voix métallique. Je parierais qu'elle n'a pas de goût, et qu'elle ne sait ni ce qu'elle mange, ni ce qu'elle boit. C'est un être tout cerveau, sans une ombre d'ombre de sensualité...

— Avec ça que les femmes froides n'ont pas autant d'histoires que les autres !... interrompit-il. « Tu ne connais donc pas l'espèce ? Celles-là se donnent, non pas pour se donner, mais pour prendre. Quand il s'agit pour elles d'attacher fortement un amoureux à qui elles tiennent, elles y vont de leur personne, et avec d'autant plus de facilité que la douce affaire leur est complètement indifférente. Elles savent que la possession détache certains hommes et en attache d'autres. Toute la question avec elles est de leur persuader qu'on est de ceux qui s'attachent ainsi; — et de ne pas en être. Et puis, il y a des femmes froides qui sont des chercheuses, et alors !... Tantôt je range Mme de Bonnivet dans le premier groupe, tantôt dans le second. Je ne prétends pas avoir le mot de ce sphinx, ou de cette *sphynge*, comme disent ceux de nos camarades qui veulent bien prouver qu'ils ne savent pas le grec. Mais, à défaut du mot, j'aurai la sphynge en personne ou je ne serai plus Jacques Molan. Et puis, comme tu m'y auras aidé et que je suis juste, tu recevras une récompense. Et tu ne me reprocheras plus ce dîner rue des Écuries-d'Artois. Donnant, donnant. Tu vas être payé de ta corvée, Quelle heure est-il ?... Une heure et demie... Prépare-toi à voir entrer ici, dans une dizaine de minutes, Mlle Camille Favier elle-même, qui viendra, avec sa respectable mère, s'entendre avec toi pour le portrait... Suis-je gentil ? Et je ne lui ai même pas dit où tu as dîné hier. C'est encore plus gentil, cela !... »

Il venait à peine de m'annoncer en plaisantant cette visite, pour moi bouleversante, et déjà le domestique annonçait que deux dames attendaient dans l'atelier. Dieu ! Que le cœur me battait au moment où j'allai rejoindre celle que je m'étais juré d'éviter ! Que

le cœur me bat, même aujourd'hui, au souvenir si précis, si lointain, de cette nouvelle rencontre! Je crois les revoir, la mère et la fille, sous la lumière crue du jour clair de janvier, dans cet atelier dont la grande baie vitrée s'emplissait d'un froid et pâle azur. — Mme Favier, plus placide et plus souriante que jamais, promène de toile en toile ses grands yeux toujours souriants. Elle me demandera tout à l'heure à combien me revient un tableau, et combien je le vends, avec autant de simplicité que s'il s'agissait d'une robe ou d'un bibelot. Camille est assise en face d'une copie de l'*Allégorie du Printemps*, que j'ai faite à Florence autrefois si amoureusement. Dans les longues et fragiles danseuses du divin Sandro, qui hochent avec une grâce tendre leur blond visage au regard songeur, à la bouche amère, la petite Duchesse bleue pourrait reconnaître des sœurs. Elle ne les voit pas, absorbée dans un souvenir dont je devine trop la nature, étant donné qu'elle n'a pas joué la veille et qu'elle a trouvé le moyen de passer cette soirée libre avec Jacques, grâce à la cousine complaisante. Cela me fait mal de surprendre autour de ses paupières attendries, presque meurtries, un halo nacré de lassitude et sur sa bouche des frémissements qui disent le bonheur. Et cela me fait plus mal que, sitôt entré, Jacques ait avisé les photographies d'elle dont je me suis servi pour faire le portrait rêvé, — ce chimérique portrait de ma semaine de folie qu'heureusement j'ai mis de côté et bien caché, — et, à la minute même où Camille me dit bonjour avec un sourire un peu gêné, le voici qui apporte ces cartons révélateurs, et, malicieusement :

— Vous voyez, Mademoiselle, que si Vincent n'est plus revenu vous voir jouer comme il vous l'avait promis, il ne vous a pas oubliée...

— C'était pour mieux préparer les études du tableau futur..., balbutiai-je. Le grand Lenbach fait ainsi...

— Et qui te dit le contraire ? reprit Molan, avec plus de malice encore.

— Ah ! vous ne les avez pas bien choisies, interrompit la mère, et, montrant à sa fille la photographie que j'avais le plus aimée. Tu vois, dit-elle, que les marchands continuent, malgré notre défense, à vendre ce portrait qui est si peu toi... Voyons, est-ce qu'il lui ressemble ?... Je vous en prie, jugez, monsieur La Croix.

— J'avais trois ans de moins, dit Camille, et il ne m'a pas con-

nue alors. Et prenant la photographie à son tour, elle la regarda. Puis la mettant à côté de son visage, de manière à ce que je pusse voir à la fois le modèle et le portrait, elle m'interrogea : Est-ce que j'ai beaucoup changé ?...

Pauvre petite Duchesse Bleue, sincère amoureuse du moins aimant de mes amis, romanesque enfant échouée par un ironique caprice du sort dans le métier le plus funeste au mystère, au silence, à la solitude, quand il aurait fallu une tiède atmosphère d'intimité protectrice aux jolies et délicates fleurs de votre âme de femme, dites, soupçonniez-vous mon émotion à regarder votre visage pâli par votre jalousie de la veille me sourire ainsi, tout à côté d'un autre visage, le visage de l'enfant innocente, que vous aviez été, que j'aurais pu aimer comme on aime une fiancée ?... Non, certes. Car vous étiez bonne, et si vous aviez deviné ce que je souffrais, vous ne m'eussiez pas imposé cette inutile épreuve. Vous n'auriez pas, dès cette visite, arrêté avec moi le plan de cette série de séances de pose qui commencèrent dès le lendemain et qui me furent un étrange, un douloureux calvaire !... Oui, pourtant, car il y avait dans votre sourire un rien de tristesse et de pitié, — de tristesse pour vous-même, de pitié pour moi. Vous sentiez si bien que, dès ce moment, je vous portais une affection trop vite éveillée pour qu'elle fût la raisonnable et simple amitié d'un camarade ! Vous le sentiez, mais sans vouloir vous l'avouer, parce que l'amour est égoïste. Le vôtre avait besoin de se raconter, pour être encouragé dans ses espérances, réconforté dans ses doutes, plaint dans ses douleurs. Et ce service de se prêter comme un écho complaisant à votre passion, qui vous l'eût rendu comme moi ? Si cela m'a coûté mon repos, pendant des semaines et des semaines, — si, vous partie de l'atelier, je suis resté, après chacune des séances, comme après cette première visite, des heures à me débattre contre des amertumes dont mon cœur n'est pas vidé, vous n'avez pas voulu le savoir, et moi je ne trouve pas la force de vous en condamner. Après tout, *vous m'avez fait sentir*, et il viendra une époque, peut-être, où, passant la revue de mes souvenirs, je vous bénirai des larmes que j'ai versées quelquefois, comme si j'avais eu dix-huit ans, à cause de vous qui ne voyiez pas ces vaines larmes ! Vous les auriez vues que vous vous seriez refusée à y croire pour garder le droit de m'initier à la tragédie intérieure que vous viviez alors et dont pas un contre-coup, hélas ! ne me fut épargné...

Si je me laisse aller à ces impressions, j'en ai pour des pages à gémir de la sorte, et jamais je n'arriverai à raconter cette tragédie elle-même, — cette tragi-comédie plutôt, où je jouais ce rôle du chœur antique, inefficace témoin des catastrophes et qui les déplore sans les empêcher. Employons le seul remède à l'inutile élégie. Notons des petits faits, sèchement... Je l'ai dit : cette visite de la mère et de la fille avait pour objet d'organiser la série des séances de pose. Je l'ai dit encore : la première de ces séances fut fixée pour le lendemain. Dès ce lendemain, Camille m'arriva, non plus accompagnée de sa mère, mais seule. Ce fut ainsi presque toujours durant les quatre semaines que dura ce travail, auquel l'artiste en moi ne réussit pas à s'intéresser, — tant mon attention fut prise aussitôt par les confidences de l'adorable enfant, confidences sans cesse interrompues, sans cesse répétées, et prolongées avec ces prises et ces reprises, où les détails se multiplient et se compliquent à l'infini. Des petits faits? Il m'en revient trop, et de trop pareils, en essayant d'évoquer ces tête à tête qui m'étaient toujours un peu amers. Cette liberté me prouvait trop combien son intrigue avec Jacques avait eu d'occasions propices. Trop de menues scènes se représentent, trop d'impressions multipliées et superposées, que ma mémoire est tout près de confondre. C'est comme un écheveau d'indémêlables fils que j'essaierais en vain de dévider. Voyons si je n'y mettrai pas un peu d'ordre en les classant. Ces souvenirs, si nombreux et si pareils qu'ils se confondent les uns avec les autres, se distribuent, lorsque j'y réfléchis, en trois groupes très nets ; et ces groupes marquent les étapes que mit le drame purement moral, où se trouvaient engagés Camille, Jacques et Mme de Bonnivet, à s'acheminer vers un drame réel et terrible.. Et quand je réfléchis encore, c'est la différence entre ces trois groupes d'émotion qui me justifie de n'avoir pas mené à bien ce portrait. J'aurais été un artiste d'une imperturbable maîtrise d'exécution, au lieu d'être ce que je suis, un demi-amateur toujours incertain, une espèce d'Hamlet du pinceau, tout en intentions et en retouches, tout en grattages et en surcharges, je n'aurais pas pu exécuter une toile unique dans des conditions pareilles. Ce n'est pas une femme que j'ai eue devant moi, au cours de ces trop longues et trop courtes séances, c'est trois femmes. — L'une après l'autre, ces trois femmes, je les ressuscite, je les fais poser devant mon regard, au gré de ma mémoire, comme si l'irréparable n'était pas entre nous, et quel irréparable ! L'une après

l'autre, elles reviennent s'asseoir dans cet atelier, le même où j'écris ces lignes. L'une après l'autre, je les écoute me raconter, la première sa joie, l'autre sa tristesse, la troisième la fureur de sa jalousie et sa fièvre d'indignation. — et encore aujourd'hui je ne sais pas devant laquelle de ces trois femmes et durant laquelle de ces trois périodes j'ai souffert davantage, d'autant plus que j'étais obligé de me taire, et derrière chacune de ces confidences que me faisait la petite Favier, heureuse, mélancolique, irritée, j'apercevais la dure silhouette de la rivale élégante, aux caprices de laquelle cette joie, cette douleur, cette colère étaient subordonnées... Dieu! le supplice des sentiments faux, de ces sentiments qui n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout dans la logique du sacrifice ou de l'assouvissement, l'ai-je assez connu durant ces séances! Et, pourtant, que je voudrais les recommencer! Encore des élégies ! — quelle misère!... Aux faits! Aux faits! Aux faits!...

La première période, celle de la joie, ne fut pas d'une longue durée. La scène qui en marqua le point culminant, date exactement de la quatrième de ces séances. La scène?... Ce grand mot convient-il à une conversation sans autre incident que l'entrée de Camille dans l'atelier, une gerbe de roses entre les mains, de grosses et lourdes roses de toutes les nuances, — les unes pâles de la pâleur rosée de son visage, d'autres blondes et presque du même or parfumé que ses beaux cheveux, les autres rouges comme sa jolie bouche, à la lèvre inférieure si finement roulée, d'autres noires, et qui, par le contraste, paraissaient éclairer son teint trop vide de sang ce matin-là... Il s'agissait de savoir laquelle de ces fleurs je choisirais pour la lui mettre à la main. Je voulais la peindre dans une unité absolue de gamme, comme l'enfant bleue de Gainsborough. Elle devait être debout, dans une robe de gaze bleue, celle de son rôle, avec des mitaines de soie bleue, un velours bleu au cou, des rubans bleus aux manches, ses pieds dans des souliers de satin bleu, sans autres bijoux que des saphirs et des turquoises, sur un fond d'une étoffe de velvétine bleue, toute frappée de paons, et elle devait être coiffée seulement du nuage blond de ses fins cheveux, le revers d'une de ses mains posé sur sa hanche souple, de l'autre offrant une rose :

— C'est ma jeunesse que j'offrirai à Jacques, me dit-elle, ce matin-là, tandis que nous cherchions cette pose ensemble, mes vingt-deux ans et mon bonheur... Je suis si heureuse en ce moment!...

— Vous n'avez plus vos mauvaises tentations, alors? lui demandai-je.

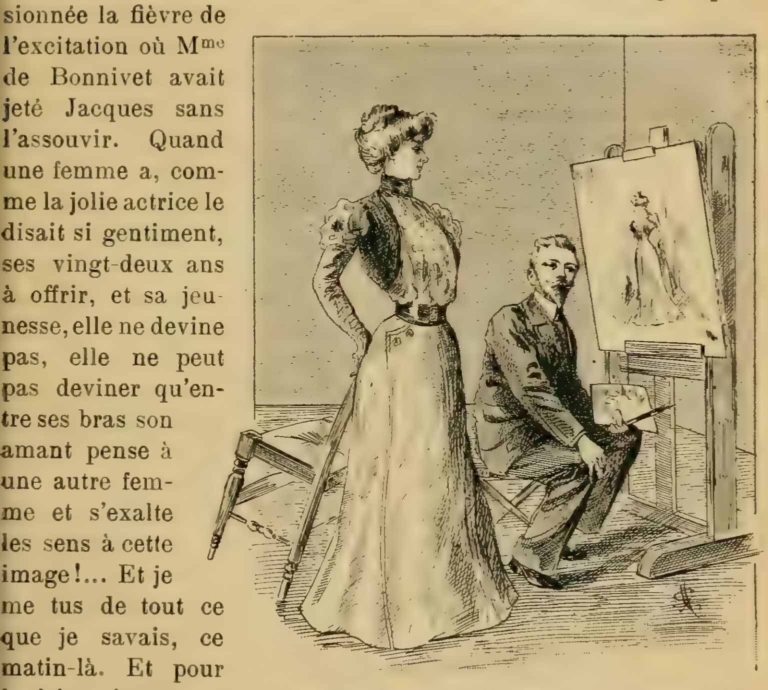
— Vous vous souvenez? répondit-elle en riant et en rougissant à la fois. Non, je ne les ai plus... J'ai mis Tournade à la porte de ma loge, et un peu lestement, je vous jure... Et savez-vous ce qui me rend le plus contente? Je ne vois plus jamais cette vilaine femme, vous vous rappelez bien, cette Mme de Bonnivet. Elle ne vient plus au théâtre, et je sais que, l'autre jour, Jacques devait dîner chez elle. Il n'y est pas allé... De cela, je suis bien sûre. Il a écrit la lettre pour se dégager, devant moi... Bressoré ne pouvait pas jouer. On a dû faire relâche. Ma soirée était libre. J'avais tant envie de lui demander de la passer ensemble. Je n'osais pas. Il me l'a offert le premier... Et depuis, c'est tous les jours une nouvelle preuve de sa tendresse. Il va venir me prendre tout à l'heure, pour que nous allions déjeuner... Ah! que je l'aime! que je l'aime! et que je suis fière de l'aimer!...



Camille est assise en face de l'« Allégorie du Printemps ».

Que répondre à des phrases pareilles, et que faire, sinon la

laisser s'enivrer de cette illusion comme elle s'enivrait de l'arome des roses qu'elle respirait en clignant ses yeux d'un azur si clair — une autre note de bleu dans l'harmonie que je cherchais? Que faire, sinon souffrir en silence à l'idée que cette recrudescence de tendresse chez le sensuel et compliqué Molan était sans doute un simple effet en retour. Quelques duretés de l'autre en étaient la cause certaine. Camille prenait pour des marques de fougue passionnée la fièvre de l'excitation où Mme de Bonnivet avait jeté Jacques sans l'assouvir. Quand une femme a, comme la jolie actrice le disait si gentiment, ses vingt-deux ans à offrir, et sa jeunesse, elle ne devine pas, elle ne peut pas deviner qu'entre ses bras son amant pense à une autre femme et s'exalte les sens à cette image!... Et je me tus de tout ce que je savais, ce matin-là. Et pour la faire rire, et ne pas pleurer, je lui racontai l'histoire d'une vraie duchesse, du XVIIIe siècle celle-là, qui voulait donner sa miniature à son amant avant son départ pour l'armée. Elle arrivait chez le peintre les yeux si battus par la tendre folie des adieux, que celui-ci finit par lui déclarer qu'il ne continuerait pas le portrait si elle ne devenait pas plus sage, tant sa beauté était altérée.



« Tandis que nous cherchions une pose ensemble. »

— Ah! dit la duchesse en sautant au cou de son amant devant le peintre, s'il en est ainsi, la vie est trop courte pour se faire peindre.

— Ah! que c'est vrai, mon Jacques, ce qu'il vient de me dire, s'écria Camille en s'élançant vers Jacques, qui entrait à ce moment même...

Je la vois toujours, appuyant sa tête amoureuse sur l'épaule du fourbe, et celui-ci condescendant, indulgent, presque attendri, parce que j'étais là pour assister à cette folle explosion de tendresse. C'est l'image où se résume la première période qui pourrait s'intituler : Camille heureuse!...

Camille triste!... C'est la devise de la seconde période, qui commença presque aussitôt, et qui dura plus longtemps. La scène où elle se résume, pour ma mémoire, ne ressemblait guère à celle des roses respirées avec une si confiante extase, ni du baiser à Jacques donné avec une si charmante impudeur. C'était, cette fois, vers la onzième ou la douzième séance. J'avais observé que depuis quelques jours l'expression de mon modèle changeait. Je n'avais pas osé la questionner, tremblant également d'apprendre que Jacques la traitait bien et qu'il la traitait mal. Ce matin-là, elle devait venir à dix heures et demie, — et il n'en était pas dix. J'étais occupé à feuilleter un carton de crayons d'après les vieux maîtres florentins, rapporté d'Italie, sans parvenir, d'ailleurs, à m'absorber dans cette étude. C'est pourtant mon grand opium dans mes mauvais instants. D'ordinaire, rien qu'à regarder ces croquis et à me rappeler les fresques du Ghirlandajo, de Benozzo, de Fra Filippo Lippi, de Signorelli, de tant d'autres, je retrouve intacte en moi cette ferveur d'Idéal qui me rendit comme fou durant ma première jeunesse, lorsque j'allais de petite ville en petite ville, d'église en église, de cloître en cloître... En ces temps-là, une silhouette de Madone à demi effacée, à peine visible, sur un pan de mur mangé de soleil, suffisait à me rendre heureux pour un après-midi. Les profils des vierges rêvés par les vieux Toscans, les torses cambrés de leurs jeunes seigneurs dans leurs pourpoints à crevés, les minutieux horizons de leurs vastes paysages, avec des créneaux et des campaniles sur les hauteurs, des routes bordées de cyprès et des vallées éclairées d'eau courante, tout ce sortilège de l'art primitif était bien là, emprisonné dans ce carton d'esquisses et prêt à en sortir pour charmer ma fantaisie. Mais mon imagination était ailleurs, occupée autour de ce problème bien étranger à l'esthétique, aux fresques du *quattro-cento* et aux couvents de Pise ou de Sienne : Camille était de nouveau si triste, hier. Cet absurde Jacques aurait-il renoué ouvertement avec cette absurde Mme de

Bonnivet?... Voilà ce que je me demandais, au lieu de revoir l'Italie par delà mes dessins, la divine et chère Italie, la terre de Beauté, que je n'ai jamais laissée sans me répéter l'adorable vers du poète Cino :

J'ai passé l'Alpe avec un appel de douleur!...
L'Alpe passai con voce di dolore!...

La réponse à cette question sur les causes de la tristesse de Camille allait m'être donnée par Molan lui-même. Je ne l'avais pas vu une seule fois en tête à tête depuis notre déjeuner improvisé, la veille de la première des séances de pose. Pas plus ce matin-là que l'autre, je ne m'attendais à le voir entrer dans l'atelier, — sachant trop le principe des quatre pages à écrire avant midi, et avec quelle rigueur ce méthodique entrepreneur de littérature s'y conforme. Aussi, eus-je une minute d'une véritable appréhension, lorsque sa voix m'interpella tout d'un coup. Le domestique lui avait ouvert la porte sans que je l'entendisse, couché que j'étais sur le divan où je feuilletais ce carton d'études, comme anesthésié par l'excès du souci. Les hypothèses n'eurent pas le temps de naître dans mon esprit. Mon visiteur inattendu avait deviné mon étonnement à ma physionomie, et déjà il devançait toute demande en me disant :

— Mais oui, c'est moi! Tu ne m'attendais pas, n'est-il pas vrai? Tranquillise-toi, je ne viens pas t'annoncer que Camille s'est asphyxiée avec un poêle Choubersky dernier modèle, ni qu'elle s'est jetée dans la Seine à cause de mes mauvais procédés... A propos, tu sais qu'il ne vient pas mal du tout, le portrait. Tu as ait des progrès, beaucoup de progrès... Il ne s'agit pas de cela, d'ailleurs... Il s'agit que tu vas avoir Camille ici tout à l'heure, et tu lui raconteras que j'ai dîné avec toi, hier soir, chez toi, et que nous nous sommes quittés seulement à une heure du matin...

— Tu as encore eu la belle idée de me mêler à tes mensonges, lui répondis-je avec irritation, je croyais t'avoir dit que ce rôle ne me convient pas...

— Je le sais, fit-il avec un ton de demi-excuse destiné visiblement à m'amadouer, et je comprends si bien tes scrupules que je t'ai laissé tranquille tous ces temps-ci... *E pur si muove !* Et pourtant ça marche, ça roule, ça ronfle, et ferme, de l'autre côté, et si tu avais pu m'aider, Bonnivet ne passerait plus sous l'Arc-de-Triomphe. Excuse cette plaisanterie digne de feu Paul de Kock. J'en

conviens et je donne un gage... Mais, cette fois-ci, il ne s'agit pas de moi, il s'agit de Camille à laquelle il faut épargner un chagrin inutile. Tu as remarqué qu'elle était triste ces jours-ci?...

— Et j'ai pensé que c'était une tristesse de ta façon...

— Tu tournes au psychologue, répliqua-t-il, non sans ironie. C'est très démodé, je t'en avertis... Mais n'échangeons pas d'épigrammes, continua-t-il sérieusement. La petite vient poser à dix heures, et, si je la rencontrais, tout serait perdu. Je vais donc te mettre au courant en cinq minutes. Il faut que je dise d'abord qu'elle est de nouveau sur la piste de mon flirt avec la Reine Anne, — à qui tu n'as pas mis de cartes, entre parenthèses. Tiens, donne-les-moi, je les poserai, à ma prochaine visite. — Et comme ce flirt est en ce moment très, très accentué, Camille est très, très jalouse et très défiante... Bref, hier, ç'a été l'inverse de la comédie de l'autre jour. Tu te rappelles, le coup du dîner... Je reçois, vers les quatre heures, deux mots à la fois, l'un de Mme de B... signifiant que... Mais ce que ce billet signifiait sous des formules convenues te ferait bondir, si je te le racontais. Au fond, tu es un grand naïf, et tu crois encore à la pudeur des femmes... Borne-toi à savoir qu'en l'absence de son époux, appelé en province auprès d'un parent malade, la Reine Anne s'était arrangée pour dîner et passer la soirée avec moi. L'autre billet était de Camille, qui me disait, elle, tout simplement, qu'en l'absence de sa mère, appelée elle aussi en province auprès d'un parent malade, et sachant que je ne faisais rien, ce soir, elle s'était arrangée pour dîner et rentrer ensemble après la *Duchesse*... Tableau !

— Et tu as préféré Mme de B..., naturellement, et raconté à Camille que tu dînais chez moi ?...

— Je n'ai rien raconté du tout, fit-il. J'ai pensé qu'il valait mieux avoir reçu le billet trop tard. Car enfin, je pouvais être sorti, à quatre heures, et ne pas être rentré pour dîner ? Elle va venir. Tu te gardes bien de lui parler de ma visite de ce matin. Mais tu lui dis incidemment, sans avoir l'air d'y toucher, que tu as eu, hier, des amis, dont moi... Elle te croit. Elle rentre chez elle. Là elle trouve une petite dépêche bleue signée de ton ami, qui lui confirme ton histoire et le tour est joué. A moins que cet animal de Senneterre... Je lui réserve un chien de ma chienne, à celui-là, et une meute à l'occasion...

— Qu'est-ce que Senneterre peut bien avoir à faire dans tout cela?... demandai-je

— Lui ? Je t'ai raconté qu'il était l'amoureux platonique de la Reinne Anne, — et tu l'as bien vu toi-même, — platonique et jaloux comme s'il avait des droits. A ce titre, il me déteste. Il fait mieux. Il m'espionne... Il a donc imaginé de se lier avec Camille. Il a eu l'audace de me demander de le présenter, comme si de rien n'était, et voilà quatre ou cinq fois de suite que je le trouve dans sa loge. Elle ne t'en a pas parlé ? Non... Hé bien ! Il est parfaitement capable de lui avoir dit, avant-hier soir, comme par hasard, que Bonnivet devait quitter Paris, à seule fin de la lâcher sur moi et de mettre des bâtons dans les roues du fiacre où la Reine Anne a enfin consenti à monter... Nous n'en sommes encore qu'au fiacre, ne te scandalise pas trop. Et il ne s'agit pas entre nous de ce que la Gladys du sire de Figon appelait si drôlement *le petit crime*... Dix heures un quart !... Je me sauve. Tu m'écriras un mot, cet après-midi...

— Et les quatre pages du matin ? lui demandai-je en le reconduisant.

— Je me suis donné congé, me répondit-il, ma comédie en un acte est finie, et, dans ce cas-là, je m'accorde dix jours pleins... Que dis-tu de ma chance ? Que cette aventure avec la Reine Anne tombe juste, ce mois-ci, entre les deux époques de travail ?

C'était vrai pourtant que l'audacieux personnage avait raison de parler de sa chance ! Un instant de plus, et il se croisait dans mon escalier avec sa pauvre maîtresse. Camille, qui arrivait d'habitude à dix heures et demie plutôt passées, était ce matin-là en avance. La vieille horloge bretonne dont j'avais tant écouté la monotone voix remplir le silence de l'atelier, — comme un conseil constant et jamais suivi de ne pas perdre en rêveries le temps de l'œuvre, — marquait dix heures et vingt-deux minutes. Quand la charmante fille parut sur le seuil, je reconnus, au premier regard, que, cette fois, elle traversait de nouveau une crise aiguë de douleur. L'insomnie avait cerné ses yeux d'un cercle bleuâtre. La fièvre avait comme gercé, comme séché ses lèvres, d'ordinaire si fraîches, si jeunes, si pleines. Un feu sombre brûlait dans le fond de ses prunelles. L'insomnie avait plombé ses joues, et ses doigts roulaient machinalement un petit mouchoir de baptiste imprimé de fleurs roses, dont ses dents avaient déchiqueté tout le dessin. J'avais devant moi la vivante image de la jalousie au désespoir. Quel contraste avec le sourir vainqueur que je venais de voir flotter sur la bouche et dans les yeux de celui qui causait cette peine et

s'en souciait à peu près comme de son premier article ! J'ai compris ce matin-là, une fois de plus, combien aisément la pitié mène au mensonge. La malheureuse créature avait à peine enlevé son chapeau et son manteau que je commençais de la gronder, sur notre ton habituel d'amicale plaisanterie :

— Je crois que nous ne travaillerons pas aujourd'hui, lui dis-je, petite Duchesse Bleue, et j'ai bien peur que ce ne soit pas pour le motif qui faisait dire à l'autre Duchesse, celle d'il y a cent ans, que la vie est trop courte pour se faire peindre, et moi je dirais qu'elle est trop courte pour se faire les chagrins que vous vous êtes faits. Vous avez pleuré, avouez-le ?

— Non, répondit-elle évasivement. Mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... Je ne me suis pas même couchée...

— Voilà qui va vous faire gronder par Jacques, quand je lui rapporterai cette jolie conduite, et je vous avertis que je la lui rapporterai...

— Jacques, fit-elle en fronçant la barre blonde de ses jolis sourcils. Il s'occupe bien de moi, Jacques. Et elle haussa ses épaules en répétant : Il s'occupe bien de moi !...

— Vous êtes de nouveau injuste, dis-je, et le cœur percé moi-même par le remords de ma tendre hypocrisie, si vous l'aviez entendu parler de vous, après dîner, hier au soir !...

— Hier au soir ? répondit-elle, en relevant sa tête et ses épaules affaissées d'un mouvement qui me fit honte. Il trahissait une reconnaissance si passionnée ! Vous avez vu Jacques, hier au soir ?...

— Il est resté à dîner, dis-je, et nous nous sommes quittés à une heure impossible, bien après minuit.

— C'est vrai ? demanda-t-elle d'une voix presque rauque, tant son impression avait été forte, et, joignant ses mains : Répétez-moi que c'est vrai, et je vous croirai. Mais ne me mentez pas. De vous ce serait trop horrible... Et comme je la regardais avec un trouble qu'elle prit pour de l'étonnement, elle saisit ma main dans les siennes, et elle dit : Ne vous offensez pas... Je sais que vous ne vous prêteriez pas à me tromper et que vous êtes mon ami. Je vous expliquerai cela tout à l'heure, et comment l'on m'a dit, que Bonnivet, vous savez, le mari de cette horrible femme, était absent. Alors... Alors... je me suis mis dans la tête qu'ils allaient profiter de cette absence, Jacques et elle, pour passer la soirée ensemble, je me suis rendue libre en mentant à ma mère, et pour la première

fois, je lui ai menti, à lui aussi, je lui ai écrit pour dîner avec lui. J'ai été bien punie de mes deux mensonges. Il ne m'a pas répondu. Répétez-moi que j'ai été folle, qu'il était chez vous, hier soir, qu'il n'était pas avec elle... Mon Dieu ! laissez-moi pleurer... Cela me fait tant de bien !... Ah ! mon Dieu ! Merci ! il n'était pas avec elle... pas avec elle !

En me tenant ces discours dont chaque mot m'entrait dans la conscience comme le plus cruel des reproches, elle éclata en sanglots. Les larmes coulaient sur ses joues amaigries, de longues et abondantes larmes qu'elle essuyait de son pauvre petit mouchoir où la pointe de ses dents avait laissé cette trace de sa nervosité et de son angoisse. J'éprouvais, en regardant tomber ces larmes sincères, un poignant remords de ma fausseté... Il ne m'était plus possible de revenir sur ce que j'avais dit, et quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent auraient cru bien faire en agissant comme j'avais agi. Je sentais, moi, avec une trop complète évidence, que ce passage de la pitié au mensonge qui m'avait été si naturel, constitue un véritable crime en présence d'une passion profonde. Il y a un droit du cœur qui aime et qui souffre à savoir la vérité entière, quelle qu'elle soit. Les sourires de remerciement que Camille me jetait à travers ses pleurs m'étaient presque physiquement intolérables. D'ailleurs, on ne trompe jamais longtemps la lucidité d'une jalousie justifiée ? La trompe-t-on même une minute ? On l'endort en l'abusant sur les faits. Mais que sont les faits ? Quand on se croit aimé, les plus probants ne prouvent rien. Quand on sent, comme Camille la sentait, la trahison éparse autour de soi dans l'air, l'illusion ne s'est pas plutôt produite sur un point que la lucidité s'éveille sur un autre. Et l'on va, cherchant comme à tâtons une preuve que l'on trouve toujours, le plus souvent par un hasard d'autant plus douloureux qu'il ne s'accompagne plus de ménagements. Non. Si c'était à recommencer, et au risque de jouer à mes propres yeux le rôle apparent de bourreau, je ne me préterais plus à cette lâche charité de mensonge à laquelle je me suis prêté, ce matin-là. A quoi a-t-elle abouti ? Sinon à rendre plus cruelle la scène au récit de laquelle j'arrive maintenant et qui marque l'entrée définitive dans la troisième période, celle de la certitude furieuse et du désespoir exaspéré.

VII

Trois nouvelles semaines s'étaient écoulées, et l'infinissable portrait avait subi tant de retouches, qu'il était un peu moins avancé. C'est le signe assuré qu'une création d'art ne doit pas aboutir, si le travail la détruit au lieu de l'améliorer, et c'est la preuve aussi que nous ne faisons pas les œuvres dignes de ce nom, *elles se font en nous*, sans effort, sans volonté, presque à notre insu. Les séances de pose, d'ailleurs, devenaient de plus en plus irrégulières. Camille commençait de répéter la pièce qui devait succéder à la *Duchesse Bleue*, et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, aujourd'hui parce qu'elle se sentait fatiguée, demain parce qu'elle étudiait son rôle, elle trouvait le moyen de remettre une sur deux de ses visites à l'atelier. Quand elle posait, c'était dans des conditions très différentes de celles du début. La tête à tête avec moi lui avait été un besoin à l'époque de ses douces confidences et même à l'époque de ses plaintes tendrement inquiètes. Il lui devenait une épouvante, maintenant que sa jalousie envers sa rivale revêtait un caractère aigu d'enquête soupçonneuse. Pas une fois, durant les trois semaines dont je résume ici l'anxieuse attente, elle ne vint seule à l'atelier. Tantôt sa mère, tantôt sa cousine, tantôt une camarade l'accompagnait. Je n'aurais plus rien su d'elle, si je n'avais deviné son trouble intime à l'altération plus prononcée de sa physionomie et à sa nervosité grandissante d'une part, et si, d'autre part, je n'avais eu avec Jacques trois conversations très



Camille heureuse.

brèves mais bien faites pour m'édifier sur les causes de ce farouche chagrin de la pauvre Duchesse.

— Ne me parle pas d'elle, m'avait-il dit une première fois, avec une sécheresse irritée, je serais injuste, car elle m'aime après tout. Mais quel caractère!... quel caractère!...



Elle mit la main sur sa poitrine et ferma ses yeux.

— Ah! Elle continue à te jouer sa comédie de la belle âme méconnue, m'avait-il ricané une seconde fois. Allons, almagamez vos sublimes et qu'on n'en parle plus...

Et en dernier lieu, violemment :

— Puisque tu t'intéresses tant à elle, je vais te charger d'une commission... Si elle veut arriver à ce que je ne la salue même

plus, quand je la rencontrerai, tu peux l'avertir qu'elle en prend le chemin... Ah! si je n'avais pas besoin d'elle pour ma prochaine comédie, ce que je l'aurais déjà balancée!...

Ni l'une ni l'autre de ces trois fois je n'avais insisté pour en savoir davantage. Sécheresse, ironie, violence, je n'avais rien relevé, en proie à une crainte bien étrange. J'appréhendais avec une véritable angoisse le moment où il me dirait en propres termes : « C'est fait. Mme de Bonivet est ma maîtresse... » En toute circonstance, de pareilles confidences sont attristantes à recevoir. Du moins j'ai toujours senti de la sorte. C'est chez moi une répugnance qui va jusqu'à la douleur. Est-ce un effet de la pruderie que me reprochait Jacques? Est-ce un préjugé persistant, le reste d'une conventionnelle duperie devant les pudeurs de la femme, comme il prétendait encore? Non. Je ne me crois ni prude ni dupe. Je vois plutôt dans cette aversion pour certains aveux qui ne permettent plus le doute sur certaines fautes, un sursaut de délicatesse d'abord, — pourquoi pas? — et puis ce rejet en arrière devant la réalité brutale, qui tient chez moi de la maladie. Enfin, c'est sans doute un reste d'une adolescence bourgeoise et pieuse, l'évidence qu'une femme qui a été bien élevée, qui est mariée, qui est mère, qui tient un rang, s'est dégradée aux malpropretés physiques d'une aventure de galanterie, m'est intolérable. Dans l'espèce, cette appréhension était d'autant plus illogique et plus sotte que les indiscrétions de mon camarade m'avaient édifié sur les coquetteries et les légèretés dont Mme de Bonnivet, — ce demi castor du monde, pour prendre son mot, — était capable. Mais entre la coquetterie, même follement légère, et la précision du dernier détail, il y a un abîme. Et pour conclure, si jamais Jacques en arrivait à m'avoir prononcé la phrase irréparable, ce cruel : « C'est fait... Mme de Bonnivet est ma maîtresse... » il me faudrait revoir Camille avec cette phrase dans le souvenir, et alors la réponse à ses questions me deviendrait un supplice. Ne rien savoir, au contraire, c'était garder le droit de répondre à la pauvre actrice sans lui mentir. Cette ignorance volontaire ne m'empêchait pas de comprendre que tout le drame de sentiment de Camille se jouait sur ce seul point : du degré de l'intimité établie entre Molan et la Reine Anne dépendait le triste reste de bonheur, la dernière aumône d'amour dont jouissait encore la malheureuse enfant. Aussi quoique je m'entêtasse à ne rien apprendre de positif sur l'issue de l'intrigue engagée entre Jacques et Mme de Bonnivet, je ne faisais qu'y penser, que multi-

plier les hypothèses pour ou contre la chute définitive de la dame. Hélas! elles étaient presque toutes pour. Comment m'attendre pourtant à la révélation qui mit fin à cette incertitude d'une manière impossible à même imaginer et foudroyante...

C'était vers la fin d'une après-midi de février. Camille avait manqué trois rendez-vous d'affilée sans m'envoyer un mot d'excuse. J'avais passé plusieurs heures, non point dans mon atelier, mais dans une petite pièce attenante et décorée du titre de bibliothèque. J'y garde quantité de livres qu'un peintre uniquement soucieux de son art, ne devrait pas avoir. Qu'est-ce qu'un poète et qu'est-ce qu'un romancier même les plus plastiques peuvent bien enseigner à un artiste qui doit vivre par les yeux et reproduire des formes? Il est vrai que j'étais occupé non pas à lire, mais à rêver, les pincettes en main, devant les tisons à moitié écroulés. La lampe, apportée par le domestique, éclairait une moitié de la chambre. Je m'abandonnais à cette langueur nerveuse qui se résout, à une pareille heure, à une pareille saison, dans une pareille lumière, en un demi-enivrement presque dépourvu de conscience. Ce qu'il y a d'accidentel en nous s'abolit dans ces instants-là. Il semble que nous touchions le fond du fond de notre sensibilité, le nerf même de l'organe intérieur par où nous souffrons et jouissons, le pulpe de ce qui fait notre être. Je me sentais, dans ce crépuscule, aimer Camille comme j'imagine que l'on doit aimer après la mort, si quelque chose survit de notre pauvre cœur dans les grandes et muettes ténèbres. Je me disais que j'aurais dû aller la voir, qu'il y avait dans l'excès de ma discrétion une apparente indifférence. Et je l'évoquais, et je lui parlais, et je lui disais tout ce que je ne lui ai jamais dit, ce que je n'oserai jamais lui dire... Et voilà qu'au moment même où cet opium de passion rêvée m'engourdissait le plus profondément, je fus, comme en sursaut, arraché à ce songe par la soudaine arrivée de qui? De celle même qui en était le principe!... Mon domestique, à qui j'avais donné l'ordre de défendre strictement ma porte, entrait dans la pièce pour me dire, d'un air embarrassé, que Mlle Favier me demandait, qu'il lui avait répondu d'après mes ordres et qu'elle s'était assise dans l'antichambre, en déclarant qu'elle ne s'en irait pas sans m'avoir vu.

— Elle est seule? interrogeai-je.

— Seule, me répondit-il, et, avec la familiarité d'un valet de célibataire attaché au même service depuis tantôt vingt ans, — il a vu mourir mon père et je le tutoie. — Il faut que je dise à Mon-

sieur Vincent qu'elle a l'air d'avoir bien du chagrin. Elle est blanche comme du linge, et sa voix est changée, cassée, étouffée... Enfin on croirait qu'elle ne peut pas parler. Si ce n'est pas une pitié, jeune et jolie comme elle est !...

— Eh ! bien, fais-la entrer, dis-je, mais personne d'autre, entends-tu...

— Même si M. Molan vient aussi voir Monsieur ? m'interrompit-il.

— Même si M. Molan vient me demander, répliquai-je.

Le brave garçon sourit, d'un sourire de complice, et qu'en toute autre occasion j'aurais interprété comme une preuve qu'il avait deviné le secret, si bien caché de mes sentiments. Je ne pris pas le temps de réfléchir sur le plus ou moins de pénétration du pauvre homme.

Camille était déjà dans l'atelier, et j'avais devant moi l'image du désespoir, — un désespoir voisin de la folie. Je lui avais dit, en la forçant à s'asseoir : Mais qu'avez-vous?... et moi-même je m'assis avec affolement. Elle me fit signe de ne rien lui demander, qu'il lui était impossible de répondre. Elle mit la main sur sa poitrine et ferma ses yeux, comme si un déchirement intérieur, là, dans son sein, lui infligeait une douleur au-dessus de ses forces. Je crus une seconde qu'elle allait passer ainsi, tant la pâleur convulsive de son visage était effrayante. Quand ses paupières se relevèrent, je vis que pas une larme ne mouillait ses prunelles bleues, en ce moment toutes sombres. La flamme de la passion la plus sauvage y brûlait.

Puis, d'une voix rauque, presque basse, comme si une main eût serré sa gorge, elle me dit, en pressant ses doigts sur son front avec égarement :

— Il y a un Dieu, puisque je vous ai trouvé. Si vous n'aviez pas été chez vous, je crois que j'aurais perdu ma raison... Donnez moi votre main, j'ai besoin de la serrer, de sentir que je ne rêve pas, que vous êtes là, vous, un ami, vous... Je souffre trop...

— Oui, un ami, répondis-je, en essayant de la calmer, un véritable ami, tout prêt à vous aider, à vous écouter, à vous conseiller à vous empêcher aussi de vous laisser aller à vos chimères...

(A suivre.) Paul BOURGET.

PRINTEMPS DE BANLIEUE

Quand le sol rajeuni revit dans la lumière,
Quand le vent est plus tiède à l'horizon léger,
Au bord d'un clos herbeux il fait bon se plonger,
Pour mieux sentir Avril dans sa douceur première.

Tout s'anime, les bois, la ferme et la chaumière;
Un rideau de feuillage a caché le verger :
Sous les buissons grimpants qui viennent l'ombrager,
Fleurit l'étroit sentier où passe la fermière.

Elle va déroulant sa robuste beauté,
Le long des verts taillis qu'inonde la clarté;
Sur ses grands cheveux bruns un chaud rayon se pose.

Son corsage est ouvert sur des seins palpitants;
Elle semble elle-même, ardente et le teint rose,
L'image vigoureuse et saine du Printemps.

Antony VALABRÈGUE.

SON FILS [1]

(Suite)

Reichstadt seul était redevenu calme. L'extrême émotion qu'il venait de ressentir et l'effort fait pour atténuer la portée de sa rude parole avaient brisé ses nerfs et triomphé de son trouble. Il dit au prince de Metternich :

— Je vous prie de remercier pour moi l'empereur. Pourvu que le grade qui m'est aujourd'hui conféré ne m'oblige jamais à combattre la France, je me sentirai fier de porter un uniforme que mon grand-oncle, qui s'y connaît, a si hautement glorifié.

Il y avait dans ces paroles une réserve, bien naturelle sans doute, mais que le chancelier prit pour dernier indice de résistance. Il ne put se défendre d'y répondre un peu durement.

— L'empereur sera satisfait de votre entière obéissance, Monseigneur, et je sais que Sa Majesté compte sur vous, *en tout cas*, comme sur un prince fidèle à sa race et à son pays.

— Vous devez avoir raison, répondit Reichstadt, en relevant la tête avec fierté, car je me rappelle une circonstance où mon grand père m'a tracé lui-même mon devoir. J'étais encore tout enfant et je jouais auprès de lui dans son cabinet, à Schœnbrunn. Je le sentis, à un moment, mettre doucement la main sur mes cheveux. Je crus qu'il voulait me caresser et je tournai les yeux vers lui. Alors, il me dit, avec une expression affectueuse, ces mots, que j'entends encore résonner à mon oreille : Que n'as-tu quelques années de plus ! Tu n'aurais pas plus tôt mis le pied sur le pont de Strasbourg que c'en serait fait, à Paris, de la royauté des Bourbons ! Mon grand-père ne m'aurait certainement pas dit cela, n'est-il pas vrai, prince ? s'il n'avait pensé, lui aussi, que je dois demeurer éternellement fidèle à ma race et à mon pays.

— Bien répondu ! grommela l'archiduc.

Et Metternich, fixé désormais sur ce qu'il voulait savoir, se disait :

(1) Voir les numéros de *La Lecture*, depuis le 18 mars.

— Mes pressentiments ne me trompaient pas. L'heure est venue d'agir.

Marmont prit congé. En saluant Reichstadt, il lui parla de son invariable dévouement et souhaita que la joie de le revoir lui fût bientôt accordée; puis il sortit, reconduit jusqu'au seuil par le chancelier. Le jeune duc le suivait des yeux en se disant :

Il *en* était !

Tout à coup, Reichstadt aperçut la princesse, immobile et attentive, à quelques pas de lui. Il rougit un peu en songeant à tout ce qui venait de se passer sous les yeux de cette personne qu'il ne connaissait pas, de cette femme qu'il trouvait si belle, si imposante, malgré la douceur de son regard... Son trouble le reprit, mais différent : plus profond et moins douloureux, comme une timidité renaissante. Il demanda :

— Grand-oncle, quelle est cette dame ? Était-elle là tout à l'heure ?...

— Oui. C'est Mme la princesse Saria.

Obéissant à une instinctive impulsion, il fit deux ou trois pas vers Pauline, qui le regardait venir de son côté avec une sympathie un peu inquiète. Il lui dit, en saluant :

— Je vous dois des excuses, Madame, pour un emportement dont je n'ai pas été maître...

Elle avait répondu à son salut ; elle répondit à ses excuses :

— Il y a de saintes colères, Monseigneur, et d'admirables pardons !...

C'était une voix amie !... Elle sonnait franc ; elle disait des mots qui plaisaient à l'âme énergique et loyale du jeune prince. Une circonstance, néanmoins, étonnait Reichstadt : que la princesse fût là, dans le cabinet du prince de Metternich...

— Vous êtes des amies de M. le chancelier, Madame ?

— Je suis une exilée qui revient !... Ce qui prouve que l'on revient d'exil !

Et elle souriait !... Ah ! quel joli sourire ! Et comme, maintenant, l'air était plus léger, la lumière plus vive, l'avenir plus radieux !

Encore une ombre, pourtant, sur la pensée de Reichstadt :

— Pour voir finir l'exil, dit-il gravement, il faut se soumettre, sans doute ?

— Non, Monseigneur ! Il suffit de savoir attendre : l'heure de la justice finit toujours par sonner.

Reichstadt salua la belle inconnue avec un regard qui la remer-

ciait; — et voilà, sans que peut-être elles s'en rendissent compte elles-mêmes, deux âmes qui s'étaient reconnues, choisies, et qui, malgré tout, se retrouveraient...

— Allons, viens, François! dit l'archiduc Charles, profitant avec une stratégie supérieure de tout ce qui venait de se passer pour accaparer quelques instants son petit neveu ; viens m'accompagner jusqu'au salon des aides de camp. Là, je te rendrai à M. de Dietrichstein.

Il sortit, en effet, enveloppant de son bras les épaules du jeune duc et se hâtant de lui dire une foule de choses qui eussent paru insignifiantes, mais qui étaient, par l'intention, si affectueuses! Il lui parlait de son propre foyer, de ses enfants, orphelins de leur mère depuis l'an passé. Il l'interrogeait sur ses travaux, sur sa santé. Il s'arrêtait tout à coup pour le regarder, en lui disant : Sais-tu bien que tu seras grand comme moi !...

Reichstadt l'écoutait tendrement, lui répondait de son mieux, souriait... et emportait au fond de ses yeux, à travers les salles et les galeries où se croisaient les officiers de service et les fonctionnaires empressés, l'image à peine atténuée d'une femme qui avait, sous un large chapeau de paille aux rubans mauves, des yeux si noirs et si vifs dans un si doux visage !...

Restée seule avec le prince de Metternich, Pauline, toute troublée encore par l'émotion inattendue qu'elle venait de ressentir, affecta un ton léger pour dire :

— Eh bien, nous n'avions pas pensé à ce troisième moyen tout à l'heure ! Pour savoir à quoi rêve votre jeune prisonnier, il suffisait de le lui demander.

— Alors, votre avis ? questionna le chancelier.

— Mon avis est que rien ne prévaut contre la destinée, et que vous jouez au naturel la *Précaution inutile.*

— Conclusion ?

— Conclusion : c'est d'abord une action cruelle, et c'est peut-être aussi une maladresse, de cloîtrer le jeune duc. Vous excusez ma franchise, n'est-ce pas, prince ? On devrait tout lui dire, tout lui expliquer, lui laisser un peu de liberté et se fier à lui. C'est un noble cœur !

Metternich eut l'air de chercher avec inquiétude une solution qu'il avait déjà parfaitement entrevue.

— Encore faudrait-il être bien sûr de ne pas éveiller en lui des espérances irréalisables. Il faudrait trouver...

— La paire d'ailes, n'est-ce pas ? interrompit Pauline. Je crois maintenant qu'elle ne suffirait plus. Enfin, cherchez, mon prince. Je me suis assez occupée ce matin des affaires de l'État. Je dois me présenter chez l'archiduchesse Sophie, de qui la bienveillance ne m'a pas plus oubliée que la vôtre. Je vous verrai sans doute avant peu ?

Metternich la conduisit jusqu'à la porte du vestibule, en disant, sans paraître insister :

— Vous trouverez l'archiduchesse tout à fait rétablie. Elle doit se rendre après-demain à Schœnbrunn pour le baptême du petit-fils qu'elle vient de donner à l'empereur. L'accompagnerez-vous ?

— J'irai peut-être, fit Pauline.

— Eh bien, à Schœnbrunn, donc !

— Comment l'appellera-t-on, ce nouvel archiduc ?

— François-Joseph.

Et Metternich, toujours galant, prit congé de l'archiduchesse en lui baisant la main.

TROISIÈME PARTIE

L'AVENTUREUSE

I

LES TRIBULATIONS D'UN AGENT DE POLICE

Lorsque Galloni eut écroué Fabio à la prison de Milan, dans la soirée du 26 juillet, il réfléchit profondément à ce qu'il devait faire non pas seulement pour arrêter les derniers conjurés qui manquaient encore à sa collection de victimes, mais pour terminer toute cette affaire d'une façon si décisive et, comme disent les mathématiciens, si élégante, qu'on ne lui refusât plus l'avancement dont il se sentait digne. Il souffrait de végéter dans les bas emplois. Figurez-vous Napoléon Bonaparte demeurant toute sa vie lieutenant d'artillerie, faute d'une occasion de se distinguer, et imaginez-vous de quelle rancœur, à la fin, un génie comme le

sien aurait été saisi en accomplissant chaque jour une œuvre subalterne. Tel Galloni, qui se croyait capable de jouer les plus grands rôles, au moins dans la police, et qui se voyait condamné à fréquenter des carbonari pour les livrer, à pratiquer des perquisitions dans des mansardes et dans des boutiques, à risquer d'être roué de coups et peut-être poignardé quelque nuit au coin d'une borne, tout cela afin d'assurer la tranquillité d'un tas de bourgeois fainéants!

Il sentait que l'entreprise dont il avait, cette fois, la direction était de celles où un homme de sa sorte peut donner la mesure de son savoir-faire. Il fanatisait. Jamais la petite escouade qu'il commandait ne l'avait vu s'appliquer avec tant de zèle à la besogne. Ces bons sbires milanais, assez pauvres diables, toujours à la poursuite de mécontents et de conspirateurs naïfs ou redoutables, mais qu'ils savaient pertinemment mille fois plus honnêtes qu'eux-mêmes, avaient de la peine à comprendre pourquoi, après une telle soirée de rafle, on ne les congédiait pas tout simplement, en leur donnant rendez-vous pour le lendemain.

Galloni réfléchissait. Il leur avait fait signe de le suivre, et leur troupe, mal vêtue, laide et sinistre dans les rues désertes, regagnait le centre de la ville, d'une allure maussade, derrière lui.

« Ce sont les papiers qu'il me faut, pensait le chef. C'est le couronnement de tout. Pas de papiers : pas de compliments, pas d'avancement non plus! Peut-être même aurai-je un blâme pour quelques brutalités d'exécution. Je voudrais bien les y voir, ces beaux messieurs de la direction!... S'ils croient que c'est facile de faire une omelette sans casser des œufs! Il n'y a pas à dire, j'ai dû me laisser rouler comme un niais par cette princesse. En voilà une que je voudrais repincer! Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire du paquet? »

Alors, il repassait une à une dans sa mémoire toutes les circonstances de sa visite domiciliaire. Son œil avait retenu la position exacte des objets et les divers mouvements des personnes présentes. Son oreille avait gardé l'écho des paroles prononcées. Il revivait toute la scène, critiquant au fur et à mesure ses propres actes, trouvant qu'il avait manqué de prévoyance à tel moment, de vigueur et de promptitude à tel autre. Sa conclusion fut qu'il avait eu tort surtout d'écouter le lieutenant de gendarmerie et de s'éloigner après son algarade avec la princesse.

« Mais, alors, se dit-il, je n'ai qu'une chose à faire : retourner

tout de suite via dell' Orso, voir si les factionnaires montent bien leur garde, les doubler au besoin avec deux de mes hommes, et puis me rendre personnellement au domicile de la princesse et organiser une surveillance parfaite autour d'elle. De la sorte, si les papiers sont restés dans la boutique, je les y trouverai demain; si la princesse les a emportés, je saurai ce qu'elle en veut faire. »

Sa résolution arrêtée, il l'exécuta sans retard. Ses hommes durent prendre le pas accéléré pour le suivre, et bientôt, ils aperçurent de loin, à la porte du magasin où ils avaient, au début de la soirée, bousculé tant de cartons, la silhouette martiale d'un gendarme qui faisait consciencieusement dix pas à droite et dix pas à gauche pour se tenir éveillé.

Galloni se fit reconnaitre du soldat et le questionna sur ce qui s'était passé dans la maison depuis qu'il avait pris la garde. Les deux sentinelles venaient d'être relevées il y avait quelques instants. On avait donné pour consigne à celles-ci de ne plus laisser sortir rien ni personne. Elles exécutaient d'autant plus aisément cet ordre mystérieux que nul ne bougeait à l'intérieur du magasin et que l'unique lumière aperçue durant la soirée, au deuxième étage, venait justement de s'éteindre.

Galloni ignorait, naturellement, que Mlle Élisa, la vendeuse, était seule demeurée au logis. Il conclut de ces renseignements que les lingères avaient fini par s'endormir et, leur souhaitant mentalement bonne nuit, il alla du même pas accéléré poursuivre son enquête aux environs du séminaire théologique, via Sant' Andrea, où il savait que la princesse Saria habitait sa maison natale, la casa Sarratti.

C'était loin. Les malheureux sbires, traînant la jambe et geignant, lui faisaient un cortège de plus en plus inutile et aussi de plus en plus compromettant, à mesure qu'il se rapprochait des quartiers riches et mieux éclairés avoisinant la Scala. Il les congédia tous, sauf deux, choisis parmi les plus intelligents et les moins fatigués. Les libérés, s'égaillant dans la nuit avec des gestes de soulagement, parurent une volée de chauves-souris qui s'éparpillent à bizarres coups d'ailes, tournant soudain autour des murs et des arbres qu'elles semblaient devoir heurter, — silencieuses, lugubres et promptes.

A la casa Sarratti, même tranquillité qu'aux *Ciseaux d'or*. Quelques points brillants à la partie supérieure de l'édifice indiquaient probablement que les domestiques allaient se coucher,

après leur service fait. Bientôt, en effet, tout s'éteignit. A une horloge voisine sonnait la demie de onze heures.

Galloni pensa qu'il n'avait plus rien à faire. Il dit à ses deux agents de dormir où ils pourraient, sur des bancs en vue de la maison, par terre s'il le fallait, et de se trouver, dès cinq heures du matin, en observation dans la rue Sant-Andrea. Ils devaient venir l'avertir chez les lingères, où il se trouverait, de tout ce qu'il pourrait se passer d'anormal au logis de la grande dame. Puis, avant d'aller lui-même prendre un peu de repos, il se rendit au bureau des postes impériales, afin de prévenir les employés d'avoir à surveiller particulièrement la correspondance destinée à la princesse Pauline Saria, et surtout les lettres apportées par ses gens pour être expédiées au dehors. Quand une recommandation semblable était faite, les employés connaissaient leur devoir!...

Ces précautions prises, il alla dormir.

Ce fut une déception cruelle pour lui, le lendemain, à l'aube, de constater de ses propres yeux la fuite — car ce ne pouvait être qu'une fuite — de M[lles] L'Olive. C'en fut une bien plus grande encore, tandis qu'il examinait les cachettes les plus compliquées, et, suivant un éternel axiome de police, surtout les cachettes les plus simples de la boutique, de voir arriver, essoufflé, n'en pouvant plus, aux *Ciseaux d'or*, un des agents qu'il avait postés devant la casa Sarratti. Cet homme lui apprenait que, depuis une demi-heure environ, la princesse et les lingères, montées en chaise de poste, avaient pris la route de Côme. Son camarade avait requis une voiture pour les suivre et les devancer, si cela était possible, au prochain relais et pour les y retenir jusqu'à nouvel ordre...

Plus de doute, se dit Galloni. Elles devaient emporter avec elles les papiers, ces bienheureux papiers, l'objet de ses recherches passionnées, la justification de ses actes, l'espoir de sa carrière.

Il se rendit en courant au palais du gouvernement et dit qu'il désirait, toute affaire cessante, voir M. le gouverneur de Milan lui-même « pour une révélation de la plus haute gravité ». Il était huit heures et demie du matin : le domestique auquel il s'adressa lui demanda d'un air narquois si les Français avaient envahi la la Lombardie, pour qu'il fallût réveiller Son Excellence.

Galloni se fâcha. Il montra sa patente de chef de section de la police secrète.

— Allez voir votre directeur, lui répondit le laquais. Cela le regarde.

— Mais puisque je vous dis qu'il s'agit d'une affaire d'État et que, seul, le gouverneur a qualité pour s'en occuper!

Tant d'insistance finit par émouvoir le fidèle serviteur. Il prit sur lui d'entrer avant l'heure prescrite dans la chambre de son maître. Celui-ci ne perdit qu'une trentaine de minutes pour se mettre en état de recevoir décemment, en costume du matin, la communication urgente qu'on lui annonçait, et il était un peu plus de neuf heures quand le zélé policier put enfin raconter au représentant de l'Empereur les événements de la veille... et de la matinée.

En entendant le nom de la princesse Saria, Son Excellence sourit avec incrédulité. « Quelle apparence qu'une aussi jolie femme, ayant à Vienne d'illustres amis et des intérêts considérables, se fût mêlée à une conspiration? Et avec qui, grand Dieu? Avec des lingères et un jeune bourgeois ! »

Galloni montra en cette minute suprême qu'il avait réellement les qualités d'un homme d'action : il bouscula sans hésitation la tranquillité du gouverneur, osa lui dire qu'il serait temps de plaisanter quand on aurait déjoué le complot qui allait mettre en péril la paix de l'Europe et, en tout cas, la domination autrichienne en Lombardie. Il sollicita l'autorisation de poursuivre, avec des pouvoirs bien en règle, M[me] la princesse Saria et ses deux compagnes, non plus soupçonnées, mais prévenues d'avoir soustrait à la police les papiers d'un conspirateur et de les emporter à Vienne pour s'en servir elles-mêmes.

— Si Votre Excellence ne me croit pas, ajouta-t-il. Elle pourra demander avis sur tous ces faits à M. le comte Baldi, chambellan honoraire, qui assistait, hier soir, à toute la scène.

— Ah ! vraiment, Baldi...

Galloni sentit que le témoignage promis de l'ami de la princesse allait lui permettre d'enlever son affaire. Il se garda bien de laisser entendre que ce témoignage tendrait plutôt à détruire ses propres assertions, et, jugeant que, puisqu'on l'avait « roulé », il avait bien le droit de rouler les autres, il insista sur la nécessité de ne pas attendre davantage pour lui permettre de rejoindre les fugitives, dût-il les poursuivre jusqu'à Vienne.

Cela parut au gouverneur une excellente idée: il avait justement à faire remettre à différentes personnes dans la capitale des lettres particulières qu'il lui répugnait de confier à la poste et dont il ne pouvait charger les courriers ordinaires. Il ne conspirait certes

pas, lui, mais il aimait, et sa correspondance amoureuse allait trouver dans la poche de ce Galloni un véhicule peu galant sans doute, mais très sûr. Il fit le mandat de perquisition et, au besoin, d'arrestation demandé. Il remit à l'agent un mot de recommandation pour le comte Sedlnitzky, à Vienne. Il lui confia, enfin, ses précieuses lettres et le congédia.

— Votre Excellence, dit le policier en sortant, ne manquera pas, sans doute, de signaler par une note au ministre, les événements, que je lui ai rapportés. Si cette note me devance à Vienne — car je vais peut-être me voir obligé de faire quelques détours, — elle annoncera et justifiera ma mission ; si elle arrive après moi, c'est que j'aurai pu suivre de très près la princesse, et, alors, tout danger sera conjuré. En tout cas, la note de Votre Excellence me couvrira.

Le gouverneur promit avec condescendance de faire le nécessaire, et, tout heureux d'avoir pu expédier ses missives, il retourna à sa toilette en se disant :

« Baste ! la princesse n'a rien fait du tout, j'en suis bien sûr ; elle n'aura pas de peine à confondre ce garçon. »

Galloni ne perdit pas de temps, mais ne se jeta pas comme un fou sur les chemins du Nord à la poursuite d'une berline bien attelée, qui avait sur lui au moins deux heures d'avance. Il sut assez vite que la princesse avait suivi la route de Côme jusqu'à la frontière. Dès lors, son plan fut fait : au lieu de pénétrer à sa suite dans le massif des Alpes suisses, il prit tout simplement le chemin de poste ordinaire, infiniment moins accidenté, plus rapide et moins coûteux, qui passait par Brescia, Vérone et Udine.

« J'arriverai à Vienne avant elle, s'était-il dit, et, pour peu que l'on m'aide là-bas, il me sera d'autant plus facile de prendre ma revanche que la princesse sera moins sur ses gardes et se croira en sûreté. »

On voit qu'il y avait un grand capitaine sous la modeste redingote noire de ce policier.

Tout se passa, en effet, comme il l'avait prévu. Les efforts faits pour rejoindre la princesse par l'agent de planton à la casa Saratti n'avaient abouti qu'à provoquer à la frontière un minutieux examen de passeports. Mais les trois voyageuses, à cet égard, étaient tout à fait irréprochables, et Mlles L'Olive avaient même leur laisser-passer signé de la veille. Impossible, dans ces conditions,

de suspendre leur voyage. Certes, si elles avaient pris par la Vénétie, on aurait eu le temps de vérifier si, depuis la soirée précédente, le gouvernement autorisait encore leur départ ; mais elles n'avaient eu qu'une soixantaine de kilomètres à franchir pour gagner la limite des États autrichiens, et désormais, on ne pouvait plus rien contre elles.

Galloni était donc parti de son côté, sans trop de précipitation, et il parvint à Vienne juste à temps pour agir.

II

A L'HOTEL DU CYGNE

Son premier soin, en arrivant, fut de porter les lettres privées du gouverneur de Milan ; après quoi, il alla trouver le directeur de la police et se fit confirmer l'autorisation de poursuivre, hors cadres, à côté du personnel métropolitain, l'affaire de surveillance qui l'avait amené d'Italie. Ces échanges d'agents secrets entre les provinces éloignées et la capitale de l'empire n'étaient point rares à une époque où il importait d'observer les mouvements de personnages suspects opérant tour à tour sous les différentes juridictions. Il avait suffi à Galloni de dire qu'il était sur la piste de conspirateurs, pour être accueilli d'emblée, et la recommandation du gouverneur avait levé toutes les difficultés de forme.

Il était installé depuis trois jours déjà dans une petite hôtellerie borgne, voisine de la porte de Carinthie, commandant la route de Tyrol et de Suisse, quand il eut l'ineffable joie, au matin d'une belle journée d'août, de voir entrer dans la ville une berline lourdement chargée, d'où descendirent trois personnes de sa connaissance : les fugitives qu'il attendait. Il les suivit en prenant soin de ne point se laisser voir. Quand elles remontèrent dans leur voiture, après s'être dégourdi les jambes, il sauta dans un fiacre à son tour. Bref, il sut où elles descendaient, comment elles s'installaient et s'assura aisément qu'elles demeureraient au moins durant quelques jours au même endroit : les propriétaires et les employés d'hôtel à Vienne voyaient alors la prospérité de leur maison dépendre si complètement du bon plaisir de la police, qu'il n'était pas d'information dont ils voulussent priver ses agents.

Le comte de Sedlnitzky sortait de la chancellerie d'État quand il trouva Galloni, le visage radieux, l'attendant à la porte de son cabinet. Il se fit raconter en détail tous les faits que nous connaissons, et la coïncidence de ce récit avec les révélations de la note lue tout à l'heure par M. de Gentz, en présence du prince de Metternich, frappa naturellement son esprit. Dans l'après-midi du même jour, afin de ne rien laisser au hasard en une si grave occurrence, il se rendit lui-même, avec l'agent, à l'hôtel du Cygne, rue de Carinthie, où la princesse et les lingères étaient descendues.

Il fut introduit par l'hôte, respectueux et ému, dans un élégant salon du premier étage, aux meubles de style Empire, et, tandis que Galloni, enfiévré par l'approche de la crise si longtemps attendue, faisait de son mieux l'inventaire de toutes choses autour de lui et dressait mentalement le plan des lieux, M. le directeur posait des questions.

— Vous dites, Monsieur l'hôtelier, que cet appartement est occupé par Mme la princesse Saria ? Depuis quand ?

— Depuis ce matin, Excellence ! Ai-je mal fait en recevant cette personne ? Je n'hésiterais pas, malgré le tort que cela pourrait me causer, à la prier de quitter l'hôtel, si vous l'ordonniez !

Le comte haussa les épaules.

— Qui vous parle de la renvoyer? La princesse est une personne sans doute fort respectable et très bien en cour.

— Ah ! je me disais aussi..., fit l'hôtelier en poussant un soupir de soulagement. Une dame si comme il faut !

— Elle est arrivée seule, n'est-ce pas? demanda Sedlnitzky. Voyez-vous souvent des voyageuses de sa condition se contenter du service de vos gens ?

— Assez rarement, il est vrai, Excellence, répondit le bonhomme, s'oubliant un moment... quoique j'aie de très bons serviteurs, se hâta-t-il d'ajouter. Mais la princesse était accompagnée de deux personnes qui font peut-être partie de sa maison et qui sont logées au-dessus d'elle, dans un appartement plus modeste.

— Oui, je sais, dit le comte : deux modistes, je crois ?

— Elles ont dit « lingères », Monsieur le directeur, et s'appellent Mlles L'Olive — un drôle de nom !

Galloni jeta rapidement à son chef un coup d'œil qui signifiait : « Vous voyez, je ne me suis pas trompé. »

— C'est bien cela, reprit Sedlnitzky. Et ces locataires du

second étage n'étaient jamais descendues chez vous auparavant ? Vous ne les connaissiez pas ?

— Je ne les avais jamais vues. Est-ce que c'est elles qu'il faudrait renvoyer ?

— Eh ! ni elles ni personne, Monsieur. Avez-vous beaucoup d'autres voyageurs en ce moment ?

L'hôtelier, désespérant de deviner la volonté du redoutable arbitre de ses destinées, afin de la devancer pour prouver son zèle, se borna désormais à répondre du mieux qu'il pût :

— Le courant, Excellence ! Le courant ! Je n'ai, en fait de figures nouvelles, qu'un journaliste de Paris, à qui M. Frédéric de Gentz, conseiller de la chancellerie impériale, a envoyé, tout à l'heure, de nombreuses cartes pour visiter les monuments et les collections de Vienne. Je sais cela par le suisse de la porte, qui les a reçues de la main du commissionnaire et qui m'a donné spontanément cette explication, car je n'ai rien demandé.

— Naturellement, fit le comte. Et, dites-moi, cet appartement a-t-il été désert toute la journée ?

— La princesse est sortie ce matin pour se rendre à la Hofburg. d'après ce que j'ai entendu dire au cocher. Elle est rentrée à une heure pour prendre son dîner, qui lui a été servi dans le premier salon. Elle était seule. Elle est repartie à trois heures pour se rendre chez Mme l'archiduchesse Sophie, si je dois en croire ce que l'on disait dans le vestibule. Elle va rentrer sans doute d'un moment à l'autre. Mais je sais qu'elle doit sortir encore ce soir.

— Ah ! vous savez cela aussi ?

— Mais sans doute. Excellence ! Par le cocher !

— Mes compliments, Monsieur. Voilà une maison sérieusement tenue. Eh bien, je n'ai qu'une recommandation particulière à vous faire : c'est de communiquer fidèlement à l'homme de confiance qui viendra de ma part chaque jour, — peut-être sera-ce monsieur que voici, fit-il en montrant Galloni — les lettres, billets ou envois de toutes sortes que vous recevrez à l'adresse de vos locataires, quels qu'ils soient. Défense absolue, d'autre part, de laisser expédier leur correspondance sans le contrôle de cet envoyé. Vous m'avez bien compris ?

— Parfaitement, Excellence! Ainsi, même pour Mme la princesse Saria ?...

— Oui, même pour la princesse, fit le comte après avoir feint d'hésiter un moment. J'aime mieux ne pas faire d'exception.

Maintenant, si votre locataire venait à savoir que son appartement a été visité aujourd'hui par des étrangers, vous auriez soin de lui dire que ce sont des personnes désireuses d'y loger quand elle l'aura quitté.

Congédié d'un geste, l'hôtelier se retira respectueusement près de la fenêtre, se demandant avec anxiété dans quelle redoutable affaire d'État il allait se trouver enveloppé, compromis peut-être. Cette princesse avait cependant l'air d'une grande dame bien authentique et bien respectable. Elle semblait si facile à servir, si généreuse! Elle avait de si belles relations! Comment se faisait-il que la police la surveillât ainsi?

— Avez-vous bien tout examiné? demandait le comte à Galloni.

— Rien de plus simple, Excellence.

Et l'agent, montrant du doigt, les différentes issues de la pièce, continua :

— De ce côté, la chambre à coucher, donnant, par le cabinet de toilette sur l'escalier de service. De cet autre, la porte principale, conduisant aux vestibules que nous avons traversés. Ici, la rue, à quatre mètres au plus au-dessous de la fenêtre. C'est l'enfance de l'art.

— Je vous répète que vous devez, pour le moment, vous contenter d'observer nos gens. Vous avez fait preuve d'intelligence, après l'insuccès de vos premières recherches, en suivant jusqu'ici vos trois voyageuses,..

— En les devançant, Excellence.

— Oui, j'en conviens, c'est là qu'est le mérite. Mais, maintenant, il faut obéir aux ordres et ne pas faire de zèle. Nous ne sommes pas à Milan, et ce qui est bon pour des Italiens, ne vaut rien pour les Viennois. J'ai consenti, sur la recommandation de M. le gouverneur et quoique vous ne comptiez pas dans mon personnel, à vous laisser achever cette affaire ; mais montrez-vous-en digne par votre prudence.

— Oh! je ne suis pas impatient, Monsieur le directeur. Le gibier n'est pas ici pour le moment, je le sais bien. Il ne peut être que dans la poche de la princesse : j'attendrai qu'elle vide sa poche...

— Et que je vous permette d'agir!

Le salut que fit Galloni, sur cette recommandation, pouvait aussi bien signifier : « Vous pouvez être tranquille » que :

« Comptez là dessus! » Preuve que les gestes, comme les paroles, sont quelquefois susceptibles de double sens.

A ce moment, l'hôtelier quitta la fenêtre où il était demeuré en observation et dit à Sedlnitzky :

— Si Votre Excellence désire saluer Mme la princesse Saria, la voici qui arrive à l'hôtel.

— Non, je n'y tiens pas! répondit Sedlnitzky.

— D'autant moins qu'elle me connaît, dit tout bas l'agent au comte.

— Allez au-devant de votre locataire, monsieur l'hôtelier. Cet homme et moi, nous descendrons de l'autre côté.

Ils se dirigèrent tous deux vers la chambre qu'ils traversèrent.

— Au diable l'aventure! maugréait M. le directeur. Me voici obligé de me sauver par l'escalier de service. Profitez-en, du moins, pour tout observer. Allons, partons vite!

Pauline rentrait chez elle par la grande porte au moment où ils en sortaient par la petite.

L'hôtelier, tandis que la princesse se débarrassait, aux mains d'une femme de chambre, de son écharpe et de son chapeau, s'empressait avec d'autant plus d'amabilité autour de sa locataire qu'il se sentait en faute à son égard et qu'il lui fallait justifier sa présence chez elle. « Il était venu voir si rien ne manquait; il espérait que Sa Seigneurie n'avait pas à se plaindre du service; on s'était présenté pour visiter l'appartement, mais il s'était hâté de répondre que celui-ci n'était pas libre et ne le serait pas, il l'espérait bien, de longtemps!... » Enfin, tout ce que l'obséquiosité professionnelle peut inspirer à un homme désireux, certes, de ne pas se brouiller avec la police, mais décidé aussi à ne pas mécontenter ses clients.

La jeune femme, tout en l'écoutant et lui répondant avec bienveillance, arrangeait sa coiffure devant une glace, près de la fenêtre. Tout à coup, elle pâlit un peu, interrompit le discours de son hôte et avança la tête vers l'ouverture de la baie. Elle avait reconnu, à quelques pas, au-dessous d'elle, sur le trottoir, un des deux hommes qui venaient de sortir de l'hôtel et qui semblaient vouloir se mettre promptement hors de vue. Celui-là s'était retourné un moment, et Pauline avait vu dans le miroir ses traits, sa face pâle, son regard inoubliable, toute cette physionomie respirant la haine, la ruse, un sombre courage.

— Ce sont là, sans doute, vos nouveaux locataires, Monsieur?

dit-elle en les montrant du doigt. Je vous fais mon compliment. Vous avez une belle clientèle!

— Croyez-vous Madame? répondit le bonhomme atterré. Je ne distingue pas très bien à cette distance...

— J'espère, Monsieur, que vous leur avez donné tous les renseignements qu'ils ont dû vous demander. Je serais désolée de vous brouiller avec la police...

— Oh! nous autres hôteliers, nous sommes soumis à une telle surveillance.

— Je ne me trompais pas, pensa Pauline : c'est l'homme de Milan!

Elle ajouta tout haut :

— Eh bien, ne faites point pour moi d'exception à la règle générale, je vous prie! Dites qui je reçois; montrez même mes lettres, au besoin.

— Comment? Sa Seigneurie permet?... demanda naïvement l'hôtelier.

— Mais oui! mais oui! Ce sont là de petites contrariétés qu'il faut subir, au temps où nous vivons, surtout quand on n'a rien à craindre. Au revoir, Monsieur. Je vous remercie!

Et, comme le propriétaire de l'hôtel du Cygne se confondait en salutations, avant de sortir :

— Ah! veuillez donc dire à Mlles L'Olive de descendre auprès de moi dès qu'elles auront achevé leur travail.

Demeurée seule, Pauline se mit à réfléchir.

Ainsi, ce Galloni ne s'était pas tenu pour battu : il l'avait suivie et retrouvée! Il avait sans doute prévenu la police de son arrivée à Vienne, de tout ce qui s'était passé là-bas, et, maintenant avec une habileté de démon, il avait tissé sa trame tout autour des trois femmes qui espéraient lui avoir échappé! Mais comment se faisait-il que M. de Metternich ne lui eût montré, à elle, le matin même, qu'une franche amitié, à peine obscurcie un moment par un léger soupçon, si elle était déjà soumise à une surveillance aussi humiliante?... Fallait-il supposer qu'il ne sût rien encore?... Impossible, puisqu'il avait tressailli en l'entendant parler de son passage par la Suisse. Et, d'ailleurs, comment admettre que l'on osât agir sans son aveu? Alors, le prince jouait donc double jeu?... Quelle indignité!... Quand elle arrivait, elle, avec la ferme volonté de demeurer étrangère à toute intrigue, uniquement désireuse de reprendre sa vie tranquille et heureuse d'autrefois!... En

vérité, on aurait résolu de la pousser à conspirer « pour de bon » qu'on ne s'y fût pas pris autrement!... Mais à quoi bon un complot? Et comment jouer une telle partie?... Et au profit de qui? Ce jeune duc de Reichstadt?... Ah! certes, il l'avait bien surprise! Elle ne s'attendait pas à le trouver ainsi, et, maintenant encore, elle croyait le revoir, là, devant elle, respectueux et ému, les yeux brillants de la colère passée et de la sympathie naissante... Oui, pour ce prince-là, quoi qu'elle en eût pensé jusqu'alors, il vaudrait la peine de se dévouer, d'agir... Mais avec quelles forces? Avec quels concours?... Au dehors, de pauvres diables traqués, arrêtés, réduits à l'impuissance! Ici, personne qu'elle connût, pour l'aider! L'isolement absolu!...

— Ce serait de la démence, finit-elle par se dire. Allons, je n'ai pas autre chose à faire que de paraître ignorer ces injurieux soupçons... Soyons calme et laissons passer, sans même nous en apercevoir, toutes ces ignominies de police. Je ne suis pas chargée, après tout, de redresser les torts de l'Histoire.

Elle songea encore un moment et n'ajouta que ce seul mot avec mélancolie :

— C'est dommage!

III

LES MOYENS D'ACTION

— Il doit y avoir de mauvaises nouvelles, dit tout bas Charlotte à sa tante, en ouvrant la porte du salon. Voyez comme la princesse a l'air triste!

Pauline sortit de son rêve et se tourna vers elle en souriant.

— Je vous inquiète avec ma mine sérieuse? Ne craignez rien. J'ai trouvé à la chancellerie les amis sur qui je comptais, et d'autres encore, ailleurs, que je ne connaissais plus. Quand nous dirons un seul mot, nous obtiendrons ce que nous voulons.

— Ah! fit Charlotte, avec une surprise heureuse.

— Mais je n'ai cru devoir rien demander, encore, reprit Pauline. L'occasion ne m'a pas semblé favorable. Il se trouve que nos gens de Milan avaient, sans le savoir, admirablement choisi l'heure de l'action.

— Comment?

— La révolution de Paris leur donnait une chance exceptionnelle de réussir à faire proclamer le fils de l'Empereur.

— Pauvre petit!... fit Mlle l'Olive.

Pauline parut saisir avec empressement l'occasion de parler du jeune prince.

— Je l'ai vu, lui! Qu'il est changé! J'avais laissé un enfant pâle et triste, dont le front se courbait sous le poids du malheur. Je retrouve un jeune homme au visage intelligent et hardi, aux yeux clairs et bons. Il est grand, mince, souverainement noble. Il pense!

— Fabio disait cela, lui aussi, vous en souvenez-vous, ma tante?

— Les gens qui sont autour de lui, continua Pauline, commencent à le comprendre. Ils le craignent déjà. Je regardais M. de Metternich pendant que le duc de Reichstadt parlait : il semblait revoir, à travers la frêle silhouette de ce jeune homme, vêtu cependant comme un officier allemand, l'ineffaçable effigie du père, du colosse disparu. Le ministre patient et rusé retrouvait jusqu'aux gestes familiers du soldat sans pareil. On eût dit qu'il entendait de nouveau la voix éteinte et qu'il revivait en une minute les sanglantes années d'autrefois. Cela était grand, terrible... et charmant!

— Alors, je comprends, dit doucement Charlotte. Vous ne pouviez parler de ce qui s'est passé, l'autre soir, à Milan...

— Je n'en ai pas parlé, mais ils le savent au palais. Ils n'ignorent pas non plus que nous avons voyagé toutes les trois ensemble, et peut-être même soupçonnent-ils ce que nous avons entre les mains. Mais ne vous inquiétez pas de cela!

— Pardonnez-moi, madame la princesse, dit alors Mlle L'Olive, mais je m'en inquiète un peu, pour ma part! Ces malheureuses lettres, est-ce que vous ne trouvez pas que nous devrions les détruire?

Charlotte fit un geste de surprise, presque d'indignation.

— Les détruire? Pourquoi? demanda Pauline.

— Dame! J'y songeais tout à l'heure en vous attendant, et vous allez peut-être me trouver bien sotte, mais je crois que nous avons tort de les conserver. Nous voulons demander la grâce d'un homme accusé d'avoir voulu les apporter ici : cela n'est pas bien de tromper les gens que l'on sollicite.

— Quelle idée, ma tante! A aucun prix nous ne devons supprimer le dépôt que Fabio avait reçu. Il paie assez cher, en ce moment, le droit de compter que nous le lui gardons intact.

— En effet, dit Pauline.

— Il faut cependant choisir, reprit Mlle L'Olive en s'animant. Si nous sommes ici pour délivrer ton fiancé, le premier sacrifice que nous devions consentir dans l'intérêt de ce pauvre garçon, c'est celui-là. Et, si nous ne croyons pas pouvoir le faire, eh bien, alors, ne demandons rien à personne.

— Vous voulez, dit la princesse, que votre nièce renonce à délivrer celui qu'elle aime.

— Non.

— Alors, vous lui conseillez de le déshonorer aux yeux de ses amis en trahissant leur confiance pour payer sa rançon ?

— Pas davantage! Mais j'ai peur que nous ne commettions toutes les trois une mauvaise action...

— Oh! ma tante! fit Charlotte, en montrant du geste la princesse.

— Pardonnez-moi, madame! s'empressa de dire Mlle L'Olive. Je sais avec quel courage vous nous avez secourues, avec quelle bonté vous voulez bien nous assister encore! Vous n'avez pas fait de réflexions prudentes, vous, quand il s'est agi d'arracher à ces misérables la preuve qu'ils tenaient presque. A tous risques, vous vous êtes jetée devant nous. Vous avez fait cela pour rien... pour le plaisir d'être généreuse. Je vous en suis bien reconnaissante, allez! Pardonnez-moi d'oser vous dire mes scrupules. Je ne suis pas habituée à toutes ces complications, moi, voyez-vous. Je ne suis qu'une pauvre vieille bonne femme très malheureuse, mais qui vous aime bien !

Pauline lui sourit avec bonté en lui tendant la main et en disant :

— Cherchons ensemble où est notre devoir.

— J'ai une idée, moi! s'écria Charlotte. Avant de nous demander ce qu'il faut faire de ce paquet, nous devrions regarder ce qu'il contient. Nous avons beau savoir qu'il est pour le roi de Rome : rien ne prouve qu'il ne s'y trouve pas aussi des indications à notre adresse... ou, du moins, corrigea-t-elle tristement, à l'adresse de celui qui devait l'apporter ici! Quand nous saurons exactement de quoi il s'agit, il sera temps de prendre une résolution.

— Voilà qui est sagement parler, Charlotte! Et si votre ami ne portait que des documents sans importance réelle ou sans emploi possible, nous n'aurons plus, alors, qu'à les détruire. Est-ce l'avis de notre chère conscience, cette fois?

(A suivre.) Charles Laurent.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

RÉCITS, CONTES ET NOUVELLES

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

VARIÉTÉS

PORTRAIT LITTÉRAIRE

POÉSIES

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, Dir., 152, r. de Vaugirard, Paris

